HISTOIRE

DE

LA MÉDECINE.

II.

IMPRIMERIE DE LEBÉGUE,
A PARIS.

HISTOIRE

DE

LA MÉDECINE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

PAR KURT SPRENGEL;

Traduite de l'allemand sur la seconde édition,

PAR A. J. L. JOURDAN,

CHEVALIER DE L'ORDRE DE LA RÉUNION,

Et revue par E. F. M. BOSQUILLON, D. R. de la Faculté de Médecine de Paris, Censeur honoraire, etc., etc.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ { DETERVILLE, LIBRAIRE, rue Hautefeuille, N° 8;
TH. DESOER, LIBRAIRE, rue de Richelieu, N° 37.

M. DCCC. XV.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME SECOND.

SECTION CINQUIÈME. *Histoire de la Médecine depuis l'Ecole méthodique jusqu'à la décadence des Sciences.* . . . . Page 1—170

CHAPITRE PREMIER. *Asclépiade de Bithynie* . . . . . 3—20

CHAPITRE SECOND. *Ecole méthodique* . . . . 20—46

CHAPITRE TROISIÈME. *Etat de l'Anatomie pendant ce période* . . . . 46—49

CHAPITRE QUATRIÈME. *Etat de l'Histoire naturelle et de la Matière médicale pendant ce période.* . . . . . . 49—69

CHAPITRE CINQUIÈME. *Ecole pneumatique et éclectique.* 69—96

CHAPITRE SIXIÈME. *Médecine de Galien* . . . . . 96—125

CHAPITRE SEPTIÈME. *Influence de la fausse Philosophie des Orientaux sur la Médecine* . . . . 125—161

CHAPITRE HUITIÈME. *Police médicale d'après le droit romain* . . . . 161—170

SECTION SIXIÈME. *Histoire de la Médecine depuis la décadence des Sciences jusqu'au dépérissement de l'Art médical chez les Arabes* . . . . 170—344

CHAPITRE PREMIER. *Médecine des Grecs pendant le troisième et le quatrième siècles.* . . . . 170—191

CHAPITRE SECOND. *Médecine des Grecs pendant le cinquième et le sixième siècles.* . . . . 191—21

CHAPITRE TROISIÈME. *Médecine des Grecs pendant le septième et le huitième siècles.* . . . . Page 218—228

CHAPITRE QUATRIÈME. *Médecine des Grecs depuis le neuvième siècle jusqu'à la destruction de l'empire d'Orient.* . . . . 228—246

CHAPITRE CINQUIÈME. *Médecine des Arabes* . . . 246—344

SECTION SEPTIÈME. *Histoire de la Médecine depuis les Ecoles arabes jusqu'au rétablissement de la Médecine grecque* . . . . 344—511

CHAPITRE PREMIER. *Exercice de la Médecine par les Moines* . . . . 344—354

CHAPITRE SECOND. *Ecole de Salerne* . . . . . . 354—366

CHAPITRE TROISIÈME. *Influence des Croisades sur la Médecine* . . . . 366—380

CHAPITRE QUATRIÈME. *Influence de la Philosophie scolastique sur la Médecine* . . . . 380—390

CHAPITRE CINQUIÈME. *Premières traces du rétablissement des Sciences dans le treizième siècle* . . . . 390—400

CHAPITRE SIXIÈME. *Etat de la Médecine et de la Chirurgie dans le treizième siècle* . . . . 400—424

CHAPITRE SEPTIÈME. *Etat de la Médecine et de la Chirurgie pendant le quatorzième siècle* . . . . 424—459

CHAPITRE HUITIÈME. *Etat de la Médecine et de la Chirurgie pendant le quinzième siècle* . . . . 459—490

CHAPITRE NEUVIÈME. *Maladies nouvelles* . . . . . 490—511

SECTION CINQUIÈME.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE DEPUIS L'ÉCOLE MÉTHODIQUE JUSQU'A LA DÉCADENCE DES SCIENCES.

La différence que l'histoire des sciences présente pendant l'époque dont nous venons de nous occuper, et dans le cours du période que nous allons parcourir, s'explique facilement par celle du théâtre sur lequel on les cultiva tour à tour, et par les grands changemens survenus dans la marche de la civilisation.

L'arbre de la science, né sous le ciel délicieux de l'Asie mineure et de la Grèce, se développa si heureusement, et se chargea de fleurs si brillantes, qu'après plusieurs milliers d'années nous arrêtons encore avec étonnement et plaisir nos regards sur cet âge d'or de l'espèce humaine. Transplantée ensuite à Alexandrie, soumise aux rayons d'un soleil brûlant, et recevant du Nil une nourriture surabondante, cette belle plante prit un accroissement majestueux, mais produisit des fleurs monstrueuses, et ne donna presque point de fruits. Portée enfin en Italie, elle y fut d'abord cultivée avec tout le soin qu'elle méritait, et semblait promettre la plus riche récolte; mais le despotisme lui ravit la lumière et la liberté. Les vapeurs délétères du fanatisme et de la superstition achevèrent de la détruire, jusqu'à ce qu'enfin le climat heureux de l'Italie, et surtout l'influence vivi-

fiante de la liberté, la rappelèrent, après plusieurs siècles, à l'existence.

Cette allégorie renferme en peu de mots toute l'histoire des sciences pendant le second des périodes que j'ai fixés. On ne saurait, en effet, méconnaître les traces de l'empreinte que la domination romaine laissa sur la civilisation des peuples de la Grèce. Les Grecs, habitués à obéir aux inspirations de leur génie et à donner un libre essor aux élans de leur imagination, n'avaient pas été obligés, en Egypte, de renoncer à cette habitude; mais, une fois tombés sous le joug des Romains, ils ne tardèrent pas à sentir que les maîtres grossiers du monde étaient bien éloignés d'avoir, même à l'époque où ils étalaient le faste le plus somptueux, ce goût délicat pour les arts, cette estime sentie pour les savans, qui avaient toujours distingué les anciens souverains de la Grèce, et particulièrement les Ptolémées.

Les Romains, avec un orgueil humiliant, déclarèrent que les savans et les médecins grecs, devenus esclaves, devaient se croire trop honorés d'employer leurs talens à charmer leurs maîtres, à favoriser leur penchant pour la volupté et le luxe. Les amis des sciences ne pouvant obtenir des récompenses, encore très-médiocres, qu'en flattant la vanité ou les autres passions des Romains, il n'est pas étonnant que, sous la domination de ces conquérans du monde, les sciences aient cessé de s'enrichir de nouvelles découvertes et d'être cultivées avec autant d'ardeur : il n'est pas étonnant non plus que, dans cet état général d'apathie, le syncrétisme destructeur ait réuni plusieurs doctrines philosophiques, et que, parmi les systèmes inventés à cette époque, on ait donné la préférence à celui qui exigeait le moins d'efforts de la part de l'esprit (1).

(1) Comparez, *Tiedemann's Geist* etc., c'est-à-dire, Histoire de la Philosophie spéculative, P. III. p. 64.

CHAPITRE PREMIER.

Asclépiade de Bithynie.

Ce furent les victoires de Lucullus et de Pompée, en Grèce et en Asie, qui firent connaître la philosophie grecque aux Romains. Depuis lors, attirés par l'appât du gain, les philosophes, les rhéteurs, les poëtes et les médecins accoururent en foule de la Grèce, de l'Asie mineure et de l'Egypte, à Rome et dans l'Italie, pour étaler aux yeux des habitans de la capitale du monde des connaissances et des arts qui leur étaient inconnus. De ce nombre fut Asclépiade, de Pruse en Bithynie (1), dont le système a été interprété par plusieurs modernes (2). La célébrité extraordiaire dont ce médecin a joui dans l'antiquité(3), et la grande influence qu'il eut sur la destinée de la science, exigent que je m'attache à retracer exactement son histoire.

Il passa les premières années de sa vie à Alexandrie; car on rapporte qu'il eut pour maître Cléophante. Il vécut aussi quelque temps à Athènes, où il eut des relations avec l'académicien Antiochus d'Ascalon, dont Cicéron était disciple (4). Non-

(1) *Strabo*, *lib. XII. p.* 850.

(2) *Ant. Cocchi*, *Discorso*, etc., c'est-à-dire, Discours sur Asclépiade, in-4°. Florence, 1758. — *Bianchini*, *la Medicina* etc., c'est-à-dire, La Médecine d'Asclépiade, in-4°. Venise, 1769. — *Asclepiadis Bithyni fragmenta*, *ed. Christ. Gottl. Gumpert. in*-8°. *Vinar.* 1794. — *K. F. Burdach's Parallele*, etc., c'est-à-dire, Parallèle entre Asclépiade et Jean Brown, in-8°. Leipsick, 1800.

(3) *Sext. Empiric. adv. logicos*, *s.* 201. *p.* 214. — *Apulej. florid.* 19. *p.* 819. — *Plin. lib. VII. c.* 37. *p.* 395.

(4) *Sext. Empiric. l. c.* — *Cic. Brut. c.* 91.

seulement il pratiqua la médecine dans cette ville, mais encore il s'y livra beaucoup à l'étude de la rhétorique. On assure aussi qu'il observa des maladies dans l'île de Paros et dans l'Hellespont (1).

Enfin il vint à Rome dans le temps où la conquête de l'Orient y avait porté le luxe au plus haut point, et où les habitans, curieux et pleins de vanité, accueillaient avec empressement tous les étrangers qui leur faisaient connaître de nouvelles hypothèses, ou savaient flatter la sensualité par leur habileté dans les arts. Suivant une marche directement opposée à celle d'Archagathus, Asclépiade étudia le caractère des malades, permit à chacun de satisfaire ses penchans, et n'épargna aucun moyen pour se concilier la faveur des grands et du peuple. Aussi les Romains crurent-ils voir en lui un génie bienfaisant envoyé par le ciel (2). Entre autres cures remarquables, il rendit la vie à une personne asphyxiée (3); et il assurait que celui qui connaît bien la médecine est à l'abri de toutes les maladies. Que ne devaient pas penser, en effet, les Romains d'un homme qui, après avoir avancé une opinion semblable, jouit lui-même d'une santé toujours parfaite, et termina sa carrière par un accident dans un âge très-avancé (4)?

Modèle des charlatans modernes, Asclépiade méprisait et rejetait toutes les méthodes adoptées avant lui (5). Il critiquait même ouvertement celle d'Hippocrate, ou l'observation tranquille de la nature, et appelait *Etude de la mort*, θανάτȣ μελέτην, la médecine du vieillard de Cos (6). Il ne profita pas

(1) *Cæl. Aurel. acut. lib. II. c.* 22. *p.* 131.
(2) *Plin. lib. XXVI. c.* 3. *p.* 391.
(3) *Apulej. l. c.*
(4) *Plin. lib. VII. c.* 37. *p.* 395.
(5) *Cæl. Aurel. acut. lib. I. c.* 15. *p.* 52.
(6) *Galen. de venæ sect. adv. Erasistr. p.* 3.

moins, pour accroître sa réputation, de l'abus qu'on faisait des échauffans, des sudorifiques, des vomitifs, et de toutes les boissons employées dans l'espoir de conserver la santé; car il rejetait tous ces moyens avec un ton d'assurance fait pour en imposer (1). Ajoutons encore que l'éléphantiasis, paraissant alors pour la première fois en Italie, donna une forme si singulière à toutes les maladies avec lesquelles elle se compliquait, qu'un médecin habile à la guérir devait nécessairement acquérir une grande renommée (2). Enfin, ses relations avec les Romains les plus distingués du temps, et surtout avec Cicéron, ajoutèrent encore beaucoup à sa célébrité.

Les Romains, plus civilisés, méprisaient la magie et les pratiques mystérieuses qui avaient formé jusqu'à cette époque la base de leur médecine. Ils dûrent donc accueillir favorablement un homme qui, doué d'un esprit philosophique, s'attachait à rechercher la cause des maladies, et savait traiter ces dernières avec tant de succès (3).

Asclépiade rendit son nom immortel en enrichissant la théorie médicale d'un système particulier tout-à-fait nouveau, mais qui ne fut complètement développé que par ses successeurs. Ce système n'était pas moins opposé au dogmatisme sévère qui croyait les forces surnaturelles indispensables, qu'aux principes des empiriques. Asclépiade l'établit sur la doctrine des atomes qui n'avait pas encore été combinée jusqu'à ce point avec la médecine. Il est donc absolument indispensable de faire connaître les principaux caractères de ce système, et la source dans laquelle il fut puisé.

(1) *Plin. lib. XXVI. c. 3. p. 392.*

(2) *Plutarch. symposiac. lib. VIII. qu. 9. p. 731.*

(3) *Cic. de oratore, lib. I. c. 14. p. 359. ed. Ernesti. Hall. 1757.* — *Plin. l. c.*

Nous avons vu que la plupart des anciens philosophes de la Grèce se distinguèrent du vulgaire en ce qu'au lieu d'admettre les esprits et les démons auxquels le peuple attribuait tous les phénomènes de la nature, ils eurent égard à la forme et au mélange des élémens ou des particules élémentaires de la matière. Nous avons vu aussi que l'école éléatique inventa la doctrine des atomes indivisibles, dont le mélange donne naissance à tous les corps, et que les stoïciens, ainsi que plusieurs des premiers dogmatiques, appliquèrent encore plus directement le système des atomes à l'histoire naturelle.

Cependant on n'avait jamais cherché à expliquer, par ces atomes seuls, tous les phénomènes de la nature. On avait toujours eu recours à des forces surnaturelles, à la chaleur intégrante, à des esprits, en un mot, à des idées téléologiques, parce qu'on trouvait le mélange de la matière insuffisant. Héraclide de Pont, disciple de Platon et d'Aristote, s'était efforcé, deux cents ans avant Asclépiade, de relever le système de l'ancienne école éléatique, qu'il unit à la physiologie plus étroitement qu'on n'aurait dû l'attendre de cet académicien (1). Au lieu des atomes que les éléatiques croyaient ne pouvoir subir aucun changement, ἀπαθεῖς, il admit des corpuscules variés, changeans et disproportionnés entre eux, qu'il nomma ὄγκους, par la combinaison desquels il expliquait tout (2).

Peu de temps après Héraclide, Epicure rétablit le système des anciens éléatiques dans toute sa pureté. Il attribua la formation du monde à la ren-

(1) *K. Sprengel's Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, cah. II. p. 72.

(2) *Sext. Empiric. adv. physic. lib. II. s.* 318. *p.* 686. Οἱ περὶ τὸν Δημόκριτον καὶ Ἐπίκουρον ἐξ ἀνομοίων τε καὶ ἀπαθῶν, τουτέστι τῶν ἀτόμων· οἱ δὲ περὶ τὸν Ποντικὸν Ἡρακλείδην καὶ Ἀσκληπιάδην ἐξ ἀνομοίων μὲν, παθητῶν δὲ, καθάπερ τῶν ἀνάρμων ὄγκων. — *Dionys. Alexandr. apud Euseb. præpar. evang. lib. XIV. c.* 23. *p.* 773.

contre fortuite des atomes, et rejeta toute idée d'un être intelligent, auteur des changemens qui surviennent dans l'univers (1). Il s'éloigna toutefois des anciens éléatiques en attribuant le pouvoir de reconnaître la vérité, non pas à l'esprit, mais aux sens et à l'imagination (2). En cela il commit une grande inconséquence, puisque ses atomes ne sont pas plus appréciables pour les sens que ceux de Démocrite. Il ne vit aussi dans la pensée que le résultat des atomes, attribua cette faculté à ceux qui sont les plus ténus et d'une forme ronde, et regarda les forces subalternes de l'âme comme l'effet de corpuscules plus grossiers (3); ce qu'il prétendait prouver par la dépendance dans laquelle l'esprit se trouve de l'état du corps (4).

Le système d'Epicure n'admettant point d'intention dans la formation du monde, et bannissant de la philosophie toutes les causes finales, eut au moins l'avantage de diriger l'attention sur les causes agissantes. Il ouvrit donc à l'étude exacte et rationelle de la nature une route que l'abus de la théologie avait jusqu'alors rendue impraticable, et fait négliger. Une autre circonstance contribua encore beaucoup à favoriser cette étude; c'est qu'Epicure et ses successeurs ne reconnurent entre l'erreur et la vérité d'autre juge que l'expérience, et ne se laissèrent jamais éblouir par les raisonnemens de la dialectique. Telle est la raison pour laquelle les théosophes orientaux redoutèrent les épicuriens dans les premiers siècles de notre ère (5).

(1) *Cic. nat. deor. lib. I. c. 25. p.* 490. — *Plutarch. de oracul. defect. p.* 420. 425.
(2) *Sext. Empiric. adv. mathemat. lib. VII. s.* 203. *p.* 412. *s.* 215. *p.* 415.
(3) *Diogen. Laërt. lib. X. s.* 66. *p.* 630.
(4) *Galen. de constit. art. med. ad Iatrophil. p.* 37. — *De element. lib. I. p.* 49.
(5) *Lucian. pseudomant. p.* 762. 770. 773.

Il est certain qu'Asclépiade de Bithynie embrassa particulièrement la doctrine de ces philosophes partisans des atomes, et que c'est à ce système qu'il est le plus facile de rapporter toutes ses théories. Mais en examinant les choses de plus près, on s'aperçoit qu'il emprunta moins les idées d'Epicure que celles d'Héraclide de Pont, auquel Galien et Sextus Empiricus le comparent presque toujours (1). Denis d'Alexandrie assure positivement aussi qu'il emprunta sa théorie à Héraclide (2).

En effet, l'opinion du médecin de Bithynie sur la formation du monde par les atomes, ὄγκοι, diffère jusqu'à un certain point de celle d'Epicure. Il suppose que ces atomes sont disproportionnés, ἄναρμοι, mais pourtant divisibles, friables, θραυστοὶ, et sujets à différens changemens, παθητοί (3). Ces corpuscules roulant sans ordre dans le vide, et se heurtant les uns contre les autres, se divisèrent en particules encore plus petites, qui produisirent tous les corps visibles. Quoique ces derniers jouissent de qualités par lesquelles ils frappent nos sens, on ne doit pas en conclure que les atomes possèdent les mêmes qualités; car on sait fort bien que souvent les propriétés des corps simples diffèrent entièrement de celles des corps composés (4).

Asclépiade appliquait d'une manière spéciale au corps humain ces idées générales sur la physique. L'homme résulte de la réunion accidentelle d'atomes

(1) *Galen. de tremore*, p. 369. — *Sext. Empiric. pyrrhon. hypotyp. lib. III. s.* 32. *p.* 136.

(2) *Euseb. præpar. evang. lib. XIV. c.* 23. *p.* 773. Ὄνομα δὲ τοῖς ἀτόμοις ἄλλο Ἡρακλείδης θέμενος, ἐκάλεσεν ὄγκους, παρ' οὗ καὶ Ἀσκληπιάδης ὁ ἰατρὸς ἐκληρονόμησε τὸ δόγμα.

(3) *Clem. recognit. VIII.* 15. *p.* 563. *ed. Coteler. in Opp. patr. apostol. Antwerp.* 1698, *in-fol.* — *Sext. Empiric. adv. physic. lib. I. s.* 363. *p.* 621. *lib. II. s.* 318. *p.* 686. — Galien paraît donc avoir voulu confondre (*De theriac. ad Pison. p.* 458) les atomes avec les ὄγκοι, et de prétendre (*De different. morb. p.* 199) qu'ils sont invariables.

(4) *Cæl. Aurel. acut. lib. I. c.* 14. *p.* 41.

qui affectent une forme déterminée, et dont le mouvement régulier ou irrégulier, dans le vide qui leur est assigné, produit la santé ou la maladie (1). Tous ses successeurs adoptèrent sans altération ce principe fondamental de son système.

Nous n'avons donc pas besoin, d'après les idées d'Asclépiade, d'admettre aucune force primitive dans le corps. Il suffit de considérer le rapport des atomes avec leurs pores ou avec le vide dans lequel ils se trouvent; et la nature elle-même n'est autre chose que cette synérèse des corps. C'est pour cette raison, dit Galien, qu'il niait toute espèce de sympathie entre les parties du corps de l'homme (2). Il se permettait même une ironie blâmable, lorsqu'il parlait des sages vues de la nature, et lui reprochait de faire souvent des efforts impuissans (3). De même qu'Epicure, il soutenait que le hasard seul nous enseigne l'usage de nos organes, usage auquel ils n'étaient pas primitivement destinés (4).

Aussi-bien qu'Epicure, il niait l'existence de l'âme comme substance simple. Il avançait hardiment que c'est le souffle ou pneuma produit par la respiration (5). Ses idées sur cette dernière fonction ressemblaient à celles d'Empédocle; car il pensait que l'air condensé pénètre d'une manière purement mécanique dans le poumon, parce qu'il s'y raréfie (6). Ailleurs, il prétend que l'âme réside dans les organes des cinq sens (7). Il refuse à l'homme, avec Démocrite, le pouvoir de reconnaître la vérité, à

(1) *Galen. meth. med. lib. IV. p.* 77. — *Cæl. Aurel. l. c. p.* 42.

(2) *Galen. de natural. facult. lib. I. p.* 92.

(3) *Galen. de usu part. lib. V. p.* 421. Ματαιοπονεῖ ἡ φύσις.

(4) *Galen. ibid. lib. I. p.* 378. *lib. XI. p.* 492.

(5) *Galen. de usu respirat. p.* 159.

(6) *Plutarch. de placit. philos. lib. IV. c.* 22. *p.* 101.

(7) *Ib. c.* 2. *p.* 82.

cause des changemens rapides et continuels qu'éprouve la matière, διὰ ὀξύτητα τῆς ῥοῆς (1).

On trouve chez les anciens beaucoup de preuves qu'il n'assigne pas de siége particulier à l'âme; car il la supposait existante partout où se trouvent des atomes très-déliés (2) : ce qui a donné lieu à Tertullien de faire une plaisanterie qui repose sur une conséquence très-fausse (3).

Les atomes les plus déliés qu'Asclépiade appelait ὄγκυς λεπτομερεῖς ou τὸ λεπτομερὲς, et qui ne diffèrent point du pneuma des autres écoles, sont fournis au corps, soit par les alimens digérés (4), soit par l'air introduit dans l'organe pulmonaire qui attire ce fluide par une véritable succion. Les parties les plus ténues de l'air atmosphérique demeurent dans le poumon, et déterminent l'attraction d'une nouvelle quantité de celui qui nous entoure (5).

Comme le médecin de Pruse rejetait toutes les forces occultes de l'école péripatéticienne, il était naturel qu'il considérât la digestion comme une simple division des atomes en leurs particules les plus déliées (6). Il prétendait prouver ce défaut de forces digestives dans l'estomac, par l'impossibilité de découvrir des traces de la coction des alimens, soit en examinant les matières rendues par le vomissement, soit en disséquant les cadavres (7). L'attraction des sucs nutritifs et du sang n'est qu'une opération mécanique, une absorption opérée dans le vide; aussi admettait-il trois états des vaisseaux,

(1) *Sext. Empiric. adv. logic. lib. II. s. 7. p.* 460.
(2) *Ib. lib. I. s.* 202. *p.* 412. *s.* 380. *p.* 445.
(3) *Tertullian. de animâ, c.* 15. *p.* 786. *Asclepiades capras suas quærat sine corde balantes, et muscas suas abigat sine capite volantes.*
(4) *Cœl. Aurel. acut. lib. I. c.* 14. *p.* 44.
(5) *Plutarch. l. c. lib. IV. c.* 22. *p.* 101.
(6) *Galen. definit. med. p.* 393.
(7) *Galen. de natur. facult. lib. III. p.* 111.

qui sont pleins, vides, ou affaissés sur eux-mêmes (1).

Il attribuait la chaleur du corps à ces mêmes atomes très-déliés, dont il dérivait aussi la sensibilité, et qui jouaient un grand rôle dans son explication de la douleur (2).

Il ne voyait non plus dans les sécrétions qu'une action purement mécanique, une division en particules plus ténues; car, ainsi que Descartes, il comparait les organes sécrétoires à un crible, sans tenir aucun compte de la force vitale des parties (3).

Comme il cherchait dans le mélange des élémens subtiles les plus déliés, les forces matérielles et mécaniques qui produisent la vie, de même il attribuait aussi le pouls à ces atomes, tout-à-fait semblables au pneuma des autres dogmatiques, et qui passent du poumon dans le cœur, pour remplir ensuite les artères (4). Il regardait, avec tous les médecins de l'antiquité, l'artère pulmonaire ou la veine artérieuse comme le vaisseau qui conduit l'air du poumon dans le cœur; mais il la croyait plus faible que toutes les autres artères du corps, admettant aussi plus de force et d'épaisseur dans les veines pulmonaires ou les artères veineuses. La cause de cette différence était, suivant lui, le double mouvement de la veine artérieuse qui exécute des pulsations en vertu de sa propre force, et qui est aussi mise en action par le poumon: ce double mouvement diminue beaucoup la force, tandis que les membranes des artères veineuses, n'ayant qu'un mouvement simple communiqué par le poumon,

(1) *Galen. de nat. facult. lib. II. p.* 98.

(2) *Cœl. Aurel. acut. lib. I. c.* 15. *p.* 46. 48. 57.

(3) *Galen. de nat. facult. lib. I. p.* 92. — *Octav. Horatian. ad Euseb. lib. IV. p.* 105.

(4) *Galen. de differ. puls. lib. III. p.* 33. *lib. IV. p.* 45.

acquièrent plus de résistance (1). On voit par-là combien peu il connaissait la véritable différence qui existe entre les artères et les veines. Galien n'a donc pas tort quand il l'accuse d'avoir négligé l'anatomie ; car, en effet, il nous donne souvent des preuves de son ignorance complète à l'égard de la structure du corps humain (2). Il soupçonnait même si peu l'usage des nerfs, qu'il les confondait encore avec les ligamens (3).

Sa pathologie était entièrement basée sur ces suppositions arbitraires de la forme et de la combinaison des élémens, dans le divers mélange desquels il croyait trouver la cause des maladies (4). La différence des affections morbifiques dépendait, à ses yeux, du rapport des atomes aux espaces vides ou aux pores dans lesquels ils sont renfermés : c'est pourquoi il attachait beaucoup d'importance à l'obstacle, *statio*, ἔνςασις, que pouvaient rencontrer ces atomes (5). Ces hypothèses s'accordaient avec l'opinion d'Erasistrate qui dérivait les maladies de l'affection des parties solides et de l'épanchement παρέμπτωσις ; et Asclépiade en tirait la même conséquence que le célèbre Alexandrin, celle que les humeurs sont le siége non pas de la cause prochaine, mais seulement de la cause occasionelle des maladies (6), à la production desquelles la pléthore ne peut en conséquence contribuer que d'une manière éloignée (7).

Si les maladies résultent de l'altération du rapport des atomes à leurs pores, tous les changemens qu'elles subissent doivent reconnaître la même cause.

(1) *Galen. de usu part. lib. VI. p.* 436.
(2) *Ibid.*
(3) *Id. de loc. affect. lib. II. p.* 260.
(4) *Id. de differ. morb. p.* 199.
(5) *Cœl. Aurel. acut. lib. I. c.* 14. *p.* 42.
(6) *Cœl. Aurel. l. c. p.* 44.
(7) *Galen. contra Julian. p.* 341.

C'est pourquoi Asclépiade niait dans ces cas l'influence des mouvemens critiques et de ce qu'on nomme l'activité de la nature (1); il prétendait que les crises n'arrivent jamais à des jours déterminés (2), et traitait de chimères tout ce que ses prédécesseurs avaient dit sur la nécessité d'obeir aux indications. C'est le médecin, disent-ils, et non la nature qui ménage et fait naître les occasions; la prétendue nature est aussi souvent nuisible qu'utile (3).

Il paraît avoir, le premier, distingué les maladies en aiguës et chroniques, et avoir même attaché beaucoup d'importance à cette distinction, inusitée avant lui (4).

Parmi les nombreuses définitions de maladies que Cœlius Aurélianus a puisées dans les écrits d'Asclépiade et qu'il nous a conservées, je ne rapporterai ici que les principales. Il définissait, comme ses prédécesseurs, la fièvre, une chaleur extraordinaire, générale ou locale, accompagnée d'un pouls violent, et dont la cause, aussi-bien que celle de l'inflammation, est un engorgement quelconque (5). Les raisons qu'il alléguait en faveur de cette théorie étaient empruntées soit de la volatilisation des atomes les plus déliés, soit de la nécessité d'admettre ces corpuscules (6). Lorsque des atomes plus volumineux déterminent une obstruction opiniâtre, la fièvre présente beaucoup de danger; mais elle est plus légère quand ce sont les atomes les plus subtils, les λεπτομερεῖς ὄγκοι, qui se fixent dans les pores. Le type même des fièvres intermittentes peut s'expliquer par

(1) *Galen. de crisib. lib. III. p.* 418.
(2) *Cœl. Aurel. l. c. p.* 43.
(3) *Ib. — Cels. lib. III. c.* 4. *p.* 94.
(4) *Cœl. Aurel. chron. lib. III. c.* 8. *p.* 469.
(5) *Ej. acut. lib. II. c.* 33. *p.* 151. — *Galen. meth. med. lib. XIII. p.* 173.
(6) *Sext. Empiric. adv. logic. lib. II. s.* 220. *p.* 499. *adv. geometr. s.* 5. *p.* 311.

la différence de grosseur des atomes ; car l'obstruction est produite dans la fièvre quarte par les plus déliés de tous, dans la tierce par d'autres un peu plus volumineux, et dans la quotidienne par de plus gros encore (1).

Il distinguait très-ingénieusement la cause prochaine de la fièvre de la maladie elle-même, et il nommait cette cause *fébricitation*, τὸ πυρετεῖν : ainsi l'obstruction est la cause de la fièvre, comme celle-ci résulte de la fébricitation (2). De même, la chaleur fébrile est produite par le mouvement et l'ébranlement des élémens obstruans, et le froid par leur repos (3).

Asclépiade observa les fièvres double-tierces, si communes à Rome, et qui ont été décrites par les médecins modernes de cette ville (4). Il distinguait les convulsions en continues ou toniques, en cloniques et en tremblement (5). Deux causes différentes seulement, la rupture et la putréfaction, déterminent les hémorragies : car il n'admettait pas la troisième, ou l'anastomose adoptée avant lui (6). Il est à remarquer qu'il séparait très-bien l'une de l'autre l'hydropisie aiguë et fébrile, de celle qui est chronique et sans fièvre (7), et qu'il observa deux fois la luxation spontanée du fémur en dehors (8).

Quant à ce qui concerne ses principes pratiques, la thérapeutique générale lui doit plusieurs remarques importantes. Les qualités généralement nécessaires de toute méthode curative sont la sûreté, la

(1) *Cœl. Aurel. acut. lib. I. c.* 13. *p.* 42.
(2) *Ibid. p.* 4.
(3) *Ibid. p.* 7. 8. — *Galen. de tremore, p.* 369.
(4) *Cœl. Aurel. acut. lib. II. c.* 10. *p.* 99.
(5) *Ibid. lib. III. c.* 7. *p.* 208.
(6) *Id. chron. lib. II. c.* 10. *p.* 390.
(7) *Ibid. lib. III. c.* 8. *p.* 469.
(8) *Nicet. script. chirurg. ed. Cocchi, p.* 154.

célérité et l'agrément (1). Il rejeta les remèdes violens dont les empiriques faisaient un si fréquent usage, et les remplaça surtout par des moyens diététiques, et par le changement du régime qu'il prescrivait avec soin, apportant une attention très-louable à saisir toutes les circonstances (2). L'emploi des vomitifs dans les moindres embarras gastriques lui paraissait un abus, quoiqu'il ne rejetât pas complètement ces médicamens (3). Ses prédécesseurs avaient fréquemment recours aux purgatifs, qu'ils croyaient propres à évacuer les diverses humeurs morbifiques : il s'éleva contre cette pratique, parce que l'expérience lui avait appris que dans bien des cas elle altère elle-même la qualité des humeurs. (4).

A la place des purgatifs, il recommandait surtout les lavemens, qu'il regardait, dans les fièvres, comme des moyens auxiliaires indispensables, et qu'il croyait même propres à favoriser l'expulsion des vers (5). Quelquefois, pour guérir des affections chroniques et invétérées, il ordonnait des lavemens si irritans, qu'ils ébranlaient violemment le corps et provoquaient la fièvre (6).

Il avait assez souvent recours à la saignée, principalement dans les inflammations (7). Cependant il conseillait d'avoir égard en la pratiquant à la différence du climat; car si elle réussit très-bien sur

(1) *Cels. lib. III. c. 4. p. 93. Asclepiades officium medici esse dicet, ut tutò, ut celeriter, ut jucundè curet.*

(2) *Cœl. Aurel. acut. lib. I. c. 14. p. 44. — Plin. lib. XXVI. c. 3. p. 392.*

(3) *Cels. lib. I. c. 3. p. 22. Ejectum esse ab Asclepiade vomitum, in eo volumine, quod de tuendâ sanitate composuit, video; neque reprehendo, si offensus est eorum consuetudine, qui, quotidiè ejiciendo, vorandi facultatem moliuntur.*

(4) *Galen. de natur. facult. lib. I. p. 92. 93. de facult. medicam. purg. p. 484.*

(5) *Cels. lib. III. c. 4. p. 94.*

(6) *Cœl. Aurel. acut. lib. III. c. 8. p. 215.*

(7) *Ibid. c. 9. p. 216. chron. lib. II. c. 13. p. 416.*

les bords de l'Hellespont, elle peut devenir funeste à Athènes ou à Rome (1). Il avait peu de confiance dans les ventouses scarifiées; il ne les appliquait que lorsque la fièvre avait disparu, ou que la pléthore n'était pas trop considérable (2).

Grand partisan des moyens diététiques, il vantait spécialement les frictions, qui endurcissent les parties quand elles sont faites trop rudement, et les amollissent au contraire lorsqu'on les exécute avec légèreté (3). Dans les affections chroniques, il conseillait de respirer profondément, et de retenir son haleine pendant les frictions. Il faisait continuer ces dernières jusqu'à ce que le malade tombât dans un sommeil qu'il croyait être très-salutaire (4). L'exercice sur l'eau ou dans une voiture douce lui paraissait aussi un moyen efficace pour dissiper les obstructions; et il en avait tracé la règle avec beaucoup de justesse (5). Il employait encore, comme excellent remède diététique, le mouvement dans un lit suspendu (6).

Ce fut lui qui se servit le premier des douches; car il paraît qu'on doit interpréter de cette manière les *balineæ pensiles* (7). Il ordonnait très-souvent les bains froids, et les affusions d'eau froide (8).

Asclépiade se rendit surtout agréable aux Romains en conseillant le vin comme un remède incomparable, et même divin, dans plusieurs maladies contre lesquelles il n'avait pas encore été employé. Cependant il ne le prescrivait jamais qu'avec beau-

(1) *Cæl. Aurel. lib. II. c.* 22. *p.* 131.
(2) *Id. lib. III. c.* 4. *p.* 193. *c.* 8. *p.* 217.
(3) *Cels. lib. II. c.* 14. *p.* 69.
(4) *Cæl. Aurel. chron. lib. III. c.* 8. *p.* 489. — *Cels. lib. III. c.* 18. *p.* 119. — *Galen. de tuend. valet. lib. III. p.* 245.
(5) *Cels. lib. II. c.* 15. *p.* 71.
(6) *Cels. l. c.* — *Plin. l. c.*
(7) *Plin. l. c.* — *Gumpert. l. c. p.* 116. 117.
(8) *Plin. l. c.* — *Cæl. Aurel. acut. lib. I. c.* 14. *p.* 44.

coup de réserve (1). Il en exaltait surtout les propriétés lorsqu'il était nécessaire de ranimer la force vitale abattue par la fièvre, et de hâter le parfait rétablissement du malade (2). Il indiquait avec soin la quantité d'eau que l'on devait mêler à cette liqueur, à laquelle il joignait même quelquefois de l'eau de la mer, οἶνος τεθαλασσωμένος, dans la vue de la rendre plus excitante (3).

Il ne négligeait point non plus la déclamation, le rire, le chant et la musique dans le traitement des maladies (4).

Diverses règles qu'il prescrivait d'observer dans certaines affections, sont assez importantes pour mériter que je les rapporte. Il se dirigeait toujours d'après les accès des fièvres, et ne permettait l'usage d'alimens légers, comme gruau, riz, farine, etc., qu'aux jours où le malade n'avait pas la fièvre (5). En général, il prescrivait chaque jour, notamment dans les fièvres intermittentes, une méthode particulière ou des moyens différens. Ainsi, dans les fièvres tierces, il ordonnait, le troisième jour après l'accès, un lavement; le cinquième, un vomitif; et le sixième, le séjour dans le lit (6). Ses successeurs empruntèrent de là l'usage de suivre dans le traitement des maladies un véritable cycle (cercle), de manière que les jours où l'on devait mettre chaque remède en usage étaient déterminés.

Dans les affections catarrhales invétérées, de même que dans la léthargie, il faisait prendre de fortes doses de vin, et appliquer des rubéfians pré-

(1) *Cæl. Aurel. acut. lib. I. c. 15. p. 58. — Plin. lib. XXIII. c. 1. p. 301.*

(2) *Cels. lib. III. c. 14. p. 112. — Cæl. Aurel. acut. lib. I. c. 14. p. 43.*

(3) *Cæl. Aurel. chron. lib. II. c. 7. p. 386. acut. lib. II. c. 39. p. 175.*

(4) *Cæl. Aurel. chron. lib. I. c. 5. p. 337. 338.*

(5) *Id. acut. lib. I. c. 14. p. 43.*

(6) *Cels. lib. III. c. 14. p. 112.*

parés avec la moutarde (1). Les frictions, les décoctions de pavot et de jusquiame, et le vin mêlé d'eau de mer, lui paraissaient d'excellens moyens contre la frénésie, dans laquelle il rejetait la saignée et l'usage de soustraire les malades à la lumière, comme ses prédécesseurs avaient recommandé de le faire en pareil cas (2). Dans l'angine violente, il saignait des deux bras, et le premier il conseilla la bronchotomie pour prévenir les suites funestes de cette affection (3). Les bains chauds et les frictions avec les corps gras étaient ses moyens favoris contre le tétanos et la passion iliaque (4). Il pratiquait des incisions aux malléoles dans l'hydropisie (5), et conseillait le commerce des femmes aux épileptiques (6).

Asclépiade fut le fondateur d'une école qui jouit d'une grande célébrité chez les anciens, et qui propagea ses principes en les modifiant et les altérant plus ou moins. Parmi ses disciples, Étienne de Byzance nomme Philonide de Dyrrachium, qui écrivit quarante-cinq livres, T. Aufidius de Sicile, et Nicon d'Agrigente (7). Ce dernier paraît être le même que le Nicon dont Cicéron cite le livre sur la polyphagie (8). Cœlius Aurélianus nous apprend que T. Aufidius frictionnait ses malades dans la pleurésie (9), et que, pour guérir la mélancolie, il avait recours à la flagellation, aux ligatures, à l'abstinence, et recommandait même les plaisirs de l'amour (10).

M. Artorius, ami et médecin d'Auguste, fut aussi

(1) *Cæl. Aurel. acut. lib. II. c.* 9. *p.* 93.
(2) *Cels. lib. III. c.* 18. *p.* 117.
(3) *Cæl. Aurel. acut. lib. III. c.* 4. *p.* 193.
(4) *Ibid. p.* 215.
(5) *Aët. tetrab. III. serm.* 2. *c.* 30. *col.* 544.
(6) *Cæl. Aurel. chron. lib. I. c.* 4. *p.* 322.
(7) *Stephan. Byzant. voc.* Δυῤῥάχιον, *p.* 318.
(8) *Epist. ad famil. VII.* 20.
(9) *Cæl. Aurel. acut. lib. II. c.* 29. *p.* 144.
(10) *Id. chron. lib. I. c.* 5. *p.* 339.

l'un des disciples d'Asclépiade. Auguste disait lui-même dans ses mémoires qu'il lui devait la vie, parce qu'Artorius, inspiré par un songe, lui persuada, avant la bataille de Philippes, d'assister lui-même au combat, malgré son indisposition, de sorte qu'il ne tomba pas au pouvoir de l'ennemi, lorsque Brutus se rendit maître de son camp (1). Artorius périt dans un naufrage peu de temps après la bataille d'Actium. Il laissa un livre sur l'hydrophobie, et un autre sur la longévité (2). Dans le premier, il cherchait à prouver que la rage a son siége dans l'estomac, à cause des hoquets et des vomissemens bilieux qui l'accompagnent ordinairement (3).

Clodius et Nicératus, que Cœlius Aurélianus range aussi parmi les disciples d'Asclépiade, sont moins remarquables. Nous savons seulement du premier qu'il administrait l'assa fœtida dans le tétanos (4), et du second, qu'il écrivit sur la catalepsie (5). Mais le plus célèbre et le plus important de tous les élèves du médecin de Bithynie, est Thémison de Laodicée, fondateur de l'école méthodique proprement dite.

(1) *Plutarch. vit. Brut. p.* 1003. — *Dio Cass. lib.* XLVII. *c.* 41. *p.* 520.
(2) *Euseb. canon. chron. in Scaliger. thesaur. temp. p.* 154.
(3) *Cœl. Aurel. acut. lib. III. c.* 14. *p.* 224.
(4) *Ib. c.* 8. *p.* 217.
(5) *Id. chron. lib. II. c.* 5. *p.* 376.

CHAPITRE SECOND.

École méthodique.

L'histoire de l'école méthodique commence avec Thémison, qui contribua beaucoup à rectifier les principes d'Asclépiade, et qui introduisit une plus grande précision dans son système (1). Quoique disciple du médecin de Pruse, il s'éloigna cependant de lui sous une infinité de rapports, et blâma ses erreurs (2). Il choisit le premier, entre le dogmatisme et l'empirisme (3), une route intermédiaire, dont il crut entrevoir les traces dans la théorie de son maître. La recherche des causes lui semblait reposer sur des bases trop incertaines. C'est pourquoi il voulut établir son système sur les analogies et les indications communes à plusieurs maladies, κοινότητες, sans réfléchir que ces analogies sont aussi fréquemment, et même plus souvent occultes que toutes les causes des dogmatiques. Cependant cette idée des analogies communes de l'état morbide eut le grand avantage de contribuer, par la suite, au perfectionnement de la doctrine des indications. Si Thémison eût choisi pour bases des analogies faciles à reconnaître, ou de véritables états morbifiques, au lieu de maladies simples des parties solides, dont il n'admettait même qu'un nombre fort petit, le système des mé-

(1) *Galen. meth. med. lib. I. p.* 36.
(2) *Cœl. Aurel. chron. lib. I. c.* 1. *p.* 287. *c.* 4. *p.* 323. — *Cels. præf.*
(3) C'est pourquoi les méthodistes n'embrassèrent jamais ni le dogmatisme ni l'empirisme. (*Galen. meth. med. lib. III. p.* 60.)

thodistes aurait été le meilleur de tous. Mais, abusé par la philosophie corpusculaire, il ne voulut admettre d'autres indications communes que celles que fournissent le *strictum* et le *laxum*, le resserrement et le relâchement, et l'état intermédiaire. Aussi dut-il se contredire, et commettre d'autant plus d'erreurs, qu'il se donnait plus de peine pour échapper par la *méthode* aux piéges des empiriques et des dogmatiques. Combien s'en fallait-il encore que ces analogies fussent applicables même au plus grand nombre des maladies, et que la plupart des médicamens pussent être réglés d'après elles!

On s'aperçoit de suite que ces principes diffèrent totalement des opinions de toutes les écoles connues de l'antiquité. Thémison, à l'exemple de son maître, méprisait les idées des anciens sur les crises et les jours critiques. Cependant il était encore plus sévère que tous ses prédécesseurs dans le choix des jours. Interdisant toute espèce de nourriture pendant les trois premiers jours du plus grand nombre des maladies, il mérite notre suffrage à cet égard, parce que, dans ce période de crudité, les substances alimentaires ne font qu'accroître l'irrégularité des mouvemens. Mais il étendit l'attention qu'on doit porter à ce période ternaire, bien au-delà des bornes prescrites par la raison et l'expérience. Il y soumit d'une manière particulière le traitement des hémorragies (1), et ne se permit même pas de recourir tous les jours indifféremment aux fomentations (2).

Au surplus, Thémison distingua, comme Asclépiade, les maladies aiguës des affections chroniques (3), décrivit la lèpre avec clarté, en rechercha la cause, et indiqua, pour la guérir, un traitement basé

(1) *Cæl. Aurel. lib. II. c.* 13. *p.* 404. *c.* 1. *p.* 365. *Non interrogans passionis tempus, sed solum numerum dierum imprudenter attendens.*
(2) *Cæl. Aurel. chron. lib.* 1. *c.* 16. *p.* 60. 61.
(3) *Id. chron. præf. p.* 268.

sur de sages principes (1). Le premier, il détermina l'idée qu'on doit attacher au mot cachexie, et donna l'étiologie de cet état (2). Le rhumatisme, connu auparavant sous le nom de goutte aiguë ou épidémique (3), lui est redevable de la place qu'il occupe dans la nosologie (4). Il fut aussi le premier qui rangea le satyriasis au nombre des maladies distinctes (5). Lui-même fut atteint d'hydrophobie à la suite de la morsure d'un chien enragé ; ce qui lui fournit l'occasion de décrire parfaitement cette redoutable affection (6).

Ce que nous savons de ses méthodes curatives ne nous donne pas une haute idée de son habileté dans le traitement des maladies. Il croyait pouvoir guérir les péripneumonies, même les plus intenses, au moyen de l'huile et des bains. Il permettait dans la pleurésie l'usage du vin mêlé avec l'eau de mer (7). Un exercice violent lui paraissait salutaire dans un grand nombre de maladies aiguës (8). Il recommandait la saignée dans l'apoplexie, et appliquait aussi le trépan, dans l'intention, sans doute, de dégorger plus sûrement les vaisseaux sanguins (9).

Plusieurs compositions, comme le diagrède (10) et le diacode (11), le reconnaissent pour inventeur. Il paraît avoir le premier fait usage des sangsues (12). Il regardait le plantain comme un remède universel, et écrivit un livre particulier sur les vertus de cette

(1) *Cæl. Aurel. chron. lib. IV. c.* 1. *p.* 493.
(2) *Id. chron. lib. III. c.* 6. *p.* 461.
(3) *Id. chron. lib. III. c.* 2. *p.* 434.
(4) *Athen. deipnos. lib. II. c.* 12. *p.* 84.
(5) *Cæl. Aurel. acut. lib. III. c.* 18. *p.* 252.
(6) *Id. acut. lib. III. c.* 16. *p.* 232. — *Dioscor. theriac. c.* 1. *p.* 423.
(7) *Id. acut. lib. I. c.* 16. *p.* 62. 63.
(8) *Ibid. lib. II. c.* 29. *p.* 144.
(9) *Id. chron. lib. II. c.* 1. *p.* 365.
(10) *Id. chron. lib. III. c.* 1. *p.* 433.
(11) *Galen. de compos. medicam. sec. loca, lib. I. p.* 256.
(12) *Cæl. Aurel. chron. lib. I. c.* 1. *p.* 286.

plante. Dans la goutte, il conseillait l'équitation (1). Après avoir fait parcourir douze stades aux hydropiques, il pratiquait la ponction (2).

Parmi ses nombreux disciples, l'histoire cite d'abord un certain Eudème, célèbre par ses amours avec Sivilla, belle-fille de Tibère (3). Ce médecin fit plusieurs observations intéressantes sur l'hydrophobie. Il remarqua entre autres que la chute même des larmes suffit pour exciter chez les malades des spasmes du pharynx, et que rarement on parvient à sauver les personnes qui en sont atteintes (4). Il proposa contre cette maladie la saignée, l'ellébore et les ventouses (5), et conseilla les lavemens d'eau froide dans la passion iliaque (6).

Vettius Valens, disciple d'Apuléius Celsus, dont il sera bientôt question, et connu par son commerce clandestin avec Messaline (7), embrassa également la secte de Thémison. Il laissa sur les méthodes curatives un ouvrage dont Cœlius Aurélianus emprunta sa classification des différentes espèces d'angine (8).

Peu de temps après Thémison, Musa (9), affranchi d'Auguste, se fit connaître par une cure heureuse opérée sur l'empereur. Auguste était depuis longtemps atteint d'une maladie grave sur laquelle les historiens ne nous donnent point de renseignemens exacts, et que les médecins avaient encore exaspérée par des remèdes échauffans. Musa parvint à le guérir

(1) *Plin. lib. XXV. c. 7. p.* 371. — *Cæl. Aurel. chron. lib. V. c.* 1. *p.* 556.
(2) *Id. chron. lib. III. c.* 7. *p.* 446. *c.* 8. *p.* 478.
(3) *Tacit. annal. lib. IV. p.* 98. — *Plin. lib. XXIX. p.* 497.
(4) *Cæl. Aurel. acut. lib. III. c.* 11. *p.* 221.
(5) *Ibid. c.* 16. *p.* 233.
(6) *Ibid. lib. II. c.* 38. *p.* 171.
(7) *Scrib. Larg. c.* 94. — *Rhod. ad h. l. p.* 157. — *Plin. l. c. p.* 494.
(8) *Cæl. Aurel. acut. lib. III. c.* 1. *p.* 183.
(9) Son frère Euphorbe, médecin du roi Juba, a donné son nom à un genre de plantes, *Euphorbia* (*Plin. lib. XXV. c.* 7. *p.* 371).

en faisant simplement usage des bains froids (1). Auguste et le sénat, par reconnaissance, non-seulement lui accordèrent une somme considérable, mais encore lui décernèrent le titre de chevalier, et une statue d'airain dans le temple d'Esculape (2). Dion Cassius ajoute qu'enhardi par ce brillant succès, Musa ordonna aussi des bains froids à Marcellus, ce qui fit périr le jeune prince. Sans m'attacher à discuter l'exactitude de cette assertion, je remarquerai seulement que Bianconi (3) a élevé de grands doutes contre elle en prouvant que Marcellus mourut dans les bains de Baies. Par la suite, Charmis de Marseille fit revivre à Rome l'usage des bains froids, qui ne tarda pas à devenir général dans cette ville, et qui procura de grandes richesses au médecin marseillais (4).

Musa introduisit encore en médecine l'emploi de la chair de vipère contre les ulcères malins et probablement lépreux (5), de la laitue (6), de la chicorée et de l'endive (7). Il écrivit longuement sur la préparation des médicamens et sur l'utilité de quelques compositions qui, désignées par son nom, jouirent long-temps d'une grande célébrité (8). Ainsi il conseilla, dans les rhumes violens compliqués d'aphonie, un mélange héroïque de jusquiame, de ciguë et d'opium (9). Les anciens avaient encore de lui différentes préparations contre les ulcères de mauvais

(1) *Sueton. vit. August. c.* 81. — *Dio Cass. lib. LIII. c.* 30. *p.* 725. — *Plin. lib. XXIX. c.* 1. *p.* 494.
(2) *J. C. G. Ackermann, prolus. de Ant. Musa*, §. 6. *p.* 15.
(3) *Lettere* etc., c'est-à-dire, Lettres sur Celse, in-8°. Rome, 1779. p. 59. — Comparez, *Rose, diss. de Augusto contrariâ medicinâ curato. in-4°. Halæ*, 1741.
(4) *Plin. l. c.* — Essai historique sur la médecine en France, in-8°. Paris, 1762. p. 20.
(5) *Plin. lib. XXIX. c.* 6. *p.* 516.
(6) *Plin. lib. XIX. c.* 8. *p.* 175.
(7) *Galen. de composit. med. sec. loca, lib. VIII. p.* 287.
(8) *Galen. de composit. med. sec. genera, lib. II. p.* 328.
(9) *Id. de composit. med. sec. loca, lib. VII. p.* 264.

caractère (1), l'ozène (2), les affections des yeux (3), les douleurs néphrétiques (4) et la fièvre quarte (5). Il inventa également plusieurs antidotes (6).

Dans le même temps vivait un chirurgien très-instruit, et alors fort célèbre, Mégès de Sidon, disciple de Thémison. On sait qu'il observa le gonflement scrophuleux des seins (7), et qu'il réduisit la luxation du genou en devant (8). Il pratiquait la taille avec un instrument de son invention (9). Galien parle d'un mélange qu'il avait imaginé pour faire disparaître les dartres lépreuses (10).

C'est encore de cette époque que date un ouvrage dont l'auteur est A. Cornélius Celse. Nous avons très-peu de détails sur ce personnage : nous savons seulement qu'il reçut une excellente éducation (11), qu'il embrassa la secte méthodique alors naissante, et que le livre dont il est question ne formait qu'une faible partie d'un grand ouvrage encyclopédique (12). Quoique nous n'ayons pas des preuves matérielles que Celse était médecin, cependant il décrit certaines opérations avec trop de connaissance de cause, pour qu'on ne soit pas au moins autorisé à croire qu'il les vit pratiquer (13).

(1) *Galen. de composit. med. lib. III. p.* 193.
(2) *Ibid. p.* 201.
(3) *Ibid. lib. IV. p.* 209. — *Marcell. de medicament. c.* 8. *p.* 281.
(4) *Galen. de compos. med. sec. loca, lib. X. p.* 306.
(5) *Myreps. de antidot. s.* I. *c.* 183. *p.* 399.
(6) *Galen. de compos. med. sec. loca, lib. VII. p.* 262. — *Oribas. Synops. ad. Eust. lib. III. p.* 98. — *Euporist. lib. IV. c.* 127. *p.* 249. — *Myreps. l. c. c.* 292. *p.* 420. *c.* 302. 303. *p.* 422. 423.
(7) *Cels. lib. V. c.* 28. *p.* 265. — Comparez, *Galen. meth. med. lib. VI. p.* 101.
(8) *Id. lib. VIII. c.* 21. *p.* 468.
(9) *Id. lib. VII. c.* 26. *p.* 402.
(10) *De compos. med. sec. loca, lib. V. p.* 228.
(11) *Morgagni, epist. de Celso, p.* 476.
(12) *L. c. p.* 97. — 110.
(13) *Morgagni, l. c. p.* 501. — *Fabrice de Hilden, Gründliche* etc., c'est-à-dire, Notice sur la variolite. in-8°. Bâle, 1626. préface, p. 12. — Salmasius (*prolegom. ad. homonym. hyl. jatric. p.* 15) le compare à

Bianconi présume que Celse fut le secrétaire intime de Tibère, et qu'il accompagna l'empereur dans son expédition en Orient (1). Cette opinion est infiniment probable : car Horace, dans son épître à Julius Florus, s'informe de Celse, et parle des compilations qu'il fit d'après les livres de la bibliothèque du mont Palatin (2). Bianconi cherche aussi à prouver qu'il était intimement lié avec Ovide (3).

Nous ne possédons point son ouvrage sur l'agriculture, dans lequel il traitait de l'art vétérinaire (4). Ses livres *de Re medicâ*, bien que presque exclusivement consacrés à la chirurgie, renferment cependant plusieurs faits qui permettent de prononcer sur l'état où se trouvaient alors l'anatomie, la médecine proprement dite, et différentes autres branches de l'art de guérir. Celse défend l'anatomie contre les empiriques qui n'en faisaient aucun cas. La description qu'il donne de la structure de certaines parties du corps, prouve qu'il avait lui-même disséqué des cadavres humains. D'autres au contraire, celle du foie, par exemple, n'ont été tracées que d'après l'étude de l'organisation des animaux (5). Il ne distingue pas toujours les artères des veines (6) ; il n'a pas non plus une idée bien exacte des nerfs, car il donne quelquefois ce nom à de forts tendons, et même à des muscles (7).

Pline, le nomme ἀνιατρολόγητος, incapable de raisonner sur la médecine, et dit qu'il a très-mal rendu les expressions grecques : ce qu'il prouve surtout (*l. c. p.* 75) par le mot ῥοῦς συριακή que Celse traduit *ros syriacus*.

(1) *L. c. p.* 140.
(2) *Horat. lib. I. ep.* 3. *v.* 15.

Quid mihi Celsus agit? monitus multumque monendus,
Privatas ut quærat opes, et tangere vitet
Scripta, Palatinus quæcunque recepit Apollo.

(3) *L. c. p.* 181.
(4) *Columell. de re rusticâ, lib. VI. c.* 5. *p.* 21. *lib. VII. c.* 5. *p.* 87.
(5) *Morgagni, l. c. p.* 507.
(6) *Id. p.* 509.
(7) *Cels. lib. VII. c.* 18. *p.* 383. *lib. VIII. c.* 1. *p.* 421.

Plusieurs de ses principes sur la séméiotique et la clinique sont tirés des écrits d'Hippocrate et des anciens Grecs. Quelques-uns se rapprochent de ceux d'Asclépiade et de Thémison. Il rejette les jours critiques (1), conseille et blâme en différens endroits l'usage des purgatifs (2), recommande surtout les frictions, l'exercice et les bains dans les affections chroniques (3), et parle le premier de l'utilité des lavemens analeptiques (4).

On peut encore aujourd'hui suivre avec avantage ses préceptes chirurgicaux. Sa méthode pour l'opération de la taille par le petit appareil a été vivement soutenue dans les temps modernes par Heister (5) : elle convient surtout chez les enfans et les jeunes gens (6). Ses règles relatives à l'application du trépan méritent de grands éloges, eu égard au temps dans lequel elles ont été tracées (7). A cette époque, l'art des accouchemens était encore fort grossier : il se bornait à l'extraction violente de l'enfant, qu'on ne tirait souvent du sein de la mère qu'après l'avoir mis en pièces (8). On opérait la cataracte par dépression : on attendait qu'elle fût complètement mûre, parce qu'on la croyait produite par l'épaississement des humeurs antérieures de l'œil ; lorsqu'on ne pouvait réussir à l'abaisser, on cherchait à la diviser (9). Celse parle aussi de quelques opérations particulières

(1) *Cels. lib. III. c. 4. p. 96. c. 6. p. 102.*
(2) *Lib. IV. c. 13. p. 176. lib. III. c. 24. p. 138.*
(3) *Lib. II. c. 14. 15. p. 70. 71. lib. II. c. 17. p. 73.*
(4) *Lib. III. c. 19. p. 123.* — Le Κορνήλιος ἰατρὸς, dont parle Galien (*de compos. medic. sec. loca, lib. IX. p.* 301), est-il notre Celse?
(5) *Lib. VII. c. 26. p. 398.* — *Heister. de lithotomiæ Celsianæ præstantiâ et usu, in-4°. Helmst.* 1744. — *Ephem. Nat. Cur. vol. X. obs. 17.*
(6) *Schmucker's chirurgische* etc., c'est-à-dire, Observations chirurgicales, Part. II. p. 375.
(7) *Cels. lib. VIII. c. 3. 4. p. 428.*
(8) *Lib. VII. c. 29. p. 411.*
(9) *Lib. VII. c. 7. p. 365.*

pratiquées de son temps à Rome, par exemple, de la production d'un prépuce artificiel et de l'infibulation (1).

On a reproché à Pline de porter une haine implacable aux médecins ses contemporains, et de les avoir dépeints sous des couleurs odieuses. Nous n'avons cependant pas la moindre raison de regarder comme une calomnie tout ce qu'il dit des praticiens de Rome, et le mépris qu'il leur avait voué n'est pas entièrement injuste. A l'époque dont j'expose l'histoire, la capitale du monde était inondée de médecins, dont le but principal paraissait être d'acquérir des richesses et des honneurs; d'élever leurs écoles sur les ruines des anciennes, et d'aveugler le peuple par l'établissement de nouveaux systèmes, ou par l'invention de méthodes inusitées (2). Un Marseillais entre autres, nommé Crinas, introduisit l'astrologie en médecine, et voulut assujettir le régime au cours des astres. Il acquit ainsi une fortune assez considérable pour faire fortifier, à ses propres frais, plusieurs villes de sa patrie (3).

Mais Thessale de Tralles, le fondateur de l'école méthodique proprement dite, surpassa tous ses contemporains, et tous ses prédécesseurs peut-être, dans les basses manœuvres du charlatanisme. Il est rare qu'un homme réellement grand ait à corriger les vices de sa première éducation; et lorsque celle-ci a été négligée, on en reconnaît des traces toute la vie. Thessale était fils d'un tisserand, et dans sa jeunesse il apprit la même profession (4). Telle fut la source de sa rusticité et de son ignorance complète des

(1) *Cels. lib. VII. c.* 25. *p.* 395.
(2) *Tiraboschi, Storia* etc., c'est-à-dire, Histoire de la littérature italienne, in-4°. Rome, 1782, tom. II. p. 191.
(3) *Plin. lib. XXIX. c.* 1. *p.* 497. — Essai historique sur la médecine en France, p. 20.
(4) *Galen. de dieb. crit. lib. I. p.* 429. — *Meth. med. lib. I. p.* 36.

premiers élémens des arts libéraux (1). De là son orgueil insoutenable, et son peu d'estime pour toutes les découvertes des anciens. Ces deux vices lui attirèrent à juste titre la haine et le mépris de ceux qui avaient quelque noblesse dans les sentimens (2). Un homme qui prodiguait les épithètes les plus grossières aux anciens, qui les citait tous à son tribunal, qui se portait à la fois juge et partie, qui se donnait le titre de vainqueur des médecins, *ἰατρονίκης*, parce qu'il croyait surpasser autant ses prédécesseurs que la médecine est supérieure aux autres sciences (3); un homme si peu versé dans la lecture des Grecs, qu'il accusait Hippocrate d'avoir fait périr ses malades en les surchargeant d'alimens (4); un homme qui eut l'audace d'écrire à Néron que ses prédécesseurs n'avaient contribué en rien aux progrès de la science (5); un homme, enfin, qui flattait les grands, et se vantait d'enseigner l'art de guérir en six mois (6); un tel homme a-t-il droit de prétendre à l'estime de la postérité? Il avait, à la vérité, attiré un grand nombre de disciples; mais tous étaient des cordiers, des cuisiniers, des bouchers, des tisserands, des tanneurs, en un mot des artisans, qu'il conduisait pendant six mois chez les malades, et auxquels il accordait

(1) *Galen. contra Julian. p.* 337. — *De compos. med. sec. genera, lib. I. p.* 317.

(2) *Galen. de crisib. lib. II. p.* 406. *Meth. med. l. c.* — *Plin. lib. XXIX. c.* 1. — *Reines. var. lect. lib. III. c.* 17. *p.* 674. — Cependant il faut convenir que Galien sort trop des bornes de la modération quand il parle de lui: au moins avouera-t-on que les épithètes d'*effronté*, de *fou*, de *radoteur*, d'*âne*, etc., ne doivent jamais trouver accès dans les écrits d'un homme délicat.

(3) *Galen. meth. med. l. c.* — *Plin. l. c.*

(4) *Galen. comm.* 1. *in vict. acut. p.* 417.

(5) Voici le début de son épître dédicatoire à l'empereur : Παραδεδωκὼς νέαν αἵρεσιν καὶ ὡς μόνην ἀληθῆ, διὰ τὸ τοὺς προγενεστέρους πάντας ἰατροὺς μηδὲν παραδοῦναι συμφέρον πρός τε ὑγείας συντήρησιν καὶ νόσων ἀπαλλαγήν. *Galen. meth. med. l. c. p.* 35.

(6) *Galen. meth. med. lib. I. p.* 35. — *De sectis ad introduc. p.* 12. — *Contra Julian. p.* 341.

ensuite le privilége de tuer impunément (1). Depuis cette époque, les médecins romains adoptèrent l'usage de ne plus visiter les malades qu'accompagnés de leurs élèves (2).

Thessalus développa le système de Thémison en appliquant davantage les analogies et les indications générales, κοινότητες, à toutes les parties de l'art de guérir (3). Il fut aussi le premier qui se servit des idées d'Asclépiade relativement au rapport des corpuscules primitifs à leurs pores, pour établir une nouvelle indication qu'on devait remplir lorsque les signes ordinaires du *strictum* et du *laxum* venaient à manquer. Cette indication nouvelle est la métasyncrise, c'est-à-dire, le rétablissement du rapport qui, dans l'état naturel, existe entre les pores et les atomes (4). Il voulut qu'on l'appliquât même au traitement des ulcères : car il n'avait jamais égard à leur caractère, ni à la constitution individuelle du malade, et ne cherchait absolument qu'à remplir les indications générales (5); souvent il entreprenait cette métasyncrise d'une manière active, appliquant, par exemple, la moutarde sur d'anciens ulcères pour opérer le rétablissement d'une manière subite (6).

Galien l'accuse de n'avoir pas eu la moindre idée de l'action des médicamens, quoiqu'il eût écrit sur cette matière (7).

Il négligeait la recherche des causes des maladies,

(1) *Galen. meth. med. lib. I. p.* 37.
(2) *Martial. lib. V. ep.* 9.

Languebam ; sed tu comitatus protinùs ad me
Venisti, centum, Symmache, discipulis.
Centum me tetigere manus aquilone gelatæ :
Non habui febrem, Symmache : nunc habeo !

(3) *Introduct. p.* 373. *Galen. Opp.* P. IV. — *Galen. contra Julian. p.* 340.
(4) *Galen. de facult. simplic. medicam. lib. V, p.* 66. *Meth. med. lib. IV. p.* 77.
(5) *Galen. meth. med. lib. VI. p.* 98.
(6) *Ib. p.* 101.
(7) *Ib. p.* 75.

et se trouvait satisfait quand il avait reconnu les analogies problématiques (1). Il n'admettait point non plus les signes pronostiques (2); et à cet égard, comme à bien d'autres, il s'éloignait des anciens méthodistes (3). Aucun médicament, d'après son opinion, n'agit sur une partie isolée du corps, et n'a le pouvoir d'évacuer une humeur particulière; mais tous resserrent, relâchent ou opèrent la métasyncrise (4). C'est pour cette raison qu'il n'admettait pas les purgatifs comme laxatifs (5), et qu'il rejetait la ponction dans l'hydropisie (6). Ses règles diététiques étaient parfaitement d'accord avec ces principes : elles n'avaient qu'une application générale, et, de même que Thémison, il se contentait de choisir les jours (7).

Parmi ses élèves et successeurs, on range Ménémachus, sur lequel nous ne possédons aucun renseignement (8); Olympicus, dont Galien blâme avec raison la définition de la santé et de la maladie (9); Apollonide de Chypre (10) et Mnaséas (11). Ce dernier trouva le *strictum* et le *laxum* réunis dans la léthargie, l'épilepsie, la paralysie et le catarrhe (12). Il inventa aussi plusieurs préparations qui portèrent son nom (13).

Philoménus, autre méthodiste du même siècle,

(1) *Galen. meth. med. lib. I. p.* 38.
(2) *Cæl. Aurel. acut. lib. I. c.* 1. *p.* 9.
(3) *Id. p.* 11. *lib. III. c.* 17. *p.* 247.
(4) *Galen. de facult. simpl. medic. lib. V. p.* 61.
(5) *Galen. contra Julian. p.* 342.
(6) *Cæl. Aurel. chron. lib. III. c.* 8, *p.* 491.
(7) *Id. lib. III. c.* 1. *p.* 366.
(8) *Galen. meth. med. lib. I. p.* 43. — *Cæl. Aurel. acut. lib. II. c.* 1. *p.* 75.
(9) *Galen. l. c.* Ὀλυμπικὸς τὴν ὑγείαν διάθεσιν ἔφησεν εἶναι κατὰ ἐκτότητα ἐόσα, τὸ δ' αὖ πάθος τροπὴν τῦ κατὰ φύσιν εἰς τὸ παρὰ φύσιν ἐπίμονον.
(10) *Id. l. c.*
(11) *Introduct. p.* 373. — *Meth. med. lib. I. p.* 39.
(12) *Cæl. Aurel. acut. lib. II. c.* 5. *p.* 81. *chron. lib. I. c.* 5. *p.* 329. *lib. II. c.* 1. *p.* 348. *lib. II. c.* 7. *p.* 380.
(13) *Galen. de compos. medic. sec. loca, lib. III. p.* 217.

est connu parce qu'il entrevit le premier l'affinité qui existe entre la fièvre régnante et la dyssenterie, mais surtout parce qu'il fit de très-bonnes observations sur la dyssenterie rhumatismale (1). Il défendait l'opium dans cette affection, vantait l'efficacité des fruits, et recommandait de s'abstenir des astringens, qui peuvent donner lieu à la frénésie et à la léthargie (2). Il traça également des préceptes judicieux à l'égard du traitement de la dyssenterie muqueuse (3), du vomissement bilieux et de la soif fébrile (4). Ses observations sur la dysurie, comme symptôme des fièvres malignes, et sur la véritable inflammation de la tête, sont fort bonnes (5), de même que ses règles relatives au traitement du tétanos, contre lequel il recommandait spécialement l'*assa fœtida* et les frictions avec l'huile (6). On doit louer les précautions qu'il employait pour détacher l'arrière-faix (7). Sa composition contre les aphthes était encore célèbre, dans des temps assez modernes, sous le nom d'*anthora* (8). L'art des accouchemens avait alors fait si peu de progrès, que le seul but de Philoménus paraît avoir été d'extraire l'enfant d'une manière quelconque. Lorsque la tête était enclavée, il retournait le fœtus d'après un procédé que j'ignore, et le tirait par les pieds; ou bien il insinuait un crochet dans les fontanelles, ou enfin il déchirait la tête et les membres, tirant ainsi le corps par lambeaux (9).

(1) *Alex. Trall. lib. VIII. c.* 8. *p.* 432.
(2) *Ib. et c.* 7. *p.* 423. — *Aët. tetr. III. serm.* 1. *c.* 35. *p.* 159.
(3) *Alex. Trall. lib. VIII. c.* 5. *p.* 413.
(4) *Oribas. synops. ad Eustath. lib. VI. c.* 38. 41. *p.* 216. 217.
(5) *Aët. tetr. lib. III. serm.* 3. *c.* 20. *p.* 436. — *Oribas. l. c. lib. VIII. c.* 11. *p.* 267.
(6) *Oribas. l. c. c.* 17. *p.* 270.
(7) *Aët. tetr. IV. serm.* 4. *c.* 24. *p.* 579.
(8) *Oribas. l. c. lib. III. p.* 102.
(9) *Aët. l. c. c.* 23. *p.* 576.

Soranus d'Ephèse, fils de Ménandre, porta l'école méthodique au plus haut point de splendeur. Il avait été élevé à Alexandrie ; mais, sous le règne de Trajan et d'Adrien, il vint à Rome, où il enseigna et pratiqua la médecine avec éclat (1). Il passa quelque temps aussi dans l'Aquitaine, et traita fort heureusement les maladies lépreuses qui y régnaient (2). De son temps la lèpre, exportée de l'Orient en Italie et dans les Gaules, y exerçait les plus grands ravages. C'est pourquoi les médecins qui ne connaissaient pas encore bien cette maladie, s'empressèrent de recommander certaines préparations contre chacun de ses symptômes en particulier. Celles de Soranus contre les croûtes et l'alopécie lépreuses nous ont été conservées par Galien (3). Elles avaient en grande partie pour objet d'opérer la métasyncrise, ou le rétablissement des pores dans leur état naturel. C'est à lui que nous devons les premières observations sur le dragonneau, δρακόντιον (*gordius medinensis*) (4). Il fit la remarque intéressante que les enfans à la mamelle sont quelquefois atteints d'hydrophobie (5). Sa théorie du cauchemar (6), et son jugement sur l'emploi des chants magiques dans le traitement des maladies (7), prouvent combien il était peu imbu des préjugés de son siècle.

Il paraît avoir le premier rapporté les opinions de ses prédécesseurs à des principes certains (8). Aussi ne témoignait-il pas de mépris pour les anciens, mais

(1) *Introduct. p.* 373. — *Suidas, T. III. p.* 354.
(2) *Marcell. c.* 19. *p.* 321.
(3) *De composit. medic. sec. loca, lib. I. p.* 158. 170.
(4) *Paul. Ægin. lib. IV. c.* 59. *p.* 159. Ὁ δὲ Σωρανὸς οὐδὲ ζῶον τὴν ἀρχὴν, ἀλλὰ νευρίου τινὸς σύστασιν οἴεται τὸ δρακόντιον.
(5) *Cœl. Aurel. acut. lib. III. c.* 11. *p.* 221.
(6) *Id. chron. lib. I. c.* 3. *p.* 289.
(7) *Ibid. lib. V. c.* 1. *p.* 556. *Sorani judicio videntur mentis vanitate jactari, qui modulis et cantilenâ passionis robur excludi posse crediderunt.*
(8) *Id. acut. lib. II. c.* 9. *p.* 91.

il cherchait à les réfuter par les argumens des méthodistes (1). En effet, il donna le premier une raison plausible de la nécessité de rejeter les purgatifs, en disant qu'ils évacuent indistinctement les humeurs saines et celles qui sont viciées (2). Il saignait toujours dans la pleurésie, parce qu'elle dérive évidemment du *strictum*, et n'avait point égard à la différence du climat (3). Dans la péripneumonie, tout le corps souffre; mais le poumon est particulièrement affecté: car Soranus n'admettait pas une seule maladie locale, dans l'acception rigoureuse du mot (4). L'essence de la fièvre consiste dans la laxité absolue ou dans la rareté des voies (5). Le choléra morbus est un relâchement de l'estomac et des intestins, accompagné d'un danger imminent (6). Je ne crois pas qu'il ait reconnu trois causes des hémorragies, l'éruption, la lésion et la putréfaction (7), parce que l'étude de ces causes particulières ne saurait s'accorder avec l'esprit de l'école méthodique. D'ailleurs, plusieurs médecins différens ont porté le nom de Soranus.

Son ouvrage sur les parties sexuelles de la femme nous donne la conviction qu'il possédait des connaissances anatomiques fort étendues. En effet, il décrit l'utérus de manière à démontrer qu'il devait ses idées sur l'anatomie à la dissection, non pas des animaux, mais des cadavres humains : ce que lui-même assure (8). Il réfute l'existence des cotylédons (9), mais il donne encore aux ovaires le nom de testicules, compare la forme de la matrice à celle d'une

(1) *Cæl. Aurel. acut. lib. II. c.* 9. *p.* 127. *c.* 29. *p.* 142.
(2) *Id. c.* 9. *p.* 91.
(3) *Id. c.* 22. *p.* 132.
(4) *Id. c.* 28. *p.* 139.
(5) *Id. c.* 33. *p.* 153.
(6) *Id. lib. III. c.* 19. *p.* 254.
(7) *Id. chron. lib. II. c.* 10. *p.* 391.
(8) *Oribas. collect. lib. XXIV. c.* 31. *p.* 867.
(9) *Ib. p.* 865. 866.

ventouse, indique les rapports de ce viscère avec l'os des îles et le sacrum, et fait connaître les changemens qu'éprouve son orifice pendant la grossesse (1). Il attribue la chute de la matrice à la séparation de sa membrane interne (2), parle de la sympathie qui règne entre elle et les mamelles (3), et décrit parfaitement l'hymen ainsi que le clitoris (4).

Moschion paraît avoir été l'un des rivaux de Soranus (5), et tout porte à croire que le passage d'après lequel on a prétendu prouver qu'il vivait plus tard est apocryphe (6). Sa description de l'utérus ne diffère pas de celle de Soranus. Il soutient que la membrane interne de ce viscère est musculeuse (7), et réfute l'opinion des anciens sur la situation des enfans mâles à droite, et des filles à gauche (8). On trouve dans son ouvrage une idée bizarre, celle que l'écoulement menstruel disparaît avant le temps ordinaire chez les chanteuses (9). Il indique fort bien les signes qui annoncent un avortement prochain (10).

(1) *Oribas. collect. lib. XXIV. p.* 866.
(2) *Ib. p.* 868.
(3) *Ib. p.* 869.
(4) *Ibid. p.* 870. 871. — Le traité de Soranus sur les fractures, conservé dans Nicétas, ne contient rien de remarquable, si ce n'est l'indication très-soignée des diverses formes qu'affectent les fractures. Je vais en rapporter le passage le plus important : Κατάγματα γίνεται, τὰ μεν σχιδακηδὸν ὡς ἀπ' εὐθείας σχίζεται, τὰ δε καυληδὸν, ἢ ῥαφανηδὸν, ἢ σικυηδὸν· τὰ δὲ εἰς ὄνυχα, ἢ καλαμηδὸν ὑπολόξως κατὰ πέρας εἰς ἄλληλα, ὥστε περιφερείαν ἔναγμον γίνεσθαι σχήματι ὄνυχος παραπλησίαν, τὰ δὲ κατὰ ἀπόθραυσιν, ὡς πανταχόθεν ἀπολελυμένην ἔχειν συνέχειαν, τὰ δὲ ἀλφιτηδὸν καὶ καρυηδὸν, ὅσα εἰς ἄραγμα πολυμερῶς εἰς λεπτὰ μέρη ῥήγνυται. *Nicet. collect. ed. Cocch. p.* 47. X.
(5) *Lambec. biblioth. Vindob. lib. VI. p.* 134.
(6) *Moschion, de passion. mulier. n.* 151. *p.* 41. — (*Gynæcia Wolphii, T. I. in*-4°. 1586.) — La préface latine de Moschion, que C. Wolf a fait imprimer dans son *Harmonia gynæciorum*, *in*-4°. 1566, n'est pas moins douteuse. On y lit qu'il a déjà traduit quelques ouvrages judaïques, et qu'il veut maintenant reproduire en latin la *Gynæcia.*
(7) *L. c. n.* 5. *p.* 1.
(8) *N.* 26. *p.* 5.
(9) *N.* 19. *p.* 3. Ἐπὶ φωνῇ γυμναζομέναις, τῇ γυμνασίᾳ τῦ αἵματος τὸ περιττὸν καταναλίσκεται.
(10) *N.* 43. *p.* 7.

Ce médecin a fait un grand nombre d'observations intéressantes et utiles sur l'éducation physique des enfans. La mère ne doit pas allaiter aussitôt après l'accouchement, parce que le premier lait est malsain (1). Il ne faut sevrer les enfans qu'à l'âge de dix-huit mois ou de deux ans (2). On lit avec fruit ses remarques sur l'hystérie, qu'il appelle ἀπόπνιξις (3), sur les squirrhes de la matrice (4), sur la rétroversion de l'utérus, accompagnée d'ischurie (5), et enfin sur les fleurs blanches, dont le traitement métasyncritique prouve que Moschion appartenait à la secte des méthodistes (6). De même les indications principales après l'accouchement consistent dans le rapport qui se trouve entre le *strictum* et le *laxum* (7), auquel il attribue toutes les maladies des femmes (8).

J'ignore s'il est le même que le Moschion appelé par Galien διοςθωτὴς, parce qu'il avait rectifié la doctrine d'Hippocrate (9).

Julien, disciple d'Apollonide de Chypre, et zélé méthodiste, vivait à Alexandrie dans le même temps que Galien, dont il s'attira la haine pour avoir écrit contre Hippocrate. Il négligea la philosophie spéculative, et publia une introduction à la médecine, à laquelle il fit plusieurs fois des changemens (10). Comme la plupart des méthodistes, il avait peu lu,

(1) *N.* 63. *p.* 14.
(2) *N.* 113. *p.* 21.
(3) *N.* 129. *p.* 28.
(4) *N.* 134. *p.* 32.
(5) *N.* 141. *p.* 38.
(6) *N.* 138. *p.* 37.
(7) *N.* 57. *p.* 11.
(8) *N.* 124. 125. *p.* 22. 23. — Je crois qu'on a interpolé le passage (*n.* 160. *p.* 43) où Moschion dit posséder un moyen de rendre les femmes fertiles, et l'avoir envoyé à l'impératrice Julie Agrippine, qui, après s'en être servi, mit au monde Diogénien.
(9) *De different. puls. lib. IV. p.* 51.
(10) *Galen. meth. med. lib.* 1. *p.* 43.

et n'étudia pas la philosophie (1). Galien le blâme surtout d'avoir négligé la pathologie humorale (2).

Sans Cœlius Aurélianus, un des derniers méthodistes, nous ne pourrions nous former une idée exacte du système de cette école; car c'est le seul méthodiste dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous dans leur intégrité, et l'exposé que Galien nous donne de cette doctrine porte évidemment l'empreinte de la partialité. On a cru pouvoir déterminer l'époque à laquelle vivait Cœlius Aurélianus, par le profond silence qu'il garde sur le médecin de Pergame, et que ce dernier observe également à son égard : on en a conclu qu'ils étaient contemporains l'un de l'autre (3). On a aussi tiré du latin barbare de Cœlius la conséquence qu'il vivait au moins dans le cinquième siècle (4). Mais comme il était natif de Sicca en Numidie, et que probablement son éducation ne fut pas plus soignée que celle des autres méthodistes, ces deux circonstances suffisent pour expliquer la barbarie de son style et la fausseté de ses étymologies, qui tient à son ignorance complète de la langue grecque (5).

Malgré ces incorrections, l'ouvrage du médecin de Numidie est un des plus utiles de tous ceux que les anciens nous ont laissés, et Grainger n'a pas tout-à-fait tort quand il le préfère à Galien et à Arétée (6).

(1) *Galen. contra Julian. p.* 339.

(2) *Id. p.* 344. — Je ne sais absolument rien sur M. Modius, autre méthodiste, dont on trouve le buste dans Montfaucon (Suppl. tom. III. pl. VIII.)

(3) *Voss. de nat. art. lib. V. c.* 12.

(4) *Reines. var. lect. lib. III. c.* 17. *p.* 652.

(5) Ainsi il dit *hypozygos membrana* pour ὑμὴν ὑπεζωκὼς, *menome* au lieu de νομὴ, et *omelsia* pour ὠμήλυσις. Il traduit Ὀρθόπνοια par *spirandi correctio*, dérive μανία de μονοῦσθαι, parce que les malades aiment la solitude, confond πόρος avec πῶρος, ὀνειρόγονος avec ὀνειρώγμος, traduit σχάσαι φλέβα par *venam laxare*, tandis que ces mots signifient *venam secare*, etc.

(6) *De febre anomalia batava*, in-8°. *Altenb.* 1770. *p.* 87.

Certainement aucun auteur de l'antiquité n'a mieux que lui exposé le diagnostic de chaque maladie. Personne n'a mieux développé les signes des affections, ni indiqué avec plus de précision la différence qui existe entre les phénomènes critiques et symptomatiques (1). Ce fut un bonheur pour le moyen âge, que les moines le choisirent de préférence pour guide dans le traitement des maladies (2). Ainsi Cœlius Aurélianus paraît être après Galien la principale source dans laquelle nous devions puiser pour nous former une idée du système des méthodistes dont je vais essayer de tracer le tableau.

Lorsque Galien avance que les méthodistes ont négligé l'anatomie (3), il faut juger cette assertion d'après la partialité ordinaire qui le guide quand il expose les principes de ses adversaires : car Soranus, Moschion et Cœlius Aurélianus décrivent les diverses parties du corps mieux qu'on ne l'avait fait avant eux. Cependant, il est certain que leurs principes sur les affections générales du corps n'annoncent pas cette attention minutieuse qui distinguait si éminemment les dogmatiques. Parlant toujours d'analogies ou d'indications générales, et ne s'attachant point à déterminer catégoriquement chaque espèce de maladie en particulier, ils se rapprochèrent des empiriques, et même par la suite des sceptiques (4). Ils refusèrent toujours de se lier en aucune manière avec les dogmatiques, parce qu'ils ne se livraient point à la recherche des causes occultes, et ne s'occupaient que des phénomènes qui pouvaient les conduire à la connaissance des rapports généraux. Aussi

(1) Comparez, *Bagliv. prax. med. in-4°. Antwerp.* 1715. *lib. II. c.* 8. *p.* 197.
(2) *M. A. Cassiodori de instit. divin. liter. c.* 31. *p.* 526. (*Opp. ed. Garet. in-fol. Venet.* 1729. *T. II.*)
(3) *Galen. de sectis ad introduc. p.* 13.
(4) *Sext. Empiricus, pyrrhon. hypot. lib. I. c.* 34. *p.* 63.

définissaient-ils la *méthode*, la science des indications générales qui tombent sous les sens, celle qui a pour but de guérir les maladies (1). Cependant ils n'étaient pas tous d'accord sur cette définition, de même que sur divers points de leur doctrine.

L'explication qu'ils donnaient des maladies leur attira une critique sévère de la part de Galien. Ils font consister la santé dans l'état naturel des parties, et la maladie, dans la lésion des fonctions (2).

Comme les indications générales tombent rarement sous les sens; que, par exemple, on ne peut voir s'il y a *laxum* ou *strictum* dans la frénésie, il faut connaître les phénomènes extérieurs qui sont en rapport avec ces dispositions internes, et d'après lesquels on peut par conséquent juger de ces dernières. Quelques méthodistes crurent trouver ces signes dans les évacuations dont la suppression dépend du *strictum*, et l'abondance du *laxum*; mais d'autres blâmaient cette méthode, et se contentaient d'étudier la disposition du corps, et de déterminer, d'après la tuméfaction ou la diminution des parties, s'il y avait relâchement ou resserrement (3).

Puisque ces deux états généraux du corps suffisent pour guider le médecin dans la connaissance et le traitement des maladies, toute étiologie devient superflue: car peu importe de connaître la cause du *strictum*, pourvu qu'on soit en état de le guérir (4). Il paraît que ce principe a dominé généralement dans l'école des méthodistes (5). Les causes

(1) *Galen. de sectis ad introduc. p.* 12. Γνῶσιν εἶναί φασι τὴν μέθοδον τῶν φαινομένων κοινοτήτων, συμφώνων τε καὶ ἀκολούθων τῷ τῆς ἰατρικῆς τέλει.

(2) *Galen. meth. med. lib. I. p.* 42.

(3) *Galen. de sectis ad introduc. p.* 14. — *De optimâ sectâ, p.* 28.

(4) *Cœl. Aurel. acut. lib. II. c.* 13. *p.* 110. *Sed neque secundùm has differentias differens erit adhibenda curatio. Una est enim atque eadem passio, ex quâlibet veniens caussâ, quæ unâ atque eâdem indigeat curatione.*

(5) *Galen. de theriac. ad Pison. p.* 466.

occasionelles éloignées, τὰ προκαλάρξαντα, contribuent, il est vrai, à la production des maladies; mais elles perdent leur énergie pendant le cours de l'affection. Par exemple, un refroidissement provoque une inflammation; mais ce n'est pas lui qui détermine les changemens que subit cette dernière: c'est au contraire la cause prochaine, συνεκτικὴ αἰτία, qui constitue l'essence de la maladie, qui change avec elle, et qui ne cesse d'agir que lorsque la santé renaît (1). Or, cette cause prochaine est toujours l'une des analogies générales. Les méthodistes ont sans contredit le mérite d'avoir introduit les premiers ces idées philosophiques dans l'étiologie, et Gaubius les exprime à peu près de la même manière (2). Ils allèrent même si loin, que dans les cas d'empoisonnement ils ne s'attachaient qu'à guérir l'affection causée par la substance vénéneuse, sans songer à détruire ou à éloigner cette dernière (3). Lorsqu'il était nécessaire d'expulser le poison, ils appelaient cette indication l'analogie prophylactique, parce que dans cette circonstance on combattait, non pas la maladie, mais sa cause occasionelle (4).

Les signes des indications générales manquaient souvent dans certaines affections locales: il fallut donc tâcher d'y suppléer par un moyen général. De là naquit l'idée des indications chirurgicales, lesquelles se rapportent toujours à une substance étrangère qui trouble les fonctions de la partie. Cette substance étrangère peut être un corps extérieur ou un état intérieur. Des éclats de bois, des flèches, etc., s'introduisent du dehors. Quant à l'état intérieur, une partie du corps peut être altérée dans son vo-

(1) *Dioscorid. præfat. ad theriac.* p. 431. — *Galen. contra Julian.* p. 341.
(2) *Instit. pathol med.* §. 60.
(3) *Cæl. Aurel. acut. lib.* I. c. 4. p. 17.
(4) *Dioscorid. l. c.* p. 430. — *Introduct.* p. 372.

lume, avoir une situation contre nature, ou manquer entièrement : c'est d'après ce triple cadre que l'on classait toutes les maladies chirurgicales (1); c'est de là aussi que naquit la division des opérations, encore adoptée dans les temps modernes. Les méthodistes considéraient à part les maladies de l'âme, parce qu'ils ne les pouvaient ranger dans aucune de leurs analogies (2). Ils connaissaient parfaitement bien la sympathie qui lie les diverses parties ensemble, et l'appliquaient à la pathologie aussi-bien qu'à la thérapeutique (3).

Quant à ce qui concerne les règles du traitement, il faut avouer qu'ils eurent le grand mérite de perfectionner singulièrement la thérapeutique générale, en déterminant d'une manière plus précise l'idée des indications à laquelle leur doctrine des analogies devait nécessairement les conduire. C'est là en effet ce qui les distingue des empiriques, et les dogmatiques leur sont redevables de cette importante doctrine (4). Du reste ils n'avaient point égard dans les maladies chroniques à l'activité de la nature, parce qu'ils rejetaient toute idée d'une force semblable (5). De plus, ils ne faisaient aucune attention à l'état des humeurs dont l'évacuation ne pouvait être le but des efforts du médecin (6), puisqu'il ne devait avoir en vue que de remplir les indications générales. On relâchait par les saignées, les huiles, les narcotiques, un air pur et médiocrement chaud, lorsqu'on soup-

(1) *Introduct. l. c. — Galen. de optimâ sectâ, p.* 29.

(2) *Galen. contra Julian. p.* 343.

(3) *Soran. apud. Oribas. collect. medic. lib. XXIV. c.* 31. *p.* 868. — *Moschion, n.* 126. *p.* 24. — *Cœl. Aurel. acut. lib. I. c.* 4. *p.* 17.

(4) *Galen. de sectis ad introduc. p.* 12.

(5) *Galen. contra Julian. p.* 339, où le médecin de Pergame fait dire à Julien : Οὐδ' ἂν πείσειεν ἡμᾶς τε ἢ αὐτοὺς (δογματικοὺς) ἐπ' ἀληθείᾳ, ὅτι ἴσασι τί ἡ φύσις ἐστὶν, ἣν ἄνω τε καὶ κάτω θρυλλοῦσι τραγῳδοῦντες πανταχοῦ, ἤτοι θερμὸν ἁπλοῦν, ἢ κρᾶμα κὰκ μίξεως, ἢ ψυχροῦ οὐσία καὶ πνεύματος.

(6) *Ib. p.* 341.

connait un état de *strictum* (1), sans s'attacher à la différence des maladies, ni à celle des parties affectées ; mais presque toujours, et surtout dans les maladies aiguës, on se dirigeait d'après les périodes, suivant la durée desquelles seulement on fixait les indications relatives soit au régime, soit aux médicamens (2). Au début de l'affection, on interdisait toute espèce de nourriture au malade, ou au moins on ne lui permettait que des alimens légers, faciles à digérer. L'augmentation de la maladie exigeait seulement qu'on remplît les indications générales du *strictum* ou du *laxum*, et qu'on accordât peu de nourriture : son plus haut période réclamait les calmans ; sa déclinaison enfin demandait qu'on cherchât à favoriser la solution, et qu'on accordât des alimens plus diversifiés (3). La plupart des méthodistes calculaient le cours des maladies d'après le période ternaire, διάτριτος, qui, en effet, produit des changemens remarquables, surtout dans les fièvres. Le premier septénaire renfermait trois de ces périodes, et c'était lui qui, dans presque toutes les affections aiguës, déterminait la conduite du médecin (4).

Si on ne réussissait pas en observant cette marche régulière, il était alors nécessaire d'opérer une diversion, ou ce qu'on appelait une restauration des pores, μεταποροποίησις, μετασύγκρισις, qui tendait à changer plus promptement le rapport des atomes à leurs pores (5).

(1) *Cæl. Aurel. acut. lib. I. c. 9. p.* 23—29.

(2) *Galen. de optimâ sectâ, sect. p.* 30. — *Introduct. p.* 372. — C'était ce qu'on appelait κοινότης καιρικὴ.

(3) *Galen. ib. p.* 32. Ὅταν γὰρ φῶσι, τὴν μὲν ἐπίδοσιν ὀλιγὴν ἀπαιτεῖν τροφὴν, τὴν δὲ ἀρχὴν φιλανθρωποτέραν, τὴν δὲ παρακμὴν ποικιλοτέραν, τὴν τε ποιότητα καὶ ποσότητα τῆς τροφῆς ἐνδεικνῦσθαι τοὺς καιροὺς τῶν νοσημάτων φασίν. Ὅταν δὲ φῶσιν, ἡ μὲν ἀρχὴ κωλύειν αὔξεσθαι ἐνδείκνυται, ἡ δ' ἐπίδοσις τὸ ἀπεριέργως στέλλειν καὶ χαλᾷν, ἡ δ' ἀκμὴ ἐπὶ τὸ παρηγορικότερον ἄγειν, ἡ δὲ παρακμὴ τῷ συνεργεῖν τῇ λύσει, διαφορὰν τῶν βοηθημάτων τοὺς καιροὺς ἀπαιτεῖν ὁμολογήσουσιν.

(4) *Cælius Aurel. chron. lib. II. c.* 13. *p.* 404.

(5) Ce n'est au fond qu'un développement de la méthode hardie θεραπεία φιλοπαράβολος d'Asclépiade.

On suivait particulièrement cette méthode dans les maladies chroniques, et on préparait le corps par des fortifians à la révolution qu'il était sur le point de subir.

On donnait à cette méthode préparatoire le nom de κύκλος ἀναληπτικὸς, que les Latins ont rendu par *circulus resumtivus;* et voici de quelle manière on y procédait. Le premier jour on accordait très-peu de nourriture au malade, on lui faisait boire de l'eau, et même, si l'état des forces le permettait, on le soumettait à une abstinence complète. Le second jour, il prenait un exercice léger, se frottait d'huile, et ne mangeait que le tiers de ses alimens accoutumés. Ces alimens étaient même ponctuellement déterminés dans certains cas : ils consistaient en pain bien levé, soupes préparées avec des œufs, légumes potagers, poissons délicats, tels que plusieurs espèces de labres (*labrus scarus* et *labrus iulis*), petits oiseaux, becfigues (*motacilla ficedula*), grives, cervelles de mouton ou de cochon, etc. Le malade continuait ce régime pendant deux ou trois jours. Alors on ajoutait un tiers de plus, des ragoûts de bec-figues, de grives, de poulet et de pigeon. Au bout de trois ou quatre jours on ajoutait encore le dernier tiers, et le malade pouvait manger du lièvre rôti ou autres viandes semblables. On augmentait dans la même proportion la quantité du vin et la violence des exercices (1).

Le corps étant ainsi convenablement préparé et fortifié, on procédait à la métasyncrise ou restauration (2). Le premier jour le malade jeûnait : le lendemain il se promenait, se baignait ou se frottait, et prenait le tiers de sa nourriture habituelle. On bornait son

(1) *Cœl. Aurel. chron. lib. I. c. 1. p.* 275.

(2) Galen. dans Oribase, *collect. med. lib. X. c.* 41. *p.* 478.

régime à des viandes salées et rôties, avec des câpres, de la moutarde ou des olives vertes confites; mais on lui permettait de boire une certaine quantité de vin. Deux ou trois jours après, on lui accordait un second tiers d'alimens, qui, au bout du même laps de temps, était suivi du troisième : alors il pouvait manger de la volaille. On variait ce régime suivant les circonstances, et chaque fois qu'on y apportait quelque changement, on ne faisait boire que de l'eau le premier jour, et on ordonnait des frictions. Une fois ce cycle achevé, on en commençait un autre qui débutait par des purgatifs préparés avec le raifort, etc. Le malade, pour prévenir les effets funestes du vomissement, devait se livrer au repos et au sommeil. C'est ainsi qu'on cherchait à parvenir au but auquel nous n'atteignons souvent nous-mêmes aujourd'hui, qu'en nous comportant d'une manière à peu près semblable (1).

La moutarde, le poivre, la scille et autres moyens irritans, étaient ceux dont on faisait ordinairement usage pour opérer la métasyncrise, et on appelait cette méthode la *drimyphagie*, usage des alimens âcres; ou bien on se servait des rubéfians, des douches, des cendres chaudes, παρόπτησις, pour provoquer la révolution.

Afin de donner une idée plus complète de cette ancienne méthode, je vais rapporter le traitement de la péripneumonie parmi les affections aiguës, et celui de l'hydropisie parmi les affections chroniques.

Toute inflammation reconnaît le *strictum* pour cause générale; on devait se diriger d'après cette indication dans le traitement de la péripneumonie. Le malade était soumis à une diète sévère pendant les trois premiers jours, à moins qu'il ne se présentât une contre-indication très-importante: il se tenait dans

(1) *Cæl. Aurel. chron. lib. II. c.* 13. *p.* 277.

une chambre médiocrement échauffée, et demeurait horizontalement étendu. On ne le laissait pas dormir pendant l'augmentation de la fièvre; mais on lui frottait les membres, et on enveloppait sa poitrine de linges imbibés d'huile. Après l'accès, on lui permettait de s'abandonner au sommeil et on le saignait. Une décoction de gruau, une tisane d'anis, de miel et d'huile, ou des œufs frais, étaient les seuls alimens qu'on lui permît. On prescrivait des ventouses et des bains de vapeurs; on faisait prendre des juleps, composés avec la graine de lin, le fenu-grec, le miel et le jaune d'œuf; puis on couvrait la poitrine d'une espèce de cérat, *ceratarium.*

Le traitement de l'hydropisie avait pour but la restauration des pores. On faisait usage des rubéfians, des remèdes fortement sudorifiques, et, dans bien des cas, des bains de sable chaud; mais on recommandait surtout les voyages sur mer. On cherchait, au moyen de divers emplâtres, à rendre au tissu cellulaire de la peau la tonicité donc l'absence était regardée comme la cause de l'accumulation du liquide. On n'avait recours à la scille et aux autres hydragogues, qu'après avoir administré les vomitifs sans succès. Parmi les diurétiques, on choisissait de préférence ceux qui agissent en même temps comme toniques. A mon avis, les méthodistes avaient d'excellens principes sur la ponction, qui n'est jamais capable de détruire la cause de la maladie; et rien n'est comparable aux règles de précaution qu'ils ont tracées relativement à l'emploi de cette opération (1).

(1) *Cæl. Aurel. chron. lib. III. c. 8. p. 473.*

CHAPITRE TROISIÈME.

État de l'Anatomie pendant ce période.

J'AI fait observer précédemment que les méthodistes ne négligèrent point entièrement l'anatomie. Cependant cette science ne paraît pas avoir fait dans leurs mains des progrès semblables à ceux qui enrichirent son domaine chez les Alexandrins. J'ai dit également que les organes génitaux de la femme avaient été mieux connus et décrits qu'auparavant. Outre Lycus de Naples (1), qui ne rendit pas de grands services à la science, nous connaissons encore, pendant le cours de ce période, deux anatomistes, Rufus d'Ephèse et Marinus, qui méritent d'occuper une place dans l'histoire.

Ordinairement on confond le premier avec Menius Rufus, inventeur de plusieurs médicamens composés, et qui fleurit fort long-temps avant cette époque (2). Rufus d'Ephèse vivait sous le règne de Trajan, comme toutes les circonstances s'accordent à le prouver (3), et il s'occupa de l'anatomie, spécialement de celle des animaux : au moins assure-t-il lui-même que sa description des parties du corps de l'homme repose

(1) Galien parle de lui (*de administr. anat. lib. IV. p.* 254), et dit (*comm.* II. *in lib. de nat. human. p.* 22) qu'il laissa un grand nombre d'écrits sur l'anatomie. Aëtius (*tetr.* I. *serm.* 3. *c.* 176. *p.* 687), rapporte un cataplasme de levain qu'il recommandait pour résoudre les tumeurs froides. Oribase (*collect. med. lib. VIII. c.* 25. *p.* 354) indique quelques-uns de ces moyens contre la dyssenterie : plusieurs sont fort bons, mais le réalgar et l'orpiment se trouvent aussi du nombre.

(2) Andromaque le cite déjà. *Galen. de composit. med. sec. loca, lib. VII. p.* 269.

(3) *Suidas, T. III. p.* 266. Tzetzes a donc tort de le faire vivre au temps de Cléopâtre. (*Chil. VI. c.* 44. *v.* 300. *p.* 104).

sur l'étude qu'il avait faite de l'organisation des singes (1). Il rapporte, entre autres, les noms que plusieurs médecins d'Alexandrie donnaient aux sutures du crâne (2). Il fait provenir du cerveau les nerfs qu'il divise en deux classes, ceux de la sensibilité et ceux du mouvement (3), quoique, de même que Celse, il range encore parmi eux le muscle crémaster (4). Le premier il a décrit, mais assez imparfaitement, la réunion des nerfs optiques à la hauteur de l'*infundibulum*, et les fibres qu'ils reçoivent de cette partie du cerveau (5). Il désigne clairement la capsule du crystallin sous le nom de ὑμὴν φακοειδής (6). Il ne faut pas, disait-il, chercher à connaître, d'après l'examen des victimes sacrifiées aux dieux, le foie de l'homme; car il diffère entièrement de celui des animaux (7). Le cœur est le siége (8) de la vie, celui de la chaleur animale et la cause du pouls. Le ventricule gauche n'est pas aussi spacieux et aussi mince que le droit. Le pouls dépend aussi de l'esprit ou de l'air renfermé dans les artères (9). Il regardait la rate comme un viscère absolument inutile (10). A l'égard des organes de la génération, il paraît les avoir étudiés chez les animaux seulement; car il assure avoir observé les

(1) *De oppellat. part. corp. hum. p.* 33.
(2) *Ib. p.* 34.
(3) *Ib. p.* 36.
(4) *Ib. p.* 41. — Comparez, *p.* 43. — Julius Pollux lui-même, contemporain de Galien, donne encore le nom de νεῦρα aux ligamens qui unissent les os. (*Onomast. lib. II. c.* 5. *s.* 234. *p.* 265.)
(5) *Ib. p.* 54. Μία δὲ (ἔκφυσις νευρώδης τοῦ ἐγκεφάλου) ἀπὸ βάσεως φέρεται ἔμπροσθεν ὡς διῃρημένη διχῇ, προκύπτει τε εἰς ἑκάτερον τῶν ὀφθαλμῶν κατὰ τὴν λεγομένην πυελίδα καὶ βοθρώδη κοιλότητα τοῦ προσώπου, παρ' ἑκάτερα τῆς ῥινὸς, ἔνθα ἡ τῶν χιτώνων πλοκὴ γέγονεν.
(6) *Ib. p.* 37.
(7) *Ib. p.* 38.
(8) *Ib. p.* 37.
(9) *Ib. p.* 64. Ἀρτηρίαι ἀγγεῖα περιεκτικὰ πνεύματος καὶ πόσως αἵματος, ἐν οἷς ὁ σφυγμὸς γίνεται.
(10) *Ib. p.* 59.

cotylédons dans la matrice d'une brebis (1). Les voies séminales sont en partie formées de glandes, en partie accompagnées de veines : les premières ne séparent qu'un fluide analogue à la semence, mais les secondes produisent la véritable liqueur prolifique (2).

Dans un autre traité annexé au précédeut, Rufus expose fort bien les maladies des reins et de la vessie, ainsi que les remèdes propres à les combattre. Un fragment d'un troisième ouvrage renferme des notions assez justes sur les purgatifs et les pays d'où on les tire. On connaît encore l'*Hiera* de Rufus, dont un compilateur moderne indique la préparation (3). Il étendait beaucoup l'utilité des vomitifs, et conseillait d'y recourir, avec circonspection toutefois, dans la plupart des maladies (4). Un fait qui mérite d'être remarqué, c'est qu'il vante le premier le mouron rouge comme un excellent remède contre l'hydrophobie (5). Suivant l'usage du temps, il écrivit sur l'efficacité de certaines plantes un poëme en vers hexamètres, dont il nous reste un fragment (6). Son ouvrage sur la mélancolie, que Galien vante beaucoup, est perdu (7).

Marinus, l'un des plus célèbres anatomistes de l'antiquité, est appelé par Galien lui-même le restaurateur de l'anatomie, qui était entièrement négligée avant lui (8). Il consacra sa vie entière à cette science ainsi qu'à la théorie des fonctions du corps (9),

(1) *Ib. p.* 40.
(2) *Ib. p.* 63.
(3) *Oribas. synops. lib. III. p.* 121. 122.
(4) *Aët. tetr. I. serm.* 3. *c.* 119. *p.* 619.
(5) *Aët. tetr. II. serm.* 2. *c.* 24. *p.* 252.
(6) *Galen. de compos. medicam. sec. loca, lib. I. p.* 160. — *De facult. simplic. med. lib. VI. p.* 68.
(7) *De atrabile, p.* 357.
(8) *De dogm. Hipp. et Plat. lib. VIII. p.* 318.
(9) *Galen. de administr. anat. lib. VII. p.* 180.

et laissa sur ces divers objets une foule d'écrits qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, mais dans lesquels le médecin de Pergame paraît avoir beaucoup puisé (1). Cependant Galien ne dit rien autre chose de Marinus, sinon qu'il fit des recherches particulières sur les glandes, qu'il découvrit celles du mésentère (2), et qu'il enrichit la névrologie de plusieurs découvertes. Il fixa à sept le nombre des paires de nerfs, aperçut le premier les nerfs palatins, qu'on croyait être alors la quatrième paire (3), et comprit, sous le nom de cinquième, les nerfs auditif et facial, qu'il croyait n'en former qu'un seul (4). Il décrivit également le grand hypoglosse, en donna la description sous le nom de nerf de la sixième paire, et indiqua les différences qu'il présente chez les animaux (5).

CHAPITRE QUATRIÈME.

Etat de l'histoire naturelle et de la matière médicale pendant ce période.

Les princes avaient cessé de se livrer à des recherches sur les poisons et les antidotes. Cependant un grand nombre d'empiriques et même de dogmatiques continuaient de regarder comme un des devoirs essentiels du médecin, celui de recommander une foule de préparations et de compositions contre les empoisonnemens, et d'écrire de grands ouvrages sur ces remèdes, auxquels on donnait souvent des noms très-bizarres. Dans toutes ces recherches, rarement pré-

(1) *Galen. lib. II. p.* 128. *lib. IX. p.* 194. *de lib. propr. p.* 364.
(2) *Galen. de semine, lib. II. p.* 245.
(3) *Id. de nervor. dissect. p.* 205.
(4) *Ibid.*
(5) *Galen. de usu part. lib. XVI. p.* 346.

nait-on en considération l'essence et la cause des maladies, et presque toujours on n'avait d'autre guide que l'empirisme le moins raisonné. Parmi le grand nombre de ces médecins, je me contenterai de citer ceux qui ont acquis le plus de réputation.

Apuléius Celsus, de Centorbi en Sicile, entre autres antidotes, découvrit contre la rage un remède fort célèbre, composé d'opium, de castoréum, de poivre et d'autres substances semblables (1). Il en recommandait aux personnes atteintes de la pleurésie un autre dans la préparation duquel entraient le poivre, la myrrhe et le miel de l'Attique (2). Ce médecin fut le maître de Scribonius Largus, et de Vettius Valens dont j'ai parlé précédemment (3). Il vécut par conséquent sous le règne d'Auguste. Ses livres sur l'économie rurale (4) et sur les plantes (5) sont perdus. L'ouvrage qui a pour titre, *Apulejus, de herbarum virtutibus*, date certainement du moyen âge.

Sous le règne de Tibère, florissait Tibérius Claudius Ménécrate, de Zeophleta, dont Galien cite souvent le αὐτοκράτωρ ὁλογράμματος ἀξιολόγων φαρμάκων (6). On trouve dans Montfaucon une inscription qui le concerne. Cette inscription nous apprend qu'il était médecin des empereurs, et qu'il composa cent

(1) *Scribon. Larg. compos. medic. ed. Rhod. in-4°. Patav.* 1655. *c.* 171. *p.* 94. 95.

(2) *Id. c.* 94. — Comparez, *Rhod. ad h. l. p.* 156.

(3) *Ibid.*

(4) *Mongitore, biblioth. Sicul. p.* 76. — On en trouve plusieurs fragmens dans les Géoponiques.

(5) *Serv. ad. Virg. georg. II. v.* 126. — *Cœl. Rhodig. lection. antiqu. in-fol. Francof. et Lips.* 1666. *lib. XX. c.* 19. *col.* 1123.

(6) *De antidot. lib.* 1. *p.* 430. — *De compos. med. sec. gen. lib.* II. *p.* 335. — *Cœl. Aurel. chron. lib. I. c.* 4. *p.* 323. — Pour éviter les erreurs, il indiqua les doses des médicamens en toutes lettres, et non en chiffres, usage qui fut adopté ensuite par plusieurs médecins. (*Galen. de antidot. l. I. p.* 430. Ἐπεὶ δ᾽ ὡς ἔφην, πολλὰ τῶν ἀντιγράφων ἡμαρτημένας ἔχει τὰς ποσότητας τῶν φαρμάκων, διὰ τοῦτο μὲν Ἀνδρόμαχος ὁλογραμμάτως αὐτὰς ἔγραψε, μιμησάμενος τὸν Μενεκράτην. Ce passage fait voir en même temps que Ménécrate vivait avant Andromaque.

cinquante-cinq ouvrages (1). Il fut l'inventeur du diachylon (2), emplâtre fort usité encore de nos jours, et d'une préparation appelée ἐκδόριος, composée de substances escharotiques, et dont on se servait contre les dartres écailleuses (3). Il traitait les tumeurs scrophuleuses par des remèdes locaux, et d'après une fort mauvaise méthode; car il cherchait à faire suppurer ces tumeurs (4). On trouve dans Galien beaucoup d'autres de ses préparations (5).

Servilius Damocrate inventa de même une multitude infinie de médicamens composés qu'il décrivit en vers ïambiques, afin d'en mieux assurer la préparation (6). Nous connaissons de lui une poudre célèbre pour les dents (7), plusieurs *malagmata*, ou cataplasmes émolliens (8), et *acopa*, ou linimens contre les douleurs produites par la lassitude (9), divers antidotes (10) et d'autres emplâtres diaphorétiques (11). On lui attribue un ouvrage intitulé κλινικὸς, *Clinicus* (12), dans lequel il exaltait beaucoup les vertus miraculeuses d'une espèce de passerage, ἴβερις, contre la goutte sciatique. Pline raconte qu'il guérit la fille du consul Servilius, atteinte d'une maladie chronique,

(1) Montfaucon, suppl. tom. III. pl. IV. ΤΙΒΕΡΙΩΙ ΚΛΑΥΔΙΩΙ ΚΟΥΙΡΕΙΝΑΙ ΜΕΝΕΚΡΑΤΕΙ ΙΑΤΡΩΙ ΚΑΙ ϹΑΡΩΝ ΚΑΙ ΙΔΙΑϹ ΛΟΓΙΚΗΓΕΝΑΡΓΟΥϹ ΙΑΤΡΙΚΗϹ ΚΤΙΣΤΗΙ ΕΝ ΒΙΒΛΙΟΙϹ. Ρ. Ν. Ε. ΔΙΩΝ ΕΤΕΙΜΗΘΗ ΥΠΟ ΤΩΝ ΕΝ ΛΟΓΙΜΩΝ ΠΟΛΕΩΝ ΨΗΦΙϹΜΑϹΙΝ ΕΝ ΤΕΛΕϹΙ ΟΙ ΓΝΩΡΙΜΟΙ ΤΩΙ ΕΑΥΤΩΝ ΑΙΡΕϹΙΑΡΧΗΙ ΤΟ ΗΡΩΟΝ.

(2) *Galen. de compos. medic. sec. genera, lib. VII. p.* 414.

(3) *Id. de compos. medic. sec. loc. lib. V. p.* 228.

(4) *Id. c. m. sec. gen. lib. VI. p.* 404.

(5) *Id. c. m. sec. loca, lib. VII. p.* 257. — *Sec. genera, lib. III. p.* 357.

(6) *Plin. lib. XXV. c.* 8. *p.* 373. — *Galen. de composit. medic. sec. loca, lib. X. p.* 310.

(7) *Galen. c. m. sec. loca, lib. V. p.* 236.

(8) *Id. c. m. sec. genera, lib. VII. p.* 412. — *Sec. loca, lib. VIII. p.* 289.

(9) *Id. c. m. sec. genera, lib. VII. p.* 421.

(10) *Id. de antidot. lib. I. p.* 437.

(11) *Id. c. m. sec. genera, lib. VI. p.* 405.

(12) *Id. c. m. sec. loca, lib. X. p.* 310. — *Plin. l.* c.

en lui faisant prendre le lait d'une chèvre qui avait été nourrie avec des feuilles de lentisque (1).

Hérennius Philon, de Tarse (2), se rendit célèbre par la découverte d'un calmant connu sous le nom de *philonium*. Il décrivit en vers, et d'une manière fort énigmatique, la manière de le préparer (3). D'après ce qu'en dit Galien, ce remède était composé d'opium, de safran, de racine de pyrèthre, d'euphorbe, de poivre blanc, de jusquiame, de nard et de miel attique. Il servait principalement à apaiser les douleurs rebelles de colique, qu'on a cru, d'après un passage obscur de Pline (4), n'avoir commencé qu'à cette époque à devenir communes dans la ville de Rome.

Asclépiade Pharmacion ne s'illustra pas moins que Philon. Il inventa un grand nombre de remèdes internes et externes, dont il donna la description dans

(1) *Lib. XXIV. c. 7. p.* 333.

(2) *Stephan. Byzant. voc.* Δυρραχ. *p.* 318. Κύρῖος, *p.* 495, où son ouvrage sur la médecine se trouve cité.

(3) *Id. lib. IX. p.* 297. Voici ces vers mystiques :

Ταρσέως ἰητροῖο μέγα θνητοῖσι Φίλωνος
 εὕρεμα, πρὸς πολλὰς εἰ μὴ παθῶν ὀδύνας.
Εἴτε κῶλον πάσχει τις ἅπαξ δοθὲν, εἴτε τις ἧπαρ,
 εἴτε δυσουρίῃ ἴσχεται, εἴτε λίθῳ. —
Γέγραμμαι δὲ σοφοῖσι, μαθὼν δέ τις οὐ βραχὺ μ' ἕξει
 δῶρον, ἐς ἀξυνέτους δ' οὐκ ἐπόθησα τερᾶν.
Ξανθὴν μὲν τρίχα βάλλε μυρίπνοον ἰσοθέοιο
 οὗ λύθρος Ἑρμείαις λάμπεται ἐν βολάναις.
Κρόκου δὲ σταθμὸν φρένας ἀνέρος, οὐ γὰρ ἄδηλον,
 βάλλε δὲ καὶ δραχμὴν ναυπλίου Εὐβοέως.
Καὶ τρίτον ἐν Τρώεσσι Μενοιτιάδαο φονῆος,
 δραχμὴν τὴν μήλων γαστέρι σωζομένην.
Ὁλκὰς δ' ἀργεννοῖο πυρώδεος εἴκοσι βάλλε,
 εἴκοσι καὶ κυάμου θηρὸς ἀπ' Ἀρκαδίης.
Δραχμὴν καὶ ῥίζης ψευδωνύμου, ἣν ἀνέθρεψε
 χῶρος ὁ τὸν πίσσῃ Ζῆνα λοχευσάμενος.
Πῖον δὲ γράψας ἄρθρον, βάλε πρῶτον ἐπ' αὐτοῦ
 ἄρρεν ἐνὶ δραχμὰς πέντε δὶς ἑλκόμενον.
Νᾶμα δὲ θυγατέρων ταύρων καὶ Κεκροπίδεσσι
 συγγενὲς οἱ Τρίκκης ὡς ἐνέπουσιν ἐμοί.

(4) *Plin. lib. XXIV. c.* 1. *sicuti* colum *Tiberii Cæsaris principatu irrepsit.* Vraisemblablement *colum* signifie ici tout autre chose, peut-être une affection lépreuse. — Comparez, *Bianconi*, *de Celsi ætate*, *p.* 46.

un ouvrage ayant pour titre *Marcellas* (1). Il recommandait contre les aphthes la moelle de bœuf et l'axonge de porc avec le miel (2). Galien nous fait encore connaître de lui plusieurs *malagmata*, ou cataplasmes émolliens (3), des loks (4), des stomachiques (5), des médicamens propres à guérir les obstructions du foie (6), la goutte (7), les ulcères de mauvais caractère (8) et les hémorroïdes (9). Autant que je sache, il est le premier qui ait employé les excrémens des animaux dans diverses maladies (10).

Apollonius Archistrator de Pergame, dans son *Euporista*, ou recueil des médicamens faciles à se procurer (11), indiqua des compositions contre la dureté de l'ouïe (12), l'ozène (13), l'odontalgie (14) et les aphthes (15). Dans l'angine, il recommandait l'assa fœtida, ὀπὸς κυρηναϊκὸς, qu'alors on ne tirait plus de l'Afrique, mais de la Syrie (16). Ses observations sur la frénésie causée par les rayons du soleil méritent d'être lues (17).

Criton inventa différens cosmétiques et diverses compositions employées contre la lèpre (18). Toutes ses préparations portaient des noms pompeux, ἀνίκητον,

(1) *Galen. de compos. med. sec. loca, lib. VIII. p.* 283.
(2) *Ib. lib. VI. p.* 253.
(3) *Ib. sec. genera, lib. VII. p.* 409.
(4) *Id. sec. loca, lib. VII. p.* 272.
(5) *Ibid. lib. VIII. p.* 279.
(6) *Ibid. lib. VIII. p.* 287.
(7) *Ibid. lib. X. p.* 311.
(8) *Id. sec. genera, lib. IV. p.* 362.
(9) *Id. sec. loca, lib. IX. p.* 306.
(10) *Galen. de facult. simplic. med. lib. X. p.* 137.
(11) *Id. sec. loca, lib. I. p.* 167.
(12) *Ibid. lib. III. p.* 195.
(13) *Ibid. p.* 201.
(14) *Ibid. lib. V. p.* 213.
(15) *Ibid. lib. VI. p.* 253.
(16) *Ibid. p.* 250. — Comparez, *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, cah. I. p. 214.
(17) *Galen. ibid. lib. II. p.* 172.
(18) *Ibid. lib. I. p.* 156. 162. 164. 169. *lib. V. p.* 225.

invincible, Μαχαιριῶνος, etc. C'étaient en grande partie des remèdes externes (1).

Pamphile, surnommé *Migmatopoles*, acquit des richesses immenses en se livrant au traitement des lichens, espèce d'affection lépreuse. Galien a conservé la préparation du remède qu'il prescrivait contre cette maladie, et qui consistait en un mélange d'arsenic, de sandaraque, de cuivre brûlé et de cantharides : c'était donc un véritable ἐκδόριον, escharotique (2). Pamphile écrivit aussi, sur les plantes, un ouvrage dans lequel il ne fit qu'imiter ses prédécesseurs, les copiant mot pour mot, sans la moindre critique, et donnant une foule de noms à chaque végétal. Il avait vu fort peu des plantes qu'il décrivit, et n'avait fait non plus aucun essai dans la vue d'en reconnaître les propriétés. Il racontait de bonne foi la fable de la métamorphose des demi-dieux en plantes, enseignait divers moyens superstitieux pour apaiser la colère des dieux, et débitait une foule d'autres chimères non moins absurdes (3).

Il nous reste encore les écrits d'un auteur de ce siècle qui nous donne la plus juste idée de l'usage dans lequel on était de regarder la préparation des médicamens comme une branche importante de la médecine. Scribonius Largus vivait sous le règne de l'Empereur Claude, qu'il suivit dans ses campagnes d'Angleterre, et écrivit ses ouvrages en latin (4).

(1) *Galen. ibid. lib. II. p.* 185. *lib. V. p.* 234. *lib. VI. p.* 243. — *Sec. genera, lib. V. p.* 380. 381. *lib. VI. p.* 395. — *Aët. tetr. IV. serm.* 3. *c.* 16. *p.* 500.

(2) *Galen. de composit. medic. sec. loca, lib. V. p.* 227.

(3) *Galen. de facult. simpl. medic. lib. VI. p.* 68.

(4) Comme le latin de Scribonius Largus est mauvais, et que Galien cite cet auteur, bien qu'il ne rapporte jamais aucun écrivain latin, on a pensé qu'il avait écrit en grec, et qu'on le traduisit par la suite en latin. Cependant, comme, dans tous les temps, les médecins se sont fort peu attachés à la pureté du style, il peut bien se faire que, dans le siècle d'argent de la latinité, un praticien ait écrit d'une manière barbare. Au reste, la diction même prouve que l'ouvrage a été originairement

Quoique dans un endroit il ne veuille pas admettre de séparation entre les diverses branches de l'art, au moins ne prouve-t-il pas qu'il ait jamais su allier la théorie avec la pratique. Il n'épargnait aucun soin pour rechercher toutes les préparations dans les auteurs (1), sans faire la moindre attention à la différence des maladies contre lesquelles on les prescrivait. Il copia presque littéralement Nicandre, et adopta, d'après d'autres auteurs, une foule de remèdes superstitieux. Il croyait, par exemple, trouver un préservatif assuré contre la morsure des serpens dans la plante qu'il appelait ὀξυτρίφυλλον, alléluia, et qu'on devait cueillir de la main gauche avant le lever du soleil (2). Il recommandait même plusieurs préparations contre les soupirs; ce qui atteste combien il était attaché à l'empirisme (3). Parmi les antidotes, il vantait la *Hiera* d'Antonius Pacchius (4), et une composition de Zopyre de Gordie, que ce dernier, d'après l'usage du temps, préparait chaque année avec beaucoup d'apparat (5). Scribonius vantait aussi les pilules d'aloès, comme un doux laxatif (6) dans les mêmes circonstances où Wedeking a, de nos jours, mis ce remède en usage (7). Il employait la torpille contre la goutte (8), et recommandait particulièrement les bains ferrugineux (9).

Andromaque de Crète, médecin de l'empereur

composé en latin (*Bernhold, præfat. ad. ed. Scribon. Largi, p. XVII*). D'ailleurs, Galien n'a copié aucun auteur plus mal que Scribonius, parce qu'il ne possédait probablement pas assez le latin (*Cagnati, observ. var. in-8°. Romæ*, 1587. *lib. III. c.* 14. *p.* 222).

(1) *C.* 4. *p.* 35. *ed. Bernhold.*
(2) *C.* 42. *p.* 91.
(3) *C.* 19. *p.* 51.
(4) *C.* 23. *p.* 62.
(5) *C.* 43. *p.* 95.
(6) *C.* 35. *p.* 82.
(7) *Aufsætze* etc., c'est-à-dire, Mémoires sur divers objets de médecine. in-8°. Leipsick, 1791. p. 41.
(8) *C.* 41. *p.* 90.
(9) *C.* 38. *p.* 84.

Néron, est le premier que nous trouvions désigné dans l'histoire sous le titre d'archiatre, dignité que je ferai connaître plus amplement par la suite (1). Il se distingua beaucoup des autres médecins romains, et acquit une grande célébrité par ses cures heureuses (2). Il inventa une préparation à laquelle il donna le nom de thériaque, parce qu'elle était dans l'origine destinée à prévenir les suites de la morsure des serpens, mais qui, par la suite, fut appliquée sans distinction à toutes les espèces de maladies. Il la décrivit en vers élégiaques, que Galien a insérés dans son livre des antidotes (3). Cette thériaque jouissait d'une telle réputation chez les empereurs romains, qu'Antonin en prenait chaque jour, et la faisait préparer tous les ans dans son palais (4). Elle est composée de soixante-un ingrédiens, dont les principaux sont la scille, l'opium, le poivre et les vipères sèches. Dans les temps modernes, et notamment à Paris, en 1787, cette absurde composition était encore préparée avec de grandes cérémonies (5).

Andromaque le jeune, également médecin de Néron, écrivit des ouvrages fort célèbres sur les vertus et la préparation des médicamens. Cependant il ne distingua pas mieux que ses contemporains les cas dans lesquels ces moyens devaient être mis en usage (6). Il découvrit entre autres vingt-quatre remèdes particuliers contre les maladies de l'oreille (7), une foule d'autres contre les hémorragies, ἴσχαιμα (8),

(1) *Galen. de theriac. ad Pison. p.* 470.
(2) *Ib. p.* 456.
(3) *Galen. de antidot. lib. I. p.* 433.
(4) *Galen. de antidot. lib. I. p.* 428. Ἐμμέτρως ἔγραψε τὴν θηριακὴν δι' ἐχιδνῶν, καλουμένην γαλήνην· ἥκιστα γὰρ οἱ πανοῦργοι δύνανται διαστρέφειν αὐτά.
(5) *Baldinger's medizinisches* etc., c'est-à-dire, Journal de médecine, cah. XVIII. p. 42.
(6) *Galen. de compos. medic. sec. genera, lib. IV. p.* 363.
(7) *Id. de composit. med. sec. loca, lib. III. p.* 191.
(8) *Id. de c. m. sec. loca, lib. III. p.* 202.

l'odontalgie (1), les aphthes (2), l'asthme (3), l'hémoptysie (4), les affections de l'estomac (5), les obstructions du foie (6), la dyssenterie (7), les calculs vésicaux (8), et un grand nombre d'emplâtres auxquels il donnait des noms fort pompeux (9).

Xénocrate d'Aphrodisée appartient encore à cette classe de médecins. Il vivait deux générations après Galien (10), et rassembla une multitude de traditions fabuleuses et superstitieuses sur les propriétés de certains médicamens (11), parmi lesquels il rangeait même le sang de chauve-souris (12). Galien (13) le blâme avec raison d'avoir attribué des vertus magiques au cérumen des oreilles, au sang menstruel et à d'autres choses semblables. Nous avons encore de lui un ouvrage sur les alimens tirés de la classe des poissons; mais ce livre ne peut avoir d'intérêt que pour le naturaliste érudit (14). Les opinions de Xénocrate sur la nature plus ou moins digestible, et sur les propriétés nutritives de certains poissons, tiennent en grande partie à des suppositions arbitraires (15).

Le seul traité complet de matière médicale qui

(1) *Galen. de compos. med. sec. loca, lib. V. p.* 234.
(2) *Ibid. lib. VI. p.* 252.
(3) *Ibid. lib. VII. p.* 257.
(4) *Ibid. p.* 267.
(5) *Ibid. lib. VIII. p.* 274.
(6) *Ibid. p.* 286.
(7) *Ibid. lib. IX. p.* 300.
(8) *Ibid. lib. X. p.* 305.
(9) *Id. de compos. med. sec. genera, lib. I. p.* 321. *lib. II. p.* 329. 339. Τιτὰν ἄσβεστος, *lib. VI. p.* 366: πολύχρηστον ἔμπλαστρον, *lib. V. p.* 383. ἱκεσία μέλαινα, *p.* 384.
(10) *Id. de facult. simpl. med. lib. IX. p.* 130.
(11) *Ibid. lib. VI. p.* 68. — On trouve dans Pline un grand nombre de remèdes semblables, par exemple, *lib. XX. c.* 82: 84. *lib. XXI. c.* 105.
(12) *De facult. simpl. lib. X. p.* 130.
(13) *Ibid. lib. IX. p.* 132.
(14) Ξενοκράτους περὶ τῆς ἀπὸ ἐνύδρων τροφῆς, *ed. C. G. Franzii. in-8° Francof. et Lips.* 1779.
(15) Tels sont, entre autres, les détails qu'il donne sur les moules, c. 19. 20. p. 55.

nous soit resté de l'antiquité, a pour auteur Pédacius Dioscoride d'Anazarbe. Peut-être n'est-il dans l'histoire aucun fait sur lequel il règne autant d'incertitude que sur l'époque à laquelle vivait ce naturaliste. Les *euporista*, qu'on lui attribue, sont dédiés à Andromaque; et Érotien (1), qui florissait sous Néron, parle aussi de lui. Pline paraît même l'avoir copié littéralement en plus d'un endroit (2). D'un autre côté, il est fort étonnant que Pline ne fasse pas mention de lui, quoiqu'il ait coutume de citer toujours ses prédécesseurs. Un argument spécieux contre l'ancienneté de Dioscoride, c'est que, si nous en croyons Suidas (3), Anazarbe, sa ville natale, ne reçut ce nom que sous le règne de Néron, dix-sept ans après la mort de Pline; mais le témoignage de Suidas est absolument sans valeur, parce que le naturaliste romain parle de la ville d'Anazarbe sous ce nom (4). D'ailleurs, la plupart des auteurs s'accordent à penser que Dioscoride vivait avant Pline (5).

Quoique plusieurs médecins se fussent déjà occupés de rechercher les substances qui peuvent être employées en médecine, Dioscoride se livra de nouveau à cette étude, examina tous les corps de la nature, et, lorsqu'il ne put les observer lui-même, s'en rapporta aux auteurs les plus accrédités (6). Les

(1) *Glossaria in Hippocratem*, *p.* 214.

(2) Par exemple, *lib. XXXVI. c.* 20, comparé avec *Dioscorid. lib. V. c.* 144. *p.* 384. (*ed. Sarracen. in-fol. Hanov.* 1598.) — On doit aussi comparer la description du tussilage, βήχιον, par Pline (*lib. XXVI. c.* 6.) et Dioscoride (*lib. III. c.* 126. *p.* 226). Dioscoride refuse les fleurs à cette plante, et Pline blâme les écrivains qui ne lui en accordent point.

(3) *Tit.* Ἀναζάρβα, *p.* 163.

(4) *Lib. V. c.* 27. — Comparez, *Steph. Byz. voc.* Ἀναζάρβα, *p.* 127.

(5) *Salmas. exercit. Plin. c.* 30. *p.* 290. — *Homonym. hyl. iatr. p.* 10. — *M. Cagnati, var. observ. lib. II. c.* 28. *p.* 181. — Ackermann, dans *Fabric. biblioth. græc. lib. IV. c.* 3. *p.* 675. — Comparez, *Cigalini, lectio II. de verâ Plinii patriâ, ad calcem edit. Dalechamp. p.* 1659.

(6) *Præf. ad. lib. I. p.* 2.

voyages qu'il fit à la suite des armées romaines lui apprirent aussi à connaître les productions étrangères de la nature (1), dont il s'attacha par la suite à constater les effets par sa propre expérience. Attaché à la secte des dogmatiques, il expliquait ces effets par les qualités élémentaires des médicamens, mais sans avoir égard aux différens degrés qui furent admis plus tard (2). Quoique son style ne soit pas fort pur (3), l'ouvrage qu'il écrivit lui acquit une réputation si durable, que, dans la plus grande partie du monde civilisé, ses livres furent les seuls d'après lesquels on étudia pendant dix-sept siècles la botanique et la matière médicale. La découverte de nouvelles contrées, et les fréquens voyages entrepris par les naturalistes, parvinrent seuls à démontrer que le traité du médecin d'Anazarbe n'est pas le *nec plus ultrà* de l'histoire naturelle. Aujourd'hui même, chez les nations à demi-policées, comme les Turcs et les Maures, Dioscoride est l'idole de la botanique et de la matière médicale (4). En effet, nul de ses successeurs, jusqu'à la renaissance des lettres, ne l'a surpassé, et leurs efforts se réduisent à le copier, à l'extraire ou à le commenter (5). Au seizième siècle même, on croyait que toutes les plantes de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre se trouvent déjà décrites dans son livre ; et c'est à une époque très-rapprochée de nous, qu'on s'est enfin convaincu que le quart au moins des végé-

(1) *Præf. ibid.*
(2) *Galen. de composit. medic. sec. genera, lib. II. p.* 328.
(3) *Dioscor. præf. p.* 2. παρακαλοῦμεν δὲ σε καὶ τοὺς ἐντευξομένους τοῖς ὑπομνήμασι, μὴ τὴν ἐν λόγοις ἡμῶν δύναμιν σκοπεῖν. — *Galen. de facultat. simpl. medic. lib. XI. p.* 144. ἀγνοῶν δὲ τὰ σημαινόμενα τῶν Ἑλληνικῶν ὀνομάτων.
(4) *Shaw's Travels* etc., c'est-à-dire, Voyages ou Observations recueillies en Barbarie et au Levant. in-4°. Londres, 1757, p. 263. — *Toderini, Litteratur* etc., c'est-à-dire, Littérature des Turcs. P. I. p. 122.
(5) *Galen. de compos. med. sec. genera, lib. IV. p.* 359. — *De antidot. lib. I. p.* 424. 433. — *Photii biblioth. cod.* 178. *p.* 401.

taux décrits par cet auteur nous est entièrement inconnu.

Le défaut de nomenclature systématique et précise, et l'obscurité de la plupart des descriptions dont l'unique but est d'indiquer les vertus des plantes, font que nous tirons de l'ouvrage de Dioscoride bien moins d'utilité qu'il ne pourrait en offrir sans ces inconvéniens. Il existe bien quelques manuscrits enrichis de figures; mais ces dessins portent trop clairement l'empreinte du siècle barbare dans lequel ils ont été faits, pour pouvoir nous fournir des lumières suffisantes (1). Des voyages entrepris dans le pays, même par un naturaliste aussi habile que Sibthorp, ne feraient pas disparaître entièrement l'obscurité de Dioscoride, parce que la langue a changé tout-à-fait, et que, quand bien même les plantes auraient conservé les mêmes noms, les descriptions incomplètes du médecin d'Anazarbe n'en présenteraient pas moins des difficultés insurmontables.

L'ouvrage de Dioscoride sur la matière médicale n'est pas rédigé dans un ordre scientifique, quoique les plantes y soient en grande partie rangées d'après la méthode naturelle. Parmi les sections qui renferment de bonnes descriptions et des notions exactes sur les médicamens, on doit remarquer celles de la myrrhe (2), du bdellium (3), du laudanum (*cistus creticus*) (4), du rhapontic (*centaurea rhapontica*) (5), de la marjolaine, σάμψυχον (6), de l'assa fœtida (*ferula assa fœtida*) (7), de la gomme ammo-

(1) *C. Avantius in notis ad Fieræ cœnam. in-4°. Patav.* 1649, *p.* 153.
(2) *Lib. I. c.* 77. *p.* 41.
(3) *C.* 80. *p.* 44.
(4) *C.* 128. *p.* 64.
(5) *Lib. III. c.* 2. *p.* 171.
(6) *C.* 47. *p.* 192.
(7) *C.* 94. *p.* 212.

niaque (1), de la bousserole, ἰδαῖα ῥίζα, (*arbutus uva-ursi*) (2), de l'opium (3), de la scille et de ses diverses préparations (4).

Au nombre des moyens usités dans ces temps éloignés, mais tombés aujourd'hui en désuétude, je range une multitude incalculable d'huiles et de vins tirés des fruits ou des racines et dont Dioscoride décrit la préparation ; l'usage d'enlever avec une brosse, dans les gymnases, la crasse qui salissait le corps des baigneurs et des athlètes, ῥυπὸς γυμνασίων (5) ; le bois d'ébène (*diospyros ebenus*) recommandé dans les affections des yeux (6) ; le sel essentiel de vipère, remis en honneur chez les modernes par Wepfer (7) ; les punaises administrées comme nauséabonds dans la fièvre quarte (8) ; la corne de cerf brûlée contre les maux de dents (9) ; la laine encore salie par la sueur et la graisse, ἔρια οἰσύπηρα, contre les plaies et les douleurs locales (10) ; la présure des jeunes animaux (11), le chou ordinaire (12), contre un grand nombre d'affections ; etc. Plusieurs fables rapportées par Dioscoride nous font connaître combien ses contemporains avaient de penchant pour le merveilleux, et combien peu ils étaient aptes à faire des recherches approfondies sur la nature (13).

(1) *Lib. III. c.* 98. *p.* 216.
(2) *Lib. IV. c.* 43. *p.* 260.
(3) *C.* 65. *p.* 267.
(4) *Lib. V. c.* 25. *p.* 334.
(5) *Lib. I. c.* 36. *p.* 24.
(6) *C.* 129. *p.* 65.
(7) *Lib. II. c.* 18. *p.* 93.
(8) *C.* 36. *p.* 97.
(9) *C.* 63. *p.* 102.
(10) *C.* 82. *p.* 108.
(11) *C.* 85. *p.* 109.
(12) *C.* 146. *p.* 137.
(13) *C.* 60. *p.* 101. Dioscoride dit qu'on trouve dans les hirondelles nouvellement écloses, des pierres miraculeuses et douées d'une grande efficacité. — Il recommande (*lib. V, c.* 160. *p.* 388) le jaspe en amulettes,

Le médecin d'Anazarbe recommande divers médicamens dans des cas où leur utilité a été également reconnue. Tels sont, l'écorce d'orme qu'il vante contre les exanthèmes de mauvais caractère, et même contre les croûtes lépreuses (1); la potasse qu'il employait pour arrêter les progrès de la gangrène et réprimer les chairs fongueuses (2); le petit-lait qu'il administrait dans toutes les cachexies et cacochymies (3); le suif de bœuf qu'il appliquait à l'extérieur (4); les préparations d'aloès dont il se servait dans les ulcères (5); le marrube blanc dont il faisait usage dans la phthisie (6), et la racine de fougère mâle (*polypodium filix mas*), qu'il conseillait dans les affections vermineuses (7).

Il rapporte plusieurs espèces de cannelles, mais on n'est pas certain que celle dont il parle soit la même que la nôtre (8). L'huile de ricin lui était déjà connue, mais il ne l'employait qu'à l'extérieur (9). L'asphalte (10), qu'il recommande aussi quelquefois, n'est pas le bitume de Judée, mais le pétrole qui affecte souvent une couleur rouge, comme, par exemple, auprès de Modène (11). Le sucre dont il parle n'est autre chose que le *tabaschir*, dont les Arabes font mention dans un si grand nombre de circonstances, c'est-à-dire le suc qui transsude des

(1) *Lib. I. c.* 111. *p.* 59.
(2) *C.* 186. *p.* 88.
(3) *Lib. II. c.* 76. *p.* 105.
(4) *C.* 96. *p.* 117.
(5) *Lib. III. c.* 25. *p.* 181.
(6) *C.* 119. *p.* 223.
(7) *Lib. IV. c.* 186. *p.* 318.
(8) *Lib. I. c.* 13. *p.* 12.
(9) *C.* 38. *p.* 25.
(10) *C.* 99. *p.* 53.
(11) *Wallerius, Mineral* etc., c'est-à-dire, Règne minéral, in-8°. Stockholm, 1747. — *Nicholson's Chemistry* etc., c'est-à-dire, Chimie de Nicholson, in-8°. Londres, 1790. p. 390.

nœuds du bambou, et qui acquiert peu à peu la consistance du sucre (1).

Dioscoride indiqua le premier les signes auxquels on peut reconnaître la sophistication des médicamens (2), et décrivit plusieurs préparations chimiques qui exigent déjà un certain appareil. Il apprend à tirer le mercure du cinabre en plaçant ce dernier sur le feu dans un vase de fer couvert où il se décompose naturellement, parce que le soufre a plus d'affinité avec le fer qu'avec le mercure; mais il émet une opinion remarquable à l'égard de ce dernier métal, qu'il croit agir sur le corps à la manière des poisons (3). Le procédé qu'il recommande pour préparer le blanc de plomb est encore celui que l'on suit aujourd'hui : il consiste à exposer le métal à la vapeur du vinaigre (4). Il parle d'une calamine bleue qu'on trouve de nos jours éparse au milieu du carbonate de cuivre dans les monts Altaï. Il distingue plusieurs calamines par leur aspect; savoir, celles qui ont la figure de rognons, et celles

(1) [*Lib. II. c.* 104. *p.* 122. — Garcias ab Horto (*Hist. aromat. lib. I. c.* 12. *p.* 61) est le premier qui décrive clairement la manière dont le *tabaschir* se produit. Jusqu'au temps des croisades, les anciens ne connurent d'autre sucre que ce suc épaissi du bambou, auquel les Grecs donnaient les noms de μέλι καλάμινον et de ἅλς Ἰνδικός. (*Salmas. homonym. hyl. iatr. p.* 109). Gérard de Carmona a tort lorsque, dans ses traductions des ouvrages arabes, il rend le mot *tabaschir* par *spodium*. En persan, *teb* veut dire la *fièvre*, et *chyr*, le *suc* : *tabaschir* signifie donc *potio antipyretica*. — Comparez, sur cette substance, Patr. Russell dans les *Philosophical* etc., c'est-à-dire, Transactions philosophiques, vol. in-8°. p. 273. — Macie, *ibid.* vol. 81. p. 368. — Fourcroy, dans le Journal d'histoire naturelle, tom. IV. p. 225. — *Lüdgers, diss. de medicamento novantiquo* Tebaschir. in-8°. *Gott.* 1791. — Les Sarrasins furent les premiers qui cultivèrent la véritable canne à sucre en Barbarie, en Grèce et dans l'île de Chypre, comme le témoigne Bongars (*Gesta Dei per Francos.* in-fol. *Hafn.* 1611. *T. II. p.* 270). — Elle fut transportée de la Sicile dans l'île de Madère, d'où on la transplanta ensuite aux Indes Occidentales (*Sprengel's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des découvertes géographiques, p. 186).

(2) *Lib. I. c.* 129. *p.* 365.

(3) *Lib. V. c.* 110. *p.* 67. 368.

(4) *C.* 103. *p.* 364.

qui affectent la forme de lamelles fort minces et séparées (1). Il indique la manière de préparer la calamine artificielle, le *nihilum album*, πομφόλυξ, et la tutie σποδιον (2). Il distingue fort exactement les vitriols bleu, χάλκανθος (3), rouge, χαλκῖτις (4), jaune, μίσυ (5), gris, σῶρυ (6), noir, μελαντήρια (7), et l'efflorescence du cuivre bleu, διφρυγὲς (8). L'orpiment, ἀρσένικον (9), et le réalgar, σανδαράχη (10), lui servaient à l'extérieur d'escharotique. Enfin, on trouve dans son ouvrage la préparation de l'eau de chaux, indiquée comme un moyen externe efficace (11).

Sa *Theriaca* et son *Alexipharmaca* sont à peu près de simples commentaires des poésies de Nicandre (12). Il existe à Madrid un manuscrit de Dioscoride, qui traite de l'art de reconnaître les vertus des médicamens par leur saveur (13).

Le siècle dans lequel il vivait vit s'accroître beaucoup le nombre des compilateurs. Parmi ces derniers se trouvaient quelques hommes d'un grand talent, qui cherchèrent à classer dans un ordre convenable tout ce qui méritait d'être connu, émettant aussi leur propre jugement sur chaque objet en particulier. Celui d'entre eux qui mérite le plus d'être distingué, parce que son zèle infatigable l'éleva souvent au-delà

(1) *Lib. V. c.* 84. *p.* 349. Καδμία βοτρυώδης καὶ ὀστρακῖτις. — Comparez, *Physikalische* etc., c'est-à-dire, Observations de physique recueillies par les amis réunis de Vienne. P. I. cah. 1. p. 46.
(2) *C.* 85. *p.* 351.
(3) *C.* 114. *p.* 369.
(4) *C.* 115. *p.* 369.
(5) *C.* 117. *p.* 370.
(6) *C.* 119. *p.* 371.
(7) *C.* 118. *p.* 371.
(8) *C.* 120. *p.* 371.
(9) *C.* 121. *p.* 372.
(10) *C.* 122. *p.* 373.
(11) *C.* 133. *p.* 379.
(12) Ackermann, dans *Fabric. biblioth. græc. lib. IV. c.* 3. *p.* 682.
(13) *Iriarte, bibl. græc. Madrit. p.* 435.

des bornes ordinaires du génie, est C. Pline l'ancien, qui naquit probablement à Côme (1). Après avoir servi pendant long-temps dans les armées romaines, il fut nommé par l'empereur intendant de l'Espagne. A son retour, il se livra tout entier à la jurisprudence, et enfin on lui confia le commandement de la flotte mouillée devant Misène. Il mourut soixante-dix-neuf ans après Jésus-Christ, suffoqué par les vapeurs du Vésuve, dont le désir de s'instruire l'avait fait s'approcher de trop près pendant une éruption (2).

« Il travailla, comme le dit très-bien Buffon (3), « sur un plan bien plus grand que celui d'Aristote, « et peut-être trop vaste. Il a voulu tout embrasser, « et il semble avoir mesuré la nature et l'avoir trouvée « trop petite encore pour son esprit. Son histoire « naturelle comprend, indépendamment de l'histoire « des animaux, des plantes et des minéraux, l'histoire du ciel et de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux « et mécaniques, l'origine des usages, enfin toutes « les sciences naturelles et tous les arts humains; « et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, dans chaque « partie, Pline est également grand : l'élévation « des idées, la noblesse du style, relèvent encore « sa profonde érudition ; non-seulement il savait

(1) Ce n'est pas ici le lieu de juger les disputes qui se sont élevées pendant près de deux cents ans entre Côme et Vérone, relativement à l'honneur d'avoir donné naissance à Pline. Quoique les habitans de cette dernière ville s'appuient d'un passage de Pline même dans lequel il appelle un Véronais *conterraneum suum*, cependant le témoignage de Suétone, les recherches savantes de Cigalini, et della Torre di Rezzonico paraissent décider la question en faveur de Côme. — Comparez, *Cigalini, de verâ Plinii patriâ, ad calc. edit. Dalechamp.* — *A della Torre di Rezzonico, disquisitiones Plinianæ. T. I. II. in-fol. Parm.* 1769. — *Tiraboschi, Storia* etc., c'est-à-dire, Histoire de la littérature italienne. T. II. p. 168.

(2) *Plin. jun. lib. VI. ep.* 16.

(3) Histoire naturelle, ed. Paris, 1769. T. I. p. 69.

« tout ce qu'on pouvait savoir de son temps, mais « il avait cette facilité de penser en grand qui mul- « tiplie la science, il avait cette finesse de réflexion, « de laquelle dépendent l'élégance et le goût, et il « communique à ses lecteurs une certaine liberté « d'esprit, une hardiesse de penser qui est le germe « de la philosophie. Son ouvrage, tout aussi varié « que la nature, la peint toujours en beau : c'est, « si l'on veut, une compilation de tout ce qui avait « été écrit avant lui; une copie de tout ce qui avait « été fait d'excellent et d'utile à savoir; mais cette « copie a de si grands traits, cette compilation con- « tient des choses rassemblées d'une manière si neuve, « qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages ori- « ginaux qui traitent des mêmes matières. »

Outre les trente-sept livres de l'histoire naturelle que nous possédons encore, Pline écrivit une foule d'autres ouvrages tous perdus aujourd'hui, et que son neveu nous a fait connaître (1). Il serait difficile de comprendre comment un seul homme, livré en outre aux occupations de la politique et de l'art militaire, a pu laisser autant d'écrits, si nous ne savions par Pline le jeune qu'il n'usait de son temps qu'avec la plus sévère économie. Chaque heure de sa vie était utilisée : il se faisait lire presque sans cesse des ouvrages dont il prenait des extraits raisonnés. Cet usage nous explique la plupart des inexactitudes qui se voient dans ses écrits; et les ouvrages grecs que nous possédons encore, nous prouvent que souvent il interprétait mal, ou prenait des notes inexactes (2); mais on reconnaît aussi qu'il a lui-même vu

(1) *Plin. jun. lib. III. ep.* 5.

(2) Choisissons seulement un exemple entre mille. Pline dit (*lib. XII. c.* 6), en parlant d'un fruit des Indes : *major alia pomo et suavitate præcellentior, quo sapientes Indorum vivunt. Folium alas avium imitatur, longitudine trium cubitorum, latitudine duum, fructum cortice emittit, admirabilem succi dulcedine, ut uno quaternos satiet. Arbori*

et observé beaucoup. « Nous allons, dit-il, étudier « les phénomènes de la nature, et non pas spéculer « sur leurs causes occultes (1). » Il vante beaucoup le riche jardin de botanique d'un médecin nommé Castor; qui lui apprit à connaître la plupart des végétaux (2), et auquel on avait apporté, entre autres, de la Campanie, la plante appelée *moly* (3). Au reste, ses descriptions sont en général très-concises et incomplètes, et sa nomenclature est très-embrouillée; ce qui ne pouvait être autrement, à cause du grand nombre d'écrivains dans les ouvrages desquels il puisait. Il se borne presque uniquement à rapporter les propriétés médicales ou économiques des végétaux. Son histoire des animaux n'est pas comparable à celle d'Aristote; cependant il en décrit plusieurs inconnus au naturaliste grec, parce que les Romains faisaient, de son temps, un commerce plus étendu que les Grecs dans l'Inde, et même dans l'intérieur de l'Afrique. On doit regretter seulement qu'il soit aussi crédule, et qu'il débite des fables même sur des animaux fort connus. J'espère qu'un homme doué de l'érudition de Schneider, de sa sagacité, de sa critique judicieuse et de sa patience infatigable, s'occupera un jour de revoir l'histoire des animaux de Pline: car, jusqu'à présent, les éditeurs de cet ouvrage encyclopédique ont manqué des connaissances nécessaires pour l'épurer et le commenter. Mais un travail semblable est au-dessus des forces

nomen PALÆ, *pomo* ARIENÆ. Ce passage est tiré de Théophraste (*Hist. plant. lib. IV. c.* 347). Cependant le fruit que mangent les sages de l'Inde est séparé du suivant, dans l'auteur grec, par Ἕτερον δέ. Théophraste dit du dernier: οὗ τὸ φύλλον τὴν μὲν μορφὴν πρόμηκες, τοῖς τῶν στρουθῶν πτέροις ὅμοιον, ἃ παρατίθενται παρὰ τὰ κράνη. Il compare donc les feuilles à des plumes d'autruche, et non à des ailes comme Pline. La plante à laquelle se rapporte cette description est le bananier (*musa paradisiaca*).

(1) *Lib. XI. c.* 3.

(2) *Lib. XX. c.* 17. *lib. XXV. c.* 2.

(3) *Lib. XXV. c.* 4.

d'un seul homme, et une édition complète des œuvres de Pline exigerait le concours d'une société de savans versés dans toutes les branches des connaissances humaines.

La partie de cette encyclopédie qui a rapport à la médecine-pratique, consiste dans une collection de remèdes tirés des trois règnes de la nature, et recommandés contre toutes les espèces de maladies, sans égard aux causes qui les provoquent. Le catalogue de Pline nous fait connaître le goût dominant du siècle. On avait certains médicamens favoris, tels que le bouillon-blanc et la véronique, qu'on administrait presque dans tous les cas. Les affections lépreuses de la peau étaient alors fort communes, et attiraient d'une manière particulière l'attention des médecins. Enfin, les préjugés avaient mis en vogue une foule de remèdes que les bons praticiens eux-mêmes recommandaient quand ils ne pouvaient parvenir à guérir les affections lépreuses. La magie s'était alors d'autant plus fortement emparée des esprits, que le christianisme contribuait plus à la favoriser qu'à la détruire. Cependant elle ne commença que dans le quatrième et le cinquième siècles à exercer une influence marquée sur la médecine, ainsi que je le ferai voir par la suite.

Je ne puis aller plus loin sans dire encore un mot du grand nombre d'oculistes qui se distinguèrent chez les Romains à cette époque, et qui inventèrent une foule prodigieuse de moyens applicables à toutes les maladies des yeux. Evelpide, Hermias, Gaïus et Zoïle sont les plus célèbres; mais Walch en nomme bien davantage (1).

(1) *De sigillo ocular. medic. Romani*, in-4°. *Ienæ*, 1763.

CHAPITRE CINQUIÈME.

École pneumatique et éclectique.

Les dogmatiques prirent le nom de pneumatistes dans le temps où la secte des méthodistes jouissait de toute sa splendeur. Ils différaient principalement des derniers, en ce qu'au lieu de la syncrise ou réunion des atomes primitifs, ils admettaient un principe actif, de nature immatérielle, auquel ils donnaient le nom de pneuma, d'esprit, et qui déterminait la santé de même que la maladie. La théorie de Platon avait déjà posé les fondemens de la doctrine de cette substance aérienne, dont Aristote donna le premier une idée claire en décrivant les voies par lesquelles le pneuma s'introduit dans le corps et le système sanguin. Les stoïciens la développèrent encore davantage, et l'appliquèrent à l'explication des fonctions du corps. Erasistrate et ses successeurs avaient fait jouer au pneuma un grand rôle dans l'économie animale, soit pendant la santé, soit pendant la maladie. Cette doctrine ne pouvait donc pas être regardée comme nouvelle. Galien, qui fait connaître positivement la marche que je viens de tracer, prétend que les stoïciens suivirent les traces d'Aristote à l'égard de la physiologie (1): seulement la fondation de l'école méthodique paraît avoir fait perdre à la théorie du pneuma beaucoup de la considération qu'on avait autrefois pour elle (2).

(1) *De facultat. natur. lib. II. p.* 100.
(2) Comparez l'excellente *Diss. exhib. sectæ pneumaticorum medicorum historiam. auct. Osterhausen. in*-8°. *Altorf.* 1791.

Les médecins qui ne voulaient pas embrasser la secte des méthodistes, choisirent de nouveau le pneuma, afin d'opposer un principe solidement établi à cette secte, et s'accordèrent en cela, comme sur divers autres points, avec l'école stoïcienne (1). Ils pensèrent surtout que la dialectique était indispensable au perfectionnement de la science; car, dans bien des cas, on les voyait disputer simplement sur les noms, et négliger d'étudier l'essence des choses. Galien nous a conservé un dialogue semblable et fort remarquable entre lui et un pneumatiste nonagénaire (2). Il dit que les pneumatistes auraient plutôt trahi leur patrie qu'abjuré leurs opinions (3).

Quoique les partisans de cette doctrine attribuassent en général la plupart des maladies au pneuma (4), cependant ils faisaient dans le même temps attention au mélange des élémens. La chaleur et l'humidité réunies ensemble sont les élémens les plus convenables à l'entretien de la santé. La chaleur et la sécheresse occasionent des maladies aiguës, le froid et l'humidité produisent les affections phlegmatiques, le froid et la sécheresse donnent naissance à la mélancolie. Tout se dessèche et se refroidit à l'approche de la mort (5).

On ne peut disconvenir que les pneumatistes n'aient rendu de grands services à la pathologie. Ils découvrirent plusieurs maladies nouvelles. Ce que l'on doit regretter seulement, c'est que, dirigés plutôt par des subtilités que par le raisonnement, ils établirent entre autres beaucoup plus d'espèces de fièvres qu'il n'en existe réellement dans la nature (6).

(1) *Galen. de different. puls. lib. III. p.* 32.
(2) *Ibid. p.* 33.-34.
(3) *Ibid. p.* 30.
(4) *Introd. p.* 373.
(5) *Galen. de element. lib. I. p.* 49.
(6) *Id. de differ. febr. lib. II. p.* 336.

Ils introduisirent le mot putridité pour désigner une altération apparente des humeurs, et ils admirent cette altération dans toutes les maladies aiguës (1).

Mais leur goût pour les subtilités ne perce nulle part davantage que dans la doctrine du pouls, dont aucune autre secte n'a autant qu'eux multiplié et diversifié les espèces. Ordinairement ils le définissaient une contraction et une dilatation alternatives des artères; ils attribuent ce dernier mouvement à l'attraction et à la séparation du pneuma ou de l'esprit, qui, suivant l'opinion d'Aristote, passe du cœur dans les grosses artères (2). La diastole ou la dilatation pousse l'esprit en avant, et la systole ou la contraction l'attire, de même que les organes respiratoires se contractent dans l'inspiration et se dilatent dans l'expiration (3). Les pneumatistes ne s'occupaient nullement des causes qui apportent des changemens dans le pouls, mais se bornaient à recueillir des observations propres à servir de base au pronostic (4). Tout ceci deviendra plus clair en examinant le système des écrivains les plus célèbres de cette secte et des écoles qu'elle a fournies.

Athénée, d'Attalie en Cilicie, fut le fondateur de l'école pneumatique, et presque le seul qui mérita de porter ce nom dans l'acception la plus rigoureuse (5). Il pratiquait la médecine à Rome, où il jouissait d'une grande célébrité (6). Il s'attacha surtout à assurer sa réputation, et à la rendre durable, en attaquant les sophismes d'Asclépiade; mais cette entreprise ne fut pas couronnée d'un plein succès (7). Comme la majeure partie des stoïciens de son temps,

(1) *Galen. de differ. febr. lib. I. p.* 324.
(2) *Id. de differ. puls. lib. IV. p.* 50. 53.
(3) *Id. de usu puls. p.* 156.
(4) *Id. de differ. puls. lib. II. p.* 22.
(5) *Ibid. lib. IV. p.* 49.
(6) *Id. meth. med. lib. VII. p.* 107.
(7) *Id. de element. lib. I. p.* 56.

il avait adopté tous les dogmes des péripatéticiens (1). Ce qui le prouve incontestablement, c'est qu'outre la doctrine du pneuma, il développa la théorie des élémens bien plus au moins que les méthodistes n'étaient dans l'usage de le faire. Il voyait dans les quatre élémens connus, les qualités positives, ποιότης, du corps animal; mais souvent il les regardait comme de véritables substances, et donnait à leur ensemble le nom de *nature* de l'homme (2). Cependant ses successeurs s'éloignèrent beaucoup de lui à l'égard de cette théorie.

J'ai démontré précédemment que le système de la préexistence des germes avait déjà été admis par les stoïciens. Athénée resta également fidèle à ce principe. Le sang menstruel, dit-il, renferme l'élément de l'embryon futur, et la semence de l'homme ne fait que donner la forme qui développe le germe. Les femmes sont privées de semence, parce que cette humeur renferme la forme, et que, d'après les idées d'Aristote, la forme et la matière ne peuvent pas se trouver chez un seul et même individu. Les ovaires, ou, comme on les nommait encore à cette époque, les testicules de la femme, sont par cette raison aussi complètement inutiles que les mamelles de l'homme, et n'existent que pour la symétrie (3). Galien fait contre cette théorie une objection bien fondée, prise de la ressemblance de la mère et de l'embryon. Cette similitude dans les traits du visage ne peut être expliquée que par la forme, c'est-à-dire, par la force plastique inhérente à la semence.

Athénée déterminait les différentes espèces de pouls avec toute la subtilité d'un dialecticien, et basait sa doctrine sur l'exhalation du pneuma con-

(1) *Galen. de semine, lib. II. p.* 241.
(2) *Id. de element. lib. I. p.* 52.
(3) *Id. de semine, lib. II. p.* 239. — 242.

tenu dans le cœur et les artères (1). Il considérait le pouls fort comme un signe que la force vitale développe suffisamment son action (2). Sa définition de l'engourdissement produit par le froid est tout-à-fait conforme aux principes des péripatéticiens. Cet accident est suivant lui une passion froide produite par une cause froide : en cela il s'écartait du sentiment de tous les anciens (3). Il ne regardait comme la cause des maladies que ce qui est en état de leur donner naissance ; et cette cause il l'appelait, contre l'usage ordinaire, *procatarctique* (4). Il ne reconnaissait pas la séméiotique pour une science distincte, mais seulement pour une partie de la thérapeutique : au contraire, il séparait la matière médicale de la médecine proprement dite (5).

Il cultiva la diététique avec un soin particulier, détermina l'utilité et les mauvaises qualités des différentes substances céréales (6), établit des principes fort judicieux sur l'état de l'atmosphère et sur le site des habitations (7), et indiqua les moyens de filtrer l'eau (8). Mais il s'en fallait de beaucoup que ses idées sur la matière médicale fussent épurées ; car il recommandait dans la dyssenterie un lavement dont un mélange affreux d'orpiment et de réalgar formait la base (9).

Agathinus de Sparte, disciple d'Athénée, s'éloigna déjà des principes sévères de son maître

(1) *Galen. de differ. puls. lib. IV. p.* 51.

(2) *Ibid. lib. III. p.* 33. Ἀθήναιος ῥώμην τοῦ σφυγμοῦ φησὶ τοῦ ζωτικοῦ τόνου τὴν ἰσχύν.

(3) *Id. de tremore, p.* 368. — *De sympt. caussis, lib. V. p.* 231.

(4) *Definit. med. p.* 395. — *Comm.* 2. *in lib. de nat. hum. p.* 17.

(5) *Introd. p.* 373.

(6) *Oribas. coll. lib. I. c.* 2. *p.* 12. *c.* 9. *p.* 18.

(7) *Id. lib. IX. c.* 5. 12. *p.* 387. 393.

(8) *Id. lib. V. c.* 5. *p.* 146.

(9) *Galen. de compos. medic. sec. loca, lib. IX. p.* 301.

en cherchant à se rapprocher des empiriques et des méthodistes. C'est pour cette raison que l'école à laquelle il donna naissance fut appelée Eclectique : lui-même la désigna sous le nom d'Episynthétique (1). Les médecins suivirent les philosophes dans cette réunion : car les académiciens furent les premiers qui se concilièrent avec les autres sectes (2). Tout ce que nous savons sur le fondateur de l'école éclectique, c'est qu'il adoptait à peu près la même théorie du pouls que l'école pneumatique d'où il était sorti. Il attribuait le pouls plein à la quantité du pneuma qui distend l'artère avec plus de force (3), et prétendait qu'on ne peut pas sentir les contractions du vaisseau, de sorte qu'elles ne sauraient servir à déterminer les modifications du pouls (4). Au reste, il ne définissait pas le pouls avec moins de subtilité que son prédécesseur : il le distinguait même d'un battement, παλμὸς, qu'il admettait dans les artères cachées (5). Contre l'opinion de tous les anciens, il regardait la fièvre demi-tierce comme une fièvre du même genre que la tierce, et prétendait qu'elle n'en différait que par la longueur du paroxysme (6), ce qui fait qu'elle conserve le même type (7).

Il était si peu porté en faveur des bains chauds, alors fort usités, qu'il leur attribuait tous les accidens produits par la faiblesse et l'exaltation de l'irritabilité. Il déterminait avec grand soin tous les cas dans lesquels ils étaient nécessaires. Il recommandait for-

(1) *Definit. med. p.* 391. — *Galen. de diagnos. puls. lib. I. p.* 55.
(2) Arcésilas, fondateur de la moyenne académie, était à la fois pyrrhoniste et dialecticien, et Antiochus d'Ascalon introduisit évidemment les principes du stoïcisme dans l'académie. (*Sext. Empiric. pyrrhon. hypot. lib. I. s.* 234. 235. *p.* 61. 62. — *Cic. acad. quæst. lib. IV. c.* 43.)
(3) *Galen. de differ. puls. lib. IV. p.* 42.
(4) *Id. de diagnos. puls. lib. I. p.* 55.
(5) *Id. de differ. puls. lib. IV. p.* 50.
(6) *Id. de differ. febr. lib. II. p.* 376.
(7) *Id. de typis, p.* 471.

tement, au contraire, les bains froids pour la conservation de la santé (1).

Théodore, autre disciple d'Athénée (2), n'est connu que par ses remèdes contre les dartres écailleuses (3).

Archigène d'Apamée s'est rendu beaucoup plus célèbre que son maître Agathinus. Il exerçait la médecine à Rome du temps de Trajan, et jouissait, parmi ses contemporains, d'une célébrité qu'il conserva aussi chez les générations suivantes (4). On l'a également regardé comme le fondateur de l'école éclectique (5). Non-seulement il s'attacha davantage que ses prédécesseurs à la dialectique et à la méthode analytique (6), mais encore il crut avantageux de changer le langage usité jusqu'alors, et de créer des mots nouveaux, qui souvent furent inintelligibles même pour le docte Galien (7).

Son style n'est nulle part plus embrouillé et plus obscur que dans la doctrine du pouls, sur laquelle il écrivit un ouvrage célèbre dans l'antiquité, et auquel Galien joignit un commentaire (8). Il admettait huit espèces de pouls, qu'il désignait par le terme inusité de διηχημέναι, savoir, la grandeur, la force, la vélo-

(1) *Oribas. coll. lib. X. c. 7. p. 439. Qui autem hunc brevem vitæ cursum sani cupiunt transigere, frigida lavari sæpè debent. Vix enim verbis exsequi possum, quantùm utilitatis ex frigidâ lavatione percipiatur.*

(2) *Diogen. lib. II. s. 104. p. 140.*

(3) *Plin. lib. XX. c. 9. p. 203. lib. XXIV. c. 17. p. 355.*

(4) *Suidas, T. I. p. 345. — Eudocia in Villoison. anecdot. græc. vol. I. p. 65.* — Il mourut, suivant le premier, à l'âge de soixante-trois ans, et, suivant la seconde, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. — Juvénal en parle souvent; mais le passage le plus connu est celui où il dit (*Sat. XIII. v. 97*) : *Si non eget Anticyra, nec Archigene.* — Comparez, *sat. VI. v. 236. sat. XIV. v. 252.*) — Alexandre de Tralles (*lib. VII. c. 6. p. 332*) l'appelle ὁ θειότατος, εἴπερ τις ἄλλος.

(5) *Introd. p. 373.*

(6) *Galen. de diff. puls. lib. II. p. 27.*

(7) *Id. ae loc. affect. lib. II. p. 262. — De diff. puls. lib. II. p. 26.* διὰ τὸ συγκεχυμένως τε καὶ ἀδιαρθρώτως εἰρῆσθαι.

(8) *Ibid. p. 24. lib. IV. p. 50.*

cité, la fréquence, la plénitude, la régularité, l'égalité et le rhythme. Chacune de ces espèces renfermait encore plusieurs variétés, c'est-à-dire que chacune contenait les deux extrêmes et l'état naturel. Ainsi il rapportait au pouls fort, le faible et le pouls ordinaire. Il définissait le pouls fort un mouvement impétueux, ῥοιζώδης κίνησις, et il rapportait également au pouls fort le pouls comprimé et enfoncé qui s'observe particulièrement après les grands repas (1). Il reconnaissait encore, plutôt comme géomètre que comme médecin, trois espèces de pouls, le long, le large et le haut, qui peuvent exister indépendamment l'un de l'autre (2). La définition figurée qu'il donnait du pouls plein lui était entièrement particulière (3). Le premier il distingua le pouls formicant de tous les autres (4), et il le rangeait parmi les espèces les plus dangereuses avec le pouls déprimé et fréquent (5). On trouvera encore indiquées en note plusieurs autres subdivisions subtiles pour lesquelles il est impossible de trouver des noms dans notre langue (6). C'est lui qui a fait connaître, mais très-imparfaitement, la manière d'explorer le pouls (7). Il croyait le pouls dur un symptôme constant de toutes les fièvres (8).

Il différait sensiblement de la plupart des autres médecins dans sa classification des différens périodes des maladies. Il plaçait le plus haut degré de la ma-

(1) *Galen. lib. II. p.* 24. 27. *lib. III. p.* 32. 33.
(2) *Id. lib. II. p.* 26. 27.
(3) *Id. de diagnos. puls. lib. IV. p.* 79. Ἔστι δὲ πλήρης σφυγμὸς, ὁ ναστοτέραν ἐπιδεικνὺς τὴν ἀρτηρίαν καὶ τὴν ὑπόπτωσιν αὐτῆς διασεσαγμένην ἐγχύλως.
(4) *Ib. lib. II. p.* 62.
(5) *Id. de prognos. puls. lib. II. p.* 131.
(6) *Id. de differ. puls. lib. III. p.* 35. Βλιτυριζόμενος, σκινδαψιζόμενος, ἀποκεκρημνισμένος, τρύζων, ὑγροφανὴς, καρώδης, βομβῶν, ἐκτεθαμβημένος, ἀναλαθὴς, ἀτενὴς, ἀδρανὴς, ἀποπεπηγὼς, διαπεφυσημένος, διηγκωνισμένος, ἐγκαλυπτόμενος, ἐξώστης, ἐμβριθὴς, ἐγκρέκων, νότυλος, καταντεταγμένος, διαντεταγμένος, λαγαρίζων, ὑποκλεπτόμενος, δακώδης, σεσοβημένος, σκυθρωπᾶς ἀποχωρῶν.
(7) *Id. de diagnos. puls. lib. I. p.* 52.
(8) *Id. de prognos. puls. lib. III. p.* 144. — *De differ. febr. lib. I. p.* 326.

ladie immédiatement après le début, et appelait solution le commencement de la diminution (1). Dans un temps où la dialectique régnait aussi tyranniquement, il n'en fallait pas davantage pour attirer à Archigène la haine de tous ses confrères.

Sa pyrétologie n'était pas moins subtile. Ainsi, par exemple, il définissait la fièvre demi-tierce, une complication de la fièvre rémittente quotidienne et de la fièvre tierce (2). Il donnait spécialement le nom d'*épialos* à une fièvre dans laquelle les malades éprouvent en même temps de la chaleur et un sentiment d'horripilation dans toutes les parties du corps (3). Il changea la série des jours critiques admise par Hippocrate, et remplaca le vingtième par le vingt-unième (4) : depuis cette époque nous trouvons le premier également changé dans plusieurs passages des œuvres du médecin de Cos. Il observa les fièvres intermittentes larvées sous la forme de dyssenterie gastrique, de diabètes (5) et de catalepsie (6). La description de la fièvre soporeuse fait honneur à sa pénétration (7). Cependant il eut beaucoup de peine à se rendre compte de l'affection de tout l'appareil sensitif dans cette maladie, parce qu'il plaçait avec les stoïciens le siége de l'âme dans le cœur (8).

Il raisonnait sur la douleur avec autant de subtilité que sur le pouls, cherchant particulièrement à déterminer le siége de la maladie d'après les différentes modifications de la douleur (9), dont il fit tous ses efforts pour désigner les nuances par des noms particuliers. Mais on s'aperçoit bientôt de

(1) *Galen. de tempor. morb. p.* 380—383.
(2) *Id. de diff. febr. lib. II. p.* 336.
(3) *Ibid. p.* 332.
(4) *Id. de dieb. critic. lib. I. p.* 431.
(5) *Aët. tetr. lib. III. serm.* 3. *c.* 3. *col.* 548.
(6) *Id. tetr. III. serm.* 1. *c.* 37. *col.* 486. — *Cœl. Aurel. acut. lib. II. c.* 10. *p.* 98.
(7) *Aët. tetr. II. serm.* 2. *c.* 3. *col.* 245.
(8) *Galen. de loc. aff. lib. I. p.* 251.
(9) *Id. lib. II. p.* 259.

l'insuffisance des langues pour exprimer ces sensations composées et souvent individuelles. Nous avons conservé quelques-unes des dénominations d'Archigène ; les autres ne peuvent intéresser que l'historien, car la dialectique a épuisé toutes ses ressources pour les inventer. En effet, non-seulement il distinguait la douleur en sentiment de tension et de tiraillement, ὅλκιμος, austère, αὐστηρὸς, douce, γλυκὺς, grêle et aiguë, ἰσχνῶς ὀξὺς, recourbée, ἄγκυλος, gluante, γλισχρὸς, indomptable, ἀτειρὴς, constrictive, στύφων (1); mais il prétendait qu'elle est toujours tiraillante et comparable, en quelque sorte, à l'agacement des dents, αἱμωδία, lorsqu'elle a son siége dans les membranes (2) ; accompagnée d'un sentiment de stupeur et d'engourdissement, ναρκώδης, quand elle réside dans les parties nerveuses, et provient de la compression ou de la distension des nerfs ; bien plus étendue ou moins violente, si elle a les muscles pour siége ; compressive et semblable à celle qui résulterait d'obstructions, quand ce sont les veines qui souffrent ; pulsative, au contraire, si les artères sont affectées (3). Enfin, il cherchait à déterminer quelle doit être l'espèce de douleur, suivant le viscère malade : la douleur de la matrice est pulsative, rongeante, pongitive ; celle de la rate, sourde et compressive ; celle de la vessie, pongitive et semblable à celle que produirait une ligature fortement serrée ; celle des reins, aiguë et pongitive, etc. (4).

Les sympathies lui servaient souvent à expliquer les phénomènes de l'état morbide. Il donnait à la maladie symptômatique survenue après l'affection

(1) *Galen. de loc. aff. lib. II. p.* 262.
(2) *Ibid. p.* 264.
(3) *Ibid. p.* 267. Πόνος διαΐσσων ἀπὸ ῥίζης ἀρχόμενος τοῦ πρωτοπαθέντος μορίου φέρεται ταχέως εἰς τὰ παρακείμενα.
(4) *Ibid. p.* 265. 266.

principale, le nom d'*ombre* de cette dernière (1). Il distinguait aussi les maladies d'après les modifications des forces souffrantes (2).

Les signes auxquels on peut reconnaître les différentes espèces de plaies de tête, ont été assez bien indiqués par Archigène, qui observa que l'assoupissement a lieu dans presque tous les cas d'épanchement (3). Il divisait fort bien les eaux minérales d'après leurs principes constituans, en nitreuses, alumineuses, salines et sulfureuses, et pensait que leur effet général est d'échauffer et de dessécher (4). Pendant le plus haut période de la maladie, il avait recours aux fomentations tièdes, et surtout à l'application d'éponges imbibées d'eau chaude, afin de lubréfier les voies et de favoriser la coction (5). Il assurait n'avoir jamais rencontré, ni chez les enfans, ni chez les vieillards, le tétanos, qu'il guérissait par les bains chauds et les médicamens huileux (6). Il décrivit une angine sympathique occasionée par des crudités dans les premières voies (7), et attribuait la frénésie au raptus trop violent d'un sang altéré vers la tête (8). Il donna une très-bonne description de la dyssenterie, qui était, suivant lui, la suite de l'ulcération des intestins, indiqua les signes qui font connaître qu'elle a son siége dans les grands intestins ou dans les grêles, et recommanda les préparations opiacées et les astringens pour la guérir (9). Il traça un tableau exact des signes auxquels on peut reconnaître les abcès du

(1) *Galen. de loc. aff. lib. I. p.* 251.
(2) *Ibid. lib. III. p.* 270.
(3) *Oribas. apud Nicet. collect. p.* 117.
(4) *Aët. tetr. I. serm.* 3. *c.* 167. *col.* 154.
(5) *Ib. c.* 170. *col.* 156. — *Oribas. coll. lib. IX. c.* 23. *p.* 411.
(6) *Aët. tetr. II. serm.* 2. *c.* 39. *col.* 268.
(7) *Ibid. serm.* 4. *c.* 47. *col.* 402.
(8) *Ibid. serm.* 2. *c.* 8. *col.* 248.
(9) *Id. tetr. III. serm.* 1. *c.* 43. *col.* 494. — Comparez, *Stoll, rat. med. vol. VI. p.* 56. *Si statim post dolorem excretio non fiat, scito, intestina tenuia esse læsa.*

foie ; il a très-bien décrit la manière dont ils se forment et se terminent (1). Mais ce qui le distingue surtout, c'est l'excellente description qu'il a tracée de la lèpre, des taches qui l'annoncent et de ses différentes espèces (2). Il a fait la remarque que la castration contribue ordinairement à diminuer les accidens de cette maladie (3). La chair de vipère est un des principaux moyens dont il conseille l'emploi dans cette horrible affection (4). Ses observations ont beaucoup contribué à éclaircir la doctrine des hémorragies et des ulcérations de l'utérus (5).

Sa matière médicale n'avait pas de principes stables pour base ; car il était trop dialecticien pour introduire son dogmatisme dans la pratique. Entièrement empirique à cet égard, il admettait sans choix et sans discernement une multitude de remèdes propres à combattre chaque symptôme particulier (6), parmi lesquels se trouvaient quelques amulettes et autres moyens superstitieux (7). Il inventa un grand nombre de compositions que Galien nous a conservées. La plus célèbre est sa *hiera*, propre à évacuer toutes les humeurs, et dont il a donné plusieurs formules différentes (8). Du reste, il n'était point partisan des purgatifs drastiques, auxquels il préférait les doux laxatifs, tels que les myrobolans et autres remèdes indiens connus déjà de son temps (9). Il cherchait à provoquer le vomissement à l'aide du raifort (10). Dans l'hydropisie, il prescrivait un régime si singulier, que cette circons-

(1) *Aët. tetr. IV. serm.* 1. *c.* 120—134. *col.* 663—667.
(2) *Ibid. c.* 122. *col.* 665.
(3) *Ibid. c.* 123. *col.* 666.
(4) *Ibid. serm.* 4. *c.* 65. *col.* 799.
(5) *Ibid. c.* 85. *col.* 827.
(6) *Galen. de compos. med. sec. loca, lib. II. p.* 177.
(7) *Ej. Euporist. p.* 473. — *Alex. Trall. lib. I. c.* 15. *p.* 82.
(8) *Paul. lib. VIII. p.* 264. — *Myreps. s.* 23. *c.* 18. 19. *p.* 618.
(9) *Oribas. coll. lib. VIII. c.* 46. *p.* 577.
(10) *Ib. c.* 1. *p.* 312.

tance aurait pu le faire ranger parmi les méthodistes (1). Il guérit son maître Agathinus tourmenté d'une insomnie accompagnée de délire, en lui arrosant la tête d'une grande quantité d'huile chaude (2).

Dans la pleurésie, il saignait du côté opposé au point douloureux, et il ne laissait pas couler le sang jusqu'à ce que le malade tombât en défaillance (3). Il traça les règles des amputations avec beaucoup de soin, et opérait la section des parties molles en un seul temps, sans laisser de lambeaux (4). Il avait souvent recours au cautère actuel, qu'il employait avec succès surtout dans la goutte sciatique (5).

Ses nombreux disciples allièrent à la médecine les subtilités de la dialectique, dont ils poussèrent les sophismes jusqu'à l'absurdité ; ce qui a fait dire à Galien que leurs écrits étaient remplis d'énigmes aussi difficiles à expliquer que celles du sphinx (6). Le même auteur rapporte que l'un d'eux prétendait que l'air n'entre pas dans le corps pendant l'inspiration, et n'en sort point dans l'acte de l'expiration (7).

Galien désigne Philippe de Césarée comme un des partisans d'Archigène les plus fidèles aux principes de ce médecin ; il ne balance même pas à le placer au même rang (8). Philippe écrivit fort bien sur la préparation des médicamens (9), recommanda contre la dysenterie un mélange de substances astringentes, et dans l'hémoptysie le suc de sauge (10). Galien donne encore de grands éloges

(1) *Aët. tetr. III. serm.* 2. *c.* 32. *col.* 545.
(2) *Id. tetr. I. serm.* 3. *c.* 172. *col.* 156.
(3) *Id. tetr. II. serm.* 4. *c.* 68. *col.* 432.
(4) *Nicet. coll. p.* 155.
(5) *Aët. tetr. III. serm.* 4. *c.* 3. *col.* 583.
(6) *Comm.* 3. *in prognost. p.* 164.
(7) *Comm.* 1. *in lib. de nat. hum. p.* 11.
(8) *Comm.* 2. *in prorrhet. p.* 196.
(9) *Galen. de compos. med. sec. genera, lib.* 11. *p.* 328.
(10) *Aët. tetr. III. serm.* 1. *c.* 48. *col.* 503. — *Id. tetr. II. serm.* 4. *c.* 63. *col.* 425.

à un autre, de ses écrits sur le marasme (1). Il y rejetait l'usage des bains dans la fièvre hectique (2). Le médecin de Pergame le blâme à cause de cette coutume et de sa mauvaise théorie sur la pléthore sanguine (3). Cœlius Aurélianus rapporte de lui un autre livre sur la catalepsie (4).

Arétée de Cappadoce, l'un des meilleurs écrivains parmi les médecins de l'antiquité, vivait très-probablement au temps d'Archigène, car il indique des préparations d'Andromaque (5), et parle des médecins du prince sous le titre d'archiatres, qui ne fut usité que pendant le règne de Domitien (6). On doit s'étonner, à la vérité, qu'il ne fasse mention d'aucun praticien, et que personne ne le cite jusqu'à Aëtius et au faux Dioscoride (7); mais le dialecte ionien dans lequel il a écrit, ne saurait servir de preuve contre l'époque à laquelle je le place, puisque Galien s'est fréquemment servi de ce dialecte, dont Arrien et plusieurs autres écrivains du deuxième et du troisième siècle ont aussi fait usage (8).

Je pense qu'à tous égards Arétée doit être rangé dans la même classe qu'Archigène; car il fut élevé dans les principes de l'école pneumatique, et embrassa ensuite ceux de la secte éclectique, dont il recula les bornes bien au-delà du point où Archi-

(1) *Galen. de causs. puls. lib. IV. p.* 112.
(2) *Ej. meth. med. lib. x. p.* 145.
(3) *Galen. de plenit. p.* 344.
(4) *Cœl. Aurel. acut. lib. II. c.* 10. *p.* 96.
(5) *Aret. de curat. diut. morb. lib.* I. *c.* 4. *p.* 122. Ἡ διὰ τῶν θηρίων ποικίλη. — *Lib. I. c.* 13. *p.* 135. τὸ δι' ἐχιδνῶν τὸ ποικίλον φάρμακον (*ed. Boerhaav. in-fol. L. B.* 1731.)
(6) *Curat. acut. lib. II. c.* 5. *p.* 105.
(7) *Euporist. p.* 112.
(8) Comparez l'excellent traité de Kühn, *de dubiâ Aretæi ætate*, in-8°. 1779; l'estimable ouvrage de Charles Weigel: *Aretæus de pulmonum inflammatione*, *in-4°*. 1790; la dissertation de Wiggan en tête de l'édition de Boerhaave, et Ackermann dans *Fabric. bibl. græc. vol. IV. p.* 703. Il suffirait, pour prouver qu'il vivait en Italie, de dire qu'on trouve cités dans ses écrits les vins de Falerne et de plusieurs autres contrées de l'Italie (*Curat. acut. lib. II. c.* 3. *p.* 101.)

gène l'avait portée. On ne peut en effet méconnaître dans son excellent ouvrage les traces du système pneumatique. Il admet trois parties constitutives du corps : les solides, les fluides et les esprits. Le mélange et le rapport convenables de ces diverses parties constituent la santé (1). Il explique l'origine du pneuma de la même manière qu'Aristote et que les stoïciens : cette substance aérienne passe du poumon dans le cœur, et les artères la dispersent ensuite par tout le corps (2). Le cœur est le foyer de la force vitale et de l'âme (3). Les qualités du pneuma déterminent la nature de la plupart des maladies. Un pneuma dense, trouble et humide, produit les obstructions de la rate (4). Les vertiges résultent de la faiblesse de la substance aérienne qui, ne pouvant plus rester fixe, tourne continuellement en cercle ; et l'épilepsie reconnaît la même cause (5). Dans la pleurésie, le pneuma est sec et ténu : il occasione l'émoussement des sens (6). La passion iliaque tient à un pneuma froid et sans activité, qui, ne pouvant se porter ni en haut ni en bas, se fixe et roule long-temps dans les détours des intestins (7). L'épilepsie est déterminée par un pneuma renfermé qui met tout en mouvement (8).

Au reste, Arétée s'accorde avec les pneumatistes, en ce qu'il dérive souvent les maladies et leurs symptômes de la température des élémens, qu'il trouve entre autres dans le froid et la sécheresse la cause de la vieillesse et de la mort (9), et enfin qu'il fait pro-

(1) *Causs. acut. lib. II. c. 3. p. 16.*
(2) *Ibid.*
(3) *Causs. diut. lib. II. c. 6. p. 57. C. — Causs. acut. lib. II. c. 1. p. 10.* καρδίη ζωῆς καὶ ἀναπνοῆς ἀρχή.
(4) *Causs. diut. lib. I. c. 14. p. 43.*
(5) *Cur. diut. lib. I. c. 4. p. 122.*
(6) *Cur. acut. lib. I. c. .1 p. 77.*
(7) *Causs. acut. lib. I. c. 16. p. 18.*
(8) *Ibid. c. 5. p. 3.*
(9) *Ibid. c. 6. 5. p. 3.*

venir diverses affections chroniques du froid et de l'humidité.

Abstraction faite de la secte à laquelle il s'était voué, le médecin de Cappadoce fut sans contredit, après Hippocrate, le meilleur observateur de l'antiquité. Il paraît avoir vu lui-même presque toutes les maladies dont il donne la description, et tous les phénomènes remarquables qu'il signale. Le seul reproche fondé qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir sacrifié souvent la vérité au désir de briller par un style fleuri. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire son histoire de la lèpre, qui est évidemment contraire à la marche de la nature. Il s'étend avec beaucoup trop de complaisance sur la comparaison de la peau des lépreux avec celle d'un éléphant, rapprochement qui a valu le nom d'éléphantiasis à la maladie (1). Mais on ne peut pas trop admirer l'attention continuelle qu'il portait aux forces de la nature (2), aux différences individuelles de la constitution, à celles du climat et aux changemens des saisons : sous ce point de vue, nous devons avouer qu'il était animé du véritable génie de la médecine.

Le tableau de chaque maladie commence par une description de la partie malade, annonçant des connaissances anatomiques bien supérieures à celles du siècle. Ainsi, par exemple, il croit le poumon insensible, formé d'une substance semblable à de la laine (3), pourvu d'un fort petit nombre de nerfs et entièrement privé de muscles. Au contraire, la plèvre jouit d'une grande sensibilité : elle est le siége du mal dans les inflammations de poitrine, lorsque le malade éprouve de vives douleurs. C'est à cause de l'insensibilité du

(1) *Causs. diut. lib. II. c.* 13. *p.* 67. — Comparez, *Hensler*, *Ueber* etc., c'est-à-dire, Traité de la lèpre d'Occident, p. 119.

(2) *Cur. diut. lib. I. c.* 4. *p.* 12. Ξυνομαρτεῖν δὲ τὴν ἰητρείην τῇ ῥαστώνῃ τῆς φύσιος ἄριστον.

(3) *Causs. acut. lib. II. c.* 1. *p.* 10.

poumon que les phthisiques conservent d'autant plus d'espoir qu'ils approchent davantage du terme de leur existence (1). Il décrit, sous le nom d'inflammation de l'aorte, παχείη ἀρτηρίη (2), une maladie particulière sur laquelle les anciens ne nous ont donné aucun détail, et indique, sous celui de κέδματα, une autre affection à laquelle la veine cave est exposée (3). Ailleurs, il réfute avec raison le préjugé déjà moins répandu de son temps, que les vaisseaux du bras se portent à différens viscères du corps (4). Il regarde le foie comme l'organe auquel la nature a spécialement confié la préparation du sang, et place, de même que tous les anciens, le siége du désir dans ce viscère (5). La bile se forme dans la vésicule du fiel, et l'ictère se déclare quand les conduits biliaires sont obstrués (6). La rate est le réservoir du sang noir et coagulé qui s'y purifie (7). Il s'opère dans le colon une espèce de coction produite par des exhalaisons et par des canaux particuliers (8). Cette opinion paraît prouver la connaissance des vaisseaux lactés, qu'on avait en effet entrevus long-temps avant Arétée. Les intestins sont composés de deux membranes, dont l'intérieure est quelquefois ulcérée et entraînée au-dehors par lambeaux dans la dyssenterie (9).

Sa description des reins (10) annonce qu'il soupçonnait déjà l'existence des conduits de Bellini. Ses

(1) *Causs. acut. lib. II. c. 2. p. 15.*
(2) *Cur. acut. lib. II. c. 7. p. 108.*
(3) *Causs. acut. lib. II. c. 8. p. 20.* — Comparez l'excellent ouvrage de Grüner, *Morborum antiquitates*, p. 187.
(4) *Cur. acut. lib. II. c. 2. p. 96.* Ἀΐδρεις γὰρ τῶν ἀποσχισίων, ὅσυ στιμάχω καὶ ἥπατι ξυνῆψαν τὴν ἄνω.
(5) *Causs. acut. lib. II. c. 7. p. 19.* — *Cur. acut. lib. II. c. 6. p. 106* — En cela Arétée se montre véritable éclectique, car les vrais pneumatistes pensaient différemment sur le siége de l'âme.
(6) *Causs. diut. lib. I. c. 15. p. 44.*
(7) *Ibid.* Ἐκμαγεῖον ἐστὶν αἵματος μέλανος, ὃ ἀνακαθαίρεται τῇδε.
(8) *Ibid. p. 45.*
(9) *Causs. diut. lib. II. c. 9. p. 61.*
(10) *Ib. c. 3. p. 52.* Κοιλίαι σμικραὶ ἰσθμοειδέες ἐς τὴν τῶν οὔρων διὰ

idées sur le système nerveux sont conformes à celles du siècle. Il place l'origine des nerfs dans la tête, et les regarde comme les organes des sensations (1); mais il parle aussi de nerfs qui unissent les muscles ensemble (2), et attribue une nature nerveuse à la vessie (3) et aux ligamens de la matrice; ce qui prouve qu'il confondait encore les tendons et les aponévroses avec les nerfs (4). Aussi range-t-il le tétanos, la frénésie et la goutte parmi les affections nerveuses, parce que, dans ces maladies, les tendons et les aponévroses sont affectés et spasmodiquement tendus (5). Sa théorie de l'entre-croisement, χιασμὸς, des nerfs est très-remarquable, et le résultat des observations qu'il avait faites sur l'hémiplégie (6). Il admet dans l'utérus, pendant la grossesse, une double tunique, dont l'interne est sans doute la membrane villeuse de Hunter (7).

A l'égard de sa méthode pratique, elle est infiniment plus simple et plus raisonnée qu'on ne pourrait l'espérer d'un médecin de ce siècle. Il employait fort peu de remèdes, et toujours des médicamens simples, remplissait constamment des indications bien établies, et prescrivait un régime basé sur les principes d'Hippocrate. Grand partisan des vomitifs, il les ordonnait dans la plupart des maladies, non pas seulement pour provoquer une évacuation, mais encore pour dissiper les engorgemens, et opérer une secousse salutaire dans tout le système nerveux (8).

(1) *Cur. acut. lib. I. c. I. p.* 73. Κεφαλὴ χῶρος αἰσθήσιος καὶ νεύρων ἀφέσιος.

(2) *Causs. diut. lib. I. c.* 7. *p.* 34. Νεῦρα ἀπὸ μυῶν ἐς μύας περαιούμενα τόδε τὸ χῦρος τῆς κινήσιος ἴσχει, καὶ τοῖσιν ἀπὸ τῆς κεφαλῆς προδιδοῖ.

(3) *Ibid. lib. II. c.* 4. *p.* 55.

(4) *Ibid. lib. II. c.* 11. *p.* 64.

(5) *Causs. acut. lib. II. c.* 3. *p.* 15. *Cur. acut. lib. I. c.* 1. *p.* 73. *Causs. diut. lib. II. c.* 12. *p.* 65.

(6) *Ibid. lib. I. c.* 7. *p.* 34.

(7) *Causs. diut. lib. II. c.* 11. *p.* 64. Ὁ χιτὼν ὁ ἔνδον ὑπεζωκὼς τῆς ὑστέρης.

(8) *Cur. acut. lib. I. c.* 4. *p.* 82.

Il cherchait à favoriser la coction dans les maladies aiguës, à l'aide de bains chauds, de lavemens et d'un régime convenable. Il conseillait la saignée dans toutes les inflammations, mais constamment du côté opposé à celui qui est malade, suivant en cela l'exemple d'Archigène (1). Le seul motif qui l'engageait à se comporter ainsi, c'est que l'expérience lui avait démontré qu'il vaut toujours mieux tirer le sang des parties les plus éloignées du siége de l'affection. Le castoréum était un de ses remèdes favoris : il l'administrait dans presque toutes les maladies chroniques.

Nous trouvons encore plus évidemment que chez Arétée, des traces du syncrétisme éclectique dans un petit, mais excellent recueil de problèmes de médecine et de physique, que l'antiquité nous a transmis, et dont l'auteur porte le nom de Cassius l'Iatrosophiste. Cet ouvrage peu volumineux renferme plusieurs vérités qui peuvent être utiles même aux médecins de nos jours. C'est pour l'historien un trésor précieux dans lequel il trouve de grandes lumières sur l'esprit dominant du siècle.

Il est clair d'abord que l'auteur explique plusieurs phénomènes du corps animal d'après les principes des pneumatistes. Il attribue, par exemple, l'asphyxie à l'épuisement du pneuma contenu dans les artères (2). La vue double provient de ce que la quantité d'esprit nécessaire à la vision se partage (3). La brûlure n'occasione des phlyctènes que sur les corps vivans, parce que le pneuma n'existe que chez les êtres doués de la vie (4). Le pouls est altéré dans la fièvre, parce que la chaleur atténue le pneuma, augmente sa mobilité, et

(1) *Cur. acut. lib. I. c.* 10. *p.* 89. 90.

(2) *Cassii Iatrosophistæ naturales et medicinales quæstiones. ed. Conr. Gessner. in-8º. Tigur.* 1562. *pr.* 78. *p.* 52. *a. b.*

(3) *P.* 28. *p.* 41. *a.*

(4) *Pr.* 43. *p.* 45. *a.*

accélère ainsi les pulsations des artères (1). Les personnes en colère deviennent rouges, parce que le pneuma se porte avec impétuosité vers leur visage : au contraire, les hommes effrayés pâlissent, parce que le pneuma se retire à l'intérieur (2).

D'un autre côté, Cassius donne aussi l'explication de divers phénomènes à la manière des méthodistes. Très-souvent même il rapporte deux définitions, dont il laisse le choix à la discrétion du lecteur. Le sommeil relâche (3) : la fièvre guérit certaines affections chroniques, en rétablissant le rapport naturel entre les corpuscules primitifs et les pores (4); les personnes atteintes de maladies fébriles changent de couleur, à cause du dérangement de ces corpuscules primitifs invisibles (5), etc. Ce sont là des principes puisés, comme bien d'autres encore, dans le système des méthodistes ; mais bientôt on retrouve les idées de la première école dogmatique, lorsque l'auteur parle de la chaleur intégrante, dans l'augmentation contre nature de laquelle il cherche la cause de la fièvre (6), et quand il dérive cette chaleur du degré de vitesse et de la force du frottement des corpuscules primitifs (7).

Parmi le grand nombre d'observations remarquables que ce petit ouvrage renferme, je me bornerai à relater les suivantes. Les ulcères ronds guérissent moins facilement que ceux dont le contour est anguleux, parce que, dans ces derniers, les parties saines nécessaires à la circulation sont plus rapprochées (8). Il explique très-bien la cause pour laquelle

(1) *Pr.* 67. *p.* 50. *a.*
(2) *Pr.* 49. *p.* 46.
(3) *Pr.* 8. *p.* 34.
(4) *Pr.* 15. *p.* 36. *b.*
(5) *Pr.* 69. *p.* 50. *a.*
(6) *Pr.* 56. *p.* 47. *a.*
(7) *Pr.* 70. *p.* 50. *b.* Τῇ δὲ ποιᾷ παρόδῳ τῶν ὄγκων καὶ παρατρίψει ἡ ποιὰ θερμασία ἀποτελεῖται.
(8) *Pr.* 1. *p.* 32.

on ne peut se coucher que sur le côté malade, en disant qu'alors le viscère affecté se trouve en repos, tandis qu'autrement il est en quelque sorte suspendu, et plus sensible à la douleur (1). Il décrit une inflammation lente de la tête qui résulte d'un coup porté sur cette partie, et qui est presque toujours mortelle (2). Non-seulement il parle de la sympathie existante entre les deux yeux (3), mais encore il explique celle de parties éloignées par la liaison du système nerveux qui perçoit très-facilement les impressions. C'est pour cette raison, ajoute-t-il, que les glandes du cou se gonflent, quand la tête est ulcérée, et que celles de l'aisselle éprouvent le même effet dans les plaies des mains (4). Cette sympathie est aussi la cause pour laquelle on éprouve le besoin de tousser lorsqu'on se gratte l'intérieur de l'oreille (5). L'audition est difficile pendant le bâillement, parce que l'ouverture forcée de la bouche détermine sur les oreilles une pression qui empêche l'air extérieur de s'introduire dans le conduit auditif (6). Il reconnaît les avantages d'un exercice modéré, mais explique fort ingénieusement les suites d'un exercice outré, qui opère une répercussion, ἀντανάκλασις, de bas en haut, de même qu'un corps se relève lorsqu'on le lance avec force contre le sol, tandis qu'il demeure immobile quand on le laisse tomber doucement (7). Il donne le nom de constellation heureuse au gonfle-

(1) *Pr.* 6. *p.* 33. *b.* Ἐκκρεμαμένων δὲ τῶν πεπονθότων, μείζων ἡ ἀντίληψις γίνεται.

(2) *Pr.* 9. *p.* 34. *b.* 35. *a.* — Comparez, *Richter's Anfangsgründe* etc., c'est-à-dire, Elémens de chirurgie. T. II. §. 122.

(3) *Pr.* 14. *p.* 36. *b.*

(4) *Pr.* 40. *p.* 44. *b.* Αἰτιάσαιτο δ' ἄν τις καὶ τὸ πάνυ εὐπαθὲς τοῦ νευρώδους· τοῦτο γὰρ δι' ὑπερβάλλουσαν εὐπάθειαν, θᾶττον τῶν ἄλλων μερῶν τοῦ σώματος, συμπαθεῖ τοῖς πεπονθόσι μέρεσι. Διὰ τοῦτο γοῦν καὶ κατὰ τοὺς ἀδένας χοιράδες συνίστανται περὶ τράχηλον, ἑλκῶν ὄντων περὶ τὴν κεφαλήν· καὶ βουβῶνες ἐν μασχάλῃ, ἑλκῶν περὶ χεῖρα ὄντων.

(5) *Pr.* 20. *p.* 38. *a.*

(6) *Pr.* 21. *p.* 38. *a.*

(7) *Pr.* 26. *p.* 39. *b.* 40. *a.*

ment des parotides qui termine certaines maladies aiguës, et pense que cette tuméfaction tient à l'appétit plus grand du convalescent, et à la trop grande fréquence de la mastication (1). La saveur douce que le cérumen des oreilles prend chez les moribonds (2) n'avait pas échappé à sa sagacité, non plus que le besoin d'éternuer qu'on éprouve en fixant le soleil (3). Il prétend que tous les nerfs s'entre-croisent (4), et explique parfaitement la formation du cal (5).

Hérodote, élève d'Agathinus, qui pratiquait la médecine à Rome sous le règne de Trajan, et qui était zélé sectateur du système pneumatique, enrichit la thérapeutique générale et la diététique de ses observations (6). Il recommandait tous les exercices de la gymnastique (7), l'équitation surtout, dans les maladies aiguës (8), les bains d'huile (9), la natation dans la mer (10), et les eaux minérales (11). Dans un cas de suffocation produite par un amas de mucosités, il se servit d'un coin pour écarter les mâchoires fortement serrées, et tirer les glaires avec la main (12). Il conseillait les bains de sable chaud aux goutteux, aux asthmatiques et aux hydropiques (13). Très-porté en faveur des sudorifiques, il pensait que ces moyens fortifient le pneuma, et le dégagent de tout ce qu'il

(1) *Pr.* 30. *p.* 41. *b.*
(2) *Pr.* 32. *p.* 42.
(3) *Pr.* 36. *p.* 43.
(4) *Pr.* 41. *p.* 44. *b.*
(5) *Pr.* 58. *p.* 47.
(6) *Galen. de diff. puls. lib. IV. p.* 51. — *De facult. simpl. lib. I. p.* 13.
(7) *Oribas. collect. lib. VI. c.* 28—36. *p.* 228.
(8) *Ib. c.* 25. *p.* 226.
(9) *Ib. lib. X. c.* 37. *p.* 473.
(10) *Ib. c.* 39. *p.* 476.
(11) *Ib. c.* 5. *p.* 436.
(12) *Ib. lib. VIII. c.* 7. *p.* 331.
(13) *Ib. lib. X. c.* 8. *p.* 444.

contient d'hétérogène (1). Il détermine très-bien, et d'après l'exemple d'Hippocrate, l'époque à laquelle on doit pratiquer la saignée dans les maladies aiguës (2). On doit remarquer ses observations sur les effets de l'atrabile dans les fièvres (3), et sur les signes qui annoncent la présence des vers dans les affections aiguës (4); mais il en a fait de plus précieuses encore sur les éruptions cutanées qui surviennent dans les maladies aiguës, et qui, d'après sa description, semblent être la rougeole ou les pétéchies (5). Il enseigne à préparer l'ellébore d'une manière qui en détruit tous les effets nuisibles (6).

Magnus d'Ephèse, archiatre à Rome au temps de Galien, ne doit pas être confondu avec un dialecticien du même nom qui vivait beaucoup plus tard (7). Quoique ce médecin appartînt à l'école éclectico-pneumatique, cependant il s'écarta sensiblement des principes d'Archigène (8), définissait le pouls un gonflement et un affaissement alternatifs des artères (9), et plaçait le siége de l'hydrophobie dans l'estomac et le diaphragme (10).

Héliodore, chirurgien célèbre sous l'empereur Trajan (11), nous a laissé d'excellentes observations relatives aux plaies de tête (12). Rien de plus simple

(1) *Oribas. collect. lib. X. c.* 40. *p.* 477.
(2) *Ib. lib. VII. c.* 8. *p.* 261.
(3) *Aët. tetr. III. serm.* 1. *c.* 2. *col.* 438.
(4) *Ib. c.* 39. *col.* 490.
(5) *Ib. tetr. II. serm.* 1. *c.* 129. *col.* 234. 235.
(6) *Oribas. coll. lib. VIII. c.* 3. 4. *p.* 321. 322.
(7) *Galen. de theriac. ad Pison. lib. I. p.* 464. — *Cæl. Aurel. acut. lib. III. c.* 14. *p.* 225. — Le dialecticien était disciple de Zénon de Chypre (*Eunap. vit. Magn. p.* 138.)
(8) *Galen. de diff. puls. lib. III. p.* 32.
(9) *Ib. lib. IV. p.* 51. — On trouve dans l'Anthologie de Brunck (*P. II. p.* 343) une épigramme sur lui :

Μάγνον, ὅτ' εἰς Ἀΐδην κατέβη, τρομέων Ἀϊδωνεὺς
εἶπεν· ἀναστήσων ἤλυθε καὶ νεκύας.

(10) *Cæl. Aurel. l. c.*
(11) *Juvenal. sat. VI. v.* 372.
(12) *Nicet. coll. p.* 86.

que son procédé lorsque les os sont dénudés (1). Le traitement qu'il suivait après l'opération du trépan est fort rationnel (2). Ses règles sur les amputations sont encore de nature à être suivies aujourd'hui (3). Il n'attribue pas de sensibilité aux os (4). Il abandonne quelquefois les fêlures du crâne aux seuls efforts de la nature, espérant qu'elles pourront se consolider (5). Il indique parfaitement bien les signes d'un épanchement après les plaies de la tête (6), et rassemble de bonnes remarques sur l'inflammation des méninges (7); il parle d'une nécrose qui affecte toute la circonférence de l'os, épargnant la partie moyenne (8), et donne le nom de διονυσιακοὶ aux hommes qui portent une exostose sur chaque tempe (9).

Posidonius, médecin du temps de Valens, est mis au nombre des éclectiques par Aëtius. Ses principes sur la cause du cauchemar décèlent un praticien éclairé; et ses observations sur la frénésie, la léthargie et autres maladies des sens internes, annoncent un pathologiste aussi instruit qu'attentif (10).

Dans le même siècle vivait Antyllus, qui contribua beaucoup aux progrès de la chirurgie, de la thérapeutique et de la diététique. Ses écrits étant tous perdus, ou n'ayant pas encore vu le jour, je vais rapporter en peu de mots les plus importans des

(1) *Nicet. coll. p.* 90.
(2) *Ibid. p.* 101.
(3) *Ib. p.* 157.
(4) *Ib. p.* 93.
(5) *Ib. p.* 97.
(6) *Ib. p.* 101.
(7) *Ib. p.* 105.
(8) *Ib. p.* 113.
(9) *Ib. p.* 125.
(10) *Aët. tetr. II. serm.* 2. *c.* 2. *s. c.* 12. *col.* 256. *Qui incubus appellatur, non est dæmon, sed magis præludium et prœmium morbi comitialis aut insaniæ, aut syderationis.* — Comparez, *Philostorg. hist. eccles. lib. VIII. c.* 10. *p.* 524. (*ed. Reading. in-fol. Cantabr.* 1720.)

fragmens que j'ai rassemblés avec soin dans un autre ouvrage (1).

Antyllus distinguait l'hydrocéphale des enfans nouveau-nés suivant son siége, et niait qu'elle pût avoir lieu entre les méninges et le cerveau (2). Il expliquait à la manière des méthodistes l'action des différentes températures de l'air sur le corps, prétendant que la chaleur atténue les mélanges formés des corpuscules primitifs, ἰσχναίνει τὰ σύγκρίματα (3). C'est d'après les mêmes principes qu'il raisonnait sur l'influence du séjour dans des lieux élevés et montagneux, ou bas et marécageux (4). Il soumit la position du malade, le sommeil, et surtout les exercices gymnastiques, à certaines règles qu'il établit avec beaucoup de prudence (5). On trouve dans les fragmens qu'Oribase a conservés, des principes supérieurs à ceux de tous les médecins de l'antiquité, sur la déclamation, le chant et tous les exercices de la gymnastique considérés comme moyens diététiques (6).

Personne non plus, parmi les anciens, n'a laissé, sur la préparation des emplâtres et des onguens, des préceptes aussi sages qu'Antyllus (7); et sous le rapport thérapeutique, on ne peut que louer ses observations sur l'emploi des purgatifs drastiques et des bains (8). Personne n'a mieux spécifié les vaisseaux que l'on doit ouvrir, et les cas dans lesquels il faut avoir recours à la saignée, aux ventouses ou aux scarifications (9). Il conseille même, dans certaines maladies,

(1) *Antylli, veteris chirurgi*, τὰ λείψανα, *præside Curtio Sprengel, ventilanda exhibet Panagiota Nicolaides. in-4°. Halæ*, 1799.
(2) *Nicet. p.* 121.
(3) *Stob. sent.* 99. *f.* 473. *b.*
(4) *Ibid. — Oribas. collect. lib. IX. c.* 11. *p.* 392.
(5) *Oribas. collect. lib. VI. c.* 1. *p.* 189. *c.* 5. *p.* 192. *c.* 6. *p.* 193.
(6) *Ibid. c.* 7. *s. p.* 194.
(7) *Ibid. c.* 36. *p.* 233.
(8) *Ibid. lib. VIII. c.* 5. *p.* 323. *s. lib. X. c.* 3. *p.* 433. *s.*
(9) *Ibid. lib. VII. c.* 7. *p.* 259. *c.* 9. *p.* 262. *c.* 16. *p.* 269. *c.* 18. *p.* 271.

de tirer du sang des artères, disant qu'on n'a pas beaucoup à redouter l'hémorragie, quand on a opéré la section complète du vaisseau (1).

Enfin, un fait très-digne de remarque, c'est qu'Antyllus parle de l'opération de la cataracte par la méthode d'extraction, et recommande ce procédé tant que la cataracte est petite, tandis que lorsqu'elle est volumineuse, on ne peut l'extraire sans vider en même temps l'œil des humeurs qu'il renferme (2). Antyllus propose, comme Asclépiade, la bronchotomie dans les angines qui menacent de suffoquer le malade, et précise très-bien les règles qu'on doit observer dans cette opération (3). Il guérissait l'hydrocèle par la méthode de l'incision (4).

Philagrius, frère de Posidonius, n'eut pas le même mérite qu'Antyllus : cependant il nous intéresse comme chirurgien et lithotomiste. En effet, le premier, il essaya d'extraire un calcul qui avait pénétré jusque dans l'urètre, en pratiquant une incision à la partie supérieure du col de la vessie. C'est la première trace de l'opération de la taille par le haut appareil (5). De même que son frère, Philagrius se déclara contre l'usage qu'on avait alors d'employer des expressions barbares dans la préparation des médicamens. Cet usage lui paraissait inutile et peu convenable (6). On ne lit pas sans intérêt ses règles sur le traitement des engorgemens glandulaires (7), et ses préceptes diététiques (8).

Je dois enfin faire mention d'un épisynthétique,

(1) *Oribas. coll. lib. VII. c.* 14. *p.* 268.
(2) *Rhaz. contin. lib. II. c.* 3. *f.* 41. *c. d.* (*in-fol. Venet.* 1506.)
(3) *Paull. lib. VI. c.* 33. *p.* 186. — *Rhaz. lib. III. c.* 7. *f.* 68. *c.*
(4) *Paull. lib. VI. c.* 82. *p.* 198.
(5) *Aët. tetr. III. serm.* 3. *c.* 5. *col.* 551.
(6) *Ibid. serm.* 4. *c.* 42. *col.* 607.
(7) *Ibid. tetr. IV. serm.* 3. *c.* 9. *col.* 745.
(8) *Ib. tetr. III. serm.* 3. *c.* 8. *col.* 552. — *Philostorg. hist. eccles. lib. VIII. c.* 10. *p.* 524. — *Oribas. lib. V. c.* 17.

nommé Léonides d'Alexandrie, qui vivait sans doute après Galien ; car ce dernier n'en parle pas, tandis que Léonides le cite souvent (1). Ses observations sur le dragonneau annoncent qu'il le connaissait mieux que Soranus (2). Sa définition de la fièvre soporeuse n'est pas fort exacte (3) ; mais ses observations sur l'hydrocéphale (4), les hernies (5), les goîtres (6), et différentes tumeurs enkystées du genre des méliceris (7), méritent d'être lues. Dans la leucophlegmatie, il scarifiait non-seulement les chevilles, mais encore les autres parties du corps (8). Il amputait, extirpait et cautérisait les seins cancéreux (9). Son procédé pour l'opération de la fistule à l'anus diffère peu de celui de Pott (10). Ses remarques sur les ulcères et les verrues des parties génitales sont du plus haut intérêt, de même que celles qui ont pour objet le gonflement et l'inflammation du testicule (11). A la vérité, dans son étiologie, il ne fait pas mention du commerce avec une femme impure ; mais les bords calleux qu'il indique comme le caractère distinctif de ces sortes d'ulcères, tiennent évidemment à la présence d'un vice interne.

(1) *Introd. p.* 373. — *Aët. tetr. IV. serm.* 2. *c.* 11. *col.* 688.

(2) *Paull. lib. IV. c.* 59. *p.* 159. — *Aët. tetr. IV. serm.* 2. *c.* 85. *col.* 736.

(3) *Cœl. Aurel. acut. lib. II. c.* 1. *p.* 75.

(4) *Aët. tetr. II. serm.* 2. *c.* 1. *p.* 241.

(5) *Id. tetr. IV. serm.* 2. *c.* 23. *col.* 693. — Il fut en effet le premier qui n'attribua pas toutes les hernies à la rupture du péritoine, et qui admit aussi dans certains cas la dilatation de cette membrane.

(6) *Id. serm.* 3. *c.* 5. *col.* 741.

(7) *Ib. c.* 7. *col.* 743. *s.*

(8) *Id. tetr. III. serm.* 2. *c.* 30. *col.* 544.

(9) *Id. tetr. IV. serm.* 4. *c.* 45. *col.* 800.

(10) *Ib. serm.* 2. *c.* 11. *col.* 688.

(11) *Ib. c.* 13—22. *col.* 688—692.

CHAPITRE SIXIÈME.

Médecine de Galien.

De tous les médecins de l'antiquité, aucun n'a possédé un génie aussi brillant, une érudition aussi vaste et des talens aussi rares que Claude Galien, de Pergame: aucun n'a su se distinguer autant que lui dans toutes les branches de l'art de guérir. Ce savant, qui possédait des connaissances universelles, et qui n'eut jamais d'égal, vivait dans un temps où les écoles de médecine étaient en proie aux dissensions les plus pernicieuses; où, jaloux de fonder de nouveaux systèmes et de réunir ensemble la dialectique et la théorie, les savans proscrivaient, pour ainsi dire, ceux qui ne partageaient pas leur manière de voir; où le mérite du praticien n'était évalué que d'après le nombre des recettes, souvent absurdes, qu'il accumulait; où enfin les partisans des écoles d'Erasistrate, d'Hérophile, d'Hippocrate et des sectes empirique, méthodique et pneumatique, tous partagés d'opinions, ne s'accordaient que sur un seul point, celui de convertir la médecine en un tissu de subtilités frivoles et de discussions inutiles. Au milieu de ce désordre parut le grand Galien, qui remit les médecins dans la route abandonnée depuis si long-temps, dans celle que le vieillard de Cos avait parcourue le premier, mais qui avait été si peu fréquentée après lui, dans celle, enfin, de la nature et de la vérité. Voulant concilier tous les partis, et mettre un terme à leurs interminables débats, il

choisit pour base le système contenu dans les ouvrages de Platon, et dans ceux qu'on prétendait à tort être sortis de la plume d'Hippocrate. Il fondit ensemble les opinions philosophiques de Platon et d'Aristote (1), comme l'avait fait son contemporain Alexandre de Damas (2). Il s'efforça également de réunir les dogmes de tous ses prédecesseurs, notamment des plus célèbres parmi les Grecs; et l'on s'aperçoit sans peine combien il éprouva souvent de difficultés à mettre en harmonie les dogmes d'Hippocrate, de Platon et d'Aristote.

Une immense érudition et une éloquence peu commune le favorisèrent dans ce travail pénible; et, quoiqu'on puisse lui reprocher quelquefois son extrême prolixité, il a toujours le don de persuader quand il ne peut convaincre. Le talent extraordinaire avec lequel il savait mettre à profit les inépuisables ressources de sa langue, et l'abus qu'il en fit souvent, expliquent les contradictions sans nombre dont il se rendit coupable; cependant on ne peut retenir son étonnement quand on le voit demeurer presque toujours conséquent, et lorsqu'on reconnaît que son système, composé, comme celui des pneumatistes, des débris de toutes les anciennes doctrines, forme néanmoins un ensemble séduisant et bien coordonné. On n'admire pas moins le soin qu'il a consacré à chacun de ses écrits en particulier, bien que le nombre en soit presque incalculable.

Toutes ces qualités, qui contrastent d'une manière si frappante avec l'esprit général du siècle, firent que Galien, de son vivant même, mais surtout après sa mort, fut regardé comme un modèle qu'on pouvait bien admirer,

(1) Voyez les lettres de Kurt Sprengel sur le système philosophique de Galien, dans ses *Beytrægen* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, cah. 1. p. 117—195.

(2) *De prænot. ad Epigen.* p. 455.

mais à la hauteur duquel il était impossible d'atteindre. Nous devons donc féliciter les siècles de barbarie de l'avoir choisi pour idole, puisque c'est par lui que les trésors précieux de la philosophie des anciens ont survécu à la décadence et à la ruine des sciences. Cependant il faut convenir que le respect porté, dans ces temps d'ignorance, au médecin de Pergame, n'était pas moins ridicule que le mépris auquel plusieurs médecins des siècles derniers ont prétendu vouer, à leur propre honte, le plus savant de toute l'antiquité.

La vie de cet homme extraordinaire est assez intéressante pour mériter une place dans l'histoire de la science. Galien naquit à Pergame, dans l'Asie mineure, l'an 131 de l'ère vulgaire. Il ne laisse échapper aucune occasion de représenter son père, qui s'appelait Nicon, et qui exerçait la profession d'architecte (1), comme un homme fort instruit, très-actif, et d'un excellent caractère; mais il raconte une foule d'anecdotes scandaleuses sur sa mère Xanthippe (2). Son père lui donna une éducation recherchée, et l'initia lui-même dans les mystères de la philosophie d'Aristote, dont, en effet, on voit à chaque instant percer les principes dans ses écrits (3). Ensuite il étudia la philosophie sous un platonicien nommé Gaius, un stoïcien et un épicurien (4). Jeune encore, il avait fait de si grands progrès dans la dialectique stoïcienne, qu'il écrivit des commentaires sur la Dialectique de Chrysippe; mais lui-même faisait peu de cas de cet ouvrage. Il assure aussi que, sans l'esprit naturel dont il était doué, et sans le penchant qu'il avait pour les démonstrations géométriques, il se serait infailliblement en-

(1) *Suidas, T. I. p.* 465. — *Tzetzes, chil. XII. hist.* 397.

(2) *Galen. de dignosc. animi morb. p.* 357. — *De euchymiâ et cacochymiâ, p.* 352.

(3) *Id. de different. puls. lib. II. p.* 22.

(4) *Id. admin. anat. lib. I. p.* 120. — *De libr. propr. p.* 365.

foncé dans les ténèbres du pyrrhonisme (1). Un songe détermina son père à lui faire étudier la médecine (2). Satyrus, habile anatomiste et disciple de Quintus, alors fort célèbre (3), Stratonicus, médecin de l'école hippocratique (4), et Æschrion, attaché à la secte des empiriques (5), lui enseignèrent tour à tour les principes de leurs systèmes. Après la mort de son père, le jeune Galien, âgé de vingt-un ans, alla à Smyrne pour y entendre les leçons de Pélops, disciple de Numesianus, et celles du platonicien Albinus (6). De là, il se rendit à Corinthe, afin d'étudier sous Numesianus, philosophe célèbre et disciple de Quintus. Bientôt après il entreprit des voyages, dans l'intention d'accroître ses connaissances, et surtout d'en acquérir de nouvelles en histoire naturelle. Il parcourut entre autres la Lycie pour y chercher du jayet, réfuta l'opinion que cette substance se trouve sur les bords du fleuve Gagat, puis alla en Palestine pour observer l'asphalte de la mer Morte (7).

A cette époque, Alexandrie était en quelque sorte le centre du monde savant ; et le meilleur titre de recommandation pour un médecin était d'avoir fait ses études dans cette ville. Galien résolut donc d'y passer quelque temps et de s'y perfectionner dans l'anatomie, qui n'était cultivée nulle part avec autant de zèle (8). Un certain Héraclianus est celui de tous ses

(1) *De libr. propr. p.* 367. — *De dignosc. animi morb. p.* 357.
(2) *Meth. med. lib. IX. p.* 130.
(3) *Comm.* 1. *in Hipp. prorrhet. lib. I. p.* 172. — *De lib. propr. p.* 370. — Il avait écrit contre Hippocrate ; mais ses ouvrages polémiques n'eurent aucun succès (*Anat. admin. lib. I. p.* 120).
(4) *De atrâ bile, p.* 359.
(5) *De facult. simpl. lib. IX. p.* 148. — Æschrion avait un remède particulier pour chaque symptôme : de là le grand nombre de compositions de toutes espèces recommandées par Galien. Il vantait, entre autres, les crabes calcinés contre la rage.
(6) *Ibid.* — *De dogm. Hipp. et Plat. lib. VI. p.* 300. — *De lib. propr. p.* 362. — *Comm.* 2. *in lib. de nat. hum. p.* 22.
(7) *De facult. simpl. lib. IX. p.* 123.
(8) *Admin. anat. lib. I. p.* 119.

maîtres dont il parle avec le plus d'éloges (1). A l'âge de vingt-huit ans, il retourna dans sa patrie, où les prêtres d'Esculape, et des gymnases situés dans le voisinage du temple, le chargèrent du soin de traiter les athlètes (2). Une révolution qui éclata à Pergame, l'engagea à quitter cette ville; et les avantages que Rome offrait à tous les médecins grecs, le portèrent à choisir la capitale du monde pour sa résidence : il était alors âgé de trente-quatre ans (3). Il n'y fut pas plus tôt arrivé que, s'étant luxé le bras, il se vit contraint de garder le lit pendant quelques semaines (4). Mais sa pratique heureuse, son extrême sagacité dans le pronostic et sa grande habileté en anatomie, ne tardèrent pas à lui attirer une telle célébrité qu'il devint l'objet de la jalousie de tous les médecins de Rome. Plusieurs grands et philosophes de l'empire l'engagèrent à ouvrir des cours publics d'anatomie. Il se lia particulièrement avec le consul Boethus, avec les philosophes Eudème et Alexandre de Damas, et avec Sévère, qui dans la suite fut revêtu de la pourpre impériale (5). Cependant il est à présumer que sa pratique n'était pas fort étendue à Rome, puisqu'il allait voir deux fois par jour, à la campagne, un de ses domestiques atteint d'une ophthalmie (6). Voyant enfin que ses confrères cherchaient toutes les occasions de lui nuire, il interrompit ses leçons (7). La haine des médecins de Rome, qui lui prodiguaient les épithètes les plus offensantes, s'accrut à tel point, qu'une maladie épidémique ayant éclaté dans la ville, il se rendit en toute

(1) *Comm. 2. in lib. de nat. hum. p.* 22.
(2) *Comm. 3. in lib. de fractur. p.* 565.
(3) *Admin. anat. l. c.* ἄρχειν ἠρχμένυ Ἀντωνίυ.
(4) *Comm. 1. in lib. de articul. p.* 594.
(5) *De prænot. ad Epigen. p.* 452. 453. 455.
(6) *De curat. per sanguin. miss. p.* 27.
(7) *De libr. propr. p.* 362. — Il parle avec le plus grand mépris des médecins de Rome. Il raconte même que, jaloux de l'habileté d'un médecin grec, ils empoisonnèrent ce médecin, ainsi que ses deux aides.

hâte à Brindes, où il s'embarqua pour la Grèce (1). Il était alors dans sa trente-cinquième année, et résolut de parcourir différens pays pour observer sur les lieux mêmes les productions de la nature et les médicamens. Il visita d'abord l'île de Chypre, prit connaissance de l'excellente manière dont on y travaillait les métaux, et en rapporta le *diphryges* (2). Il retourna une seconde fois en Palestine, pour y observer l'arbrisseau qui produit le baume, s'arrêta quelque temps à Lemnos, pour voir de ses propres yeux la préparation de la terre sigillée, et reconnut qu'on ne mêlait pas de sang avec cette terre, ainsi qu'on le croyait généralement (3). Il aborda une seconde fois dans cette île lors de son retour à Rome, qui ne fut pas différé de long-temps.

En effet, au bout d'un an, les empereurs Marc-Aurèle et Lucius Vérus qui se trouvaient à Aquilée, où ils se disposaient à la guerre contre les Marcomans et autres nations germaniques, le rappelèrent auprès de leur personne. Il traversa la Thrace et la Macédoine à pied, et resta auprès des empereurs à Aquilée, pour leur préparer la thériaque (4); mais la peste ayant éclaté dans les environs et fait périr Lucius Vérus, Galien reprit la route de Rome, où il venait d'être nommé médecin du jeune empereur Commode (5). On ne connaît pas positivement l'époque à laquelle il retourna dans sa patrie, ni l'année de sa mort. Un passage de ses

(1) *De prœnot. ad Epigen. p.* 458. — *De motu muscul. p.* 560.

(2) *De facult. simpl. medic. lib. X. p.* 117. 125. — *Comm.* 3. *in lib. de victu acut. p.* 74.

(3) *Ibid.*

(4) *De antidot. lib. I. p.* 433.

(5) *De antidot. lib. I. p.* 433. — Il devait rester auprès des empereurs; mais il assura qu'Esculape, le dieu de son pays, en avait décidé autrement. (*De libr. propr. p.* 363.)

écrits (1) prouve qu'il vivait encore sous le règne de Pertinax et de Septime Sévère. Suidas paraît avoir raison en disant qu'il atteignit l'âge de soixante et dix ans (2).

Le syncrétisme qui régnait alors, avait inspiré à Galien du dégoût pour toutes les sectes; et l'étude qu'il fit des divers systèmes, lui apprit aussi à connaître les défauts de chacun, mais occasiona aussi cette variabilité d'opinion qui dégénère souvent en contradiction (3). Il appelait esclaves tous ceux qui se déclaraient pour l'école de Praxagoras ou pour celle d'Hippocrate (4). Lui-même adopta les principes du médecin de Cos, et surtout la doctrine contenue dans les écrits apocryphes; mais il les expliqua d'après les idées qui servent de base aux systèmes de Platon et d'Aristote. Quoiqu'il dise que les ennemis d'Hippocrate sont ou des ignorans, ou des dialecticiens pointilleux dont les discussions répugnent souvent au sens commun le plus grossier (5), lui-même n'est pas entièrement à l'abri de ce reproche; et il semble avouer que ce n'était pas positivement pour avoir écrit contre Hippocrate qu'il en voulait à tous les dialecticiens (6).

Ses ouvrages ne sont point exempts de subtilités qui doivent être attribuées à la méthode dialectique

(1) *De libr. propr. p.* 368. Πρὸς τῆς ἀπὸ τῶν αἱρέσεων τῶν ἐπὶ Περτίνακος δημοσίᾳ ῥηθέντων. — *De antidot. l. c.* Τῷ μὲν ἐν νῦν ἡμῖν αὐτοκράτορι Σεβήρῳ τὴν ἀντίδοτον ἐσκεύασα.

(2) *L. c.* — Suivant Gabriel Bakhtischwah, il parvint à l'âge de quatre-vingts ans (*Casiri bibl. Escurial. vol. I. p.* 256). — Comparez, sur la vie de Galien, *Labbe*, *elogium chronologicum Galeni*, dans *Fabric. bibl. græc. lib. IV. c.* 17. *p.* 509. — Ackermann, dans *Fabric. bibl. græc. tom. V. p.* 385. — On trouve dans Montfaucon (tom. III. P. I. pl. XV, et suppl. tom. I. pl. LXVIII) des médailles frappées en l'honneur de Galien par la ville de Pergame.

(3) Voy. un passage frappant à cet égard, *de loc. affect. lib. III. p.* 871.

(4) *De libr. propr. p.* 362.

(5) *De facult. purgant. medic. p.* 487. — Comparez, *de dogm. Hipp. et Plat. lib. IX. p.* 338. — *De facult. simpl. medic. lib. I. p.* 13.

(6) *Adv. Lycum. p.* 329. Ἀνεμέσητον μὲν δήπε Λύκῳ καὶ παντὶ τῷ βουληθέντι πρὸς Ἱπποκράτην γράφειν.

généralement adoptée dans toutes les écoles de médecine. Bien qu'il déclare ne pas vouloir disputer sur les mots (1), on ne peut s'empêcher de reconnaître de vraies disputes de mots dans plus d'un endroit de ses ouvrages. Il cherche à excuser sa prolixité asiatique par la nécessité de réfuter complètement ses adversaires (2). Il prétend avoir toujours évité les répétitions, quoique la lecture de ses écrits en fasse à chaque instant découvrir (3). En vain s'efforce-t-il de prouver qu'il est sans prétentions, qu'il attache peu de prix au suffrage des hommes, que la vérité et les progrès de la science sont l'unique but de ses efforts, et que, pour cette raison, il ne mettait jamais son nom en tête de ses ouvrages (4) : malgré toutes ces assertions, il avait une très-haute idée de son mérite. Il ne craignait pas de dire que si le médecin de Cos avait rendu service à la médecine en ouvrant la véritable route, c'était lui qui en avait aplani les difficultés, comme Trajan avait rendu praticables les routes de l'Empire Romain (5).

Autant il s'explique formellement dans plusieurs endroits en faveur de l'utilité de la théorie, qu'il déclare préférable et supérieure à l'empirisme, et paraît peu disposé à partager l'opinion des sceptiques, qui prétendaient bannir la certitude de toutes les sciences (6); autant, au contraire, il autorise le doute philosophique à l'égard des choses qui ne peuvent être l'objet de l'observation, comme, par exemple, l'essence de l'âme humaine (7). On s'étonne

(1) *De facult. simpl. med. lib. V. p.* 57.
(2) *Ibid. lib. III. p.* 29.
(3) *De dogm. Hipp. et Plat. lib. VIII. p.* 311.
(4) *Meth. med. lib. VII. p.* 106.
(5) *Meth. med. lib. IX. p.* 134.
(6) *De facult. simpl. medic. lib. I. p.* 13.
(7) *Ibid. lib. V. p.* 60. — *De format. fœtûs, p.* 221. Οὐδεμίαν εὑρίσκων δόξαν ἀποδεδειγμένην ἐπιστημονικῶς, ἀπορεῖν ὁμολογῶ περὶ ψυχῆς ἐσίας, ἐδ' ἄχρι τἔ πιθανἔ προελθεῖν δυνάμενος. — Comparez, *K. Sprengel's Beytraege* etc.,

avec raison, quoique le fait n'en soit pas moins constant, qu'un aussi grand philosophe, un homme qui connaissait aussi bien la nature, ait pu céder au torrent de son siècle, et adopter les préjugés les plus absurdes (1); mais les Lucien ont été des phénomènes rares en tout temps.

Cependant, lorsqu'on fait abstraction de ces légères taches, et qu'on lit attentivement les écrits de Galien, non-seulement on est saisi d'admiration pour ce vaste génie qui embrasse tout d'un seul coup d'œil, mais encore on est entraîné involontairement, et comme par sympathie, en voyant quelle opinion il avait de la bonté et de la sagesse de la Providence, et quel attendrissement il éprouve quand il parle de l'Être suprême. Rempli d'indignation contre les blasphémateurs de la divinité, voici comment il s'exprime dans un passage de ses écrits (2): « Pourquoi disputerais-je plus long-temps avec ces êtres « dépourvus de raison? Les personnes sensées ne « seraient-elles pas en droit de me blâmer et de me « reprocher, à juste titre, de profaner le langage sacré, « qui doit être réservé pour les hymnes à l'honneur « du Créateur de l'univers?.... La véritable piété ne « consiste pas à immoler des hécatombes, ou à brûler « mille parfums délicieux en son honneur, mais à « reconnaître et à proclamer hautement sa sagesse, sa « toute-puissance, son amour et sa bonté. Le père « de la nature entière a prouvé sa bonté en pour-

c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, cah. I, p. 173.

(1) Etant atteint d'une pleurésie dans sa jeunesse, Esculape lui apparut en songe, et lui conseilla la saignée qui eut une issue des plus heureuses. (*De curat. per venæ sect. p.* 27.) Ce fut encore Esculape qui le détourna de suivre les empereurs dans leur expédition contre les Germains. (*De libr. propr. p.* 362.) On possédait même autrefois un ouvrage consacré à la médecine d'Homère, dans lequel il s'érigeait en défenseur des enchantemens. (*Alex. Trall. lib.* IX. *c.* 4. *p.* 538.)

(2) *De usu part. lib. III. p.* 402.

« voyant sagement au bonheur de toutes ses créa-« tures, en donnant à chacune ce qui peut lui être « réellement utile. Célébrons-le donc par nos « hymnes et nos chants!.... Il a montré sa sagesse « infinie en choisissant les meilleurs moyens pour « parvenir à ses fins bienfaisantes, et il a donné des « preuves de sa toute-puissance en créant chaque « chose parfaitement conforme à sa destination. C'est « ainsi que sa volonté fut accomplie. »

Un homme pénétré de sentimens si purs à l'égard de la Divinité, ne pouvait manquer de trouver fort étranges les idées du Législateur des Juifs sur la création du monde, idées qui excluent toute espèce de raisonnement sur le but que s'est proposé la nature. (1). Il ne devait point non plus approuver les mystères d'une religion qui, malgré les sages intentions du fondateur, était déjà dégénérée, et interdisait entièrement l'usage de la raison, c'est-à-dire du don le plus précieux que nous ait accordé la providence divine (2). Ce mépris pour le christianisme, que l'on confondait avec la religion de Moïse, était commun à Galien et aux hommes les plus éclairés de la Grèce et de Rome.

Essayons maintenant de réunir dans un cadre étroit, mais conforme à la vérité, les services rendus par le médecin de Pergame à chaque branche de l'art de guérir, et commençons par l'anatomie.

Galien s'était formé à Alexandrie, le berceau de l'anatomie; et cette science fut, pendant toute sa vie, son occupation favorite. Sans se livrer à des recherches trop minutieuses, il la regardait comme le fondement de l'art de guérir (3). Cependant il paraît avoir eu fort peu d'occasions d'ajouter aux découvertes de

(1) *De usu part. lib. IX. p.* 494.

(2) *De diff. puls. lib. II. p.* 22. *lib. III. p.* 34. — *Diagnos. affect. renal. p.* 421. — Comparez, *Kurt Sprengel's Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, cah. I. p. 123—128.

(3) *Admin. anat. lib. II. p.* 129.

ses prédécesseurs par des ouvertures de cadavres (1). Nulle part il ne dit avoir tracé ses descriptions d'après l'inspection du corps humain, et ne parle que de ses nombreuses dissections de singes et d'autres animaux. Il s'estime heureux d'avoir pu observer à Alexandrie deux squelettes humains, dont l'un était celui d'un voleur qu'on avait privé de la sépulture, et conseille à ceux qui veulent étudier l'ostéologie sur la nature elle-même, de se rendre dans cette ville (2). Il recommandait aussi de disséquer les espèces de singes dont la structure se rapproche le plus de celle de l'homme, afin de n'être point embarrassé si l'occasion se présentait d'ouvrir un cadavre (3). Après les singes, on doit choisir les mammifères dont l'organisation s'éloigne le moins de la nôtre; et il avait disséqué un grand nombre de ces animaux (4), pour apprendre si la nature suit une marche uniforme dans tous ses ouvrages (5). C'est d'après leur ressemblance plus ou moins grande avec l'homme, qu'il range les diverses classes d'animaux : aux singes succèdent ceux qui ont le plus de rapport avec eux, puis les ours et les autres carnassiers, καρχαρόδοντα, enfin les solipèdes et les ruminans. Cependant Galien ne déterminait pas avec assez de soin les caractères distinctifs de ces diverses classes. Lorsque, par exemple, un animal a un doigt séparé des autres, il prétend que son organisation ressemble à celle de l'homme (6); et

(1) *Vesal. de radic. chyn. p.* 632 (*Opp. ed. Albin. in-fol. Lugd. Bat.* 1723.)
(2) *Ibid. lib.* I. *p.* 119-120.
(3) *Ibid. lib. III. p.* 144. — *De composit. medic. sec. genera, lib. II. p.* 351. — Il parle en cet endroit des médecins qui, pendant la guerre contre les Germains, avaient voulu disséquer des cadavres humains, sans aucune connaissance préliminaire.
(4) *De dogm. Hipp. et Plat. lib. VII. p.* 311.
(5) *Admin. anat. lib. VI. p.* 167. Πολλάκις ἀνέτεμον τοὺς ὄφεις καὶ τοὺς μύας — ἕνεκα τοῦ πεισθῆναι βεβαίως, ἕνα τὸν ἐντέχνως τὸν διαπλάττοντα ταῦτα, καὶ ἕως τῷ ἤθει τοῦ ζώου τὸ σῶμα ἐστὶν οἰκεῖον ἐν πᾶσιν.
(6) *Admin. anat. lib. VI. p.* 167.

quand la mâchoire supérieure est dépourvue de canines, il dit que l'on trouve plusieurs estomacs (1). Il assure positivement n'avoir rencontré que chez les singes, les quatre vaisseaux de la matrice décrits par Hérophile (2). N'est-il pas naturel de conclure, d'après toutes ces assertions, qu'il n'eut pas, pour observer les cadavres humains, les occasions dont Hérophile avait si bien su profiter? Ayant rencontré un double conduit biliaire dans les animaux, il pense que l'homme est dans le même cas; et ce double canal lui sert même pour expliquer la maladie d'Eudémus (3).

Ces fausses applications des observations faites sur les animaux, se rencontrent particulièrement dans son ostéologie, quoiqu'il lui fût infiniment plus facile d'acquérir à cet égard des connaissances dues au témoignage de ses propres yeux. Le sacrum n'est formé que de trois parties, et le coccyx constitue en quelque sorte la quatrième. Sept pièces distinctes composent le sternum (4). Il assure n'avoir trouvé que douze côtes dans tous les animaux, et n'en avoir que fort rarement rencontré onze ou treize (5).

Galien a fait en myologie des découvertes importantes. Il a donné entre autres la description de huit muscles inconnus jusqu'à lui, dont deux destinés à la mastication, et deux aux mouvemens du bras et de la poitrine (6). Il a observé le premier le muscle poplité, qu'il dit ne pouvoir être aperçu que lorsqu'on a enlevé les jumeaux, et servir à fléchir la jambe en dehors (7). Le muscle peaussier, πλάτυσμα μυῶδες, paraît

(1) *Admin. anat. p.* 168.
(2) *De dissect. matric. p.* 211.
(3) *De temperament. lib. II. p.* 77.
(4) *De usu part. lib. XII. p.* 507.
(5) *Admin. anat. lib. VIII. p.* 185.
(6) *Ibid. lib. I. p.* 121.
(7) *Ibid. lib. II. p.* 132.

également avoir été découvert par lui : il en cherchait les attaches aux apophyses épineuses des vertèbres (1). Il refuse une texture musculeuse au cœur, parce qu'elle est trop simple pour servir aux fonctions multipliées de l'organe (2). Ce dernier est situé dans le milieu de la poitrine (3). Il en décrit parfaitement les fibres transversales et toute la structure (4). Il indique fort bien aussi les muscles du larynx, particulièrement les sterno et thyro-hyoïdiens (5). Il connaissait peu les muscles moteurs de l'œil, ou au moins ignorait l'existence du grand oblique (6). Les temporaux sont fort petits chez l'homme et les animaux qui lui ressemblent, mais très-volumineux dans les autres classes (7). Il prétend avoir découvert, et décrit assez bien l'origine du tendon d'Achille, qui naît des deux jumeaux et du solitaire (8). Sa description des muscles du dos, des ligamens de la colonne vertébrale, et de cette colonne elle-même, est également très-fidèle (9). Cependant il a donné lieu à une erreur qui subsista long-temps après lui, sur la structure des muscles, en disant qu'ils sont composés de fibres nerveuses et tendineuses (10). Il en occasiona encore une autre à l'égard de l'action des muscles intercostaux; car il prétend que les externes rétrécissent la poitrine, et que les internes la dilatent (11).

Son angiologie n'est guère plus complète que celle d'Hérophile et d'Erasistrate. Les veines naissent

(1) *Admin. anat. lib. IV. p.* 149.
(2) *Ibid. lib. VII. p.* 178.
(3) *De usu part. lib. V. p.* 423.
(4) *Ibid. lib. V. p.* 425.
(5) *Ibid. lib. VII. p.* 448.
(6) *Ibid. lib. X. p.* 478.
(7) *Ibid. lib. XI. p.* 484.
(8) *De compos. medic. sec. genera, lib. II. p.* 350.
(9) *De usu part. lib. XIII. p,* 510.
(10) *De motu muscul. p.* 553.
(11) *De dissect. muscul. p.* 92. *ed. Froben.*

du foie, et les artères du cœur (1). Ces deux ordres de vaisseaux sont entièrement dépourvus de sensibilité (2). Le passage d'un livre apocryphe (3), dans lequel on a cru voir indiquée la circulation du sang, n'a pas la force de preuve qu'on a prétendu lui attribuer. Cependant Galien connaissait fort bien les anastomoses des veines et des artères (4). Sa description des veines jugulaires n'a certainement été faite que d'après les animaux (5). L'aorte se compose de deux branches, l'une ascendante et l'autre descendante (6). Les carotides forment près de la glande pituitaire, dans le cerveau, un lacis admirable qui ne s'aperçoit que chez les animaux (7). Les vaisseaux des mamelles s'anastomosent avec ceux du bas-ventre; ce qui explique la sympathie existante entre les seins et l'utérus (8). L'artère spermatique gauche provient du tronc de la rénale (9). Il connaissait le trou de Botal, son usage chez le fœtus, et les changemens qu'il subit avec l'âge (10).

Pour donner une preuve de ses connaissances sur le cerveau et le système nerveux, je remarquerai d'abord qu'il dérivait du cerveau les nerfs des sensations, et de la moelle épinière ceux des mouvemens (11). Ces derniers sont plus durs que les autres. Plusieurs nerfs destinés d'abord aux sensations, finissent par servir aux mouvemens, tandis que d'autres conservent leur première destination jusque dans

(1) *De dissect. muscul. lib. XV. p.* 534.
(2) *Ibid. lib. XVI. p.* 548.
(3) *Introduct. p.* 373. Ἐκ μὲν οὖν τῶν ἄνω φλέβες ἀπὸ καρδίας εἰς αὐτὸν ὀχετεύουσι τὴν τροφὴν κατὰ τὸ λεγόμενον ληχηνεῖον ἐκ τῶν πρὸς τῇ βάσει ἀρτηριῶν.
(4) *De facult. nat. lib. III. p.* 114.
(5) *Arter. et venar. dissect. p.* 200.
(6) *Ibid. p.* 203. — *De usu part. lib. XVI. p.* 538.
(7) *De usu part. lib. IX. p.* 464.
(8) *Ibid. p.* 202. *lib. XIV. p.* 525.
(9) *Ib. p.* 204.
(10) *Ibid. lib. V. p.* 426. *lib. XV. p.* 535.
(11) *Ibid. p.* 534.

leurs filets les plus déliés (1). Certains viscères, le cœur par exemple, ne reçoivent pas de nerfs, et sont par conséquent insensibles (2). Le cerveau est probablement le siége de l'âme raisonnable, comme le cœur est celui de la colère et du courage, comme le foie est celui du désir (3). Aristote s'est trompé en croyant que le cerveau sert à modérer la chaleur naturelle du cœur (4). Le pneuma engendré dans les ventricules du cerveau, éprouve un véritable mouvement alternatif d'inspiration et d'expiration, au moyen duquel s'opèrent les fonctions de l'âme, et qui se dénote de lui-même par les battemens continuels du cerveau (5). Il se forme dans les ventricules de ce dernier viscère une humeur pituiteuse (6) qui coule dans la gorge et dans le nez, au travers des trous dont l'ethmoïde est criblé (7). Galien compare la glande pinéale au pylore, et les croit tous deux de nature glanduleuse : la première est chargée de conduire le pneuma du ventricule moyen dans le quatrième, ou celui du cervelet. A cette occasion le médecin de Pergame décrit les éminences du cerveau qui reçurent par la suite le nom de *nates* et *testes* (8). Dans un autre endroit (9), il indique aussi le *septum lucidum* et le corps calleux.

Quant à ce qui concerne les paires de nerfs auxquelles le cerveau donne naissance, il décrit les nerfs olfactifs de manière à démontrer qu'il ne les a pas observés chez l'homme (10). Les nerfs optiques sont les

(1) *De usu part. lib. IX. p.* 467. 468. *lib. XVI. p.* 538.
(2) *Ibid. lib. V. p.* 424.
(3) *De dogm. Hipp. et Plat. lib. VII. p.* 318.
(4) *De usu part. lib. VIII. p.* 451.
(5) *Ibid. p.* 457.
(6) *Ibid. p.* 456.
(7) *Ibid. p.* 462.
(8) *Ibid. lib. VIII. p.* 460.
(9) *Admin. anat. lib. IX. p.* 196.
(10) *De nervor. dissect. p.* 204.

plus mous de tous. Ils ne se croisent pas, ainsi qu'on le croyait autrefois, mais s'accolent et se réunissent ensemble, puis se portent aux yeux dans des directions opposées (1). La paire suivante sert au mouvement des yeux. Galien ne connaissait de la cinquième que deux de ses branches, les nerfs maxillaires supérieur et inférieur. Il indique fort bien la manière dont le tronc principal de cette paire sort par la fente orbitaire avec la branche nasale de celle qui est destinée aux mouvemens de l'œil, et celle dont la troisième branche de la cinquième paire fournit les nerfs du goût et du palais. Il ne fait pas provenir, comme Marinus, les nerfs acoustique et facial d'une même racine, mais les confond cependant ensemble. Il ne croit pas que le canal pyramidal de l'os temporal qui loge le nerf auditif soit sans issue, et dit que les anciens anatomistes n'étaient pas assez habiles dans l'art des dissections pour découvrir les ouvertures dont son fond est percé (2). En prétendant que le nerf facial s'anastomose avec la cinquième paire, il confond évidemment ensemble la branche auriculaire du facial avec les rameaux temporaux superficiels du maxillaire inférieur. Sa description de la paire vague et de ses connexions nombreuses avec le grand sympathique est fort juste (3). Mais en examinant attentivement celle de sa septième paire ou du nerf hypoglosse, on voit qu'il a confondu ce dernier avec le rameau laryngé de la paire vague. Il décrit fort bien le nerf récurrent (4); mais il dérive le grand sympathique presque uniquement de la huitième paire (5).

(1) *De nervor. dissect.* p. 205. — *De usu part. lib.* X. p. 480.

(2) *Ibid.* — *De usu part. lib.* IX. p. 467. — Galien dit que la plus grande mollesse du nerf auditif le distingue suffisamment du facial. (*Ibid. lib.* VIII. p. 455.)

(3) *De usu part. l. c.* p. 542.

(4) *De nervor. dissect.* p. 205. — *De usu. part. lib.* XVI. p. 540.

(5) *De nervor. dissect. l. c.* — *De usu part. l. c.* p. 543. 548.

Je vais exposer sa splanchnologie conjointement avec ses principes physiologiques. Lorsqu'on veut porter un jugement sain sur les fonctions du corps animal, il faut bien se garder de choisir des idées philosophiques pour point de départ, et s'attacher à reconnaître les rapports qui existent entre les diverses parties. Galien a fait un grand nombre de recherches semblables. Pour prouver que le mouvement musculaire est soumis à l'influence des nerfs, il coupait une branche de la cinquième paire cervicale qui se rend à l'omoplate, et arrêtait ainsi les mouvemens des muscles sus et sous-épineux (1). Il privait aussi les animaux de la voix, soit en déchirant les muscles intercostaux, soit en liant le nerf récurrent, soit enfin en détruisant la moelle épinière (2). Il entreprit, pour prouver l'existence de l'air entre la plèvre et les poumons, les mêmes expériences que fit depuis Hamberger; mais il obtint les mêmes résultats que ce dernier, et en tira des conclusions également fausses (3). Il se servait du chalumeau des orfèvres pour souffler dans les cavités et les vaisseaux (4).

Sa physiologie reposait principalement sur la doctrine des forces du corps. Admettant à cet égard le système des péripatéticiens, et lui donnant un développement encore plus grand, il s'éloignait en même temps beaucoup de celui des atomistes, qui formait alors la base de toutes les théories physiologiques. Les forces principales du corps sont de trois sortes, vitales, animales et naturelles. Les premières résident dans le cœur, les secondes dans le cerveau, et les dernières dans le foie. La force vitale produit le pouls en communiquant au cœur et aux artères, par

(1) *Admin. anat. lib. VIII. p.* 187. 188.

(2) *Ibid.*

(3) *Administ. anat. lib. VIII. p.* 192.

(4) *Ibid. lib. IX. p.* 194.

l'intermède du pneuma, la faculté d'exécuter des battemens (1). Presque tout l'air que l'on respire s'échappe du poumon, et se répand dans l'intervalle qui sépare la plèvre de ce viscère (2). Une petite partie seulement, très-atténuée, et sous la forme de pneuma, se mêle, comme le pensait Platon, avec une portion de boisson, est portée au cœur par la veine artérieuse, et s'unit dans le ventricule gauche avec le sang, dont elle détermine ainsi le mouvement (3). La respiration sert à rafraîchir le sang, à expulser les parties nuisibles et fuligineuses du pneuma, et à introduire dans le corps une nouvelle quantité de force vitale (4). Cette fonction s'exécute à l'aide des muscles intercostaux et du diaphragme (5).

A l'égard des forces de l'âme, elles sont dues au pneuma, qui, après avoir été préparé par les esprits vitaux, est porté au cerveau avec le sang (6): ce qui explique pourquoi les changemens de l'âme suivent en général ceux du corps, et pourquoi toutes les opinions sont les résultats de la disposition du physique (7). Les fonctions des sens sont confiées à des forces subordonnées à l'âme, et le pneuma est nécessaire pour expliquer la manière dont s'opère chacun d'eux en particulier. Entre la choroïde et le cristallin, se trouve un véritable pneuma qui reçoit les rayons lumineux, et les communique au nerf optique (8). La description que Galien donne de l'œil est fort bonne, mais se rapporte bien plus à l'œil d'une brebis ou d'un veau, qu'à celui de l'homme; car il

(1) *Arter. et venar. dissect. p.* 226.
(2) *Admin. anat. lib. VIII. p.* 192.
(3) *Arter. et venar. dissect. p.* 224. — *De usu part. lib. V. p.* 424. *lib. VI. p.* 433. *lib. VII. p.* 447.
(4) *De usu part. lib. VI. p.* 432. — *De usu respirat. p.* 163. 164.
(5) *De causs. respirat. p.* 165.
(6) *De usu part. lib. VII. p.* 446.
(7) *Quod animi mores sequantur corporis temperiem, p.* 346.
(8) *De usu part. lib. X. p.* 474.

prétend, par exemple, que la rétine adhère à la choroïde par des ligamens (1). La cataracte a son siége tantôt dans l'humeur aqueuse, et tantôt dans le cristallin devenu opaque (2). La choroïde est une continuation de la pie-mère (3). Galien applique les lois de l'optique et celles de la géométrie d'Euclide à l'explication du mouvement des rayons lumineux (4). L'odorat réside, à proprement parler, dans les ventricules antérieurs du cerveau, et s'opère aussi par le moyen du pneuma. Le médecin de Pergame cite à l'appui de cette assertion l'exemple d'un homme qui fut atteint de violens maux de tête pour avoir aspiré fortement une poudre sternutatoire (5). Sa description de l'audition est assez soignée; et quoiqu'il regarde le pneuma comme le principal intermède des sensations, peut-être a-t-il plus de raison en cela que dans sa théorie des autres sens (6).

Les fonctions naturelles sont accomplies par le pneuma qui circule dans tous les vaisseaux. Galien range dans cette classe la génération, la nutrition et l'accroissement (7). Les deux sexes ont une part égale à la génération. La femme possède les mêmes parties génitales que l'homme; mais étant d'une nature plus froide, ces organes sont chez elle cachés à l'intérieur. Les ovaires, comparables aux testicules, sécrètent une véritable semence qui se mêle avec celle de l'homme, et l'embryon résulte de ce mélange. La femme a encore des testicules accessoires qui sont fort petits. J'ignore quelles sont les parties que Galien désignait ainsi (8). Il prétend que

(1) *De usu part. lib. X. p.* 474.
(2) *Ibid. p.* 477.
(3) *Ib. p.* 483.
(4) *Ibid.*
(5) *De organo odor. p.* 207.
(6) *De usu part. lib. VIII. p.* 455.
(7) *De facult. natur. lib. I. p.* 88. — *De usu part. lib. VII. p.* 446.
(8) *De usu part. lib. XIV. p.* 522—524.

la matrice renferme autant de cavités que la femme a de mamelles; ce qui prouve que la dissection des animaux l'a conduit par analogie à des conclusions erronées sur la structure de l'utérus de la femme (1). C'est aussi pour cette raison qu'il admet quatre vaisseaux ombilicaux et un ouraque dans l'embryon humain (2). Au reste, il s'écartait sensiblement de la théorie des pneumatistes, en admettant non pas le dévelopement d'un germe préexistant, mais une véritable régénération, et accordant aux deux sexes une part égale dans la production du nouvel être (3). Il savait que les testicules sont les seuls organes préparateurs de la semence; mais il paraît avoir ignoré l'usage des vésicules séminales (4). Il partageait l'opinion des anciens, que les embryons mâles se développent dans le testicule droit, et que ceux de l'autre sexe s'engendrent dans le testicule gauche (5). Le fœtus tire du placenta le sang et le pneuma : le sang donne naissance à la chair et aux viscères; le sang et le pneuma mêlés ensemble produisent les vaisseaux; mais le cerveau n'est composé que de semence. On ne peut donc pas prétendre que le cœur est la première partie qui se forme (6). C'est d'après ces idées qu'il établit entre les parties similaires et dissimilaires (7), la différence que j'ai déjà fait connaître précédemment.

On peut concevoir toutes les autres fonctions naturelles en admettant des forces attractive, retentrice, modifiante et expulsive, qui dispensent de toute explication ultérieure (8). Ainsi l'estomac attire les

(1) *De usu part. lib. XIV. p.* 521.
(2) *De fœtûs format. p.* 214.
(3) *De semine, lib. II. p.* 240. 241. — *De fœt. format. p.* 216.
(4) *De semine, lib. I. p.* 230.
(5) *Ib. lib. II. p.* 243.
(6) *De fœtûs format. p.* 218.
(7) *De different. morb. lib. I. p.* 199.
(8) *De facult. natur. lib. I. p.* 88. 89.

alimens, les retient au moyen du pylore, les renferme, les change, les digère, et les chasse ensuite dans les intestins, qui en tirent les sucs nutritifs. Les intestins servent à préparer et à distribuer ces sucs en vertu de leur mouvement péristaltique, de même que l'estomac sert à la digestion. Chaque viscère a la propriété particulière, et tout-à-fait indéfinissable, d'attirer ce qui lui convient, et ce qui est nécessaire à la nutrition du corps. Cette force agit jusqu'à ce que le viscère soit rassasié, et ne puisse plus rien admettre; alors la matière attirée éprouve une assimilation qui la rend propre à alimenter le corps ou à être expulsée au dehors. Telle est la manière dont Galien explique les sécrétions, la nutrition, et, en un mot, toutes les fonctions naturelles (1). Il rapporte même des expériences qui viennent à l'appui de sa théorie.

Il range au nombre des fonctions naturelles le mouvement musculaire, dont il développe très-bien les lois, basées principalement sur la force opposée inhérente aux différens muscles. (2). La contraction, le relâchement, le mouvement propagé et la tension tonique, sont les quatre forces principales qui lui servent à expliquer toutes les fonctions des muscles (3).

Comme ces principes dynamiques ne suffisent pas toujours pour donner une explication satisfaisante des fonctions, Galien, imitant Aristote, a recours à la doctrine des élémens. Il distingue les principes des corps de leurs élémens: ces derniers jouissent de propriétés qui les font tomber sous les sens, pour lesquels les premiers sont au contraire imperceptibles; mais ces propriétés des élémens ne ressemblent pas toujours à celles des corps qui résultent de leur

(1) *De facult. nat. lib. I. p.* 88. 91. *lib. II. p.* 98. 114. 116.
(2) *De motu muscul. lib. I. p.* 556.
(3) *Ibid.*

assemblage (1). C'est des élémens que dépendent les qualités premières des corps (2), et leur mélange, χρᾶσις (*temperies*), constitue les qualités secondaires qui frappent les sens. Les différentes espèces de saveur, d'odeur, de dureté, de mollesse, d'humidité, de froid, de chaleur et de sécheresse, sont donc les résultats de la diversité du mélange des élémens (3). Les mêmes principes doivent servir à expliquer les détails de chaque fonction; car l'attraction, qui est la première des forces naturelles, ne manifeste jamais une activité plus grande que lorsque les qualités élémentaires de la substance attirée ressemblent à celle du viscère attirant (4). En outre, les quatre humeurs cardinales du corps sont en parfaite harmonie avec ces qualités. Le sang n'est constitué que par les qualités premières, c'est-à-dire, que les élémens s'y trouvent bien renfermés, mais qu'il n'y règne pas le mélange en vertu duquel un seul d'entre eux prédomine. Au contraire, l'eau surabonde dans la pituite, le feu dans la bile, et la terre dans l'atrabile (5). Ces deux dernières humeurs peuvent être considérées comme de véritables matières excrémentitielles, et c'est aussi par elles que les tempéramens s'expliquent (6).

Quoique la santé, strictement parlant, consiste dans le mélange parfait et uniforme de tous les élémens, on ne peut pas appliquer rigoureusement cette idée aux cas particuliers. Nous devons donc définir la santé, l'état dans lequel le corps est exempt de douleurs, et exécute sans obstacle ses fonctions ha-

(1) *De element. lib. I. p.* 47. 51. 53. — *Ds dogm. Hipp. et Plat. lib. VIII. p.* 320. — *Comm.* 1. *in lib. de nat. hum. p.* 3. 5.
(2) *De element. lib. I. p.* 54.
(3) *Ib. p.* 56.
(4) *Comm.* 1. *in lib. de nat. hum. p.* 5. 7.
(5) *De element. lib. II. p.* 57. — *Ee dogm. Hipp. et Plat. lib. VIII. p.* 321. 322.
(6) *De temperam. lib. II. p.* 73.

bituelles. Cet état constitue la véritable euexie ou la parfaite santé; il suppose un rapport parfait entre les solides et les fluides (1).

Je passe maintenant à la pathologie de Galien. Sa définition de la santé indique d'avance qu'elle peut être celle de la maladie. C'est l'état du corps, διάθεσις, κατασκευὴ, dans lequel les fonctions sont lésées (2). Il ne faut pas confondre avec cet état l'*affection*, πάθος, c'est-à-dire, le mouvement qui survient lorsque la fonction est troublée, ou l'état de lésion des fonctions produit par la maladie (3). Ce qui détermine cette lésion est la cause de la maladie, dont les effets sensibles sont les ἐπιγενήματα, ou les symptômes (4).

Les maladies sont des états contre nature des parties similaires et simples, ou des organes eux-mêmes (5). Celles des parties similaires proviennent en général du défaut de proportion entre les élémens (6), dont un seul ou deux à la fois prédominent (7). De cette manière naissent huit dyscrasies différentes (8). Quant aux affections des organes, elles tiennent au nombre, à la figure, à la quantité ou à la situation des parties. La solution de continuité est commune à toutes les parties, tant similaires qu'organiques (9). Les symptômes consistent ou dans le dérangement d'une fonction, ou dans le changement des qualités apparentes, ou enfin dans le vice des sécrétions (10). Les causes de la maladie sont éloignées ou prochaines : les premières contribuent jusqu'à un cer-

(1) *De diff. morb. lib. I. p.* 190. — *De tuend. valet. l. I. p.* 221. 222. — *De optim. corp. constit. p.* 248. — *De Euexiâ, p.* 249.
(2) *De diff. sympt. lib. III. p.* 212. 213. — *Meth. med. lib. I. p.* 41.
(3) *De diff. sympt. l. c.* — *De locis affect. lib. I. p.* 253.
(4) *Meth. med. lib. II. p.* 47.
(5) *Ib. lib. IX. p.* 136.
(6) *De diff. morb. lib. I. p.* 199.
(7) *Meth. med. lib. IX. p.* 136.
(8) *De anomal. dyscras. p.* 250.
(9) *De differ. morb. lib. I. p.* 199.
(10) *Meth. med. lib. XII. p.* 163. — *De diff. symptom. p.* 213.

tain point au développement des maladies; mais elles doivent s'accorder parfaitement entre elles pour donner naissance à la cause prochaine. Elles peuvent être externes ou internes : Galien appelle les unes occasionelles, προηγουμέναι, et les autres prédisposantes, προκαθαρκτικαὶ (1). Ces dernières dépendent presque toujours de la surabondance ou de la dégénérescence des humeurs (2). Lorsque le sang est en trop grande quantité, il importe de déterminer si cette surabondance est absolue ou relative à l'égard des forces. De là naissent deux espèces de pléthores, que les écoles modernes ont adoptées (3). Galien donne à toute altération des humeurs le nom de putridité. Celle-ci a lieu chaque fois qu'une humeur en stagnation est exposée à une haute température sans s'évaporer (4). C'est pourquoi la suppuration, et même le sédiment des urines, sont des preuves de putridité (5).

Dans chaque fièvre il existe une espèce de putridité qui développe une chaleur contre nature, laquelle devient cause de la fièvre, parce que le cœur, et, par suite, le système artériel, y prennent part (6). Toutes les fièvres proviennent d'une dégénérescence des humeurs, à l'exception de l'éphémère, qui tient à une affection particulière du pneuma (7). Parmi les fièvres intermittentes, Galien attribue la quotidienne à l'altération de la pituite ; la tierce, à celle de la bile, et la quarte à la putrescence de l'atrabile. Cette dernière humeur étant la plus difficile à mettre en mou-

(1) *Comm.* 2. *in lib. de nat. hum. p.* 17. — *De tuendâ valet. lib. IV. p.* 255.

(2) *De causs. morb. lib. II. p.* 208. — *De tuend. valetud. lib. VI. p.* 280.

(3) *De plenitudine, p.* 342. 343.

(4) *De diff. febr. lib. II. p.* 377. — *Meth. med. lib. IX. p.* 155.

(5) *Comm.* 3. *in lib. III. Epidem. p.* 432.

(6) *De differ. febr. lib. I. p.* 321. — *De venæ sect. therap. p.* 19. — *De causs. morb. lib. II. p.* 206. 207. — *Meth. med. lib. XIV. p.* 188.

(7) *De differ. febr. lib. I. p.* 321. 324.

vement, c'est aussi celle qui exige le plus de temps pour provoquer l'accès. Une chose fort étonnante, c'est que cette hypothèse arbitraire est effectivement appuyée d'un très-grand nombre de faits : aussi a-t-elle trouvé de nos jours plusieurs partisans d'un mérite peu ordinaire (1). Galien explique l'inflammation très-simplement, par l'introduction du sang dans une partie qui n'en contenait pas (2). Si le pneuma s'insinue en même temps, l'inflammation est alors pneumatique, *πνευματώδης* : elle est, au contraire, pure, *φλεγμονώδης*, lorsque le sang pénètre seul ; œdémateuse, *οἰδηματώδης*, s'il est accompagné de pituite ; érysipélateuse, *ἐρυσιπελατώδης*, quand il s'y joint de la bile, et squirrheuse, si l'atrabile se combine avec ce fluide (3). Le médecin de Pergame établit parmi les hémorragies les mêmes espèces que l'on admet encore aujourd'hui dans nos écoles : il les divise en celles qui sont produites par l'anastomose, la dilatation, etc. (4). La douleur est due au changement du mélange entier, ou à la séparation de ce qui est fixe (5).

Quoique ces idées, et une infinité d'autres du même genre, aient rendu le nom de Galien immortel dans l'histoire des théories médicales, cependant ses ouvrages ne renferment presque aucune description de maladie écrite avec cette simplicité qui caractérise Hippocrate. Sa prévention en faveur de la théorie paraît l'avoir empêché de devenir bon observateur. Ses histoires de maladies n'ont pour la plupart d'autre but que de mettre en évidence son érudition, ou son talent particulier pour le pronostic, mais surtout de justifier cette assertion téméraire, qu'assisté

(1) *De diff. febr. lib. II. p.* 330. — Comparez, *Elsner's Beytræge* etc. c'est-à-dire, Mémoires de pyrétologie, p. 17.
(2) *Meth. med. lib. XIII. p.* 173.
(3) *Ib. p.* 174. — *De tumor. p.* 354.
(4) *Meth. med. lib. V. p.* 83.
(5) *De constitut. art. med. ad Patrophil. p.* 38.

de la divinité, il ne s'était jamais trompé dans ses prophéties (1). Jeune encore, et atteint d'une maladie aiguë, il prédit que bientôt il tomberait dans un délire affreux (2). Le philosophe Glaucon le conduisit auprès d'un médecin sicilien, auquel il assura qu'il était affecté d'une inflammation du foie, dont il lui annonça même quelle serait l'issue (3). Il découvrit l'amour secret d'une dame romaine par le même procédé que celui dont Erasistrate s'était servi (4). On lit avec intérêt l'histoire d'un jeune Romain auquel il prédit une hémorragie nasale, ce qui lui attira une grande célébrité (5). Martian l'ayant un jour rencontré dans la rue, lui demanda pourquoi, ayant lu comme lui les pronostics d'Hippocrate, il n'aurait pas le même talent pour prédire l'issue des maladies.

Cependant il est impossible que Galien ne se soit pas trompé souvent, surtout lorsqu'on considère qu'il avait une confiance aveugle dans les aphorismes d'Hippocrate. On peut même dire qu'en attribuant sa théorie au médecin de Cos, dont il cherchait à justifier les contradictions en accumulant les subtilités, il rendit un fort mauvais service à la postérité, qui regarda presque comme infaillible cet interprète des écrits d'Hippocrate. C'est ainsi qu'il appuie sa doctrine des crises et des jours critiques sur des principes purement théoriques, et tirés, soit de l'observation des changemens périodiques de la nature, soit de l'influence du soleil et de la lune (6). Sa doctrine du pouls est encore plus remarquable. Les

(1) *Comm. 2. in lib. I. Epidem. p.* 383.
(2) *De loc. affect. lib. IV. p.* 288.
(3) *Ibid. lib. V. p.* 306.
(4) *De prænot. ad Epigen. p.* 456.
(5) *Ibid. p.* 461.
(6) *De crisib. lib. III. p.* 418. — *De dieb. decret. lib. III. p.* 445. 446. Αἱ δὲ σελήνης τετράγωνοί τε καὶ διάμετροι στάσεις ἐπὶ μὲν ἀγαθαῖς ταῖς ἀρχαῖς ἀγαθὰς ποιοῦσι τὰς ἀλλοιώσεις, ἐπὶ δὲ μοχθηραῖς, μοχθηράς.

pneumatistes et les disciples d'Hérophile s'en étaient déjà occupés à la vérité; mais ses nombreux écrits sur cette matière prouvent le brillant usage qu'il savait faire de la dialectique. Ils n'ont pour ainsi dire rien laissé à faire aux séméiologistes modernes. Cependant Solano de Lucques a encore su renchérir sur les subtilités qui s'y trouvent contenues.

Galien resta toujours très-conséquent dans sa théorie de la matière médicale. Il expliquait les vertus des médicamens par les qualités premières, à la connaissance desquelles on parvient par celle des qualités secondaires (1). Les propriétés physiques des médicamens déterminent par conséquent leur manière d'agir. Lorsque, par exemple, un remède échauffe d'une manière à peine sensible, μὴ ἐναργῶς θερμαντικὸν, on le nomme chaud au premier degré; et s'il échauffe sensiblement, ἐναργῶς, il s'appelle chaud au deuxième degré. Le troisième degré consiste dans un échauffement extrême, et le quatrième dans l'effet le plus fort qui altère toujours la substance sur laquelle il agit (2). Communément l'effet tient à la réunion de deux qualités élémentaires: le remède est sec et chaud, ou froid et humide. Il faut aussi avoir égard à l'attraction spécifique que chaque viscère exerce sur tel ou tel médicament, attraction qui tient à la similitude des qualités élémentaires du médicament et du viscère (3). Galien, conformément à l'esprit de son siècle, recueillait de toutes parts des préparations contre chaque maladie; et il en acheta beaucoup à un très-haut prix (4). Néanmoins il méprisait ceux de ses contemporains qui cherchaient à se concilier la faveur générale en recommandant des

(1) *De facult. simpl. lib. V. p.* 55. — *De compos. medic. sec. genera, lib. V. p.* 376.
(2) *De facult. simplic. lib. V. p.* 67.
(3) *De composit. medic. sec. genera, lib. I. p.* 312. 313.
(4) *De facult. simpl. lib. V. p.* 58.

cosmétiques, des moyens propres à faire croître les cheveux, à adoucir la peau, à conserver la beauté des seins, etc. (1). Il rejetait avec plus d'indignation encore la pratique honteuse des médecins qui se dégradaient en divulguant la manière de préparer les poisons (2).

Ses principes de thérapeutique générale présentent plus d'intérêt que ses méthodes curatives particulières. Le principal avantage des dogmatiques sur les empiriques, est, suivant lui, la doctrine des indications qu'admettait leur école, et qui réunit judicieusement l'expérience à la théorie (3). Il développa cette découverte des méthodistes, et en fit d'heureuses applications à la médecine pratique. On doit surtout tirer l'indication de l'essence de la maladie, et, lorsqu'on ne peut parvenir à reconnaître cette essence, de la saison, de la constitution atmosphérique ou individuelle, du genre de vie, de l'état des forces, et quelquefois, mais fort rarement, des symptômes (4). Peu d'écrivains ont exposé avec plus de précision que lui la doctrine des indications et des contre-indications (5). Au reste, le régime qu'il prescrit dans les maladies ne diffère en rien de celui d'Hippocrate; mais on ne peut le citer pour modèle dans le traitement des affections en particulier. Par exemple, sa conduite est évidemment contraire aux principes de la saine pathologie, quand il recommande sans restriction la saignée dans la fièvre quarte (6).

Il pratiqua la chirurgie avec beaucoup de succès à Pergame, et en plusieurs autres endroits; mais, à Rome, il adopta l'usage des médecins de la ville, et

(1) *De compos. medic. sec. loca, lib. I. p.* 163.
(2) *De facultat. simpl. lib. X. p.* 131.
(3) *Meth. med. lib. II. p.* 50. *lib. III. p.* 59.
(4) *Ib. lib. XI. p.* 151. *lib. XII. p.* 163.
(5) *Ib lib. VIII. p.* 124. *lib. XI. p.* 158.
(6) *De therap. ad. Glauc. lib. I. p.* 201.

s'abstint de toute opération chirurgicale (1). Cependant, lorsque le cas était urgent, il ne balançait pas à saigner lui-même ses malades (2). Il appliqua une fois le trépan au sternum dans un cas d'empyème (3). Quatre fois il observa la luxation du fémur en devant, maladie qui avait échappé à Hippocrate (4), et deux fois il parvint à guérir la luxation spontanée de cet os (5). Il paraît aussi qu'il enseigna les opérations; car il parle dans un endroit des modèles d'instrumens chirurgicaux qu'il avait coutume de montrer en public (6). Au surplus, sa chirurgie se bornait à l'usage d'emplâtres, d'onguens et de fomentations dans toutes les affections externes, à l'art d'appliquer les bandages, et à l'emploi de machines très-compliquées pour guérir les fractures et les luxations. Il n'établit non plus aucun principe qui puisse guider dans les circonstances difficiles. Il était moins partisan des caustiques que ses prédécesseurs, et les réservait toujours pour les cas désespérés (7).

Athénée (8), Eusèbe (9) et Alexandre d'Aphrodisée (10) nous apprennent combien grande fut la réputation dont il jouit immédiatement après sa mort. Eusèbe assure que de son temps il était presque révéré comme un dieu; et Alexandre le compare aux plus grands philosophes de l'antiquité. Si les médecins, qui demeurèrent si fidèlement attachés à son système,

(1) *Comm.* 3. *in lib. de fract. p.* 565. — *Meth. med. lib. VI. p.* 106.
(2) *Comm.* 5. *in lib. V. Epidem. p.* 435.
(3) *Admin. anat. lib. VII. p.* 182.
(4) *Comm.* 1. *in lib. de artic. p.* 585.
(5) *Comm.* 3. 16. *p.* 634.
(6) *Comm.* 4. 16. *p.* 646.
(7) *Meth. med. lib. V. p.* 60.
(8) *Præfat. ad Deipnos.* Γαληνός τε ὁ Περγαμηνὸς, ὃς τοσαῦτ' ἐκδέδωκε συγγράμματα φιλόσοφά τε καὶ ἰατρικὰ, ὡς πάντας ὑπερβαλεῖν τοὺς πρὸ αὐτοῦ.
(9) *Histor. ecclesiast. lib. V. c.* 28. *p.* 254. Γαληνὸς γὰρ ἴσως ὑπό τινων καὶ προσκυνεῖται.
(10) *Topic. lib. VIII. c.* 1. *p.* 262 (*in-fol. Venet.* 1513). Ὡρισμένως δ' ἔνδοξα, τὰ τῷδέ τινι τῶν ἐνδόξων ἑπόμενα· οἷον Πλάτωνι ἢ Ἀριστοτέλει, ἢ Γαληνῷ.

avaient hérité de son esprit pénétrant, de son coup d'œil observateur et de sa profondeur, l'art de guérir se serait approché du terme de la perfection avant toutes les autres sciences; mais il était écrit au livre des destins, que l'esprit et la raison devaient ployer sous le joug de la superstition et de la barbarie, et ne sortir qu'après des siècles de leur sommeil léthargique.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Influence de la fausse philosophie des Orientaux sur la médecine.

L'ÉTRANGE théosophie orientale, à laquelle appartiennent l'astrologie, la magie, et toutes les autres sciences propres à en imposer aux hommes, avait commencé, sous le règne des premiers successeurs d'Auguste, à s'introduire dans les écoles de l'Occident. Elle dominait, dès le septième siècle avant notre ère, en Perse et chez la plupart des nations de l'Orient.

Cette doctrine singulière prit à ce qu'il paraît naissance sur les bords du Gange : au moins l'antique théologie des brames renferme-t-elle les premières traces du système des émanations, auquel on donna un si grand développement par la suite. Sous le règne même de Dschemschid, que les Grecs nomment Achemenès, Hom, ancien prophète mède, avait exposé toutes les rêveries que Zoroastre réunit ensuite en un seul corps de doctrine (1).

Il convient de donner un aperçu rapide de ce système, avant de considérer l'extension qu'il prit et l'influence qu'il exerça sur la médecine.

(1) *Zend-Avesta*, par *Kleuker*, *P. II. p.* 20. *P. III. p.* 89. — *Hyde de relig. veter. Persar. p.* 314.

Nous avons déjà vu que les anciens brames, qui rangent Zoroastre au nombre de leurs disciples, supposent dans le monde deux principes opposés, l'un bon et l'autre mauvais, qui ont donné naissance à l'univers. Zoroastre admit comme eux deux sources de toutes choses, l'une bonne et lumineuse, l'autre mauvaise et ténébreuse. L'Être suprême les a créées toutes deux de toute éternité avec le secours de ses idées, *Feruer*. Zoroastre nomma Ormuzd le bon principe, dont la parole éternelle créa toutes les bonnes qualités des choses (1). Ahriman, ou le mauvais principe, avait été lui-même bon dans l'origine; mais ayant envié à Ormuzd sa perfection, il fut condamné à être *Dew*. Devenu alors le mauvais principe, il fut éternellement en discorde avec Ormuzd et ses enfans, les fils de la lumière. Caché sous la forme d'un vieux dragon, il ravage sans cesse, vers le Nord, les frontières du royaume de la lumière. Il est l'auteur de tous les vices (2).

Les bons démons émanent d'Ormuzd. Zoroastre les divisa en deux ordres, les Amschaspandes et les Izèdes, ou les archanges et les anges. Les premiers sont au nombre de sept: le second, appelé Ardibehescht, préside à la santé et guérit les maladies (3). Il y a trente-deux Izèdes subordonnés aux Amschaspandes. Les principaux sont Corschid, le soleil, et Mithra, placé entre le soleil et la lune (4).

De la source du mal, Ahriman, émanent sans cesse sept Dews, dont l'un, nommé boëd (peut être bad, *le vent*), produit les malades. L'homme est soumis en partie à la puissance de ces serviteurs

(1) *Zend-Avesta*, *P. I. p.* 36. 37. — On sait qu'après la captivité de Babylone, les Juifs regardèrent la parole éternelle de Dieu, le Verbe, comme le créateur du monde.

(2) *Ibid. p.* 4—6. — Jusqu'au nom *Dewta*, tout, dans cette théologie, est emprunté aux dogmes des brames indiens.

(3) *Hyde*, *l. c. p.* 271.

(4) *Zend-Avesta*, *P. II. p.* 15. 63.

d'Ahriman, comme le prouvent les vices, les maladies et les malheurs qui l'accablent. Il ne peut perfectionner son corps et son âme, et devenir heureux; qu'en triomphant des mauvais démons par le secours des Amschaspandes, ou en secouant au moins leur joug, but auquel il arrive par des prières continuelles, la pratique de toutes les vertus, et l'adoration du feu éternel (1).

Zoroastre donnait à un théurge de cette espèce le nom de Mazdejesnan, c'est-à-dire, *vainqueur du mal* : il avait surtout la faculté d'exercer la médecine avec l'assistance des démons et à l'aide de certaines paroles magiques. « Bien des cures, est-il dit dans le livre du « Zend, s'opèrent par le secours des arbres et des « herbes, d'autres par le couteau, et d'autres encore « par la parole : car la parole divine est le plus sûr « moyen pour guérir les maladies; c'est par elle qu'on « obtient les cures les plus parfaites (2). »

On voit par ce court extrait que Zoroastre, en établissant la théosophie, n'avait fait que perfectionner et réduire en système la foi que sa nation grossière ajoutait à l'influence des esprits sur la production de tous les phénomènes de la nature, et qu'en admettant un système semblable, on doit renoncer à l'étude des causes physiques. Peut-être la forme du gouvernement et la politique des rois des anciens Perses ont-elles aussi contribué à faire naître une théosophie aussi bizarre : cette opinion, émise par un auteur moderne, n'est pas dénuée de probabilité (3).

Pendant une longue suite de siècles, la théosophie de Zoroastre ne s'étendit pas au-delà de la Perse et de l'Orient. Quoique Pythagore ait pu emprunter

(1) *Zend-Avesta*, *P. I. p.* 43.

(2) *Ibid. P. III. p.* 336.

(3) *Herder's Ideen* etc., c'est-à-dire, Idées sur l'histoire de la philosophie, T. III. p. 94. 95.

quelques dogmes à cette religion, cependant les Grecs n'en eurent jamais qu'une connaissance superficielle, et Platon seul dit par incident que la magie de Zoroastre est un culte rendu aux dieux (1).

Les Juifs, éloignés de leur temple pendant la captivité de Babylone, sentirent le besoin de remplacer les lois de Moïse par un autre culte : aussi furent-ils les premiers qui adoptèrent les idées de la théosophie persane. Ils les amalgamèrent presque toutes avec celles de leurs pères, et ne pouvant plus présenter d'offrandes au Seigneur depuis qu'ils avaient été chassés de leur patrie, ils se livrèrent à la vie contemplative, qu'ils espéraient pouvoir les mettre en relation avec les démons. Depuis cette époque on trouve dans les livres sacrés de ce peuple des traces évidentes du système d'émanation ; des torrens de lumière qui s'échappent du trône brillant de la divinité, sur des myriades d'esprits (2), des combats entre les bons et les mauvais démons (3), la parole mystique de Dieu qui guérit toutes les maladies (4), et la nécessité de la contemplation, sans laquelle on ne peut pas jouir de la vue de la divinité. L'historien même du peuple juif assure que depuis cette époque les Israélites adoptèrent, avec la magie chaldéenne, les opinions, les fables et les usages des peuples orientaux, des Perses et des Mèdes (5).

Les Israélites n'auraient jamais érigé la théosophie orientale en science, si leur séjour en Égypte, et surtout à Alexandrie, n'avait pas occasioné la réunion de ce système persan avec le platonisme altéré des philosophes de cette ville. Déjà, au temps de Jérémie,

(1) *Alcibiad. p.* 222.

(2) *Daniel VII.* 9—14.

(3) *Tobie III.* 8. *VIII.* 3.

(4) Livre de la Sagesse, XVI. 12.

(5) *Joseph. antiqu. Jud. lib. III. c.* 7. *p.* 140.

plusieurs d'entre eux passèrent en Égypte sous la conduite de Johanan (1). D'un autre côté, Artaxerce II et Ptolémée Lagus en emmenèrent un grand nombre prisonniers (2). Ces Juifs, qui séjournèrent à Alexandrie, furent traités avec bonté et générosité par les Ptolémées, surtout par Philadelphe. Non-seulement ils recouvrèrent la liberté, mais encore les rois d'Égypte, pour les encourager davantage à l'étude des sciences, les chargèrent de traduire en grec leurs livres sacrés (3). La passion des habitans d'Alexandrie pour le merveilleux, leur goût pour les sophismes de la dialectique, et leur penchant pour les chimères de la théosophie, furent très-favorables à la réunion des rêveries de Platon avec les dogmes religieux de l'Orient. Toutes ces circonstances inspirèrent aux Juifs d'Alexandrie une émulation jusqu'alors inconnue chez ce peuple. Ils voulurent acquérir aussi des connaissances; mais, à l'exemple des autres grammairiens de l'Égypte, ils les firent consister uniquement dans l'interprétation allégorique des mots de leurs livres sacrés (4).

Environ un siècle et demi avant notre ère, naquit à Alexandrie une secte médico-théosophique, qui joue un rôle extrêmement important dans l'histoire de la médecine. Cette secte est celle des Esséniens ou Esséens, dont le nom seul indique la sainteté des mœurs (5). Les Grecs les appelaient *Thérapeutes*, parce qu'ils se vouaient entièrement à l'adoration mystique de Dieu, θεραπεία τȣ̃ Ὄντος (6).

(1) *Jerem. XLII. XLIII. — Joseph. l. c. lib. X. c. 9. p.* 532.
(2) *Joseph. l. c. lib. XII. c. 1. p.* 584.
(3) *Ibid. p.* 585.
(4) *Ibid. l. c. lib. XX. c. 11. p.* 982.
(5) Parmi le grand nombre d'étymologies qu'on a données de ce mot, la plus vraisemblable est celle qui le fait dériver du syriaque *hasyo*, *sacré*, *saint*.
(6) *Philo, de vitâ contempl. p.* 471. *ed. Mangey. — Euseb. histor. eccles. lib. II. c.* 17. *p.* 66. *ed. Reading.*

Quelques-uns font venir ce dernier nom de ce que les Esséniens pratiquaient l'art de guérir. Ce qu'il y a de certain, c'est que, suivant Joseph, ils étudiaient les vertus des racines, des herbes et des pierres, afin de les appliquer au traitement des maladies (1).

Le même auteur, au témoignage duquel on peut ajouter foi, nous donne des renseignemens plus précis sur la manière dont les Esséniens exerçaient la médecine. Ils devaient jurer, dit-il, qu'ils honoreraient les livres sacrés de leur secte autant que le nom des anges (2). Voyant Philon, l'un d'entre eux, appeler médecin de toutes les maladies la parole éternelle de Dieu, le verbe, l'ange, la splendeur de la gloire de Dieu, l'idée des idées, la lumière du monde (3), nous retrouvons, dans ces expressions, la théosophie de Zoroastre, que les Juifs avaient adoptée pendant la captivité de Babylone, et à laquelle ils cherchaient à donner une teinte de la philosophie grecque. Ceux d'Alexandrie, dès avant la naissance de Jésus-Christ, regardèrent le fils de Dieu, ou le verbe qui existait d'abord en Dieu, comme l'idée, l'archétype d'après lequel, dans lequel et par lequel tout a été créé (4). Ce fils de Dieu, ou cette première émanation lumineuse de la source éternelle de toute lumière, habite dans les époptes ou les saints : il leur communique la nature divine, et leur donne le pouvoir de guérir les maladies et d'opérer toutes sortes de miracles (5). A ce verbe, à ce premier des archanges, à ce médiateur entre Dieu et l'homme (6), sont encore subordonnées d'autres

(1) *Joseph. de bell. judaic. lib. II. c. 8. p. 162.*

(2) *Ibid. p. 163.*

(3) *Philo, de mundi opific. p. 5. — Leg. allegor. lib. III. p. 122.*

(4) *Id. de confus. lingu. p. 341.* Λόγος θεῖος, οὗ κατ' εἰκόνα ἄνθρωπος.

(5) *Id. quod Deus sit immutabilis, p. 312.*

(6) *Id. quis sit rerum divinarum heres, p. 501.*

puissances, à l'image desquelles tous les êtres ont été créés (1).

Ces dogmes des Esséniens non-seulement se trouvent dans quelques passages des écrits publiés par les premiers successeurs de Jésus-Christ, particulièrement dans saint Jean et saint Paul (2), mais encore influeront puissamment sur l'explication de plusieurs principes et méthodes curatives dont nous aurons à rendre compte par la suite.

Le tableau que Philon trace de la manière de vivre et des mœurs des Esséniens, nous rappelle si vivement les institutions de l'ordre de Pythagore, que nous sommes contraints d'adopter l'opinion de Joseph, et de penser avec lui que cette secte judaïque n'est qu'un renouvellement de l'ancienne société pythagoricienne (3). Le serment sacré, la réclusion dans des monastères, dont le principal se trouvait auprès du lac Mœris, la pureté de l'esprit et du corps à laquelle étaient obligés les sociétaires, et même leurs vêtemens blancs (4), tout, en un mot, concourt à démontrer l'identité de la secte théosophique des Juifs et de l'ancienne école philosophique de la grande Grèce.

Les Esséniens étaient généralement estimés à cause de leur piété exemplaire et de leurs mœurs irréprochables ; aussi n'essuyèrent-ils jamais la moindre persécution (5). La méditation, l'explication mystique et allégorique de l'Ecriture sainte, les prières et le traitement théurgique des maladies, telles

(1) *Id. de monarch. lib. II. p.* 226. Πάντων ἐστηλίτευται τῶν ἐπὶ γῆς ἐν οὐρανῷ τὰ σημεῖα.

(2) *Joh. I.* 1—14. — *Coloss. I.* 15. 16. — *Ephes. VI.* 10—17.

(3) *Joseph. de bell. judaic. lib. II. c.* 8. *p.* 161.

(4) *Philo, de vit. contempl. p.* 471. — *Porphyr. de abstinent. lib. IV.* §. 11. *p.* 158.

(5) *Philo, quod omnis probus liber sit, p.* 458. — *Joseph. antiquit. judaic. lib. XV. c.* 10. *p.* 776.

étaient leurs occupations journalières (1). Ils ne présentaient jamais d'offrandes, et n'entretenaient pas de serviteurs, mais s'aidaient réciproquement à cultiver leurs champs. Leurs alimens étaient grossiers; encore n'en usaient-ils qu'avec une rare sobriété, pour détruire en eux jusqu'au moindre germe des passions (2).

L'interprétation allégorique des mots et même des lettres de l'Ecriture sainte, qui formait la principale occupation des Esséniens, fut bientôt poussée si loin par les Juifs, qu'on la regarda comme le dernier terme du savoir humain, comme l'essence de toutes les sciences, et comme le moyen de parvenir sans efforts, dans une oisive contemplation, à posséder une sagesse au-dessus de celle à laquelle les autres mortels peuvent parvenir. C'est ainsi que dans le premier siècle de notre ère naquit la cabale, tissu des chimères de Zoroastre, des pythagoriciens et des juifs, qui, par la suite, envahit, à la honte de l'esprit humain, le domaine entier des sciences, et fut réunie à la médecine de la manière la plus intime.

Les principaux fondateurs du système cabalistique furent Acibha, auteur du livre de *Jézirah*, et son successeur Siméon Ben Jochaï, auteur du livre de *Sohar*, qui vivaient au commencement du deuxième siècle (3).

Dans ces deux livres, qui sont les sources les plus anciennes de la cabale, nous retrouvons, de manière à ne pouvoir le méconnaître, tout le système des éma-

(1) *Philo, l. c. de vit. contempl. p.* 471. — Porphyre et Eusèbe, *l. c.*

(2) *Ibid. Joseph. antiq. judaic. lib. XVIII. c.* 1. *p.* 871. — Comparez sur cette secte judaïque : *Salmas. Plinian. exercit. p.* 430. — *Ugolini, trihæresium in thesaur. antiq. sacrar. vol. XXII.* — *Zinck. diss. de therapeutis. Lips.* 1724. — *K. Sprengel. et Meyer Levin. diss. analect. histor. ad medic. Ebræor. Hal.* 1798.

(3) *Ursini antiquit. scholast. Ebr. in Ugolini thesaur. antiquit. sacr. vol. XXI. col.* 798. — *Othonis histor. doctor. Misnicor*, dans *Relandi analect. rabbinic. p.* 132. (*in-8°. Ultraj.* 1702).

nations de Zoroastre. Du Dieu infini, *Ain-Souph*, émanèrent dix anges, *Saphirouth*, qui formèrent le premier monde, *Atsilouth*. Les trois premières émanations, connaissance, intelligence et sagesse, *Hékamé*, *Biné* et *Iráth*, répondent au *Trias* des platoniciens modernes, ἀγαθὸς, δημιεργὸς et ψυχὴ (1). Outre ce premier monde, il y en a encore trois autres qui sont émanés de l'infinité dans des cercles toujours plus concentriques; savoir : le monde créé, *Beriaé*, le monde formé, *Itsiré*, et le monde construit, *Assié*, entre lesquels il existe un rapport tel, que tout ce qui arrive dans le dernier existait déjà en image dans le premier (2). Lorsqu'on traite une maladie, il s'agit donc principalement de mettre en activité les forces correspondantes des mondes supérieurs; ce qui ne peut être exécuté que par celui auquel la cabale a procuré la connaissance de ces mondes, et qui, par sa piété et sa contemplation, s'est rendu digne de communiquer avec les puissances célestes. Ces qualités sont beaucoup plus essentielles pour l'exercice de la médecine que toute la sagesse terrestre, qui nous laisse si souvent en défaut. On explique facilement par-là la haine que les savans juifs portaient aux médecins ordinaires (3).

Les écoles judaïques ne furent pas les seules qui propagèrent la théosophie orientale; car la philosophie des Grecs et des Romains était dégénérée à un tel point, qu'il fut facile de l'amalgamer avec la doctrine de Zoroastre et des Juifs.

Le syncrétisme, originaire d'Alexandrie, où avec les marchandises on échangeait aussi les opinions et les systèmes, occasiona l'introduction des rêveries

(1) *Rittangel. ad lib. Jezirah*, p. 150. — *Porphyr. apud Cyrill. contra Julian. lib. VIII.* p. 271.
(2) *Jezirah*, p. 162.
(3) *Ursin. l. c. col.* 1009. — *Hirtz. introduct. in lib. Sohar. Cabbal. denudat. tom. II. pars I.* p. 171.

orientales dans la philosophie. Sous le masque philosophique, et par des opinions renouvelées de Pythagore sur la métempsycose et les différentes classes de génies, des imposteurs, tels que Simon et Apollonius de Tyane, avaient déjà eu l'adresse d'élever leur réputation au-dessus de celle des autres magiciens. Le premier, à l'exemple des cabalistes et de Zoroastre, fit sortir du père de tous les êtres, c'est-à-dire de *Bythos*, l'*Ennoia*, avec laquelle il entretenait des rapports (1).

Apollonius de Tyane, disciple du pythagoricien Euxène, s'efforçait de ressembler à Pythagore par ses actions miraculeuses. Il ne voulait absolument pas qu'on le nommât prophète ou devin, disait que Dieu lui avait révélé la sagesse, prétendait être un des génies qui connaissent l'avenir avant qu'il ne se manifestât aux hommes, et assurait qu'en sa qualité de génie, l'essor de son esprit ne pouvait être enchaîné par la matière (2). Plusieurs philosophes furent séduits par ses sophismes (3). Il regardait la pratique de la médecine comme une qualité nécessaire au vrai sage, mais disait qu'il faut constamment traiter l'âme en même temps que le corps, sans quoi on manque inévitablement son but (4). Pendant long-temps il vécut dans les temples d'Esculape, où il opéra des cures merveilleuses qui détruisirent presque toute la confiance qu'on avait dans le pouvoir de Dieu (5). Il convertit le temple d'Egée en une espèce d'académie, parce qu'il y attira un grand

(1) *Irenæus, contra hœres. lib. 1. c.* 23. *p.* 99. (*ed. Massuet. in-fol. Paris.* 1710.) — *Origen. contra Cels. lib. 1. c.* 37. *p.* 372. — *Justin. apolog. pro Christian. lib. 1. p.* 69.

(2) *Philostr. vit. Apollon. lib. IV. c.* 44. *p.* 186. *lib. VIII. c.* 7. *s.* 9. *p.* 339.

(3) *Apollon. epist.* 23. *p.* 391.

(4) *Philostr. l. c. lib. 1. c.* 9. 10. *p.* 10. 11.

(5) *Ibid. c.* 13. *p.* 14.

nombre de sophistes et de rhéteurs (1). Son compagnon Iarchas, qui passait pour un gymnosophiste indien, rendait la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, l'ouïe aux sourds et la raison aux insensés (2). Apollonius opéra une cure remarquable à Tarse, où il guérit une hydrophobie: le chien dans lequel était passée l'âme du Mysien Télèphe, vint, à son signal, lécher le malade, qui recouvra la santé (3). Enfin il rendit la vie à plusieurs personnes asphyxiées (4). On lui attribue l'invention des talismans, c'est-à-dire, des amulettes qu'on attachait au cou après y avoir écrit des mots mystiques, sacrés ou barbares, et dont on faisait usage contre toutes les maladies (5).

Les prêtres, qui s'entendaient avec Apollonius, parvinrent à le rendre si célèbre, que sa statue se trouvait dans presque tous les temples (6), et que l'empereur Alexandre Sévère le plaça dans son laraire à côté du Christ (7).

Cependant la magie ne fut érigée, à proprement parler, en science que par les efforts des sophistes d'Alexandrie, qui cherchèrent non-seulement à fondre ensemble les systèmes des philosophes de la Grèce, comme l'avait fait Potamon, mais encore à y réunir toutes les rêveries des Orientaux. En effet, l'ancienne doctrine des nombres de Pythagore, et les fables plus modernes de Platon sur la création et sur la non-réalité du monde physique, contenaient des dogmes bien propres à conduire aux chimères qui en furent

(1) *Philostr. l. c. lib. III. c.* 38— 40. *p.* 128. 129.
(2) *Ib. lib. VI. c.* 43. *p.* 278.
(3) *Ib. lib. IV. c.* 45. *p.* 186.
(4) *Vopisc. vit. Aurelian. p.* 217. *in scriptor. hist. August. ed. Salmas. in-fol. Paris.* 1620.
(5) *Salmas. in script. hist. August. p.* 360. — C'est pourquoi le mot *talisman* n'est pas d'origine arabe, mais dérive entièrement du grec, et doit être dérivé de τελέσματα.
(6) *Vopisc. l. c.*
(7) *Lamprid. vit. Sever. p.* 123.

dérivées par la suite. Ammonius Saccas fut le fondateur de la nouvelle école platonicienne ; en alliant le système des péripatéticiens avec celui des académiciens, il cherchait en même temps à y joindre non-seulement la doctrine mystérieuse des Orientaux, mais même le christianisme (1). Plotin, Jamblique et Porphyre affermirent les bases de ce système, que Proclus appliqua ensuite à toutes les sciences.

Quelque divisés que fussent les maîtres de cette école, qui avaient à concilier des principes aussi incohérens, ils s'accordèrent cependant tous à appliquer le système des émanations à la cosmogonie, et à supposer que, de la source éternelle des lumières, émanent des génies auxquels l'homme devient égal par la vie contemplative (2).

Il y avait une quantité incroyable de ces génies. Tous les phénomènes de la nature, et surtout les maladies, leur étaient attribués (3). Ces êtres surnaturels n'ont point de corps (4), et leur lumière entoure certains objets, de la même manière que l'image du soleil se remarque dans l'eau, quoique cet astre n'y soit pas contenu (5).

Le sage cherche à se réunir à Dieu qui est la source de tout bien. Tous les génies de l'univers tiennent ensemble, et cette sympathie générale rend le véritable sage, quand il s'y est préparé par la continence et la sobriété, capable de dompter les mauvais génies, et de se rapprocher de la divinité. Pour participer à la nature divine, il faut s'abstenir des plaisirs de l'amour, et de tous les alimens tirés du règne

(1) *Euseb. hist. eccles. lib. VI. c.* 19. *p.* 282. — *Eutych. annal. Alexandr. ed. in-4°. Oxon.* 1658. *Tom. I. p.* 333. — *Hierocles ap. Phot. cod. CCXIV. p.* 550.

(2) *Plotin. Ennead. II. lib. I. c.* 3. *fol. LXX. b.* (*ed. Marsil. Ficin. in-fol. Bas.* 1550.) — *Procl. in Plat. Tim. lib. I. p.* 13. 240.

(3) *Porphyr. de abstinent. lib. II.* §. 40. *p.* 83.

(4) *Jamblich. de myster. Ægypt, lib. I. c.* 8. *p.* 16.

(5) *Ibid. c.* 10. *p.* 20.

animal (1). Les Pythagoriciens acquirent tant d'habileté dans cet art, qu'ils avaient le pouvoir de conjurer les esprits, et de les chasser des maisons (2). Plotin avait son génie particulier qui lui révélait l'avenir, et lui enseignait à guérir les maladies (3). En renonçant entièrement au monde physique, il parvint à contempler immédiatement la divinité, et à dominer sur les démons (4). La véritable théosophie consistait, suivant lui, dans une réunion intime avec Dieu, le père éternel de tous les bons esprits; réunion qui s'opère par la contemplation de ses perfections, par l'abnégation des sens, et par celle de toutes les fonctions de l'âme (5). Cette réunion est d'autant plus facile, que les génies qui autrefois environnaient tous le trône de Dieu dans une gloire éternelle, sont aujourd'hui relégués, les uns dans les régions supérieures de l'air, et les autres dans le corps des animaux (6). L'univers étant rempli de génies, peut donc être considéré comme animé, et comparé au corps humain, dont toutes les parties sont jointes par des sympathies multipliées (7). Le sage cherche à approfondir cette harmonie de l'univers, et ne s'étonne pas lorsqu'il la rencontre même dans les

(1) *Clem. Alex. strom. III. p.* 446. — *Porphyr. l. c. lib. IV. p.* 151.

(2) *Lucian. Philopseud. p.* 347.

(3) *Porphyr. vit. Plotin. c.* 10. *p.* 111. *in Fabric. bibl. græc. lib. IV. c.* 26.

(4) *Porphyr. vit. Plotin. c.* 23. *p.* 137.

(5) *Plotin. Enn. IV. lib. IX. c.* 8. *fol. CC. CCI.* — *Synes. de insomn. p.* 131. Ὁ σοφὸς οἰκεῖος Θεῷ, ὅτι πειρᾶται συνεγγὺς εἶναι τῇ γνώσει. *Ej. Dio, p.* 50. Καὶ δῆλα τῶν ἀρετῶν ὄναιτο ἄν τις, τὸ ἀπηλλάχθαι τῆς ὑλικῆς προσπαθείας. Δεῖ δὲ καὶ ἀναγωγῆς. Οὐ γὰρ ἀποχρῆ μὴ κακὸν εἶναι, ἀλλὰ δὴ καὶ Θεὸν εἶναι. Καὶ ἔοικεν εἶναι τὸ μὲν, οἷα ἀπεστράφθαι τὸ σῶμα καὶ ὅσα τοῦ σώματος· τὸ δὲ ἐπιστράφθαι διὰ τοῦ πρὸς Θεόν.

(6) *Plot. Enn. IV. lib. III. c.* 12. *fol. XII.* — *Synes. de provident. lib. I. p.* 98.

(7) *Plot.* περὶ τοῦ πῶς δρᾷ ἡ οὐρανία διάθεσις, dans *Villoison anecdot. græc. vol. II. p.* 228. Πρῶτον τοίνυν θετέον ζῶον ἓν τὸ πᾶν, πάντα τὰ ζῶα τὰ ἐντὸς αὐτοῦ περιέχον εἶναι, ψυχὴν μίαν ἔχον εἰς πάντα αὐτοῦ μέρη, καθόσον ἐστὶν ἕκαστον αὐτοῦ μέρος.

choses les plus hétérogènes et les plus disparates, lorsqu'il trouve les astres en rapport avec les plantes, et un corps indiqué par un autre (1); car l'univers est très-varié, et les forces occultes qu'il renferme sont diversifiées à l'infini (2). En se consacrant aux prières, et s'abstenant de toute espèce de sensualité, on parvient à contempler la lumière éternelle, et à communiquer avec les génies qui nous apparaissent sous des formes très-différentes. Cette apparition a lieu surtout dans un état d'extase qu'il ne dépend pas de l'homme de provoquer, et qui est le résultat de la grâce des divinités supérieures. L'âme elle-même perd toutes ses facultés quand la divinité la juge digne de cette apparition miraculeuse des génies (3). Les corps que les génies prennent pour apparaître ainsi, sont formés des vapeurs des régions inférieures de l'atmosphère. C'est à l'aide de ces formes empruntées qu'ils deviennent susceptibles de tomber sous nos sens (4).

Plus tard, les nouveaux platoniciens divisèrent la magie en deux classes, l'une supérieure, et l'autre inférieure. La première, qui s'appelait aussi théocratie, consistait, suivant Damascius (5), dans la réunion à la source de la lumière, dans l'attention d'éloigner l'âme de tous les objets qui pourraient la distraire, et dans la vie contemplative. Un autre écrivain (6) appelle *goétie*, l'espèce de science occulte qui s'exerce par l'entremise des génies malfaisans

(1) *Synes. de insomn. p.* 131. Εἰ δὲ σημαίνει μὲν διὰ πάντων πάντα, ἅτε ἀδελφὰ ὄντα... σοφός ἐστιν ὁ εἰδὼς τὴν τῶν μερῶν τοῦ κόσμου συγγένειαν. — *Origen. contra Cels. lib. VIII. c.* 58. *p.* 785.

(2) *Plotin. l. c. p.* 131.

(3) *Jamblich. de myster. Ægypt. sect. I. c.* 10. 12. *sect. II. c.* 3. *sect. III. c.* 6. 7.

(4) *Porphyr. apud Euseb. præpar. evangel. lib. IV. c.* 23. *p.* 172. — *Procl. in Tim. lib. V. p.* 321.

(5) *Phot. cod. CCXLII. p.* 1029.

(6) *Nicephor. schol. in synes. p.* 365. 412.

renfermés dans les corps terrestres; magie, celle qui a recours non-seulement aux génies matériels, mais encore aux esprits supérieurs; et enfin *pharmaceutrie*, celle qui cherche à dompter les démons par le moyen des médicamens. Porphyre (1) nomme *théosophie* la magie qui agit avec le secours de la divinité elle-même; *théurgie*, celle qui se pratique à l'aide des bons génies; et *goétie*, celle qui emploie l'intermède des mauvais génies. De même Plotin distingue les génies supérieurs, auxquels il donne le nom de δημιουργικὰς, de ceux d'un ordre inférieur. Ces derniers cèdent aux enchantemens et aux offrandes, tandis que les premiers ne se laissent dompter que par les prières et la contemplation. C'est pourquoi il blâme les gnostiques qui guérissaient les maladies au moyen des enchantemens, parce qu'ils les attribuaient aux génies (2); mais les mauvais, qui appartiennent à la famille de Pluton, peuvent être expulsés par les enchantemens, les symboles, et les paroles empruntées aux langues étrangères (3).

On attribuait à certains mots chaldéens, persans, phéniciens et hébreux, le pouvoir de dompter les démons. Les noms de *Sabaoth* et d'*Adonaï* dévoilent le secret de la théosophie occulte (4). La langue de l'homme, disait-on, n'a pas été inventée par lui: c'est un présent des dieux. Certains mots jouissent donc d'une vertu particulière, et ceux des langues que parlaient les inventeurs de la magie, les Chaldéens, etc., doivent agir avec une efficacité toute particulière. Si donc on voulait traduire les noms d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, les démons, habitués

(1) *De abstin. lib. II. §. 40. p. 84.* — *Euseb. præp. evangel. lib. V. c. 10. p. 198.*
(2) *Plotin. Enn. II. lib. IX. c. 14. fol. CXXI. b.*
(3) *Porphyr. apud Euseb. præp. evangel. lib. IV. c. 23. p. 174.* — *Clem. Alex. protrept. p. 39.*
(4) *Origen. contra Cels. lib. I. c. 24. p. 342.*

à ces expressions, cesseraient d'obéir aux ordres du conjurateur (1). Les mots qui n'offrent point de sens, sont précisément les plus énergiques, suivant Jamblique (2); mais aucun n'égale en puissance ceux des langues orientales, qui sont les idiomes sacrés les plus anciens et les plus agréables. Galien, qui s'oppose de tout son pouvoir à ce dangereux écart de l'imagination, assure que, de son temps, plusieurs médecins désignaient tous les médicamens sous des noms babyloniens ou égyptiens, et qu'un certain André Chrysaris fut le premier qui introduisit ce désordre en médecine (3).

C'était sans doute un long poëme arabe que le magicien, dont parle Lucien, employait pour guérir les maladies (4). Plotin lui-même, qui, d'après les idées de Platon, établit la magie sur le dogme de l'harmonie générale, se servait de certaines figures, σχηματισμοὶ, et d'enchantemens pour réunir la médecine avec la théosophie (5). Porphyre étant dangereusement malade au cap Lilybée, en Sicile, il le guérit au moyen de paroles magiques (6). Porphyre, instruit par ces génies même, apprit la manière de les conjurer et de les chasser du corps des malades (7); de même que les théosophes modernes, il attribuait aux mots chaldéens et hébreux une puissance particulière, et aux sons de la musique le pouvoir d'expulser les démons (8). Alexandre recommanda dans une peste une sentence divine conçue en termes barbares, et, dans les grandes villes de

(1) *Origen. lib. V. c.* 45. *p.* 612.
(2) *De myster. Ægypt. lib. VII. c.* 4. *p.* 153.
(3) *De facult. simpl. med. lib. VI. p.* 68.
(4) *Philopseud. p.* 338.
(5) *Dans Villoison, anecdot. græc. vol. II. p.* 231. 234.
(6) *Eunap. vit. sophist. ed. Commelin. in-8°.* 1596., *p.* 14.
(7) *Euseb. præp. evang. lib. V. c.* 11. *p.* 199.
(8) *Jamblich. de myster. Ægypt. sect. III. c.* 9. *sect. VII. c.* 4. 5. *p.* 153. — *Niceph. schol. in Synes. p.* 361. 362.

l'Italie, on trouvait cet oracle inscrit sur toutes les portes (1). Le même imposteur mêlait beaucoup de mots hébreux dans ses discours publics (2). Son principal remède contre toutes les maladies était l'axonge de porc, qu'il prescrivait avec les formules les plus mystérieuses (3). Enfin on alla jusqu'au point de regarder les enfans encore incapables de parler comme les organes des génies, et les paroles inintelligibles qui leur échappent comme les moyens les plus efficaces de se rendre maîtres de ces habitans de l'empire des esprits (4).

C'est à cette époque encore que l'on fit, pour la première fois, usage des mots éphésiens qu'on avait trouvés sur une statue de Diane, et que l'on croyait avec raison remonter à une époque fort ancienne (5). Le goût des Grecs pour le merveilleux leur fit aussi chercher dans ces paroles des vertus particulières contre les génies ; et on s'en servit fréquemment pour guérir toutes sortes de maladies (6).

La coutume de faire coucher et de guérir les malades dans les temples d'Esculape, se conserva jusqu'au milieu du quatrième siècle ; mais on sait à quelles basses intrigues les prêtres de ces temples furent obligés d'avoir recours pour ne pas perdre entièrement la considération du peuple, lorsque le christianisme se propagea généralement (7).

Nous avons vu de quelle manière les Juifs d'Alexandrie et les philosophes païens contribuèrent à

(1) *Lucian. pseudomant. p.* 768.
(2) *Ibid. p.* 756.
(3) *Ib. p.* 761.
(4) *Origen. de princip. lib. III. c.* 3. *p.* 144.
(5) *Clem. Alex. strom. lib. I. p.* 306. *lib. V. p.* 568. — *Athen. deipnosoph. lib. XII. p.* 519. — *Hesych. lexic. tit.* Εφεσ. γραμμ. *col.* 1544. 1545. Φασὶ δὲ τῶν πρώτων τὰ ὀνόματα τάδε · ἌΣΚΙ. ΚΑΤΆΣΚΙ. ἍΙΞ. ΤΕΤΡΆΞ. ΔΑΜΝΑΜΕΝΕΥ'Σ. ἌΙΣΙΟΝ..... Ταῦτα ὂν ἱερά ἐστι καὶ ἅγια.
(6) *Plutarch. sympos. VII. qu.* 5. *p.* 706.
(7) *Liban. epist.* 618. 620. *p.* 297. *ed. Wolf.* — *Ej. orat.* Ἄρτεμις, *p.* 225. *tom. I. ed. Reiske.*

répandre la théosophie et la magie orientales; mais il faut encore porter nos regards sur une cause particulière qui contribua beaucoup à développer cette fausse philosophie, et à la faire dominer dans les principes que l'Eglise adopta comme articles de foi.

J'aurais pour moi-même le plus profond mépris, si, contre ma propre conviction, je cherchais à rabaisser le divin fondateur de notre religion, ses actions bienfaisantes et son Evangile; mais l'adorateur le plus sincère et le plus zélé de Jésus-Christ, lorsqu'il connaît l'histoire du christianisme, doit avouer, quoiqu'à regret, que la croyance des chrétiens au don de produire des miracles, et l'alliance de leur culte avec les idées des païens, donnèrent lieu à des erreurs pernicieuses, à des préjugés grossiers, et à des opinions dépourvues de bon sens, qui portèrent un coup mortel aux sciences, et amenèrent les ténèbres épaisses de la barbarie.

On croyait généralement dans le premier siècle de notre ère, que les apôtres avaient eu la faculté de guérir les maladies par l'apposition des mains, par les onguens et les saintes huiles (1), et que ce pouvoir se transmettait aux plus anciens de chaque communauté. C'est pourquoi il est dit dans une lettre de saint Jacques, que plusieurs auteurs, Eusèbe entre autres, croient apocryphe (2): « Si quelqu'un tombe « malade, qu'il fasse venir les plus anciens de la « communauté, et les engage à prier pour lui, et « à l'oindre au nom du Seigneur; car la prière de « la foi guérira le malade, et le Seigneur l'assistera (3). » Depuis lors cette onction demeura toujours indispensablement nécessaire pour faire participer aux dons du Saint-Esprit, et pour la guérison

(1) *Marc. VI. 13.*
(2) *Hist. eccles. lib. II. c. 23. p. 82.*
(3) *Jac. V. 14. 15.*

des maladies (1). La résurrection même des morts par l'apposition des mains et l'application du chrême était si ordinaire chez les chrétiens, qu'on avait coutume de l'opposer aux païens comme l'argument le plus irrésistible (2). Mais lorsque les Grecs incrédules s'avisaient de vérifier ces miracles, ou au moins de voir les personnes qui avaient été ressuscitées, les évêques savaient se tirer de ce pas délicat en donnant à la chose une tournure assez adroite (3). L'ombre de saint Pierre guérissait les maladies les plus dangereuses (4). Qui ne connaît d'ailleurs les cures miraculeuses opérées par saint Martin de Tours (5)!

Grégoire de Nazianze assure que, depuis le deuxième siècle de l'Eglise, on attribuait aux martyrs et à leurs reliques, le don particulier de guérir les maladies (6). Personne n'ignore les cures merveilleuses des martyrs saint Côme et saint Damien, qui délivrèrent entre autres Justinien d'une affection incurable. L'empereur, par reconnaissance, leur érigea un temple auquel les malades abandonnés par les médecins se rendaient en pèlerinage, et où ils gué-

(1) *Iren. contra hæres. lib. II. c.* 32. *p.* 166. *ed. Massuet.* — *Cyrill. Hierosolym. catech. mystag.* 2. *p.* 232. *ed. Prevot.* Τὸ ἐπορκιστὸν ἔλαιον, ἐπικλήσει Θεοῦ καὶ εὐχῇ, δύναμιν τηλικαύτην λαμβάνει, ὥστε.... πάσας ἀοράτους τοῦ πονηροῦ ἐκδιώκειν τὰς δυνάμεις. — *Constit. apostol. lib. VIII. c.* 29. *p.* 411. *ed. Coteler.* Αὐτὸς καὶ νῦν ἁγίασον διὰ Χριστοῦ τὸ ὕδωρ τοῦτο καὶ τὸ ἔλαιον, ... καὶ δὸς δύναμιν ὑγείας ἐμποιητικήν, νόσων ἀπελαστικήν, δαιμόνων φυγαδευτικήν.

(2) *Iren. l. c. lib. II. c.* 31. *p.* 164. — Comparez, *Pfanner de charismatibus, seu donis antiquæ ecclesiæ*, *c.* 5. *p.* 271 (*in-12. Francof.* 1680).

(3) *Theoph. ad Autolyc. ed. Venet. in-fol.* 1747. *lib. I. p.* 368. Théophile dit : « Si tu as vu un ressuscité, il n'y a dans ce fait rien « d'extraordinaire. Tu crois qu'Esculape a été rappelé à la vie ; et si « je te montrais un ressuscité, tu ne voudrais pas y ajouter foi. »

(4) *Cyrill. catech. X. p.* 92.

(5) *Sulp. Sever. vit. Martin. p.* 170. *ed. Cleric.*

(6) *Orat. III. p.* 76. 77. Τῶν μαρτύρων αἱ μεγάλαι τιμαὶ, παρ' ὧν δαίμονες ἐλαύνονται καὶ νόσοι θεραπεύονται.

rissaient de la même manière qu'on recouvrait autrefois la santé dans les temples d'Esculape (1).

Très-souvent les évêques rivalisaient avec les magiciens païens à qui opérerait les cures les plus étonnantes, afin de propager davantage leur religion par cette pieuse supercherie. Maruthas, évêque de Mésopotamie, guérit par des prières et des charmes Jezdegerd, roi de Perse, atteint d'une céphalalgie opiniâtre que les mages avaient déclarée incurable (2). Dans les prônes et les sermons, on recommandait aux chrétiens fervens de prier surtout pour les lépreux et les épileptiques, parce qu'on regardait ces maux comme produits immédiatement par l'influence des mauvais génies (3).

On avait recours aux exorcismes dans toutes les maladies réputées effrayantes et dangereuses (4); on conjurait les démons au nom de Jésus, et d'autres personnages nommés dans l'Ecriture sainte (5). Vraisemblablement c'est d'un exorciste chrétien dont Lucien parle sous le nom d'un sophiste syrien, qui chassait les démons du corps des malades (6). D'après les constitutions apostoliques, les exorcistes ne recevaient pas les ordres sacrés, parce que ce don est une grâce spéciale du Saint-Esprit (7).

Cependant les prières, la vie extatique et la renonciation à toutes les jouissances des sens, furent

(1) *Procop. de ædific. lib. I. c.* 6. *p.* 17. (*Opp. ed. Maltreti. in-fol. Paris.* 1663. *tom. II. P. I.*) — Comparez, *c.* 7. *p.* 19.

(2) *Socratis hist. ecclesiast. lib. VII. c.* 8. *p.* 353. (*ed. Reading.*) On trouve une anecdote semblable sur le compte de Cavades, roi de Perse, qui, voulant avoir un trésor et bannir le diable, eut recours d'abord aux Mages, puis à la goétie des Juifs, et enfin aux Chrétiens orthodoxes; ces derniers parvinrent à exorciser le diable (*Theodor. anagnost. eclog. hist. eccles. lib. II. c.* 34. *p.* 579. *ed. Reading*).

(3) *Gregor. Nazianz. orat. XVI. p.* 242. — Comparez, *Wyerus de præstig. dæmonum, in-8°. Basil.* 1564. *lib. V. c.* 4. *p.* 49.

(4) *Tertull. apologet. c.* 23. *p.* 83. 84.

(5) *Origen. contra Cels. lib. I. c.* 6. *p.* 325. *lib. VIII. c.* 58. *p.* 786.

(6) *Philopseud. p.* 337.

(7) *Constit. apostol. lib. VIII. c.* 26. *p.* 410.

considérées comme les moyens les plus efficaces pour dompter les démons et guérir les maladies (1). On attacha une importance égale à l'occupation de chasser le diable, ou à celle de rendre la santé aux malades (2); et quoique dans certains cas la cure fût opérée par des moyens naturels, le chrétien y reconnaissait toujours un effet immédiat de la puissance divine (3). C'est ainsi que l'art de guérir tomba peu à peu au pouvoir des moines, qui, suivant ces principes, étaient les plus propres à l'exercer, parce qu'ils se consacraient à la vie contemplative (4), et parce qu'ils connaissaient mieux la mythologie chrétienne qu'ils avaient imaginée afin d'inspirer plus de vénération pour les tombeaux de leurs martyrs.

Ce qui prouve indubitablement l'influence du christianisme sur l'art de guérir, c'est que, d'après les idées des anciens Israélites, on regardait toutes les maladies graves comme des punitions de Dieu, et que les médecins n'entreprenaient jamais de les guérir, de peur de contrarier la justice céleste. Plinius Valérianus (5) et l'histoire de la lèpre (6) nous fournissent les preuves de cette vérité.

La réunion des dogmes de la religion chrétienne avec la philosophie païenne, dont S. Paul avait tant recommandé de se garder (7), fut ce qui contribua le plus à nuire aux sciences et au christianisme. Nous trouvons les plus anciennes traces de cette fatale alliance dans la première communauté que saint

(1) *Tertullian. apologet. c. 37. p.* 116. — *Ad Scapul. c.* 2. *p.* 69. — *Augustin. de civit. Dei, lib. XXII. c.* 22. *p.* 518. — *Gregor. Naz orat. XIX. p.* 304.

(2) *Tertullian. adv. Marcion. lib. II. c.* 8. *p.* 418.

(3) *Tatian. Assyr. contra Græc. ed. Venet. in-fol.* 1747. *p.* 277.

(4) Comparez, *Cassiodor. instit. divin. liter. ed. Garet. in-fol. Venet.* 1729. *c.* 31. *p.* 526.

(5) Dans *Reines. var. lect. lib. II. c.* 8. *p.* 181.

(6) *Hensler's vom abendlændischen* etc., c'est-à-dire, De la lèpre d'Occident dans le moyen âge, p. 215.

(7) *Coloss. II.* 8.

Marc l'évangéliste avait établie à Alexandrie ; et Eusèbe prétend, avec assez de vraisemblance, que le christianisme ne fit autant de progrès dans cette ville, que parce que les Esséniens, dont elle était remplie, remarquèrent une grande conformité entre leurs principes et ceux de la religion du Christ (1).

On vit ensuite s'élever, sous le règne de l'empereur Adrien, les premiers hérésiarques, successeurs de Simon le magicien, tels que Saturnin, Basilide et Carpocrate, après lesquels parurent bientôt Marcion, Manès et d'autres encore (2). Ils défigurèrent la doctrine pure et simple de Jésus-Christ, en y amalgamant les rêveries absurdes de la philosophie des Orientaux et des nouveaux platoniciens et pythagoriciens ; ce qui porta les païens eux-mêmes à les tourner en dérision (3). Basilide surtout, et Carpocrate, introduisirent le système des émanations et la hiérarchie mystérieuse des puissances célestes qu'ils appelaient *Æons*. Le Christ devint à leurs yeux un Æon, et ils expliquèrent ainsi les miracles qu'il avait opérés (4). En sa qualité d'Æon, il était une des forces de Dieu. Comme homme, il avait fait preuve de la continence la plus austère, et renoncé autant que possible à la sensualité ; ce qui lui procura le

(1) *Euseb. hist. eccles. lib. II. c. 16. p. 65.* Τοσαύτη ἐν Ἀλεξανδρείᾳ πεπιστευκότων πληθὺς ἀνδρῶν τε καὶ γυναικῶν ἐκ πρώτης ἐπιβολῆς συνέστη, δι' ἀσκήσεως φιλοσοφωτάτης τε καὶ σφοδροτάτης, ὡς καὶ γραφῆς αὐτῶν ἀξιῶσαι τὰς διατριβὰς καὶ τὰς συνηλύσεις, τά τε συμπόσια καὶ πᾶσαν τὴν ἄλλην τοῦ βίου ἀγωγὴν τὸν Φίλωνα.

(2) *Euseb. l. c. lib. IV. c. 16. 22. p. 147. 148. 183. — Epiphan. adv. hæres. lib. I. tom. II. hær. 21. p. 58.*

(3) On connaît la lettre de l'empereur Adrien à Servianus (*Vopisc. vit. Saturnin. in script. hist. August. p. 245*), dans laquelle il dépeint le chaos des religions à Alexandrie : *Illi, qui Serapin colunt, christiani sunt, et devoti sunt Serapi, qui se Christi episcopos dicunt. Nemo illic archisynagogus Judæorum, nemo Samarites, nemo Christianorum presbyter, non mathematicus, non aliptes, non aruspex.* Eusèbe (*vit. Constant. lib. IV. c. 61. p. 566*) raconte que les disputes des orthodoxes et des ariens étaient persiflées sur les théâtres des païens.

(4) *Clem. Alex. strom. lib. IV. p. 503.*

pouvoir de dompter les démons, et de pratiquer la haute médecine magique. On peut donc, disait Carpocrate, en imitant la conduite de Jésus, opérer comme lui des cures miraculeuses, et même acquérir un pouvoir marqué sur les génies démiurges (1).

Les Æons, soutenait Basilide, étant des émanations du *Pleroma*, c'est-à-dire de la plénitude divine, ont donné naissance aux cieux, dont on compte trois cent soixante-cinq, nombre qui est exprimé par le mot mystérieux Ἀβρασὰξ ou Ἀβράξας, qui possède des vertus miraculeuses (2). Probablement les gnostiques, ou les sectateurs de Basilide et de Carpocrate, empruntèrent ce mot tout-puissant aux Juifs d'Alexandrie, qui, conformément à leur dogme de la Trinité, le composèrent de *ab*, *ben* et *rouhé* (3).

Depuis cette époque, s'introduisit l'usage des gemmes-*abraxas*, talismans sur lesquels étaient gravées des figures égyptiennes, ou des symboles empruntés à Zoroastre ou aux Juifs, et des inscriptions mystérieuses. Montfaucon en a recueilli un très-grand nombre (4). On trouve ordinairement sur ces pierres le Mithra des Perses, ou le soleil matériel que les disciples de Basilide confondaient avec Jésus-Christ (5). Il y est représenté avec une tête de lion ou de coq, un fouet à la main, et des jambes en forme de serpent, et accompagné des inscriptions ΙΑΩ, ΑΒΡΑΣΑΞ, ΧΝΟΥΒΙΣ, ΦΡΗ, ou ΣΕΜΕΣ ΕΙΛΑΜΨΕ; ce qui prouve

(1) *Iren. contra hæres. lib. I. c. 5. p. 24. c. 19. p. 90.* — *Clem. Alexand. l. c. lib. VII. p. 700. 715.* — *Theodoret. hæret. fab. lib. I. c. 5. p. 293.*

(2) *Tertullian. de præscript. hæret. c. 46. p. 219.* — *Theodoret. l. c. c. 4. p. 291.* — Montfaucon, antiq. expliq. tom. II. P. II. p. 355.

(3) Comparez, *Lœffler's Versuch* etc., c'est-à-dire, Essai sur le platonisme des Pères de l'Eglise, in-8°. Züllichau, 1792. p. 66.

(4) *L. c.* tab. CL—CLXXVII.

(5) C'est ce que démontre clairement la formule du serment que les gnostiques étaient obligés de prêter, lorsqu'ils voulaient passer dans l'Église orthodoxe : Ἀναθεματίζω τοὺς τὸν Χριστὸν λέγοντας εἶναι τὸν ἥλιον, etc. (*Coteler. ad Clement. recognit. lib. IV. p.* 538).

sans réplique le mélange des fables égyptiennes, judaïques et persanes (1). Plusieurs pierres semblables représentent aussi un scarabée que les Egyptiens considéraient comme le symbole du soleil (2). On portait ces talismans au cou comme des préservatifs magiques contre toutes les maladies. Dans des temps modernes même, on avait beaucoup de confiance en ces amulettes (3). Une figure mystique

ou

que les Juifs prétendaient avoir été trouvée dans le temple de Jérusalem, et qu'on croyait être le symbole du nom sacré de Dieu, s'observe également sur plusieurs gemmes de cette nature (4). Deux triangles, enlacés l'un dans l'autre,



formaient le diagramme des gnostiques qui se vantaient de pouvoir opérer, avec son secours, toutes sortes de cures miraculeuses (5).

En général les partisans de Basilide et de Carpocrate se servaient de mots hébreux souvent corrompus, soit pour inspirer du respect aux novices et aux profanes, soit pour guérir certaines maladies (6). Leur absurde manie de concilier les dogmes du

(1) ΙΑΩ est évidemment l'*Iéoué* des Hébreux, et ΦΡΗ signifie en copte le soleil. (*Jablonsky panth. tom. I. p.* 138). ΣΕΜΕΣ est le Ssimess des Juifs.

(2) *Eusèb. præpar. evang. lib. III. c. 4. p.* 94.

(3) Aussi trouve-t-on des gemmes-abraxas avec les inscriptions suivantes : ΤΑΣΣΟΝ ΤΗΝ ΜΗΤΡΑΝ ΤΗΣ ΔΕΙΝΑ ΕΙΣ ΤΟΝ ΙΔΙΟΝ ΤΟΠΟΝ Ο ΤΟΝ ΚΥΚΛΟΝ ΤΟΥ ΗΛΙΟΥ (Montfaucon, tab. CLXVIII), ou ΠΑΥΣΑΤΕ ΜΟΙ ΤΟΝ ΠΟΝΟΝ ΤΗ ΦΕΡΟΥΣΗ.

(4) Montfaucon, tab. CLI. CLXVIII.

(5) *Ibid.* tab. CLX. — Comparez, *Origen. contra Cels. lib. VI. c. 25. p.* 649.

(6) *Euseb. hist. eccles. lib. IV. c. 11. p.* 156. — *Theodoret. hæret. fab. lib. I. c. 10. p.* 301. 302.

christianisme avec les fables orientales, juives et païennes, fut blâmée, même par Plotin (1); et un certain Aristocrite avait écrit, sous le titre de *Théosophie*, un livre dans lequel il cherchait à prouver que le paganisme, le judaïsme, la magie orientale et le christianisme, ne constituent qu'une seule et même religion (2).

Valentin, l'un des plus célèbres gnostiques, divise les Æons en mâles et femelles, et donne le nom d'*Ennoïa* ou de Saint-Esprit, à ces dernières. L'apposition de mains consacrées faisait participer à la nature de cet Æon, et communiquait le pouvoir de guérir les possédés (3).

Une autre secte chrétienne, celle des ophianiens, rétablit l'adoration des serpens, et toutes les supercheries opérées à l'aide de ces reptiles. Elle réveilla l'ancienne fable des Egyptiens et des Phéniciens, qui regardaient le serpent comme le symbole du bon démon, ou de la source de tout bien (4).

Il faut toutefois rendre justice à l'Eglise orthodoxe. Elle repoussa toujours ces absurdités magiques de son sein : souvent même elle témoigna ouvertement l'horreur qu'elles lui inspiraient (5). On connaît les édits sévères portés par les premiers empereurs chrétiens contre toutes les espèces de divinations (6). Ce fut là la raison pour laquelle les magiciens, du temps même de Lucien, ne redoutèrent pas moins les chrétiens que les épicuriens et les athées (7).

(1) *Enn. II. lib. IX. c. 14. f. CXXI. b.*

(2) *Coteler. ad Clement. recognit. lib. IV. p.* 538.

(3) *Tertullian. adv. Valentin. c.* 8. *p.* 639.

(4) *Origen. contra Cels. lib. VI. c.* 28. *p.* 652. — *Iren. contra hæres. lib. I. c.* 30. *p.* 108. 109. — Comparez, Montfaucon, *l. c.* tab. CLVI.

(5) *Iren. contra hæres. lib. II. c.* 32. *p.* 166. — *Cyrill. Hierosol. catech.* 4. *p.* 38.

(6) *Cod. Theodos. XVI. tit. III. De pagan. sacrif. l.* 1. 2. 3.

(7) *Lucian. pseudomant. p.* 770. Εἴ τις ἄθεος, ἢ Χριστιανὸς, ἢ Ἐπικούρειος ἥκει κατάσκοπος τῶν ὀργίων, φευγέτω. Οἱ δὲ πιστεύοντες τῷ Θεῷ, τελείσθωσαν τύχῃ τῇ ἀγαθῇ, εἶτ' εὐθὺς ἐν ἀρχῇ ἐξέλασις ἐγίγνετο, καὶ ὁ μὲν ἡγεῖτο λέγων, ἔξω Χριστιανούς.

Les premiers apôtres de la religion chrétienne allièrent aussi la philosophie des païens à la morale de l'Évangile. Non-seulement ils crurent retrouver les dogmes de Platon dans les livres de Moïse, mais encore ils pensèrent, en introduisant le platonisme dans le christianisme, relever la dignité de cette religion, et lui donner plus d'accès chez les peuples (1). Cette idée funeste a été presque aussi nuisible au culte des chrétiens que les erreurs de tous les hérésiarques; car elle donna lieu à des subtilités entièrement contraires à l'esprit de la religion.

Le dogme des génies était si intimement mêlé avec ceux du système religieux créé par les Pères de l'Église, qu'on ne doit pas blâmer les auteurs chrétiens d'avoir attribué beaucoup de phénomènes de la nature à l'influence des esprits. Ce sont les mauvais génies, dit l'un des plus savans Pères (2), qui causent la famine, la stérilité, l'altération de l'air et les épidémies. Enveloppés d'un nuage, ils voltigent sans cesse dans les basses régions de l'atmosphère, et sont attirés par le sang et les parfums offerts par les païens, qui les regardent comme leurs divinités (3). Ils ne pourraient exister sans l'odeur de ces sacrifices (4). Ils sont doués des sens les plus exquis, capables des mouvemens les plus rapides, et possèdent l'expérience la plus étendue : c'est pourquoi les Pères de l'Église leur attribuèrent les oracles et les cures opérées par Esculape (5). On doit regarder toutes les maladies des chrétiens comme l'effet de leur influence. Ils tourmentent surtout ceux qui sont nouvellement

(1) *Justin. Mart. ad Græc. cohort. p. 26. apolog. I. p.* 80. — *Clem. Alex. strom. lib. I. p.* 278. 284.

(2) *Origen. contra Cels. lib. VII. c.* 31. *p.* 765.

(3) *Ej. exhort. ad martyr. c.* 45. *p.* 303. — *August. de civ. Dei, lib. VIII. c.* 22. *p.* 160. — *Greg. Nazianz. orat. VI. p.* 127.

(4) *Origen. contra Cels. lib. III. c.* 28. *p.* 465. — *Tertullian. ad Scapul. c.* 2. *p.* 69. — *Augustin. de agone Christi, c.* 3. *p.* 180.

(5) *August. de divinat. dæmon. c.* 3. *p.* 371.

baptisés, et n'épargnent même pas les enfans innocens qui viennent de naître (1). Les grandes cures des médecins païens, qu'on a souvent fait passer pour des miracles, étaient regardées par les Pères de l'Église comme l'effet de l'influence des mauvais génies (2). On considérait même comme un artifice de leur part, la confiance que certaines personnes accordaient aux vertus médicamenteuses des herbes et des racines (3).

Un passage remarquable de saint Anastase, qui a écrit dans des temps plus modernes, accorde aux démons la faculté de pénétrer les mystères de la nature, et de prédire l'issue des maladies. Comme esprits immatériels et subtils, ils connaissent les forces du corps humain bien mieux que la médecine ordinaire ne les enseigne (4). Dans un autre endroit, saint Anastase se demande pourquoi il y a tant de lépreux et d'infirmes parmi les chrétiens : il résout cette question en disant que Dieu, pour les punir de leur luxe, permet au démon des maladies de s'emparer d'eux (5). Le même Père nous fait en outre connaître deux espèces d'épidémies, provoquées les unes par la colère de Dieu, et les autres par des miasmes délétères (6).

C'est ainsi que, pendant les trois premiers siècles qui s'écoulèrent après la naissance de Jésus-Christ, les païens, les juifs et les chrétiens s'adonnèrent à la magie avec un zèle qui menaçait les sciences d'un

(1) *Augustin. de civit. Dei, lib. XXII. c.* 22. *p.* 518.
(2) *Minuc. Felic. Octav.* — *Clem. recognit. lib. IV. p.* 536. *c.* 26. *p.* 99. *ed. Cellar.*
(3) *Tatian. Assyr. contra Græc. p.* 274.
(4) *Anastas. quæst. XX. p.* 238. (*ed. Gretser.*). Οἱ δαίμονες τοὺς θανάτους τῶν ἀνθρώπων, καὶ μᾶλλον ὡς διορατικώτεροι τῶν ὑλικῶν ἰατρῶν(?) ἰδιωμάτων προσαγγέλλουσιν. Πνεύματα γὰρ λεπτὰ καὶ ἀσώματα ὑπάρχοντα διερευνῶσι καὶ ἐπίστανται ὑπὲρ πᾶσαν ἰατρικὴν ἐπιστήμην, ἀνθρώπων τὰς δυνάμεις καὶ ἐνεργείας, καὶ τοὺς πλεονασμοὺς καὶ τὰς ἐλλείψεις τῆς ζωτικῆς τοῦ σώματος διὰ τοῦ αἵματος ὑπάρξεως.
(5) *Quæst. XCIV. p.* 512.
(6) *Quæst. CXIV. p.* 558.

anéantissement total. Recherchons maintenant quelles furent les circonstances politiques qui contribuèrent le plus à répandre ce système théosophique.

Une des principales causes fut la perte de la liberté et la forme despotique du gouvernement romain. Le tableau si véridique et si éloquent que Dion Cassius a tracé de l'influence du despotisme sur l'étude de l'histoire (1), peut fort bien s'appliquer à toutes les sciences. Les talens ne sauraient se développer dans un état régi non pas par les lois, mais par la volonté arbitraire d'un seul homme. Occupés sans cesse à briguer les bonnes grâces du souverain, de qui dépendent les honneurs et les richesses, les sujets ne connaissent d'autre moyen d'arriver à ce but que de flatter les caprices de leur maître. Sa faveur seule, et non plus le mérite, préside à la distribution des places. C'est ainsi que l'esprit tombe dans l'indolence et l'inactivité. Au lieu d'efforts pénibles pour se distinguer par de vastes connaissances et un talent brillant, on choisit des voies plus faciles pour se procurer la bienveillance du despote.

Telle est l'esquisse fidèle de l'état des sciences dans tout état despotique, et particulièrement dans celui des Romains lorsqu'ils furent soumis aux empereurs. Déjà la tyrannie de Tibère tendait à les anéantir, puisque la moindre expression libre dans la bouche d'un orateur, ou dans les ouvrages d'un auteur, suffisait pour faire planer la mort sur sa tête. Aussi, dès cette époque, la philosophie tomba-t-elle à Rome dans le mépris (2). Elle fut encore moins honorée sous le cruel Néron, pendant le règne duquel la bassesse des sentimens pouvait seule garantir des tourmens et d'une mort ignomineuse (3). Il est vrai que Vespasien

(1) *Dio Cass. lib.* LIII, *c.* 19. *p.* 714. 715.
(2) *Tacit. annal. I.* 74. — *Sueton. vit. Tiber.*
(3) *Tacit. hist. IV.* 5. *annal. XVI.* 34.

tenta de rendre aux sciences leur antique splendeur, en accordant aux orateurs publics un salaire tiré de la caisse publique (1); mais cette mesure même est une preuve de leur décadence, puisque l'état était obligé de venir au secours de ceux qui autrefois jouissaient d'une existence assurée en demeurant de simples particuliers. Son caprice seul porta le sanguinaire Domitien à envoyer des écrivains à Alexandrie pour y copier les livres de la bibliothèque (2); car ce tyran barbare fit périr un grand nombre de personnes par l'unique raison qu'elles portaient le titre de philosophes (3).

L'ordre que donna Trajan, d'établir une bibliothèque (4), ne fut qu'une faveur très-passagère; et lorsqu'Adrien distinguait les savans, et prenait part à leurs discussions, il devait se sentir plutôt humilié qu'élevé par cette condescendance (5). Sous Antonin-le-Pieux, Marc-Aurèle et Alexandre Sévère, on vit les sciences délivrées pendant quelque temps de cette cruelle oppression; mais un monstre tel que Caracalla, devait de nouveau tout détruire: il fit brûler les écrits d'Aristote, et ordonna d'exterminer tous les péripatéticiens (6). C'est ainsi qu'au commencement du troisième siècle, le germe de toutes les connaissances était étouffé chez les Romains. On ne trouvait plus parmi eux d'écrivains distingués (7), parce que les pratiques méprisables de la magie enlevaient seules les suffrages de la nation. Le despotisme du gouvernement inspira aussi aux savans la fureur des titres, dont les médecins surtout furent

(1) *Sueton. vit. Vespas. c.* 18.
(2) *Id. Domitian. c.* 20.
(3) *Dio Cass. lib.* LXVII. §. 13. *p.* 1111.
(4) *Id. lib.* LXVIII. §. 16. *p.* 1133.
(5) *Spartian. vit. Hadrian. p.* 7. 8. *in script. hist. August.*
(6) *Dio Cass. lib.* LXXVII. §. 8. *p.* 1293.
(7) *Longin. de sublim. c.* 43. *p.* 229. *ed. Toll.*

infectés ; mais j'aurai par la suite occasion de revenir plus amplement sur cet objet (1).

Une autre cause ne contribua pas moins à répandre le goût de toutes les superstitions pendant ce période. Ce fut le luxe effréné des Romains après la conquête de l'Orient, luxe qui énerva nécessairement toutes leurs facultés. Les dépenses extravagantes des tyrans et de leurs favoris exigeaient des secours extraordinaires, que l'indolence et l'ineptie crurent trouver dans les arts théurgiques.

On avait déjà insinué à Caligula qu'il était possible de faire de l'or avec l'orpiment, et l'avare despote ordonna des essais qui furent infructueux (2). Claude, son successeur, protecteur ardent de la théurgie, fit élever à Rome une statue en l'honneur du magicien Simon (3). Il trouva des êtres si empressés de flatter sa superstition, qu'ayant soutenu l'existence d'un hippocentaure enduit de miel, on en apporta effectivement d'Aléxandrie un qui fut exposé à la vue du peuple de Rome (4). Les guérisons d'aveugles et de paralytiques opérées à Alexandrie par Vespasien, sont devenues célèbres dans l'histoire ; et ce qui doit surtout étonner, c'est que les médecins de cette ville ne craignirent pas, en y applaudissant, de dévoiler la bassesse de leurs sentimens et les préjugés dont ils étaient imbus (5).

Adrien s'empressa d'introduire à Rome le culte des dieux étrangers, et les ruines de son palais de

(1) Comparez, *Tiedemann's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la philosophie spéculative. P. III. p. 214. 215.

(2) *Plin. lib. XXXIII. c. 4. p.* 619.

(3) *Justin. mart. apolog. lib. I. p.* 79. — *Theodoret. hæret. fab. I. p.* 287.

(4) *Plin. lib. VII. c.* 3. *p.* 375. — Comparez, *Bœttiger's Erklærung* etc., c'est-à-dire, Explication des peintures de vases. T. I. cah. 3. p. 125. 126.

(5) *Tacit. histor. IV.* 81. — *Suet. vit. Vespas. c.* 7. — Comparez, *Heumann et Muller, de miraculis Vespasiani. in-4°. Jenæ*, 1707.

Tivoli prouvent qu'il accordait la préférence à ceux de l'Egypte (1). Ayant été atteint de démence, les magiciens qui le soignaient lui persuadèrent, par la voix d'un oracle, qu'il ne recouvrerait la raison qu'après s'être purifié trois fois et avoir chassé un maniaque. L'empereur crut obéir à cet oracle en donnant le nom d'Adrianopolis à une ville de Thrace qui portait celui d'Oreste, et s'appelait Orestia (2). Il rendit la vue à un aveugle par son simple attouchement, qui le guérit lui-même d'une fièvre aiguë (3). Il écrivit un livre sur la théurgie et les arts télestiques, ou sur les consécrations magiques (4). Pendant une peste qui désolait Rome, il fit venir en Italie un certain Julien, fils d'un Chaldéen, qui arrêta instantanément les ravages de l'épidémie (5).

Antonin-le-Pieux et Marc-Aurèle favorisèrent aussi la superstition de tout leur pouvoir. Du temps d'Antonin, on prononçait à Rome, dans la place publique, des discours dont le but était d'inspirer au peuple du respect pour les magiciens, et de lui représenter la vie contemplative comme le comble de la félicité humaine (6). Dans toutes les occasions importantes ce prince prenait conseil des Chaldéens (7). Lors de la guerre des Marcomans, les Romains furent saisis d'une terreur panique telle que l'Empereur enjoignit aux prêtres de tous les pays étrangers d'apaiser leurs dieux par des prières (8). Quand Héliogabale voulut renouveler cette guerre, on disait publiquement qu'Antonin avait fait conjurer les Mar-

(1) *Stollberg's Reisen*, c'est-à-dire, Voyages de Stollberg, P. II, p. 161.
(2) *Æl. Lamprid. vit. Hadrian. p.* 103. *in script. hist. august.*
(3) *Æl. Spartian. vit. Hadrian. p.* 12.
(4) *Suid. vol. II. p.* 123. *voc.* Ἰουλιανός.
(5) *Ibid. — Anastas. quæst. XX. p.* 242.
(6) *Philostrat. vit. sophist. lib. II, c.* 10. *p.* 590.
(7) *Jul. Capitol. vit. Antonin. p.* 30. *in ser. H. A.*
(8) *Ibid. p.* 28.

comans par les magiciens de la Chaldée, pour qu'ils demeurassent amis du peuple romain (1). Marc-Aurèle, dans ses remarques sur lui-même, remercie les dieux de lui avoir fait connaître en songe les moyens qu'il devait employer pour se délivrer d'un crachement de sang et de vertiges dont il était affecté (2).

Alexandre Sévère ne fut pas moins superstitieux que ses prédécesseurs. Il est vrai que, pendant son séjour en Egypte, il défendit tous les livres qui enseignaient des choses secrètes (3), et prononça des peines sévères contre ceux qui consulteraient les Chaldéens (4); mais il avait à sa solde des astrologues et des sorciers (5), révérait dans sa chapelle Apollonius de Tyane, Jésus-Christ, Abraham et Orphée (6), et ajoutait une telle foi à l'astrologie, qu'Alexandre d'Aphrodisée écrivit, dit-on, son ouvrage sur la Destinée, afin de prouver à l'empereur la futilité de cette science chimérique (7).

Les platoniciens s'étant par la suite réunis avec les magiciens orientaux, et Plotin ayant opéré à Rome des cures miraculeuses à l'aide des génies, lui et sa secte acquirent une réputation telle que l'empereur Galien voulut lui faire bâtir dans la Campanie une ville qu'il aurait gouvernée d'après les principes de sa nouvelle théosophie, et qu'on nomma d'avance Platonopolis (8).

Enfin Dioclétien, on ne sait trop dans quelle vue,

(1) *Æl. Lamprid. vit. Heliogabal. p.* 104.
(2) *Marc-Aurel.* εἰς ἑαυτόν, *lib. I.* §. 17.
(3) *Dio Cass. lib.* LXXV. §. 13. *p.* 1266. Τά τε βιβλία πάντα, τὰ ἀπόρρητόν τι ἔχοντα, ὅσα καὶ εὑρεῖν ἐδυνήθη, ἐκ πάντων, ὡς εἰπεῖν, τῶν ἀδύτων ἀνεῖλε.
(4) *Æl. Spartian. vit. Sever. p.* 65. 69.
(5) *Æl. Lamprid. vit. Sever. p.* 135.
(6) *Ibid. p.* 131.
(7) *Pic. Mirandol. in Fabric. bibl. græc. vol. V. p.* 652.
(8) *Porphyr. vit. Plotin. c.* 12. *p.* 113.

porta un coup mortel à la fausse philosophie des Orientaux, en publiant un édit qui défendait de pratiquer l'astrologie, et interdisait aux magiciens tous les arts, hors ceux dont l'exercice ne pouvait avoir d'influence nuisible (1). Il est à regretter seulement que cette mesure ait été sans effet pour la médecine : car combien n'était-il pas facile aux magiciens de persuader que leur art n'entraînait aucun danger ? D'ailleurs, la loi parlait en leur faveur. « La superstition, « dit Plutarque, éloigne le médecin du malade (2). » On pourrait ajouter qu'elle est le tombeau de la véritable médecine, qu'elle qu'en soit la forme.

Cette loi de Dioclétien en rappelle une autre du même prince, ordonnant de brûler tous les livres qui traitaient de la *chimie de l'or et de l'argent* (3). Elle fut rendue vers la fin du troisième siècle : les Égyptiens cultivaient donc l'alchimie bien avant cette époque ; d'ailleurs, les expériences faites sous le règne de Caligula le démontrent sans réplique. On trouve aussi l'application du mot alchimie à l'astrologie, dans l'ouvrage d'un auteur romain qui vivait un peu plus tard (4).

L'esprit du siècle suffit pour expliquer l'origine de cet art extravagant. Il n'y avait plus assez de métaux précieux pour satisfaire le luxe désordonné des Romains. Trop indolens pour s'en procurer par des voies honnêtes, plusieurs espérèrent trouver dans

(1) *Cod. Justin. IX. tit. XVIII. de malefic. et mathem. l. 2. 4. — Digest. X. tit. 2. famil. ercisc. l. 4. Tantumdem debebit facere judex et in libris improbatæ lectionis (magicis forsan et his similibus) qui protinùs corrumpendi sunt.*

(2) *Plutarch. de superstit. p.* 168.

(3) *Jo. Antiochen. in Constantin. Porphyrogenn. collectan. p.* 834 (*ed. Valles.*) — *Suid. vol. I. p.* 595. *voc.* Διοκλητ. et *vol. III. p.* 669. *voc.* Χημεία.

(4) *Jul. Firmic. Matern. astronom. ed. Pruckner, in-fol. Bas.* 1533. *lib. III. c.* 15. *p.* 31. *Et si fuerit hæc domus* ☿, *dabit astronomiam... Si* ♃ *divinum cultum et scientiam in lege, si* ♄, *scientiam alchimiæ, si* ☉, *providentiam in quadrupedibus*, etc.

la magie et le commerce des génies, le moyen de subvenir à leurs besoins factices. L'Egypte offrait des monumens si frappans de la richesse et des arts de ses premiers habitans, que ces hommes dégénérés supposèrent que les anciens étaient en possession du secret de faire l'or. Bientôt on vit des fourbes vendre des manuscrits décorés de noms célèbres dans l'antiquité, dans lesquels on enseignait les opérations mystiques nécessaires pour parvenir à la pierre philosophale (1). L'un d'entre eux publia, sous le nom de Démocrite, un ouvrage portant le titre de φυσικὰ καὶ μυστικά. Ce livre a été imprimé dans les temps modernes, et regardé comme authentique (2). Le sophiste chrétien Synésius ne soupçonna pas lui-même d'impostures dans ces prétendus préceptes de Démocrite pour obtenir la véritable teinture. Il n'épargna ni soins ni peines pour déchiffrer les énigmes mystiques de l'auteur (3). Sa lettre nous apprend qu'on fondait dès-lors beaucoup d'espoir sur la fixation du mercure, σελήνη, et qu'on employait encore la magnésie et l'arsenic pour le grand œuvre appelé πρᾶξις. On trouve aussi dans le célèbre manuscrit de Gotha, un autre ouvrage du même Synésius. Ce livre, qui renferme des idées analogues, a été décrit par Reinesius, et Léon Allatius a eu l'intention de le publier (4).

(1) Comparez, *Æneas Gaz. p.* 67. (*ed. Bart.*) Ἐπεὶ καὶ παρ' ἡμῖν οἱ, περὶ τὴν ὕλην σοφοὶ ἄργυρον καὶ κασσίτερον παραλαβόντες καὶ τὸ εἶδος ἀφανίσαντες, ἐπὶ τὸ σεμνότερον μεταβαλόντες τὴν ὕλην χρυσὸν κάλλιστον ἐποίησαν.

(2) *Democriti* φυσικὰ καὶ μυστικὰ, *cum Synesii, Pelagii, Stephani notis, ed. Pizimentii. in-8°. Patav.* 1573. — Sapor, roi de Perse, s'y trouve nommé, *p.* 320.

(3) *Synesii epist. ad Dioscorum, apud Fabric. bibl. græc. vol. VIII. p.* 232.

(4) *Borrich. de ortu et progressu chemiæ. in-4°. Hafn.* 1668. *p.* 97. On peut conclure, d'après un passage d'une lettre de Synésius à Herculien (*ep.* 142. *p.* 279), qu'il est réellement l'auteur du livre en question; car il parle dans ce passage des secrets de la science qu'on ne doit point divulguer. — Comparez, *Morhof. Polyhistor. liter. lib. I. c.* 8. *p.* 114.

Dans le même temps, on attribuait à Hermès une foule d'écrits sortis de la plume des moines d'Alexandrie et des ermites sophistes. Ces divers ouvrages, comme la *Tabula smaragdina*, indiquaient par des allégories et des signes symboliques, les moyens à l'aide desquels on pouvait parvenir à la découverte de la pierre philosophale (1). Jamais tête exaltée n'a débité plus de choses absurdes que ce faux Hermès dans le *Cyranides*, qui existait déjà au quatrième siècle, puisque Olympiodore le cite (2). Il contient, par ordre alphabétique, une espèce de matière médicale mystique, dans laquelle chaque lettre indique un remède végétal ou animal propre aux différentes affections. On y trouve toutes sortes de préparations théosophiques, et des règles la plupart si dépourvues de bon sens, qu'on est tenté de croire que l'auteur avait perdu la raison (3). Comme il porte le titre de *Keran*, on a cru qu'il avait été écrit par un Arabe : cependant l'auteur explique lui-même, dans le manuscrit qui reste de lui, le mot κυρανίδες de manière à faire entendre qu'il regardait ce traité comme une de ses principales productions (4).

On débitait aussi un grand nombre d'ouvrages attribués au prétendu mage Osthanès, et dans les-

(1) *Fabric. bibl. græc. ed. Harles. vol. I. p. 67. — H. Conring. de hermeticâ Ægypt. vetere et Paracelsicorum novâ medicinâ. in-4°. Helmst. 1648. c. 3. p. 14. — Borrich. Hermetis, Ægyptiorum et Chemicorum sapientia, ab H. Conringii animadv. vindicata, in-4°. Hafn. 1674. c. 3. p. 46. — Manget. biblioth. chym. curios. in-fol. Genev. 1702. T. II. p. 380.*

(2) *Scaliger. not. ad Euseb. chronic. p. 243. — Reines. var. lect. lib. II. c. 5. p. 155.*

(3) *Liber physico-medicus Kiranidum Kirani, id est regis Persarum, verè aureus gemmeusque, etc. Æra C. cIc. IↃCXXXVII.* Tel est le titre de l'édition que j'ai sous les yeux.

(4) *Iriart. regiæ biblioth. Matrit. codices græci mss. p. 432.* Κυρανίδες εἴρηνται, διὰ τὸ τῶν ἄλλων με γραφῶν βίβλων βασιλίδας ταύτας εἶναι. — *Reines. var. lect. lib. III. c. 15. p. 563.* — On raconte (*Iriarte, l. c.*) qu'un certain Harpocration découvrit en Syrie une colonne en bronze, sur laquelle étaient gravés les préceptes contenus dans ce livre.

quels on enseignait non-seulement l'art d'exorciser, mais encore une multitude de remèdes superstitieux contre les maladies (1).

Dans l'histoire de ces arts absurdes, on voit toujours dominer les principes de l'école d'Alexandrie. Sa sympathie de l'univers conduisit les théosophes à la comparaison des métaux avec les planètes : ce qui donna naissance aux noms et aux signes par lesquels les premiers furent désignés (2). On masquait le grand œuvre sous le voile d'énigmes inintelligibles et de mots barbares (3). On croyait l'abnégation de tous les objets extérieurs, la pureté du cœur et la réunion à la divinité, des qualités absolument indispensables pour y arriver (4). C'étaient tantôt les Æons, et tantôt les anges *Egregori*, avant le déluge, qui avaient enseigné à l'homme la transmutation des métaux (5). Zosime et Héliodore accordèrent une considération particulière aux ascètes chrétiens. On ne pouvait, suivant eux, posséder la teinture sans une grâce spéciale du père éternel des Æons (6). Pappus, misérable philosophe d'Alexandrie, recommanda aux alchimistes une prière particulière, qui consistait à réciter d'une seule haleine le quaterne, ou le nombre quaternaire, τέτρακτὺς, de Pythagore, et le Dieu des Hébreux qui plane sur les chérubins (7). Ce dernier trait achève

(1) *Plin. lib.* XXVIII. *c.* 6. *p.* 456. — *Tatian. Assyr. p.* 273. — *Minuc. Fel. c.* 26. *p.* 99. — *Alex. Trall. lib. I. p.* 83. — On a prétendu qu'il avait été le maître de Démocrite, et qu'il écrivit les βιβλία βαφικὰ (*Morhof. l. c. p.* 111).

(2) *Procl. in Tim. lib. I. p.* 14.

(3) *Borrich. de ortu et progres. chymiæ, p.* 100. — *Leibnitz in Miscell. Berolin. lib.* I. *p.* 19. — *Fabric. vol. VI. p.* 696. — *Manget, bibl. chym. p.* 490.

(4) *Manget. l. c. p.* 488. — *Carmen ad calc. lexic. chemic. ed. Bernard. in-8o. L. B.* 1745.

(5) *Scaliger. l. c.*

(6) *Photius in cod.* CLXX. *p.* 382. — *Conring. de hermet. medicin. c.* 3. *p.* 22.

(7) *Fabric. l. c. p.* 766.

le tableau que je voulais tracer de la fausse et absurde philosophie des Orientaux. On affectait cependant de donner à cet art absurde le nom de philosophie (1), et ses sectateurs prenaient le titre de poëtes (2). Les plus célèbres furent Osthanès, Hermès, Démocrite, Héliodore (3), Olympiodore (4), Zosime (5), Agathodémon et Etienne d'Athènes (6). Mais abandonnons-les à l'oubli et au mépris qu'ils méritent.

CHAPITRE HUITIÈME.

Police médicale d'après le Droit romain.

Dans tout état policé, l'exercice de la médecine ne peut être abandonné au hasard : il faut que les médecins soient soumis à la surveillance immédiate de l'autorité. Les uns doivent être salariés par le Gouvernement, afin qu'ils soient attachés plus étroitement à l'état ; plusieurs aussi doivent être chargés du soin d'examiner les talens et la capacité des autres, pour accorder ensuite à ces derniers le droit d'exercer leur art. Cette police devint, à une certaine époque, d'autant plus nécessaire dans les principales villes de l'empire romain, que le nombre des médecins s'était

(1) *Observ. select. hallens. P. III. obs.* 22.
(2) *Phot. cod. LXXX. p.* 178. — *Reines. var. lect. lib. II. c.* 5. *p.* 155.
(3) Ce n'est pas le même que l'auteur de l'*Æthiopica* (*Morhof. polyhist. lib. I. p.* 110.), mais c'est celui auquel l'Ennoïa ou le Saint-Esprit révélait la teinture (*Fabric. vol. VI. p.* 790).
(4) *Phot. l. c.* — *Fabric. l. c. p.* 764.
(5) *De Panopolis*, (*Phot. cod. CLXX. p.* 382).
(6) Il commenta aussi le faux Démocrite περὶ Χρυσοποιΐας (*Nessel. bibl. Vindob. P. III. p.* 14).

accru en proportion du luxe, et que les méthodistes abrégeaient singulièrement les études de leurs disciples.

C'est pourquoi l'autorité distingua de très-bonne heure, à Rome et dans les villes les plus considérables de l'empire, des médecins d'un mérite reconnu, auxquels on donnait le nom d'archiatres. Ils avaient la surveillance sur les autres médecins, ils jouissaient de certains priviléges, et recevaient un traitement particulier. Le premier archiatre dont l'histoire fasse mention, est Andromaque l'ancien, qui vivait du temps de Néron. Long-temps on a disputé sur la question de savoir si ce titre signifiait médecin du prince, ou chef des médecins (1) ; mais il me semble qu'on peut en quelque sorte trancher la difficulté, en admettant que le premier médecin d'une ville, ἄρχων τῶν ἰατρῶν, portait en même temps le nom de médecin du magistrat, ἰατρὸς τȣ̃ ἄρχοντος. Les principaux archiatres furent, depuis l'époque de Constantin, les archiatres palatins, *archiatri palatini*, que l'on rangeait toujours parmi les premiers officiers de la cour. Quelquefois ils étaient décorés des premières dignités, et l'empereur les nommait *præsul spectabilis* (2). Dans la célèbre formule que Cassiodore nous a conservée, et que Meibom a savamment expliquée, on rappelle avec emphase à ces médecins l'importance de leur charge, on les invite à lire les anciens avec assiduité, et on prend des précautions pour prévenir

(1) *Mercurial. var. lect. lib. IV. c. 1. p.* 98. — *Cagnati, var. observ. lib. II. c.* 14. *p.* 145. — *Meibom. comment. in Cassiodor. formul. archiat. in-4°. Helmst.* 1668. *p.* 18. — Ackermann, dans *Pyl's Repertorium* etc., c'est-à-dire, Répertoire de médecine publique et légale. P. II. cah. II. p. 167. (C'est le meilleur mémoire qu'on ait écrit sur cette matière.)

(2) *Meibom. l. c. p.* 39. — Un passage classique de Gibbon (*Decline and* etc., c'est-à-dire, Décadence et Chute de l'Empire romain, vol. III. p. 22—25) peut servir à expliquer le grand nombre de titres et dignités que les médecins reçurent après l'introduction du christianisme.

les différens qui pourraient s'élever entre eux. Lorsque l'un d'eux, après un certain temps de service, obtenait le titre de comte du premier ou du second ordre, ou était promu à un grade encore plus élevé, on l'exemptait de tous les impôts et de toutes les charges publiques, notamment du logement des troupes : aucune municipalité, aucune cour de justice ne pouvait le citer devant elle (1). Si on lui proposait une place, et qu'il consentît à l'accepter, on l'exemptait des rétributions que tout autre était obligé de payer : c'était ce qu'on appelait *beneficium adlectionis ;* cette prérogative s'étendait jusqu'à ses enfans (2), et les titres de *spectabilis* et de *perfectissimus vir* y étaient attachés (3). Enfin, au cinquième siècle, chaque archiatre palatin obtint le rang de *vicarius* et de *dux*, de sorte cependant que l'ancienneté réglait seule l'ordre des rangs (4). Les archiatres se rapprochèrent ainsi des princes, et vécurent souvent même dans une grande intimité avec les empereurs, comme le prouve l'exemple de Cæsarius, que Valens et Valentinien comptaient parmi leurs amis (5).

Les médecins romains du second ordre s'appelaient les archiatres populaires, *archiatri populares.* Leur nombre était déterminé dans toutes les villes principales. A Rome il y en avait autant que d'arrondissemens; mais le Xyste, ou le quartier des gymnases publics, et les vestales, avaient en outre des

(1) *Cod. Justin. lib. X. tit. LII. de professor. et medic. l.* 11. — On trouve dans Himérius (*orat. XXXIII. p.* 870. *ed. Wernsdorf*) un certain Arcadius qui fut peut-être le premier *comes archiatrorum.*

(2) *Cod. Theodos. lib. XIII. tit. III. De medic. et professor. l.* 12.

(3) *Symmach. epist. lib. VII. ep.* 94. *p.* 291. (*ed. Parei. in-8°. Francof.* 1642). — *Cassiodor. variar. lib. II. c.* 28. *p.* 31. 32.

(4) *Cod. Theodos. lib. VI. tit. XVI. De comit. et archiat. sacr. palat. l. unic.*

(5) *Gregor. Nazianz. orat. X. p.* 165.

médecins particuliers (1). Antonin-le-Pieux fixa le nombre de ces archiatres populaires à dix dans les grandes villes, à sept dans celles du second ordre, et à cinq dans les plus petites; lorsqu'il s'en établissait davantage dans ces villes, ils ne jouissaient pas des priviléges attachés à la place de médecin d'état (2). Ces archiatres populaires, dont il se trouvait toujours un certain nombre dans les premières cités de l'empire romain, formaient un collége. Ils étaient choisis, non pas par les gouverneurs des provinces, mais par les bourgeois et les municipalités, afin que les habitans fussent certains d'avoir confié leur santé et leur vie à des hommes probes et instruits (3). La municipalité proposait le médecin d'état, et le collége des archiatres, après s'être assuré de sa capacité, l'admettait dès qu'il venait à vaquer une place dans le collége, où il occupait le dernier rang pendant que tous les autres avançaient. A Rome, l'élection se faisait à la pluralité des voix, et il en fallait au moins sept pour être admis (4). Valens et Valentinien déclarèrent formellement que, dans ces élections, on n'aurait aucun égard à la faveur des grands, et que le candidat ne devait avoir d'autre recommandation que ses talens et son habileté. A cette époque seulement les archiatres palatins commencèrent à être confirmés par les empereurs; mais cette formalité n'était pas nécessaire pour les archiatres populaires (5). Les ex-archiatres palatins briguaient souvent cette dernière place, peut-être parce qu'elle était plus lucrative que celle de médecin de l'empereur, quoique moins honorable. Ils

(1) *Cod. Theod. lib. XIII. tit. III. De medic. et professor. l.* 8.
(2) *Digest. lib. XXVII. tit. I. De excusat. l.* 6. §. 1.
(3) *Digest. lib. L. tit. IX. De decret. ab ordine faciend. l.* 1.
(4) *Cod. Justin. lib. X. tit. LII. De professor. et medic. l.* 10. — *Cod. Theod. lib. XIII. tit. III. De medic. et professor. l.* 9.
(5) *Cod. Theodos. lib. XIII. tit. III. De medic. et professor. l.* 8.

cherchaient quelquefois à faire valoir leur ancien titre pour obtenir l'agrégation au collége des médecins d'état; mais la loi était formelle et inviolable (1). Un des principaux devoirs de ces archiatres était aussi de former un certain nombre d'élèves, de sorte que chaque collége avait un séminaire de médecine (2).

Quant aux priviléges des médecins d'état, de même que tous les autres artistes, ils étaient exempts d'exercer personnellement les emplois pénibles ou désagréables (3). On ne pouvait les obliger d'accepter la charge de tuteur ou de curateur, lorsqu'ils pratiquaient dans leur patrie (4). Ils n'étaient pas astreints à loger les troupes, privilége qui leur avait déjà été accordé par Adrien et Vespasien (5). Dioclétien défendit aux décurions d'accorder cette exemption à d'autres qu'aux médecins et aux professeurs (6). Les médecins avaient en outre la liberté de demander l'*auxilium restitutionis* (7). Leur famille et tous leurs biens participaient également à ces immunités (8).

On ne pouvait ni les citer en justice ni les incarcérer, et lorsqu'ils avaient reçu une offense, le juge était en droit de prononcer contre l'agresseur

(1) *Symmach. lib. X. ep.* 47. *p.* 422.

(2) *Cod. Justin. l. c. l.* 6.

(3) *Galen. de theriac. ad. Pison. p.* 456.

(4) *Digest. lib. I. tit. XVIII. De offic. præsid. l.* 6. §. 7.

(5) *Digest. lib. L. tit. IV. De munerib. et honor. l.* 11. — *Lib. XXVII. tit. I. De excusat. l.* 6. §. 6.

(6) *Cod. Justin. lib. X. tit. LXIV. De excusat. artific. l. unic.* — *Tit. LII. De professor. et medic. l.* 1. — *Julian. opp. p.* 398. *ed. Spanhem.* Καὶ γὰρ κατὰ τὸν τοῦ δικαίου λογισμὸν, συνῳδὰ τοῖς ἄνωθεν βασιλεῦσι θεσπίζοντες, ἡμετέρᾳ φιλανθρωπίᾳ κελεύομεν τῶν βουλευτικῶν λειτουργημάτων ἀνενοχλήτους ὑμᾶς τοὺς λοιποὺς χρόνους διάγειν.

(7) *Justin. lib. I. tit. XXV. De excusat. tutor.* §. 15. *Digest. lib. XXVII. tit. I. De exeusat. l.* 6. §. 1. 9. Ἔτι κἀκεῖνο εἰδέναι χρὴ, ὅτι ὁ ἐν τῇ ἰδίᾳ πατρίδι διδάσκων ἢ θεραπεύων τὴν ἀλειτουργησίαν ταύτην ἔχει.

(8) *Digest. lib. L. tit. IV. De munerib. et honorib. l.* 18. §. 30.

une punition arbitraire, qui presque toujours consistait en une forte somme d'argent (1). Quand ils avaient un procès, on n'observait pas les formes ordinaires, mais le juge instruisait le procès lui-même. Ce droit leur était commun avec les professeurs (2). Dans les cas pressans, on ne pouvait enrôler ni les médecins ni leurs enfans, parce qu'on croyait cette profession plus utile que celle de soldat (3). Leurs biens fonciers n'étaient soumis, en temps de guerre, à aucune contribution soit en argent, soit en blé ou en chevaux (4).

A l'égard de leur traitement, les décurions ne pouvaient puiser, de leur propre chef, dans la caisse publique, pour payer d'autres personnes que les médecins et les professeurs (5). Du temps même d'Athalaric, ils recevaient exactement, tous les six mois, et sans la moindre retenue (6), un salaire qui augmentait même lorsqu'ils établissaient des écoles, et faisaient assidûment leurs leçons. On les payait presque toujours en argent, mais souvent aussi en blé ou autres productions du sol (7). L'état leur accordait ce traitement afin qu'ils fournissent gratuitement des remèdes aux pauvres, et qu'ils ne fussent pas obligés de vivre des sommes par lesquelles les riches

(1) *Cod. Justin. lib. X. tit. LII. De professor. et medic. l. 6.* — *Cod. Theodos. lib. XIII. tit. III. De medic. et professor. l. 1.*

(2) *Digest. lib. L. tit. XIII. De extraordin. cognit. l. 1.* — Comparez, *Gothofred. ad Digest. lib. IV. tit. II. Quod metus caussa. l. 23.*

(3) *Digest. lib. XXVII. tit. I. De excusat. l. 6. §. 8.* — *Cod. Theodos. l. c. l. 3. 10.* — *Libanii epistol. p. 353. (ed. Wolf. in-fol. Amst. 1738).* — Comparez aussi, *p.* 635, Ὁ νόμος τοὺς ἰατροὺς μίαν ἀπαιτεῖ λειτουργίαν, τὴν ἀπὸ τῆς τέχνης κ. τ. λ.

(4) *Libanii epist. ad Andronic. 225. p. 231.* — *Cod. Theodos. l. c. l. 16.*

(5) *Cod. Justin. lib. X. tit. XXXVI. De præbend. salar. l. unic.* — *Digest. lib. L. tit. IX. De decret. ab ordin. faciend. l. 4.*

(6) *Cassiodor. variar. lib. IX. c. 21. p. 142.*

(7) *Cod. Justin. lib. X. tit. LII. De professor. et medic. l. 6. 9.* — *Cod. Theodos. l. c. l. 1.*

payaient leurs soins (1). Mais les praticiens subordonnés aux médecins d'état ne vivaient que de leurs honoraires, qu'ils pouvaient exiger en justice, dès qu'on leur avait concédé le droit d'exercer (2). Les médecins militaires, salariés de la même manière, devaient soigner gratuitement les soldats (3). Lorsqu'un malade riche promettait une récompense à son médecin, celui-ci n'avait le droit de l'exiger après la cure, que lorsque la promesse avait été faite dans un état de pleine raison; car toutes celles que la frayeur arrachait pendant le danger, étaient nulles aux yeux de la justice (4).

Les sages-femmes, les dentistes et les chirurgiens, auxquels on accordait le droit d'*extraordinaria cognitio*, appartenaient également à la classe des médecins privilégiés; mais aucun magicien, aucun exorciste chrétien n'y fut rangé sous le règne des empereurs païens (5).

Dans la suite, lorsque les ecclésiastiques s'occupèrent de traiter les maladies d'une manière mystique, on donna le nom de parabolains, *parabolani*, à ceux qui assistaient les malades dans les épidémies dangereuses (6). Au commencement du cinquième siècle, ils étaient en si grand nombre à Alexandrie,

(1) *Cod. Justin. l. c. l.* 9. Alexandre Sévère avait les mêmes intentions quand il paya des médecins pour instruire les jeunes gens dénués de fortune (*Lamprid. vit. Alex. Sever. p.* 129).

(2) *Digest. lib. XXXIV. tit. I. De aliment. vel. cibar. legat. l.* 16. §. 1. *lib. XXXVIII. tit. I. De oper. libertor. l.* 26. — Comparez, *Meibom. l. c. p.* 82.

(3) *Vopisc. vit. Aurelian. p.* 212.

(4) *Cod. Justin. l. c. Quos etiam ea patimur accipere, quæ sani offerunt pro obsequiis, non ea, quæ periclitantes pro salute promittunt.* — *Cod. Theodos. l. c. l.* 8.

(5) *Digest. lib. L. tit. XIII. De extraordin. cognit. l.* 1.

(6) On dérive avec raison ce mot de παραβάλλεσθαι, *se précipiter dans le danger*, parce que c'était une entreprise très-périlleuse que de soigner les malades dans les épidémies malignes. (*Suid. T. III. p.* 24). — *Gothofred. ad Cod. Theodos. lib. XVI. tit. II. De episcop. eccles. et cleric. l.* 42. *p.* 92 (*ed. Ritter. in-fol. Lips.* 1743. *T. VI*).

qu'ils excitèrent une émeute terrible. Théodose fut prié de prendre des mesures à cet égard : alors parut une déclaration de cet empereur, qui enlevait à l'évêque d'Alexandrie la juridiction sur les parabolains ; et leur nombre fut réduit à cinq cents (1). Mais au bout de dix-sept mois ils retombèrent de nouveau sous la puissance de l'évêque, qui les nommait ou les destituait à sa volonté. Cependant le prélat n'avait pas le droit de les choisir dans les premières classes de la société, *inter curiales et honoratos*, qui auraient exercé trop d'influence sur le peuple, et il leur était défendu de se montrer dans les lieux publics, particulièrement dans les théâtres (2).

Nous devons aux ecclésiastiques l'établissement des premiers hôpitaux, qui furent regardés pendant longtemps comme des asiles offerts par la charité aux malades indigens, et non comme des écoles pour les jeunes médecins. Le christianisme prescrivait le devoir sacré d'assister les pauvres et les infirmes : c'est pourquoi depuis le sixième siècle plusieurs hôpitaux furent établis par des particuliers charitables ou par les empereurs. On y confia le soin des malades aux moines et aux parabolains, qui le considéraient comme un service divin et une voie d'assurer leur salut. Il y avait sans doute, dès avant Justinien, de semblables hôpitaux confiés à la surveillance des évêques ; car le code que cet empereur fit rédiger d'après les anciennes lois, nous apprend que bien des personnes léguaient des fonds pour établir des

(1) *Cod. Theodos. lib. XVI. tit. II. De episcop. eccles. et cleric. l.* 42.

(2) *Cod. Theodos. l. c. l.* 43. — *Cod. Justin. lib. I. tit. III. De episcop. eccles. et cleric. l.* 18. — Ce fut, à proprement parler, la pieuse ambition de l'évêque Cyrillus qui fomenta cette émeute. Ce prélat était parvenu d'une manière irrégulière à la dignité épiscopale, et tyrannisa par la suite le gouverneur Oreste, en portant les moines à exciter un tumulte épouvantable au théâtre. (*Socrat. hist. ecclesiast. lib. VII. c.* 7. *p.* 352. *c.* 13. *p.* 357). Le même fit décapiter la savante Hypatie. (*Id. c.* 15. *p.* 361.)

maisons de refuge destinées aux pèlerins et aux malades (1). Il existait aussi, avant son règne, à Constantinople, entre les églises de Sainte-Irénée et de Sainte-Sophie, un hôpital fondé par Saint Samson, et que Justinien embellit, de même qu'un autre situé au nord de la ville (2). Dans le septième siècle on établit à Jérusalem plusieurs hôpitaux pour les pèlerins (3). Le premier fut bâti par les marchands d'Amalfi, qui le consacrèrent à Saint-Jean-l'Hospitalier, patriarche d'Alexandrie ; et ils y entretenaient constamment des personnes destinées à soigner les malades (4). Dans le neuvième siècle, les Écossais instituèrent un grand nombre d'hôpitaux (5). Dans le onzième, l'empereur Alexis en établit à Constantinople un fort vaste, consacré aux pauvres, aux orphelins et aux veuves. Cet édifice avait deux étages et une chapelle pour les convalescens : les malades y étaient soignés par des moines ; et les directeurs, chargés de régler les dépenses, rendaient un compte annuel de leur gestion (6). Enfin, dans le douzième siècle, l'hôpital établi à Byzance par l'empereur Isaac jouissait d'une grande célébrité ; il s'appelait l'hospice des quarante martyrs (7) ; les reliques du dernier de ces martyrs avaient déjà guéri Justinien d'une maladie grave (8).

(1) *Cod. Justin. lib. I. tit. III. De episcop. et cleric. l.* 42. §. 9. — *Auct. collat. lib. IX. tit. XIV. nov.* 131. *De ecclesiast. tit. et privileg. l.* 10.

(2) *Procop. de ædific. lib. I. c.* 2. *p.* 10. *c.* 9. *p.* 22. — *Io. Melal. Antioch. chron. P. II. p.* 77. (*ed. Venet. in-fol.* 1733).

(3) *Eutych. annal. Alexandr. T. II. p.* 158. (*ed. Pocock. in-4°. Ox.* 1658).

(4) *Wilh. Tyr. hist. lib. XVIII. c.* 4. 5. *p.* 932. 933, dans *Bongars, gest. Dei per Francos.*

(5) *Goldast. collect. constit. imperial. in-fol. Offenb.* 1610. *vol. III. p.* 272.

(6) *Ann. Comnen. Alexiad. lib. XV. p.* 484. (*ed. Possin. in-fol. Paris.* 1651.)

(7) *Cocchi præfat. ad Nicet. collect. chirurg. p. XI.*

(8) *Procop. l. c. c.* 7. *p.* 19.

SECTION SIXIÈME.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE DEPUIS LA DÉCADENCE DES SCIENCES JUSQU'AU DÉPÉRISSEMENT DE L'ART MÉDICAL CHEZ LES ARABES.

CHAPITRE PREMIER.

Médecine des Grecs pendant le troisième et le quatrième siècles.

J'AI indiqué dans la section précédente plusieurs des causes qui, à dater du second siècle de notre ère, firent tomber toutes les sciences en décadence, et amenèrent enfin le règne de la barbarie. Galien est, parmi les médecins grecs, le dernier dont l'antiquité puisse se glorifier. Ceux du troisième et du quatrième siècles sont ou de froids compilateurs, ou d'aveugles empiriques, ou de faibles imitateurs du médecin de Pergame : cependant ils méritent encore la préférence sur les siècles subséquens.

Comment eût-il été possible que l'esprit et la raison ne perdissent pas leur énergie et leur activité, lorsque l'Empire romain, devenu le théâtre des factions et du désordre, était menacé d'une ruine totale? Depuis le milieu du troisième siècle, les empereurs, esclaves de leurs gardes, ne pouvaient

opposer qu'une faible résistance aux hordes barbares qui envahissaient l'empire sur tous les points. Les livres sibyllins même furent tirés du profond oubli dans lequel ils étaient tombés, lorsque, sous le règne d'Aurélien, on craignit les incursions des Allemands (1). Une peste effroyable qui ravagea tout l'empire à cette époque, et qui, dans Rome seule, enlevait cinq mille victimes par jour, mit le comble aux calamités publiques (2). Mais plus la misère du peuple était grande, plus aussi la cour des empereurs devenait brillante, et plus ces princes sans énergie prenaient du goût pour la profusion et adoptaient les titres ridicules en usage chez les Orientaux. Sous Dioclétien on les vit prendre ceux de votre divinité, *numen vestrum*, et de votre éternité, *æternitas vestra, perennitas vestra;* et les savans rivalisèrent avec les artistes pour flatter les caprices et la folle vanité de ces souverains orgueilleux.

L'état des sciences devint encore plus déplorable lorsque Constantin, ayant embrassé le christianisme, en fit la religion dominante de l'État. Le bon goût se déprava, parce que la cour donnait la préférence à toutes les productions de l'Orient, et parce que les beaux-arts, depuis la suppression du culte des idoles et la destruction des temples, ne trouvaient plus d'objets sur lesquels ils pussent s'exercer (3). Les chrétiens méprisaient tous les arts qui servaient à former ou à embellir les faux dieux (4). Ils condamnaient inexorablement les plus sages païens de l'antiquité aux tourmens éternels de l'enfer (5), et accu-

(1) *Vopisc. vit. Aurel. p.* 215. 216. *in script. hist. august.*

(2) *Trebell. Pollio, vit. Gallien. p.* 177.

(3) *Winkelmann's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de l'art, p. 420.

(4) *Tertullian. de idololatr. c.* 11. *p.* 48. 49. *Nulla ars, nulla professio, quæ quid aut instruendis aut formandis idolis administrat, carere poterit idololatria.*

(5) *Id. de spectac. c.* 30. *p.* 692. 693.

saient d'hérésie quiconque osait étudier ou seulement estimer les écrits d'Aristote et de Pline (1).

Pendant les deux siècles qui nous occupent, on vit régner parmi les différentes sectes chrétiennes des disputes opiniâtres et scandaleuses sur des questions insignifiantes, et des subtilités que les historiens passent à dessein sous silence (2), mais qui attirèrent à tous les partis le juste mépris des païens (3).

Suivant une tradition imaginée dans les temps modernes, Constantin fut déterminé à embrasser le christianisme par une maladie dont il était atteint, et que, d'après la description, on juge avoir été la lèpre. On prétend que les prêtres de Jupiter Capitolin lui avaient conseillé de se baigner dans le sang d'enfans innocens pour s'en délivrer, et que les apôtres saint Pierre et saint Paul lui apparurent en songe pour lui promettre de le guérir s'il se faisait baptiser par Sylvestre, évêque de Sienne (4); mais le récit bien plus digne de foi qu'Eusèbe donne de la conversion de l'empereur, démontre la fausseté de cette anecdote (5).

Les sciences auraient pu revivre sous le règne de Julien, si lui-même n'eût pas été faible, superstitieux et imbu de la plus aveugle partialité pour la philosophie des nouveaux platoniciens (6). Les philosophes qui inondaient sa cour, auxquels il prodiguait les plus basses flatteries, et qu'il comblait de ses largesses, sont généralement connus par leur pas-

(1) *Euseb. hist. eccles. lib. V. c.* 28. *p.* 254.
(2) *Ibid. lib. VIII. c.* 2. *p.* 377. — *De martyr. Palæst. c.* 12. *p.* 434. 435.
(3) *Ammian. Marcell. lib. XXII. p.* 225.
(4) *Zonar. annal. lib. XIII. c.* 2. *p.* 3. (*ed. du Fresne. in-fol. Paris.* 1687).
(5) *Euseb. vit. Constant. c.* 61. *p.* 660.
(6) *Ammian. Marcell. lib. XXV. p.* 315. *Vir levioris ingenii, linguæ fusioris, præsagiorum sciscitationi nimiæ deditus, superstitiosus magis quam sacrorum legitimus observator.*

sion pour la magie et les arts théurgiques. Libanius, Oribase, Maxime, Ædesius, Chrysanthius et autres, fortifièrent encore son penchant pour la théosophie (1). Libanius le félicitait même du soin qu'il avait d'obéir aux oracles lorsqu'il devait donner des places éminentes, et de n'accorder les magistratures qu'aux favoris des dieux (2). C'est par-là qu'on explique la haine qu'il portait aux épicuriens et aux sceptiques. Il remerciait hautement les dieux d'avoir en grande partie anéanti les écrits des partisans de ces deux sectes (3). Il écarta les chrétiens de toutes les chaires de philosophie, parce qu'il lui paraissait ridicule qu'ils expliquassent les anciens, pour lesquels ils affectaient le plus profond mépris (4).

Cependant on doit lui savoir gré d'avoir établi des bibliothèques à Constantinople et à Antioche, pour conserver les ouvrages de l'antiquité (5). Jovien, son successeur, fit incendier celle d'Antioche d'après le conseil insensé de sa femme (6).

Les arts magiques que Julien avait tant protégés (7), reçurent un coup presque mortel sous le règne de Valens et de Valentinien, qui renouvelèrent les lois déjà portées contre les magiciens et les sorciers, et poursuivirent tous les théosophes avec une ardeur infatigable (8). Mais, si les philosophes païens de toutes les autres sectes, confondus sous le titre abhorré

(1) *Julian. epistol. p.* 382. 383. — *Liban. epitaph. p.* 574. *de venefic. p.* 307. — *Eunap. vit. Maxim. p.* 89. 90.

(2) *Liban. epitaph. p.* 603. Il employait aussi son médecin Oribase pour interpréter ses songes. (*Julian. ep.* 17. *p.* 384).

(3) *Julian. fragm. p.* 301. Μήτε Ἐπικούρειος εἰσίτω λόγος, μήτε Πυῤῥώνειος, ἤδη μὲν γὰρ καλῶς ποιοῦντες οἱ θεοὶ καὶ ἀνῃρήκασιν· ὥστε ἐπιλείπειν καὶ τὰ πλεῖστα τῶν βιβλίων.

(4) *Julian. ep.* 42. *p.* 422. 423. — *Oros. lib. VII. c.* 30. *p.* 545. 546. *ed. Havercamp.*

(5) *Themist. orat. XIII. p.* 307. 309 (*ed. Petav. in-4°. Paris*, 1618).

(6) *Suid. voc.* Ἰοβιανός, *p.* 121.

(7) *Liban. de vitâ suâ. p.* 93.

(8) *Zosim. lib. IV. p.* 216. 217. (*ed. Smith. in-8°. Oxon.* 1679). — *Liban. de ulciscendâ Juliani morte. p.* 56.

de magiciens, eurent tant à souffrir de la pieuse intolérance des empereurs, ce n'était encore qu'un prélude du sort qui les attendait sous Théodose. La sévère orthodoxie de ce prince naturellement faible n'eut besoin que des conseils d'un saint Ambroise pour déployer la sévérité la plus outrée (1). Ses ordres même étaient à peine nécessaires pour allumer encore davantage la fureur des moines ignorans et vindicatifs, et pour leur immoler jusqu'aux moindres traces du paganisme. Les statues les plus belles furent mutilées, et les temples les plus magnifiques livrés au fanatisme de ces énergumènes (2): on dispersa même les bibliothèques, et on les condamna au feu (3).

Telle est la manière déplorable dont le quatrième siècle se termine pour l'histoire des sciences: telle est l'influence funeste que l'intolérance du christianisme exerça sur l'esprit humain, qui en fut totalement paralysé.

Parmi les médecins qui se distinguèrent dans le cours de ce période, Marcellus, de Sida en Pamphilie, est sans contredit le plus ancien. Il écrivit sur la médecine quarante-deux livres en vers hexamètres, dans lesquels il donnait la description de l'espèce particulière de mélancolie (4) connue sous le nom de lycanthropie, parce que les malades, hurlant comme des loups, errent pendant la nuit dans les lieux écartés et parmi les tombeaux. Oribase (5) et Aëtius (6) nous ont conservé le fragment des

(1) *Zosim. lib. IV. p.* 244. 271.
(2) *Liban. pro templ. p.* 164. 165.
(3) *Eunap. vit. Ædes. p.* 77. 78. — *Oros. lib. VI. c.* 15. *p.* 421, où l'on trouve mentionnée la destruction du temple de Sérapis à Alexandrie et de la bibliothèque qui y était annexée.
(4) *Suid. T. II. p.* 498. — *Eudocia apud Villoison. anecdot. graec. l.* 299.
(5) *Synops. lib. VIII. c.* 10. *p.* 266.
(6) *Tetr. II. serm.* 2. *c.* 11. *col.* 254.

écrits de Marcellus qui a rapport à cette affection. Il nous apprend qu'elle s'aggravait ordinairement à l'approche du printemps, dans le mois de février, et qu'elle était même quelquefois épidémique dans certaines contrées (1). Nous avons encore de cet auteur un poëme sur les médicamens tirés de la classe des poissons ; mais cet écrit est fort peu intéressant, parce qu'il recommande les remèdes les plus absurdes contre toutes les espèces de maladies (2).

Les deux Serenus Sammonicus, père et fils, appartiennent à la même époque. Le premier a écrit une foule d'ouvrages en vers, que Géta et Alexandre Sévère lisaient avec plaisir (3) ; mais il fut mis à mort d'après les ordres de Caracalla, sans doute parce qu'il avait recommandé, contre les fièvres intermittentes, des amulettes défendues par le féroce despote (4). Le fils fut précepteur du jeune Gordien, auquel il donna la riche bibliothèque de son père (5). On ne saurait décider lequel des deux est l'auteur du poëme que nous possédons encore aujourd'hui sous leur nom. Il serait à désirer qu'au lieu de cet écrit et d'autres analogues qui annoncent le peu de mérite de leurs auteurs, nous en eussions d'autres des grands maîtres de l'art ; mais dans les siècles de barbarie, les moines donnaient à ces sortes d'ouvrages, conformes à leur manière de penser et à leurs préjugés, la préférence sur les chefs-d'œuvre de l'esprit qu'ils étaient hors d'état d'apprécier. De temps en temps, mais

(1) Eudocie écrit le nom de cette maladie λυκανȣ, probablement par abréviation de λυκανθρώπȣ. — Comparez, *Küster ad Suid. l. c.* et Bœttiger dans *K. Sprengel's Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, cah. II. p. 28. 37.

(2) Ἐκ τῶν Μαρκέλλȣ Σιδήτȣ Ἰατρικῶν τὸ περὶ ἰχθύων, *fragmentum poematis de re medicâ è biblioth. Medicæâ erutum, ed. F. Morello. in-8o. Lutetiæ*, 1591.

(3) *Spartian vit. Ant. Get. p.* 92. — *Lamprid. vita Sever. p.* 124.

(4) *Spartian. vit. Caracall. p.* 86. — Comparez, *Casaub. in script. hist. aug. p.* 131.

(5) *Jul. Capitolin. vit. Gordian. II. p.* 159.

très-rarement, Sammonicus nous laisse entrevoir qu'il a réfléchi sur la nature et les causes éloignées des maladies, comme, par exemple, lorsqu'il attribue l'hydropisie aux engorgemens de la rate et du foie (1). Il donne quelquefois aussi de sages avis sur le traitement des maladies (2), et se prononce même contre les chants magiques employés dans la cure des fièvres (3). Cependant il se montre partout zélé défenseur des préjugés de son temps, il affecte une vénération particulière pour les nombres trois, sept et neuf (4), et recommande les caractères goétiques (5).

Nous ne trouvons rien de plus satisfaisant dans un autre ouvrage du quatrième siècle, qui a pour auteur un certain Vindicien, médecin de Valentinien. C'est un poëme sur la préparation de la thériaque. La lettre à cet empereur, que l'on connaît sous le nom de Vindicien, paraît être supposée; car elle ne contient que l'histoire d'une cure écrite d'un style fort abject (6). Marcellus Empiricus rapporte un moyen que Vindicien conseille contre la

(1) *C.* 27. *v.* 498. *ed. Ackermann.*
(2) *C.* 7. *v.* 94. 95.
(3) *C.* 51. *v.* 938.
(4) *C.* 2. *v.* 31. 32. *c.* 49. *v.* 908. *c.* 12. *v.* 188. *c.* 19. *v.* 334. 335.
(5) Il dit à l'occasion de la fièvre hémitritée :

Inscribas chartæ, quod dicitur abracadabra,
Sæpius : et subter repetas, sed detrahe summæ,
Et magis atque magis desint elementa figuris
Singula, quæ semper rapies et cætera figes,
Donec in angustum redigatur litera conum.
His lino nexis collum redimire memento.

Ce qui forme une figure triangulaire. J'ai indiqué plus haut l'origine de l'abracadabra.

(6) *Fabric. bibl. græc. vol. XIII. p.* 448. Il était d'usage, dans le moyen âge, que les élèves composassent sous le nom des personnages célèbres de l'antiquité, des lettres et des discours regardés comme exercices scholastiques. C'est à cette coutume que nous devons la correspondance d'Hippocrate avec Démocrite, celle de Thalès avec Pythagore, les lettres de Théophylactus, et celles de Phalaris. L'épître de Vindicien paraît avoir la même origine.

toux opiniâtre : c'est un composé de soufre et d'axonge de porc (1).

Il nous reste encore de son disciple Théodore Priscien, un ouvrage qui se trouve souvent sous le faux nom d'Octave Horatien (2). L'auteur vivait sans doute à la cour des empereurs d'Orient (3). Son but, en publiant cet écrit, fut de recommander une foule de médicamens indigènes contre chaque maladie, sans s'inquiéter nullement de la cause qui provoquait ces dernières (4). Cependant il dirige presque toujours sa méthode curative d'après l'espèce d'humeur prédominante, et donne, dans un autre endroit, des conseils qui s'accordent assez bien avec les principes de l'école méthodique. On distingue surtout ceux qui concernent les parotides, que Priscien fait suppurer lorsqu'elles sont critiques, et qu'il traite par les opiats dans les autres circonstances (5). Dans toutes les fièvres, l'attention principale du médecin doit se diriger sur le choix judicieux du temps (6). Le traitement de l'érysipèle varie suivant que cet exanthème est un symptôme de la fièvre, ou que celle-ci vient le compliquer (7). Priscien oppose aux scrophules les remèdes fondans, et les médicamens appelés catholiques, qui évacuent toutes les humeurs viciées (8). Lorsque l'ophtalmie est provoquée par une cause rhumatismale, il donne des laxatifs, et évite toutes les irritations extérieures. Il distingue fort bien cette inflammation des yeux, de celle qui

(1) *Marcell. de medic. c.* 16. *p.* 316. *coll. Stephan.*

(2) Comparez, *Reines. var. lect. lib. III. c.* 17. *p.* 643. — Il nomme Vindicien son maître. (*Lib. IV. præf. p.* 81. *ed. Argentor.* 1544).

(3) Si la lettre de Synésius (*ep.* 115. 225) à ce Théodore n'est pas apocryphe. *Reines. var. lect. lib. III. c.* 11. *p.* 509.

(4) *Lib. II. c.* 8. *p.* 155. *ed. Bernhold.*

(5) *Lib. I. c.* 11. *p.* 37.

(6) *Lib. II. c.* 1. *p.* 129.

(7) *Lib. I. c.* 23. *p.* 93.

(8) *Lib. I. c.* 12. *p.* 45.

tient à un principe lépreux, *derbiosi* ou *serniosi*(1); il distingue également la véritable pleurésie du point de côté sans fièvre (2), et les légères douleurs de ventre, *strophus*, de la colique proprement dite (3). Il savait que l'embryon est complètement formé au trentième jour (4); mais rien n'est plus ridicule que son conseil de teindre en noir les yeux bleus, et que sa prédilection pour les remèdes goétiques (5).

Le même période nous fournit encore un ouvrage sur les médicamens tirés du règne animal. L'auteur, Sextus-Placitus Papiensis, a été confondu à tort avec Sextus Platonicus, neveu de Plutarque (6). Un petit nombre d'exemples suffiront pour faire connaître la juste valeur de cette production. Placitus recommande de porter au cou un cœur de lièvre dans la fièvre quarte (7), et de faire bouillir, pour le manger ensuite, un chien nouvellement né, afin de se garantir des coliques pendant toute sa vie (8). Lorsqu'une personne est atteinte d'une fièvre aiguë, il faut couper un éclat de la porte sous laquelle a passé un maniaque, et dire en même temps : *Tollo te, ut ille N. N. febribus liberetur* (9). Placitus a beaucoup tiré des ouvrages de Pline l'ancien, qui fournissait à la plupart des empiriques de ce temps la matière de leurs compilations.

L'histoire de ces empiriques aveugles est humi-

(1) *Lib. I. p.* 48.
(2) *Lib. II. c.* 4. *p.* 145.
(3) *Lib. II. c.* 9. *p.* 153.
(4) *Lib. IV. p.* 107. *ed. Argentor.*
(5) *Lib. I. c.* 12. *p.* 53. — *C.* 14. *p.* 58. *n.* 37. Lorsqu'on éprouve des coliques, il faut s'asseoir sur une chaise, et dire en soi-même : *Per te diacholon, diacholon, diacholon.* (*Lib. IV. p.* 90). On se garantit pendant un an de toutes les maladies en mangeant trois violettes (*Ibid. p.* 98).
(6) *Fabric. bibl. græc. vol. XII. p.* 614. *XIII.* 395.
(7) *C.* 2. *p.* 397.
(8) *C.* 11. *p.* 405.
(9) *C.* 18. *p.* 414.

liante pour l'esprit humain, et j'avoue franchement n'avoir pas lu tous leurs écrits. J'abandonne à Ackermann le soin de débrouiller le chaos de leurs extravagances. Cependant je désirerais que ce savant et Bernhold s'exerçassent sur des objets plus dignes de leur critique et de leur sagacité, que les compilations futiles des médecins du quatrième siècle. Ackermann a très-bien démontré que ces misérables plagiaires se bornèrent à piller les écrits des anciens empiriques, mais surtout l'histoire naturelle de Pline, et que, par la suite, les moines ignorans les copièrent à leur tour, publièrent sous leurs noms des ouvrages encore plus détestables, augmentés de notes, et ne s'attachèrent qu'aux auteurs les moins instruits, négligeant au contraire les écrits dogmatiques sur la matière médicale (1). Il paraît que ce furent ces moines qui, dans le huitième ou le neuvième siècle, donnèrent les recueils embrouillés de recettes absurdes contre toutes les maladies, que nous possédons encore sous les noms d'Apuléius et de Plinius Valérianus. Les exemples d'ignorance grossière et de superstition aveugle que j'en ai vus cités, m'ont fait redouter une lecture aussi infructueuse et dégoûtante. Je me bornerai donc à dire encore quelques mots d'un de ces empiriques qui vivait à la fin du quatrième siècle, et qui peut être regardé comme le modèle de tous les autres.

Marcellus de Bordeaux, surnommé *Empiricus*, était archiatre et *magister officiorum* sous le règne de Théodose Ier; mais il fut privé de sa charge par le successeur de ce prince (2). Il rassembla une

(1) *Ackermann. instit. histor. medic. c. XXV.* §. 344—361.

(2) Dans la plupart des manuscrits, on lui donne le titre de *ex magno officio*. Reinesius, dans une note marginale manuscrite de l'exemplaire de la *Coll. Stephan.* que ce savant a possédé et qui m'appartient aujourd'hui, a changé ce titre en celui de *ex magistro officiorum*. — Marcellus (*præf. p.* 242. *ed. cit.*) donne la qualité de compatriote à Ausone, qu'on sait avoir pris naissance à Bordeaux.

grande quantité de recettes et de moyens goétiques contre toutes les espèces de maladies, dans la seule vue que ses fils, auxquels il consacra cet ouvrage, pussent exercer les devoirs de la charité envers les malades indigens, et que les lecteurs fussent en état, dans les cas urgens, de prescrire ces recettes sans le secours du médecin. Cependant il convenait que toujours il est plus sûr et plus prudent de prescrire les médicamens d'après l'avis d'un homme de l'art (1). A cette introduction succèdent différentes lettres que l'on reconnaît sans peine être l'ouvrage d'un moine des siècles de barbarie, telles que celles d'Hippocrate à Mécène et au roi Antiochus. L'ouvrage entier est lui-même évidemment mutilé et surchargé d'additions qui ne sont pas conçues dans l'esprit du siècle, et dont la plupart sont empruntées à Scribonius Largus. On y voit régner généralement les opinions serviles d'un esclave, et l'on est surtout frappé d'y trouver des remèdes recommandés uniquement parce que la *diva Augusta* ou la *diva Livia* en avaient fait usage (2).

Les préjugés, l'ignorance et l'audacieuse effronterie de cet auteur, ou plutôt de ce compilateur, sont presque inconcevables : quelques exemples de ses médicamens goétiques suffiront pour venir à l'appui du jugement que je porte sur lui. Pour charmer un homme dans l'œil duquel s'est insinué un corps étranger quelconque, il faut toucher l'œil malade, répéter trois fois : *Tetune resonco bregan gresso*, et cracher à chaque fois. Un autre charme contre le même accident, consiste à dire : *In mondercomarcos axatison ;* et un troisième, à prononcer : *Os gorgonis basio.* Lorsqu'on avait répété ce dernier trois fois neuf fois, on pouvait alors retirer

(1) *Præf.* p. 242.
(2) *C.* 13. *p.* 297. *c.* 15. *p.* 304. *c.* 35. *p.* 402.

un corps étranger du pharynx (1). Pour guérir l'orgeolet, ou l'ulcération des paupières, il faut prendre neuf grains d'orge, toucher l'ulcère avec leurs extrémités, et dire à chaque fois : φεῦγε, φεῦγε, κρίθη σε διώκει ; ou si l'orgeolet a son siége à l'œil droit, le toucher avec trois doigts de la main gauche, cracher et dire trois fois : *Nec mula parit, nec lapis lanam fert : nec huic morbo caput crescat, aut si creverit, tabescat* (2). Outre un grand nombre d'autres moyens semblables, *physiques* et *phylactériques* ou préservatifs (3), comme on les appelait dans le moyen âge, on trouve que Marcellus Empiricus restreignait la préparation des médicamens ordinaires à certains jours de la semaine, par exemple au jeudi (4). Il recommandait la continence, la pureté du cœur (5), les prières au premier jour de l'an et au chant de la première hirondelle (6). Il ordonnait aux malades de se tourner vers l'Orient pour prendre leurs po-

(1) *C.* 8. *p.* 278.
(2) *Ibid. p.* 279.
(3) En voici encore quelques-uns du même genre ; dans l'angine accompagnée de gonflement de la luette, il employa un grain de raisin, probablement à cause du nom que les Latins lui donnent, et dit trois fois : *Uva uvam emendat* ; ou bien il écrit le charme suivant sur un papier que le malade porte au cou : *Formica sanguinem non habet, nec fel ; fuge uva, ne cancer te comedat* (*c.* 14. *p.* 300. 303). Pour guérir d'autres espèces d'angine (*c.* 15. *p.* 307), on écrit sur un papier les vers suivans :

Εἶδον τριμερῆ χρύσεον Τσανάδαν
Καὶ ταρταρεῦχον Τσυσανάδον·
Σῶσον με σεμνὲ νερτέρων ὑπέρταλε.

Si l'on est affecté d'un panaris, il faut toucher un mur et dire trois fois : *Pu, pu, pu ; nunquam ego te videam per parietem repere.* (*c.* 13. *p.* 321). Dans la colique, on dit trois fois neuf fois : *Stolpus à cœlo cecidit : hunc morbum pastores invenerunt, sine manibus collegerunt, sine igne coxerunt, sine dentibus comederunt* (*c.* 28. *p.* 373. 378) ; ou bien on inscrit les caractères suivans sur une plaque d'or :

L * M Θ R J A
L * M Θ R J A
L * M Θ R J A

(4) *C.* 15. *p.* 304.
(5) *Ib. p.* 307. *c.* 8. *p.* 269.
(6) *Ib. p.* 268.

tions (1). Pour se préserver de la lippitude, il faut avoir l'attention, lorsqu'une étoile tombe, de compter le plus vite possible depuis l'apparition de ce météore jusqu'à sa disparition; autant on a compté de nombres, autant d'années on sera exempt de la chassie (2). Marcellus attache une importance extrême au nom du Dieu de Jacob et du Dieu Sabaoth (3), et attribue des propriétés miraculeuses au *rhamnus spina Christi*, parce que la couronne d'épine du Christ était faite d'une branche de cet arbre (4). Il a beaucoup emprunté au *Cyranide*, qu'il croyait avoir été écrit par Démocrite. Marcellus est en effet très-digne d'un pareil prédécesseur.

Je pense que l'on me verra sans peine abandonner cette galerie de caricatures pour contempler le tableau des vicissitudes qu'éprouva le système proprement dit de la médecine après la mort de Galien. Malgré les progrès effrayans du charlatanisme, il resta cependant toujours quelques étincelles du dogmatisme dans les écoles des médecins. Le penchant que ces derniers avaient pour l'éclectisme, et qu'ils partageaient avec les philosophes, favorisa la réunion du dogmatisme sévère ou du système de Galien avec le méthodisme. On crut même pouvoir concilier l'aveugle empirisme avec les principes du médecin de Pergame, malgré leur entière opposition. De là résulta la singulière forme dogmatico-empirique que la médecine grecque conserva pendant près de mille ans, espace durant lequel on ne fit rien d'important pour les progrès de l'art, que présenter les principes de Galien sous une forme toujours nouvelle. On finit même par ne plus les puiser à la source, mais dans les écrits des imitateurs de ce médecin,

(1) *C.* 27. *p.* 367.
(2) *C.* 8. *p.* 269.
(3) *C.* 21. *p.* 340.
(4) *C.* 23. *p.* 347.

en sorte qu'il paraissait à chaque instant de nouveaux recueils bizarres, tous plus absurdes les uns que les autres. Tel fut le résultat de l'orthodoxie qui régna non moins despotiquement sur les vérités philosophiques que sur les principes religieux. L'histoire de la médecine serait encore bien plus triste pendant ce long période, si de temps en temps on ne rencontrait un homme d'esprit et de mérite dont le génie avait devancé son siècle; mais on en trouve moins dans le sein de l'Église chrétienne que parmi les aveugles païens, particulièrement lorsque ces derniers, marchant sous la bannière de Mahomet, eurent conquis l'Espagne, et fait refleurir les sciences et les arts par la douceur de leur domination. Poursuivons cependant la marche du dogmatisme empirique des Grecs, en suivant l'ordre de la chronologie.

Les écoles d'Alexandrie subsistèrent très-tard. Au quatrième siècle, l'un des plus célèbres dogmatiques de cette ville, Zénon de Chypre, jouissait d'une réputation extraordinaire, et mérita même l'estime de l'empereur Julien, qui la lui témoigna d'une manière non équivoque (1). Il attirait à Alexandrie une foule de jeunes gens qui étudiaient la médecine sous lui, et parmi lesquels Magnus d'Antioche et Oribase furent ceux qui se distinguèrent le plus. Le premier, zélé péripatéticien, était sceptique à l'égard de la médecine pratique; car il prétendait que le médecin ne saurait jamais rendre la santé aux malades (2).

Oribase, de Pergame (3) ou de Sardes (4), avait

(1) *Julian. epist.* 45. *p.* 426. Zénon s'enfuit d'Alexandrie à cause de la révolte des Grégoriens; mais l'empereur l'engagea à y retourner.

(2) *Philostorg. hist. ecclesiast. lib. VIII. c.* 10. *p.* 524. — *Eunap. vit. sophist. p.* 178.

(3) *Eunap. p.* 181.

(4) *Philostorg. l. c. lib. VII. c.* 15. *p.* 520. — *Suid. T. II, p.* 711.

reçu une très-bonne éducation. Après avoir terminé ses études sous Zénon de Chypre, il fut recommandé à Julien, qui depuis monta sur le trône impérial. L'étroite amitié qui s'établit entre eux naquit principalement des services qu'Oribase rendit à Julien, lorsque celui-ci s'empara des rênes du gouvernement (1). Une lettre du faible empereur, dont j'ai déjà fait mention (2), prouve combien Oribase le fortifiait dans son penchant pour le merveilleux. Julien le fit questeur à Constantinople (3), et l'envoya dans une occasion importante à Delphes pour y consulter l'oracle, dont il obtint cette réponse célèbre, que désormais tous les oracles seraient muets (4). Oribase accompagna aussi Julien dans sa dernière expédition, et fut témoin de sa mort (5). Valentinien et Valens l'ayant exilé, il supporta son malheur avec beaucoup de résignation, et ses talens lui acquirent une grande célébrité chez les barbares. Bientôt les empereurs sentirent qu'ils ne pouvaient point se passer de lui, le rappelèrent de son exil, et le comblèrent de bienfaits en dédommagement des pertes qu'il avait essuyées (6). Il vécut presque jusqu'au milieu du cinquième siècle, jouissant toujours de la considération que sa sagesse et son habileté en médecine lui avaient attirée (7).

Sur l'invitation de Julien, il fit des extraits de tous les ouvrages laissés par les anciens, les disposa dans un ordre méthodique, et les divisa en soixante et dix livres, dont nous ne possédons plus aujourd'hui que dix-sept (8). Par la suite, il tira encore

(1) *Eunap. l. c.*
(2) *Julian. ep. 17. p. 384.*
(3) *Suid. l. c.*
(4) *Georg. Cedren. chronic. ed. Fabroti. in-fol. Par. 1647. p. 304.*
(5) *Philostorg. l. c.*
(6) *Eunap. p. 182.*
(7) *Isidor. Pelusiot. epist. lib. I. p. 437. (ed. Paris. in-fol. 1638).*
(8) *Suid. l. c. — Phot. cod. CCXVI—CCXIX. p. 555—563.*

de ce recueil ce qu'il contenait de plus important, et en composa un livre sous le titre de *Synopsis*. Vainement on chercherait quelque idée neuve ou propre à l'auteur dans ces compilations; mais elles sont de la plus haute importance pour l'historien, parce qu'on peut, jusqu'à un certain point, les regarder comme les seuls monumens dans lesquels se rencontrent les idées de plusieurs grands écrivains de l'antiquité. Souvent Oribase a paraphrasé les auteurs qu'il copiait, de sorte que ses extraits sont plus clairs que les originaux. Les descriptions anatomiques qu'il emprunte à Galien, à Soranus et à Ruffus, quoiqu'il assure avoir lui-même disséqué des singes (1), nous en fournissent la preuve. Mais qui aurait osé, dans un temps où le respect pour le médecin de Pergame allait jusqu'à l'idolâtrie, s'éloigner le moins du monde de ce dieu de la médecine, ou hasarder quelque opinion nouvelle? Comme Oribase compila en même temps les ouvrages d'autres praticiens qui avaient embrassé des systèmes différens, on conçoit sans peine combien de théories et de méthodes contradictoires on doit trouver dans le sien. Il fit aussi des extraits des auteurs qui avaient écrit sur la matière médicale, mais sans donner la description des productions naturelles, ni indiquer leur manière d'agir. Parmi le petit nombre d'idées qui lui appartiennent, on remarque principalement les préceptes qu'il trace concernant la prescription du régime et l'emploi des exercices de la gymnastique : parmi ces derniers, il en fait connaître plusieurs absolument nouveaux, comme le πιτυλίζειν, ou l'action de courir sur la pointe du pied; mais il recommande surtout l'équitation (2). Il soumet aussi les frictions à certaines règles qui sont exposées avec

(1) *Coll. lib. VII. c. 6. p.* 257.
(2) *Lib. VI. c.* 14. *p.* 206.

soin (1). Il détermine fort bien, et sans copier personne, les cas dans lesquels est indiquée la saignée (2), qu'il pratique au bras, du côté même où le malade ressent les douleurs (3). Au début de l'inflammation, ajoute-t-il, on doit chercher à opérer la révulsion; mais, dans les phlegmasies chroniques, il faut saigner le plus près possible du siége de l'inflammation, afin de ne dissoudre et de n'évacuer que les humeurs stagnantes dans la partie malade. Il conseille, avec une pleine raison, de ne pas avoir égard au temps lorsqu'il s'agit de recourir à la saignée, de ne s'attacher qu'aux circonstances de la maladie, et même de pratiquer l'opération au vingtième jour, si le cas l'exige (4). Il traite longuement de l'usage des lavemens, et veut qu'on les administre aussi dans les affections de la vessie (5). Dans sa doctrine de l'influence des climats et des vents sur le corps, il contredit Hippocrate, en regardant l'exposition au midi comme la plus salutaire (6).

Rien de plus sage que ses principes sur l'éducation physique des enfans : ils méritent d'être médités même aujourd'hui, aussi-bien que les règles relativement au choix des nourrices (7). Il faut toujours s'attacher au développement du corps, avant de songer à cultiver l'esprit. La bonne éducation consiste à laisser les facultés mentales en repos jusqu'à l'âge de sept ans. Alors seulement on peut confier l'enfant à un maître; mais on ne doit pas le confier aux grammairiens et

(1) *Lib. VI. c.* 17—19. *p.* 213.
(2) *Lib. VII. c.* 2. *p.* 242.
(3) *C.* 5. *p.* 253.
(4) *C.* 6. *p.* 258. *Quocunque die mittendi sanguinis scopos in ægrotante compereris, in eo auxilium hoc adhibeto, etiamsi vigesimus à principio dies agatur.*
(5) *Lib. VIII. c.* 26. *p.* 359. *c.* 32. *p.* 363.
(6) *Lib. IX. c.* 19. *p.* 401.
(7) *Synops. lib. V. c.* 2. *p.* 159.

aux géomètres avant qu'il ait atteint sa quatorzième année. Dans le même temps il faut veiller à ce qu'il ne reste jamais en repos, de peur que le désir des jouissances de l'amour ne s'éveille de trop bonne heure chez lui (1). On trouve également dans son ouvrage une espèce de séméiotique physiologique qui doit, je pense, lui être personnellement attribuée, et qui a rapport aux signes des divers tempéramens exposés d'après le système alors dominant (2). Il en est de même de sa thérapeutique générale. Les indications ont pour but de modifier les qualités élémentaires des humeurs (3). Sa méthode pour le traitement des fièvres exanthématiques est fort bonne: il rejette les sudorifiques, et recommande au contraire les remèdes légèrement laxatifs (4). Ses remarques sur la suppuration, suite d'un vrai rhumatisme (5), sont importantes : elles ont été confirmées par Tissot (6). Le traité qu'il a écrit sur les maladies du foie prouve la sagacité philosophique dont il était doué (7) ; et les moyens qu'il propose pour guérir la stérilité (8), décèlent la profondeur de son jugement ainsi que son habileté dans la pratique. Mais à l'égard de l'épilepsie, il se comporte exactement d'après les principes des méthodistes (9). Il traite la dyssenterie par les dessiccatifs et les abstersifs (10), et applique à la goutte la méthode qu'il suivait dans la cure de l'inflammation (11). Ce qui me paraît remarquable, c'est

(1) *C.* 14. *p.* 164. *Animi quies ad bonam corporis educationem valet plurimum.*
(2) *C.* 43. *p.* 179.
(3) *C.* 51. *p.* 187.
(4) *Lib. VII. c.* 7. *p.* 226.
(5) *Lib. VII. c.* 26. *p.* 243.
(6) Avis au peuple. in-12. Lausanne, 1785. ch. XI. §. 174. 175. p. 196.
(7) *Lib. IX. c.* 19. *p.* 306.
(8) *C.* 45. *p.* 323.
(9) *Lib. VIII. c.* 3. *p.* 260.
(10) *Lib. IX. c.* 14. *p.* 302.
(11) *C.* 58. *p.* 332.

qu'il considère le satyriasis comme un symptôme mortel dans les fièvres aiguës (1) : ma propre expérience m'a confirmé la justesse de cette observation.

Quant à ce qui concerne sa chirurgie, elle se borne en grande partie aux emplâtres, aux onguens, et aux autres moyens extérieurs. Rarement il conseille les opérations. Il traite les abcès d'après les indications générales. Dans les anciens ulcères, il recommande les astringens, les toniques, et surtout la terre de Lemnos (2). Il paraît être grand partisan des scarifications, qui l'avaient préservé lui-même de la peste lorsqu'il en fut atteint (3). Son traité de l'application des bandages et des attelles, ainsi que ses descriptions de machines effrayantes pour réduire les luxations, sont empruntés à Héliodore et à d'autres auteurs.

Très-probablement, les *Euporista* et les commentaires sur les aphorismes d'Hippocrate, que nous possédons sous le nom d'Oribase, sont des ouvrages apocryphes.

Le quatrième siècle paraît encore avoir donné naissance à l'auteur de l'*Introduction à l'Anatomie*, qui fut publiée d'abord par Lauremberg, et ensuite par Bernard (4). Cette introduction nous fait connaître l'état dans lequel se trouvait la science à cette époque. L'auteur, qui est peut-être Oribase, se contente d'extraire Aristote, dont il conserve même ordinairement les propres expressions. Cependant il s'écarte quelquefois de son original. Il ne trouve, par exemple, pas ridicule qu'une partie des boissons pénètre dans le poumon par la trachée-artère (5);

(1) *Lib. IX. c. 39. p. 326.*
(2) *Lib. VII. c. 1. p. 221. c. 11. p. 228.*
(3) *Coll. lib. VII. c. 20. p. 274.*
(4) *Anonymi introductio anatomica, cum notis D. W. Trilleri et J. S. Bernard. in-8°. Lugd. Bat. 1744.*
(5) *C. 43. p. 88.* Οὐδὲ ὅλως γελοῖον φαίνεται τὸ λέγειν, ὡς ταύτῃ καὶ τοῦ ποτοῦ μέρος εἰσδέχεται τὰ ζῶα.

opinion qu'Aristote avait rejetée. Ses idées sur l'usage du péritoine (1), et son excellente description de la membrane du tympan (2), paraissent être le résultat de ses propres observations. Il diffère encore d'Aristote, en ce qu'il attribue le pouls aux artères seules, tandis que le philosophe de Stagyre pensait que les veines y prennent également part (3).

Du temps de Théodose vivait Némésius, qui fut le premier évêque d'Emèse, après la construction de la magnifique église de cette ville (4). Il écrivit, *sur la nature de l'homme*, un ouvrage qui a joui d'une grande célébrité dans le monde médical, parce que les ennemis d'Harwey prétendaient lui enlever le mérite de la découverte de la circulation, pour en attribuer la gloire à l'évêque d'Emèse; mais cet écrit ne renferme rien de remarquable. La philosophie qui y règne est un mélange de péripatétisme et d'éclectisme. Quant à la physiologie, elle est en grande partie tirée de Galien : seulement le prélat en fait quelques pieuses applications. Le passage le plus important, celui dans lequel Almeloveen (5), et plusieurs autres après lui, ont cru voir une description claire de la circulation du sang, traite de la liaison générale qui existe entre les artères, les veines et les nerfs (6). On trouve ensuite la doctrine de Galien sur l'esprit sanguin qui se trouve dans les veines, et sur le sang spirituel que renferment les artères. Celles-ci reçoivent le sang des veines, et le distribuent ensuite dans tout le corps,

(1) *C.* 8. *p.* 14.
(2) *C.* 54. *p.* 120.
(3) *C.* 39. *p.* 74.
(4) *Sozomen. hist. ecclesiast. lib. III. c.* 17. *p.* 122. — *Mercurial. var. lect. lib. IV. c.* 4. *p.* 104. *a.* — *Anastas. quæst. XVIII. p.* 220.
(5) *Inventa nov.-antiqua. in-*12. *Amst.* 1684. §. 28. *p.* 233.
(6) *Nemesius, de natur. hum. ed. Fell. in-*8°. *Ox.* 1676. *c.* 24. *p.* 209. Διαστελλομένη μὲν ἡ ἀρτηρία ἐκ τῶν παρακειμένων φλεβῶν ἕλκει τῇ βίᾳ τὸ λεπτὸν αἷμα, ὅπερ ἀναθυμιώμενον τροφὴ γίνεται τῷ ζωτικῷ πνεύματι· συστελλομένη δὲ τὸ αἰθαλῶδες τὸ ἐν αὐτῇ κενοῖ διὰ παντὸς τοῦ σώματος καὶ τῶν ἀδήλων πόρων.

d'où ce fluide s'échappe par des pores imperceptibles. La prévention et l'envie seules ont pu, ce me semble, découvrir dans ce passage quelques traces de la circulation.

Je crois devoir encore citer les opinions suivantes de Némésius, qui me paraissent dignes de remarque. Les élémens dont le corps humain est composé sont, en quelque sorte, opposés les uns aux autres, et le concours de certaines substances intermédiaires est indispensable pour opérer leur réunion (1). Les alimens et les médicamens ne diffèrent que parce que les uns s'assimilent aux qualités élémentaires de notre corps, tandis que les autres sont opposés à ces qualités (2). Némésius explique les sens, comme Aristote, par un esprit intellectuel qui se propage de l'organe des sensations à ceux des sens (3). Les sensations ont leur siége dans les ventricules antérieurs du cerveau, la mémoire dans le moyen, et l'intelligence dans le postérieur (4). La semence se prépare dans le cerveau, descend ensuite par les vaisseaux qui existent derrière les oreilles, se distribue dans tout le corps, et se dépose enfin dans les testicules : c'est pourquoi la la stérilité résulte d'une saignée pratiquée derrière les oreilles (5). Némésius distingue les nerfs des tendons en accordant la sensibilité aux uns, et la refusant aux autres (6). Il donne à la substance du poumon le nom de chair écumeuse (7).

(1) *C.* 5. *p.* 114—118.
(2) *C.* 1. *p.* 18.
(3) *C.* 6. *p.* 137.
(4) *C.* 13. *p.* 169.
(5) *C.* 25. *p.* 210.
(6) *C.* 27. *p.* 214.
(7) *C.* 28. *p.* 222.

CHAPITRE SECOND.

Médecine des Grecs pendant le cinquième et le sixième siècles.

Le partage de l'Empire Romain ne contribua pas moins à affaiblir ce colosse que les invasions des barbares. Avec le despotisme asiatique, régnaient à Byzance la licence la plus effrénée et l'apathie la plus complète pour tout ce qui peut contribuer à orner l'esprit. Des disputes soutenues avec non moins d'aigreur que de scandale sur quelques points de la croyance religieuse, étaient considérées comme des affaires de la plus haute importance, et l'intolérance persécutait sans relâche ceux dont les opinions s'éloignaient des idées dominantes. Dans une conjoncture aussi déplorable, les amis des sciences subissaient le sort le plus cruel. La bibliothèque et les monumens des arts devenaient la proie de l'ignorance et de la dévastation. Déjà sous le règne d'Arcadius, une révolte, fomentée par les moines, en avait anéanti un grand nombre (1); et du temps de Basilisque, la grande bibliothèque de Julien à Constantinople fut livrée aux flammes (2).

Les Nestoriens, secte chrétienne qui se répandit au cinquième siècle dans l'Orient, furent ceux qui cultivèrent le plus particulièrement la philosophie et la médecine (3). Leur école persane à Edesse ou

(1) *Zosim. lib. V. p.* 325. 327.
(2) *Zonar. lib. XIV. c.* 2. *p.* 52.
(3) *Assemani, de Syris Nestorianis, in bibl. orient. tom. III. P. II. p.* 940. 941.

Orfa, en Mésopotamie, se distingua surtout par le grand nombre d'excellens maîtres qu'elle fournit, et parmi lesquels on cite un médecin nommé Etienne d'Edesse (1). Les élèves apprenaient la médecine-pratique dans un hospice public (2). Mais la sévère orthodoxie de Théodose II et de Zénon l'Isaurien, suscita deux cruelles persécutions à cette école savante. Les Nestoriens furent enfin obligés d'abandonner Edesse, et ils se dispersèrent dans le royaume de Perse (3).

Les derniers philosophes païens qui vivaient encore pendant le sixième siècle à Athènes dans l'école de Platon, éprouvèrent un sort moins rigoureux. Jusqu'alors le gouvernement leur avait accordé un traitement avec une tolérance exemplaire; mais Justinien, qui voulait bâtir un grand nombre d'églises, crut pouvoir se procurer les fonds nécessaires pour accomplir ses desseins, en supprimant la pension des philosophes d'Athènes, et celle des professeurs des autres villes qui n'étaient point reconnus orthodoxes. Cette mesure, dit un historien de Byzance (4), contribua encore à propager la barbarie. Les philosophes d'Athènes, Damascius de Syrie, Simplicius de Cilicie, Eulalius de Phrygie, Priscianus de Lydie, Diogène et Hermeias de Phénicie et Isidore de Gaza, chassés par l'avarice et l'intolérance de l'empereur, se réfugièrent en Perse, où, dans l'illusion de leur imagination, ils croyaient trouver l'amour de la philosophie, et toutes les circonstances favorables aux sciences. Leur espoir fut déçu, il est vrai; cependant Cosroës, roi de Perse, les reçut avec bonté; et en

(1) *Procop. de bell. persic. lib. II. c.* 26. *p.* 154. *ed. Maltret.*
(2) *Assemani, l. c.*
(3) *Theodor. Anagnost. lib. II. p.* 572. 582. *ed. Reading.* — *Sozomen. hist. eccles. lib. VI. c.* 18. *p.* 240. — *Assemani, l. c. p.* 70. 926. *et vol. I. p.* 204. 353.
(4) *Zonar. lib. XIV. c.* 6. *p.* 63.

reconnaissance de cet accueil flatteur, ils propagèrent dans ses états une foule de connaissances utiles (1). L'histoire du charlatan Uranius (2), et celle du médecin Tribunus, prouvent combien les savans grecs étaient alors agréables aux Perses. Cosroës offrit un armistice à Justinien pour obtenir ce dernier (3).

Les préjugés de toute espèce devinrent d'autant plus dominans dans les empires d'Orient et d'Occident, que l'ignorance faisait elle-même plus de progrès. Sous le règne de Zénon l'Isaurien, un alchimiste acquit une grande réputation dans l'empire d'Orient, où il séduisit beaucoup de crédules (4). Lorsque Alaric, à la tête des Visigoths, menaça Rome d'une invasion, le peuple consterné eut recours aux devins de la Toscane, qui promirent d'attirer le feu du ciel, et de le lancer contre les ennemis (5). Dans le sixième siècle, c'était l'astrologie qui décidait de presque toutes les affaires importantes (6); et sous l'empereur Maurice, on accorda la confiance la plus ridicule aux miracles de la coupe d'argent de Paulin (7).

Depuis le milieu du cinquième siècle, le flambeau des sciences était presque entièrement éteint en Occident. Les invasions réitérées des Huns, des Hérules, des Goths, des Alains, des Suèves et des Lombards détruisirent le germe de la pensée et de la philosophie, et ces hordes barbares crurent avoir beaucoup fait en n'obligeant pas les savans à renon-

(1) *Agath. de rebus gestis Justin. ed. Vulcan. in-fol. Paris.* 1660 *lib. II. p.* 69.
(2) *Agath. ib. p.* 67. 68.
(3) *Procop. de bello goth. lib. IV. c.* 10. *p.* 590.
(4) *Cedren. p.* 359.
(5) *Zosim. lib. V. p.* 355. 356.
(6) *Agath. lib. V. p.* 154.
(7) *Theophylact. Simocatt. ed. Fabroti. in-fol. Paris.* 1647. *lib.* I. *p.* 22.

cer à leurs spéculations. Cependant le gouvernement des Goths fut encore le plus favorable aux sciences. Théodoric les protégeait à l'instigation de Cassiodore, son secrétaire intime. Il estimait les savans, et ses entretiens avec son favori roulaient souvent sur la physique et l'histoire naturelle (1). Son successeur Athalaric, contre la volonté des grands de l'empire, apprit à lire et à écrire de sa mère Amalasvinta, femme remplie de talens, qui lui enseigna aussi les règles de la grammaire (2). Il fit payer aux professeurs de Rome les pensions qui depuis longtemps avaient été supprimées (3). Les écoles de Milan, de Pavie et de plusieurs autres villes furent aussi richement dotées, et fleurirent sous les Ostrogoths (4). Ainsi l'invasion des Visigoths fut moins funeste aux sciences que ne le devint par la suite le fanatisme destructeur des moines (5). Mais les Lombards leur firent un tort irréparable par leurs dévastations et l'établissement du fatal régime de la féodalité (6).

La décadence des sciences et des arts ne fut jamais aussi complète en Orient; mais leur culture prit chez les Grecs la fausse direction que j'ai fait connaître précédemment. Pendant ces deux siècles, nous ne trouvons dans tout l'Occident presque aucun médecin qui soit digne d'occuper une place dans l'histoire. Cependant je nommerai en passant Pierre, médecin de Thierri, roi de France (7), et

(1) *Cassiodor. var. lib. I. c.* 9. *p.* 17. *lib. IV. c.* 6. *p.* 58. — *Tiraboschi. l. c. T. III. p.* 8.

(2) *Procop. de bello gothico, lib. I. c.* 2. *p.* 312.

(3) *Cassiodor. var. lib. IX. c.* 21. *p.* 142.

(4) *Id. lib. VIII. c.* 19. *p.* 125. — *Tiraboschi. l. c. p.* 34.

(5) *Oros. lib. VII. c.* 39. *p.* 575. *ed. Havercamp.*

(6) *Tiraboschi. l. c. p.* 85. — Gibbon. P. IV. p. 191.

(7) *Fredegar. chronic.* §. 27, dans *Duchesne*, *script. hist. Franc. vol. I. p.* 748.

Marelief, médecin de Childebert (1). Avant de nous occuper des médecins grecs, il ne sera pas inconvenant, ne serait-ce que pour remplir l'intervalle d'un siècle et demi qui s'écoula entre Oribase et Aëtius, de rapporter l'histoire d'une épidémie pestilentielle générale que je crois n'avoir été décrite par aucun médecin (2), mais que les historiens Procope et Evagre, à l'époque desquels elle éclata, nous peignent sous les couleurs les plus sinistres.

Cette épidémie commença ses ravages l'an 541. Elle prit naissance, suivant les uns, en Éthiopie (3), et, suivant les autres, en Égypte, d'où elle se répandit d'abord en Palestine, puis dans les pays circonvoisins (4). Elle n'épargnait personne, sans distinction d'âge ou de manière de vivre. Elle régnait dans toutes les saisons et dans tous les climats (5). Les historiens ne peuvent nous faire un tableau assez triste des ravages qu'elle exerça. Dans certaines contrées, elle moissonna la moitié de la population (6). En Italie, tous les arts étaient abandonnés; les troupeaux erraient sans guides dans les campagnes, des villes entières étaient désertes, et on ne voyait plus que des chiens dans les rues : il ne se trouvait même personne pour enterrer les morts (7). Le sort de Constantinople ne fut pas plus heureux. Il y mourait chaque jour, ce qu'on aura peine à croire, de quatre à dix mille personnes; le com-

(2) *Gregor. Turon. lib. V. c.* 14. *ib. p.* 333.

(2) Aëtius paraît cependant parler de cette épidémie, quand il dit *Tetr. I. serm.* 2. *c.* 12. *col.* 66. *Data nobis est* in hâc magnâ peste *alia quædam terra ex Armeniâ*, etc.

(3) *Evagrii hist. eccles. ed. Reading. in-fol. Cantabr.* 1720. *lib. IV. c.* 29. *p* 408.

(4) *Procop. de bell. persic. lib. II. c.* 22. *p.* 142. — Comparez, *Barhebræi chron. Syr. ed. Kirsch. Syr. in-4o. Lips.* 1789. *p.* 84.

(5) *Evagr. — Procop. ib.*

(6) *Procop. hist. arcan. c.* 18. *p.* 56. (*Opp. T. II*).

(7) *Paull. Warnefried. de gestis Longobard. lib. II. c.* 4. *p.* 776. (*ed. Grot. in-8o. Amst.* 1665).

merce et l'industrie cessèrent. Les autorités furent enfin obligées de pourvoir aux sépultures, car il n'y avait plus de place pour enterrer les morts. On découvrit les tours qui flanquaient les murailles, on les remplit de cadavres, et on les recouvrit ensuite; mais les exhalaisons infectes qui s'en dégagèrent devinrent si pernicieuses, qu'on se vit forcé de charger les morts sur des vaisseaux marchands, et d'aller les jeter en pleine mer (1).

Il est à remarquer que cette peste a reparu dans certains endroits la seconde année de chaque indiction, de sorte qu'en moins de soixante ans elle désola quatre fois Antioche (2). Elle se manifesta aussi de nouveau à Rome en 590, après un débordement du Tibre qui inonda toutes les campagnes. Elle était accompagnée alors des mêmes accidens, et exerça les mêmes ravages que celle qui avait régné quarante ans auparavant (3). La fureur avec laquelle elle sévit, et l'ignorance où l'on était des causes qui la déterminaient, la firent attribuer immédiatement à la colère de Dieu (4), qu'on chercha à détourner en instituant de nouvelles fêtes, célébrant la solennité des six jours de Pâques, et fondant de nouveaux couvens (5).

A l'égard des accidens qui caractérisèrent ce fléau, on prétendait, en Italie, avoir observé, avant qu'il éclatât, sur les maisons et les vêtemens, certaines marques, qui devenaient d'autant plus apparentes qu'on prenait plus de peine pour les effacer (6). Le fanatisme inventa sans doute cette fable pour donner

(1) *Procop. de bell. persic. lib. II. c.* 23. *p.* 145. 146.
(2) *Evagr. l. c. p.* 409.
(3) *Warnefried. l. c. lib. III. c.* 24. *p.* 815.
(4) *Procop. l. c. p.* 141.
(5) *Pagi critic. in Baron. annal. a.* 544. *n.* 7. *p.* 578. *a.* 583. *n.* 10. *p.* 683. — *Greg. Turon. lib. VIII. c.* 20. *p.* 401.
(6) *Warnefried. lib. II. c.* 4. *p.* 776.

plus de probabilité à l'opinion que la peste était due au courroux du ciel (1). L'abattement, la frayeur et le désespoir étaient, à Constantinople, les symptômes par lesquels on la voyait ordinairement débuter. Les malades se croyaient entourés de fantômes : ils se renfermaient dans leurs demeures, et, lorsqu'on frappait à la porte pour leur rendre visite, ils refusaient d'ouvrir, se figurant que c'était un spectre qui venait les tourmenter. Cette terreur continuelle accrut encore l'intensité de la maladie. Les personnes dont le moral était ainsi affecté survivaient rarement, et succombaient presque toujours le second ou le troisième jour (2). Chez d'autres, la fièvre était au début fort légère, et presque sans chaleur, de sorte que les médecins eux-mêmes avaient peine à percer le masque qui couvrait la malignité de la maladie (3); mais, au bout de quelques heures, il se développait des bubons dans les aines, sous les aisselles et derrière les oreilles. Quelques personnes tombaient dans une léthargie profonde, certaines paraissaient seulement assoupies, et perdaient totalement la mémoire; d'autres enfin devenaient frénétiques, et erraient en pleine campagne. Les malades mangeaient quand on leur présentait des alimens, mais n'en demandaient jamais. Ils se croyaient toujours entourés d'ennemis qui leur causaient une frayeur mortelle (4). Les bubons passaient promptement à l'état gangréneux, au milieu des plus vives douleurs, que les malades ne ressentaient toutefois que lorsque leurs facultés mentales n'étaient point dérangées. Chez certains, tout

(1) *Agathias*, *lib. V. p.* 154.

(2) *Procop. l. c. p.* 142. La plupart mouraient avec tous les symptômes de l'apoplexie. (*Agathias*, *lib. V. p.* 153).

(3) *Agath. l. c.* — *Procop. p.* 143.

(4) *Procop. l. c.*

le corps se couvrait de taches noires, et ceux-là rendaient ordinairement le dernier soupir au bout d'une heure. Quelques-uns périssaient pendant les efforts d'un violent vomissement de sang. Les médecins ne pouvaient se vanter de prévoir quelle serait exactement l'issue de la maladie; car plusieurs de ceux qu'ils croyaient perdus guérissaient; et d'autres, dont l'état semblait n'offrir aucun danger, périssaient. Toutes les méthodes ordinaires étaient insuffisantes, et le traitement qui sauvait un malade donnait la mort à un autre (1). Les femmes enceintes succombaient infailliblement à la violence du mal; et Procope ne peut s'en rappeler que trois qui aient été sauvées. La seule voie que la nature employait pour guérir la maladie, était de faire suppurer les bubons. Quelquefois, après la guérison, la langue demeurait paralysée (2).

A Antioche, la maladie revêtit une forme très-différente. Elle débutait chez les uns par la rougeur des yeux qui prenaient une teinte semblable à celle du sang, et par la bouffissure du visage; chez d'autres par une angine, et chez certains par la diarrhée. Plusieurs étaient de suite atteints de bubons et d'une fièvre ardente, sans que les facultés mentales éprouvassent le moindre dérangement jusqu'à l'heure de la mort; mais d'autres tombaient dans un délire furieux qui ne cessait qu'avec la vie (3).

Un fait très-digne de remarque, c'est la complication de cette peste avec des exanthèmes particuliers que les écrivains d'Occident appellent *variolas* ou *milinas, corales pusulas*. La même épidémie, accompagnée de *variolis*, ravagea la France depuis l'an 565

(1) *Procop. p.* 144. — Aëtius (*tetr. I. serm.* 2. *c.* 12. *col.* 66) assure cependant avoir vu le bol d'Arménie produire d'excellens effets.

(2) *Procop. p.* 145.

(3) *Evagr. p.* 409.

jusqu'à l'année 568 (1). Il est encore parlé d'elle deux fois dans le cours de ce siècle (2), et on assure positivement que les enfans étaient ceux qui en souffraient le plus. Parmi les grands qui en furent victimes, on distingue surtout Austrigilde, reine de Bourgogne. Cette femme perverse, avant de mourir, accusa les médecins de l'avoir mal soignée, et fit promettre à Gontran, son époux, de les mettre à mort aussitôt qu'elle aurait rendu le dernier soupir. Ses intentions furent remplies par le roi, et l'historien, en rapportant ce crime affreux, est pénétré d'horreur (3).

L'an 572, cette maladie se déclara aussi en Arabie pendant la guerre des éléphans (4). Elle était accompagnée de la petite vérole et de la rougeole. On pourrait soupçonner ici la première apparition de la variole, et admettre qu'elle fut propagée en Occident par l'armée grecque, qui ne tarda pas à être envoyée d'Arabie en Italie (5), si nous ne la trouvions déjà indiquée, quelques années auparavant, dans les écrits des historiens francs. L'incertitude qui règne sur l'origine de cette maladie n'est donc point encore dissipée.

Après cette digression, je reviens à l'histoire de la médecine dans l'empire d'Orient.

Vers le milieu du cinquième siècle, un médecin, nommé Jacques, jouissait d'une grande célébrité à Constantinople. Il naquit à Alexandrie; mais son père, Hésychius, était originaire de Damas, où il

(1) *Gregor. Turon. lib. IV. c.* 31. *p.* 318. — *Marius Aventic. ib. p.* 215.
(2) *Gregor. Turon. lib. V. c.* 35. *p.* 343. *lib. VI. c.* 14. *p.* 361.
(3) *Gregor. Turon. lib. V. c.* 36. *p.* 344.
(4) *Reiske miscell. med. ex moniment. Arab. p.* 8. 10. — *Bruce Travels* etc., c'est-à-dire, Voyage à la découverte des sources du Nil, in-4°. Londres, 1790, vol. I. p. 516.
(5) *Müller's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la ligue suisse, p. 132.

passa une grande partie de sa vie (1). Jacques vint, sous le règne de Léon, à Byzance, où sa pratique heureuse, sa vaste érudition, mais surtout son habileté dans l'art de pronostiquer, lui procurèrent une réputation telle, que, le croyant un favori des dieux, on lui donna les surnoms de Sauveur et d'Esculape, et qu'on lui érigea même une statue à Athènes dans les bains de Zeuxippe (2). Il n'est pas étonnant qu'il se soit attiré la haine de tous les médecins; car il poussait le charlatanisme jusqu'à prétendre savoir deviner la pensée et les agitations secrètes de l'âme, aussi-bien que reconnaître les maladies. En outre il blâmait, avec raison peut-être, ses confrères de trop proportionner leurs prescriptions à la richesse et au faste des malades. Il recommandait un régime sobre et délayant comme le principal remède contre les affections chroniques, ce qui lui valut le surnom de *Psychrestus*, ψύχρηστος (3). Aëtius (4) et Alexandre de Tralles (5) citent plusieurs remèdes de son invention.

Au milieu du sixième siècle vivait un médecin que ses compilations ont fait comparer, j'ignore si c'est avec raison, à l'empereur Justinien (6). Ce médecin est Aëtius, d'Amide en Mésopotamie (7). Comme tous les praticiens de son temps, il avait

(1) *Phot. cod.* CCXLII. *p.* 1051. — *Suid. T. II. p.* 88.
(2) *Phot. et Suid. l. c.* — *Alex. Trall. lib. V. c.* 4. *p.* 249. — *Jo. Antioch. Malal. P. II. p.* 27. 28. (*ed. Venet. in-fol.* 1733.)
(3) *Alexand. l. c.*
(4) *Tetr. III. s.* 4. *c.* 43. *col.* 608.
(5) *Lib. XI. c.* 1. *p.* 645. 649.
(6) *Boerhaave, meth. stud. med. p.* 432. (*ed. Lond. in-8°.* 1728.)
(7) Sa patrie se nomme Amide sur les titres des manuscrits et dans *Photius cod.* CCXXI. *p.* 565. Cagnati a donc tort quand il le croit natif d'Abydos près de Constantinople. (*Var. obs. lib. IV. c.* 17. *p.* 327). Tiraquel oppose à ce que je viens de dire, une objection fondée sur un passage de Paul d'Egine (*lib. IV. c.* 1. *p.* 131), qui appelle Aëtius, le Cappadocien; mais il faut lire Arétée au lieu d'Aëtius, parce que les paroles citées par Paul d'Egine se trouvent effectivement dans les écrits du médecin de Cappadoce (*Weigel, Aëtianar. exercitat. specimen. in-4°. Lips.* 1791. *p.* 4—6.)

étudié à Alexandrie (1). Il devint ensuite médecin de la cour de Constantinople, avec le titre de colonel de la garde *comes obsequii* (2).

Aëtius suivit la même marche qu'Oribase, et recueillit tout ce que les ouvrages de médecine contenaient de remarquable. Il n'eut aucun égard dans ce travail aux opinions particulières des différentes sectes; mais il suivit surtout Galien, dans les écrits duquel il trouva la source la plus féconde pour sa compilation. Très-souvent même il copie littéralement le médecin de Pergame, ce qui l'a fait soupçonner d'avoir voulu s'attribuer les observations de ce grand homme (3); mais fort souvent il donne aussi son propre sentiment, et rapporte des expériences qui servent à apprécier les opinions de Galien (4). Quelquefois l'extrait d'Aëtius, même dans la traduction latine, se lit mieux que l'ouvrage du médecin de Pergame, dont le style est diffus, suivant l'usage des Asiatiques. Aëtius suivit encore les méthodistes les plus célèbres, sans négliger cependant les empiriques. Ce syncrétisme était conforme à l'esprit du siècle, et parmi les médecins qui parurent ensuite, on n'en pourrait citer aucun qui se soit attaché exclusivement aux principes d'une seule école. Aëtius a sur Oribase le grand avantage d'avoir attaché plus d'importance à la vraie théorie et aux signes des maladies (5). Cependant je me bornerai ici à séparer les principes qui lui sont propres, de ceux des écrivains dont il a laissé les extraits.

(1) *Tetrab. I. serm. 1. col.* 23. *Olei Salcæ præparatio, quam in Alexandriâ paravi.* — *Serm.* 2. *c.* 3. *col.* 63. *In Alexandriâ vidi hydropicos et lienosos aliquos terræ Ægyptianæ luto uti.*

(2) Il porte ce nom sur le titre des manuscrits que Dufresne du Cange a expliqué : *Glossar. med. et infimæ latin. ed. Basil. in-fol.* 1762. *T. I. P. II. p.* 707. *T. I. p.* 432. 437. — Comparez, *Weigel*, *p.* 12. 13.

(3) *Tetr. I. serm.* 2. c. 24. *col.* 68, où il est parlé du jayet.

(4) *Tetr. I. serm.* 1. *col.* 30.

(5) *Phot. cod. CCXXI. p.* 577.

Il est très-rare qu'il unisse l'anatomie et la physiologie à la théorie médicale. On rencontre éparses dans ses écrits les descriptions de quelques parties du corps humain ; mais elles sont en grande partie copiées de Galien, de Ruffus, d'Oribase et d'autres. Je ne citerai ici que celle de la continuité de la troisième branche de la cinquième paire de nerfs, son opinion que la substance même des dents est parsemée de filets nerveux, et que ces os sont les seuls du corps qui jouissent de la sensibilité (1) ; enfin, la différence qu'il fait entre les parotides et les glandes sous-maxillaires nommées par lui ἀντιάδες (2). Il établit une distinction très-subtile entre les différentes espèces d'appétit : la première succède à l'évacuation des alimens ; la seconde est la faim naturelle ; la troisième provient de l'absorption des sucs nutritifs ; la quatrième est le sentiment de cette absorption ; et la cinquième, enfin, est l'appétit animal (3). La description qu'il donne de la matrice, est tirée presque toute entière de Moschion (4). Je ne me souviens pas d'avoir vu aucun autre écrivain de l'école de Galien exposer d'une manière aussi détaillée la théorie de la formation du placenta par l'absorption des anastomoses des vaisseaux qu'il nomme cotylédons (5).

Son système pathologique est presque entièrement basé sur les qualités et les humeurs élémentaires du corps, d'après lesquelles les différentes espèces de maladies sont par conséquent classées. Souvent il affecte le méthodisme, et s'attache au *strictum* et au *laxum* bien plus qu'il n'appartient à un sectateur de Galien de le faire (6). Il développe dans un ordre

(1) *Tetr. II. s.* 4. *c.* 19. *col.* 378.
(2) *Ib. c.* 48. *col.* 403.
(3) *Tetr. III. s.* 1. *c.* 20. *col.* 456.
(4) *Tetr. IV. s.* 4. *c.* 1. *col.* 779.
(5) *Ib. c.* 3. *col.* 780.
(6) *Tetr. II. s.* 1. *c.* 102. *col.* 227.

systématique la théorie des signes de l'état morbide d'après les écrits du médecin de Pergame (1). Il expose très-bien les signes distinctifs des diverses espèces de fièvres intermittentes dans leurs premiers paroxysmes (2). C'est encore Galien qu'il suit presque exclusivement quand il expose la doctrine des fièvres en particulier. La fièvre hémitritée est réellement composée de la quotidienne et de la tierce. Le principe morbifique qui la détermine est formé d'une moitié de bile altérée, et d'une moitié de pituite corrompue (3). La *lipyrie* est une fièvre aiguë, accompagnée d'une inflammation latente des viscères (4). Il distingue très-bien la fièvre hectique primitive, de celle qui est la suite d'un abcès dans les viscères (5). Il définit la douleur un changement subit du tempérament, par l'effet d'une solution de continuité (6). On lui doit une foule de ces explications de chaque symptôme si usitées dans l'école de Galien, et qui sont négligées de nos jours, au grand détriment de la science. C'est ainsi qu'il attribue le bourdonnement d'oreilles à l'oscillation des esprits vaporeux dans l'intérieur de l'organe auditif (7). Le nombre des maladies des yeux qu'il indique est presque infini : c'était la lèpre qui contribuait alors à multiplier tellement ces affections (8). Il en décrit une qu'il appelle phthisie de la pupille, dans laquelle le malade distingue les objets plus gros qu'ils ne le sont réellement, et qui consiste en un resserrement contre nature de l'ouverture pupillaire (9). Il donne des dé-

(1) *Tetr. II. c.* 1—57. *col.* 189—202.
(2) *Ib. c.* 79. *col.* 212.
(3) *Ib. c.* 82. *col.* 213.
(4) *Ib. c.* 89. *col.* 218.
(5) *Tetr. II. s.* 1. *c.* 92. *col.* 221.
(6) *Ib. c.* 110. *col.* 226.
(7) *Ib. s.* 2. *c.* 78. *col.* 285.
(8) *Ib. s.* 3. *c.* 31. *col.* 312.
(9) *Ib. c.* 3. *c.* 53. *col.* 324.

tails étendus et fort exacts sur l'angine grangreneuse (1). Il fait provenir la fausse pleurésie du bas-ventre, et rejette la saignée dans cette maladie (2). Il indique aussi une espèce d'épilepsie qui a, suivant lui, pour cause des crudités dans les premières voies, et qui cède particulièrement aux laxatifs (3). Il établit avec précision les signes qui distinguent les douleurs de la colique de celles qui sont causées par un calcul vésical (4). On lit encore avec fruit les caractères qu'il assgine à l'ulcération des intestins (5).

Aëtius prétend que l'hydropisie provient toujours d'une affection froide du foie (6). Une certaine ulcération de la membrane interne de la vessie porte chez lui le nom de gale de ce viscère (7). La goutte est occasionée par la prédominance de l'une des qualités ou humeurs élémentaires du corps (8). La doctrine des poisons animaux est traitée d'après Nicandre et Dioscoride; cependant Aëtius parle d'un nouvel insecte vénéneux sous le nom de *tetragnathus* (9). Enfin, c'est dans son ouvrage qu'on trouve la première observation des calculs utérins, dont les anatomistes modernes ont constaté l'existence réelle (10).

Sa théorie de la matière médicale est d'accord avec les principes de Galien. Partout il parle des

(1) *Tetr. II. s.* 4. *c.* 46. *col.* 398.
(2) *Ib. s.* 4. *c.* 69. *col.* 434.
(3) *Tetr. III. s.* 1. *c.* 18. *col.* 455.
(4) *Tetr. III. s.* 1. *c.* 30. *col.* 472.
(5) *Ib. c.* 42. *col.* 493.
(6) *Tetr. III. s.* 2. *c.* 20. *col.* 534.
(7) *Ib. s.* 3. *c.* 22. *col.* 564.
(8) *Ib. s.* 4. *c.* 9. *col.* 588.
(9) *Tetr. IV. s.* 1. *c.* 17. *col.* 618.
(10) *Tetr. IV. s.* 4. *c.* 98. *col.* 833. — Comparez, *Bonet. medicin. septentrion. lib. IV. sect.* 1. *obs.* 19. *p.* 17. (*P. II. ed. Genev.* 1686.) — *Verhandelingen* etc., c'est-à-dire, Actes de la Société de Harleim, T. III. p. 603.

qualités premières et secondaires, et il explique l'action des médicamens par leurs qualités physiques (1). Il classe les remèdes suivant les trois règnes de la nature et dans un ordre alphabétique, méthode qui ne s'éloigne pas des opinions de Galien et de Dioscoride; mais il néglige les descriptions qu'avait données le naturaliste d'Anazarbe, et ne rapporte que les vertus des médicamens. Quand il hasarde l'explication de la manière dont agissent ces derniers, on le voit souvent adopter les théories de l'école méthodique (2).

Ses principes pratiques ont quelquefois un caractère original, parce qu'il avait fait lui-même un grand nombre d'observations sur le traitement des maladies. Le régime qu'il prescrit dans les affections aiguës est basé sur les idées qu'Hippocrate se formait de la coction, de la crise et des efforts salutaires de la nature dans ces maladies (3); mais le traitement qu'il conseille dans la lipyrie accompagnée d'aphonie, lui est entièrement propre: il consiste à faire prendre des opiats, et boire une grande quantité d'eau froide (4). Il assure avoir constaté par l'expérience l'utilité des alimens analeptiques et fortifians dans la fièvre lente, chez les personnes maigres et d'un tempérament sec (5). Il recommande surtout dans les fièvres de tenir la chambre du malade aussi fraîche que possible (6). L'expérience lui a également enseigné que les frictions, exercées principalement sur le bas-ventre, sont fort utiles chez les personnes qui ne peuvent supporter les laxatifs, et chez lesquelles ces moyens sont cependant indiqués (7).

(1) *Tetr. I. s. 1. col. 1—7.*
(2) *Tetr. II. s. 2. c. 54. col. 275.*
(3) *Ib. s. 1. c. 80. col. 212.*
(4) *Ib. c. 89. col. 218.*
(5) *Ib. c. 91. col. 219.*
(6) *Ib. col. 220.*
(7) *Ib. c. 96. col. 225.*

L'idée favorable que le lecteur aurait pu prendre de ses talens pratiques, s'affaiblit beaucoup quand on le voit dans bien des endroits conseiller un traitement symptomatique, ou même entièrement empirique. C'est ainsi qu'il propose des moyens pour nettoyer l'enduit dont la langue se charge (1). Il traite la lippitude d'une manière tout aussi empirique, passant d'un remède à un autre sans réfléchir sur les causes (2).

A l'égard de sa chirurgie, elle consiste en grande partie dans l'emploi d'une foule d'emplâtres, d'onguens et de topiques dans la préparation et l'application desquels les préjugés jouent souvent un grand rôle. En composant un certain onguent, il faut répéter à voix basse : *que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob daigne accorder des vertus à ce médicament* (3). Cette théosophie règne aussi dans les opérations. Lorsqu'un corps étranger s'est arrêté dans le pharynx, on doit toucher le cou du malade, et dire : *Comme Jésus-Christ a retiré Lazare du tombeau et Jonas du ventre de la baleine, sors de même, toi, os ou esquille ;* ou bien : *Sors ou descends, le martyr Blaise et le serviteur de Jésus-Christ te le commandent* (4).

Au reste, Aëtius recommande la saignée, tantôt du côté même où le malade ressent des douleurs, ou tantôt du côté opposé, à l'instar des méthodistes (5). Lorsque le sang se porte en grande affluence à la tête, il ne se contente pas de cette opération, mais enfonce un brin de paille dans le nez pour provoquer une hémorragie nasale (6). Il propose mille moyens ex-

(1) *Tetr. II. c.* 118. *col.* 231.
(2) *Tetr. II. s.* 3. *c.* 89. *col.* 336.
(3) *Tetr. IV. s.* 3. *c.* 14. *col.* 762.
(4) *Tetr. II. s.* 4. *c.* 50. *col.* 404.
(5) *Tetr. I. s.* 3. *c.* 12. *col.* 120. — *Tetr. II. s.* 4. *c.* 68. *col.* 432.
(6) *Tetr. II. s.* 1. *c.* 124. *col.* 233.

ternes contre les différentes espèces de lèpre, et surtout contre l'alopécie (1). Son traitement de l'engorgement des parotides est systématique et régulier: souvent il a obtenu les meilleurs effets de la simple application du beurre frais (2). Son procédé opératoire pour la cataracte, et sa méthode dans les plaies des paupières, sont dignes de fixer l'attention du lecteur (3). Dans les ulcères de mauvais caractère, il assure avoir obtenu les plus heureux résultats de l'application de la terre de Lemnos (4). Mais en prétendant pouvoir procurer la résolution des abcès dans lesquels la fluctuation est déjà bien manifeste par l'application d'un certain emplâtre, il nous prouve combien peu il connaissait les lois éternelles de la nature (5). Il compte beaucoup sur l'efficacité des sarcotiques pour favoriser la cicatrisation des ulcères (6). Il recommande, d'après sa propre expérience, l'emploi de l'hématite à l'extérieur dans les ophtalmies (7). Il indique une multitude de cosmétiques, tels que des moyens propres à faire croître les cheveux ou à en changer la couleur (8). Il cherche à guérir les calculs vésicaux en administrant des remèdes internes (9), et conseille, lorsqu'ils sont inutiles, de pratiquer l'opération au périnée d'après la méthode de Celse (10). Dans la goutte, il faisait usage du cérat pour calmer les douleurs (11): il a même recours aux emplâtres et aux onguens dans les plaies de tête; mais

(1) *Tetr. II. s.* 2. *c.* 55. *col.* 277.
(2) *Ib. c.* 89. *col.* 290.
(3) *Ib. s.* 3. *c.* 60. *col.* 326. *c.* 69. 70. *col.* 329.
(4) *Tetr. I. s.* 2. *c.* 4. *col.* 65.
(5) *Tetr. IV. s.* 3. *c.* 14. *col.* 756.
(6) *Ib. s.* 2. *c.* 33. *col.* 705.
(7) *Tetr. I. s.* 2. *c.* 13. *col.* 66.
(8) *Tetr. II. s.* 2. *c.* 56. 58. *col.* 278. 279.
(9) *Tetr. III. s.* 3. *c.* 5. *col.* 550. *c.* 10. *col.* 553.
(10) *Ib. c.* 14. *col.* 557.
(11) *Ib. s.* 4. *c.* 43. *col.* 607.

il excise les tumeurs hémorroïdales (1), et opère assez bien les anévrismes (2). On remarque une précaution qu'il conseille dans l'opération de la lithotomie, celle de tenir toujours le bistouri renfermé dans une canule, afin de ne pas intéresser les organes internes de la génération, dont il a vu quelquefois la lésion produire l'impuissance (3). Dans les accouchemens, il suit presque à la lettre les préceptes de Philoménus. Je ferai remarquer en passant, qu'alors cet art était rarement exercé par les médecins ou chirurgiens, et abandonné à peu près exclusivement aux sages-femmes (4).

Peu de temps après Aëtius, vivait Alexandre de Tralles, qui le cite dans ses écrits (5). Ce médecin était issu d'une famille extrêmement heureuse, car ses quatre frères acquirent une grande réputation par leurs talens et leurs connaissances (6). Lui-même parcourut l'Italie, la France et l'Espagne (7), et fut appelé, en qualité de médecin, à Rome, où il reçut un accueil flatteur (8).

Alexandre de Tralles est un des auteurs les plus estimables de son siècle, et je ne crois pas aller trop loin en le préférant, sous le rapport de la pratique, à tous les médecins grecs modernes. Non-seulement il compare les observations et les principes de ses prédécesseurs avec les résultats de sa propre expérience (9), mais il juge toujours par lui-même, et ne craint pas de rejeter sans ménagement les théories

(1) *Tetr. IV. s. 3. c. 13. col.* 751.
(2) *Tetr. IV. s. 2. c. 6. col.* 688.
(3) *Tetr. III. s. 3. c. 21. col.* 563.
(4) *Pallad. histor. Lausiaca. ed. Meurs. in-4°. Lugd. Bat.* 1616. *p.* 158.
(5) *Alexand. lib. XII. c. 8. p.* 779.
(6) *Agathias, lib. V. p.* 149.
(7) *Alexand. lib. I. c. 15. p.* 80. 81. 82.
(8) *Agath. l. c.* Ἐν τῇ πρεσβύτιδι Ῥώμῃ κατῴκισεν ἐντιμότατα κεκλημένος.
(9) *Lib. X. c. 1. p.* 591.

et les conseils des anciens, lorsqu'il ne les croit pas fondés (1). Dans plusieurs endroits, il reproche à Galien l'incertitude, et souvent même la fausseté de ses règles curatives (2). De cette manière il a acquis une réputation à laquelle aucun des médecins qui succédèrent à celui de Pergame ne saurait aspirer. Sa diction est aussi plus claire, moins diffuse, plus noble et plus appropriée au sujet, qu'on ne pouvait l'espérer dans le siècle où il vivait.

D'après toutes ces raisons, il est clair qu'on ne peut, strictement parlant, le mettre au nombre des galénistes. Souvent il n'explique les maladies que d'après le système des méthodistes; dans d'autres endroits, il n'a égard qu'au pneuma, et assez fréquemment il prend le ton d'un empirique; ce que je vais à l'instant prouver par un nombre suffisant d'exemples. Qu'il me soit permis d'exposer d'abord les principes théoriques qui lui sont propres, et ensuite j'indiquerai la méthode particulière qu'il avait adoptée dans sa pratique.

Il paraît être en grande partie redevable à Galien de ses connaissances sur la structure du corps humain. Quoiqu'il reconnaisse l'importance de l'anatomie, et qu'entre autres il convienne qu'il est indispensable d'avoir une idée exacte du système nerveux pour établir la théorie des paralysies (3), cependant on rencontre rarement dans ses écrits des passages propres à prouver qu'il possédait l'anatomie mieux qu'on ne le doit espérer d'un copiste de Galien. Sa théorie des maladies diffère elle-même très-peu de celle du médecin de Pergame, et quelquefois il semble lui donner une extension encore plus grande. Ainsi, l'alopécie, symptôme de la lèpre, présente des différences rela-

(1) *Lib. I. c.* 17. *p.* 112.
(2) *Lib. XII. c.* 1. *p.* 675. *c.* 6. *p.* 732. 733. *c.* 7. *p.* 744.
(3) *Lib. I. c.* 16. *p.* 88.

tives aux quatre qualités ou humeurs élémentaires (1). Il établit dans les affections des yeux (2), la dyssenterie (3), la goutte (4) et même dans les fièvres intermittentes, des différences basées sur la prédominance de l'une des humeurs cardinales, ou de leurs qualités chaude, sèche, humide et froide. D'un autre côté, il parle, dans l'alopécie, du *strictum* et du *laxum*, comme de deux causes générales qui donnent naissance à la maladie (5), et il explique une foule d'affections par l'épaississement, le trouble ou le mouvement désordonné des esprits (6). On remarque l'excellente distinction qu'il établit entre les causes de la migraine, laquelle provient souvent de crudités dans les premières voies (7). Il croit bien tranchée la différence que Galien fixe entre la frénésie et la *paraphrosyne* ou la démence : la première réside toujours dans le cerveau, et la seconde a son siége dans le diaphragme (8). D'après le système des méthodistes, il range dans le *strictum* une espèce particulière d'ophtalmie qu'il appelle πύκνωσις (9). Il rapporte une observation importante sur une inflammation du poumon déterminée par l'endurcissement pierreux de ce viscère, ou accompagnée de cet accident (10). Le diagnostic a été traité supérieurement par ce médecin. En effet, il fait parfaitement sentir la différence qui règne entre les symptômes de la pleurésie et ceux de l'inflammation du foie (11). Il indique avec une grande exactitude

(1) *Lib. I. c.* 1. *p.* 1.
(2) *Lib. II. c.* 1. *p.* 125.
(3) *Lib. VIII. c.* 9. *p.* 460.
(4) *Lib. XI. p.* 590.
(5) *Lib. I. c.* 1. *p.* 1.
(6) *Lib. I. c.* 11. *p.* 31. *c.* 12. *p.* 37. — *Lib. VII. c.* 13. *p.* 397.
(7) *Lib. I. c.* 12. *p.* 38.
(8) *Ib. c.* 13. *p.* 45.
(9) *Lib. II. c.* 4. *p.* 138.
(10) *Lib. V. c.* 4. *p.* 243.
(11) *Lib. VI. c.* 1. *p.* 266.

les signes qui font reconnaître quel est le siége de l'affection dans la dyssentérie. Si les gros intestins sont lésés, le malade éprouve un violent ténesme et peu de difficulté à se débarrasser des matières fécales; celles-ci sont rarement, ou même jamais sanguinolentes; mais presque toujours leur expulsion est suivie de quelques gouttes de sang ou de parcelles de graisse et de chair; la douleur n'est jamais vive et aiguë, mais presque toujours sourde. Les accidens contraires ont lieu, si la maladie a son siége dans les intestins grêles (1). La véritable dyssenterie est toujours accompagnée de l'ulcération des intestins, parce que presque tous les malades rendent une matière puriforme (2). Alexandre distingue en outre la dyssenterie du flux de ventre critique, qu'il décrit d'après Philomenus (3), du flux hépatique, qui provient toujours de l'impuissance des forces assimilatrices, de même que le flux céliaque survient lorsque l'absorption est diminuée (4). Il désigne l'hypocondrie sous le nom de gonflement venteux de la rate, et l'attribue également à l'altération des esprits (5). Il expose parfaitement les signes des calculs néphrétiques (6). Il ne faut pas toujours croire que la prédominance d'une seule et même humeur cardinale provoque chaque espèce de fièvre intermittente; car, par exemple, dans la fièvre quarte, ces humeurs varient beaucoup à l'égard de leur qualité et de leur siége (7).

Cette dernière idée conduit naturellement à une règle de pratique très-raisonnable; savoir : qu'on ne doit jamais déterminer la méthode à suivre pour le

(1) *Lib. VIII. c.* 9. *p.* 455.
(2) *Ib. p.* 454.
(3) *Ib. c.* 8. *p.* 432.
(4) *Ib. c.* 3. *p.* 400.
(5) *Ib. c.* 11. *p.* 479.
(6) *Lib. IX. c.* 4. *p.* 530.
(7) *Lib. XII. c.* 8. *p.* 757.

traitement d'une maladie, avant d'en avoir attentivement étudié les causes spécifiques et individuelles. Dans mille endroits, le médecin de Tralles recommande de ne jamais se laisser aveugler ou induire en erreur par l'esprit de système, mais de porter toujours son attention sur l'âge, les forces, la constitution et le genre de vie du malade, ainsi que sur la saison et les variations atmosphériques, et surtout d'observer soigneusement les efforts de la nature dans les maladies aiguës (1). A ces traits on reconnaît l'esprit de la véritable médecine dont il était animé; et la manière dont il expose des principes aussi sages nous donne la conviction qu'ils sont le résultat, non pas de l'imitation d'Hippocrate, mais de sa propre expérience. Ses conseils sur l'évacuation des crudités renfermées dans les premières voies sont fort intéressans. On réussit toujours mieux, dit-il, avec des médicamens légèrement fondans et laxatifs, qu'avec les purgatifs proprement dits, même lorsque les congestions sont considérables (2). Il connaissait déjà la grande débilitation que les purgatifs entraînent à leur suite; ce qui fait qu'il en borne beaucoup l'emploi dans les fièvres aiguës, et ajoute que le médecin doit être fort attentif dans ces circonstances (3). Une preuve que presque jamais il ne s'attachait au traitement des symptômes, et que la cure radicale de la maladie était au contraire le but de tous ses efforts, c'est la circonspection qu'il recommande à l'égard de l'opium, qu'on prescrivait alors, sans distinction, dans tous les cas de douleurs violentes : il assure que ce médicament détermine souvent de fortes congestions vers la tête, et que, par conséquent, il faut surtout s'en abstenir dans la céphalalgie (4). Il décrit avec un détail

(1) Par exemple, *lib. I. c.* 10. *p.* 19—25.
(2) *Lib. I. c.* 10. *p.* 25.
(3) *Lib. XII. c.* 3. *p.* 694.
(4) *Lib. I. c.* 13. *p.* 49. — *Lib. III. c.* 2. *p.* 174.

minutieux le régime à suivre dans presque toutes les maladies, et se rapproche en cela des méthodistes (1). Un de ses moyens favoris paraît être le castoréum, qu'il vante, d'après sa propre expérience, dans la fièvre soporeuse et une foule d'autres maladies (2). Il fait aussi un grand cas du bol d'Arménie (carbonate calcaire compacte, mêlé de grains de quartz et de quelques particules de mica, et chargé de minerai de cuivre); il l'administre dans l'épilepsie et la mélancolie, et assure en avoir obtenu d'excellens effets dans les cas désespérés de manie (3). Lorsque l'épilepsie prend son origine au pied, il propose d'appliquer des corrosifs et des exulcérans sur la partie souffrante pour la détruire (4). Il a d'excellentes idées sur le traitement moral de la mélancolie, dont il rapporte quelques exemples intéressans (5). Ses principes sur le lieu où l'on doit pratiquer la saignée, diffèrent totalement de ceux des autres médecins qui ont fleuri à cette époque: comme toutes les parties du corps sont en rapport les unes avec les autres, aucune veine ne présente d'avantage sur les autres, et peu importe dans quel endroit on pratique l'opération (6). Dans certains cas, cependant, il préfère ouvrir la veine la plus voisine du siége de l'affection, par exemple, les ranines et les jugulaires dans l'angine (7).

Alexandre de Tralles désapprouve les substances astringentes pour la cure de la dyssenterie: il les remplace par de légers laxatifs et des fruits bien mûrs de toute espèce; mais il recommande surtout

(1) *Lib. I. c.* 13. *p.* 52. 65.
(2) *Ib. c.* 14. *p.* 59.
(3) *Ib. c.* 15. *p.* 76. *c.* 17. *p.* 113.
(4) *Lib. I. c.* 15. *p.* 73.
(5) *Ib. c.* 17. *p.* 110.
(6) *Ib. p.* 102.
(7) *Lib. IV. c.* 1. *p.* 232.

les raisins, auxquels il ne connaît pas de moyen qu'on doive préférer (1). C'est lui aussi qui fait le premier mention de l'emploi de la rhubarbe contre la dyssenterie (2). Du reste, il faut aussi, dans cette affection, avoir égard aux qualités élémentaires, de sorte que chez deux sujets différens, la méthode curative doit souvent être directement opposée (3). L'hydropisie tient quelquefois à la pléthore qui empêche le sang de circuler dans les veines : c'est pourquoi alors le traitement doit débuter par la saignée (4). Il a aussi recours à cette opération lorsque la syncope provient de l'oppression des forces occasionée par l'état pléthorique (5). Dans la goutte, il blâme les cataplasmes calmans, qu'il propose de remplacer par les vésicatoires (6); car ce remède était déjà usité depuis le temps d'Athénée. Il ne faut pas confondre avec ces principes qui sont excellens, et d'autres encore que je passe sous silence, sa méthode de traiter les fièvres intermittentes par les purgatifs. Cependant il faut convenir que, dans ces affections, lorsqu'elles sont opiniâtres, il cherche à changer le ton général du système nerveux à l'aide de divers antidotes et des vomitifs (7).

On peut encore moins concilier avec le reste de ses principes les traces frappantes de préjugés que renferment ses écrits. Lui-même paraît avoir senti cette inconséquence, et cherché à la justifier en disant que fort souvent il faut accumuler tout ce qui est susceptible de procurer du soulagement (8). Aussi

(1) *Lib. VIII. c. 8. p.* 404. 406. 407.
(2) *Lib. VIII. c. 9. p.* 470.
(3) *Ib. p.* 460.
(4) *Lib. IX. c.* 1. *p.* 514.
(5) *Lib. XII. c.* 3. *p.* 698.
(6) *Lib. XI. p.* 625.
(7) *ib. XII. c.* 8. *p.* 757.
(8) *Lib. IX. c.* 4. *p.* 538. Καλὸν γὰρ νικᾶν καὶ πάσῃ μηχανῇ βοηθεῖν.

reste-t-il fidèle à ce précepte en indiquant un nombre infini de préparations contre chaque maladie, et se rapprochant de cette manière des empiriques. Je ne sais si je dois attribuer son traitement de la goutte à des idées superstitieuses ou à son penchant pour la secte des méthodistes; c'est au moins le plus paradoxal que j'aie jamais rencontré. Il recommande en effet un antidote composé de myrrhe, de corail, de clous de gérofle, de rue, de pivoine et d'aristoloche : on commence à s'en servir au mois de janvier, et on le continue cent jours ; après un mois d'intervalle, on le prend encore cent jours de suite, au bout duquel terme on le suspend pendant quinze jours; alors on recommence à s'en servir tous les deux jours pendant deux cent soixante jours; et enfin quatre-vingts portions prises dans l'espace de cent soixante jours, par conséquent à un jour de distance, terminent la cure, dans toute la durée de laquelle le malade a consommé trois cent soixante-cinq doses. La circonstance la plus importante de ce long traitement, est d'observer un régime fort sévère pendant toute l'année. Cette superstition apparente cache cependant une grande vérité, celle que la goutte est une maladie constitutionnelle enfantée par le luxe, et qui ne saurait être guérie par les médicamens, mais qui peut céder à un régime sévère long-temps continué (1).

Quoi qu'il en soit, il faut ranger au nombre des préjugés d'Alexandre l'usage du cyphi ou des parfums dans l'épilepsie (2), et de l'hématite dans les hémorragies (3). On trouve encore des traces moins équivoques des chimères théosophiques dans le traitement de la colique par une pierre représentant Hercule

(1) *Lib. XI. p.* 616. 617.
(2) *Lib. I. c.* 15. *p.* 86.
(3) *Lib. VII. c.* 1. *p.* 301.

qui terrasse le lion de Némée, ou par un anneau de fer portant à l'intérieur ces mots : φεῦγε, φεῦγε ἰοῦ χολὴ ἡ κορυδαλὸς ἐζήτει, et de l'autre deux triangles enlacés ou le diagramme des gnostiques. Il ajoute qu'on ne doit pas profaner les choses saintes (1). Contre la goutte, il recommande le vers suivant d'Homère :

Τετρήχει δ' ἀγορὴ, ὑπὸ δ' ἐστοναχίζετο γαῖα.

On conseille d'écrire, au déclin de la lune, sur une feuille d'or, les mots μει, θρευ, μορ, φορ, τευξ, ζα, ζων, θε, λȣ, χρι, ζε, γε, ων. Il conjure, aux noms de *Jao*, *Sabaoth*, *Adonaï* et *Eloi*, une plante dont il fait usage pour guérir cette même affection (2). Dans les fièvres quotidiennes, il propose une amulette, qui consiste en une feuille d'olivier sur laquelle on écrit avec de l'encre ΚΑ. ΡΟΙ. Α. (3).

Nous avons encore d'Alexandre un autre ouvrage sur les vers intestinaux. Il les divise en ascarides, lombricaux et ténias, et cherche à spécifier les symptômes qui peuvent servir de signes distinctifs pour reconnaître chacune de ces espèces. Parmi ses vermifuges, on voit figurer principalement les huiles, la nielle, les noix et le fiel de bœuf : l'observation a appris aux modernes que ces substances jouissaient en effet de propriétés très-actives pour déterminer l'expulsion des vers (4).

Sous le nom d'Alexandre d'Aphrodisée, philosophe péripatéticien, nous possédons un recueil de problèmes de physique et de médecine dont il est constant qu'Alexandre de Tralles fut l'auteur. On trouve dans ce livre l'explication des divers symptômes des maladies, et on sait que ce fut là en effet

(1) *Lib. IX. c.* 4. *p.* 538.
(2) *Lib. XI. p.* 656. 657.
(3) *Lib. XII. p.* 757.
(4) *Fabric. vol. XII. p.* 602.

l'occupation favorite du médecin de Tralles. Quoique l'auteur suive en grande partie Aristote et Galien, cependant on reconnaît en lui cette tendance au syncrétisme qui caractérise tous les écrivains du temps. Les classes des maladies sont fondées sur la différence des organes affectés ou des humeurs cardinales prédominantes. Comme pneumatiste, Alexandre attribue l'héméralopie à un esprit épais et trouble qui ne peut pénétrer jusqu'au foyer des sensations (1). Lorsqu'on reçoit un soufflet, on croit voir des flammes voltiger devant les yeux, parce que l'esprit visuel prend feu (2). Les insectes plongés dans l'huile périssent, parce que le fluide obstrue leurs trachées (3). Les ulcères ronds sont difficiles à guérir à cause de la bile âcre qui leur donne naissance (4). L'auteur explique, comme Asclépiade, l'action des médicamens par le rapport des atômes à leurs pores (5). Il emploie l'hypothèse de Platon sur la préexistence de l'âme, pour expliquer pourquoi les chants endorment les enfans (6). Il s'écarte des principes admis par les anciens en prétendant que l'atrabile ne peut jamais produire un délire furieux lorsqu'elle se dépose sur le cerveau, mais qu'elle occasione seulement une sombre morosité (7).

(1) *Alexandr. problemata. ed. Angel. Politian. in-12. Lugd.* 1573. *n.* 16. *p.* 209.
(2) *N.* 58. *p.* 231.
(3) *N.* 65. *p.* 233.
(4) *N.* 99. *p.* 254.
(5) *N.* 106. *p.* 257.
(6) *N.* 121. *p.* 268.
(7) *N.* 92. *p.* 250.

CHAPITRE TROISIÈME.

Médecine des Grecs pendant le septième et le huitième siècles.

Les invasions des Perses et des Sarrasins ne contribuèrent pas plus à accélérer la décadence des sciences dans l'empire d'Orient, que la faiblesse, le luxe effréné, la cruauté et la tyrannie des despotes. Pendant le septième et le huitième siècles, les disputes théologiques sur l'unité de la volonté du Christ et sur l'adoration des saintes images, occupèrent les empereurs d'Orient bien plus sérieusement que les affaires d'état et que le soin de contenir les ennemis de l'empire dont la puissance devenait de jour en jour plus formidable.

La guerre suscitée par Léon III, l'Isaurien, contre les adorateurs des images, porta une atteinte funeste à la littérature. On rapporte (1) de ce prince, le premier et le plus ardent ennemi du culte des images, un trait qui, s'il était bien avéré, serait une preuve irréfragable de sa cruauté et de la décadence des lettres. Il détruisit, dit-on, un collége de douze savans dont le président avait le titre de professeur œcuménique, et qui, sous le règne de ses prédécesseurs, jouissait d'une si haute considération qu'on le consultait dans les affaires d'état. Léon voulut que les membres accordassent leur suffrage à l'ordre qu'il avait donné de renverser toutes les images ; mais ils

(1) *Cedren. p.* 454. — *Nicephor. Gregor. p.* 37. (*ed. Petav. in-fol. Paris.* 1648.) — *Zonar. lib. XV. c.* 3. *p.* 104. — *Constantin. Manass. p.* 87. 88. (*ed. Fabroti. in-fol. Paris.* 1655).

s'y refusèrent : l'empereur irrité fit mettre le feu à leur séminaire, qui renfermait trente mille volumes; et ils périrent tous au milieu des flammes. Quand bien même on refuserait d'ajouter foi aux circonstances dont cette histoire est accompagnée, on ne saurait au moins révoquer en doute la véracité du fait lui-même (1); car les moines, les seuls qui s'occupassent de la littérature, ou au moins de copier les livres, étant alors les plus zélés adorateurs des images, on conçoit facilement que la destruction de ce culte dut anéantir encore plus vite les sciences, dont l'état était déjà si languissant (2).

Jusqu'à la prise d'Alexandrie par les Sarrasins, cette école, l'une des plus célèbres de l'antiquité, conserva toujours quelques faibles traces de la splendeur dont elle avait joui. On y trouvait au moins des calligraphes qui s'occupaient à transcrire les ouvrages des anciens (3); et à l'exception du philosophe Jean Philoponus, presque tous les médecins du septième siècle s'étaient formés dans le sein de cette ville.

Théophile, nommé aussi *Philotheus* ou *Philarète*, *protospatharius* ou colonel de la garde impériale sous Héraclius (4), est un des écrivains les plus célèbres de ce siècle. Il compila Galien et Ruffus dans un ouvrage sur l'usage des parties du corps. Ce livre paraît n'avoir été dicté que par la piété; car, non content d'admirer la sagesse du Créateur dans l'organisation de notre corps, Théophile cherche toujours à découvrir les raisons qui ont porté Dieu à donner aux membres et aux viscères la

(1) Comparez, *Walch's Historie* etc., c'est-à-dire, Histoire des hérésies. P. X. p. 231. — Heeren, p. 87. 88.

(2) *Cedren. p.* 466.

(3) *Theophylact. Simocatt. lib. VIII. c.* 13. *p.* 215. (*ed. Fabroti. in-fol. Paris.* 1647).

(4) *Dufresne du Cange glossar. græcit. med. et inf. vol. II. p.* 1416.

forme, la position, les rapports et la texture qu'on remarque en eux. Il a souvent égard à des circonstances entièrement accidentelles, et même surnaturelles, qu'il croit avoir été les causes de la structure du corps humain. J'adore avec une vénération profondément sentie la sagesse du Tout-Puissant dans le chef-d'œuvre de la création, j'estime les efforts des physiologistes lorsqu'ils s'attachent à démontrer l'accord parfait des parties qui tendent toutes à un but unique, et à découvrir la destination de chacune d'elles en particulier; mais n'a-t-on pas abusé de la physiologie? La science ne souffre-t-elle pas, lorsque, sans avoir recueilli un nombre suffisant d'observations, on prétend prononcer avec assurance sur la destination et l'usage de chaque partie? D'ailleurs, tout dépend encore de la manière dont on applique la physiologie. De quelle utilité peut-il être de scruter les causes qui font que la tête est ronde, ou que la main n'a pas plus de cinq doigts? Tels sont cependant la plupart des problèmes que Théophile se propose.

Quelquefois cet auteur expose les descriptions de Galien avec plus de méthode et de clarté que ne l'a fait le médecin de Pergame, avec lequel il est souvent en contradiction, parce qu'il puise dans des sources différentes. Ainsi, par exemple, il décrit l'aponévrose palmaire, et le muscle palmaire grêle, mieux que Galien (1). Celui-ci n'avait admis que quatre os au métatarse : Théophile a reconnu qu'il s'en trouve cinq (2). Il indique fort bien les fibres musculaires des intestins (3) et les ligamens qui affermissent les articulations du bassin (4). D'après un

(1) *Theoph. de corpor. human. fabric. lib. I. c. 8. p. 796.* — *Fabric. bibl. græc. vol. XII. p. 648.*
(2) *Theoph. l. c. c. 21. p. 808.*
(3) *Lib. II. c. 8. p. 828.*
(4) *Lib. I. c. 23. p. 811.*

passage dans lequel il parle de la dissection des chèvres (1), on pourrait conclure qu'il a au moins ouvert des animaux, s'il ne commettait pas une foule d'erreurs qui prouvent que l'anatomie lui était absolument étrangère. C'est ainsi qu'il fait aboutir le canal cholédoque au cœcum (2), qu'il prétend que la choroïde enveloppe le cristallin (3), et assure que la dure-mère est percée sur la lame criblée de l'ethmoïde (4).

Nous avons encore de lui deux autres écrits sur le pouls et sur l'urine. Ce dernier renferme des principes trop subtils pour qu'ils puissent être le fruit de l'observation. La plupart des signes fournis par l'urine sont tirés de Galien et d'auteurs plus anciens. On trouve, entre autres, indiqués les caractères de l'urine oléagineuse (5), que le médecin de Pergame avait le premier fait connaître. Théophile croit un sédiment épars et inégal plus favorable qu'un autre uniforme et épais (6); mais la plupart de ces observations sont exposées d'une manière fort indéterminée: telle est celle de l'urine rougeâtre, qu'il dit annoncer au septième jour la solution prochaine de la maladie (7).

Théophile et Etienne d'Athènes, l'un de ses disciples, ont aussi laissé sur les aphorismes d'Hippocrate des commentaires qui ne roulent absolument que sur la partie théorique (8).

Deux autres commentateurs d'Hippocrate, Jean

(1) *Lib. V. c.* 20. *p.* 897.
(2) *Lib. II. c.* 7. *p.* 823.
(3) *Lib. IV. c.* 20. *p.* 874.
(4) *Ib. c.* 12. *p.* 865.
(5) *Theoph. de urin. c.* 19. *col.* 863. — *Stephan. art. med. princ.*
(6) *Theoph. l. c. c.* 8. *col.* 860.
(7) *C.* 10. *col.* 861.
(8) *Preu, diss. de interpretibus Hippocratis græcis.* in-8°. *Altorf.* 1795. *p.* 58, 60.

d'Alexandrie (1) et Palladius l'iatrosophiste (2), appartiennent probablement aussi au septième siècle. Dans un ouvrage consacré aux fièvres, Palladius développe une théorie à peu près semblable à celle de Galien; cependant, dans certains endroits, il développe bien mieux les principes du médecin de Pergame, et dans d'autres il s'en écarte visiblement. Les causes de la fièvre sont des irritations extérieures, un exercice trop violent, des passions vives, des congestions, une transpiration supprimée, ou enfin la putrescence des humeurs (3). Les fièvres intermittentes ont toujours leur siége au dedans des vaisseaux (4). Une surabondance de sang non altéré dans ces vaisseaux constitue la pléthore; mais il survient une fièvre continue si ce fluide tombe en putrescence. Quand il s'accumule dans une partie, il détermine l'érysipèle, s'il est pur; et un abcès, s'il a subi une altération (5). Palladius parcourt de même les autres humeurs cardinales, et fait connaître les maladies qu'elles produisent. Il considère le tremblement dans les fièvres comme le signe d'un effort salutaire de la nature pour expulser le principe morbifique (6).

A peu près dans le même temps vivait Paul d'Egine, célèbre chirurgien et accoucheur, qui fit aussi ses études à Alexandrie (7). Les Arabes eurent une estime par-

(1) Ses commentaires sur les aphorismes ont été imprimés à Venise en 1483.

(2) On trouve ses commentaires dans la dernière édition des œuvres d'Hippocrate par Foës.

(3) *Pallad. de febrib. c.* 9. *p.* 30 (*ed. Bernard. in-8°. Lugd. Bat.* 1745).

(4) *C.* 19. *p.* 64.

(5) *C.* 5. *p.* 20.

(6) *C.* 26. *p.* 86.

(7) Je conclus du *lib. IV. c.* 48. *p.* 153, et du *lib. VII. c.* 17. *p.* 286, qu'il vécut à Alexandrie. Il cite Alexandre de Tralles, *lib III. c.* 28. *p.* 85. Le premier auteur qui parle de lui est Jahiah-Ebn-Sérapion (*practic. tr. VII. c.* 9. *f.* 73. *d.* 74. *a. ed. Gerard. Carmon. in-fol. Lugd.* 1525). Sur quelques manuscrits il porte le titre de περιοδευτης

ticulière pour lui à cause de son habileté dans l'art des accouchemens. De toutes parts les sages-femmes venaient réclamer ses conseils. C'est pour cette raison qu'on lui donna particulièrement le titre d'*accoucheur*, (*cawâbély*) (1). Il a laissé un ouvrage modestement intitulé, *Extrait des anciens ouvrages sur la médecine*, et dans lequel il assure avoir imité Oribase. En effet, dans des chapitres entiers, la théorie et le traitement des maladies internes sont copiés littéralement de Galien, d'Aëtius et d'Oribase. On est cependant forcé de convenir que, même à cet égard, il émet des principes qui lui sont tout-à-fait propres.

Il regarde les prostates et les crémastères comme des prolongemens de la dure-mère qui enveloppe la moelle épinière (2). Il décrit fort au long (3) l'inflammation de la tête connue depuis long-temps sous le nom de *siriasis* (4), et distingue l'inflammation du cerveau de l'érysipèle de cet organe : l'une est accompagnée de gonflement et de rougeur; l'autre, de pâleur et d'abattement du visage (5). Comme les méthodistes, il attribue la paralysie au changement des corpuscules (6), et il nous rapporte l'observation importante d'une rachialgie épidémique avec paralysie des extrémités. Cette affection prit naissance en Italie, et se propagea ensuite dans d'autres parties : la paralysie semblait constituer une métastase critique, et dépendre des efforts salutaires

ou celui d'ἰατροσοφιστής. (*Labbe biblioth. nov. mss. p.* 126. — *Montfaucon, bibl. Coislin. p.* 225).

(1) *Abu'l Farag. hist. dynast. ed. Pocock. in-4°. Oxon.* 1663. *IX. p.* 181.

(2) *Paull. lib. VI. c.* 61. *p.* 197.

(3) Ce mot vient de σείριος, l'*étoile fixe*, parce que Syrus produit la maladie, ou de σιρὸς, *la fosse*, parce que l'affection siége à la partie postérieure de la tête.

(4) *Lib. I. c.* 13. *p.* 5.

(5) *Lib. III. c.* 7. 8. *p.* 60. 61.

(6) *Ib. c.* 28. *p.* 68.

de la nature. Souvent il s'y joignait aussi une épilepsie, dont les suites étaient presque toujours mortelles. Un médecin italien la traitait hardiment avec de l'eau froide seule (1). Paul d'Egine décrit, d'après sa propre expérience, la phthisie provenant de l'accumulation de substances pierreuses dans le poumon, et sur laquelle Alexandre de Tralles avait fixé son attention (2). Les dépôts laiteux produits par la suppression de la sécrétion du lait lui étaient même connus, et il les traitait d'une manière très-rationnelle (3); mais sa théorie de la goutte mérite surtout d'être rapportée, à cause des grands rapports qu'on lui trouve avec celle de Cullen. Lorsque, dit-il, la plénitude excessive de l'estomac occasione une indigestion qui interrompt et fait languir la nutrition, il en résulte une faiblesse des articulations: les humeurs superflues se jettent sur elles, distendent les ligamens, et produisent ainsi la douleur (4). Dans la suite, il montre que le luxe et l'oisiveté sont les causes les plus fréquentes de la goutte; il rend raison des diverses espèces de goutte d'après la théorie galénique des humeurs cardinales. Le rhumatisme inflammatoire est occasioné par un flux de bile déterminé vers la partie. Il administre d'abord les purgatifs dans la lèpre, et la traite ensuite de manière à rétablir les pores dans leur état naturel, à l'imitation des méthodistes (5).

Cet ouvrage est infiniment plus important sous le rapport chirurgical, parce que Paul d'Egine rapporte bien

(1) *Lib. III. c.* 18. *p.* 69. *c.* 43. *p.* 99.
(2) *Ib. c.* 28. *p.* 85. *c.* 31. *p.* 88.
(3) *Ib. c.* 35. *p.* 92.
(4) *Ib. c.* 68. *p.* 124. Ὅταν τῶν μορίων ἡ θρεπτικὴ δύναμις ἀτονήσῃ διὰ πλησμονὴν σιτίων, ἐξ ἧς ἀπεψίαι συμβαίνουσι, κατασκήπτων ὁ πλεονάζων χυμὸς εἰς ἥντινα οὖν τῶν διαρθρώσεων ἤδη προασθενήσασαν καὶ διατείνων τὰ συνδετικὰ τῶν νεύρων τὴν ὀδύνην ἐργάζεται. Comparez, *Cullen's first lines* etc., c'est-à-dire, Elémens de médecine pratique. in-8°. Edimbourg, 1784. T. II. §. 531. p. 83.
(5) *Lib. IV. c.* 1. *p.* 131.

davantage de méthodes qui lui sont particulières dans la chirurgie, où il avait acquis plus d'expérience qu'aucun autre médecin grec. Je vais citer ici les plus importans de ses procédés et de ses principes. Il pratique la saignée dans le voisinage de la partie malade, non pas parce que Hippocrate employait cette méthode, mais parce que l'expérience lui en avait démontré les avantages (1). Cette opération favorisant singulièrement le relâchement des parties, il la croyait convenable pour déterminer les calculs urinaires à tomber des urétères dans la vessie (2). Il pratiquait l'artériotomie dans les ophtalmies violentes accompagnées d'amaurose commençante (3). Son traitement des ulcères est ridicule : il a recours aux sarcotiques et aux glutineux (4). Dans les hémorragies provoquées par une cause externe, il recommande un remède agglutinatif composé d'amidon, de vernis, de blanc d'œuf et de résine, dont un excellent écrivain moderne a également vanté l'efficacité (5). Parmi les maladies des yeux, l'œdème des paupières est celle dont il traite avec le plus de particularités (6). Il ne rejette pas l'opération dans la cataracte, mais il assure que fort souvent on voit reparaître l'affection (7). Il excise le staphylôme partiel, ou il y applique une ligature (8). Il pratique la bronchotomie sans intéresser les arceaux cartilagineux de la trachée-artère, et ne coupe que la membrane interposée entre eux (9). La distinction qu'il

(1) *Lib. III. c.* 46. *p.* 105.
(2) *Ib. c.* 48. *p.* 101.
(3) *Lib. III. c.* 22. *p.* 72. *lib. VI. c.* 4. *p.* 177.
(4) *Lib. IV. c.* 37. *p.* 147.
(5) *Ib. c.* 53. *p.* 153. — Comparez, *Reil memorabilia clinica*, *vol. II. fasc.* 1. *p.* 1.
(6) *Lib. VI. c.* 14. *p.* 180.
(7) *Ib. c.* 18. *p.* 181.
(8) *Ib. c.* 19. *p.* 181.
(9) *Ib. c.* 33. *p.* 186.

établit entre les anévrismes vrais et faux, est basée sur ce que ces derniers ont une forme oblongue, et font entendre le bruissement du sang qui afflue dans la tumeur (1). Dans les cas d'abcès internes, il applique à l'extérieur les caustiques, dont les Arabes ont singulièrement multiplié l'usage par la suite (2). Il recommande un choix particulier du lieu où l'on pratique la paracentèse, qui doit être faite à la ligne blanche, trois travers de doigt au-dessous du nombril dans l'hydropisie protopathique, plus sur la droite, si l'hydropisie tient à des obstructions du foie, et du côté gauche quand la congestion du liquide est causée par l'empâtement de la rate (3). Un auteur anglais moderne a mal interprété ces règles; car il prodigue aux Arabes, qui n'ont fait que suivre strictement Paul d'Égine, des louanges pour avoir pratiqué la ponction au-dessous du nombril, endroit où l'on n'est point exposé à blesser les vaisseaux (4). Ce qui mérite d'être remarqué dans les écrits de Paul d'Égine, c'est la foule d'affections des parties génitales dont il donne la description et indique le traitement : elles prouvent que de son temps on connaissait déjà les suites du commerce impur, ou que la lèpre agissait spécialement sur les organes de la génération (5). Sa méthode pour l'opération de la taille consiste à s'assurer d'abord de la situation du calcul en insinuant le doigt dans le rectum, et à pratiquer ensuite l'incision, non pas, comme Celse, le long du raphé, mais obliquement sur la partie latérale du périnée (6). Il pense que l'hydrocèle

(1) *Lib. VI. c.* 36. *p.* 188. — Il énonce fort bien les cas dans lesquels on doit opérer l'anévrisme.

(2) *Ib. c.* 47. *p.* 192.

(3) *Ib. c.* 50. *p.* 192.

(4) *Ferriar's medical* etc., c'est-à-dire, Observations de médecine, in-8°. Londres, 1792. p. 87.

(5) *Ib. c.* 71. *p.* 201.

(6) *Ib. c.* 60. *p.* 197.

a son siége dans la gaîne du cordon spermatique; cependant, en l'opérant, il incise le scrotum dans toute l'étendue de sa partie moyenne (1). Il opère le varicocèle et l'hématocèle par un procédé singulier (2). Il admet une simple distension du péritoine dans la hernie inguinale; mais il prétend qu'il y a rupture de cette membrane dans la hernie scrotale: la première est la seule qui exige l'opération (3). On doit appliquer le plus tôt possible le trépan dans les fractures du crâne (4). Les fractures de la rotule (5) et des os du bassin (6) sont celles qu'il a le plus rarement observées. La luxation de l'humérus ne peut s'opérer qu'en bas: elle ne saurait avoir lieu en haut, à cause des apophyses de l'omoplate et du ligament tendu dans l'intervalle; en avant, à raison de la crête qui entoure l'angle externe de l'os et du tendon du muscle biceps; enfin en arrière à cause de l'omoplate (7).

Ses principes sur les accouchemens sont peu instructifs. Tout son art consiste à arracher et démembrer l'enfant, ou à l'extraire tout entier (8). Il indique fort bien la manière dont on doit se comporter à l'égard du placenta, et recommande surtout de le tirer avec lenteur et circonspection (9). Son tableau des suites de la suppression des menstrues est tracé d'après les idées des méthodistes (10). Sa description

(1) *Lib. VI. c.* 62. *p.* 198.
(2) *Ib. c.* 64. *p.* 199. *c.* 82. *p.* 207.
(3) *Lib. III. c.* 53. *p.* 109. — *Lib. VI. c.* 65. *p.* 200.
(4) *Lib. VI. c.* 90. *p.* 212.
(5) *Ib. c.* 103. *p.* 218.
(6) *Lib. VI. c.* 97. *p.* 215.
(7) *Lib. VI. c.* 114. *p.* 221.
(8) *Lib. VI. c.* 74. *p.* 201.
(9) *Ib. c.* 75. *p.* 202.
(10) *Lib. III. c.* 61. *p.* 114.

de l'inflammation de la matrice et des accidens qui l'accompagnent, est conforme à la nature (1). Il conseille des injections dans les fleurs blanches, qu'il nomme *fluxion de la matrice*, et qu'il considère comme un écoulement qui purge tout le corps (2).

CHAPITRE QUATRIÈME.

Médecine des Grecs depuis le neuvième siècle jusqu'à la destruction de l'Empire d'Orient.

Pendant le long espace de temps que nous venons de parcourir, l'empire d'Orient fut gouverné par plusieurs princes qui s'adonnèrent eux-mêmes à la littérature, et favorisèrent les sciences de tout leur pouvoir. Quoique l'érudition ne fût pas, à beaucoup près, cultivée par les chrétiens d'Orient avec la même ardeur que par les Sarrasins, cependant ils conservèrent plus long-temps que ceux de l'Occident le goût de la littérature classique et des sciences qui s'y rattachent.

Après ce long période, qui fut si pernicieux pour les sciences, le neuvième siècle leur offrit une époque plus favorable. Michel II, surnommé le Bègue, était tellement ennemi de toutes les connaissances propres à orner l'esprit, qu'il défendit même d'instruire la jeunesse (3); mais Bardas, l'un de ses plus proches successeurs, eut le mérite non-seulement de rétablir les écoles, et d'entretenir des professeurs publics aux

(1 *Lib. III. c.* 64. *p.* 115.
(2) *Ib. c.* 63. *p.* 115.
(3) *Cedren. p.* 499. — Walch (*Historie* etc, c'est-à-dire, Histoire des hérésies, P. X. p. 709. 710) révoque en doute, mais sans raisons suffisantes, la véridicité de cette défense.

frais de l'état, mais encore de protéger et de récompenser les savans distingués, et nomma le célèbre philosophe Léon directeur de l'instruction publique (1). Basile de Macédoine, et Léon VI, le philosophe, successeurs de Bardas, protégèrent également les sciences; et sous le règne du second de ces princes, le patriarche Photius composa un recueil d'extraits des écrits des anciens, qui est encore pour nous d'une grande utilité (2). Cependant le neuvième siècle ne produisit aucun ouvrage sur la médecine.

Le règne de Constantin VII, surnommé Porphyrogénète, est une des plus brillantes époques dans l'histoire des sciences de l'empire d'Orient. Les historiens assurent unanimement que, malgré sa faiblesse et son despotisme, le gouvernement de ce prince fut très-favorable à la littérature. En effet, Constantin salaria les savans, leur donna des emplois honorables et importans, établit de grandes bibliothèques, et fit faire des recueils d'extraits tirés des ouvrages anciens (3). C'est ainsi que nous lui devons une foule de fragmens des monumens de l'antiquité, qui, sans ses soins généreux, eussent été entièrement perdus pour nous.

Nous possédons un de ces recueils, que l'on attribue ordinairement à un certain Nonus. Dans d'autres manuscrits, l'auteur s'appelle Théophane, et l'on doit présumer que c'est là son véritable nom; car l'histoire fait mention d'un protovestarque qui s'appelait ainsi, et qui vivait en 917 (4). Ailleurs l'auteur se nomme Michel Psellus, célèbre par l'étendue de ses connaissances

(1) *Continuat. Constant. Porphyrogenn. lib. IV. c.* 26. *p.* 115. *in Combefis. script. histor. Byzant. in-fol. Paris.* 1685. — *Zonar. lib. XVI. p.* 161.

(2) *Heeren*, *p.* 121—122.

(3) *Incert. contin. Constant. Porphyrog.* §. 14. *p.* 277. 278. *in Combefis.* — *Zonar. lib. XVI. c.* 21. *p.* 193. — *Cedren. p.* 635. — *Du Cange annot. in Zonar. p.* 101.

(4) *Cedren. p.* 625.

sous le règne de l'empereur Michel VIII, surnommé Ducas (1). Le recueil lui-même est en grande partie, et souvent même littéralement copié d'Aëtius, d'Alexandre de Tralles et de Paul d'Egine (2), et n'a presque aucune importance pour l'histoire de notre art. Ce qui suit, est tout ce que j'y ai pu trouver de remarquable. La léthargie reconnaît pour cause le phlegme qui a inondé les ventricules antérieurs du cerveau, et l'apoplexie a son siége dans les ventricules postérieurs (3). L'auteur fait connaître un bon collyre composé de sulfate de zinc, de gomme arabique et d'amidon (4). Pendant la vie, le cœur ne s'enflamme et ne suppure jamais; car la mort résulte promptement de ces deux maladies (5). Il distingue soigneusement, et peut-être le premier, la dyssenterie blanche de la rouge (6). Tous les anciens attribuaient les ulcères cancéreux à l'atrabile; mais il les dérive de l'âcreté de la bile (7). Ce qu'il y a de plus essentiel dans son recueil, c'est qu'il y recommande l'eau distillée de rose (8) que Jean Lange (9), Leclerc (10) et Freind (11) croient à tort avoir été indiquée pour la première fois par Jean Actuarius. Ce *rhodostagma*, très-différent du *rhodostactum* de Paul d'Egine, qui n'est qu'un simple sirop, paraît avoir été enseigné aux Grecs modernes par les Agaréniens ou Arabes, qui leur firent aussi connaître

(1) *Leo Allat. de Psellis*, §. 71. *p.* 50. *ed. Fabric.* — *Bernard. præf. ad Synes. de febr.* (*ed. Amst.* 1749).

(2) Théophane répète ce qu'Alexandre dit du bol d'Arménie, et dans les mêmes termes. (*Nonus de omnium particul. morb. curat.* c. 33. *p.* 134. *ed. Bernard. Goth.* 1794.

(3) *C.* 28. *p.* 112.

(4) *C.* 61. *p.* 234.

(5) *C.* 134. *p.* 422.

(6) *C.* 168. *p.* 40.

(7) *C.* 249. *p.* 260.

(8) *C.* 118. *p.* 356.

(9) *Epist. medic. lib.* I. *ep.* 53. *p.* 271. (*ed. Francof. in*-8°. 1589).

(10) Hist. de la médecine, p. 775.

(11) Hist. de la médecine. P. I. p. 146.

plusieurs autres préparations chimiques. Il en est fait, pour la première fois, mention dans le livre des Cérémonies de l'empereur Constantin VII, où, à l'occasion du récit d'une fête donnée en 946, le prince parle de l'eau de rose comme d'un parfum très-agréable (1).

Sous le même règne, un anonyme composa un autre recueil très-intéressant, qui contient des remarques fort intéressantes sur les maladies des chevaux, et une multitude incroyable de recettes recommandées depuis le septième siècle par les anciens vétérinaires. Comme les hippiatres modernes paraissent ne point le connaître, et qu'en général on s'en est fort peu servi, je crois à propos d'exposer succinctement le résultat de l'étude que j'en ai faite, réservant pour une autre occasion de donner des notions plus étendues sur la médecine vétérinaire des Romains et des Grecs. Jusqu'aux temps modernes cet art n'a pas été cultivé, même chez les peuples les plus policés, avec le soin convenable pour qu'il atteignît complètement son but, c'est-à-dire, la conservation des bestiaux, objet si nécessaire à la prospérité d'un état. Les médecins négligeaient la théorie de l'art vétérinaire, dont ils abandonnaient l'exercice aux pâtres, aux maréchaux et à d'autres personnes non moins ignorantes qu'inexpérimentées.

Depuis le septième siècle, il y eut à la vérité, chez les nations civilisées, des hippiatres chargés de veiller à la santé des chevaux pendant les expéditions militaires, et dont les observations se trouvent consignées dans l'ouvrage qui m'occupe en ce moment (2); mais le style et les raisonnemens de tous ces écrivains prou-

(1) *Constantin. Porphyrogenn. de cærimon. aul. Byzant. ed. Reiske. in-fol. Lips.* 1751. *lib. II. c.* 15. *p.* 338.

(2) Τῶν ἱππιατρικῶν βιβλία δύο. *Veterinariæ medicinæ libri duo. ed. Sim. Grynæi. in-4°. Basil.* 1537.

vent assez qu'ils n'avaient reçu aucune éducation. Le plus ancien est Eumèle de Thèbes, et celui qui paraît le plus instruit est Apsyrte de Pruse, qui fit, sous Constantin IV, Pogonate, la campagne contre les Bulgares sur le Danube (1). Tous les autres le répètent presque mot pour mot. Les noms de ces derniers sont : Anatolius, Emilius Hispanus, Africanus, Archédème, Didyme, Diophane, Héroclès (2), Himérius, Hippocrate, Litorius Beneventanus, Magon de Carthage, Pamphile, Pélagonius, Théomneste et Tibère ; tous par conséquent vécurent dans l'intervalle du septième au dixième siècle.

Ma première observation sur les maladies dont il est question dans ce recueil, concerne la morve des chevaux. Lafosse croit la trouver indiquée pour la première fois dans le quinzième siècle, et Schreber prétend, avec lui, que c'est une maladie nouvelle (3). Cependant Apsyrte la décrit, sous le nom de μάλις, d'une manière tellement circonstanciée, qu'il est impossible de ne pas reconnaître tous les signes de la morve parfaitement déclarée. Il compare la maladie à la goutte, l'attribue à un ulcère du foie dont l'ichor sanieux s'est porté sur le cerveau, recommande les injections dans le nez, et conseille comme moyen prophylactique de mêler du raifort coupé avec le

(1) *Suid. vol. I. p.* 407. — *Eudocia apud Villoison, vol. I. p.* 65. — Tous deux ne parlent que des Scythes, auxquels le roi Constantin fit la guerre, sans dire de quel Constantin il est question. Haller et d'autres croient qu'ils veulent parler de Constantin I, et qu'Apsyrte vécut par conséquent dans le quatrième siècle ; mais, sans compter qu'Apsyrte écrit à des barons, des recherches plus exactes nous apprennent que la campagne dont il est question est celle de Constantin IV, en 671, contre les Bulgares, lorsqu'ils passèrent pour la première fois le Danube. — Celui qui raconte le mieux cette histoire, est *Paull. Diacon. hist. miscell. lib. XIX. p.* 602. — Comparez, *Zonar. lib. XIV. c.* 21. *p.* 91. — *Cedren. p.* 440.

(2) Il se donne lui-même pour un juriste (*Hippiatr. p.* 2).

(3) *Lafosse Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité du véritable siége de la morve chez les chevaux, traduit par Schreber. in-8°. Halle, 1752.

fourrage (1). Sa description de la morve sèche (2) a beaucoup de ressemblance avec celle de notre gourme pierreuse.

Ces vétérinaires indiquent très-bien le farcin, et surtout le farcin aile de poule de Hurel (3), sous le nom de ἐλεφαντίασις (4). Ils appellent λοιμὸς (5) la fièvre putride gangréneuse de Kersting, πνευμόῤῥωξ (6) la chute du poil, χοιράδες (7) la gourme, et désignent la pousse comme une toux (8). Ils développent très-bien les causes de cette dernière affection, et montrent qu'elle est habituelle chez certains chevaux (9). Si elle provient d'un simple refroidissement, le cheval tousse sans cesse en allongeant le cou; mais lorsqu'elle tient à une cause interne, il penche la tête, et tousse plus rarement (10). On trouve encore la description du faux écart (11), du tic en appui, λαβροποσία (12), de la torsion du cou (13) qu'Apsyrte cherche à redresser avec des attelles, de l'ergot, πύρωμα (14), du mal de cerf, τέτανος, que Théomneste traite par l'application du feu (15), de la fluxion du genou, ῥευματισμὸς ἐν γόνατι (16), de la

(1) *Hippiatr.* p. 10—12.
(2) *P.* 17.
(3) Diss. sur le farcin, in-12. Amst. 1769. p. 39.
(4) *P.* 21.
(5) *P.* 23. — Comparez, *Kersting's Anleitung* etc., c'est-à-dire, Manuel pour apprendre à connaître les maladies internes des chevaux. in-8°. Marb. 1786. p. 112.
(6) *P.* 29.
(7) *P.* 65.
(8) *P.* 71.
(9) *P.* 73. — Comparez, *Bouwinghausen de Walmerode*, *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité de la différence qui existe entre la pousse et la gourme des chevaux. in-8°. Tubingue, 1776. p. 45.
(10) *P.* 71.
(11) *P.* 26.
(12) *P.* 37.
(13) *P.* 80.
(14) *P.* 82.
(15) *P.* 122.
(16) *P.* 156.

taille, χείρωμα (1), du gras-fondu, ἱπποτιλὸν πάθος (2), du mal d'Espagne, χόλερα (3), de la malandre, κρίσσοι (4), de la crapaudine, μυρμηκίαι (5), et de la fougue, μανία (6).

Ce recueil indique très-bien les précautions nécessaires pour conserver la beauté et la santé du cheval (7), les cas dans lesquels on doit pratiquer la saignée, et les veines qu'il faut ouvrir (8). La paracentèse est recommandée comme l'unique ressource dans l'hydropisie (9), et la gale, ψώρα, considérée comme un simple dépôt de la matière de la morve sur la peau (10). L'auteur nous fournit des remarques intéressantes sur la castration des chevaux (11). Ces hippiatres cherchaient à tirer les vers intestinaux en insinuant la main dans le rectum (12). Ils parlent aussi, sous le nom de κενόκρισις, d'une espèce particulière de pousse qu'on guérissait par la trépanation du sternum (13). Ils prétendent n'avoir observé l'éparvin, μάρμαρον, que chez les ânes, et ne l'avoir jamais rencontré chez les chevaux (14). Les fractures au-dessus du genou sont suivant eux incurables (15). Cette opinion régnait généralement parmi les vétérinaires modernes jusqu'à l'époque où Wolstein démontra que les fractures se consolident difficilement chez les vieux chevaux, mais

(1) *P.* 158.
(2) *P.* 169.
(3) *P.* 200.
(4) *P.* 205.
(5) *P.* 211.
(6) *P.* 243.
(7) *P.* 54.
(8) *P.* 38.
(9) *P.* 136.
(10) *P.* 190.
(11) *P.* 238.
(12) *P.* 142.
(13) *P.* 150.
(14) *P.* 163.
(15) *Ibid.* p. 198. ὅσα δ'ἐπάνω τοῦ γόνατος κατάσσεται, μὴ ἅπτου· οὐ γίνεται γὰρ ὑγιῆ.

guérissent avec autant de facilité que chez l'homme lorsque ces animaux sont jeunes (1). Ils considèrent comme un excellent moyen auxiliaire pour purifier les humeurs, de mettre les chevaux au vert pendant le printemps (2). Je n'ajouterai rien sur leurs méthodes curatives, qui sont entièrement empiriques; car ils désignent certaines plantes auxquelles ils attribuent le pouvoir de guérir toutes les affections internes (3). L'une des préparations qu'ils recommandent, renferme du sel ammoniac : c'est, je crois, la première fois qu'il est parlé de l'emploi de cette substance comme moyen dissolvant (4).

Un autre ouvrage de médecine vétérinaire que nous possédons sous le nom de Végèce, paraît appartenir à une époque encore plus récente. Je regarde ce livre comme une traduction de l'hippiatrique grecque, faite dans le douzième ou le treizième siècle, par un moine ignorant, qui nomme la morve *malleus*, parle ensuite d'un *morbus humidus* et *siccus*, et prouve clairement n'avoir pas compris le texte grec (5). Je n'insisterai pas davantage sur cette pitoyable traduction, parce que les bornes dans lesquelles je dois me renfermer ne me permettent pas de rapporter ici des exemples de l'ineptie, de l'ignorance et des idiotismes italiens du traducteur; mais je dois déclarer n'y avoir rien trouvé qui mérite l'attention, et qui ne se lise déjà dans l'hippiatrique grecque.

Depuis la mort de Constantin VII jusqu'au milieu du onzième siècle, le zèle pour les sciences et la littérature se refroidit beaucoup dans l'empire d'O-

(1) *Wolfstein's Bücher* etc., c'est-à-dire, Livres de chirurgie vétérinaire, in-4°. Vienne, 1784. p. 197.

(2) *P.* 234.

(3) *P.* 181. Πρὸς πάντα τὰ ἐντὸς πάθη. — *p.* 279. προπότισμα ποιεῖν εἰς πάντα.

(4) *P.* 300. Σολομωνιακοῦ λίθου γο β.

(5) *Vegetii Renati artis veterinariæ s. mulomedicinæ lib. IV. ed. J. M. Gesner. in-8°. Manh.* 1781. *lib. I. c.* 2. *p.* 10.

rient. La famille des Comnènes et celle des Ducas parvinrent à le ranimer un peu (1). Ces empereurs furent secondés dans leurs efforts pour améliorer l'instruction publique, par le directeur des écoles savantes, Michel Psellus, dont les disputes avec l'étranger Italus caractérisent parfaitement l'esprit du siècle (2). Ce dernier expliquait les ouvrages de Platon et d'Aristote à Constantinople, où il était célèbre par son emportement et sa grossièreté populaire dans les discussions. Le but principal de la philosophie et de la dialectique était alors de fournir de nouvelles armes à la doctrine orthodoxe de l'Eglise (3).

L'empereur Alexis I, Comnène, dont la vie, écrite par sa fille, peut être considérée comme un chef-d'œuvre historique, établit des maisons publiques pour les invalides et les orphelins. Contre l'usage du temps, il détestait tous les astrologues, et n'en toléra qu'un seul, Catananges, parce que la fausseté de ses prophéties était plutôt utile que nuisible à la cause de la raison (4); mais l'excellent tableau que la princesse fait de la dernière maladie d'Alexis, fournit une preuve démonstrative du triste état auquel la médecine se trouvait alors réduite. Un médecin nommé Nicolas Calliclès voulait traiter à l'aide des purgatifs le rhumatisme par lequel débuta la maladie; mais l'empereur avait ces remèdes en aversion. Bientôt il fut atteint d'une oppression extrême de la respiration, probablement la suite d'une angine de poitrine, avec de violens accès de suffocation : les médecins attribuaient cet accident au desséchement du cœur, produit par les soucis dont le prince était accablé (5). On eut recours, contre toutes les règles de

(1) *Ann. Comn. Alex. lib. V. p.* 144. 145.
(2) *Ib. p.* 146.
(3) *Ib. lib. V. p.* 130.
(4) *Ibid. lib. VI. p.* 164.
(5) *Ib. lib. XV. p.* 499.

l'art, à la saignée, et à un antidote dans la composition duquel il entrait du poivre : ces deux moyens demeurèrent sans succès. Une hydropisie ascite qui vint aggraver l'état du monarque, fut traitée par des cautères. Enfin les médecins ignorans, au nombre desquels se trouvait un eunuque, voyant qu'ils avaient épuisé leurs ressources, abandonnèrent le malade (1).

Ce siècle a fourni un ouvrage de Siméon Seth sur les alimens. L'auteur était maître de garde-robe, πρωτοβεστιάρχης, dans le palais d'Antiochus à Constantinople (2); mais ayant pris parti pour l'infortuné patricien Dalassenus contre l'usurpateur Michel de Paphlagonie, ce dernier le chassa de la ville. Il s'enfuit en Thrace et y établit, sur le mont Olympe, un couvent dans lequel il termina paisiblement sa carrière (3). Long-temps après la fondation de ce monastère, Michel Ducas étant monté sur le trône, Siméon Seth lui dédia un extrait du Traité de Psellus sur les alimens, ouvrage d'autant plus important que nous ne possédons plus l'original (4). Cette compilation nous apprend que les Grecs commençaient déjà à apprendre la matière médicale des Arabes, auxquels ils faisaient part de leurs théories. Seth parcourt les médicamens par ordre alphabétique : il en explique le mode d'action d'après les qualités élémentaires de Galien et leurs différens degrés. Il dit que l'asperge est depuis long-temps introduite dans les cuisines,

(1) *Ann. Comnen. lib. XV. p.* 501.

(2) Il ne faut pas confondre πρωτοβεστιάρχης avec πρωτοβεστιάριος ; cette dernière dignité répondait au titre d'amiral. Les ecclésiastiques et les médecins pouvaient devenir maîtres de la garde-robe. (*Dufresne du Cange glossar. med. et infimæ græcit. vol. I. p.* 193. 194). Le palais d'Antiochus devait son nom à un chef des eunuques du temps de Théodose le jeune (*Zonar. lib. XIII. c.* 21. *p.* 40. *Synes. ep.* 110. *p.* 253), et servait de dépôt aux joyaux de la couronne (*Du Cange, l. c.*).

(3) *Cedren. p.* 773.

(4) *Leo Allat. de Simeon. in-4°. Paris.* 1664. *p.* 181.

et qu'elle possède de grandes vertus médicamenteuses (1), sous le nom de ἄμπαρ; il parle le premier de l'ambre jaune, qui vient de Silacha, ville de l'Inde, et qui est le meilleur : l'ambre gris, production animale, est fourni par les poissons (2). Les abricots, βερίκοκκα, sont indigestes, et engendrent un sang de mauvaise qualité (3). Son ouvrage renferme la première description du camphre, qu'il dit être la résine d'un arbre indien extrêmement gros. Cette substance est froide et sèche au troisième degré. Elle s'emploie avec beaucoup d'avantage dans les maladies aiguës, notamment les inflammations (4). Il parle aussi du musc : le meilleur vient de Tupata, à l'est du Khorasan, et il a une teinte jaune; les Indes fournissent le musc noir. Les propriétés accordées à ce médicament sont les mêmes que celles qui lui sont attribuées de nos jours (5). La meilleure cannelle vient de Mosul (6).

Au temps d'Isaac Comnène vivait le médecin Nicétas, sur le compte duquel je n'ai aucun renseignement, sinon qu'il composa le célèbre recueil de chirurgie que j'ai déjà cité plusieurs fois.

Les successeurs d'Alexis I, et surtout Manuel Comnène, protégèrent la littérature dans le douzième siècle, et leurs efforts furent couronnés d'un succès assez heureux (7); mais ils ne s'étendirent pas jusqu'à la médecine. Manuel avait à sa cour un grand nombre de médecins, qui furent obligés de guérir l'empereur Conrad II de sa blessure, parce que ce prince n'en

(1) *Symeon. Seth. de cibarior. facult. ed. Gyrald. in*-8°. *Basil.* 1538. *p.* 6.
(2) *P.* 8.
(3) *P.* 9.
(4) *P.* 35. — Murray a donc tort de prétendre que le camphre était inconnu aux Grecs (*Apparat. med. vol. IV. p.* 471).
(5) *P.* 41.
(6) *P.* 32.
(7) *Heeren. p.* 192.

avait pas un seul dans son armée (1). Parmi ces médecins se trouvait un charlatan des plus grossiers, qui avait acquis une grande fortune en pratiquant la saignée, et qui jouissait d'une considération particulière auprès de Manuel (2). L'empereur lui-même se vantait d'avoir des connaissances en médecine : il savait saigner, et donna une preuve de son habileté en traitant la maladie de Baudouin III, roi de Jérusalem. Il établit un grand nombre d'hôpitaux, et inventa plusieurs onguens et potions dont on exalte l'efficacité (3) ; mais il était tellement superstitieux, qu'il n'entreprenait jamais aucune affaire sans avoir préalablement interrogé les astres (4). Peu de temps avant sa mort, éclata la plus ridicule de toutes les révolutions, causée par la prophétie d'un astrologue qui avait annoncé la fin prochaine du monde (5).

Vers la même époque, Lucas, patriarche œcuménique de Constantinople, interdit aux diacres et aux prêtres de l'Eglise grecque toutes les occupations temporelles, nommément l'exercice de la médecine (6). Cette ordonnance suppose que les ecclésiastiques s'adonnaient dans l'Orient à l'art de guérir. Nous verrons par la suite que le clergé de l'Eglise d'Occident la pratiquait aussi presque exclusivement comme une profession vulgaire.

(1) *Marten. et Durande collect. ampliss. vol. II. p.* 252.

(2) *Cinnam. histor. ed. Dufresne. in-fol. Paris.* 1670. *lib. VI. p.* 173.

(3) *Ibid. lib. IV. p.* 110.

(4) *Nicet. Choniat. annal. lib. II. p.* 64. (*ed. Fabroti. in-fol. Paris.* 1647).

(5) *Ib. lib. VII. p.* 143. — L'empereur et toute sa cour firent creuser des souterrains profonds pour se soustraire au courroux du ciel.

(6) *Bonefidit jus orientale. in-8o. Paris.* 1573. *p.* 78. Οὐδὲ ἀρχιάτρους παρεχώρει γίνεσθαι τοὺς διακόνους ἢ τοὺς ἱερεῖς, λέγων, ἀνένδεκτον εἶναι τοὺς μετὰ φαινολίων καὶ στιχαρίων μεταχειριζομένους, κοσμικὰς στολὰς ἐνδιδύσκεσθαι, καὶ μετὰ λαϊκῶν ἀνδρῶν, τῶν ἰατρῶν δηλαδὴ, προπομπεύειν.

Sous le règne de Manuel, vivait un certain Synésius, dont nous possédons la traduction du *Viaticum*, ouvrage qui avait été écrit à la fin du onzième siècle par un Arabe nommé Abu-Dschafar-Achmed-Ben-Ibrahim. Cette traduction grecque servit à Constantin l'Africain pour composer son *Viaticum* (1). Reiske a comparé l'original arabe avec elle, et il l'a trouvée exacte à quelques différences près (2). On remarque aussi deux passages dans lesquels Synésius ajoute le texte arabe à sa traduction (3). Du reste, la théorie de la fièvre est entièrement galénique. Les signes d'une fièvre produite par un long chagrin sont parfaitement bien énoncés (4). J'approuve aussi le traitement moral des affections fébriles (5). Les méthodes curatives sont conformes au génie des Arabes. L'auteur recommandait partout l'eau, le sucre et l'huile de rose. Le jus de pruneaux, les mirobolans et la casse sont ses purgatifs. Il donne aussi le camphre à l'intérieur (6). Ce qu'il y a de plus important, c'est la description de la petite vérole, que le traducteur appelle φλυκταινώση λοιμικῇ (7), et qui est distinguée de la rougeole ou de l'ἑτέρᾳ λεπτῇ καὶ πυκνῇ λοιμικῇ. C'est le premier ouvrage grec dans lequel il soit fait mention de ces deux maladies; mais comme tous les détails qui les concernent sont tirés de Rhazès, je n'insisterai pas plus long-temps sur cet objet.

(1) Reiske dans Bernard, préface de son édition de *Synesius de febribus*. in-8°. *Amst.* 1749.

(2) *P.* 136, se trouvent quelques additions de Synésius au texte arabe.

(3) *P.* 76. Il appelle le période de la sueur ἐντεχὶ, *nath*; et *p.* 120, il nomme la fièvre tierçe ἐλμεθελλεθ, *motstets*.

(4) *P.* 30.

(5) *P.* 58.

(6) *P.* 240.

(7) *C.* IX. *p.* 248.

Le treizième siècle commence par une époque extrêmement déplorable pour la littérature dans l'empire d'Orient, la prise, le pillage et la ruine de Constantinople par les Francs. Ces hordes grossières et barbares détruisirent en un moment presque tout ce qui restait des monumens des arts, et chassèrent ou maltraitèrent ceux qui se distinguaient par leurs lumières (1). Cependant les faibles ressorts de l'esprit humain reprirent quelque énergie sous les Paléologues. Ces princes, amis des savans, les appelèrent aux premières charges de la cour (2): aussi le palais d'Andronic l'ancien est-il appelé par les historiens une école d'éloquence et de littérature. (3) Mais l'érudition se bornait alors à l'art de soutenir avec habileté, et de terminer victorieusement des disputes subtiles sur les mots, à expliquer grammaticalement les anciens auteurs, et à cultiver l'astrologie, qui, en sa qualité de science occulte, n'était révélée qu'aux adeptes (4). Les préjugés de toute espèce dominaient alors aussi despotiquement dans l'Occident que chez les chrétiens d'Orient (5), et les plaintes des hommes éclairés qui déplorent la décadence totale des sciences (6) sont certainement bien fondées.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur la médecine pendant ce siècle, on met Jean, fils de Zacharie, et surnommé Actuarius, titre que la cour de Constantinople accordait à un grand nombre de mé-

(1) *Heeren*, *p.* 215. 222.
(2) *Nicephor. Gregor. Byzant. hist. ed. Boivin. in-fol. Paris.* 1702: *lib. V. c.* 2. *p.* 77. *lib. VI. c.* 1. *p.* 99.
(3) *Ib. lib. VIII. c.* 2. *p.* 201.
(4) *Ib. c.* 7. *p.* 198.
(5) *Pachymeris hist. Andronici Palæolog. ed. Possin. in-fol. Rom.* 1669. *lib. V. c.* 22. *p.* 313. 314.
(6) *Nicephor. Gregor. lib. VI. c.* 5. *p.* 113. Τῆς ζωτικῆς τοῦ λόγου καὶ τῆς διδασκαλίας ἀκτῖνες σβεσθείσης, ὁμοῦ πάντα γέγονε χρήματα, τῶν πλείστων εἰς ἀλογίαν ἐκπεπτωκότων.

decins (1). Cet écrivain dédia son livre, *de l'Action et des Affections de l'esprit animal*, à son maître Joseph Ratzendytes, qui vivait sous le règne d'Andronic II, Paléologue. Actuarius eut pour condisciple un certain Apocauchus, qui fut dans la suite envoyé en ambassade auprès des Russes ou des Scythes hyperboréens, et auquel il dédia son traité des *Méthodes curatives* (2). On peut donc le placer vers la fin du treizième siècle (3).

Voici le jugement qu'une lecture attentive des écrits de ce médecin m'autorise à porter sur lui. Ses ouvrages renferment toute la théorie de Galien réduite à un cadre fort étroit; mais l'auteur a eu égard en même temps aux principes particuliers des successeurs du médecin de Pergame. Souvent aussi son dogmatisme dégénère en véritable subtilité, surtout lorsqu'il suit les Agaréniens ou Arabes; ce qui arrive dans un très-grand nombre de cas. Je n'ai pu rien découvrir qui lui soit particulier, ou qui ait le mérite de la nouveauté. L'exposition seule lui appartient; et sous ce point de vue il surpasse la plupart des Grecs modernes. Sa marche est lumineuse et systématique: rarement, ou même jamais, il ne s'écarte des règles sévères de la méthode. Les opinions contraires à celles de Galien qui frappent de temps en temps le lecteur, ne sont point non plus les siennes: elles proviennent des Arabes, qu'il ne nomme pas à la vérité, mais parmi lesquels il suit de préférence Sérapion et Mésué, quoiqu'il emprunte quelquefois à Rhazès.

Dans son traité des esprits animaux, naturels et vitaux, il ne s'éloigne en rien de la théorie de Ga-

(1) *Du Cange glossar. med. et infim. græcit. vol. I. p.* 46. — *Possini glossar. ad Pachymer. hist. Andronici. p.* 468. 469.
(2) *Nicephor. Gregor. lib. XIV. c.* 3. *p.* 435.
(3) Comparez, *Freind. l. c. p.* 150. — *Lambec. bibl. cæsar. vol. VI. p.* 113.

lien, qu'il applique avec habileté à la doctrine des alimens, pour expliquer la conservation et la vivification des esprits naturels. Le livre de l'urine expose d'une manière si complète toutes les différences de ce fluide, et les signes qu'il peut fournir, il pousse tellement les détails jusqu'à la minutie, que nous devons en effet le considérer comme le meilleur de tous ceux qui nous ont été transmis par les anciens. Son traité des Méthodes curatives est un compendium des plus complets de la médecine arabico-galénique, et mérite d'être recommandé, même de nos jours, de préférence à ceux qui ont pour auteurs des médecins grecs plus anciens.

Démétrius Pepagomenus, contemporain d'Actuarius, écrivit un ouvrage sur la goutte, d'après les ordres de l'empereur Michel VIII Paléologue. J'avoue que ce petit traité ne doit pas être confondu dans la foule des mauvaises productions des Grecs modernes. A la vérité, l'auteur demeure fidèle au système de Galien; mais sa théorie de la maladie est plus raisonnable, plus conforme aux observations des modernes que celle de la plupart de ses successeurs. Il part d'un principe fort exact, c'est-à-dire, que la goutte est une maladie de tout l'organisme, produite par la faiblesse des organes digestifs et par les erreurs du régime (1). La nature dirige le principe morbifique qui en résulte sur les articulations affaiblies, où il se dépose (2). C'est pourquoi la sobriété et la tempérance sont les seuls moyens de prévenir la maladie : mais, ajoute-t-il, s'il est facile de prescrire un régime semblable, les malades sont rarement assez dociles pour s'y conformer (3).

(1) *Demetr. Pepagomen. de podagra. ed. Bernard. in-8o. Lugd. B.* 1743. *c.* 7. *p.* 22.
(2) *C.* 3. *p.* 14.
(3) *C.* 10. *p.* 30. Εὐκόλως μὲν καὶ ἀληθῶς λεγόμενα· δυσκόλως δὲ καὶ δεινῶς πραττόμενα.

Je soupçonne qu'on doit mettre au nombre des productions de ce siècle un essai sur l'art de pronostiquer d'après la doctrine des nombres; ouvrage très-mauvais, qui est conservé dans la bibliothèque de Madrid sous le nom de Pythagore Archiastor (1).

Je terminerai l'histoire de la médecine grecque par quelques notions sur Nicolas d'Alexandrie, qui exerçait à Constantinople, où il parvint à la dignité d'Actuarius. Un écrivain, son contemporain (2), parle avec éloge de son habileté dans la pratique; mais il assure qu'il ne mérite pas d'occuper une place honorable parmi les médecins philosophes; et l'ouvrage que nous possédons encore sous son nom justifie pleinement ce jugement. Cet ouvrage consiste en une collection d'un nombre infini de recettes contre chacune des affections auxquelles l'homme est exposé. L'auteur porte dans le titre le nom de Myrepsus. Ce qui peut servir à déterminer l'époque à laquelle il vivait, c'est qu'il cite le pape Nicolas, probablement le troisième de ce nom (3), ainsi que Mésué (4), Actuarius (5) et Michel Paléologue (6). Il est à présumer qu'il habita Nicée et Alexandrie (7).

(1) *Iriarte. p.* 438. 439.

(2) *Georg. Acropolit. epitom. chron. ed. Paris. in-fol.* 1651. *c.* 39. *p.* 34. — A l'occasion d'une éclipse de soleil qui eut lieu en 1241, Georges Acropolite, qui avait étudié la philosophie sous Blemmydas, expliqua à l'empereur Jean III, et à sa femme Irène, ce phénomène, par l'interposition de la lune entre la terre et le soleil. Le médecin Nicolas, qui était présent, révoqua en doute l'exactitude de cette explication. Ἀνὴρ, dit de lui l'historien, ἥκιστα μὲν φιλοσοφίας μετασχὼν, ἄκρος δὲ τὴν οἰκείαν τέχνην καὶ μάλιστα τὴν διὰ πείρας γινωσκομένην.

(3) *S. II. c.* 9. *p.* 469. — Nicolas III parvint en 1287 au saint-siége.

(4) *S. XXXII. c.* 117. *p.* 706.

(5) C'est lui probablement qu'il désigne sous le nom de *Magister Joannes* (*S. XXXII. c.* 99. *p.* 703. *S. X. c.* 103. *p.* 575). — Il paraît signaler un tout autre auteur sous le nom d'Actuarius; car celui-ci doit avoir vécu sous le règne d'un Constantin (*S. XL. c.* 8. *p.* 777).

(6) Sous le nom de Michel Angelus (*S. I. c.* 295. *p.* 420). — Le Nicolas qu'Abdollatif cite (*memorab. Ægypt. lib. I. c.* 2. *p.* 9. *ed. Paul. in-8o. Tubing.* 1789), est un autre personnage.

(7) *S. XXIV. c.* 12. *p.* 675. *S.* 1. *c.* 241. *p.* 412.

Plusieurs passages de son ouvrage prouvent qu'il exerça lui-même l'art de guérir (1); mais les noms des médicamens, qu'il dénature très-souvent, faute de connaître assez bien la langue, démontrent qu'il a beaucoup puisé dans les écrits des Arabes. Il recommande, par exemple, l'arsenic comme une épice propre à prévenir les effets funestes des poisons (2). Tous les médecins qui parurent ensuite lui empruntèrent cette idée; et même dans le dix-septième siècle, on recommandait encore l'arsenic en amulettes contre la peste. Mais ce mot provint en réalité du nom de *dârsini* que les Arabes donnaient ordinairement à la cannelle, parce qu'ils la tiraient de la Chine; et de tout temps on a vanté les vertus de cette écorce contre les substances vénéneuses (3). Je pourrais accumuler encore une foule d'exemples de la pieuse superstition et de l'ignorance grossière de l'auteur de ce livre, si de pareils détails ne m'éloignaient pas du but auquel tendent mes recherches (4).

On voit par cet exposé des écrits publiés par les chrétiens modernes de l'empire d'Orient, combien les sciences étaient voisines de leur décadence sous le règne des empereurs de Constantinople. Ces princes eux-mêmes avaient si peu de confiance en leurs médecins dans le quatorzième siècle, qu'Andronic III, étant affecté d'un empâtement de la rate, fit venir des médecins arabes de Perse pour le traiter (5). On

(1) *S. I. c.* 66. *p.* 375, etc.
(2) *S. XXXII. c.* 21. *p.* 694.
(3) Comparez, *Garcias ab Horto, hist. aromat. lib. I. c.* 15. *p.* 76. — *Mead. expos. mechan. venen.*) *Opp. T. II. in*-8°. *Goth.* 1749) *p.* 161.
(4) *S. VII. c.* 6. *p.* 503. *S. XIV. c.* 8. *p.* 596. — L'eau bénite (*aqua* τῶν ἁγίων θεοφανιῶν) est un des moyens les plus énergiques pour lui. Dans le traitement des maladies, il fait réciter des évangiles entiers, des *Pater* et des *Ave*.
(5) *Nicephor. Gregor. lib. XI. c.* 9. *p.* 342.

connaît aussi les satires de Pétrarque contre l'ignorance des médecins grecs (1). Cependant le goût des sciences, et surtout de la littérature classique, ne s'éteignit jamais entièrement (2); car, même dans le quinzième siècle, les Grecs modernes furent en état de ranimer et de propager l'étude des anciens chez les peuples chrétiens de l'Occident, ainsi qu'on le verra par la suite.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Médecine des Arabes.

Nous avons vu la médecine naître en Grèce, y arriver au plus haut point de splendeur, et tomber ensuite en décadence. Nous l'avons vue aussi, après l'extinction presque totale de l'esprit philosophique, redevenir chez les chrétiens de l'empire d'Orient ce qu'elle avait été dans l'enfance de la société, un tissu de pratiques empiriques ou superstitieuses; et quelques faibles restes de l'ancienne théorie grecque peuvent seuls rappeler à l'observateur attentif l'immensité de la perte que la science avait éprouvée. Ce furent ces débris que les conquérans du monde entier, les Arabes, échangèrent avec les Grecs pour les arts magiques, qui, du milieu des déserts de l'Arabie et des sables brûlans de la Perse, furent transplantés dans le sol fertile de l'Hellénie. Les habitans du désert ne tirèrent pas un avantage considérable de cet échange. Ils n'apprirent à connaître

(1) *Petrarc. senil. lib. V. ep. 7. p. 805. lib. XI. ep. 9. p. 887. (Opp. ed. Herold. in-fol. Bas.* 1587.

(2) Heeren, p. 247.

les fragmens de l'ancienne philosophie grecque que dans des traductions fort souvent incorrectes. Le fantôme effrayant que l'islamisme présentait à tous ceux qui se livraient à quelques recherches scientifiques, les punitions inévitables auxquelles ce culte condamnait les philosophes dans l'un et l'autre monde; enfin, le caractère national lui-même, qui portait à préférer les produits de l'imagination à ceux de l'esprit et de la saine raison : telles furent les principales causes qui empêchèrent ces musulmans d'agir d'une manière contraire à la constitution mahométane, dont la loi fondamentale est de se soumettre à la volonté de Dieu, à celle de son envoyé et de son représentant.

Les Arabes ne furent jamais une nation entièrement barbare. La situation et le sol même de leur pays les portèrent nécessairement à perfectionner les institutions sociales. Le climat enflammant leur imagination ardente, fit naître une poésie tout-à-fait particulière à la contrée qu'ils habitaient ; et si l'abondance des images, les productions gigantesques d'une imagination en délire, l'énergie des sensations et un rare talent pour cacher les maximes éternelles de la morale sous un voile agréable, constituent l'essence et le charme de la poésie, on peut avancer sans crainte que cet art divin ne fut cultivé nulle part aussi généralement et aussi heureusement que dans l'Arabie. Cette nation ne négligea pas non plus l'histoire, qui flattait sa vanité et l'orgueil qu'elle attachait à son origine ; mais, chez un peuple encore à demi barbare, l'état de la médecine ne pouvait différer de celui qu'il présente dans tous les climats habités par des hommes encore peu civilisés. Cette science fut donc chez les Arabes un pur empirisme, auquel tous les moyens étaient indifférens pour guérir les maladies, et qui employait de préférence des formules superstitieuses dans la vue de conjurer les dé-

mons, qu'on croyait être la cause de la plupart des affections (1).

Mais lorsque le commerce s'ouvrit la route de la mer Rouge et d'Alexandrie, et que les Arabes y prirent une part très-active à Médine et à la Mecque, quelques faibles rayons de lumière, émanés de l'Égypte, vinrent éclairer leur péninsule, dans laquelle le goût des sciences se répandit bientôt. Il en résulta une fermentation générale des esprits. Le mélange des spéculations philosophiques des Grecs, des anciennes chimères des Juifs, et des idées nouvelles, moitié vraies, moitié fausses, mais souvent mal conçues des Chrétiens, produisit ce qu'on devait s'attendre à le voir développer en Arabie, c'est-à-dire l'islamisme. Cependant plusieurs autres circonstances différentes, qui méritent d'être prises en considération, contribuèrent encore à propager la philosophie et la médecine chez les Arabes.

La première fut le voisinage d'Alexandrie. Quoique sa riche bibliothèque n'existât plus, cette ville demeura toutefois le centre des sciences, et les Arabes dûrent y puiser avec d'autant plus de facilité le germe de la littérature, qu'ils en étaient voisins, et qu'ils étendirent de fort bonne heure leurs conquêtes jusqu'en Egypte.

D'un autre côté, les nestoriens, rejetés depuis long-temps du sein de l'Eglise orthodoxe, avaient établi des écoles dans l'Orient et les pays voisins des Etats mahométans. Les Perses et les Arabes, formés dans ces écoles, firent part à leurs compatriotes des connaissances qu'ils y avaient acquises. Les savans nestoriens choisirent de très-bonne heure, pour leur séjour, Dschondisabour dans le Chuzistan. Cette

(1) Comparez, *Abulfarag. hist. dynast. ed. arab. Pocock. p.* 246. *Reiske miscell. med. ex Arab. moniment. p.* 37.

ville possédait un collége de médecine fort célèbre, dont les écrivains arabes racontent l'origine de diverses manières. Abu'l Faradsch prétend qu'Aurélien ayant marié sa fille à Sapor I[er], des médecins grecs et romains accompagnèrent la princesse en Perse, que Sapor fit bâtir la ville de Dschondisabour sur le modèle de Constantinople, et que ces médecins y établirent l'école d'Hippocrate (1); mais en réfléchissant sur cette histoire, sa véracité devient très-douteuse. D'abord elle ne s'accorde point avec la chronologie, car Sapor mourut deux ans après l'avénement d'Aurélien au trône (2) : il vécut en bonne intelligence avec l'empereur romain, et la guerre n'éclata que lorsque les Perses, sous Hormisdas, embrassèrent le parti de Zénobie. Abu'l Faradsch commet encore deux erreurs qui le rendent suspect. Il dit qu'Aurélien périt frappé de la foudre, tandis que ce prince fut assassiné entre Byzance et Héraclée (3). Ensuite il désigne, comme contemporains et élèves de l'école de Dschondisabour, divers médecins qui vécurent à plusieurs siècles de distance les uns des autres, et dans des pays différens. Induit probablement en erreur par une lecture inattentive ou par l'incorrection du texte, Assemani (4) croit devoir rapporter cette histoire au règne de Valérien. En effet, ce prince ayant été emmené en captivité par Sapor, il pense que des médecins grecs et romains ont pu l'accompagner à Dschondisabour; mais je trouve la plus grande conformité entre les textes syriaque et arabe du passage d'Abu'l Faradsch qu'il cite (5). Enfin, Amrou, écrivain arabe dont Assemani

(1) *Hist. dynast. p.* 129. — *Chron. Syr. p.* 62.
(2) *Agath. lib. IV. c.* 11. *p.* 134.
(3) *Vopisc. in vit. Aurelian. p.* 221.
(4) *Biblioth. orient. Clement. Vatican, vol. IV. p.* 160.
(5) Il est très-facile de confondre *Valérien* avec *Aurélien*. Herbelot dit aussi (Bibl. orientale, p. 404. in-fol. Paris, 1697) que Sapor, fils d'Artaxerce, bâtit Dschondisabour.

rapporte un fragment (1), nous apprend que Sapor II bâtit la ville de Dschondisabour après le concile de Nicée et la conquête de la Syrie presque entière. Ce récit paraît bien plus véridique que celui d'Abu'l Faradsch, et je suis très-disposé à placer la fondation de cette école dans des temps plus modernes qu'on ne le fait ordinairement. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est que l'histoire ne commence à en faire mention que depuis le septième siècle. Les professeurs étaient la plupart nestoriens: ils enseignaient la théologie, les autres sciences, et surtout la médecine. La même ville possédait aussi un hôpital public dans lequel les jeunes médecins apprenaient à traiter les maladies, mais où ils n'étaient admis qu'après avoir subi certains examens. Ces examens eux-mêmes nous permettent d'apprécier et l'esprit du siècle et la piété qui régnait dans l'école; car, pour obtenir la permission de s'y instruire, il fallait avoir lu les Psaumes de David, le Nouveau Testament et quelques autres livres de prières (2).

Une troisième cause qui contribua beaucoup à propager l'étude des sciences, et surtout celle de la médecine chez les Arabes, fut la dispersion des savans de l'école d'Edesse, et l'expulsion des platoniciens d'Athènes par Justinien.

Dès le temps de Mahomet, il y avait à la Mecque des médecins qui s'étaient formés dans les écoles grecques. L'histoire désigne particulièrement Hhareth-Ebn-Kaldaht, de Takif, contemporain du prophète, qui avait étudié à Dschondisabour, et qui pratiqua l'art de guérir en Perse. Ce médecin s'établit

(1) *Vol. II. p.* 398. — Comparez, *Ammian. Marcell. lib. XVIII. c.* 6. — Gibbon, vol. III. p. 160.

(2) *Assemani, bibl. vol. IV. p.* 940. 942. — Comparez, *Schulze de Gandisaporâ, Persarum quondam academiâ medicâ : in comment. acad. scient. Petropolit. vol. XIII. p.* 437.

ensuite à Tayef, où il se rendit tellement utile à ses compatriotes, que Mahomet lui-même le recommandait à cause de son habileté (1). Il vivait encore au temps d'Abu-Bekr, dont il était médecin, et mourut empoisonné à la même époque que lui (2). Vers la fin du septième siècle, Théodocus et Théodunus, tous deux médecins grecs, s'établirent dans l'Irak, et eurent pour élèves un grand nombre d'Arabes qui se distinguèrent ensuite par leurs connaissances en médecine (3).

Après la conquête de l'Egypte par Omar, les Arabes apprirent de plus en plus à sentir les avantages de l'étude des sciences. Les Chrétiens grecs qu'ils avaient vaincus, et qui étaient pour la plupart Syriens, devinrent leurs maîtres avec les Juifs. Les Syriens traduisirent les écrits des médecins en arabe : c'est ainsi que, dès la fin du septième siècle, les Sarrasins possédèrent dans leur langue maternelle un grand nombre d'ouvrages de médecine (4).

Outre les traités des Grecs sur l'art de guérir, on en traduisit aussi plusieurs sur la philosophie. Aristote, Alexandre d'Aphrodisée, Ptolémée, Homère (5) et Pline (6) parurent en langue orientale; et on écrivit un commentaire sur le Timée de Platon (7). Mais presque tous ces écrits ayant été traduits d'abord du grec en syriaque, et ensuite du syriaque en arabe, il est facile de concevoir combien peu les Arabes apprirent à connaître le véritable

(1) *Abulfarag. hist. dynast. p.* 158. — *Herbelot. p.* 430.
(2) *Abulfed. annal. Moslem. ed. Adler. in*-4°. *Hafn.* 1789. *vol.* 1, *p.* 220.
(3) *Abulfarag. l. c. p.* 200.
(4) C'est pourquoi Abu'l Faradsch (*chron. Syr. p.* 103) dit que les Syriens élevèrent sur des fondemens grecs un édifice que les Arabes cherchèrent ensuite à embellir.
(5) *Abulfarag. hist. dynast. p.* 228.
(6) *Toderini, Litteratur* etc., c'est-à-dire, Littérature des Turcs, traduite par Hausleutner. P. I. p. 124.
(7) *Casiri, vol.* 1. *p.* 263.

esprit des Grecs. A cette circonstance défavorable, on doit ajouter encore le mauvais choix qu'ils faisaient des ouvrages laissés par les anciens. Ils n'en possédèrent d'autre sur l'histoire naturelle, que celui de Dioscoride. Les écrits de Théophraste, et l'Histoire des Animaux d'Aristote, ne furent point traduits dans leur langue : ils ne connurent non plus ni les historiens ni les poëtes grecs (1).

Ce furent donc ces traductions qui servirent de base aux connaissances des Arabes. Jusqu'au milieu du huitième siècle, cette nation montra peu de zèle pour les sciences ; mais lorsque le calife Almansor, après avoir affermi son empire, eut fondé la ville de Bagdad, les arts de la paix s'introduisirent aussi chez les Sarrasins (2). L'académie de Bagdad acquit par la suite une célébrité qui l'éleva au-dessus de presque toutes les autres académies des Etats mahométans. On y établit un collége de médecine, dont les directeurs étaient chargés d'examiner ceux qui se destinaient à exercer l'art de guérir (3). De toutes les contrées du monde on vit affluer dans cette cité un si grand nombre de professeurs et d'élèves, qu'il fut un temps où l'on y compta jusqu'à six mille savans (4). Ce fut là aussi que les califes établirent les premiers hôpitaux et les premières pharmacies publiques, pour favoriser l'étude de la médecine (5). Dans le treizième siècle, le calife Mostanser y rétablit l'académie et le collége médical ; car, pen-

(1) Comparez, *Huet, de claris interpret. lib. II. p.* 198. — *Renaudot, de version. Aristot. barbar. in Fabric. bibl. græc. vol. XII. p.* 246. — Buhle, dans les *Goettinger* etc., c'est-à-dire, Actes de la société de Gottingue, an. 1791. cah. 83. p. 838.

(2) *Elmacin. histor. Saracen. ed. Erpen. in-4°. Lugd. B.* 1625. *lib. II. c.* 4. *p.* 122.

(3) *Abulfarag. chron. Syr. p.* 184.

(4) *Leo Afric. de philos. et medic. Arab. apud Fabric. bibl. græc. vol. XIII. p.* 274.

(5) *Abulfarag. hist. dynast. p.* 320. — *Abulfed. vol. III. p.* 374.

dant ce laps de temps, le grand nombre des écoles judaïques avait presque entièrement fait disparaître celles des Arabes. (1). Mostanser salaria généreusement les professeurs, rassembla une grande bibliothèque, et établit une nouvelle pharmacie. Lui-même assistait assez régulièrement aux leçons publiques (2).

Le successeur d'Almansor, le calife Haroun-Al-Raschid, porta plus loin que son prédécesseur non-seulement l'amour des sciences, mais encore la tolérance et la protection accordée aux institutions savantes. Il attira auprès de lui des chrétiens de la Syrie qui traduisirent les auteurs grecs, récompensa leurs travaux, et leur ordonna d'enseigner les sciences, et surtout la médecine, aux Arabes (3). Il protégea l'école chrétienne de Dschondisabour, qui jouissait encore de tout son éclat (4). Toujours entouré de quelques savans, il ne dédaignait même pas de prendre part à leurs discussions, et souvent son avis l'emportait sur le leur (5).

Parmi tous ces princes, le plus éclairé fut Almamon, qui a rendu son nom immortel par tout ce qu'il fit en faveur des sciences. C'est, à proprement parler, de son règne que date l'introduction de la littérature grecque dans les écoles arabes. Jusqu'alors on n'avait eu qu'un petit nombre de traductions; mais le calife en fit faire de nouvelles (6). Ce zèle déplut aux vrais croyans, qui le vouèrent à la justice divine pour avoir favorisé la philosophie, et

(1) *Benjamin Tudel, itinerar. ed. l'Empereur. in-8°. Lugd. Bat.* 1633. *p.* 75.

(2) *Abulfarag. l. c. p.* 482. 483. — *Ol. Cels. de ling. et erudit. Arab. p.* 243. *in bibl. Brem. nov. CI. IV. fasc. I.*

(3) *Abulfarag. l. c. p.* 235. 237. — *Chron. Syr. p.* 139. 140.

(4) *Abulfarag. hist. dynast. p.* 265. 269.

(5) *Abulfed. vol. II. p.* 74.

(6) *Renaudot. de version. Arab. et Syr. in Fabric. bibl. græc. vol. I. p.* 814.

diminué de cette manière l'autorité de l'Alcoran (1). Almamon fit acheter de tous côtés les ouvrages des anciens, et recommanda particulièrement ce soin à ses ambassadeurs près des princes grecs (2). Il fit à Léon les offres les plus avantageuses pour l'engager à venir auprès de sa personne; mais le philosophe refusa de se rendre à cette invitation (3).

Almotassem et Motawakkel, qui lui succédèrent, imitèrent son exemple, favorisèrent les sciences, et accordèrent leur protection aux savans chrétiens (4). Motawakkel rétablit l'académie et la bibliothèque d'Alexandrie (5). Cependant il fut plus sévère que ses prédécesseurs envers les chrétiens, qui probablement avaient abusé de sa tolérance (6).

Les autres vicaires du prophète, dans les différens États mahométans, suivirent encore plus fidèlement le bel exemple qu'avait donné Almamon. Déjà au huitième siècle, les souverains de Mogreb et des provinces occidentales se montrèrent amis zélés des sciences. L'un deux, nommé Abdallah-Ebn-Hadschab, fit fleurir à Tunis le commerce et l'industrie. Il cultiva lui-même la poésie, et attira un grand nombre d'artistes et de savans dans ses états (7). A Fez et à Maroc, les sciences prospérèrent, surtout sous le règne des Edrisites, dont le dernier, Jahiah, prince rempli d'esprit, de douceur et de bonté, changea sa cour

(1) *Procock. specim. histor. Arab. p.* 166.—La principale cause de la haine des Musulmans orthodoxes fut l'édit d'Almamon, qui déclarait l'Alcoran l'ouvrage d'un homme. (*Abulfed. vol. II. p.* 148. 150. 156.)
(2) *Abulfarag. p.* 246.
(3) *Zonar. lib. XVI. p.* 160.
(4) *Abulfarag. p.* 255.— *Chron. Syr. p.* 164.
(5) *Benjam. Tudel. p.* 121. — *Niebur's Reisebeschreibung* etc., c'est-à-dire, Voyage. P. I. p. 117.
(6) *Barhebr. chron. Syr. p.* 166.—*Eutych. annal. Alexandr. vol. II. p.* 449.
(7) *Cardonne's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de l'Afrique et de la Syrie sous la domination des Arabes, traduite par Faesi, in-8°. Zurich, 1770. p. 71.

en une véritable académie. Il n'accordait de considération qu'à ceux qui se distinguaient par leur savoir (1).

Cependant l'Espagne fut le plus heureux de tous les États mahométans, parce que le commerce, les manufactures, la population et l'aisance y parvinrent, sous la domination des califes, à un degré tel, qu'on a peine à croire les récits que nous font les historiens. Les trois Abdalrahman et Alhakem, depuis le huitième jusqu'au dixième siècle, portèrent au plus haut point de splendeur les pays soumis au califat de Cordoue. Ils protégèrent les sciences, et gouvernèrent avec tant de douceur, que l'Espagne ne peut se vanter d'avoir jamais été aussi heureuse sous le règne des princes chrétiens (2). Alhakem établit à Cordoue une académie qui, pendant plusieurs siècles, a été la plus célèbre du monde entier, et a fourni des savans très-distingués (3). Tous les chrétiens de l'Occident se rendaient dans cette ville pour y puiser des connaissances (4). On y voyait déjà au dixième siècle une bibliothèque, la plus riche de tout l'Occident, qui renfermait deux cent vingt-quatre mille volumes, et dont le catalogue seul en formait quarante-quatre (5). Séville, Tolède et Murcie avaient aussi des écoles savantes qui conservèrent leur éclat jusqu'à la fin de la domination des Arabes. Au douzième siècle, on comptait soixante-dix bibliothèques publiques dans la partie de l'Espagne soumise aux Maures : Cordoue avait déjà produit cent cinquante auteurs, Almérie, cinquante-deux, et Murcie soixante-deux (6).

(1) *Cardonne's Geschichte* etc. *p.* 203.
(2) *Ibid. p.* 99. 133. 169. — *Casiri, vol. II. p.* 38.
(3) *Casiri, l. c.*
(4) *Mabillon. annal. Benedict. vol. VII. p.* 552. 877. — Tiraboschi. vol. III. p. 333. vol. IV. p. 151. — *Wood antiquit. Oxon. lib. I. p.* 56.
(5) *Casiri, l. c. p.* 202.
(6) *Ibid. p.* 71.

Les États mahométans de l'Orient demeurèrent aussi l'asile des sciences, et les princes qui les gouvernaient continuèrent d'être l'appui de la littérature. L'histoire nomme entre autres un émir de l'Irak, Adad-Ed-Daula, qui se distingua, vers la fin du dixième siècle, par la protection qu'il accordait aux sciences, et auquel presque tous les savans dédiaient leurs ouvrages (1). Un autre émir de l'Irak, Saïf-Ed-Daula, établit à Kufa et à Bassora, des écoles qui ne tardèrent pas à acquérir une grande célébrité (2). Abou-Mansor-Baharam fonda à Firuzabad, dans le Churdistan, une bibliothèque publique, qui, dès l'origine, contenait sept mille volumes (3). Dans le treizième siècle, il y avait aussi à Damas une école de médecine très-renommée. Le calife Malek-Adel la dota richement, et s'y rendait souvent, un livre sous le bras, pour assister aux leçons (4). Au fond même de l'Orient, Bokhara possédait une académie et une bibliothèque sous la domination des Sarrasins (5).

Tant d'excellentes institutions, qui facilitaient les études, dûrent nécessairement multiplier les savans et les écrivains parmi les Arabes ; j'en ai donné la preuve précédemment. Si les progrès des sciences eussent été proportionnés au nombre de ceux qui les cultivaient, nous pourrions à juste titre remercier les destins qui appelaient les Sarrasins à être les sauveurs de la véritable érudition, pendant qu'à la même époque les Chrétiens étaient plongés dans la plus profonde ignorance ; mais l'historien impartial doit avouer avec regret que, malgré les lumières des

(1) *Abulfed. vol. II. p.* 554.
(2) *Abulfed. ib. p.* 492. — *Abulfarag. hist. dynast. p.* 330. 331. — *Elmacin. lib. III. c.* 4. *p.* 281.
(3) *Abulfed. vol. II. p.* 116.
(4) *Barhebr. p.* 499.
(5) *Casiri. vol. I. p.* 268.

princes, la multiplicité des académies et des bibliothèques, et la quantité prodigieuse des écrivains, l'état des sciences s'améliora fort peu sous la domination des Arabes. Il y a un très-petit nombre d'auteurs de cette nation dans les écrits desquels on trouve des idées philosophiques, des recherches faites avec goût, des découvertes nouvelles, et de grandes vérités inconnues jusqu'alors. Comment d'ailleurs pourrait-on attendre rien de semblable d'un peuple naturellement ennemi de tout ce qui exige des efforts d'esprit, professant une religion aux yeux de laquelle la pensée est un crime, et accablé sous le joug pesant du despotisme? Ces deux dernières causes sont celles qui ont mis le plus d'obstacles au développement des sciences chez les Arabes, même durant l'époque la plus florissante de leur civilisation. Cependant, en Espagne au moins, un concours infini de circonstances favorables tira la nation de son caractère indolent, et lui inspira une activité dont on n'a eu depuis lors aucune idée dans les provinces espagnoles, à l'exception de la Catalogne et de la Biscaye.

Pour pouvoir prononcer d'une manière convenable sur l'état de la médecine chez les Arabes, il est nécessaire de tracer un exposé succinct de leur philosophie, dont l'art de guérir peut être considéré comme une branche, chez ce peuple de même que chez tous les autres.

La philosophie était trop manifestement opposée à l'islamisme pour être tolérée : aussi fut-elle proscrite, et les persécutions se renouvelèrent plusieurs fois contre elle (1). Pendant long-temps on considéra l'étude des philosophes païens comme l'un des plus grands crimes dont un musulman pût se rendre

(1) *Pococke. spec. hist. Arab. p.* 220. 385. Sous Alnaser, en 1244, tous les livres philosophiques d'Abd' Ossalem furent brûlés. (*Abulfarag. hist. dynast. p.* 451).

coupable (1). Cependant, lorsque, sous les Abassides, l'islamisme et l'empire de Mahomet furent assez affermis par le fer et par le feu, les Arabes obtinrent la permission d'étudier la philosophie à leur manière. Ils se firent même un devoir de chercher dans les subtilités de la dialectique des armes plus fortes pour défendre leur religion contre ses adversaires. Ainsi, dans le onzième siècle, il se forma à Bassora une société de savans, qui pensaient que l'islamisme était défiguré par les additions nombreuses dont les hommes l'avaient surchargé, et ne pouvait être ramené à sa pureté, à sa perfection primitives, que par son alliance avec la philosophie grecque (2). Ces savans écrivirent cinquante livres sur les cinquante parties de la science, et discutèrent avec la plus grande subtilité sur la métaphysique transcendante, sans s'éloigner jamais de leur but, celui de défendre les points principaux de la croyance musulmane. La dialectique devint à une certaine époque si familière aux Sarrasins, que, dans le onzième siècle, Isa-Ben-Dschesla, n'ayant pu trouver aucun professeur de cette science parmi les nations chrétiennes, eut recours aux Arabes (3). Les princes eux-mêmes la croyaient indispensable aux hommes d'état. Haroun-Al-Raschid décida une dispute grammaticale qui s'était élevée entre Sibonia et Khasai (4). Un prince des Seldschuckes fit une étude approfondie du compendium de dialectique écrit par le Juif Hebatollah-Ebn-Malkha (5).

Les dialecticiens arabes se formèrent absolument d'après le modèle des philosophes modernes d'Alexan-

(1) *Thophail philosoph. autodid. ed. Pococke. in-8°. Ox.* 1700. *p.* 15.
(2) *Abulfarag. hist. dynast. p.* 330. 331.
(3) *Abulfarag. ib. p.* 365. — *Abulfed. vol. III. p.* 324.
(4) *Abulfed. vol. II. p.* 74.
(5) *Abulfarag. hist. dynast. p.* 394. Le livre avait pour titre, *Almot'eber.*

drie ; car ils ne déduisirent pas leurs principes de la nature, mais imaginèrent une nature conforme aux principes qu'ils s'étaient créés. Abou-Nassr-Al-Farabi fut le plus célèbre d'entre eux (1). C'est lui en partie qui fit connaître et aimer aux mahométans le système d'émanation. L'astrologie et l'alchimie, filles de ce système, s'accordèrent parfaitement avec le goût de la nation, quoique l'islamisme défendît la magie et tous les arts divinatoires (2). Il est vrai qu'Abou-Hamed-Mohammed-Al-Gazali, de Tos dans le Chorazan, attaqua les philosophes d'Alexandrie (3); mais ce ne fut qu'au douzième siècle, et on applaudit vivement Averrhoës d'avoir défendu cette philosophie et le système des émanations contre Al-Gazali (4).

Il suffira, pour donner une idée claire de la philosophie des Arabes, que je fasse connaître une partie du système physique des mahométans orthodoxes d'après l'ouvrage de l'Andalousien Abou-Bekr-Ebn-Thophail, qui vivait dans le douzième siècle (5). Dès avant cette époque, les partisans d'Abou'l-Hassan-Al-Aschari, de Bassora, avaient désigné la volonté absolue de Dieu comme la cause de tous les phénomènes de la nature et de toutes les actions de l'homme, et procuré ainsi un nouvel appui philosophique à l'islamisme (6). Ebn-Thophail chercha également la cause de tous les phénomènes de l'univers, non pas dans le monde matériel, mais dans la Divinité (7).

(1) *Herbelot. p.* 337. — *Casiri. vol. I. p.* 184. 304.
(2) *Russel's Nachricht* etc., c'est-à-dire, Tableau de l'état des sciences à Alep. in-8°. Gottingue, 1798. p. 83. 84.
(3) *Herbelot. p.* 362. — *Tiedemann's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la philosophie spéculative. P. IV. p. 123. 124.
(4) *Pococke. ad Mos. port. in-4°. Oxon.* 1655. *p.* 118. — Tiedemann, *l. c.* p. 143.
(5) *Casiri. vol. I. p.* 203. — Tiedemann, *l. c.* p. 127.
(6) *Herbelot. p.* 133. 134. — Tiedemann, *l. c.* p. 158.
(7) *Thophail philos. autodid. p.* 97. 112.

C'est la Divinité qui produit immédiatement tous les mouvemens et tous les changemens de la matière. Le corps, comme tel, n'a pour attribut que les trois dimensions qui sont inséparables de son essence (1); mais tous les corps de la nature ont en outre certaines qualités accessoires, qui ne renferment point en elles l'idée de *corporalité*, *baïneth*: ce sont, la légèreté, la pesanteur, et les quatre qualités élémentaires, la chaleur, l'humidité, le froid et la sécheresse (2). En vertu de ces qualités générales, tous les corps ne font qu'un dans la nature: on peut aussi les considérer comme un, à cause de l'influence que la première cause agissante exerce sur eux tous (3). Chacun possède l'une des deux qualités, la pesanteur ou la légèreté : c'est ainsi qu'il reçoit la première forme par laquelle il devient corps. Ces formes, *adhrab*, ne tombent point sous les sens, et l'esprit seul peut les concevoir (4). Les plantes ont en outre une seconde force, celle de l'accroissement et de la nutrition, et les animaux en possèdent une troisième, en vertu de laquelle ils sentent et se meuvent (5). Cette dernière force dépend du développement de l'esprit, substance analogue au cinquième élément des étoiles, ou à l'éther, dont les génies sont formés (6). On voit ici la réunion du système des philosophes d'Alexandrie et de celui des péripatéticiens. De là résultent le principe du moral, abstraction faite de tout ce qui a rapport aux sens, et les efforts pour réunir l'esprit à la source d'où il provient, c'est-à-dire, aux

(1) *Thophail*. *p*. 93.
(2) *Ib*. *p*. 91.
(3) *Ib*. *p*. 80.
(4) *Ib*. *p*. 84.
(5) *Ib*. *p*. 88.
(6) *Ib*. *p*. 135.

génies, émanations de la Divinité, qui habitent le monde immatériel (1).

Cet esprit se développe dans l'acte de la génération par la fermentation des quatre matières élémentaires. Il a formé son corps avec le secours de l'esprit divin, uniquement pour lui servir d'instrument (2). Toutes les autres fonctions sont soumises à son empire. Il réside particulièrement dans les ventricules du cœur, où il fermente avec la chaleur intégrante de cet organe, auquel il communique une forme pyramidale, à cause de la flamme qui s'y développe (3). La chaleur du cœur a besoin, pour se conserver, d'un principe nutritif, et en quelque sorte de combustible. Le foie lui fournit ce principe, qui est le sang. La chaleur doit être sentie, et la sensation dérive du cerveau (4). Les organes ne peuvent agir, si la faculté ne leur en est donnée par l'esprit qui s'y insinue : à cet effet, il existe des artères qui portent ce dernier à toutes les parties du corps. Par conséquent les fonctions constituent un cercle non interrompu : un viscère existe à raison d'un autre, et l'un ne saurait subsister sans les autres (5).

Je ne m'étendrai pas davantage sur la théorie d'Ebn-Thophail. Cet exposé suffit pour donner au lecteur une idée du système physique des Arabes. J'aurai bientôt occasion d'examiner l'application qu'ils en ont faite à la médecine.

De toutes les branches de l'art médical, la plus indispensable, l'anatomie, fut précisément celle que les mahométans cultivèrent le moins. Non-seulement la dissection des cadavres humains souille un mu-

(1) *Thophail. p.* 139.
(2) *Ib. p.* 45. 49.
(3) *Ib. p.* 50. 64.
(4) *Ib. p.* 68.
(5) *Ib. p.* 67.

sulman, mais encore elle est rigoureusement défendue par plusieurs dogmes de sa religion. Il croit, par exemple, qu'après la mort l'âme n'abandonne pas le corps d'une manière subite, mais passe peu à peu d'un membre dans un autre, et enfin dans la poitrine, de sorte que disséquer un mort, ce serait le martyriser cruellement (1). D'ailleurs les mahométans, qui ont emprunté cette idée aux juifs, pensent que les morts sont jugés dans leurs tombeaux par deux anges nommés Nakhir et Monker, au tribunal desquels ils doivent paraître debout. Il faut donc que le cadavre soit entier pour subir ce jugement (2). C'est pourquoi, lorsque Toderini demanda à un muphti si l'on pouvait disséquer des cadavres humains, il reçut pour réponse que sa demande seule était déjà une contravention à la loi (3).

Les médecins arabes n'apprirent l'anatomie que dans les écrits des Grecs, et suivirent particulièrement Galien. Sous ce rapport, le témoignage d'Abdollatif est de la plus haute importance : il nous apprend que les musulmans ne négligeaient pas les occasions d'étudier les os du corps humain dans les cimetières. Ce médecin établit ce principe si vrai, qu'on ne saurait apprendre l'anatomie dans les livres seulement, et que les assertions de Galien elles-mêmes doivent céder à l'autopsie (4). Pour prouver ce qu'il avance, il raconte, qu'ayant une fois examiné des os entassés les uns sur les autres,

(1) *Marsigli*, *Stato* etc., c'est-à-dire, Etat militaire de l'empire Ottoman. in-4°. La Haye, 1732. vol. I. p. 39.

(2) *Maracci in sur. VIII. p.* 300. — *Ej. prodrom. III. ad refutat. Alcoran. p.* 90. — *Pococke. ad. Mos. port. p.* 231. 255. — *Alcoran. sur. XLVII.* 27. *p.* 655. *ed. Maracci.*

(3) *Toderini*, *Litteratur* etc., c'est-à-dire, Littérature des Turcs. P. I. p. 127.

(4) *Abdollatiph. memorab. Ægypt. ed. Paull. in*-8°. *Tubing.* 1789. *lib. II. c.* 3. *p.* 159.

il reconnut que la mâchoire inférieure est formée d'une seule pièce, que le sacrum est quelquefois composé de plusieurs, mais le plus souvent d'une seule, et que Galien a tort, par conséquent, lorsqu'il prétend que ces os ne sont point simples.

La chimie et la pharmacie sont les branches de l'art de guérir qui doivent le plus aux travaux des Arabes. La première n'avait été cultivée par les savans modernes d'Alexandrie que dans des vues théosophiques, comme l'art de transmuter les métaux. Les Arabes eurent pour elle un goût particulier, et s'y adonnèrent de bonne heure; car leur premier chimiste vivait dans le huitième siècle; c'est le Sabéen Abou-Moussah-Dschafar-Al-Soli, de Harran en Mésopotamie, plus généralement connu sous le nom de Géber (1). Dans son ouvrage sur l'alchimie (2), il est déjà fait mention de quelques préparations mercurielles, telles que le sublimé corrosif et le précipité rouge, de l'acide nitrique, de l'acide nitro-muriatique, du nitrate d'argent et de plusieurs autres préparations chimiques (3). Quelques philosophes et médecins arabes plus modernes s'occupèrent aussi de la chimie, mais particulièrement sous le rapport pharmaceutique.

En effet, les mahométans perfectionnèrent avec succès la pharmacie, à laquelle on peut même dire qu'ils ont donné une face presque entièrement nouvelle. Ce sont eux qui ont inventé les noms alcohol, *alkohal*, julep, *djousab*, mot qui en persan veut dire *eau de rose*, sirop, *schirab*, looch, *kaâc*, naphthe, *nefth*, camphre, *kafoûr*, bédéguar, *beda-ward*, bézoard, *badezohr*, et une foule d'autres encore

(1) *Abulfed. vol. II. p.* 22. — *Herbelot. p.* 387. — *Casiri. vol. I. p.* 441.

(2) *Alchemia Gebri. in*-4°. *Bern.* 1545.

(3) *Gmelin's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la chimie. P. I. p. 15—20.

usités de nos jours. Il paraît même qu'ils ont introduit l'usage de formules sanctionnées par le gouvernement pour la préparation des médicamens. Sabor-Ebn-Sahel, directeur de l'école de Dschondisabour, a publié, dans la seconde moitié du neuvième siècle, sous le titre de *Krabadin*, le premier dispensaire qui ait paru, et qui fut imité plusieurs fois par la suite (1). Celui d'Abou'l-Hassan-Hebatollah-Ebno' Talmid, évêque et médecin du calife de Bagdad, jouissait d'une grande célébrité au douzième siècle, et servit de règle aux apothicaires arabes (2). Ceux-ci étaient sous la surveillance immédiate du gouvernement, qui portait une attention particulière à ce que les médicamens ne fussent pas altérés ou vendus à trop haut prix. Le général Afschin visitait lui-même les pharmacies de son armée, pour s'assurer qu'elles contenaient tous les médicamens désignés dans ses dispensaires (3).

Si nous portons nos regards sur la médecine pratique des Arabes, nous n'y trouvons pas la réserve, la circonspection, la simplicité, l'esprit d'observation et l'amour de la vérité qui distinguent le vrai médecin du charlatan. Le goût de la nation pour le merveilleux porta les médecins à n'épargner aucun moyen pour en imposer au vulgaire. L'astrologie et l'uroscopie étaient leurs connaissances les plus essentielles, et leurs médicamens ordinaires consistaient en des remèdes dénués de toute propriété, ou des compositions souvent absurdes, formées par l'assemblage des substances les plus disparates. Le calife Watek-Billah étant dangereusement malade d'une hydropisie, les médecins lui promirent de prolonger

(1) *Abulfarag. hist. dynast. p.* 269. — *Assemani, bibl. oriental. vol. III. p.* 512.

(2) *Abulfed. vol. III. p.* 598. — *Abulfarag. p.* 394.

(3) *Abulfarag. p.* 256.

encore sa vie de cinquante années : ils le mirent à plusieurs reprises dans un four chaud, jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir (1). Isa-Abou-Koreisch, surnommé Sidalani parce qu'il avait été pharmacien, fit une brillante fortune pour avoir prédit, par l'inspection de l'urine de la favorite du calife Almodhi, qu'elle était enceinte, et mettrait au monde un enfant mâle (2). Il y avait un grand nombre de ces uroscopes parmi les médecins arabes, et peu s'en fallut un jour que celui de Mohedab-Bar-Haubeli, émir de Bagdad, ne goûtât l'urine de son maître (3). La sphygmomancie était encore un des moyens auxquels ils avaient recours pour faire croire qu'ils possédaient le talent de prophétiser. Thabeth-Ebn-Ibrahim devinait, d'après l'exploration du pouls, les alimens que l'on avait pris; et il était né sous le signe de Jupiter (4). L'ignorance de ces charlatans allait souvent à un point extraordinaire. Je n'en rapporterai que deux exemples tirés d'Abou'l-Faradsch (5). Le calife Abou-Ali-Ebn-Dschalal' Oddaula était atteint d'une fièvre aiguë affectant le type quarte : son médecin l'avait purgé, et ensuite saigné, suivant l'usage des Égyptiens. Interrogé sur la nature de la maladie, il déclara que c'était une fièvre quotidienne, *hamiouliaum*, occasionée par le sang et la bile, mais dont les accès revenaient tous les quatre jours, qu'il avait dissous le sang par les purgatifs, et évacué la bile par la saignée. Un médecin d'Antioche promit à un malade de le guérir d'une fièvre tierce, moyennant une certaine somme : comme l'état du malade s'aggravait, on fit au praticien le reproche d'avoir converti l'affection en fièvre

(1) *Abulfed. vol. II. p.* 182.
(2) *Abulfarag. hist. dynast. p.* 229.
(3) *Barhebr. chron. Syr. p.* 455.
(4) *Abulfarag. hist. dynast. p.* 325.
(5) *L. c. p.* 358. 359.

demi-tierce, par la mauvaise méthode de traitement; ce que voyant, il exigea seulement la moitié de la somme convenue.

L'observation fut d'autant plus négligée par les médecins arabes, qu'ils s'adonnèrent davantage aux vaines minuties de la théorie et aux subtilités de la dialectique. Des histoires fabuleuses passaient de bouche en bouche et d'écrit en écrit, sans qu'on songeât à les vérifier (1). En Espagne seulement, les médecins sarrasins firent dans les temps modernes plusieurs observations, dont nous devons le plus grand nombre à Abou-Merwan-Ebn-Zohr.

La chirurgie, fille de l'expérience et de la pratique, devait aussi faire des progrès d'autant moins sensibles chez les Arabes, que les préjugés nationaux et une pudeur déplacée (2) en limitaient beaucoup l'exercice. Aussi Albucasis se plaint-il avec raison de l'ignorance de ses compatriotes dans cette branche importante de l'art de guérir (3).

Histoire particulière de la Médecine chez les Arabes.

Après avoir ainsi parcouru d'une manière générale l'origine et l'état de la médecine chez les Arabes, il convient de parler des médecins les plus célèbres de cette nation, d'après l'ordre chronologique. On

(1) Albucasis, le meilleur chirurgien qu'aient possédé les Arabes, raconte (*Chirurg. lib. II. c.* 85. *p.* 392. *ed. Channing. in-*4°. *Oxon.* 1778) que les empiriques, *ahlou'ltediribéh*, traitaient les grandes plaies du bas-ventre en appliquant sur les lèvres de la plaie de grosses fourmis, dont la morsure devait en procurer l'agglutination, et auxquelles ils coupaient ensuite l'abdomen. Cette fable fut copiée par tous les auteurs jusque dans le siècle seizième, temps où enfin Massa (*epist. P. II.* 11. *f.* 104. *b. in-*4°. *Venet.* 1558) révoqua en doute la possibilité de ce procédé. — Comparez, *Fallop. de vulneribus in genere*, *c.* 12. *Opp. vol. II. p.* 177. (*in-fol.* 1600).

(2) Les hommes ne devaient jamais découvrir les parties génitales du sexe féminin, chez lequel les femmes seules pouvaient pratiquer la lithotomie, la réduction de la chute de matrice, etc. (*Abu'l Casem. chirurg. lib. II. s.* 60. *p.* 284. *S.* 61. *p.* 290).

(3) *Id. prolog. p.* 2, 4.

a déjà vu que les Nestoriens et les Juifs furent les premiers qui familiarisèrent les Arabes avec les écrits des Grecs par leurs traductions syriaques. Ils furent aussi les premiers médecins des Sarrasins.

Un prêtre d'Alexandrie, nommé Ahrun, publia le traité le plus ancien que les Arabes aient possédé. Il était contemporain de Paul d'Égine; et son ouvrage, intitulé *Pandectes*, se composait de trente livres, auxquels un certain Sergius de Ras-Ain en ajouta encore quelques autres (1). Ces pandectes, écrites originairement en grec, furent traduites en syriaque par le Juif de Bassora Maserdschawaih-Ebn-Dschaldschal (2), ou, suivant d'autres, par Gosius d'Alexandrie (3). Nous ne les possédons plus aujourd'hui; mais Rhazès nous en a conservé quelques fragmens. Ali-Abbas assure que la diététique et la chirurgie y étaient traitées d'une manière très-superficielle (4). Ahrun fixa particulièrement son attention sur la petite vérole, dont il a donné la première description; car Paul d'Égine, son contemporain, n'en dit pas un seul mot. Il l'attribuait à l'échauffement et à l'inflammation du sang, ainsi qu'à l'effervescence de la bile. Cette théorie fut dans la suite adoptée par le plus grand nombre des médecins arabes. Il indiquait plusieurs signes pronostics, disant, par exemple, que la vie du malade est en danger si l'éruption variolique se déclare dès le premier jour de la maladie, et qu'on doit préférer de la voir se manifester le troisième. Au début, il faut éviter l'air froid, ainsi que les boissons froides, et employer au contraire les délayans et les résolutifs (5).

(1) *Abulfarag. hist. dynast. p.* 264. — *Casiri. vol. I. p.* 325.
(2) *Abulfarag. p.* 158. 198.
(3) *Barhebr. chron. Syr. p.* 62. — Comparez, *Russel's Nachrith.* etc., c'est-à-dire, Tableau de l'état des sciences à Alep. p. 6. 7.
(4) *Haly Abbas. Theoric. ed. Venet. in-fol.* 1492. *lib. I. prol. f.* 1. *a.*
(5) *Rhaz. contin. ed. Locatell. in-fol. Venet.* 1506. *lib. XVIII. c.* 8. *f.* 382. *d.* 384. *c.*

Ahrun annonçait les maladies épidémiques d'après l'observation de l'état de l'atmosphère (1), pratiquait la saignée du côté douloureux (2), et était très-versé dans l'art du pronostic. Il recommandait comme une règle générale de ne jamais porter son jugement dès le début de la maladie, et de temporiser jusqu'à ce qu'elle eût atteint son plus haut degré d'intensité (3). La fièvre nerveuse lente, si bien décrite dans les temps modernes par Huxham, était désignée par Ahrun sous le nom de fièvre phlegmatique; et il désapprouvait l'usage de diminuer les alimens du malade dans cette affection (4). Il attribuait les scrophules au mauvais régime ou au défaut de nourriture (5). Dans les maladies épidémiques, il observa des taches qui, d'après sa description, ressemblent à nos pétéchies, et qu'il croyait être un symptôme constamment mortel (6). Il regarde le frisson comme un signe des fièvres, dans lesquelles les humeurs tombées en putréfaction se trouvent situées hors des vaisseaux. Lorsque, au début d'une fièvre intermittente, le frisson survient après des douleurs d'estomac, le type sera quotidien; mais la fièvre sera tierce s'il succède à une douleur dans le foie, et quarte s'il se déclare à la suite d'une douleur de rate (7). La fièvre doit également être quotidienne quand on observe auparavant des engorgemens glandulaires; mais elle aura le caractère putride, si la fièvre et l'engorgement se manifestent à la fois (8). Il décrit avec une grande exactitude l'hydropisie sous le nom de *morbus mirachia-*

(1) *Lib. XVII. c.* 6. *f.* 360. *a.*
(2) *Lib. IV. c.* 2. *f.* 79. *b.*
(3) *Ib. lib. XVI. c.* 1. *f.* 324. *b.*
(4) *Ib. lib. XVIII. c.* 1. *f.* 365. *a.*
(5) *Ib. lib. XIII. c.* 5. *f.* 264. *a.*
(6) *Ib. lib. XVI. c.* 1. *f.* 331. *a.*
(7) *Ib. c.* 2. *f.* 336. *c.*
(8) *Ib. lib. XVII. c.* 1. *f.* 349. *a.*

lis (1). Lorsque les attaques de l'épilepsie reparaissent chaque jour, l'affection devient bientôt mortelle (2). Parmi les ophtalmies, il en range une provenant des humeurs qui découlent du cerveau (3). Sa théorie de la surdité, quoique basée sur le système de Galien, est cependant assez juste (4). Il avait observé une espèce très-rare d'angine, due à la distorsion des vertèbres cervicales (5). Il énumère très en détail les causes du hoquet (6), et distingue la colique des douleurs néphrétiques avec une précision qu'on rencontre chez fort peu de ses prédécesseurs (7). L'hystérie a, suivant lui, pour cause, la rétention des menstrues, ou la déviation de l'utérus qui se porte vers les parties supérieures du corps (8).

Je crois devoir, parmi les principes de sa pratique, rapporter les suivans. Dans les abcès internes du foie et des autres viscères, il conseille l'emploi des astringens, parmi lesquels il préfère l'écorce de grenadier (9). Comme la sécheresse et la chaleur constituent l'essence de la fièvre hectique, il faut humecter et rafraîchir dans cette affection (10). Ses règles diététiques, relatives au traitement des fièvres intermittentes, sont conformes non-seulement à la théorie régnante, mais encore aux principes de la saine raison (11). Dans la jaunisse, il conseille des boissons propres à résoudre les obstructions du foie, et à corriger la bile (12). Il recommande la saignée du

(1) *Ib. lib. I. c.* 3. *f.* 6. *d.*
(2) *Ib. c.* 7. *f.* 13. *d.*
(3) *Ib. lib. II. c.* 2. *f.* 35. *a.*
(4) *Ib. lib. III. c.* 1. *f.* 48. *b.*
(5) *Ib. c.* 7. *f.* 68. *c.*
(6) *Ib. lib. V. c.* 1. *f.* 106. *b.*
(7) *Ib. lib. VIII. c.* 2. *f.* 178. *b.*
(8) *Ib. lib. X. c.* 3. *f.* 192. *c.*
(9) *Ib. lib. XV. c.* 4. *f.* 313. *b.*
(10) *Ib. lib. XVII. c.* 7. *f.* 363. *b.*
(11) *Ib. lib. XVIII. c.* 2. *f.* 368. *a.*
(12) *Ib. lib. VII. c.* 2. *f.* 153. *e.*

bras gauche pour guérir les affections de la rate (1). On ne doit pas se hâter de procurer la cicatrice des plaies des nerfs, mais il faut d'abord calmer les douleurs par l'usage des huiles (2). Il propose la chaux vive dans les vieux ulcères (3), et traite les plaies de tête avec les herbes aromatiques et vulnéraires appliquées en cataplasmes (4): ce qui prouve combien la chirurgie active des Grecs était alors tombée en désuétude. Sérapion cite un nombre infini d'antidotes et d'autres préparations dont Ahrun est l'inventeur.

Parmi les nestoriens vivait, au septième siècle, un moine nommé Siméon Taibutha, dont l'ouvrage sur la médecine est perdu (5).

Dans le huitième, une famille de médecins nestoriens, connue sous le nom général de Baktischwah, *serviteurs du Christ*, se rendit très-célèbre à la cour des califes. Georges, le premier de ce nom, fut appelé en 772, par Almansor, de Dschondisabour à Bagdad, où il eut occasion d'exercer ses talens et ses vertus chrétiennes (6). Il retourna ensuite dans sa patrie. Son fils, appelé ordinairement Abou-Dschibrail, fut aussi demandé plusieurs fois à Bagdad par les califes Almohdi et Haroun-Al-Raschid; et ses connaissances extraordinaires éclipsèrent tous les médecins (7). Il eut un fils nommé nommé Dschibrail, qui fut presque le plus célèbre de la famille entière. Ce nestorien s'insinua d'une manière particulière dans les bonnes grâces d'Haroun-Al-Raschid, pour avoir sauvé la vie à ce prince dans une apoplexie (8), et guéri une

(1) *Ib. c.* 4. *f.* 163. *d.*
(2) *Ib. lib. XIII. c.* 6. *f.* 265. *a.*
(3) *Ib. lib. XIV. c.* 2. *f.* 285. *a.*
(4) *Ib. lib. XV. c.* 3. *f.* 312. *b.*
(5) *Barhebr. chron. Syr. p.* 62. — *Assemani, vol. III. p.* 181.
(6) *Barhebr. chron. Syr. p.* 130. — *Abulfarag. hist. dynast. p.* 222.
(7) *Barhebr. chron. Syr. p.* 139. — *Abulfarag. hist. dynast. p.* 235.
(8) *Elmacin. lib. II. c.* 6. *p.* 155.

paralysie dont sa favorite était atteinte (1). Le fils de Dschibrail servit sous Motawakkel, dans l'intimité duquel il vivait (2); mais il fut destitué de sa place et dépouillé de tous ses biens, pour avoir trop affecté de faire paraître ses richesses, et s'être quelquefois arrogé des droits qui n'appartenaient qu'au calife. La punition qui lui fut infligée retomba même en partie sur tous ceux de sa religion (3). Ebn-Jahiah, l'un des derniers rejetons de cette famille, fut bien moins célèbre (4).

Au neuvième siècle, les sciences en général, et la médecine en particulier, se répandirent encore davantage à la cour des califes. Parmi les nestoriens connus, les uns comme médecins des princes, et les autres comme traducteurs des ouvrages grecs, celui qui se distingua le plus est Jahiah-Ebn-Masawaih, ou Mésué l'ancien. Il était pensionné à la cour du calife Haroun-Al-Raschid, et enseignait la médecine aux Arabes; mais il ne fut pas heureux dans sa pratique (5). De tous ses écrits, nous ne possédons plus que quelques fragmens épars dans les œuvres de Rhazès, et parmi lesquels je crois devoir distinguer ce qui suit. L'embryon humain est pourvu d'un véritable ouraque, de l'existence duquel on acquiert facilement la conviction en ne faisant pas la section du cordon ombilical après la naissance: on voit alors l'enfant rendre l'urine par le conduit urinaire réuni à ce cordon (6).

(1) *Barhebr. p.* 140. Il la guérit par la frayeur et en alarmant sa pudeur. Après avoir engagé le calife à rassembler toute sa cour, il fit venir la malade, se jeta sur elle et lui arracha ses vêtemens; mais elle recouvra l'usage de ses bras à l'instant même, par les efforts qu'elle fit pour voiler sa nudité.

(2) *Barhebr. p.* 164. — *Abulfarag. p.* 262.

(3) *Barhebr. p.* 166. — *Eutych. annal. Alexandr. vol. II. p.* 262.

(4) *Abulfarag. p.* 192. — *Herbelot. p.* 164.

(5) *Abulfarag. p.* 237. 255. — Il était disciple de Josua-Bar-Nun (*Assemani, vol. II. p.* 435).

(6) *Rhaz. lib. VII. c.* 2. *f.* 161. *d.*

On remarque déjà chez lui l'aversion pour les purgatifs, qui distingue particulièrement tous les praticiens arabes. Dans leur climat brûlant ils observaient bien plus de suites funestes des drastiques, qu'on n'en avait jusqu'alors vu en Italie et en Grèce. Le grand commerce des Sarrasins leur avait d'ailleurs fait connaître des purgatifs moins violens, parmi lesquels les plus usités étaient la casse, le séné, les tamarins, différentes espèces de mirobolans, fruits du *phyllanthus* et du *terminalia* (1), les sébestes et les jujubes (2). Lorsqu'ils étaient contraints de prescrire les purgatifs ordinaires des Grecs, ils les combinaient avec des moyens propres à en prévenir les effets nuisibles : ils donnaient, par exemple, la scammonée, *habboùltil, graine du Nil*, avec la racine de violette ou le suc de citron (3). Suivant Mésué, ils employaient comme vomitifs l'écorce de pin et la décoction d'hysope (4); et comme styptique dans les diarrhées violentes, la présure des animaux, particulièrement celle de lièvre (5). Ce médecin attribuait déjà la petite vérole à une fermentation du sang qui doit avoir lieu nécessairement chez tous les hommes (6).

Son disciple Hhonain-Ebn-Izhak, également nestorien, et natif de Hartha (7), devint encore plus célèbre que son maître chez les Arabes, à cause de ses traductions des ouvrages grecs. Son histoire et celle des nestoriens qui avaient vécu avant lui, nous fournissent les premières traces de dignités académiques conférées par les écoles savantes. Josua-Bar-Nun, maître de Mésué, avait déjà obtenu celle de

(1) Comparez, *K. Sprengel. antiquit. botan. p.* 89.
(2) *Rhaz. lib. VI. c.* 1. *f.* 120.
(3) *Ib. f.* 125. *c.*
(4) *Ib. c.* 3. *f.* 133. *a.*
(5) *Ib. c.* 2. *f.* 129. *a.*
(6) *Ib. lib. XVIII. c.* 8. *f.* 395. *a.*
(7) *Abulfed. vol. II. p.* 244. — *Assemani, vol. IV. p.* 706. — *Casiri. vol. I. p.* 286.

maître ou *rabban* à Séleucie (1), et Hhonain la reçut également de Bakhtischwah à Bagdad (2). Il fut ensuite nommé médecin du calife Motawakkel (3), mourut victime de son horreur pour le culte des images, et fut soupçonné de s'être empoisonné lui-même (4).

Son plus grand mérite fut celui de traducteur: en effet, c'était de tous les Arabes le plus capable de se livrer à ce genre de travail; car à la connaissance parfaite de sa langue et du grec, il réunissait toutes les qualités nécessaires à un bon traducteur. Il assure lui-même ne point se rappeler d'avoir jamais omis un seul mot ou commis le moindre contre-sens, et tous les écrivains postérieurs conviennent qu'il fut le meilleur traducteur de son temps (5). Il reproduisit en arabe, non-seulement Hippocrate et Galien, mais encore Pline, Alexandre d'Aphrodisée, Ptolémée et Paul d'Egine. Ses fils Izhac et David sont également connus comme traducteurs. Le premier laissa une traduction arabe du livre d'Aristote sur les plantes (6), et fut un médecin philosophe fort célèbre (7). David écrivit des observations de médecine, dont le manuscrit est demeuré jusqu'à ce jour inédit (8). Hhobaisch, neveu d'Hhonain, se distingua aussi par ses traductions et ses ouvrages de médecine: cependant on n'estimait guère dans ces derniers que la multitude des antidotes dont il donnait la description (9).

Nous avons encore de Hhonain lui-même une

(1) *Assemani*, *vol. II. p.* 435.
(2) *Barhebr. chron. Syr. p.* 170. — *Abulfarag. p.* 264.
(3) *Abulfarag. l. c.* — *Casiri. vol. I. p.* 287.
(4) *Abulfarag. l. c.*
(5) *Casiri. l. c. p.* 246.
(6) *Toderini*, *Litteratur* etc., c'est-à-dire, Littérature des Turcs. P. I. p. 122.
(7) *Abulfed. vol. II. p.* 322. — *Abulfarag. p.* 266.
(8) *Uri biblioth. Bodlej. codic. manusc. orient. in-fol. Oxon.* 1787. *p.* 142.
(9) *Barhebr. p.* 170. — *Rhaz. lib. VIII. c.* 2. *f.* 180. *a. lib. XI. c.* 5. *f.* 230. *d.*

introduction à la médecine, écrite d'après les principes de Galien (1). Ce petit ouvrage contient les preuves du dogmatisme scholastique des Arabes, dont on peut déjà se former une idée en se rappelant la théorie d'Ebn-Thophail, que j'ai développée précédemment. Au lieu de borner à un certain nombre, comme l'avait fait l'école galénique, les puissances dont dépendent les diverses fonctions du corps, les Arabes les multiplièrent à l'infini. Hhonain nomme les suivantes : *pascens*, *nutritiva*, *immutativa*, *informativa* ; cette dernière se subdivise en cinq autres, *assimilativa*, *cavativa*, *perforativa*, *lævigatoria*, *exasperativa* : vient enfin la puissance génératrice (2). On voit qu'en adoptant ces forces occultes, les Arabes avaient opposé un obstacle invincible à toutes les recherches physiologiques. Sur quoi d'ailleurs auraient pu porter ces recherches, puisque les médecins ne pouvaient même pas songer à s'occuper de l'anatomie ? On est étonné qu'Hhonain ait recours aux qualités élémentaires pour expliquer en détail les fonctions du corps. La sécheresse et la chaleur aident à la digestion, la sécheresse et le froid à la force de rétention, l'humidité et le froid à la force expulsive (3). La force spirituelle, *virtus spiritualis*, est en partie opérante, *operativa*, celle qui produit le pouls, et en partie opérée, *operata* : cette dernière dépend d'une cause extérieure, et agit dans les passions (4). On reconnaît des traces du méthodisme dans la définition qu'Hhonain donne de la santé, qui résulte du juste rapport des atomes à leurs pores (5). Il admet cinq

(1) *Johannitii isagoge in artem parvam Galeni.* in-8°. *Argent.* 1534. — *Uri bibl. Bodlej. p.* 82. 83.
(2) *Johannitius, ib. p.* 6. *a.*
(3) *P.* 7. *b.*
(4) *P.* 6. *b.*
(5) *P.* 22. 23.

espèces de bile : 1° la pure ou rouge ; 2° la jaune citrine, composée de la précédente et d'un principe aqueux ; 3° celle qui a la couleur du jaune d'œuf, et qui est due au mélange d'un principe phlegmatique avec la bile rouge ; 4° la porracée, qui provient uniquement de l'estomac ; 5° enfin, la bile couleur de vert-de-gris, qui a des qualités vénéneuses (1). Il attribue le frisson à la pénétration du principe putride dans les parties sensibles, et prétend qu'il n'a pas son siége dans les veines; que, par conséquent, lorsque la fièvre est accompagnée de frisson, on doit en chercher la cause partout ailleurs que dans ces vaisseaux (2).

Rien n'est plus subtil, ou, si l'on veut, plus profond que sa théorie des médicamens dissolvans. Il cherche à résoudre la question de savoir si ces remèdes ne font qu'exercer sur les humeurs une attraction semblable à celle de l'aimant sur le fer, ou s'ils pénètrent dans les viscères où séjournent ces humeurs, et en opèrent la dissolution (3). Il a inventé un grand nombre de remèdes pour les maladies des yeux, et surtout de collyres rafraîchissans, *barud* (4). Il a fait de très-bonnes observations sur les maladies des paupières (5), et sur la xérophtalmie (6). Il attribue la cataracte à l'amincissement ou à la dissolution aqueuse du cristallin (7). On doit apprécier le sage conseil qu'il donne de ne

(1) *Johannitius*, *p.* 3. *b.*

(2) *P.* 15. *a.*

(3) *Serapion. breviar. tr. VII. c.* 10. *f.* 74. *d.* (*in*-4°. *Lugd.* 1510).

(4) *Ib. c.* 33. *f.* 99. *c.* — *Barud* devint ensuite le nom de la plupart des collyres liquides (radical, barada, *geler*, *être froid*). Celui de Hhonain était composé de *sadzadhedj*, *hématite*, *kelyamyd*, *calamine*, d'amidon, d'opium et d'antimoine. — Rhazès (*contin. lib. II. c.* 4. *f.* 44. *b.*) cite plusieurs collyres de l'invention de ce médecin.

(5) *Rhaz. contin. lib. II. c.* 1. *f.* 29. *a.*

(6) *Ib. c.* 2. *p.* 36. *d.*

(7) *Ib. c.* 3. *p.* 41. *b.*

point employer les astringens dans les ophtalmies entretenues par une cause interne (1). Quelques traces du méthodisme se remarquent dans son traitement des ulcères anciens, qu'il guérit par un procédé métasyncritique, de même que la fièvre quarte dans laquelle il prescrit les laxatifs, et propose un régime convenable (2). Il était très-heureux dans la cure de la phthisie pulmonaire, et rétablit parfaitement par la diète lactée un malade dont les poumons étaient déjà en pleine suppuration (3). Il observa une phthisie déterminée par une affection arthritique, et la guérit par les lavemens, les bains, les frictions et autres remèdes diététiques (4). Toutes les règles tracées par Hippocrate, relativement au régime des maladies aiguës, sont répétées par Honain, à qui la pratique en avait démontré l'excellence (5). Cependant il s'en écartait en ce qu'il recommandait sans restriction les purgatifs au début de ces affections (6).

Quoique son fils Izhak soit cité très-souvent, il est cependant d'une importance bien moins grande. Indépendamment de la description qu'il a donnée de l'inflammation du cerveau chez les enfans (7), je remarque qu'il a plus que personne étendu et conseillé l'usage des astringens contre les ulcères de mauvais caractère, qu'il traitait presque tous avec l'écorce de grenadier (8). Dans l'érysipèle, les mirobolans lui servent à évacuer la bile (9), et dans la pleurésie, il recommande d'autres fruits égale-

(1) *Rhaz. contin. lib. II. c. 2. f. 35. b.*
(2) *Ib. lib. XIV. c. 4. f. 296. d.* — *Lib. XVIII. c. 2. f. 369. d.*
(3) *Ib. lib. XIV. c. 5. f. 300. b.*
(4) *Ib. f. 300. a.*
(5) *Ib. lib. XVII. c. 4. f. 353. c.*
(6) *Ib. lib. XVI. c. 2. f. 341. d.*
(7) *Ib. lib. I. c. 9. f. 19. d.*
(8) *Ib. lib. XIV. c. 2. f. 286. a.* — *Lib. XV. c. 4. f. 314. e.*
(9) *Ib. lib. XIII. c. 10. f. 282. a.*

ment laxatifs (1). Il décrit aussi la fièvre nerveuse lente d'Huxham, et emploie dans presque toutes les maladies des fruits crus, comme moyens rafraîchissans, humectans et apéritifs (2).

Jahiah-Ebn-Sérapion, également originaire de Syrie, vivait au commencement du neuvième siècle. On ne doit pas le confondre avec Sérapion le jeune (3). Albanus Torinus lui donne le nom de Janus Damascenus, parce qu'il était né à Damas. Il en est résulté des erreurs, car on a considéré ce Damascenus tantôt comme le même que Mésué l'ancien, et tantôt comme un personnage différent; mais Hensler a levé cette difficulté historique, de même que plusieurs autres non moins importantes (4). Le livre de Sérapion, intitulé *Kannâch*, ou *aggregator*, était écrit primitivement en syriaque (5). Gérard de Crémone l'appelle *Practica* ou *Breviarium*, et Torinus, *Therapeutica methodus* (6). Il fut traduit en arabe par Musa-Ben-Ibrahim-Hhodaith (7). L'auteur, suivant l'usage des Grecs, avait l'intention d'y rassembler les principes de la médecine grecque, et de les concilier avec les dogmes modernes. On ne peut décider si Ali-Ben-Abbas a raison en l'accusant d'avoir fait une compilation fort incorrecte (8). L'ordre adopté dans cet ouvrage est absolument le même que celui qui

(1) *Rhaz. contin. lib. IV. c.* 3. *f.* 90. *c.*

(2) *Ib. lib. XVIII. c.* 1. *f.* 366. *a.* — *Lib. VI. c.* 1. *f.* 121. *d.*

(3) Il cite Hhonain et Mésué l'ancien: Rhazès fait aussi mention de lui. — Comparez, *Channing ad Rhaz. de variol. et morbill. ed. Lond. in*-8°. 1766. *p.* 227.

(4) *Vom abendlændischen* etc., c'est-à-dire, de la lèpre d'Occident dans le moyen âge, p. 4. — Comparez, *Haller. bibl. med. pract. vol. I. p.* 343.

(5) *Casiri. vol. I. p.* 261. — *Assemani. vol. II. p.* 307.

(6) L'édition de Torinus parut à Bâle en 1543. Comme elle n'est pas très-correcte, je me suis servi de l'ancienne traduction de Gérard de Crémone.

(7) Casiri. *l. c.* — Abou-Osbaiah dans Channing, *l. c.*

(8) *Haly Abb. regal. dispos. prol. f.* 1. *d.* — Russel (*l. c. p.* 17. 18.) a donc tort de prétendre que Sérapion n'est cité par aucun Arabe.

règne dans les recueils des temps antérieurs; cependant on y rencontre de temps en temps des observations propres à l'auteur. Entre autres, on y trouve pour la première fois décrite une espèce de céphalalgie que les Arabes distinguent avec soin de toutes les autres, à cause de son siége sur chaque tempe. Ils l'appelaient *soda*, parce que le malade éprouve la même sensation que si on lui fendait la tête (1). Elle ne dérive pas de vapeurs, mais, comme le dit Sérapion, de ce qu'Erasistrate nommait plénitude. On recommandait surtout contre cette céphalalgie l'huile la plus pure de rose de la Perse (2). Sérapion attribue le vertige à des vapeurs grossières, crues et troubles qui se dégagent de l'estomac et d'autres viscères, qui compriment les esprits vitaux, et les mettent en agitation (3). Ce sont surtout les deux artères auriculaires postérieures qui les conduisent à la tête, de sorte qu'on peut prévenir la maladie en liant ces vaisseaux (4). L'inflammation du cerveau, qu'Hippocrate avait décrite sous le nom de σφακελισμὸς, est appelée par ce médecin *karabitos*, mot qui vient probablement, par une faute d'orthographe, de *phrenitis* (5). Il parle de la maladie anglaise sous le nom de *hadzâ*, ou de bosse provenant de la fièvre (6). Il dérive la phthisie pulmonaire ou des humeurs qui de la tête se portent sur les poumons, ou d'un vice organique de ces derniers viscères (7). La fièvre quotidienne se termine quelquefois par l'écoulement d'une matière excrémentitielle qui s'échappe des ventricules du cerveau, et

(1) *Serap. breviar. tr.* I. *c.* 6. *f.* 4. *a.* — *Sadaa* signifie *fendre.*
(2) *Ib. f.* 4. *b.*
(3) *Ib. c.* 13. *f.* 6. *d.*
(4) *Ib. c.* 20. *f.* 8. *a.*
(5) *Karbathos* peut facilement venir de *farenthos*; mais les compilateurs du moyen âge ont tous copié *Karabitus.*
(6) *Ib. c.* 28. *f.* 11. *d.*
(7) *Tr. II. c.* 27. *f.* 21. *d.*

descend par le pharynx dans l'estomac. Cette crise, dit-il, est méconnue par les médecins modernes (1). Dans la dyssenterie, il conseille le lait bouilli au milieu duquel on a plongé un fer ou une pierre rouges (2). Les signes de l'empâtement de la rate et du foie sont décrits avec exactitude par le même auteur (3). Il déclare positivement qu'on ne doit pas croire les médecins qui prétendent traiter toutes les hydropisies par les échauffans, et assure avoir connu plusieurs personnes qui furent guéries d'hydropisies aiguës par les antiphlogistiques (4). Il attribue une espèce d'ictère à un vice organique de la rate, parce que ce viscère a des connexions intimes avec le foie (5). Sa théorie du diabétès, qu'il fait provenir d'un excès des forces attractive et répulsive des reins (6), et celle de la lèpre blanche, *baras*, due à l'affection de la force modifiante, nous démontrent combien, de son temps, on était dans l'usage de disputer sur les mots sans s'attacher aux choses elles-mêmes (7).

Sérapion a le premier décrit une espèce particulière d'exanthème sous le nom d'*echra*, dont on a fait par la suite celui d'*essera*. Cette maladie de la peau est produite par la bile rouge quand elle a une teinte purpurine, et par une pituite salino-nitreuse *bourakyy*, lorsqu'elle affecte une teinte d'un rouge pâle (8). Il attribue les différentes espèces de lèpres à la prédominance des diverses humeurs du corps, et distingue entre autres l'atrabile due à l'altération de la bile ordinaire, de celle qui tient à la dégéné-

(1) *Tr. III. c.* 21. *f.* 28. *a.*
(2) *Ib. c.* 26. *f.* 29. *a.*
(3) *Tr. IV. c.* 3. *f.* 33. *c.* — *C.* 10. *f.* 37. *a.*
(4) *Ib. c.* 8. *l.* 35. *c.*
(5) *Ib. c.* 9. *f.* 35. *d.*
(6) *Ib. c.* 17. *f.* 40. *b.*
(7) *Tr. V. c.* 3. *f.* 48. *b.*
(8) *Ib. c.* 8. *f.* 49. *d.*

rescence du sang (1). Ce médecin croyait incurable l'hydrophobie produite par la morsure d'un chien enragé, lorsqu'elle est complètement déclarée: cependant il propose pour faire boire les personnes qui en sont atteintes, un moyen particulier, dont plusieurs praticiens ont depuis recommandé l'emploi, mais qui, à mon avis, augmente le danger; il consiste à creuser un morceau de miel concret, à le remplir d'eau et à l'introduire dans la bouche du malade (2). Il ne dérive pas l'hystérie de la suppression des menstrues, mais pense qu'elle est occasionée par la privation des jouissances de l'amour, et dit ne l'avoir observée que chez les femmes non mariées et les veuves (3). Ses règles sur la préparation des médicamens sont fort importantes (4), et prouvent que les Arabes s'occupèrent de la pharmacie beaucoup plus que les Grecs.

Dans ce même siècle vivait un Arabe qui fut certainement un des écrivains les plus fertiles, et un des auteurs les plus célèbres de sa nation; il se nommait Jacob-Ebn-Izhak-Alkhendi, et descendait d'une famille noble. Il cultiva toutes les parties de la philosophie, les mathématiques, la médecine et l'astrologie avec le même zèle, et il les porta à un très-haut point de perfection pour le siècle où il vivait. Il jouissait d'une grande considération à la cour des califes Almamoun et Almot'Assem (5). Parmi les deux cents écrits dont Casiri nous a donné le catalogue (6), je remarquerai seulement qu'il tra-

(1) *Tr. V. c.* 14. *f.* 51. *c.*
(2) *Ib. c.* 17. *f.* 52. *c.*
(3) *Ib. c.* 27. *f.* 55. *b.*
(4) *Tr. VII. c.* 4. *f.* 67. *a.*
(5) *Abulfarag. hist. dynast. p.* 273. — *Pocock. spec. hist. Arab. p.* 365. — Il mourut en 880, Rhazès le cite souvent.
(6) *Vol. I. p.* 353.

duisit Ptolémée (1) et commenta Aristote (2). Ses ouvrages philosophiques lui attirèrent la haine des mahométans orthodoxes (3). Quelquefois on l'a mis au rang des magiciens, parce qu'en effet il cherchait à réunir les principes des nouveaux platoniciens avec la médecine et la philosophie; mais cet usage était alors tellement général, qu'Alkhendi ne mérite pas, pour cette raison, d'être placé plus particulièrement que les autres médecins parmi les partisans des arts magiques (4).

Averrhoës lui reprochait (5) de fonder ses principes philosophiques sur de pures subtilités; mais cette inculpation, quoique fondée, ne s'applique pas seulement à Alkhendi : elle nous donne plutôt une idée de l'esprit qui animait les Arabes et qui dominait de leur temps. Une des preuves les plus frappantes des subtilités de cet auteur, nous est fournie par son livre des degrés des médicamens. J'ai déjà développé précédemment l'idée que l'école de Galien attachait à ces derniers. Jusqu'alors on ne les avait cherché que dans les remèdes simples, et, pour les déterminer, on se dirigeait d'après l'étude des qualités physiques des médicamens. Alkhendi essaya le premier d'appliquer à cet effet la doctrine des proportions géométriques et de l'harmonie musicale, d'après laquelle il expliqua aussi la manière d'agir des médicamens composés. Les Arabes et les arabistes adoptèrent souvent, sans la comprendre, cette théorie, qui subsista presque jusque dans le dix-septième siècle. Alkhendi part du principe de ne reconnaître que des rapports géomé-

(1) *Vol. I. p.* 349.
(2) Herbelot, p. 469.
(3) *Lackemacher, dissert. de Alkendi. in-4°. Helm.* 1719. *p.* 16.
(4) Naudé, Apologie pour les grands hommes qui ont été accusés, etc. in-8°. La Haye, 1679. ch. 14. p. 275. — Bayle, vol. I. p. 135.
(5) *Averrhois colliget. in-fol. Venet.* 1496. *lib. V. c.* 58. *f.* 92. *a.*

triques dans les degrés des médicamens (1). Le premier degré résulte de la multiplication d'un mélange égal par deux; le second, de celle du total du premier degré par deux; et le troisième, de celle du second degré aussi par deux. Ainsi le total du second degré est le quadruple du mélange égal, et celui du troisième, huit fois plus fort que ce mélange. Le total du quatrième degré est égal au mélange uniforme dans la seizième qualité, et au premier degré dans la huitième (2). Il glisse légèrement sur l'attraction pour le principe de la chaleur qui doit nécessairement avoir lieu dans le mélange des substances chaudes et froides, et en conclut que si la quantité des ingrédiens froids forme la moitié des chauds, il doit en résulter un médicament composé chaud au premier degré. Si la quantité des substances froides forme le quart de celle des chaudes, le médicament composé est chaud au second degré; et si la somme des matières froides forme la huitième partie des chaudes, ce remède est chaud au troisième degré (3). Un exemple rendra cette explication plus claire et plus sensible.

Médicamens.	Poids.	Chaud.	Froid.	Humide.	Sec.
Cardamome.	Un gros.	1	$\frac{1}{2}$	$\frac{1}{2}$	1
Sucre.	Deux gros.	2	1	1	2
Indigo.	Un gros.	$\frac{1}{2}$	1	$\frac{1}{2}$	1
Emblique.	Deux gros.	1	2	1	2
	Six gros.	$4\frac{1}{2}$	$4\frac{1}{2}$	3	6

(1) *Alchind. de medicinarum composit. gradibus*, *p.* 471. *b. ad calcem. Opp. Mesuæ*, *ed. Marin. in-fol. Venet.* 1562. On trouve déjà dans ses calculs l'équation des exposans dans une progression géométrique:

$$x = b^{n-1} a$$

Lorsque *a* est le premier, *b* le dernier, *x* l'exposant, et *n* le nombre des termes.

(2) *Alchind. ib. c.* 7. *p.* 472. *c.*

(3) *Ib. e.* 9. *p.* 473. *d.*

Ce médicament composé forme donc un mélange parfaitement égal sous le rapport du chaud et du froid; mais comme la quantité des propriétés sèches excède du double celle des parties humides, il est sec au premier degré (1).

Quelle idée doit-on se former de l'art de formuler chez les médecins arabes, lorsqu'on réfléchit qu'ils établissaient toujours de pareils calculs avant de prescrire un remède composé ? Sur quels fondemens repose une spéculation aussi singulière ? uniquement sur l'hypothèse des qualités élémentaires des médicamens et de leurs différens degrés, qualités entièrement problématiques, et dont l'autorité seule du médecin de Pergame garantit l'existence.

Thabet-Ebn-Korrah, sabéen de Haran, appartient également au neuvième siècle. Il était en grand crédit à la cour du calife Motadhed, et composa en langue syriaque, sur le repos de l'artère entre la diastole et la systole, un ouvrage dirigé contre Alkhendi. Ce livre obtint le suffrage d'Izhak-Ebn-Hhonain, et fut traduit en arabe par un chrétien nommé Issa-Ebn-Asid. Il laissa de plus sur la médecine, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie, un nombre prodigieux d'ouvrages dont nous possédons encore quelques-uns en manuscrits (2). Son fils, Senan-Ebn-Thabet, était directeur du collége de médecine de Bagdad (3), dignité qu'il transmit à son fils Thabet-Ebn-Senan, lequel fut aussi médecin du calife Arradi-Billah (4).

L'esprit de la matière médicale des Arabes n'est nulle part plus évident que dans le traité d'Aben-Guefith sur les vertus des médicamens simples.

(1) *Alchind*. p. 474. b.

(2) *Casiri*. vol. I. p. 386. — *Uri*, p. 136. 137.

(3) *Barhebr*. p. 184. — *Abulfarag*. p. 293. 299.

(4) *Barhebr*. p. 188. — *Abulfarag*. p. 317.

Quant à l'auteur, nous savons seulement qu'il a dû être contemporain de Rhazès, parce que Sérapion le jeune le cite assez souvent. L'ouvrage contient un court aperçu de la doctrine des effets et des propriétés des médicamens. Aben-Guefith expose d'abord les règles qu'il faut observer quand il s'agit d'apprécier les effets des remèdes (1). Or, comme les médecins arabes insistent fort souvent sur ces règles, on peut en conclure qu'ils se sont trouvés fréquemment dans le cas d'en faire l'application, et d'essayer des médicamens dont Galien n'avait pas eu connaissance.

Voici en peu de mots quelles sont celles dont Aben-Guefith fait mention. 1° Le remède que l'on veut essayer ne doit pas agir par ses qualités accidentelles : ainsi, par exemple, il importe peu, quant à ses effets, que l'eau soit chaude ou froide. 2° Il faut que la maladie contre laquelle on veut faire l'essai de ce remède, soit simple, telle qu'une fièvre hectique provenant de la sécheresse et de la chaleur. 5° On doit observer l'action du médicament, chez des malades de complexions opposées, jusqu'à ce qu'on soit certain de ses vertus. 4° Ses propriétés médicales doivent être en rapport avec les forces de la maladie. 5° Il faut examiner si ses effets se manifestent dans la première heure de son application, ou seulement plus tard. 6° Le remède doit agir dans tous les temps et sur tous les individus. 7° Il est nécessaire de comparer son action chez l'homme et chez les animaux. 8° Il faut établir une grande différence entre les effets du médicament et ceux des substances alimentaires ; car ces dernières échauffent quelquefois, mais par la seule raison qu'elles nourrissent. Les effets des remèdes varient

(1) *Aben-Guefith*, *de simplic. medic. virtut. ad calc. opp. Mesuæ*, *f.* 467. *d.*

selon leur température et leur substance même. On peut en général les apprécier par la saveur. En effet, la saveur douce, acerbe, *ponticus sapor*, et amère est produite par des élémens grossiers ; la saveur âcre, acide et grasse, par des principes plus déliés ; et la saveur styptique et saline, par des élémens d'une consistance moyenne. De même la chaleur produit une saveur amère, âcre et salée ; le froid, une saveur austère, acide et styptique ; et une température mitoyenne, une saveur douce et grasse. Cette théorie domina pendant fort long-temps chez tous les Arabes, et fut appliquée presque généralement à l'explication des effets particuliers des médicamens (1).

Il est peu d'écrivains dont la médecine arabe puisse se glorifier à plus juste titre que de Mohammed-Ebn-Secharjah-Abou-Bekr-Arrasi. Ce médecin, connu sous le nom de Rhazès, naquit à Ray, ville de l'Irak. Pendant sa jeunesse il se livra particulièrement à la musique ; mais il y renonça pour s'adonner à la médecine, qui devint, avec la philosophie, l'objet principal de ses études. Il fit de grands progrès dans ces deux sciences, en sorte que de son temps il fut le plus célèbre professeur de Bagdad, où l'on venait de tous les pays entendre ses leçons (2). On l'accuse, avec fondement peut-être, d'avoir mal conçu le système philosophique d'Aristote, et de s'être pour cette raison jeté dans les bras du pyrrhonisme (3). Il céda aussi au torrent du siècle, en préférant la philosophie des nouveaux platoniciens à celle de toutes les autres sectes, et cherchant à la réunir, je ne sais de quelle manière, avec le scepticisme. Il écrivit douze

(1) *Aben-Guefith*, *ib. p.* 469. *a.*

(2) *Abulfed. vol. II. p.* 346. — *Abulfarag. hist. dynast. p.* 292. — *Casiri. vol. I. p.* 262.

(3) *Abulfarag. p.* 78. — L'historien commet cependant la faute impardonnable de confondre ensemble les principes des épicuriens et ceux des sceptiques.

livres sur la chimie ; et l'on conçoit sans peine l'idée qu'il s'en formait, quand on l'entend dire que cet art secret est plutôt possible qu'impossible (1). Le créateur de la théosophie moderne, Arnaud de Villeneuve, le vante également à cause de ses grandes connaissances dans cette fausse philosophie (2). Il fut directeur de l'hôpital de Bagdad, et ensuite de celui de Ray, où il obtint les bonnes grâces du gouverneur du Khorasan, Almansor-Ebn-Izhak, le Samanéen, neveu du calife Moktasi, auquel il dédia son grand ouvrage sur le traitement des maladies (3). Il perdit la vue dans un âge très-avancé, et on prétend qu'il ne voulut pas se laisser opérer de la cataracte, parce que le chirurgien qui devait lui faire cette opération ne put lui dire combien l'œil renferme de membranes (4). Il mourut en 923 (5).

Le principal des ouvrages que nous possédons sous son nom, a pour titre *Hhawi, continens*. Une lecture attentive de ce livre suffit pour démontrer que Rhazès n'a pu le publier tel qu'il existe aujourd'hui, parce que les maladies sont exposées sans le moindre ordre; que le traitement de plusieurs n'est point indiqué, que l'auteur s'y trouve cité quelquefois à la troisième

(1) *Abulfarag. p.* 292. — *Barhebr. p.* 172. — *Casiri. l. c.*

(2) *Arnald. Villanovan. de divers. intention. morb. ed. Taurell. in-fol. Basil.* 1585. *Rasis, vir in speculatione clarus, in opere promtus, in judicio providus, in experientiâ approbatus, specialiter nobis aperuit introductionem in libello suo de concordiâ philosophorum et medicorum.*

(3) *Abulfed. l. c.* — *Casiri. vol. I. p.* 173. 261. — Cet Almansor a causé d'innombrables erreurs. On l'a regardé tantôt comme un calife de Bagdad, et tantôt comme un prince de Cordoue. Léon l'Africain a encore accru la confusion par les inexactitudes sans fin qu'il accumule dans la vie des savans arabes. — Rhazès lève lui-même la difficulté (*antidotar. prolog. f.* 78. *b. ed. Gerard. Cremon. in-fol. Venet.* 1500) ... *et feci ipsum regi Almansori domino Corascem* (Khorasan) *à cujus nomine nominavi librum.*

(4) *Abulfarag. hist. dynast. p.* 291. — Il attribue sa cécité à l'usage fréquent qu'il fit de la laitue. (*Aphorism. lib. III. f.* 92. *c. ed. cit.*)

(5) *Abulfarag. l. c.* — *Barhebr. l. c.* — *Abulfed. l. c.* — *Casiri. l. c.*

personne (1), et qu'enfin on y rencontre nommés des médecins grecs plus modernes, dont Rhazès ne pouvait par conséquent avoir aucune connaissance. A tous ces argumens contre l'authenticité du *Hhawi* se joignent encore deux témoignages importans contre lesquels on ne peut, je crois, rien objecter : ce sont ceux d'Ali-Ebn-Abbas et d'Abou'l-Faradsch. Le premier donne à Rhazès tous les éloges qu'il mérite réellement, mais ajoute que le *Hhawi* n'est pas au moins la preuve la plus évidente de sa science et de son bon goût, mais que probablement il ne fit qu'ébaucher cet ouvrage, dont ses descendans héritèrent (2). Abou'l-Faradsch dit positivement que le *Hhawi*, après la mort de Rhazès, tomba au pouvoir d'un certain Ison, que le gouverneur acheta ensuite les autres papiers laissés par le médecin arabe, à la sœur duquel il donna une grosse somme d'argent, que les disciples de Rhazès recueillirent et étudièrent avec soin ces fragmens, et enfin que le *Hhawi* authentique ne vit jamais le jour (3).

Malgré ces preuves irrécusables contre l'authenticité de l'ouvrage, on ne peut cependant révoquer en doute qu'il n'ait été en grande partie écrit par Rhazès ; mais il faut savoir distinguer les additions faites dans des temps postérieurs ; alors on s'aperçoit que c'est un riche trésor des connaissances des Arabes, et que l'historien peut y puiser une foule de renseignemens précieux. Je reconnais dans les propositions suivantes les principes et les opinions propres à Rhazès.

En parlant de l'opération de la fistule lacrymale,

(1) *Rhaz. contin. lib. VI. c. 1. f.* 125. *c. s.* — *Lib. VIII. c.* 2. *f.* 176. *d. s.*

(2) *Haly-Abbas, prolegom. p.* 1. *d.*

(3) *Chron. Syr. p.* 172. — On peut comparer la traduction de ce passage avec celle qu'en a donnée Kirsch.

il recommande de ne point léser le rameau externe ou antérieur de la branche nasale du nerf ophtalmique de Willis (1), dont aucun ancien auteur grec n'a fait mention. Il distingue le nerf laryngé, du récurrent, qu'il fait naître du premier près de la trachée-artère (2). Ce dernier est quelquefois double du côté droit. On doit donc lui accorder l'honneur de cette découverte, qui jusqu'à présent a passé pour être très-moderne (3). Le muscle destiné à élargir la glotte ou le crico-thyroïdien, est celui qui attire le plus son attention dans la théorie de l'aphonie et de la suffocation (4). Il admet l'ouraque chez l'homme, et, comme la plupart des anciens écrivains, il lui attribue la fonction d'évacuer l'urine du fœtus (5). Il pense que la conception est due au mélange des deux liqueurs prolifiques, qu'il naît un enfant mâle lorsque la semence de l'homme est la plus active, et que l'embryon fait la culbute au huitième mois de la grossesse : ce sont là trois opinions que les Arabes avaient empruntées aux Grecs et fidèlement conservées (6) ; mais une autre tout-à-fait nouvelle, c'est que d'après le nombre des plis qu'on observe sur le ventre de la femme à la suite du premier accouchement, on peut déterminer celui des enfans qu'elle mettra au monde dans le cours de sa vie (7).

La pathologie de Rhazès est la même que celle de Galien combinée avec quelques principes du méthodisme. Les Arabes dûrent se trouver souvent embarrassés en voulant suivre aveuglément les Grecs,

(1) *Rhaz. contin. lib. II. c. 5. f. 45. a.*
(2) *Lib. III. c. 4. f. 61. d.*
(3) *Ib. f. 62. b.* — Comparez, *Wrisberg in comment. societ. Gœtt.* 1780. *p.* 100.
(4) *Ib. c. 7. f. 70. d.*
(5) *Lib. VII. c. 2. f. 158. c.*
(6) *Lib. IX. c. 4. f. 196. c.* — *C. 5. f. 199. b.*
(7) *Ib. c. 4. f. 198. a.*

et rencontrer de fréquentes contradictions, qu'ils ne purent éviter qu'en accordant au médecin de Pergame la préférence sur tous ses autres compatriotes. Rhazès fait à cet égard un aveu digne de remarque, en disant que la diversité des opinions émises par les anciens porte la confusion dans ses idées, et qu'il veut s'en rapporter à l'autorité de Galien (1). Sa théorie de la fièvre, entre autres, ne diffère point de celle du médecin grec. Il établit une distinction entre la chaleur fébrile et la chaleur non fébrile : celle-ci peut succéder aussi à l'ivresse, et n'est point encore une fièvre. On ne doit pas non plus confondre la fièvre symptomatique avec celle qui constitue essentiellement la maladie (2). Le phlegme est la seule sécrétion du corps qui puisse se convertir de nouveau en sang ; quant aux autres, il faut qu'elles soient expulsées par les efforts de la nature ou de l'art (3). Les fièvres putrides débutent ordinairement par les symptômes qui caractérisent la présence de crudités dans l'estomac, et dès l'origine le pouls est toujours petit et serré (4). Il indique comme fort communes les fièvres intermittentes, dont les accès reviennent tous les cinq ou six jours (5). On reconnaît infailliblement que la fièvre est compliquée de putridité des humeurs, lorsque le paroxysme n'est pas suivi de moiteur et de sueur (6). La fièvre quotidienne provient de l'obstruction des pores, lorsque les alimens séjournent dans les organes de la troisième digestion (7). Elle dégénère souvent en fièvre hectique chez les per-

(1) *Rhaz. lib. III. c. 7. f. 70. b. Ex diversitate antiquorum omnium nimis conturbor.*

(2) *Lib. XVI. c. 2. f.* 340. *c.*

(3) *Ib. f.* 341. *a.*

(4) *Ib. f.* 337. *b.*

(5) *Ib. f.* 338. *a.*

(6) *Lib. XVII. c. 1. f.* 344. *b.*

(7) *Lib. XVII. c. 1. f.* 344. *d.*

sonnes d'un tempérament bilieux (1). Rhazès émet l'opinion très-remarquable que la fièvre ne constitue pas, à proprement parler, une véritable crise, mais indique seulement que la nature travaille à opérer la solution de la maladie (2). Cette grande vérité n'a été vivement sentie que dans des temps très-modernes. Il a fait des observations fort utiles sur la fièvre muqueuse, si bien décrite de nos jours par Huxham, et qu'il assure ne débuter jamais par le froid (3). Il décrit parfaitement aussi les fièvres subintrantes de Torti (4). Son traitement de la péripneumonie putride est fort sage : il prescrit les toniques, les analeptiques et l'usage du vin ; il rapporte l'observation d'un malade qui aurait infailliblement succombé, si, d'après le conseil des autres médecins, il eût fait usage des antiphlogistiques et des laxatifs (5). Ses remarques sur l'influence que la saison, les vents, le climat et la constitution atmosphérique exercent sur les maladies, sont excellentes, et dans l'esprit des règles tracées par Hippocrate (6). Il dépeint l'hydropisie de l'utérus comme une affection nouvelle et peu commune (7). Il parle, d'après sa propre expérience, de fièvres irrégulières causées par l'ulcération des reins (8), et fait observer que la diarrhée a quelquefois un caractère critique dans l'apoplexie (9). Il décrit avec autant de jugement que d'exactitude l'hypocondrie sous le nom de *mirachia* (10), et le tic douloureux de la face, que les modernes ont mieux fait connaître (11).

(1) *Lib. XVII. f.* 347. *b.*
(2) *Ib. c.* 2. *f.* 349. *c.*
(3) *Lib. XVIII. c.* 1. *f.* 365. *d.*
(4) *Ib. c.* 3. *f.* 373. *a.*
(5) *Lib. IV. c.* 3. *f.* 89. *c.*
(6) *Lib. XVII. c.* 6. *f.* 356. *e.*
(7) *Lib. XVIII. c.* 4. *f.* 374. *d.*
(8) *Ib. f.* 374. *a.*
(9) *Lib. I. c.* 1. *f.* 5. *a.*
(10) *Ib. c.* 3. *f.* 6. *a.*
(11) *Ib. c.* 5. *f.* 10. *d.*

Il fait mention d'un vomissement de sang salutaire, déterminé par l'engorgement de la rate (1). Une fois il eut occasion, chez un sujet dont l'estomac était malade, d'observer un vomissement tellement âcre et acide, que les matières expulsées faisaient effervescence avec la terre (2). L'hydropisie est provoquée quelquefois par les calculs néphrétiques (3); et la dyssenterie, par des concrétions pierreuses dans les intestins (4). Il propose une bonne théorie sur la formation des môles chez les femmes agées, et sur les fausses grossesses (5). Les hémorroïdes se portent dans certains cas sur la matrice, et excitent des hémorragies redoutables (6).

La séméiotique pathologique est, de toutes les parties de la médecine, celle que les Arabes cultivèrent avec le plus de soin, parce qu'elle flattait leur goût pour le merveilleux et l'art prophétique. Ils avaient acquis chez les Grecs une telle réputation par leur habileté dans le pronostic, qu'on les regardait comme nés prophètes (7). L'habileté avec laquelle Rhazès annonçait la terminaison des maladies aiguës et chroniques, contribua aussi à fortifier la haute opinion que les Grecs avaient des médecins sarrasins. Je distingue surtout ses excellens pronostics dans l'hydropisie (8). Cependant il ne pouvait manquer d'arriver que souvent on ne choisît des signes superstitieux, ou qu'on n'étendît trop la signification des véritables signes des maladies. L'uroscopie fut poussée jusqu'au

(1) *Lib. IV. c. 2. f. 78. a.*
(2) *Ib. f. 101. a.*
(3) *Lib. VII. c. 2. f. 157. a.*
(4) *Lib. VIII. c. 1. f. 172. b.*
(5) *Lib. IX. c. 2. f. 188. b.*
(6) *Ib. f. 190. c.*
(7) *Anastas. quæst. XX.* 238. Ἤδη δέ τινες καὶ Σαρακηνῶν τοὺς πολυπείρους διαβεβαιοῦντας τὴν πρόγνωσιν ταύτην κεκτῆσθαι, οἵτινες ἐν πολέμῳ τὸν μέλλοντα θνήσκειν, ἐκ συσσήμου τινὸς ἐναργῶς ἐπιγινώσκουσιν.
(8) *Rhaz. lib. VII. c. 2. f. 161. b*

charlatanisme par les Arabes, et même par Rhazès (1). Cependant ce médecin avait très-bien saisi les principes d'Hippocrate sur la coction, les crises et les jours critiques, et il s'en servait pour appuyer son jugement (2).

Le régime que Rhazès conseille dans les maladies aiguës, est également conforme aux préceptes du vieillard de Cos (3); et ses indications dans chaque fièvre se basent ou sur la cause matérielle, ou sur l'affection de laquelle dépend la fièvre (4). Il traite la fièvre ardente comme les Grecs, par l'usage de l'eau froide (5). La doctrine d'Hippocrate sur les cas qui réclament l'emploi des évacuans, a été très-bien conçue par Rhazès, qui la développe avec précision (6). Dans la fièvre hectique et dans les phthisies, il recommande l'usage du lait et du sucre (7) : mais sa méthode est vicieuse pour le traitement de l'apoplexie; car il rejette les laxatifs, et ne s'en tient qu'aux vomitifs, aux lavemens et aux fomentations échauffantes sur la tête (8). Dans la faiblesse de l'estomac et des autres organes digestifs, il faut avoir égard aux qualités élémentaires : on la fait souvent disparaître par le seul usage de l'eau froide et du lait de beurre (9). Il recommande le jeu d'échecs aux mélancoliques (10). Un conseil bien singulier qu'il donne pour guérir les nausées, c'est celui d'appliquer une ligature sur les

(1) *Lib. XVIII. c. 4. f. 374. d.* D'un autre côté, il recommande au médecin de ne point affecter les manières d'un charlatan, et de ne jamais examiner l'urine ailleurs que dans la chambre du malade (*Aphorism. lib. VI. f. 95. b.*)
(2) *Lib. XIX. c. 1. f. 387. d.*
(3) *Lib. XVII. c. 5. f. 354. a.*
(4) *Ib. f. 355. d.*
(5) *Lib. XVI. c. 2. f. 334. b.*
(6) *Ib. f. 341. c. — Lib. VI. c. 1. f. 113. c.*
(7) *Lib. XVII. c. 7. f. 364. b. — Lib. IV. c. 2. f. 77. c.*
(8) *Lib. I. c. 1. f. 4. a. — Aphorism. lib. III. f. 92. d.*
(9) *Lib. V. c. 1. f. 92. d. 100. c.*
(10) *Lib. I. c. 3. f. 6. c.*

extrémités (1); mais peut-être ce paradoxe doit-il être mis, avec une foule d'autres, sur le compte du traducteur (2). Il usait avec beaucoup de réserve des purgatifs, dont il expliquait l'action nuisible par l'irritation qu'ils produisent sur le canal intestinal (3). C'est non-seulement par le goût, mais encore par des essais multipliés, qu'on peut parvenir à connaître l'action des médicamens; car souvent un purgatif a une saveur styptique (4). Les frictions faites sur la peau avec la coloquinte, déterminent aussi des évacuations alvines (5). Dans la dyssenterie, il a recours aux fruits, aux ventouses sèches, au ris, aux alimens farineux, et, lorsque la maladie était chronique, à la chaux vive, à l'arsenic et à l'opium (6). Dans la passion iliaque, il rejette l'usage du mercure coulant, auquel il substitue les huiles (7).

Son *Hhawi* nous fournit aussi des notions précieuses sur la chirurgie des Arabes, qui appliquaient la théorie des qualités élémentaires à l'emploi des emplâtres. On cherchait à reconnaître si le corps était sec, et la partie humide, ou celle-ci sèche, et le corps humide; puis, d'après ces observations, on déterminait l'onguent et l'emplâtre auxquels il fallait avoir recours (8). Plusieurs chirurgiens de ce temps guérissaient, comme Lombard, les fistules et les ulcères

(1) *Lib. V. c.* 2. *f.* 111. *a.*

(2) Comme, par exemple, lorsqu'il recommande les purgatifs, dès qu'ils sont indiqués, sans faire attention à l'imminence du danger (*lib. VI. c.* 1. *f.* 118. *d.*) — Casiri se plaint amèrement (*vol. I. p.* 266) des défauts des traductions de Rhazès et des autres Arabes, qui sont des *perversiones* plutôt que des *versiones*. Mais le directeur de la bibliothèque de l'Escurial était le seul qui pût lire le *Hhawi* dans la langue originale.

(3) *Lib. VI. c.* 1. *f.* 113. *c.*

(4) *Lib. VI. c.* 1. *f.* 116. *d.*

(5) *Ib. f.* 122. *c.*

(6) *Lib. VIII. f.* 169. *c.*

(7) *Ib. c.* 2. *f.* 180. *c.*

(8) *Lib. XIV. c.* 3. *f.* 290. *a.*

par la compression (1). Rhazès observa la rupture du membre viril et les nodosités des nerfs : cette dernière affection donne quelquefois naissance à l'épilepsie (2). Il réduisait les fractures et les luxations avec des machines, suivant la coutume des anciens (3). Il vit se régénérer l'os de la mâchoire inférieure et le tibia, qui n'acquirent cependant jamais une consistance égale à celle des autres os (4). Conformément aux idées des méthodistes, il range les affections de la choroïde dans la classe du *strictum* ou dans celle du *laxum* (5). Sa méthode pour guérir le trichiasis ressemble à celle d'Acrel, et consiste à exciser un lambeau carré de la paupière (6). Il attribue les ulcères du gland à une cause interne (7). Le renversement de la matrice lui était connu, et il recommandait de réduire le viscère et d'appliquer des ventouses sèches (8). Les conseils qu'il donne pour faciliter l'accouchement sont horribles : si les secousses fréquentes auxquelles on doit avoir recours dans tous les cas ne déterminent pas la sortie de l'enfant, il faut mettre son corps en lambeaux, et le retirer partiellement (9). Lui-même avait été atteint d'une hernie humorale, dont il trace les accidens avec vérité : les vomitifs avaient surtout réussi à le soulager (10). Sa théorie des hernies proprement dites est infiniment préférable à celle des Grecs (11). Il n'opérait pas la fistule lacrymale, mais se bornait

(1) *Lib. XV. c.* 1. *f.* 306. *a.*
(2) *Ib. f.* 307. *b.* 305. *d.*
(3) *Ib. f.* 311. *a.*
(4) *Lib. XV. c.* 5. *f.* 315. *b.*
(5) *Lib II. c.* 1. *f.* 29. *c.*
(6) *Ib. c.* 6. *f.* 46. *d.* — Comparez, *Acrel*, *chirurgiska* etc., c'est-à-dire, Traité de chirurgie, in-8°. Stockholm, 1775. p. 48.
(7) *Lib. XVIII. c.* 4. *f.* 374. *b.*
(8) *Lib. IX. c.* 2. *f.* 189. *a.*
(9) *Ib. c.* 5. *f.* 201.
(10) *Lib. XI. c.* 3. *f.* 225. *c.*
(11) *Ib. f.* 227. *a.*

à y établir un point de compression (1). Il prétend avoir guéri des personnes contrefaites et bossues, par l'application d'emplâtres fondans (2).

Le choix qu'il fait des vaisseaux, dans le cas où la saignée est nécessaire, mérite d'être remarqué. Il propose d'ouvrir, dans l'inflammation du foie, la veine basilique du bras droit, parce qu'elle communique directement avec la veine cave (3). Dans l'hémoptysie, il ordonne la saignée du pied (4). On doit ouvrir toujours les veines dans le sens de leur longueur, et jamais transversalement (5). Lorsqu'on prescrit la saignée, il faut avoir égard aux forces du malade, et s'en abstenir par conséquent dans la pleurésie, s'il est très-affaibli (6); mais l'âge ne forme jamais un obstacle, et l'on doit saigner même les plus jeunes enfans, quand le cas l'exige (7). On peut en quelque sorte lui reprocher trop de circonspection à l'égard de la saignée, car il ne laisse jamais couler le sang jusqu'à ce que le malade tombe en défaillance, et préfère en tirer de petites quantités à plusieurs reprises (8). Etant appelé pour traiter une pleurésie, il négligea la saignée, dont l'indication était pressante au neuvième jour, et accéléra ainsi la mort de son malade (9).

Ce qui a le plus contribué à fonder sa réputation, c'est son traité de la petite vérole et de la rougeole, le plus ancien et le plus précieux ouvrage que nous ayons sur ces deux maladies. L'historien y découvre

(1) *Lib. XI. c. 7. f.* 238. *a.*
(2) *Ib. c.* 8. *f.* 241. *a.*
(3) *Lib. XIII. c.* 10. *f.* 277. *b.*
(4) *Lib. IV. c.* 2. *f.* 76. *d.*
(5) *Lib. XV. c.* 6. *f.* 317. *c.*
(6) *Lib. IV. c.* 3. *f.* 88. *d.*
(7) *Lib. XV. c.* 6. *f.* 319. *b.*
(8) *Lib. XVII. c.* 4. *f.* 352. *b.* — Il agit d'une manière contraire dans le traitement du roi Errifide, auquel il tira du sang *usquequò syncopiçavit syncopi timorosâ.*
(9) *Lib. XVIII. c.* 4. *f.* 375. *b.*

d'une part l'esprit de la théorie du temps, et de l'autre, les méthodes alors dominantes. Nous verrons bientôt que, pour expliquer l'universalité de la variole, on pensait que le principe en réside dans le sang de l'embryon. Rhazès croit déjà le trouver dans les humeurs, qui doivent nécessairement entrer en effervescence et fermenter pour acquérir les qualités qui leur sont indispensables (1); mais, à part cette théorie, qui n'est pas plus paradoxale qu'un grand nombre d'autres hypothèses modernes, il suit une excellente méthode curative. Dans les cas ordinaires, il se borne presque uniquement aux moyens diététiques, sans fatiguer les malades par les médicamens. Pendant le premier période, il fait boire de l'eau froide, administre des bains de vapeurs (2), et recommande la plus grande circonspection dans l'emploi des purgatifs. Ces derniers ne deviennent nécessaires que lorsqu'il y a réellement constipation. Il ne faut point chercher à suspendre le cours de ventre s'il existe, mais recourir aux délayans, aux apéritifs et aux moyens capables de favoriser la coction (3). Il favorise la maturation des boutons par les bains vaporeux, et leur exsiccation par un mélange d'huile de sésame et de sel d'adarce parfaitement pur (4). Si, par la suite, les médecins s'étaient toujours conformés à ces préceptes, et à d'autres encore que je passe sous silence pour abréger, combien de milliers d'enfans ne seraient pas péris victimes de la petite vérole; mais quels ravages l'esprit de parti n'a-t-il pas exercés sur le genre humain!

Les dix livres que Rhazès a dédiés au calife Al-

(1) *Rhaz. de variol. et morbill. c. 1. p.* 20. 22.
(2) *Ib. c.* 6. *p.* 96. 97.
(3) *Ib. c.* 7. *p.* 124. 126. *c.* 13. *p.* 174. 176.
(4) Ce qu'il y de remarquable, c'est que Rhazès applique à la petite vérole différens passages de Galien, et écrit toujours *djoudaryy* (*p.* 1. 12. 14), quand l'original porte ἴονθοι, ἕρπητες ou φλεγμοναὶ.

mansor, contiennent en abrégé tout le système médical des Arabes, une anatomie des plus incomplètes, copiée d'Oribase, la séméiotique physiologique empruntée au même auteur, et une foule de préceptes diététiques pour chaque profession, en particulier pour les voyageurs. On y remarque surtout un très-bon traité sur les qualités nécessaires au médecin, et principalement sur l'érudition qu'il doit posséder. Bien des médecins, dit-il, ont travaillé, peut-être depuis des milliers d'années, au perfectionnement de l'art de guérir; par conséquent, celui qui lit attentivement et médite leurs écrits acquiert, dans le court espace de sa vie, plus de connaissances qu'il ne pourrait en rassembler en soignant pendant plusieurs siècles des malades : car il est impossible à un seul homme, quelque longue que soit sa carrière, de parvenir, par ses propres observations, à découvrir la plus grande partie des vérités médicales, s'il ne met pas à profit l'expérience de ses prédécesseurs : mais ce n'est pas seulement la lecture qui forme le médecin ; il faut encore qu'il soit doué d'un jugement sain, et qu'il sache appliquer les vérités reconnues aux cas particuliers (1). En traçant ces principes et d'autres non moins excellens, Rhazès fut véritablement le prédécesseur de l'immortel auteur du traité *de l'Expérience*. On trouve encore dans l'ouvrage qui nous occupe, un traité fort curieux sur les manœuvres des charlatans, qui y sont dépeints avec les couleurs les plus vives (2), et dont Freind a donné la traduction (3). C'est aussi le premier livre de médecine qui fasse mention de l'eau-de-vie (4). Strabon parle déjà

(1) *Rhaz. ad Almans. tr. IV. c.* 32. *f.* 21. *c.* (*ed. Gerard. Cremon. in-fol. Venet.* 1500).
(2) *Rhaz. ad. Almans. tr. VII. c.* 27. *f.* 34. *a.*
(3) Histoire de la médecine. P. II. p. 35.
(4) *Rhaz. ib. tr. III. c.* 7. *f.* 11. *d. Vina falsa ex çuccaro, melle et riço.*

de l'arack, dont les Arabes connaissaient la préparation au neuvième siècle: cependant aucun médecin avant Rhazès n'a cité cette liqueur (1). Il indique aussi différentes espèces de bières faites avec l'orge, le ris et le seigle (2).

Malgré la célébrité dont a joui le neuvième livre, qui passa jusqu'au dix-septième siècle pour un ouvrage classique, et sur lequel nous possédons de nombreux commentaires, je n'y trouve absolument rien de nouveau. Le traitement de la plupart des maladies se dirige d'après la prédominance des qualités élémentaires, et il a pour but d'évacuer les humeurs nuisibles: de là la mauvaise méthode recommandée contre les fièvres intermittentes, qu'il faut, suivant Rhazès, traiter par les purgatifs, et contre la lèpre, à laquelle il oppose les évacuans généraux, attachant en même temps une importance extrême au traitement de chaque symptôme. Ses observations sur la fièvre maligne compliquée de syncope, *febris syncopalis* (3), sont très-remarquables, de même que celles qui concernent un accident particulier de la lèpre, la fissure des cheveux, contre laquelle il propose plusieurs moyens (4). Il cherche à prévenir les suites de la morsure des chiens enragés en cautérisant la plaie, et prescrivant un vomitif pour expulser l'atrabile, dont l'évacuation est indispensable dans tous les cas de délire furieux (5). Ce livre fournit aussi quelques faits relatifs à l'histoire de la chirurgie. Il nous fait connaître l'ignorance des chirurgiens arabes qui cherchaient le siége de la luxation non pas à l'article, mais à la partie moyenne de l'os (6). Le pré-

(1) *Sprengel's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des découvertes géographiques, p. 103. 189.
(2) *Rhaz. ad Almans. tr. III. c.* 6. *f.* 11. *d.*
(3) *Tr. X. c.* 13. 14. *f.* 54. *a.*
(4) *Tr. V. c.* 5. *f.* 22. *b.*
(5) *Tr. VIII. c.* 10. *f.* 36. *c.*
(6) *Tr. VII. c.* 1. *f.* 29. *d.*

jugé qu'il existe des moyens propres à régénérer les chairs, régnait généralement chez eux, et s'est conservé presque jusqu'à nos jours (1). On trouve peu de détails sur ses opérations. Rhazès rejette l'extirpation du cancer, auquel il oppose seulement des remèdes propres à corriger les humeurs (2).

Le livre des Divisions ne renferme rien d'important, si ce n'est quelques observations peu communes sur le tic douloureux de la face (3), et sur le bec-de-lièvre (4). L'auteur attribue la jaunisse à l'obstruction de trois canaux biliaires qui se rendent, l'un au foie, l'autre aux intestins, et le dernier à l'estomac (5). La manière dont il traite le panaris mérite de fixer l'attention : il plonge le doigt dans la neige jusqu'à ce qu'il soit engourdi, et applique ensuite un cataplasme de vert-de-gris et de vinaigre (6). Il lie ou extirpe les polypes du nez (7). Dans les hémorragies causées par une plaie des vaisseaux, il conseille des bourdonnets de toile d'araignée (8). Son livre sur les maladies des articulations renferme la théorie de Galien dans toute son étendue, et ne saurait être comparé à l'ouvrage de Démétrius (9).

Les aphorismes de Rhazès, quoique écrits sur le modèle de ceux d'Hippocrate, leur sont cependant fort inférieurs. Il expose avec toute l'emphase des Orientaux, et dans un style mystique, les grandes découvertes qu'il a faites, et les pronostics qu'il a

(1) *Tr. VII. c. 4. f. 31. a.*
(2) *Ib. c. 9. f.. 31. c.*
(3) *Division. c. 14. f. 61.*
(4) *C. 43. f. 62. d.*
(5) *Divis. c. 64. f. 66. c.*
(6) *C. 137. f. 75. a.*
(7) *C. 42. f. 62. d.*
(8) *C. 139. f. 75. b.*
(9) *F. 84. a.* — Je ne puis m'empêcher de rapporter le passage suivant, tiré du livre des Divisions, et qui est entièrement platonique (*c. 11. f. 60. d. de amore*). — *Cura ejus est assiduatio coitûs, et jejunium, et deambulatio, et ebrietas plurima assiduè.*

établis. Il répète la même observation jusqu'à deux et trois fois, affecte de la prédilection pour l'astrologie, et ne rapporte qu'incomplètement des faits fort ordinaires. Il était impossible en effet qu'un Arabe pût se résoudre à observer froidement et avec réflexion, puisqu'il voyait tous les objets à travers le prisme des préjugés et des hypothèses. Je n'ai trouvé qu'une seule observation qui mérite d'être citée : c'est celle d'une fièvre maligne traitée par l'application extérieure du froid (1). On ne doit pas dédaigner non plus les remarques sur les effets funestes de l'air des marais (2). La plus ou moins grande urgence de la saignée se règle sur les climats : dans le premier et le septième, c'est-à-dire, dans les pays très-chauds et les contrées très-froides, il faut bien moins saigner que dans le quatrième, le cinquième ou le sixième (3). Les moyens empruntés à la diététique réussissent en général mieux que les médicamens (4). Quelques articles qu'on trouve dans cet ouvrage sur la politique médicale, ne sont pas dénués d'intérêt (5).

Nous avons encore de Rhazès un antidotaire écrit sur le même plan que les catalogues de médicamens simples et composés des anciens Grecs. J'y distingue particulièrement, au nombre des préparations minérales, les traces d'un muriate de mercure qui est conseillé comme moyen extérieur dans la gale, et autres maladies de peau. On y trouve aussi la description d'un onguent mercuriel (6). Diverses espèces

(1) *P.* 92. *d.*
(2) *P.* 91. *b.*
(3) *Lib. VI. p.* 94. *a.*
(4) *P.* 95. *c.*
(5) *P.* 94. *a. Dubitabilis est doctor, qui judicat facile.... Logici et qui ex ingenio proprio volunt judicare, et juvenes, qui res non sunt experti, interfectores existunt.... Medici complexio temperata debet esse, ut nec rebus sæcularibus intendat omninò, nec expers eorum existat.*
(6) *C.* 36. *f.* 81. *a.*

de mines arsenicales étaient alors fréquemment employées à l'extérieur, et même données en lavemens dans la dyssenterie. Telles sont l'orpiment, *zerendj asjar*, et le réalgar, *zerendj ahmar* ou *chokh*. Les sulfates de cuivre et de fer *mazadzab* et *zakh* ou *chahiréh*, y sont aussi rangés parmi les remèdes externes. Le salpêtre s'y trouve désigné sous le nom de *rourec*, et on le donnait souvent à l'intérieur, ainsi que le borax *tenker*. Rhazès conseille dans plusieurs cas le corail rouge *ardjewan*, et les pierres précieuses à l'intérieur; et le préjugé en faveur de ces médicamens n'a commencé à disparaître que dans le dix-septième siècle. L'huile de fourmis, à laquelle il prodigue de grands éloges (1), prouve qu'on avait déjà de son temps quelque habileté dans plusieurs opérations chimiques.

Peu de temps après ce célèbre Arabe vivait Ali, fils d'Abbas, et surnommé le magicien. Il était disciple de Musa, fils de Jasser, et servit sous Adad-Oddaula, émir de Bagdad, auquel il dédia son grand ouvrage intitulé *Almeleky-y*, ou *le Royal* (2). Cet ouvrage traite, dans un ordre scientifique très-sévère, de toutes les branches de la médecine, et fut regardé comme le chef-d'œuvre de l'érudition arabe jusqu'à l'époque où le Canon d'Avicenne vint l'éclipser (3). Dans la préface, l'auteur trace pour ainsi dire lui-même le jugement qu'on doit porter de cet écrit, en nous assurant ne s'être jamais écarté des Grecs, si ce n'est pour ce qui concerne la matière médicale, que les travaux des médecins arabes et persans avaient prodigieusement enrichie. Il ajoute avoir toujours cherché à appliquer les principes des Grecs, en les

(1) *Antidotar. f.* 96. *b.*

(2) *Barhebr. chron. Syr. p.* 205. — *Abulfarag. hist. dynast. p.* 316. — *Casiri. vol.* I. *p.* 260. — Il mourut en 994.

(3) *Abulfarag. l. c.*

modifiant d'après la différence du climat. Malgré cet aveu modeste, il faut convenir que l'ouvrage d'Ali renferme une foule de théories qui lui sont propres, ou de principes jusqu'alors inconnus, et qu'on eût très-bien fait de le préférer, sous le rapport théorétique, à celui d'Avicenne. Ce médecin assure avoir recueilli la plupart de ses observations dans les hôpitaux, et regarde comme le premier devoir d'un jeune praticien d'étudier dans ces grandes écoles les maladies, que les livres décrivent souvent d'une manière peu conforme à la nature.

Son anatomie et sa physiologie sont positivement celles des Grecs anciens, réunies à la singulière physiologie des Grecs modernes, d'après laquelle on accordait aux divers organes une utilité particulière, même dans les cas accidentels et extraordinaires (1). Ali compte avec justesse neuf muscles de l'œil, six pour le globe lui-même, et trois pour les paupières (2). Il connaissait aussi la membrane caduque de Hunter, d'après Arétée (3). La comparaison de l'embryon avec les fruits des arbres, qu'il pousse très-loin, paraît tendre à justifier l'affreuse pratique de l'art des accouchemens, que les Arabes avaient introduite à l'exemple des Grecs (4). Du reste, Ali traite la séméiotique physiologique avec autant de détails que l'avaient déjà fait certains Grecs. Il indique, entre autres, les signes auxquels on peut distinguer les taches qui annoncent la lèpre, des taches ordinaires : il faut les frotter avec l'alchimille et le vinaigre; et si elles ne disparaissent pas après les frictions, on peut être certain qu'elles sont de nature lépreuse. Cette épreuve était fréquemment employée

(1) *Theor. lib. III. c. 24. f. 21. b.* où il dit que l'usage du péritoine est de faciliter le vomissement.
(2) *Theor. lib. IX. c. 13. f. 62. d.*
(3) *Ib. lib. III. c. 34. f. 22. d.*
(4) *Ib. f. 23. a.*

lorsqu'il s'agissait d'acheter des esclaves (1). Il développe avec clarté et précision l'influence que les vêtemens exercent sur la santé, et la manière d'agir des eaux minérales : il propose un moyen bizarre pour détruire les effets nuisibles des eaux d'un pays étranger, celui de porter avec soi un peu de la terre du pays natal, et de la mêler avec ces eaux, qu'on peut alors boire sans crainte (2). Sa théorie des maladies et de leurs symptômes repose toute entière sur l'hypothèse des forces du corps, c'est-à-dire, sur les affections des forces attractive, répulsive, et autres (3). Il établit des distinctions singulières entre les pouls, surtout lorsqu'il a égard à leur température : le traducteur donne à l'une de ces espèces le nom de *pulsus inclinus ;* ce pouls est élevé, plein et dur dans son milieu, petit et faible sur les deux côtés (4). Ali prétend avoir observé chez les enfans nouveau-nés, une urine noire dont la couleur tient à l'impureté du sang dont ils avaient été nourris (5). Il a remarqué que les jeunes gens deviennent ordinairement mélancoliques à l'approche de la puberté, observation dont la vérité est bien reconnue aujourd'hui (6). Diverses causes internes, surtout des spasmes, peuvent produire des luxations ; mais lui-même n'en a jamais rencontré de semblables chez l'homme (7). On lit avec intérêt ses observations sur la colique avec paralysie des extrémités (8) ; sur les calculs utérins, et sur l'obliquité de la matrice (9).

Quant aux principes pratiques d'Ali, son traité

(1) *Theor. lib. I. c.* 24. *f.* 8. *b.*
(2) *Ib. lib. V. c.* 34. *f.* 38. *b.* — *C.* 29. *f.* 37. *a.*
(3) *Lib. VI. c.* 26. *f.* 45. *a.*
(4) *Lib. VII. c.* 3. *f.* 47. *b.*
(5) *Ib. c.* 14. *f.* 52. *b.*
(6) *Lib. IX. c.* 7. *f.* 60. *d.*
(7) *Ib. c.* 8. *f.* 61. *b.*
(8) *Ib. c.* 27. *f.* 67. *b.*
(9) *Ib. c.* 39. *f.* 70. *c. d.*

de la diététique peut être considéré comme un chef-d'œuvre pour le temps où il vivait. Il donne avec une rare précision les règles auxquelles on doit soumettre le régime suivant les différences du climat, de la saison et de la constitution individuelle (1). Il ne consacre pas moins d'attention qu'Hippocrate aux habitudes contractées ; et son livre *de Speculatione consuetudinis* est digne d'être consulté même aujourd'hui (2). Il considère l'usage fréquent des vomitifs comme un préservatif contre beaucoup de maladies, et fait très-bien connaître les circonstances qui en contre-indiquent l'emploi (3). Il n'ignore pas l'utilité du sucre comme aliment chez les enfans nouvellement venus au monde ; et tous les Arabes, ainsi que plusieurs médecins modernes, pensent de même à cet égard (4). Sa matière médicale est traitée d'après les principes d'Aben-Guéfith ; et ses règles pour apprécier les vertus des médicamens ne diffèrent pas de celles qu'avait prescrites ce médecin (5). Il juge ces essais d'autant plus nécessaires, que chaque jour on découvre des remèdes inconnus aux anciens (6). Il examine avec la plus grande subtilité, et d'après les idées de Hhonain, les effets des purgatifs, qui agissent non pas en attirant les humeurs, mais en les modifiant et les expulsant (7). A l'égard du traitement des maladies en particulier, je me contenterai de dire qu'il s'écarte peu, ou même point, de Rhazès et de ses autres prédécesseurs. Il oppose aux fièvres intermittentes les antiphlogistiques et les laxatifs, et combat le cancer par les moyens propres à évacuer

(1) *Pract. lib. I. c. 2. f.* 80. *a.*
(2) *Ib. c.* 13. *f.* 83. *b.*
(3) *Ib. c.* 12. *f.* 83. *a.*
(4) *Ib. c.* 20. *f.* 88. *c.*
(5) *Lib. II. c.* 2. *f.* 94. *d.*
(6) *Ib. c.* 7. *f.* 95. *d.*
(7) *Ib. c.* 15. *f.* 105. *b. c.*

l'atrabile (1). Dans la petite vérole, il saigne dès le début de l'affection, ou bien applique des ventouses, et suit la même marche que Rhazès (2). Il se borne à peu près à faire prendre du sucre et du lait aux phthisiques (3). Dans l'hydropisie, il se dirige toujours d'après les causes éloignées, et pratique la ponction immédiatement au-dessous de l'ombilic (4). Il applique les caustiques dans les cas où les humeurs affluent en trop grande abondance vers la partie malade, et lorsque les médicamens ont été administrés sans fruit : il se sert également des caustiques pour guérir l'hydrocèle (5). Il pratique la taille d'après le procédé de Paul d'Egine (6), et opère la fistule à l'anus par l'incision, quand elle est complète ; mais il la respecte lorsqu'elle ne s'étend pas jusque dans le rectum (7).

Le même siècle produisit encore Alaëddin-Ali-Ebn-Abi'l-Haram-Alkarschi, dont il nous reste des commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate (8), et plusieurs autres ouvrages de médecine, tous manuscrits (9).

Après Aristote et Galien, on trouverait difficilement un homme qui ait régné plus long-temps et plus despotiquement dans l'empire des sciences que Al-Hussain-Abou-Ali-Ben-Abdallah-Ebn-Sina, surnommé *Scheikh-Reyes*, *prince des médecins*. On le connaît vulgairement sous le nom d'Avicenne. Comme son système a dominé généralement pendant près de six cents ans, il est indispensable d'in-

(1) *Lib. III. c.* 12. *f.* 109. *b.*
(2) *Lib. IV. c.* 1. *f.* 115. *a.*
(3) *Lib. VI. c.* 12. *f.* 137. *c.*
(4) *Lib. VII. c.* 36. *f.* 148. *c.* — *Lib. IX. c.* 41. *f.* 164. *b.*
(5) *Lib. IX. c.* 68. *f.* 166. *c.* — *C.* 79. *f.* 167. *a.*
(6) *Ib. c.* 46. *f.* 165. *a.*
(7) *Ib. c.* 60. *f.* 166. *a.*
(8) *Casiri*, *vol. I. p.* 235.
(9) *Uri*, *p.* 139. 146.

sister d'une manière particulière sur son histoire. Avicenne naquit à Bokhara, où son père s'était retiré sous l'émirat du calife Nuhh, l'un des fils du célèbre Almansor auquel Rhazès dédia son ouvrage. Son père, Ali, habitait auparavant Balkh, dans le Chorasan : il se rendit ensuite à Asschena, bourg de la Bucharie, et y séjourna jusqu'à l'époque où le jeune Avicenne eut atteint l'âge de quinze ans. Il n'épargna ni peines ni dépenses pour cultiver l'éducation de son fils; et celui-ci annonçait déjà des dispositions si extraordinaires, qu'il se vante d'avoir su tout l'Alcoran par cœur à dix ans. Ali lui donna pour précepteur Abou-Abdallah-Annatholi, qui lui enseigna la grammaire, la dialectique, la géométrie d'Euclide et l'astronomie de Ptolémée (1); mais le jeune Avicenne le quitta, parce qu'il ne put lui donner la solution d'un problème de logique, et s'attacha à un marchand qui lui apprit l'arithmétique et lui fit connaître les chiffres indiens (2). Ensuite il entreprit le voyage de Bagdad, où il étudia la philosophie sous le grand péripatéticien Abou-Nasr-Alfarabi, disciple de Mésué l'ancien (3). Il s'appliqua en même temps à la médecine, et le nestorien Abou-Sahel-Masichi fut son maître dans cet art (4). Il dit lui-même s'être appliqué avec une ardeur extraordinaire à l'étude des sciences. Pendant la nuit, il prenait d'abondantes boissons pour chasser le sommeil, et souvent il trouvait en songe la solution des problèmes qu'il n'avait pu résoudre étant éveillé.

(1) *Abulfed. vol. III. p.* 92. — *Barhebr. chron. Syr. p.* 231. 232. — *Abulfarag. p.* 350.

(2) *Barhebr. l. c.* — Les chiffres indiens devinrent par la suite, à quelques changemens près, ceux des Arabes. (*Erpen. grammat. arab. p.* 12. — *Golius ad Alfergan. element. astron. in-4o. L. B.* 166.. *p.* 11.)

(3) *Abulfarag. p.* 208. 316. — *Gabriel Sionita, de urb. et morib. orient. c.* 13. *apud. Ol. Cels. l. c. p.* 230.

(4) *Barhebr. p.* 205. — Abou-Sahel-Masichi avait écrit cent volumes. (*Assemani. vol. III. p.* 540.)

Lorsqu'il éprouvait de trop grandes difficultés à concevoir une chose, il priait Dieu de lui faire part de sa sagesse, et toujours ses prières étaient exaucées. La métaphysique d'Aristote fut le seul livre qu'il ne put comprendre : c'est pourquoi, après l'avoir relu quarante fois, il le rejeta plein de dépit contre lui-même (1). Il prétend avoir été médecin célèbre dès sa seizième année, et, en effet, à l'âge de dix-huit ans, il opéra sur le calife Nuhh (2) une cure brillante, qui le rendit tellement célèbre que Mohammed, calife du Chorasan, l'invita à se rendre auprès de lui; mais Avicenne préféra le séjour de Dschordschan, où il guérit le neveu du calif Kabus d'une maladie grave (3). Il revint ensuite à Ray, y fut nommé médecin du prince Magd-Oddaula, et composa une Encyclopédie (4). Quelque temps après, il fut élevé à Hamdan à la dignité de vizir; mais bientôt on le destitua de sa place, et on l'incarcéra, pour avoir favorisé une sédition. Pendant son séjour dans la prison, il écrivit un grand nombre d'ouvrages sur la médecine et la philosophie. On lui rendit enfin sa liberté et ses emplois. Mais après la mort de son protecteur Schems-Oddaula, craignant une nouvelle atteinte à sa liberté, il se réfugia chez un apothicaire, auprès duquel il demeura long-temps caché, et s'occupa de travaux littéraires. Ayant été enfin découvert, on le renferma dans le château de Berdawa, où il fut détenu quatre mois. Au bout de ce temps, il saisit une occasion favorable pour s'évader sous les habits d'un moine, et se rendit à Ispahan, où il vécut

(1) *Abulfarag. p.* 350.

(2) *Casiri, vol.* I. *p.* 269.

(3) *Abulfed. Abulfarag. l. c.* — Le moyen dont il se servit pour guérir le prince syrien, ressemblait beaucoup à celui qu'Erasistrate avait mis en usage. Avicenne le dit lui-même (*lib. III. fen.* 1. *tr.* 4. *p.* 316. *ed. Rom. arab. in-fol.* 1593. — *C.* 24. *p.* 494. *ed. Paulin.*)

(4) *Abulfed. Abulfarag. l. c.* — L'ouvrage porte le titre de *Kitab alhasil wa mahsoul.* (*Casiri, p.* 271.)

en grande considération à la cour du calife Ola-Oddaula (1). Cependant il n'atteignit pas un âge fort avancé, parce que le vin et les femmes avaient altéré sa constitution. Ayant été atteint d'une violente colique, il se fit administrer dans le même jour huit lavemens préparés avec le poivre-long (2). Ce remède énergique lui causa une excoriation des intestins, à laquelle se joignit bientôt l'épilepsie. Un voyage qu'il fit à Hamdan avec le calife, et l'usage du mithridate, auquel son domestique avait, par mégarde, ajouté une trop forte dose d'opium, contribuèrent encore à accélérer sa mort. A peine arrivé dans la ville, il y mourut, âgé de cinquante-huit ans, en 1036 (3).

Quoiqu'il y ait peu d'auteurs dont on ait dit autant de bien et autant de mal que d'Avicenne (4), on ne peut certainement nier qu'il était doué d'un esprit fort vaste, sans cependant avoir droit de prétendre à un génie extraordinaire. Au milieu du grand nombre de matériaux que lui avaient fournis ses prédécesseurs, il ne lui fut pas difficile de composer l'immense ouvrage auquel il donna le titre de *Canon* (5). Cet ouvrage, d'ailleurs, ne pouvait réussir

(1) *Abulfed. Abulfarag. l. c.*

(2) *Barhebr. p.* 233. Le remède s'appelle en syriaque *krefso*, que Kirsch a traduit par *petroselinum*; mais c'est évidemment le καρπήσιον ou le poivre long (*Salmas. homonym. hyl. iatr. p.* 111) : car le persil ne saurait corroder les intestins.

(3) *Abulfed. l. c.* — *Abulfarag. l. c.* — *Casiri. l. c.* — Comparez la vie d'Avicenne par Ebn-Dscholdschol-Dschordschani, traduite par Fardella. (Venise, 1595.)

(4) Scaliger prétendait qu'on ne pouvait aspirer au titre de médecin sans avoir médité Avicenne (*Scaligerian. prim. p.* 18). Léon dit, au contraire, qu'il fut *in medicinâ luscus, in philosophiâ cæcus.* (*De illustr. med. et philos. arab. p.* 270.) Manard (*epistol. IX.* 5.) et Freind (P. II. p. 40.) ne trouvent dans ses écrits aucune idée qui lui soit propre.

(5) Quelques littérateurs espagnols ont soutenu qu'Avicenne n'était pas l'auteur du Canon, et que ce livre avait été composé par trente philosophes et médecins (Garibais, dans P..... Essais sur l'Espagne, vol. I. p. 259). J'ignore sur quelle autorité est fondée cette opinion; je ne connais au moins aucun argument contre l'authenticité du *Canon*.

que dans les siècles de barbarie, et n'aurait joui d'aucun crédit à l'époque de la splendeur de la médecine grecque, ou chez des nations éclairées. Mais il était écrit au livre des destins, que le despotisme devait pendant deux siècles tyranniser la religion, la politique et les sciences. Ce fut aussi un pur hasard, et non un choix prémédité, qui mit le sceptre dans la main d'Avicenne plutôt que dans celle de tout autre écrivain. On se demande naturellement ce qui distingue le Canon des autres ouvrages de médecine écrits par les Arabes, et quelles furent les idées particulières d'un auteur qui, pendant plus de cinq siècles, sut réunir tous les suffrages. Nous devons avouer que le mérite d'un traité aussi complet sur l'art de guérir contribua beaucoup à lui assurer un empire exclusif dans toutes les écoles du moyen âge. Pendant ce triste période, les médecins voyaient toute innovation d'un mauvais œil. Accoutumés, dans leur croyance religieuse, à obéir aveuglément aux décisions infaillibles de l'Église et du successeur de saint Pierre, et à ne penser ou croire autre chose que ce que l'Église enseigne, il devait leur être fort agréable de pouvoir aussi, dans les sciences, s'en tenir aux décisions d'un homme qui, d'après l'opinion générale, ne passait pas moins pour infaillible. Avicenne dispensait de toute espèce de recherches, et dans le moyen âge on avait perdu jusqu'à l'habitude de penser. La science se bornait à posséder les connaissances recueillies par les anciens, et le Canon contenait positivement la majeure partie de tout ce qui avait été dit jusqu'alors par les médecins grecs et arabes. Comment, d'ailleurs, aurait-on pu étudier les sources elles-mêmes, puisque l'ignorance générale de la langue grecque en interdisait l'accès ou les hérissait de difficultés insurmontables? On fut donc contraint de se borner aux écrits d'Avicenne. Ajoutons

encore que l'ordre qui règne dans son ouvrage s'accordait parfaitement avec l'esprit scholastique du moyen âge, et mérite notre approbation. Le *Hhawi* de Rhazès est presque aussi complet; mais quelle confusion, quel défaut de méthode on y voit de toutes parts! Que de nombreuses contradictions on y rencontre, qui ne peuvent être imputées uniquement au traducteur! Combien, au contraire, Avicenne demeure toujours conséquent! Ali offre, il est vrai, les mêmes avantages; mais, encore une fois, le hasard voulut qu'Avicenne devînt l'idole des siècles suivans.

Quant à ce qui concerne les principes particuliers de cet écrivain, deux passages de ses œuvres nous font connaître sa manière de penser, ou, que l'on me permette cette expression, l'esprit de sa philosophie. Dans l'un, il dit que plusieurs médecins ont prétendu guérir l'ictère en faisant fixer des objets jaunes aux malades; que lui-même n'est pas disposé à révoquer le fait en doute comme certains philosophes, mais que cependant il ne prend pas sur lui de recommander ce moyen superstitieux, et d'autres analogues (1). Il manifeste encore plus clairement sa façon de penser dans un autre endroit où il compare le médecin avec le prêtre : autant le fakih, comme prêtre, emploie peu le raisonnement, autant le praticien, comme médecin, doit lui-même s'en abstenir; cependant on peut considérer le prêtre et le médecin comme philosophes, et, en cette qualité, ils ont la liberté de raisonner (2). Lui-même use alors du privilége des philosophes, et raisonne sur la nature du corps humain, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie; mais rarement, ou pour

(1) *Lib. III. fen.* 15. *tr.* 1. *p.* 483. — *C.* 6. *p.* 797. *ed. Fab. Paulin. in-fol. Venet.* 1595.
(2) *Lib. I. fen.* 1. *doctr. I. p.* 8. *ed. Paulin.*

mieux dire jamais, il ne vole de ses propres ailes : toujours il est influencé par Galien, Aétius ou Rhazès. Quand il s'écarte de Galien, c'est qu'il choisit un autre Grec pour guide ; et alors Aristote le dirige ordinairement.

C'est lui, à proprement parler, qui introduisit dans la médecine les quatre causes de l'école péripatéticienne, la matérielle, la formelle, l'agissante et la finale (1). Les causes matérielles résident dans les viscères, les esprits et les humeurs, mais seulement d'une manière éloignée dans ces dernières. Les agissantes sont les causes occasionelles qui se rapportent aux six choses non naturelles. Les formelles sont les forces et les complexions ; et les finales consistent dans les fonctions elles-mêmes des organes. Avicenne admit également les trois causes de maladies qui sont encore aujourd'hui les bases de l'étiologie. Il les appelait *antécédente*, *sabikéh*, *originaire*, *badyyéh*, et *arrivante* ou *jointe*, *wasilch* : elles répondent à celles que nous nommons prédisposantes, occasionelles et prochaines (2). Il multiplia les facultés du corps bien plus qu'on ne l'avait fait avant lui. Entre autres, il divisa les facultés naturelles en administrantes, *khadiméh*, et en administrées, *makhdouméh*. Ces dernières sont la faculté qui préside à la nutrition et opère l'accroissement, la puissance génératrice et la formelle (3). Les facultés administrantes nécessaires à la nutrition sont celles qui attirent, retiennent, modifient et expulsent : elles dépendent des quatre qualités élémentaires. Il les nomme administrantes parce qu'elles n'en supposent point d'autres, et qu'elles ont uniquement pour base les qualités premières du

(1) *Lib. I. p.* 7. — Il l'appelle *Asnad maddyyeh wassailyyeh wa souaryyeh, wa temâmyyeh.*

(2) *Lib. I. fen.* 2. *doctr.* 2. *c.* 1. *p.* 95.

(3) *Ib. doctr.* 6. *c.* 2. *p.* 71.

corps (1). Il divise également l'action de la faculté qui opère la nutrition en trois temps : pendant le premier, le sang se convertit en l'humeur qui doit fournir la nouvelle matière, *cambium*, *vis secretoria*, *asbadal*; dans le second, le fluide ainsi modifié se combine avec les parties qu'il doit nourrir et sur lesquelles il se dépose, *adhærentia*, *as-ilsâc*; pendant le troisième, enfin, la matière déposée s'assimile complètement aux solides qu'elle doit nourrir, *assimilantia*, *altechbyh*. Ces trois temps que l'on doit admettre dans la nutrition, et sans lesquels nos physiologistes modernes eux-mêmes ne pourraient concevoir la manière dont s'exécute cette fonction, furent érigés par les Arabes, d'après l'exemple d'Avicenne, en autant de facultés non susceptibles d'explication ultérieure. Le nombre des forces occultes et inexplicables devint ainsi prodigieux, surtout lorsqu'on y ajoute encore les neuf facultés animales.

Le médecin de Perse donne sur les humeurs du corps une théorie semblable à celle de Galien, avec cette seule différence qu'il divise d'une manière particulière les humeurs nutritives, qui ne sont pas, comme la bile, la pituite et l'atrabile, destinées à être expulsées. La première de ces humeurs est contenue dans les rameaux les plus déliés des veines qui se rendent aux parties simples et similaires. La seconde pénètre les parties sous la forme d'une rosée, et leur fournit le principe nutritif. La troisième est déjà un peu plus concentrée : elle a la complexion, mais non l'essence et toutes les qualités de la partie simple. La quatrième existe originairement dans ces parties, et provient de la semence (2). Cette distinction subtile et scholastique fut adoptée par la plupart

(1) *Ib.* c. 3. p. 72.
(2) *Lib.* 1. *fen.* 2. *doctr.* 4. c. 1. p. 20. — *Sada* signifie *stamen primum*, ou *fibra simplex*. Ce mot peut être pris ici dans les deux acceptions.

des médecins du moyen âge, qui la combinèrent avec les rêveries extravagantes de l'alchimie ; aussi attribua-t-on à la rosée, uniquement à cause de la similitude du nom, la vertu d'entretenir toujours le corps dans un état de jeunesse et de santé : on la regardait, en un mot, comme la véritable teinture. Avicenne divise les organes en passifs et actifs. Les premiers sont les organes des sensations ; et le cœur, que le médecin persan croit, d'après les idées d'Aristote, être dénué de toute énergie, occupe la première place parmi eux (1).

L'anatomie et l'histoire naturelle pouvaient moins que jamais faire des progrès sous le règne despotique d'Avicenne, puisque lui-même, s'il ne fut pas entièrement ignorant dans ces deux sciences, n'en eut au moins qu'une teinture très-superficielle. Cependant il place le siége de la vision dans le nerf optique, et non dans le cristallin, comme plusieurs Arabes l'avaient fait avant lui. Ses prédécesseurs avaient en grande partie adopté la théorie d'Aristote sur cette fonction ; mais il s'en éloigna, en ayant égard aux émanations lumineuses des objets visibles, et imitant ainsi plusieurs des philosophes qui vivaient avant Galien (2). Au contraire, il adopte l'hypothèse d'Aristote, et accorde trois ventricules au cœur, quoique, depuis long-temps, le médecin de Pergame eût réfuté cette erreur grossière (3). Dans tout ce qui a rapport à l'histoire naturelle, ainsi qu'à la description des végétaux et des animaux usités en médecine, il s'en tient exclusivement à ce qui avait été fait avant lui, et avoue naïvement n'avoir presque aucune connaissance en ce genre (4).

(1) *Lib. I. fen.* 2. *c.* 2. *p.* 30.
(2) *Lib. III. fen.* 3. *tr. I. c.* 2. *p.* 352.
(3) *Ib. fen.* 11. *tr.* 1. *c.* 1. *p.* 670.
(4) *Lib. IV. fen.* 6. *tr.* 4. *c.* 9. *p.* 501. *b.* (*ed. Jul. Palamed. in-fol. Venet.* 1562.)

Sa pathologie n'est pas moins riche que sa physiologie en subtilités outrées. C'est ainsi que, profitant des idées d'Archigènes, auxquelles il paraît avoir donné une extension encore plus grande, il compte quinze espèces de douleurs (1). La liaison intime qui existe entre la singulière théorie des qualités élémentaires et la pathologie des Arabes, ne saurait être mieux démontrée que par ce principe d'Avicenne : les fonctions du cerveau sont affaiblies et suspendues par le froid et l'humidité, et troublées par la chaleur et la sécheresse (2). Cependant le médecin persan ne reste pas toujours fidèle à cette assertion ; car, dans un autre endroit, il prétend que le froid contribue réellement à troubler les fonctions du cerveau (3). Dans une complexion humide il ne peut survenir aucune douleur, notamment aucune céphalalgie, si ce n'est lorsque les humeurs altèrent la température du corps (4). Il attribue une espèce de céphalalgie à des vers engendrés dans les ventricules du cerveau (5). Il s'écarte visiblement de Galien en faisant provenir les obstructions non-seulement de la viscosité et de la ténacité, mais encore de la surabondance des humeurs (6). La distinction qu'il établit entre l'inflammation de la tête et la frénésie, est très-subtile. Une espèce de frénésie qu'il nomme *sebâr*, et qu'il décrit comme une manie accompagnée d'inflammation de la tête, a été entièrement dénaturée par le traducteur, qui a lu *djennan* au lieu de *djonoun*, ce qui donne un sens entièrement différent, et a fait soupçonner Avicenne d'une superstition alors très-ordinaire parmi les chrétiens, mais dont il était fort

(1) *Lib. I. fen.* 2. *doctr.* 2. *c.* 20. *p.* 120. *ed. Paulin.*
(2) *Lib. III. fen.* 1. *tr.* 1. *c.* 5. *p.* 431.
(3) *Ib. c.* 6. *p.* 433.
(4) *Ib. tr.* 2. *c.* 1. *p.* 449.
(5) *Ib. c.* 3. *p.* 451.
(6) *Ib. c.* 5. *p.* 452.

éloigné (1). Il paraît avoir eu des idées bizarres sur les esprits vitaux, et, en général, sur les substances aériennes hypothétiques qui président aux sensations; car il croit que leur trouble ou leur altération peut produire la mélancolie. Une espèce de mélancolie qu'il appelle *marâky*, et dont il donne une description soignée, est le *morbus mirachialis* ou l'hypocondrie (2). « Quelques-uns, « dit-il, ont attribué diverses espèces de mélancolie « à l'influence des démons; mais je ne partage pas « leur avis (3). » On peut lire avec fruit son traité sur la mélancolie produite par un amour violent *olichk* (4). Il distingue deux espèces de vertige, *sadar* et *dawar*: la première est accompagnée d'une sensation pareille à celle qu'on éprouve en tournant sur soi-même; et la seconde, d'obscurcissement de la vue: le malade, dans cette dernière, se laisse également tomber (5). Galien avait prétendu que l'apoplexie est fort rarement produite par une véritable pléthore: Avicenne, au contraire, soutient que cette cause est très-fréquente, et l'expérience de tous les siècles a démontré qu'il a parfaitement raison (6). Il prétend que l'apoplexie n'est pas absolument incurable, même lorsque plusieurs signes mortels se trouvent réunis. Il assure même avoir vu diverses personnes, en apparence mortes, revenir cependant à la vie, et ajoute que par conséquent il est toujours bon de différer trois jours l'enterrement des apoplectiques. (7). On ne doit pas moins remarquer sa division de la pleurésie en inflammation de la plèvre,

(1) *Lib. III. tr.* 3. *c.* 6. *p.* 475. *Djonoun* signifie *folie*, et *djennan* *démon*.
(2) *Ib. tr.* 4. *c.* 18. *p.* 488.
(3) *Ib. p.* 489.
(4) *Ib. c.* 24. *p.* 494.
(5) *Ib. tr.* 5. *c.* 1. *p.* 495.
(6) *Ib. c.* 12. *p.* 509.
(7) *Lib. III. fen.* 1. *tr.* 5. *c.* 12. *p.* 509.

dzat aldjenb; des muscles intercostaux, *barsâma*, *pleurodyne*; et du médiastin, *al-hedjab alhadjez* ou *chauséh*, *mediastinitis*. Il décrit cette dernière avec autant de clarté qu'il était possible de le faire lorsque l'autopsie cadavérique n'avait pas donné la preuve incontestable de son existence réelle. Il soutient que la fièvre, dans cette inflammation, n'est jamais aussi intense qu'elle a coutume de l'être dans celle des autres viscères de la poitrine (1). On trouve indiquées dans son ouvrage différentes affections des organes génitaux qui ne se rencontrent pas dans les compilations de ses prédécesseurs, et que ce voluptueux Persan connaissait peut-être mieux qu'une foule d'autres médecins : telles sont la tendance qu'ont les matières excrémentitielles à s'échapper pendant l'acte vénérien, et la sodomie, *alabneth*, qu'il considère également comme une affection du corps (2). Ses observations sur la fièvre inflammatoire simple et continue, *hamyou'ldem*, que Galien avait méconnue parce qu'il croyait voir partout l'altération de la masse du sang et de la bile qui en résulte, ont été confirmées par les modernes, qui ont donné à cette maladie le nom de *synocha plethorica* (3). Il fait connaître sous le nom de fièvre syncopale, une espèce de fièvre intermittente compliquée, *hamyou alghachyyéh al khalathyyéh*, qu'il attribue à l'altération des humeurs ; et ses remarques sur cette fièvre s'accordent assez bien avec celles qui ont été faites de nos jours (4). Il assure avoir fréquemment observé des fièvres intermittentes dont les accès revenaient tous les cinq et six jours, maladies que Galien

(1) *Lib. III. fen.* 10. *tr.* 4. *c.* 1. *p.* 647.

(2) *Ib. fen.* 20. *tr.* 1. *c.* 40. 42. *p.* 913.

(3) *Lib. IV. fen.* 1. *tr.* 2. *c.* 43. *p.* 424. *Palamed.*

(4) *Ib. c.* 52. *p.* 426. *b.* — Comparez, *Torti therapeut. special. in-4°. Venet.* 1732. *lib. IV. c.* 2. *p.* 210.

croyait être extrêmement rares (1). Il décrit la scarlatine, qu'il appelle *alhomakéh*, et qu'il place entre la variole et la rougeole (2). Le pourpre lui était connu, car il le désigne clairement sous le nom persan de *khawersyyéh*. Cependant il paraît n'en avoir observé que la variété chronique (3). Il a également décrit le *spina ventosa*, dont Rhazès avait déjà fait mention (4). Les taches qui précèdent la lèpre et les diverses espèces de cette affection, n'avaient été rangées par personne, avant lui, dans un ordre systématique aussi sévère : il rapporte chaque espèce à l'une des quatre qualités élémentaires. Sa description du tic douloureux de la face est extrêmement importante, et meilleure que celles de ses prédécesseurs. Le signe principal, dit-il, est la douleur que le malade ressent dans les os de la face. Tous les auteurs, avant lui, avaient négligé ce symptôme ; d'où l'on peut conclure qu'ils avaient observé le spasme cynique plutôt que le véritable tic douloureux (5).

La matière médicale d'Avicenne est hérissée de difficultés trop insurmontables pour qu'on puisse espérer de s'en former une idée exacte. Le but que je me propose dans cet ouvrage, n'exige pas non plus que je m'attache à déterminer exactement tous les corps de la nature décrits dans le Canon, et à examiner les vertus qui leur sont attribuées. Le premier obstacle qu'on rencontre dans ce travail, est l'incertitude de la

(1) *Lib. IV. c. 67. p. 431. a.*
(2) *Ib. tr. 4. c. 6. p. 435.*
(3) *Ib. fen. 3. tr. 1. c. 8. p. 452. b.* — *Khaweres* signifie, en persan, *millet*.
(4) *Ib. fen. 4. tr. 4. c. 6. p. 477. a.* — *P. 101. ed. arab.* où cet accident porte le nom de *ryh alchewkéh*.
(5) *Lib. III. fen. 2. tr. 1. c. 15. p. 527. Paulin. p. 331. ed. arab.* La maladie s'appelle *lacwat*. Comparez, Pujol, sur le tic douloureux, p. 39. — Boehmer, dans *Blumenbach's medizinische* etc., c'est-à-dire Bibliothèque médicale. T. III. cah. 2. p. 315.

nomenclature, qui change presque entièrement d'un siècle à l'autre. Ainsi, par exemple, le *fudenedsch* de Sérapion diffère de celui d'Avicenne, qui paraît être l'*origanum majorana.* Je ne connais pas le *terendschebin* de Rhazès ; mais je sais que celui d'Avicenne est la dissolution de manne. Probablement Sérapion le jeune distingue le *cyclamen europœum* sous le nom de *bogur-marjam;* mais ce nom a-t-il la même signification dans Avicenne? Ajoutons encore que les médecins arabes et persans connaissaient fort peu l'histoire naturelle, et que par conséquent ils commettaient souvent des erreurs, dont Avicenne présente un plus grand nombre que tous les autres. Cet inconvénient oppose des obstacles invincibles à celui même qui possède les connaissances les plus étendues. C'est ainsi que notre médecin persan confond le *dolichos lablab* avec le *convolvulus scammonea*, et le *solanum lycopersicum*, *khakhenedsch*, avec le *physalis alkekengi*, *alkekendsch.* Il serait à désirer qu'un naturaliste, aussi bon observateur que Forskal ou Labillardière, entreprît de nouveaux voyages dans l'Orient ; car c'est l'unique moyen qui puisse nous faire connaître les plantes syriennes, égyptiennes et persanes décrites par les médecins arabes. Outre les difficultés dont je viens de parler, j'ai encore contre moi de ne pas connaître la langue persane, de sorte qu'il m'est impossible de donner aucun éclaircissement sur la matière médicale d'Avicenne. Qu'on me permette cependant quelques observations à cet égard.

Avicenne cite plusieurs espèces de camphre, qu'il nomme *kausuri*, *raidschi* (celui du commerce), *azâd* et *asfarakh*, *asperge*. En outre, il parle encore d'une variété bleue *alazrac*, qui est mêlée avec le bois, dont on la retire par sublimation. Le bois est spongieux, cassant, léger et blanc, et renferme quel-

quefois des parcelles de camphre (1). Il fait mention de trois espèces différentes de fer, le *saburkan*, le *barmahen* et le *fulad*. Ce dernier est évidemment l'acier: or, comme le plus pur se retire du *barmahen*, on peut présumer que ce dernier est le fer spathique (2). Quant au *saburkan*, qui ressemble aux mines de cuivre, peut-être est-ce le fer sulfuré. Avicenne rapporte beaucoup de choses merveilleuses et singulières d'une espèce d'argile qui peut servir d'aliment (3). Il prétend que l'ambre jaune est la gomme d'un arbre (4), et regarde le sublimé corrosif comme le plus violent de tous les poisons, comme un remède dont on ne doit faire usage qu'à l'extérieur (5). Il prescrit l'or, l'argent, plusieurs autres métaux et les pierres gemmes à l'intérieur, dans la vue de purifier la masse du sang (6). Il conseille les punaises, *aljesajes*, contre la fièvre quarte et l'hystérie (7). L'opium, assure-t-il, est froid au quatrième degré, dérange l'estomac, et cause la mort en étouffant la chaleur naturelle (8). Il attribue à la rhubarbe une nature froide, et ne s'accorde point avec Rhazès qui la croit de complexion chaude (9). Il range un nombre incroyable de remèdes parmi les cardiaques, sur lesquels il a écrit un long traité: ces moyens agissent en vivifiant les esprits vitaux (10). Du reste, Avicenne ne s'écarte presque point de ses

(1) *Lib. II. fen.* 2. *c.* 133. *p.* 291. *Paulin. p.* 189. *arab.*
(2) *Ib. c.* 251. *p.* 316. — *P.* 179. *ed. arab.* — Comparez, Hermann, dans *Crell's chemische* etc., c'est-à-dire, Annales de chimie, ann. 1789. cah. 1. p. 196.
(3) *Ib. c.* 418. *p.* 341. *c.* 422. *p.* 342. — *P.* 184. *ed. arab.*
(4) *Ib. c.* 371. *p.* 336.
(5) *Lib. II. fen.* 2. *c.* 47. *p.* 267.
(6) *Ib. c.* 65. *p.* 273. *c.* 78. *p.* 277.
(7) *Ib. c.* 276. *p.* 320.
(8) *Ib. c.* 526. *p.* 366.
(9) *Lib. III. fen.* 16. *tr.* 1. *c.* 4. *p.* 816. — *Rhaz. ad. Almans. lib. III. c.* 47. *f.* 16. *d.*
(10) *De medicin. cordial. tr.* 1. *c.* 9. *p.* 560. *Palamed.*

prédécesseurs sous le rapport des règles d'après lesquelles on peut juger l'effet des médicamens et de leurs préparations. C'est depuis son temps qu'on vit s'introduire dans les pharmacies l'usage inutile de dorer et d'argenter les pilules, coutume qui naquit de l'idée qu'on se formait des propriétés énergiques de l'or et de l'argent (1).

Quant à la partie pratique du Canon, j'ai déjà dit qu'Abou'l-Faradsch a parfaitement bien jugé l'ouvrage en le plaçant à cet égard dans un rang inférieur à celui du livre d'Ali (2). Je n'ai pu parvenir qu'avec la plus grande peine à y découvrir un très-petit nombre de principes propres à Avicenne; tout le reste est emprunté aux médecins grecs et à Rhazès. En défendant de faire usage d'aucun médicament pendant la grande chaleur et le grand froid, il suit, il est vrai, les principes d'Hippocrate; mais il leur donne beaucoup plus d'extension que ne l'avait fait le médecin de Cos (3). En outre, il insiste beaucoup sur les différences que le climat apporte dans les méthodes curatives. Les purgatifs des Grecs ne doivent point être employés en Perse, et, dans certaines contrées, les remèdes perdent l'efficacité dont ils jouissaient ailleurs: ainsi la scammonée est entièrement inactive dans la Bucharie (4). Il détermine autrement que ses prédécesseurs les indications de la saignée. Mésué, Rhazès et autres ne prescrivaient pas cette opération dès le début de la frénésie; mais Avicenne l'ordonne avant tous les autres moyens, toutefois avec les restrictions nécessaires (5). Du reste, il n'y a recours dans les inflammations que lorsque les premiers accidens de la crudité sont dissipés,

(1) *Canon. lib. V. summ.* 1. *tr.* 9. *p.* 544. *Palamed.*
(2) *Hist. dynast. p.* 326.
(3) *Can. lib.* I. *fen.* 4. *doctr.* 5. *c.* 5. *p.* 211. *Paulin.*
(4) *Ib. c.* 9. *p.* 214.
(5) *Lib. VIII. fen.* 1. *tr.* 3. *c.* 3. *p.* 473.

parce qu'il regarde la saignée comme une simple évacuation, et non comme un moyen propre à favoriser la coction (1). Au début de la maladie, il choisit les veines les plus éloignées pour déterminer la révulsion, et, quand elle est à un période plus avancé, il préfère les plus voisines, afin d'opérer la dérivation (2). Pour guérir la mélancolie, il recommande une machine *alardjoudjéh*, qui ne diffère point de nos balançoires (3). Les épileptiques doivent, suivant son opinion, manger deux fois plus à leur dîner qu'au souper; ce qui est contraire au sentiment de Galien et de Rhazès (4). Il traite par les délayans les convulsions dues à la sécheresse, que Galien avait déclarées incurables (5). Sa méthode contre le tétanos est très-convenable : il a recours aux huiles chaudes, au castoréum et à l'assafœtida (6). Dans la phthisie pulmonaire il conseille la saignée, puis le sucre et le lait (7). Son traitement de la dyssenterie mérite notre suffrage : il se sert des myrobolans, de la rhubarbe, de la gomme adragante et des œufs frais; mais, par la suite, il administre aussi les lavemens d'orpiment (8). Nous devons également applaudir à son opinion, qu'il ne faut pas opposer aux fièvres intermittentes des médicamens fortement dissolvans, comme Rhazès l'avait recommandé, et que des médicamens plus doux sont infiniment préférables (9).

Sa chirurgie n'est pas moins faible que sa médecine pratique. Un fait remarquable, c'est que les mé-

(1) *Lib. I. fen.* 4. *doctr.* 5. *c.* 20. *p.* 222.
(2) *Lib. III. fen.* 10. *tr.* 5. *c.* 1. *p.* 660.
(3) *Ib. fen.* 1. *tr.* 4. *c.* 17. *p.* 448. — La racine de ce mot est *radjradja*, *mouvoir çà et là.*
(4) *Ib. tr.* 5. *c.* 11. *p.* 507.
(5) *Ib. fen.* 2. *tr.* 1. *c.* 7. *p.* 521.
(6) *Ib. c.* 10. *p.* 527.
(7) *Ib. fen.* 10. *tr.* 5. *c.* 6. *p.* 667. — Comparez, *Raulin*, *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la phthisie. P. II. p. 35.
(8) *Ib. fen.* 16. *tr.* 2. *c.* 7. *p.* 823. — *P.* 499. *ed. arab.*
(9) *Lib. IV. fen.* 1. *tr.* 2. *c.* 38. *p.* 423. *a. Palam.*

decins arabes parlent fort souvent d'une maladie dans laquelle les yeux deviennent bleus, et proposent même des moyens pour rendre à ces organes leur couleur noire habituelle (1). Je pense que cet accident singulier ne peut être attribué qu'à la lèpre; car on ne l'observe plus aujourd'hui. Le traité d'Avicenne sur les maladies des paupières, et celui des hernies, sont fort bons, et pourraient même servir aujourd'hui (2). Il attribue la cataracte à l'épanchement dans l'œil d'une humeur provenant du cerveau : aussi ne lui donne-t-il pas d'autre nom que celui de *descensus aquœ*, *nesoul almâi.* Il distingue encore l'occlusion de la pupille, qui produit de même une espèce de cataracte. La dépression est la méthode qu'il recommande. Ce qui mérite surtout notre attention, c'est qu'il assure avoir vu plusieurs chirurgiens tenter de guérir la cataracte par l'extraction, mais il pense que ce procédé est fort dangereux (3). Dans les aphthes, *couldà*, il conseille les abstersifs et les caustiques (4). Il n'opère pas les hernies, même lorsqu'elles sont étranglées (5).

Vraisemblablement on doit ranger parmi les auteurs arabes du dixième siècle, Abdorrahman-Mohammed-Ebn-Ali-Ebn-Achmed-Al-Hanisi, dont la matière médicale a été traduite par Abraham Ecchellensis(6), et Harun, de Cordoue, fils d'Izhak, juif auquel la tolérance des Maures permit d'occuper une chaire de professeur dans l'école de Cordoue, et qui écrivit des commentaires sur Avicenne (7).

(1) *Lib. III. fen.* 3. *tr.* 2. *c.* 34. *p.* 551. *Palamed.*
(2) *Ib. tr.* 3. *c.* 1. *s. p.* 552. — *Fen.* 22. *tr.* 1. *c.* 5. *p.* 463.
(3) *Ib. fen.* 3. *tr.* 4. *c.* 18. *p.* 564. — *P.* 352. *ed. arab.*
(4) *Ib. fen.* 6. *tr.* 1. *c.* 23. *p.* 592.
(5) *Ib. fen.* 22. *tr.* 1. *c.* 5. *p.* 963. — C'est lui probablement qui fit le premier usage du cathéter flexible (*lib. III. fen.* 19. *tr.* 2. *c.* 9. *f.* 368. *a. Palamed.*

(6) *Habdarrahmani tract. triplex de proprietatibus ac virtutibus medicis animalium, plantarum et gemmarum. in-8°. Paris.* 1647.
(7) *Casiri, vol. I. p.* 286.

Izhak-Ben-Soleiman, auteur d'un des meilleurs ouvrages arabes sur la diététique, appartient également à ce siècle (1). Son livre est composé d'après le plan adopté par Aben-Guefith, et autres écrivains sur la diététique et la matière médicale ; mais il contient des détails beaucoup plus étendus sur les divers alimens et leurs propriétés particulières, que tous ceux des autres Arabes (2). Il détermine, d'après les qualités élémentaires, non-seulement la différence des viandes, mais encore celle des diverses parties de chaque animal (3). Le cerveau est de nature chaude ; mais il devient froid par l'action de l'air qui l'environne continuellement (4). Il vante la chair de porc comme un aliment très-sain (5). Les poissons de la mer de Toscane sont insalubres à cause de l'impureté des eaux, et du grand nombre de rivières qui se jettent dans cette mer (6). Il admet dans toute leur extension les principes d'Hippocrate sur l'influence des climats et de la nature des eaux de source (7). Le premier il donne une instruction conforme aux lois de la physique, sur l'art de préparer le pain (8). Il expose encore un grand nombre d'autres idées généralement utiles, et qui donnent à son livre une certaine valeur, même aujourd'hui (9).

Sérapion le jeune, dont nous possédons un ou-

(1) Il est déjà cité par Sérapion le jeune (*de simpl. c.* 50. *f.* 130. *a.*) ; et Gedaljah fixe l'époque de sa mort à l'année 940. — Comparez, *Bartolocci, bibl. rabbin. in-fol. Rom.* 1683. *P. III. p.* 924. — *Wolf, bibl. hebraic. in-4o. Hamb.* 1715. *vol. I. p.* 665.

(2) *Isaaci fil. Salomonis, liber de diætis universalibus et particularibus. ed. Posthii. in-8o. Basil.* 1570. — La traduction hébraïque porte le titre de *Saphèr Émésaroum.*

(3) *Ib. p.* 164. 196.

(4) *P.* 207.

(5) *P.* 502.

(6) *P.* 277.

(7) *P.* 562.

(8) *P.* 342.

(9) Il ne faut pas le confondre avec Izhak-Ben-Salomon, de Guadalaxara, qui a écrit sur les vertus des médicamens dans le quinzième siècle. (*Casiri. vol. I. p.* 295.)

vrage assez célèbre sur les médicamens, à vécu au moins après Aben-Guefith, puisqu'il le cite ; et si l'époque d'Izhak est bien déterminée, Sérapion, qui en parle, doit être placé à la fin du dixième siècle (1). Son traité de matière médicale est un recueil complet de tout ce que les médecins arabes et grecs avaient dit avant lui sur l'histoire naturelle et les vertus des médicamens. On y trouve en outre plusieurs idées neuves, ou mieux développées que par ses prédécesseurs. Telles sont, entre autres, les notices qu'il donne sur les myrobolans (2), les épinards (3) et la noix muscade (4). Le meilleur musc vient de la Tartarie, où les gazelles ne vivent que de nard, tandis qu'à la Chine elles mangent toutes sortes d'herbes (5). « L'ambre croît dans la mer comme les champignons « sur la terre. A la Chine, il y a des individus uni- « quement chargés de la pêche de cette substance. « Celui qui nage dans les eaux de la mer est avalé « par la baleine, dont il cause subitement la mort. « A l'ouverture du corps de cet animal, on trouve « le meilleur près de la colonne vertébrale, et le « plus mauvais dans l'estomac (6). » Cette opinion de Sérapion prouve combien peu on doit accorder de confiance à tout ce que les Arabes disent sur l'histoire naturelle. L'histoire de l'asphalte et de la montagne d'aimant fournit encore une preuve de leur crédulité et de leur ignorance (7). Le diamant se trouve dans le fleuve Mas, sur les frontières

(1) La citation de Assaharavius (*c.* 262. *f.* 161. *d.*) et de Constantin (l'Africain?) (*c.* 341. *f.* 177. *d.*) apporte une grande confusion dans cette chronologie; mais n'est-ce pas là une addition du traducteur qui en a fait plusieurs autres semblables? — Constantin l'Africain s'attribue l'ouvrage d'Izhak sur l'urine, *méraouth essithan.*

(2) *Serapion, de simpl. c.* 140. *f.* 142. *a.*

(3) *Ib. c.* 161. *f.* 145. *a.*

(4) *Ib. c.* 177. *f.* 147. *a.*

(5) *C.* 185. *f.* 148. *c.*

(6) *C.* 196. *f.* 150.

(7) *C.* 177. *f.* 147. *a.* — *C.* 394. *f.* 187. *d.*

du Khorasan ; et, depuis Alexandre, personne n'a osé entreprendre un voyage jusqu'à cette rivière (1). L'histoire naturelle du bézoard, *badzohr*, démontre aussi le penchant de l'auteur pour le merveilleux (2).

Je ne puis séparer de Sérapion Mésué le jeune, fils de Hamech, et natif de Maridin sur les bords de l'Euphrate. On dit qu'il était chrétien, disciple d'Avicenne, et qu'il vécut au Caire auprès du calife Alhaken (3). Ses ouvrages sur la matière médicale et la médecine pratique demeurèrent longtemps classiques dans les écoles chrétiennes; et au seizième siècle même, ils furent encore le sujet de nombreux commentaires (4). La théorie de la matière médicale que Mésué expose, diffère très-peu de celle de Galien. Ce médecin apprécie les vertus des médicamens d'après leurs qualités physiques, et même par le tact (5). A certains égards ses principes se rapprochent de ceux de Linnée, surtout pour ce qui concerne les signes tirés de la couleur des plantes (6). Il avoue qu'on ne doit pas trop se perdre en subtilités sur les propriétés de certains médicamens, et qu'il faut admettre une action immédiate de la nature pour en expliquer les effets (7). Son opinion que le lieu et le sol dans lequel croissent les plantes, exercent une influence marquée sur leurs vertus, est une vérité reconnue; mais celle que les végétaux se communiquent leurs propriétés par leur voisinage, est entièrement para-

(1) *C.* 391. *f.* 187. *b.*

(2) *C.* 396. *f.* 188. *a.*

(3) *Leo Afric. de philos. et medic. Arab. p.* 273. Il mourut en 1028. Avicenne est cité *p.* 194. *a.* — Comparez, *Assemani*, *vol. III. p.* 504.

(4) *Mesuæ opera, quæ exstant, omnia, ed. Marini. in-fol. Venet.* 1562.

( ) *Ib. p.* 6. *b.*

(6) *Ib. p.* 9. *b.*

(7) *P.* 3. *a.*

doxale (1). Mésué distingue les médicamens légèrement laxatifs, des véritables purgatifs (2). Il explique d'une manière tout-à-fait nouvelle comment ces derniers peuvent devenir des vomitifs (3). Ses dépuratifs sont le houblon, la capillaire, la rhubarbe, le petit-lait, la casse, la fumeterre et l'asphodèle (4). Il en admet de particuliers pour chaque viscère (5); il est le premier qui ait exposé fort au long les règles d'après lesquelles on doit se diriger pour corriger l'effet des médicamens. Les amers fortifient l'estomac, les sels accélèrent l'action des remèdes, les mucilagineux la tempèrent, les acides diminuent la chaleur et l'inflammation (6). Le bol d'Arménie, qui est par lui-même un violent émétique, devient un purgatif très-doux quand on l'édulcore (7). La rhubarbe, réduite en poudre fine, perd presque toutes ses propriétés purgatives (8). Mésué enseigne mieux que ses prédécesseurs la manière de préparer les extraits (9). Sa description de la sarcocolle, *penœa mucronata* (10), et celle de la *viola canina* (11), sont remarquables. La manne tombe du ciel sous la forme de rosée (12). Son *adianthum album* est notre *adianthum capillus* (13), et son turbith, une thapsie, et non un *convolvulus* (14). La partie pratique de son ouvrage ne contient qu'un recueil de recettes contre chaque affection, sans avoir égard aux causes qui les

(1) *P.* 10. *c.* 11. *a.*
(2) *P.* 13. *a.*
(3) *P.* 13. *c. d.*
(4) *P.* 16. *b.*
(5) *P.* 17. *a.*
(6) *P.* 22. *c.*
(7) *P.* 26. *c.*
(8) *P.* 27. *d.*
(9) *P.* 49. *c.*
(10) *P.* 70. *b.*
(11) *P.* 55. *d.*
(12) *P.* 53. *a.*
(13) *P.* 62. *b.*
(14) *P.* 67. *b.*

ont déterminées. Le traitement du catarrhe est seul digne de fixer l'attention, parce qu'il ressemble beaucoup à celui que Mudge a proposé (1). Dans le tic douloureux de la face, il conseille un vésicatoire sur l'endroit de la colonne vertébrale d'où il prétend que le nerf facial prend son origine (2). Cet exemple unique suffit pour démontrer combien ses connaissances étaient imparfaites en anatomie.

Le onzième siècle a vu naître Jahiah-Ben-Dschesla, médecin chrétien de Bagdad, qui embrassa le mahométisme pour apprendre la dialectique sous Abou-Ali-Ben-Walid. Il écrivit ensuite contre les chrétiens et les juifs. On a de lui un ouvrage intitulé *Minhadj*, et un autre dont le titre est *Takvim Alabdân*, *tacwim-al-abdan* (3). Ce dernier est une encyclopédie médicale réduite en tableau. Un juif en donna la traduction, qu'il dédia au roi de Sicile Charles d'Anjou, frère de saint Louis. De là vint la fable que le fils de Dschesla avait été médecin de Charles (4).

Dans le douzième siècle vivait un médecin espagnol, appelé Khalaf-Ebn-Abbas-Abu'l-Kasem, né à Zahera près de Cordoue, et plus connu sous les noms d'Albucasis, d'Abulcasis, ou d'Alzaharavius (5). Casiri a rassemblé des témoignages irrécusables, qui constatent qu'il mourut en 1122; et Freind donne

(1) *P.* 192. e.

(2) *P.* 191.

(3) *Tacuin sanitatis, in-fol. Argent.* 1533. — Le Tacuin d'Elluchasem est différent. — Comparez, *Abulfed. vol. III. p.* 324. — *Abulfarag. chron. Syr. p.* 283. *hist. dyn. p.* 365. — *Casiri. vol. I. p.* 297. — *Assemani. vol. III. p.* 548. — *Uri*, *p.* 133. — Il mourut en 1095.

(4) *Reiske ad Abulfed. vol. III. p.* 713.

(5) On a regardé ce médecin comme un Oriental; mais on ne saurait récuser le témoignage de Casiri (*vol. II. p.* 136), qui assure qu'Albucasis était espagnol. Zahera, sa patrie, était à cinq mille pas de Cordoue. (*Edrisi, Geograph. Nubiens. ed. Gabr. Sionit. et Johann. Hesron. in-4o. Paris.* 1619. *Clim. IV. P. I. p.* 166.)

une preuve frappante de son peu de connaissances en histoire, quand il prétend que cet Arabe a dû vivre beaucoup plus tôt, parce qu'il parle des flèches turques (1). Le médecin anglais pense que les Turcs n'étaient point connus avant le douzième siècle. Cependant les historiens de Byzance parlent de cette nation depuis le milieu du sixième, époque où ils chassèrent les Avares, et envoyèrent une ambassade à la cour de Constantinople (2).

Albucasis écrivit sur les opérations de chirurgie un ouvrage célèbre, qui est un des monumens les plus précieux du siècle. La raison qui l'y détermina, fut l'abandon total dans lequel la chirurgie languissait chez les Espagnols, ainsi que le témoigne aussi Avenzoar. Il attribue cette négligence des opérations chirurgicales à l'ignorance des médecins de l'Espagne en anatomie, impéritie dont il rapporte plusieurs preuves (3). Il se prononce ouvertement contre ceux qui entreprennent une opération sans avoir aucune connaissance anatomique, et sans recourir aux précautions nécessaires; circonspection indispensable surtout lorsqu'on applique les caustiques, et qu'on emploie les instrumens de chirurgie. Il érige en règle générale de n'avoir recours aux caustiques que chez les sujets d'une constitution sèche et chaude (4). Il combat aussi les préjugés de ceux qui accordent la préférence à certains métaux pour fabriquer les instrumens propres à cautériser. Le fer, dit-il, loin d'être inférieur à l'or et à l'argent,

(1) Histoire de la médecine. P. II. p. 68. 69. — Gaddesden (*ros. angl. f.* 57. *a.*) et Lanfranc (*chirurg. magna doctr. 1. tr.* 3. *c.* 6. *f.* 226. *a.*) sont les premiers qui le citent.

(2) *Menander Protect. in Constantin. Porphyr. excerpt. ex legation. p.* 106—110.

(3) *Albucasis, de chirurg. ed. arab. et lat. Channing. in-4°. Oxon.* 1778. *vol. I. prol. p.* 2. 4.

(4) *Ib. p.* 8.

est au contraire le métal le plus convenable pour les opérations de chirurgie (1).

Cet ouvrage nous apprend que jamais l'usage des caustiques ne fut plus généralement répandu qu'au temps d'Albucasis. Il n'est presque pas d'affection locale contre laquelle le médecin espagnol ne conseille avec quelques restrictions l'application du feu. Dans le tic douloureux de la face, il cautérise les commissures des lèvres, ou le derrière des tempes ; ce qui prouve qu'il ne connaissait pas la distribution des nerfs de la cinquième paire (2). Dans la cataracte il cherche également à dériver vers d'autres parties les humeurs nuisibles qui se portent aux yeux, en appliquant le feu sur la tête (3). Il cautérisait les environs de l'articulation dans les luxations spontanées. L'instrument dont il se servait pour appliquer le feu à l'articulation coxo-fémorale, est épouvantable (4). Dans la lèpre noueuse, *djoudzam*, il ne connaissait pas de meilleur moyen que l'usage fréquent des caustiques (5). Il brûlait les ulcères cancéreux non point dans leur milieu, mais toujours à la circonférence (6). Outre ces instructions sur l'utilité des caustiques, on trouve encore dans son livre quelques observations rares sur l'usage des appareils chirurgicaux. Les hémorragies produites par les plaies des artères peuvent être suspendues de quatre manières différentes, par la cautérisation, la division complète du vaisseau, la ligature ou l'application des styptiques (7). Albucasis ne rencontra l'hydrocéphale que chez les enfans, et toujours la maladie se termina par la

(1) *P.* 12.
(2) *S.* 7. *p.* 24.
(3) *S.* 12. *p.* 32.
(4) *S.* 40. 41. *p.* 74—80. — Comparez, *K. Sprengel's Apologie* etc. c'est-à-dire, Apologie d'Hippocrate, P. II. p. 136.
(5) *S.* 47. *p.* 94.
(6) *S.* 50. *p.* 96.
(7) *S.* 56. *p.* 104.

mort (1). Il décrit fort au long les tumeurs cystiques des paupières, la manière dont on doit les extirper, le procédé qui convient dans le prolapsus de ces voiles mobiles (2), et l'opération de la fistule lacrymale, pour laquelle il emploie un instrument singulier, dont la pointe est garnie d'une petite roue (3). Il fait aussi mention d'une aiguille à cataracte particulière, usitée parmi les chirurgiens de l'Irak. Cette aiguille est creuse, et l'on s'en sert pour aspirer, je ne sais comment, la cataracte (4). Il enseigne la manière d'affermir les dents avec un fil d'or, lorsqu'elles sont ébranlées (5). La bronchotomie passe à ses yeux pour une opération inutile, lorsque l'angine se propage jusqu'aux ramifications de la trachée-artère: quand on la pratique, il faut non pas inciser les cartilages, mais fendre seulement la membrane qui les unit (6). Pour démontrer le peu de danger que cette opération entraîne, il rapporte l'observation d'une jeune fille qui s'était coupé le cou, et qu'on parvint cependant à guérir (7). Il décrit très-bien la manière d'extirper les mamelles trop volumineuses de l'homme, et d'enlever le prépuce (8). Son procédé pour la taille ressemble à celui de Paul d'Egine. Il indique le premier la marche qu'on doit suivre pour délivrer les femmes d'un calcul vésical; mais cette opération ne peut être pratiquée que par les sages-femmes, le chirurgien ne devant jamais se permettre d'attenter à la pudeur du sexe (9). La différence qu'il établit entre les hernies humorales, est

(1) *Lib. II. s.* 1. *p.* 112.
(2) *Ib. s.* 10. *p.* 138. 142.
(3) *S.* 19. *p.* 162.
(4) *S.* 23. *p.* 172.
(5) *S.* 33. *p.* 194.
(6) *S.* 43. *p.* 226.
(7) *Ib. p.* 228.
(8) *S.* 47. *p.* 248. *s.* 57. *p.* 272.
(9) *S.* 60. *p.* 284. *s.* 61. *p.* 290.

basée sur celle des membranes dans lesquelles la maladie a son siége (1).

L'art des accouchemens devait être alors dans un bien triste état, si nous en jugeons par ce que dit Albucasis. La nécessité de retourner l'enfant lorsqu'il affecte une mauvaise position, lui était connue ; mais il y procède d'une manière si grossière, et, quand on ne peut réussir, il conseille si sérieusement d'arracher le fœtus par lambeaux, qu'on s'aperçoit sans peine combien l'existence du nouvel être était peu importante aux yeux des chirurgiens de ces temps barbares (2). Le médecin espagnol cite un cas remarquable de grossesse extra-utérine, dans lequel les lambeaux du corps de l'enfant sortirent enfin par une fistule qui s'établit aux parois du bas-ventre (3). Il pratiqua plusieurs fois la gastroraphie avec succès, même dans les plaies des intestins (4). Il conseille une très-bonne méthode pour le traitement de la carie, à laquelle on ne peut opposer que la séparation de la portion malade de l'os (5). Très-circonspect en général à l'égard des amputations, il refusa d'en pratiquer une chez un homme qui la réclamait avec instance, parce qu'elle ne lui parut pas indiquée (6). Son traitement du panaris est fort rationnel (7). On lit avec intérêt l'observation d'un érysipèle volant qui a beaucoup d'analogie avec l'érysipèle épidémique observé par les modernes, ou avec celui dont sont affectés quelquefois ceux qui ont mangé du chien de mer ou des moules (8).

(1) *S.* 62. *p.* 292.
(2) *S.* 75. *p.* 326.
(3) *S.* 76. *p.* 338.
(4) *S.* 85. *p.* 380. 386.
(5) *S.* 86. *p.* 402.
(6) *S.* 87. *p.* 420.
(7) *S.* 89. *p.* 428.
(8) *S.* 93. *p.* 444. Il nomme la maladie, *nar alnaser.* — Comparez, Mézeray, Abrégé chronologique de l'histoire de France. in-4°. Paris, 1690. vol. I. p. 427. A. 1090. — Cette épidémie survint au temps d'Albucasis. — *Behrens, de affection. à comest. mytul. p.* 598. *Opp. Werlhoff.* — Sauvages, nosologie méthodique, in-4°. Amst. 1768. vol. I. p. 451.

Son traitement des fractures est tel qu'on doit l'attendre d'un siècle aussi peu éclairé : Albucasis emploie de cruelles extensions et contre-extensions, et d'horribles machines pour opérer la coaptation des fragmens des os, et favoriser la formation du cal (1).

Freind a très-bien prouvé que ce livre ne forme qu'une partie du grand ouvrage pratique attribué communément à Alzaharavius, qu'on croit être un personnage différent d'Albucasis (2). Ce dernier ouvrage ne contient presque rien de nouveau; et ce n'est, à proprement parler, qu'un extrait du Hhawi (3).

Parmi tous les médecins arabes dont j'ai parlé jusqu'à présent, aucun n'a le mérite de l'originalité et d'un excellent esprit observateur, plus que Abdel-Malek-Abou-Merwan-Ebn-Zohr, plus connu sous le nom d'Avenzoar, et natif de Séville dans l'Andalousie. La liberté plus grande dont jouissaient les Sarrasins d'Espagne, et le climat heureux du midi de cette péninsule, furent peut-être les principales causes qui contribuèrent à les distinguer aussi éminemment. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Avenzoar et Averrhoës furent, de tous les savans arabes, les seuls qui se distinguèrent par leurs idées philosophiques, et qui ne s'astreignirent pas servilement aux idées de leurs prédécesseurs. Le premier fut employé au service d'Abraham-Ben-Jussuf-Ebn-Attassin, calife de Maroc, et d'Ali, gouverneur de Cordoue (4). Ce dernier

(1) *Lib. III. s. 1. p.* 526. — Je remarque, en passant, qu'il est fait mention du feu grégeois (*lib. II. s.* 59. *p.* 280). L'auteur parle de tuyaux, usités dans les combats sur mer, et d'où sortait une naphte enflammée.

(2) *P. II. p.* 66.

(3) *Libri theorici nec non practici Alzaharavii. in-fol. Aug. Vind.* 1519.

(4) On lit le passage suivant dans la préface : *Conservet Deus honorem et nobilitatem domini mei* Miramamolini. Je regarde ce mot comme une corruption de *Emir-Elmouménym*, *prince des croyans*, titre ordinaire des califes d'Occident. Averrhoës le donne également au calife de Marco. Freind, qui à cet égard suit Symphor, Campegius, et Bayle, n'avaient pas la moindre connaissance de la langue arabe,

le priva long-temps de l'usage de sa liberté. Plusieurs remarques très-intéressantes assurent à son livre, qui porte le titre de *Taïsyr*, une place honorable parmi les ouvrages pratiques des anciens. Avenzoar distingue avec beaucoup d'exactitude les laxatifs des purgatifs, dont il rejette presque absolument l'emploi (1). Ses principes diffèrent très-souvent de ceux de Galien. En effet, le médecin de Pergame n'attribuait la paralysie qu'à la température froide; mais celui de Séville lui donne aussi pour causes les autres qualités élémentaires, et assure même qu'elle peut se déclarer à une température moyenne. Je vois dans cette assertion une preuve qu'il avait, à certains égards, secoué le joug de l'ancien système (2). Il entreprenait de guérir l'amaurose, quoique Galien l'eût déclarée incurable (3). Parmi les observations qu'il rapporte, on remarque celle fort singulière d'une mélancolie produite par l'usage d'eaux corrompues (4). Il accorde la sensibilité aux os et aux dents, contre l'opinion de Galien, et pense qu'elle y est seulement moins développée que dans les autres parties (5). Ses idées sur la cause qui conserve la vie et le mélange régulier des humeurs, malgré leur tendance à la putréfaction, sont d'autant plus remarquables, qu'à cet égard il semble avoir tracé la route à l'immortel Stahl (6). Il

puisqu'ils regardent ce terme comme désignant ou le calife, ou une charge de sa cour. Rigord (*vit. Philipp. Aug. in du Cange script. hist. Franc. vol. V. p.* 38) le définit ainsi : *Hemirmomelin*, id est *rex credentium.* — Comparez, sur Avenzoar, Léon, *l. c. p.* 279. — *Aut. bibl. vet. Hispan. vol. II. p.* 232. — *Casiri. vol. II. p.* 132. — Il mourut en 1179.

(1) *Abenzoar. theisir. ed. Surian. in-fol. Venet.* 1496. *lib. I. tr.* 4. *c.* 18. *f.* 7. *c.* — Ce livre fut traduit en hébreu par le juif Jacob, et en latin, dans l'année 1281, par Paravicini, médecin de Venise. (*Wood. antiquit. Oxon. lib. I. p.* 122.)

(2) *Ib. tr. X. c.* 2. *f.* 13. *c.*

(3) *Ib. tr. VIII. c.* 22. *f.* 8. *a.*

(4) *Ib. tr. IX. c.* 9. *f.* 10. *d.*

(5) *Ib. c.* 19. *f.* 13. *a.* — *Tr. X. c.* 11. *f.* 15. *a.*

(6) *Ib. tr. IX. c.* 19. *f.* 13. *b.*

combat vivement l'opinion de la supériorité de certains viscères sur les autres, et ne veut accorder le premier rang ni au cœur ni au cerveau ; car tout est lié dans le corps, et il existe surtout une connexion intime entre ces deux organes (1). Il rapporte une cure remarquable de phthisie opérée par son grand-père à l'aide du seul sucre de rose (2). L'usage du bézoard guérit un connétable du calife de Séville d'une jaunisse, suite d'un empoisonnement (3). La phthisie produite par l'ulcération de l'estomac, est décrite dans son ouvrage comme une maladie nouvelle (4). Son observation d'une maladie provoquée par une excroissance de l'estomac, est fort intéressante (5). Il fait des remarques d'une grande importance sur l'inflammation du médiastin, dont lui-même avait été atteint (6). Nous sommes incertains s'il a réellement vu le siége de la maladie, ou s'il suppose seulement qu'elle réside dans la cloison des poumons. Je considère comme non moins hypothétique son idée sur la luxation des vertèbres cervicales, qu'il prétend être déterminée par une cause épidémique (7) ; mais on ne saurait trop apprécier ses observations sur l'inflammation du péricarde (8), et sur une angine produite par la paralysie de l'œsophage (9). Pour guérir cette dernière, il propose des gargarismes avec le lait, et des injections de ce même liquide faites avec une longue canule. On lit encore avec plaisir ses remarques sur une aphonie causée par l'engorgement squirrheux de la langue (10), et sur le peu de danger

(1) *Ib. tr. XI. c. 2. f. 17. b.*
(2) *Ib. f. 17. d.*
(3) *Ib. tr. XIII. c. 6. f. 20. c.*
(4) *Ib. tr. XV. c. 1. f. 21. a.*
(5) *Ib. c. 3. f. 21. c.*
(6) *Ib. tr. XVI. c. 6. f. 24. a.*
(7) *Ib. lib. III. tr. III. c. 3. f. 39. b.*
(8) *Ib. lib. I. tr. XII. c. 7. f. 19. b.*
(9) *Ib. tr. X. c. 18. f. 16. b.*
(10) *Lib. II. tr. II. c. 2. f. 25. d.*

qu'entraîne la perte totale de la matrice par la suppuration de ce viscère (1). Il a des idées très-justes de l'influence que l'air des marécages exerce sur la santé (2). Du reste, il était partisan zélé de l'usage généralement répandu parmi les médecins arabes, d'ouvrir la veine du côté opposé à la maladie dans les inflammations (3). On cite comme un fait remarquable qu'il a saigné son fils, âgé de trois ans, avec un plein succès (4).

Les détails dans lesquels je viens d'entrer font voir qu'Avenzoar a bien moins enrichi la théorie que la pratique de la médecine. En effet, contre l'usage de ses compatriotes, il était ennemi déclaré des sophismes et des subtilités de la dialectique. Imitant la conduite de son père, il ne choisissait d'autre guide que l'expérience (5); mais, dans les cas douteux, il avait souvent recours à l'oracle du temps, au médecin de Pergame (6). Il n'était pas tout-à-fait exempt de préjugés, et sa pratique se rapprochait quelquefois de l'empirisme (7). Son verbiage ridicule prouve d'ailleurs, suivant moi, qu'il a écrit le *Taïsyr* dans un âge fort avancé. En recommandant la diète lactée aux phthisiques, il prétend que les Sarrasins ne peuvent point faire usage du lait d'ânesse. Or, comme Avicenne le recommande sans scrupule, il paraît que ce dernier était d'une secte à laquelle il était permis d'employer le lait de cet animal (8).

L'ouvrage d'Avenzoar contient aussi quelques articles importans pour l'histoire de la chirurgie. L'au-

(1) *Lib. II. tr. V. c.* 4. *f.* 30. *b.*
(2) *Lib. III. tr. III. c.* 2. *f.* 39. *a.*
(3) *Lib. I. tr. XVI. c.* 3. *l.* 23. *b.*
(4) *Averrhois colliget. ed. Surian. in-fol. Venet.* 1496. *lib. VII. c.* 3. *f.* 97. *d.*
(5) *Abenzoar. Theisir. lib. II. tr. VI. c.* 5. *f.* 31. *c.*
(6) *Ib. tr. I. c.* 2. *f.* 25. *a.*
(7) *Lib. I. tr. I. c.* 1. *f.* 2. *c.* — *Lib. II. tr. II. c.* 3. *f.* 28. *b.*
(8) *Lib. III. tr. I. c.* 12. *f.* 37. *c.* — *Freind. P. II. p.* 50.

teur assure avoir préparé lui-même des médicamens, et pratiqué les opérations chirurgicales, quoique les médecins y attachassent une sorte de honte, mais s'être abstenu de la lithotomie, parce qu'elle est déshonorante (1). Ce passage, et quelques autres semblables, nous apprennent qu'alors il existait une classe distincte de chirurgiens qui se livraient exclusivement les uns à la taille, et les autres au traitement des maladies des yeux. Ailleurs, Avenzoar se plaint de ce qu'il n'existe pas de chirurgien assez habile pour bien appliquer le trépan (2). Il employait la compression et les astringens dans la fistule lacrymale (3), considérait la cataracte comme une humeur coagulée, produite par les vapeurs qui s'élèvent de l'estomac, et il rejetait la méthode de l'extraction (4). Il blâme les chirurgiens de chercher à guérir l'aliénation mentale par l'application du feu (5). Lui-même pratiqua heureusement la bronchotomie sur une chèvre, mais avertit tous ceux qui ne possèdent pas bien l'anatomie, de ne point l'entreprendre (6). Ayant une fois rencontré la rupture du péritoine livrant passage aux intestins, il la guérit en faisant observer pendant long-temps un parfait repos au malade (7). Dans les calculs de la vessie, entre autres moyens internes, il recommande surtout l'huile de dattes, *oleum alquiscemi*, qui a la propriété de résoudre promptement les engorgemens squirrheux (8). On pensait alors que l'aimant, appliqué à l'extérieur,

(1) *Lib. II. tr. VI. c.* 1. *f.* 30. *d.*

(2) *Lib. I. tr. II. f.* 4. *a.*

(3) *Ib. tr. IV. c.* 10. *f.* 6. *c.*

(4) *Ib. c.* 18. 19. *f.* 7. *c.*

(5) *Ib. tr. IX. c.* 17. *f.* 12. *b.*

(6) *Ib. tr. X. c.* 10. *f.* 14. *b. c.* 14. *f.* 15. *d.*

(7) *Ib. tr. XIV. c.* 1. *f.* 20. *d.*

(8) *Lib. II. tr. III. c.* 7. *f.* 27. *b.* — *Alquiscemi* est sans doute *alcacham, la datte.*

jouit d'une grande efficacité contre les exostoses; mais il avoue n'avoir fait aucun essai à cet égard (1).

Mohammed-Abou'l-Walid-Ebn-Achmed-Ebn-Roschd, ou Averrhoës, mérite une place plus distinguée dans l'histoire de la philosophie que dans celle de la médecine, où il ne forme en effet point époque. Cordoue fut sa patrie. Son père était grand justicier et grand-prêtre de l'Andalousie. Dans sa jeunesse, il étudia la jurisprudence et la théologie, et suivit, dans cette dernière science, les principes orthodoxes des aschariens. Avenzoar lui enseigna les premiers élémens de la médecine, qu'il pratiqua ensuite avec un grand succès. Après la mort de son père, le calife Almansor lui conféra toutes les dignités dont il avait été revêtu. Il fit à Cordoue des cours publics de philosophie, de jurisprudence et de médecine; mais ayant professé des sentimens trop libres, et attaqué même la personne du calife dans ses écrits, il fut condamné à ne plus avoir de commerce qu'avec les juifs. Quelque temps après il se rendit à Fez, sans doute pour implorer la clémence du souverain; mais on l'arrêta dans cette ville, et on l'obligea de faire amende honorable devant la porte de la mosquée. Ensuite il fut réintégré dans ses emplois, et mourut à Maroc en 1217 (2). On n'exigera pas que j'entre ici dans le détail de ses opinions philosophiques et de ses hérésies théologiques. Tout ce que je me permettrai de dire, c'est qu'Averrhoës étudia principalement Aristote et ses commentateurs modernes, tels qu'Ammonius, Thémistius, etc.; mais on peut lui reprocher d'avoir souvent mal com-

(1) *Abenzoar. theisir. lib. II. tr. VI. c. 5. f. 31. b.*

(2) Comparez, sur Averrhoës, Bayle, dictionn. vol. I. p. 382. art. Averr. — *Leo Afric. p. 284.* — *Bartolocci, vol. I. p. 12.* — *Casiri, vol. I. p. 185.* — Il naquit en 1149 (*Petr. Apon. diss. IX. f. 13. a.*)

pris le philosophe de Stagyre, et de lui avoir attribué des idées tout-à-fait étrangères, sur la foi de ces commentateurs attachés à la doctrine des nouveaux platoniciens (1); d'où il est aisé de voir pourquoi sa théorie a beaucoup d'analogie avec le panthéisme des anciens Grecs, qu'on a renouvelé souvent sous des formes différentes. Ce système, joint à quelques doutes très-modestes sur les religions positives, forma tout le crime d'Averrhoës; mais les chrétiens orthodoxes crurent qu'il était de leur devoir de dépeindre le pyrrhonien étranger sous des couleurs odieuses, et de lui attribuer des actions criminelles et des discours blasphématoires. Le sceptique Bayle entassa ensuite sans critique toutes ces calomnies dans son dictionnaire.

Averrhoës, en médecine comme en philosophie, tenait plus au système arabisé d'Aristote qu'à celui de Galien. Partout où les deux Grecs se trouvent en contradiction, on peut être certain de voir l'Espagnol marcher sur les traces du philosophe de Stagyre. Nous avons encore de lui, sur la comparaison des principes de Galien et d'Aristote, un petit traité dans lequel il cherche, avec modestie et modération toutefois, à ébranler les fondemens du système galénique, pour rétablir à sa place celui des anciens péripatéticiens. En effet, Aristote avait regardé le cœur comme l'origine de tout le système vasculaire et le siége des sensations. Plus tard on imita Platon, et on partagea les fonctions entre les trois principaux organes du corps. Le cœur devint l'origine des artères, et l'organe distributeur du pneuma; le foie, la source des veines et de la nutrition opérée par elles; et le cerveau, le siége principal des sensa-

(1) *Lud. Vives de causs. corrupt. art. lib. V. p.* 167. — Rapin, Réflexions sur la philosophie, n. 15. p. 340.

tions. Averrhoës tenta d'asseoir la doctrine d'Aristote sur de nouvelles bases plus solides (1).

Son principal ouvrage, qui a pour titre *Koullyath*, et qui est dédié à Abdelach, émir-elmumenin de Maroc, nous donne la conviction du zèle qu'il mit à rétablir le péripatétisme, et à combiner la dialectique des Grecs avec la médecine. Personne, dit-il expressément, ne peut comprendre son livre sans être initié dans les mystères de la dialectique. En effet, on y trouve la philosophie péripatéticienne bien plus fréquemment appliquée à l'art de guérir, que ne le firent jamais les médecins, sans excepter même Avicenne. Cependant on ne peut refuser à Averrhoës le mérite d'être toujours demeuré très-conséquent, et d'avoir observé un ordre systématique très-lumineux. Son *Koullyath* ne renferme presque aucune idée neuve, surtout pour ce qui concerne la pratique. En développant la théorie de la génération des péripatéticiens, il compare les ovaires aux seins de l'homme; il soutient qu'ils sont entièrement inutiles à la génération, parce que l'humeur qui s'en échappe pendant l'acte vénérien, ne contribue en rien à la formation du fœtus, dont la matière réside dans le sang menstruel, et reçoit la forme de la semence de l'homme (2). La semence même, ajoute-t-il, ne concourt pas à produire l'embryon autant que le pneuma renfermé en elle-même. C'est ainsi qu'on peut expliquer pourquoi une femme conçoit pour s'être plongée dans un bain où, peu de temps auparavant, un homme avait éprouvé une pollution (3). Averrhoës, qui ajoute foi à cette histoire absurde, débitée par une femme adroite,

(1) *Averrhoës, de concordiâ inter Aristot. et Galen. ed. Surian. s. l. et a.*

(2) *Colliget. lib. II. c.* 10. *f.* 53. *b.*

(3) *Ibid.*

la répète du ton le plus sérieux. Nous devons peu nous en étonner, puisqu'avec les énergies et les entéléchies d'Aristote, on peut expliquer non-seulement cette anecdote, mais encore d'autres plus ridicules. Le médecin de Cordoue s'écarte de l'opinion générale des écoles arabes, en plaçant le siége principal de la vision dans le cristallin (1). Sa pathologie diffère peu de la théorie d'Avicenne. Il explique tous les symptômes par l'affection des diverses forces dont jouit chaque partie (2). Il définit la fièvre une chaleur composée de celle qui est naturelle au corps, et de la chaleur putride extérieure qui se propage du cœur dans toutes les parties du corps, et dérange les fonctions (3). Ses observations sont fort judicieuses sur les spéculations d'Alkhendi, et le jugement sévère qu'il en porte est parfaitement fondé. Avec une naïveté peu commune et une grande vérité, il demande pourquoi on admettrait les proportions géométriques de préférence aux arithmétiques, pour distinguer les degrés des médicamens (4). Il fait d'intéressantes remarques sur l'application des principes généraux aux cas particuliers. C'est ici surtout, dit-il, que l'expérience et le jugement doivent guider le médecin; car les règles thérapeutiques ont besoin d'être modifiées suivant le climat, la constitution individuelle, le genre de vie, etc.: de sorte que la médecine pratique ne consiste qu'à appliquer les vérités générales à chaque cas particulier (5). Il s'écarte de son maître Avenzoar en prescrivant la saignée, non pas seulement comme une évacuation nécessaire après la coction, mais encore comme un moyen de favoriser cette dernière au début de la

(1) *Colliget. lib. II. c.* 15. *f.* 54. *b.*
(2) *Lib. IV.*
(3) *Lib. III. c.* 3. *f.* 57. *d.*
(4) *Lib. V. c.* 58. *f.* 92. *a.*
(5) *Lib. VI. c.* 1. *f.* 92. *d.* — *Lib. VII. c.* 10. *f.* 100. *b.*

maladie (1). Il rapporte l'observation remarquable d'une diarrhée chronique, de nature rhumatismale, produite par la métastase sur le bas-ventre d'un rhumatisme qui affectait les bras (2). On sait qu'alors on admettait généralement ces migrations, ces transports du principe morbifique d'un organe vers un autre.

L'exemple d'Abdallah-Ben-Achmad-Dhiaëddin, ordinairement appelé Ebn-Beithar, et le botaniste le plus instruit parmi les Arabes, sert encore à prouver que les Espagnols surpassèrent tous les autres Sarrasins par le goût et le zèle avec lesquels ils cultivèrent les sciences. Ce médecin naquit à Malaga. Sa passion pour l'histoire naturelle lui fit entreprendre de longs voyages dans la Grèce et l'Orient. L'académie du Caire lui donna le titre de maître, et le calife Malek-Alkamel l'éleva au rang de vizir. Il mourut en 1248 (3). Nous avons de lui un grand ouvrage sur les médicamens simples, principalement sur les plantes, et dans lequel on trouve non-seulement toutes les observations recueillies par ses prédécesseurs, mais encore une foule de découvertes qui lui sont particulières, et de remarques critiques sur Dioscoride. L'original est encore enseveli dans de grandes bibliothèques ; mais Casiri, qui nous en a communiqué la préface, inspire à tous les amis des sciences le désir de voir paraître une édition de cet Arabe, publiée par un homme aussi versé dans la langue que profond botaniste. Ebn-Beithar a encore publié une critique des ouvrages de Jahiah-Ben-Dschesla, et des élémens de médecine vétérinaire (4).

(1) *Colliget. lib. VII. c. 1. f. 96. e.*
(2) *Lib. V. c. 45. f. 75. a.*
(3) *Abulfed. apud Casiri. vol. I. p. 276.* — Léon l'Africain mérite rarement qu'on ajoute foi à ses assertions, surtout lorsqu'il est en contradiction avec Abulfeda.
(4) *Casiri, l. c.*

Je termine l'histoire de l'art de guérir chez les Arabes par ce médecin, qui fut leur dernier écrivain remarquable. Cette nation perdit le goût des sciences bien plus tôt dans l'Orient qu'en Espagne et dans l'empire de Maroc, parce qu'au onzième siècle les Turcs détruisirent la plupart des califats de l'Asie, et y substituèrent leur gouvernement despotique. Les sciences ne pouvaient fleurir sous le règne de ces Mongoles, dont l'éducation nationale n'avait pour but que de former des guerriers (1). En Espagne, elles ne subsistèrent parmi les Sarrasins que jusqu'au treizième siècle, et les médecins arabes de ces derniers temps méritent à peine d'être nommés (2). Les conquêtes des chrétiens espagnols resserrèrent de plus en plus le territoire des Maures, et les obligèrent de tout négliger pour se défendre contre l'ennemi commun, jusqu'à ce qu'enfin Ferdinand-le-Catholique les chassa entièrement de l'Espagne dans le quinzième siècle.

Avant d'abandonner l'histoire de la médecine arabe, portons encore un coup d'œil rapide sur tous les objets qui viennent de nous occuper, et examinons sans prévention ce que les Sarrasins ont fait pour l'art de guérir. Nous trouvons qu'ils se bornèrent à conserver les connaissances médicales qui leur avaient été transmises par les Grecs, et qu'un petit nombre de découvertes en matière médicale, ou d'observations isolées, furent les seuls progrès qu'ils firent faire à la science. L'anatomie particu-

(1) Gibbon, vol. XI. p. 299.

(2) Parmi les médecins arabes du quatorzième siècle, je nommerai seulement Mohammed-Ebn-Achmed-Almarakschi, d'Alméria, qui développa la doctrine de Lulle, et laissa, entre autres, un ouvrage sur le pouls (*Casiri*, *vol. II. p.* 90. — *Uri*, *p.* 142.) Quant à ceux du quinzième siècle, on distingue Ali-Ben-Abi'l-Hazam-Alkarschi-Ben-Nasis, dont le compendium de matière médicale se trouve dans la bibliothèque de l'Escurial, et les écrits pratiques dans la bibliothèque Bodléyenne. (*Casiri*, *vol. I. p.* 267. — *Uri*, *p.* 137. 144.)

lièrement demeura dans le même état où les Grecs l'avaient laissée ; et si quelques Arabes ont décrit certaines parties du corps plus exactement que Galien, ils n'ont dû cet avantage qu'au hasard, ou à l'étude de divers auteurs grecs dont les ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous. La théorie de la médecine fut enrichie par eux de nombreuses subtilités, mais ne fit aucune acquisition importante. Quant à la chirurgie, ils ne peuvent citer d'autre auteur marquant qu'Albucasis. La chimie et la matière médicale seules furent perfectionnées par ce peuple, dont les travaux en ce genre pourraient être encore aujourd'hui d'une grande utilité, si nos médecins ne regardaient pas comme une occupation futile d'apprendre la langue arabe, et de méditer les manuscrits de Mésué, de Sérapion, d'Ebn-Beithar, etc.

SECTION SEPTIÈME.

Histoire de la médecine depuis les écoles arabes jusqu'au rétablissement de la médecine grecque.

CHAPITRE PREMIER.

Exercice de la médecine par les Moines.

Nous avons déjà eu occasion de voir que le fanatisme monacal ne fut pas moins funeste aux sciences qu'aux monumens de l'antiquité. L'ignorance et la superstition affermirent de plus en plus la puissance du clergé ; et le pape Grégoire I, malgré sa simplicité, agit d'une manière conforme à l'esprit de l'Eglise, lorsqu'il affecta le plus profond mépris pour les sciences et les arts (1). On vit donc renaître la barbarie dans laquelle les nations étaient primitivement plongées. Les prêtres s'arrogèrent une seconde fois le droit de pratiquer la médecine par les prières et les conjurations, dont les moines, formés sur le modèle des Esséniens et des Thérapeutes (2), étaient déjà en possession.

(1) *Henke's Kirchengeschichte*, c'est-à-dire, Histoire de l'Église. P. I. p. 426. 427. (4e édit.)

(2) Comparez, *Helyot's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de tous les ordres. P. I. p. 2.

Depuis le sixième siècle, les moines, chez les chrétiens d'Occident, exerçaient presque exclusivement la médecine comme une œuvre de piété et de charité, comme un devoir attaché à la profession religieuse (1). Mais, étant retenus par l'ignorance, les préjugés et l'aversion qu'ils éprouvaient soit pour la méditation, soit pour les connaissances profanes, ils négligèrent l'étude de la science proprement dite, ne réfléchirent jamais sur les causes qui produisent les phénomènes de la nature, n'employèrent point les médicamens ordinaires, et eurent au contraire recours aux prières, aux reliques des martyrs, à l'eau bénite, à la communion et aux saintes huiles. Ces moines sont donc indignes du titre de médecins; et on pourrait les nommer, avec plus de fondement, de pieux et fanatiques garde-malades. Tels furent les Frères de Saint-Antoine à Vienne en Dauphiné (2), les Lolhards, les Alexiens (3), les Cellites, les Béguines (4) et les Sœurs noires, dont les traces n'ont point encore entièrement disparu (5).

On écrirait un ouvrage aussi volumineux qu'inutile, si l'on voulait faire connaître toutes les cures que les moines opérèrent dans le moyen âge sur les tombeaux des martyrs, ou avec le secours des reliques. Les guérisons obtenues au tombeau de Sainte-Ida, femme d'Egbert, dans le neuvième siècle (6), de Saint-Martin de Tours (7), et de Jean, évêque de

(1) Histoire littéraire de la France, par les religieux Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. in-4°. Paris, 1735. vol. III. p. 165.

(2) Helyot. T. II. p. 128. — Saint Antoine guérissait très-heureusement l'érysipèle épidémique. Vers la fin du onzième siècle, Gaston institua en son honneur une congrégation de Frères hospitaliers.

(3) Cramer, Continuation de Bossuet. T. V. P. I. p. 497.

(4) *Mosheim de Beghardis et Beguinabus*, *ed. Martini. in-8°. Lips.* 1790. *p.* 150. 584.

(5) *Rivii hist. monast. occident. c.* 70. *p.* 104.

(6) *Leibnitz script. rer. Brunsvic. vol. I. p.* 175.

(7) *Martene collect. ampliss. vol. I. p.* 206.

Hagustald (1); les secours infaillibles accordés par les cendres de saint Deusdedit à Bénévent, contre toutes les espèces de fièvres intermittentes (2); les cures du pape Etienne III, dans le couvent de Saint-Denis, opérées par l'intercession des apôtres saint Pierre et saint Paul (3); la guérison de plusieurs empereurs, entre autres d'Othon-le-Grand, par saint Gui (4), etc., ne sont qu'un petit nombre d'exemples parmi ceux qu'on pourrait citer pour prouver la grossière superstition et la piété fanatique de ces siècles de ténèbres. En examinant les choses attentivement, on trouve que les moines employaient les mêmes moyens que les prêtres d'Esculape pour guérir les maladies, et les mêmes excuses quand leur habileté se trouvait en défaut : si le malade était animé d'une vraie croyance, on voyait dans son affection un bienfait de Dieu pour mettre sa patience à l'épreuve : si, au contraire, c'était un homme couvert de crimes, on regardait la maladie comme une punition de ses péchés, comme un avertissement de se repentir (5).

Malgré le coup funeste que l'institution des ordres religieux porta aux sciences, cependant l'histoire atteste que les moines en conservèrent les faibles restes chez les chrétiens de l'Occident. Le même Grégoire, dont le fanatisme fut si fatal aux monumens des arts et de l'érudition des anciens, favorisa l'instruction publique, contre sa propre volonté, en faisant partir pour la Grande-Bretagne des missionnaires qui y fondèrent des colléges, d'où l'Allemagne

(1) *Bedæ venerab. hist. eccles. in-fol. Cantabr.* 1644. *lib. V. c.* 2. *p.* 369.
(2) *Erchempert. hist. Longobard. p.* 56; *in Eccard. corp. hist. med. ævi. vol. I.*
(3) *Annalist. Saxo ad ann.* 754. *in Eccard. p.* 151.
(4) *Ib. p.* 300.
(5) *Alpert, de divers. tempor. ib. p.* 102.

tira plusieurs fois ses professeurs. Le P. Beda cite un grand nombre d'ecclésiastiques anglicans qui, dans les septième et huitième siècles, se distinguèrent par leurs grandes connaissances. Théodore, archevêque de Cantorbéry, Colombe et Erigène furent, de tous les membres du clergé d'Angleterre, ceux qui aimèrent et protégèrent le plus les sciences (1). Théodore paraît avoir donné lui-même des instructions pratiques aux moines qui exerçaient la médecine; car on rapporte, entre autres, qu'il défendit de saigner pendant le premier quartier de la lune (2). Tobie, évêque de Rosa, possédait la langue grecque aussi bien que la sienne propre, et pratiqua également l'art de guérir (3).

Les écoles qu'établirent ces ecclésiastiques étaient très-fréquentées par les étrangers; et les savans anglais firent éclore, principalement sous le règne de Charlemagne, les premiers germes des sciences en France et en Allemagne (4).

Personne n'ignore le zèle qu'apporta Charlemagne à répandre les lumières parmi les nations soumises à son empire (5). Celui qui le seconda le plus dans cette noble entreprise, fut le savant anglais Alcuin, qui enseigna la philosophie, la dialectique, l'astronomie et l'arithmétique à l'empereur lui-même, et qui, de concert avec Théodulfe, évêque d'Orléans, établit les écoles des cathédrales et des monastères (6). On vit se former à la cour de Charlemagne une société

(1) *Beda. lib. V. c.* 3. *p.* 374.
(2) *Ibid.*
(3) *Ib. c.* 9. *p.* 400. *c.* 24. *p.* 482.
(4) *Ib. lib. III. c.* 27. *p.* 241. *lib. V. c.* 11. *p.* 407. — *Launoy, de scholis celebrioribus à Carolo M. instauratis. c.* 2. *p.* 5. *c.* 12. *p.* 18. (*Opp. tom. IV. P. I. in-fol. Colon. Allobr.* 1732.)
(5) Comparez, *Ruhkopf's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des écoles, p. 22.
(6) *Alcuin. ep.* 67. 101. *p.* 94. 150. (*Opp. vol. I. in-fol. Ratisbon.* 1777.) *Launoy, c.* 3. *p.* 9.

savante, presque uniquement composée d'Anglais, dans laquelle on agitait des questions sur tous les objets des connaissances humaines (1); et elle possédait une bibliothèque fondée par l'empereur (2). Il paraît que les membres de cette académie s'occupèrent aussi de la médecine (3).

Parmi les autres écoles établies par ordre de Charlemagne, celles de Lyon, de Metz, de Fulde, de Hirschau, de Reichenau et d'Osnabruck sont les plus célèbres (4). On y enseignait la grammaire, l'arithmétique, la musique, la dialectique, la rhétorique, la géométrie et l'astronomie. Ces branches des connaissances humaines étaient les seules dont on faisait une étude particulière; mais l'empereur, par les capitulaires publiés à Thionville, en 805, ordonna d'ajouter dans les écoles des couvens la médecine à ces différentes sciences (5), quoique lui-même fît peu de cas des médecins et de leurs conseils (6).

Depuis lors, l'art de guérir fut enseigné dans plusieurs écoles de cathédrales sous le nom de physique. Celui qui nous a donné la vie de l'évêque Meinwerk nous en donne pour preuve l'école de Paderborn (7). C'est pourquoi le savant Wibald, abbé de Corby, rapporte qu'entre autres arts libéraux, il

(1) *Alcuin. ep.* 67. *p.* 90.
(2) *Launoy. c.* 4. *p.* 11.
(3) *Alcuin. carm.* 228. *p.* 228. *vol. II.*

Accurrunt medici mox Hippocratica tecta;
Hic venas fundit, herbas hic miscet in olla.
Ille coquit pultes, alter sed pocula præfert.

(4) *Launoy. c.* 7—10. *p.* 13—17. — *Trithem. annal. Hirsang. ed. in-fol. S. Gall.* 1690. *vol. I. p.* 19. 95.
(5) *Baluz. capitul. reg. Franc. in-fol. Paris.* 1677. *vol. I. p.* 421. — *Lindenbrog. cod. legg. antiq. p.* 1015.
(6) *Eginhart. vit. Caroli M. c.* 24. *p.* 110. (*ed. Schminck. in-4°. Traj. ad Rhen.* 1711.) — *Petrarch. rer. senil. lib. V. ep.* 4. *p.* 799.
(7) *Vita Meinwerci. c.* 52 *; in Leibnitz. scriptor. Brunsvic. vol. I. p.* 546.

apprit aussi la médecine et l'agriculture (1). Dans les lettres de Gerbert d'Auvergne, qui devint ensuite pape sous le nom de Sylvestre II, on trouvait un passage qui prouve que si les ecclésiastiques n'exerçaient point eux-mêmes la médecine, au moins ils en cultivaient la partie théorétique comme une branche de la philosophie (2). Un autre passage de ces mêmes lettres nous apprend que les moines lisaient Celse (3). J'ai déjà dit précédemment que, d'après le conseil de Cassiodore, ils prirent Cœlius Aurélianus pour guide dans le traitement des maladies. Quoi qu'il en soit, il est probable que fort peu savaient diriger leurs études d'après un choix aussi judicieux, et que la plupart s'étaient formés, comme Gerbert, dans les écoles des Arabes. Les autres se contentaient d'employer des moyens superstitieux ; et s'ils lisaient quelque ouvrage, c'était seulement les compilations grossières de Sextus Placitus, de Marcellus et d'Apuléius.

Ces médecins ne méritaient donc pas plus de considération qu'on ne leur en accorda dans le siècle barbare où ils vivaient ; et on peut juger combien elle était faible, par les lois que Théodoric, roi des Visigoths, promulgua, et qui furent suivies jusqu'au onzième siècle dans une grande partie de l'Occident. « Aucun médecin, est-il dit dans ce code, ne doit « saigner une femme ou une fille noble, sans qu'un « parent ou un domestique ne soit présent à l'opé- « ration, et, dans le cas de contravention à la loi,

(1) *Martene et Durande, collect. ampliss. vol. II. p.* 334.

(2) *Gerberti epist.* 9. *p.* 791. *ep.* 130. *p.* 819. *ep.* 151. *p.* 824. *Nec me auctore, quæ medicorum sunt, tractare velis, præsertim cùm scientiam eorum tantùm adfectaverim, officium semper fugerim.* (*Duchesne, hist. Franc. script. vol. II.*)

(3) *Ibid. ep.* 15. *p.* 832. *Cùm tibi desit artifex medendi, nobis remediorum materiâ, supersedimus describere ea, quæ medicorum peritissimi utilia judicaverint vitiato jecori. Quem morbum tu corrupte* postuma, *nostri* apostema, *Celsus Cornelius à Græcis* [illegible] *dicit appellari.*

« il payera une amende de dix sous, *quia difficilli-*
« *mum non est, ut in tali occasione ludibrium in-*
« *terdùm adhærescat.* Lorsqu'un médecin est appelé
« pour traiter une maladie ou panser une plaie, il
« faut qu'aussitôt après avoir vu le malade, il four-
« nisse une caution, et convienne du prix dont on
« payera ses soins......, mais qu'il ne pourra exiger
« dans le cas où le malade viendrait à mourir.....
« Pour la guérison de la cataracte, *hypocysma*, ὑπο-
« χυσις, il recevra cinq sous. Si un médecin vient à
« blesser un gentilhomme, il paiera une amende de
« cent sous, et si le gentilhomme meurt des suites de
« l'opération, il sera livré aux parens du mort, qui
« pourront le traiter comme bon leur semblera ; mais
« s'il a d'une manière quelconque estropié un serf, ou
« causé sa mort, il sera tenu d'en restituer un autre
« au seigneur.... Lorsqu'un médecin se charge d'un
« élève, celui-ci doit lui donner douze sous pour
« son apprentissage (1). »

On voit que, dans le moyen âge, les médecins, les chirurgiens et les baigneurs étaient confondus en une seule et même classe, et que les austères chevaliers crurent faire une grande faveur aux médecins en ne les déclarant pas déshonorés comme les baigneurs.

Ce mépris, qui s'étendait sur les ecclésiastiques de même que sur les médecins, dut nécessairement offenser l'Eglise, et fut la principale raison pour laquelle, dans les douzième et treizième siècles, plusieurs conciles firent défense expresse aux membres du haut clergé, tels que les archidiacres et les prélats, d'exercer la médecine, et déclarèrent excommuniés ceux qui ne se conformeraient pas à cet ordre. Le bas clergé, les diacres, sous-diacres et moines,

(1) *Lindenbrog. cod. legg. antiq. Wisigoth. tit. 1. p.* 204.

conservèrent bien le droit de pratiquer l'art de guérir et d'étudier les sciences mondaines; mais on leur interdit expressément toutes les opérations chirurgicales, notamment l'usage du feu et de l'instrument tranchant. Ces dispositions furent prises pour la première fois dans le synode de Rheims, en 1131 (1), puis confirmées dans les conciles de Montpellier, en 1162, de Tours, en 1163 (2), de Paris, en 1212, et de Latran, en 1139 et 1215 (3). La même loi fut renouvelée encore en des termes plus sévères dans les années 1220 (4), 1247 (5) et 1298 (6). D'après cette réitération fréquente de la même ordonnance, il est clair qu'on la violait très-souvent, et que les ecclésiastiques avaient beaucoup de peine à se détacher de la pratique de la médecine. L'Eglise, en la publiant, n'atteignit pas plus son but que les papes Benoît IX et Urbain II, lorsque, dans le onzième siècle, ils défendirent aux moines de voyager (7).

Ce serait prendre une peine fort inutile que de vouloir désigner tous les ecclésiastiques et les moines qui se firent connaître pour avoir exercé l'art de guérir. Qu'on me permette cependant, outre les membres du clergé anglican dont j'ai déjà parlé, et les moines de Salerne sur lesquels je reviendrai bientôt, de nommer encore parmi les plus renommés: Thieddeg, ecclésiastique de Prague, qui avait étudié la médecine à Corbey, florissait en 1017, et fut médecin de Boleslas, roi de Bohême (8); Hugues, abbé de Saint-

(1) Essai historique sur la médecine en France, p. 72.
(2) *Tiraboschi. vol. III. p.* 356.
(3) *Martene et Durande, collect. ampliss. vol. VII. p.* 97.
(4) *Ib. vol. I. p.* 1146.
(5) *Ib. vol. VII. p.* 1394.
(6) *Semler. hist. eccles. select. capit. vol. III. p.* 265.
(7) *Goffrid. Vindocin. epist. ed. Sirmond. in-8o. Paris.* 1610. *lib. IV.* 21. *p.* 187.
(8) *Ditmar. Martisburg. chronic. lib. VII. p.* 414 : *in Leibnitz. script. Brunsv. vol. I.*

Denis, qui fut dans le même siècle médecin du roi de France (1); Didon, abbé de Sens; Sigoald, abbé d'Eperney (2); Jean de Ravenne, abbé de Dijon (3); Milon, archevêque de Bénévent (4); Dominique, abbé de Pescara (5), et Campo, moine du couvent de Farfa en Italie (6). Tous ces ecclésiastiques se distinguèrent par leurs cures depuis le neuvième jusqu'au onzième siècle.

J'ai dit précédemment que les religieuses s'adonnaient à la médecine, comme œuvre de piété et de charité. Encore au douzième siècle, Pierre Abélard engagea celles du couvent du Paraclet à s'occuper de chirurgie (7). La plus célèbre de ces nonnes savantes fut Hildegarde, abbesse du couvent de Rupertsberg, près de Bingen, que ses révélations et ses miracles firent mettre au nombre des saintes (8). Sa correspondance, que nous possédons encore (9), nous apprend que le haut clergé du temps la consultait dans toutes les occasions. Elle laissa une espèce de matière médicale qui bien certainement n'est pas puisée dans les écrits des savans, mais renferme une foule de remèdes superstitieux. Ainsi elle conseille la fougère commune contre toutes les espèces de diableries (10); le hareng, *allec*, dans la gale (11); la cendre de mouches contre toutes les affections de la peau (12); la

(1) Essai historique sur la médecine en France, p. 65.
(2) Histoire littéraire de la France, vol. IV. p. 274.
(3) *Tiraboschi. vol. III. p.* 355.
(4) *Martene et Durande. vol. VI. p.* 1052.
(5) *Muratori, script. rer. Ital. vol. II. P. II. p.* 854.
(6) *Ib. p.* 257.
(7) *Petr. Abelard. epist. in-4°. Paris.* 1616. *vol. I. p.* 155.
(8) *Trithem. annal. Hirsang. vol. I. p.* 416. — Elle naquit à Spanheim, en 1098, et mourut en 1180.
(9) *Martene et Durande. vol. II. p.* 1012—1133.
(10) *Hildegardis physica. ed. Argent. in-fol.* 1544. *lib. II. c.* 92. *p.* 83.
(11) *Ib. lib. IV. P. I. c.* 20. *p.* 91.
(12) *Ib. lib. IV. P. II. c.* 50. *p.* 105.

vesce, *wichim*, contre les verrues (1); le *panicum crus galli*, *venich*, dans la fièvre (2); la graine de zédoaire, *zytvar*, contre la salivation et les maux de tête (3); enfin la menthe aquatique contre l'asthme (4).

On voit par cet aperçu combien la médecine fit peu de progrès dans les écoles des moines. Autant l'ardeur des ecclésiastiques, excités par Charlemagne, promettait d'abord, autant l'influence de la superstition et le despotisme de l'Eglise anéantirent les forces de l'esprit humain. Aussi les historiens les moins suspects de partialité avouent-ils que le règne de Louis-le-Pieux refroidit entièrement le zèle pour les sciences (5).

Une loi qui se trouve dans les décisions de plusieurs conciles, démontre quel soin l'Eglise apportait à conserver la vie de ses prosélytes. Cette loi aurait pu favoriser l'étude de l'anatomie, si les préjugés n'eussent pas opposé des obstacles insurmontables à ce qu'on s'en occcupât. Elle ordonnait en effet d'ouvrir les cadavres des femmes mortes pendant la grossesse ou l'accouchement, afin de sauver l'enfant (6). C'était un renouvellement de l'édit royal publié par Numa Pompilius (7).

(1) *Hildegardis physica. lib. II. c.* 12. *p.* 18.
(2) *Ib. c.* 14. *p.* 19.
(3) *Ib. c.* 18. *p.* 17.
(4) *Ib. c.* 41. *p.* 28. *Homo, qui* dumpfat *et pinguia viscera habet*; bachminzam *crudam sæpè comedat*, *et* dumpfo *cessabit.*
(5) *Launoy. c.* 6. *p.* 17.
(6) *Martene et Durande. vol. VII. p.* 1282. *Mortuæ mulieres in partu scindantur, si infans vivere credatur : tamen, si benè constiterit de morte ipsarum.*
(7) *Digest. lib. XI. tit.* 8. *De mortuo infer. l.* 1.

CHAPITRE SECOND.

École de Salerne.

La médecine prit une forme plus avantageuse lorsque les Bénédictins s'y furent adonnés d'une manière particulière dans le royaume de Naples, et eurent établi deux écoles célèbres ; l'une à Monte-Cassino, et l'autre à Salerne. Saint Benoît de Nursie fonda lui-même, au sixième siècle, le couvent de Monte-Cassino, dans le lieu appelé aujourd'hui *Terra di Lavoro*, au pied des Apennins. Il recommanda surtout à ses moines de soigner les malades, et de les guérir par des prières et des conjurations chrétiennes (1) ; mais la règle de leur ordre ne les obligeait qu'à une vie contemplative, et leur défendait expressément de se livrer à l'instruction et aux discussions publiques (2). Ils s'en écartèrent toutefois de très-bonne heure, et Berthier, abbé du couvent de Monte-Cassino, dans le neuvième siècle, ne fut certainement pas le premier qui fit des cours et composa des ouvrages de médecine. Il laissa sur l'art de guérir, deux livres dans lesquels il indiquait une infinité de médicamens contre diverses maladies (3). Depuis cette époque les moines se rendirent de tous les pays, même des plus éloignés, à Monte-Cassino,

(1) *Petr. Diacon. de viris illustr. Casin. in Græv. et Burmann. thesaur. rer. Ital. vol. IX. P. I. p.* 341. — *Leo Ostiens. chron. Casinens. in Murator. script. rer. Ital. vol. IV. p.* 247. — *Romuald. chron. Salern. ib. vol. VII. p.* 114.

(2) *Ugon. de dignit. et præstant. reipubl. Casinens. in Græv. et Burmann. vol. IX. P. I. p.* 327.

(3) *Leo Ostiens. p.* 309.

pour y étudier (1). Cet établissement jouissait déjà d'une telle célébrité au commencement du onzième siècle, que l'empereur Henri II, de Bavière, s'y rendit pour se faire délivrer de la pierre. Pendant son sommeil saint Benoît lui apparut, pratiqua lui-même l'opération, lui mit la pierre dans la main, et cicatrisa sa plaie (2). Désiré, abbé de ce couvent, qui porta ensuite la tiare sous le nom de Victor III, se rendit célèbre vers la fin du onzième siècle par son habileté dans la musique et la médecine. Il laissa quatre livres sur les cures miraculeuses opérées par saint Benoît (3).

Monte-Cassino devint encore plus célèbre dans le onzième siècle par le séjour qu'y fit Constantin l'Africain. Ce savant naquit en Afrique. Dévoré du désir de s'instruire, il visita les écoles arabes de Bagdad, voyagea même dans l'Inde et l'Égypte, et employa trente-neuf ans à parcourir les contrées les plus éloignées. A son retour dans sa patrie, il fut regardé comme sorcier, et courut le danger de perdre la vie. Il se réfugia à Salerne, et devint secrétaire intime de Robert Guischard, duc d'Apulie; mais bientôt, fatigué du fracas de la cour, il se retira dans le couvent de Monte-Cassino, où il consacra les dernières années de sa vie à traduire les ouvrages des Arabes (4). Depuis cette époque, on préféra dans l'Occident la lecture des auteurs arabes à celle des Grecs et des Romains. Les traductions de Constantin sont souvent très-infidèles, et écrites d'un style barbare (5). Quoiqu'on ait voulu les faire passer

(1) Histoire littéraire de la France. vol. VI. p. 123.

(2) *Vita S. Meinwerci*, c. 26 : *in Leibnitz script. Brunsvic. vol. I. p.* 525. 526. — Cet événement eut lieu en 1014.

(3) *Petr. Diacon. p.* 361. — *Leo Ost. p.* 416.

(4) *Leo Ost. p.* 455. — *Petr. Diacon. p.* 369.

(5) *Thadd. Florent. expos. in Ipocrat. aphorism. procem. f.* 1. *c.* (*in-fol. Venet.* 1527.) — *Sim. Januens. clav. sanit. f.* 2. *b.* (*in-fol. Venet.* 1514.)

pour des ouvrages originaux, elles ne sont tout au plus que des extraits des livres écrits par les Sarrasins. Pierre Diaconus, parmi les traités du médecin africain, cite les suivans: ***Pantegnum, Practica, libri XII graduum, Diæta ciborum, Liber febrium, Liber de urinâ, De interioribus membris, De coïtu, Viaticum, De simplici medicamine, De gynœciâ, De pulsibus, Prognostica, De experimentis, Chirurgia, Liber de medicamine oculorum***; la plupart furent imprimés collectivement à Bâle en 1536, *in-folio.* Atto ou Hetto, disciple de Constantin, et chapelain de l'impératrice Anne, traduisit plusieurs de ces livres en langue romance et en vers (1).

Les Bénédictins établirent de très-bonne heure des couvens dans les États de Naples. L'école de Salerne, entre autres, était déjà fort célèbre au huitième siècle, sous le rapport de la médecine. La position salubre de la ville, ayant la mer au sud, et derrière elle une chaîne de montagnes couronnées de forêts et couvertes de plantes médicinales ou d'arbrisseaux balsamiques, enfin l'excellente eau dont elle est abondamment pourvue, contribuèrent beaucoup à en rendre le séjour aussi favorable à la santé que celui de Montpellier (2). Les premiers pèlerinages entrepris par les malades pour venir se faire traiter à Salerne, datent de l'année 984, époque où Adalberon, archevêque de Vérone, entreprit le voyage de cette ville, mais n'en obtint pas tout le fruit qu'il espérait (3). Les malades guérissaient par l'influence des reliques de saint Mathieu, qu'on y avait apportées en 954 (4),

(1) *Petr. Diacon. l. c.*

(2) Comparez, *Ægid. Corbol. de laudib. compos. medicam. lib. III. v.* 478—485 : *in Leyser, hist. poet. et poem. med. æv. p.* 593. 594.

(3) *Dacher. Spicileg. in-fol. Paris.* 1723. *vol. II. p.* 238.

(4) *Romuald. chronic. Salern. in Murator. script. rer. Ital. vol. VII. p.* 162.

et ce saint était le patron du couvent (1). On y révérait aussi les reliques des martyres sainte Thècle, sainte Archelaïs et sainte Susanne, auxquelles on attribuait le pouvoir de guérir les maladies graves (2). Dans le douzième siècle même, saint Bernard, abbé de Clairvaux, fut invité de s'y rendre pour guérir, par ses miracles, des malades auxquels tout l'art des médecins ne pouvait procurer aucun soulagement (3).

Mais vers le onzième siècle, les moines de Salerne commencèrent à allier des connaissances scientifiques à ces méthodes superstitieuses de traitement. Ils étudièrent les médecins grecs et arabes dans les traductions, et par-là se distinguèrent avantageusement de tous leurs contemporains (4).

Ce furent les croisades surtout qui firent acquérir à Salerne la réputation de la première école de médecine de tout l'Occident, parce qu'elle était dans une situation très-commode pour les croisés, et que la beauté du ciel y attirait les étrangers de toutes parts. Dans la première année du douzième siècle, Robert, prince d'Angleterre, fils de Guillaume-le-Conquérant, revenant de la Palestine, débarqua à Salerne pour s'y faire guérir d'une plaie au bras que les chirurgiens avaient mal soignée. Il épousa la fille du comte de Conversana, passa quelque temps dans la ville, et la quitta, lorsqu'ayant appris la mort de son frère Guillaume II, il conçut l'espoir de monter

(1) *Mazza urbis Salern. historia : in Græv. et Burmann. vol. IX. P. IV. p.* 17. 18.

(2) *Ib. p.* 32.

(3) *Fleury, hist. eccles. vol. XIV. p.* 480. *in*-8°. *Bruxelles*, 1721.

(4) *Christoph. de Honest. expos. super antidot. Mesuæ. f.* 92. *b.* (*ad calc. Opp. Mesuæ.*) *Ibi florebat studium, principaliter sequendo scientiam Galeni, tanquàm principis medicorum, ejus libros legendo et utiliter declarando, licet hodie fugiantur. — Orderic. Vital. hist. eccles. lib. III. ann.* 1059. *p.* 477 : *in Duchesne script. hist. Normann. in-fol. Paris.* 1619 : *ubi maximæ medicorum scholæ ab antiquo tempore habentur. — Romuald. chron. p.* 172. *Civitas medicinæ utique artis diu famosa atque præcipua.*

sur le trône de son père (1). Ce fut peut-être à cette occasion que les médecins de Salerne, à la tête desquels se trouvait Jean de Milan, écrivirent en vers léonins, alors fort usités, des préceptes de diététique, qui sont parvenus jusqu'à nous, et qui peuvent nous donner une idée de la médecine du siècle (2). Ils sont en grande partie basés sur les qualités élémentaires et les tempéramens. Je trouve, du reste, une grande ressemblance entre cette collection de vers et l'ouvrage d'Izhak.

Au milieu du onzième siècle vivait Gariopontus, médecin de Salerne, dont le *Passionarius Galeni* porte l'empreinte du temps (3). C'est un recueil de moyens contre toutes les maladies du corps, copié presque entièrement de Théodore Priscien, et dans lequel Gariopontus omet tous les passages de cet ancien écrivain qu'il ne comprend pas (4). Souvent aussi il prend le ton du Cyranide, et entasse sans choix ni discernement une foule de médicamens qui prouvent sa profonde ignorance (5). Il paraît avoir beaucoup moins puisé dans les Arabes; et lorsqu'il

(1) *Matth. Paris. hist. Angl. a.* 1100. *p.* 55. *ed. Wats. in-fol. Lond.* 1640. — Tiraboschi. *l. c.* p. 351. — C'est pourquoi les médecins lui donnent le titre de roi.

(2) *Wharton*, *History* etc., c'est-à-dire, Histoire de la poésie anglaise, vol. I. p. 442. — A la vérité, il n'est pas historiquement démontré que Jean de Milan soit l'auteur de ce poëme; cependant Zacharie Sylvius avait un manuscrit sur le titre duquel l'auteur portait ce nom. Au reste, il est inutile de réfuter l'opinion erronée de Muratori (*antiq. Ital. vol. III. p.* 935) qui croit qu'on doit regarder Edouard le Confesseur comme le roi d'Angleterre dont il est question. Nous ne saurions ajouter foi non plus à la fable qui prétend que la femme de Robert lui suça sa fistule. — La meilleure édition est celle d'Ackermann, 1790. L'éditeur y a joint une excellente histoire de l'école de Salerne, dont j'ai beaucoup profité.

(3) *Damiani opusc.* 42. *c.* 5. *p.* 304. *in-fol. Paris.* 1648. *Dicam, quid mihi Gariopontus senex, vir videlicet honestissimus, apprimè litteris eruditus ac medicus, retulit.*

(4) C'est ce que Reinesius a parfaitement prouvé (*var. lect. lib. III. c.* 2. *c.* 359.)

(5) Il cite lui-même la Dinamidias (*lib. III. c.* 18. *p.* 160. *ed. Henr. Petri. in-8°. Basil.* 1536.)

dit quelque chose de bon, ce sont ordinairement Oribase, Aëtius ou Galien, qui parlent par son organe. Ce serait donc un travail ingrat et pénible que de rechercher ce qu'il peut y avoir de particulier dans l'ouvrage de ce compilateur. Le passage que je cite en note sera, je pense, suffisant pour donner une idée de son style (1).

Peu de temps après lui vivait Cophon, probablement aussi médecin de Salerne, qui écrivit une thérapeutique générale dans le goût de son siècle (2). Il ne connaît que quatre indications, celles de relâcher, de resserrer, de dissoudre et de modifier. Pour préparer le malade à une purgation, il recommande entre autres la manne cuite avec de l'axonge de porc (3). Il suit presque partout Hippocrate et Galien : cependant il doit beaucoup aussi aux Arabes. Ce qu'il y a de remarquable dans son livre, c'est qu'il pense qu'on peut apprendre l'anatomie en ouvrant des cochons. L'historien y découvre avec intérêt quelques traces qui prouvent que Cophon soupçonnait l'existence du système lymphatique (4).

Nicolas, surnommé *Præpositus*, directeur de l'école de Salerne dans la première moitié du douzième siècle, ne doit pas être confondu avec l'Alexandrin du même nom (5). Il écrivit des antidotaires

(1) *Lib. 1. c. 17. p. 44. Apud Delphos enim* insulam *molaris dens tantùm dolens, ab imperito medico avulsus, causa fuit mortis philosophi, quia medulla dentium, à cerebro principatum habens, dùm crepuit, in pulmonem descendens, occidit philosophum.*

(2) Il cite (*ars medendi, p. 76. a. ed. Argentor. in-8°.* 1534) Gariopontus et Constantin l'Africain, et se trouve cité dans Nicolas (*Antidotar. parv. f. 381. a. ed. Venet.* 1562. *in-fol.*)

(3) *Ars medendi, p.* 56. *a.*

(4) *Ars medendi, p.* 86. *b. Et ibi fit vena chilis, in quâ infiguntur capillares venæ, quæ præ nimiâ parvitate videri non possunt, per quas urina cum quatuor humoribus mittitur ad renes.*

(5) Haller pense que Nicolas de Salerne a copié Nicolas d'Alexandrie : cependant il ne place pas ce dernier plus tard qu'à la fin du treizième siècle (*Bibl. med. pract. vol. 1. p.* 323.) Comme AEgide de Corbeil a écrit un commentaire sur l'ouvrage de Nicolas de Salerne, on en peut

dont celui d'Alexandrie emprunta un grand nombre de préparations : peut-être aussi puisèrent-ils tous deux dans un ouvrage plus ancien. Il serait inutile de nous arrêter aux écrits de Nicolas de Salerne ; car il suffit de savoir que ce sont des recueils de préparations toutes plus absurdes les unes que les autres, auxquelles l'auteur donne quelquefois le nom d'un apôtre pour les mettre plus en crédit, et qu'on y trouve la première description du *Requies Nicolai* (1).

Dans le même siècle, deux autres élèves de l'école de Salerne, Romuald et Ægide, acquirent une grande réputation. Le premier était évêque de Salerne, et membre du collége de médecine de cette ville. Il fut consulté par le roi Guillaume I, et par son fils Guillaume II, malade des suites d'un empoisonnement (2). Enfin, il devint médecin du pape (3).

Ægide, natif de Corbeil près de Paris, fit ses études à Salerne sous Mathieu Platearius (4) et Mu-

conclure que celui-ci vivait pendant la première moitié du douzième siècle. — Comparez, *Christoph. de Honest. expos. super antidot. Mesuæ. f.* 94. *b.*

(1) Par exemple, *Sal sacerdotale, quo utebantur sacerdotes tempore Heliæ prophetæ* (*fol.* 390. *d. Antidot. ed. Marin. in-fol. Venet.* 1562), est le remède préparé par saint Paul (*fol.* 387. *d.*) Du reste, il parle (*fol.* 380. *d.*) de Roger, fils de Robert Guischard, qui mourut en 1111. — Saladin Asculanus, dans le quatorzième siècle, est le premier qui distingue clairement Nicolas de Salerne de celui d'Alexandrie. (*Exposit. supra antidotar. f.* 454. *b.*)

(2) *Romuald. chronic. in Muratori script. rer. Ital. vol. VII. p.* 206. — *Hugo Falcand. hist. Sicul. ib. p.* 319.

(3) *Ægid. Corbol. lib. I. v.* 138.

(4) Il ne faut pas le confondre avec Jean Platearius, qui vivait au quinzième siècle. Il est vrai qu'Ackermann (*hist. schol. Salern. p.* 60) cite Jean Platearius, d'après AEgide de Corbeil ; mais je lis Mathieu Platearius dans la même édition et à la même page que rapporte Ackermann. D'ailleurs, qui a pu jeter les yeux sur les écrits de Jean Platearius, sans voir qu'il cite presque à chaque instant Siméon Januensis, Mathieu Sylvaticus, Arnaud de Villeneuve, Bartholomée Montagnana, et Gentilis de Foligno ! — Lanfranc (*chirurg. magn. doctr. I. tr.* 3. *f.* 227. *b.*) cite ce Mathieu avec Cophon et Constantin. — Saladin Asculanus appartient également au quatorzième, et non au douzième siècle, malgré l'assertion de l'éditeur du poëme de Salerne, puisqu'il fait mention de Siméon Januensis.

sandinus. Il revint ensuite dans sa patrie, où le roi Philippe-Auguste le prit pour médecin (1). Dans un âge très-avancé, il écrivit un livre sur le pouls, un autre sur l'urine, et un commentaire en vers sur l'antidotaire de Nicolas (2). Ce dernier ouvrage ne contient presque rien qui puisse servir à l'histoire de la science; il apprend seulement que les médecins de Salerne obéissaient aux indications (3), tandis que l'intérêt était le seul but de la pratique des moines ordinaires (4).

Enfin, au même siècle appartient encore un écrivain sur les maladies des femmes, qui s'appelle Eros, mais qu'on trouve quelquefois désigné sous le nom de Trotula (5). On voit par plusieurs passages de son ouvrage, qu'il vivait à Salerne. Du reste ce livre, complètement inutile, est écrit dans un style barbare, et tout ce qu'il renferme de bon est tiré d'Ali (6). Il ne faut que le parcourir pour se convaincre qu'il ne peut dater d'une époque plus reculée.

Dans le douzième siècle, l'école de Salerne acquit, par les ordonnances de l'empereur Frédéric II, une célébrité à laquelle peu d'établissemens semblables étaient parvenus dans l'antiquité. Déjà Roger avait

(1) *Leyser, hist. poet. et poem. med. æv. p.* 499. — *Ægid. Paris in Duchesne, hist. Franc. script. vol. V. p.* 323. — *Wood, antiq. Oxon. lib. I. p.* 64, 85.

(2) Leyser a fait imprimer cet ouvrage dans son histoire, mais avec beaucoup d'incorrections.

(3) *Lib. III. v.* 850.

(4) *Lib. II. v.* 710. — Gilbert Langley, contemporain d'AEgide de Corbeil, et médecin de Hubert, archevêque de Cantorbéry, écrivit contre cet ouvrage une satire qui porte le titre barbare de *Girapigra*, ἱερὰ πικρά : *Reines. var. lect. lib. III. c.* 4. *p.* 405.

(5) L'auteur parle (*c.* 20. *p.* 106. *ed. Wolf. in-4°. Basil.* 1586) de *Trotula, magistra operis*, mais désigne sous ce nom une femme qui avait imaginé une opération de chirurgie, et non celle qui avait écrit l'ouvrage.

(6) L'auteur cite, entre autres, la femme de Salerne (*c.* 61. *p.* 119) et Cophon (*p.* 103) : il recommande aussi les moyens indiqués dans l'antidotaire. — Comparez le programme de Gruner sur l'auteur de ce livre. Jéna, 1772.

soumis les médecins de Naples à une police fort peu différente de celle des Arabes. Pour mettre ses sujets à l'abri des fourberies des charlatans, Roger ordonna que tous ceux qui voudraient exercer l'art de guérir dans ses états, seraient tenus de se présenter devant les autorités pour en obtenir la permission, et que dans le cas où ils ne se conformeraient pas à cette disposition, ils encourraient la peine de l'emprisonnement et de la confiscation de tous leurs biens (1). Cette loi était alors d'autant plus nécessaire, qu'une foule de moines ignorans, attirés par l'appât du gain, cherchaient à s'enrichir en pratiquant l'art de guérir. Frédéric, petit-fils de Roger, l'un des plus grands monarques qui aient jamais illustré le trône, y ajouta encore plusieurs ordonnances qui servent particulièrement à prouver la haute réputation dont jouissait l'école de Salerne. Aucun étudiant en médecine ne pouvait exercer dans le royaume de Naples avant d'avoir été examiné par le collége médical de Salerne. Si la faculté reconnaissait en lui une capacité suffisante, elle le nommait maître, *magister*, titre que les autorités royales confirmaient lorsqu'il exhibait son diplôme (2). Le candidat, avant d'être admis aux examens, devait prouver qu'il était le fruit d'un mariage légitime, qu'il avait atteint l'âge de vingt-un ans, et qu'il en avait consacré sept à l'étude de l'art. Il fallait qu'il expliquât publiquement l'*articella* de Galien, le premier livre d'Avicenne, ou un passage des aphorismes d'Hippocrate. On l'examinait aussi sur la physique et les livres analytiques d'Aristote. Dans ce dernier cas, il prenait le titre de *magister artium et physices* (3). Celui de docteur s'employait déjà dans

(1) *Lindenbrog. cod. legg. antiq. p.* 806. — Cette loi fut rendue en 1140.
(2) *Ib. p.* 808.
(3) *Mazza*, *c.* 9. *p.* 68. 69.

ce siècle, mais désignait presque toujours un professeur public (1). Cependant il paraît qu'on lui donnait quelquefois la même acception qu'à celui de maître (2).

Une autre loi déterminait le nombre d'années que les élèves devaient passer dans la haute école de Salerne. « Comme on ne peut faire de progrès en mé-« decine sans connaître la logique, nous voulons et « ordonnons qu'aucun individu ne soit admis à étu-« dier cet art, s'il ne s'est livré trois ans au moins à « la logique (3). Ensuite il s'occupera cinq années « consécutives de la médecine, et en même temps de « la chirurgie, *qui forme une partie de la méde-« cine* (4). Alors seulement, et jamais avant cette « époque, il pourra être admis aux examens et ob-« tenir le permis d'exercer. » Cette loi obligeait encore le candidat à prêter le serment de se conformer aux règles observées jusqu'alors, *servare formam curiæ hactenùs observatam*, d'informer les autorités royales lorsqu'un droguiste, *confectionarius*, falsifierait les médicamens, et de traiter gratuitement les pauvres (5). Après cinq années d'étude, il était encore

(1) *Petr. de Vineis*, *lib. III. ep. II. p.* 415. (*ed. Basil.* 1566.)

(2) *Dacherii spicileg. veter. aliquot script. in-4°. Paris.* 1660. *vol. III. p.* 137. 139. 140. 142.

(3) La médecine, comme histoire naturelle du corps humain, *physica*, faisait partie du domaine de la philosophie. Au onzième siècle, déjà Honoré d'Autun la représente comme une ville dans laquelle Hippocrate enseignait les forces des corps naturels, et le traitement de celui de l'homme. (Cramer. P. V. T. II. p. 343.)

(4) Il est clair, d'après cela, que quand bien même il y aurait eu alors des personnes destinées exclusivement à pratiquer certaines opérations, les médecins n'en n'étaient pas moins tenus d'étudier la chirurgie. Ce qui prouve combien à cette époque on pratiquait fréquemment certaines opérations, c'est qu'en 960, Arnaud l'ancien, comte de Flandre, fit tailler plusieurs personnes atteintes de la pierre, et qui furent toutes parfaitement guéries : cependant il ne voulut jamais consentir à ce qu'on le délivrât lui-même d'un calcul qui le tourmentait. (*Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des Croisades, traduite du français, in-8°. Leipsick, 1782. P. I. p. 604.

(5) *Lindenbrog. p.* 808.

tenu de pratiquer pendant un an sous les yeux d'un médecin ancien et expérimenté (1); mais, même durant ces cinq années, il pouvait devenir professeur public, et expliquer les écrits théoriques et pratiques d'Hippocrate et de Galien. Une loi postérieure accorda aux villes de Salerne et de Naples le privilége d'être les seules universités du royaume. On y trouve aussi quelques traces du tarif auquel étaient fixés les honoraires du praticien. Le médecin devait visiter deux fois par jour ceux de ses malades qui logeaient dans l'enceinte de la ville, et qui avaient aussi le droit de l'appeler une fois dans la nuit : pour tous ces soins on ne lui donnait pas plus d'un demi-*tarenus* (2) par jour; mais si le malade habitait hors de la ville, le médecin pouvait exiger jusqu'à trois *tareni*, en sus de ses dépenses, sans être jamais autorisé à demander davantage. Il lui était sévèrement défendu de prendre des arrangemens avec les droguistes, pour le prix des médicamens, ou de tenir lui même une pharmacie, *statio.*

Il était enjoint aux droguistes de se pourvoir d'une attestation de la faculté de médecine, constatant leur capacité, et de s'engager par serment à ne préparer les médicamens que d'après l'antidotaire de l'école de Salerne, approuvé par l'État. On fixa de même le bénéfice qu'ils devaient faire sur la vente des médicamens. Si les remèdes étaient de nature à ne pas se conserver plus d'une année dans leurs boutiques, ils

(1) « Gardons-nous bien de tourner en ridicule ou de mépriser ces « formalités, et l'ordre prescrit pour les études avant qu'on pût obte- « nir le droit d'exercer; car c'est l'unique moyen de maintenir la « dignité de l'art, et l'honneur de ceux qui le professent. » (Herder. *l. c.* tom. IV. p. 387.)

(2) Un *tarenus* valait vingt grains (*Du Cange, glossar. vol. III. p.* 1068), l'once soixante carlins, le carlin dix grains, et le grain six deniers. (*Muratori, dissertazione* etc., c'est-à-dire. Dissertation sur les antiquités d'Italie, in-8o. Rome, 1755. tom. I. part. 2. p. 358. diss. XXVIII.) Ainsi le *tarenus* vaut un peu plus de trente sous de notre monnaie, et l'once environ quarante-cinq livres.

ne pouvaient ajouter, pour chaque once, que trois *tareni* au prix coûtant; mais s'ils se gardaient au-delà de ce terme, il leur était alors permis de faire monter leur bénéfice jusqu'à six *tareni*. Les apothicaires ne pouvaient s'établir que dans certaines villes; et, dans les grandes cités, deux personnages de marque étaient chargés de les surveiller sévèrement. Le pharmacien devait préparer ses électuaires, sirops et antidotes, en présence de ces jurés, qui, à Salerne, étaient choisis de préférence parmi les maîtres. Dans le cas de contravention à la loi, on confisquait ses biens, et s'il était reconnu que les jurés eussent pris part à la fraude, on les punissait de mort (1).

Frédéric soumit aussi les chirurgiens à la faculté de Salerne. Il les obligea de suivre pendant un an les cours de médecine de cette ville et de Naples. Au bout de ce terme, ils subissaient un examen après lequel on leur donnait une attestation constatant qu'ils avaient assisté aux leçons, et qu'ils s'étaient surtout adonnés à l'anatomie, *sans la connaissance de laquelle on ne peut pratiquer une opération chirurgicale, ni traiter une plaie ou un ulcère* (2). Il est inutile de dire qu'on suivait exactement la méthode de Cophon, celle d'étudier l'anatomie sur les cochons, ou que, tout au plus, on consultait Galien comme l'oracle infaillible de cette science.

Différens écrivains attribuent aux médecins de Salerne une action qui ternit toute leur gloire, si elle est réellement vraie. On prétend que, guidés par un sentiment de basse jalousie, ils détruisirent les bains établis près du lac d'Averne, et dans lesquels un grand nombre de malades recouvraient la santé, mais qu'à leur retour, ils furent submergés par les vagues, et perdirent tous la vie (3).

(1) *Lindenbrog. l. c.*
(2) *Ibid.*
(3) *Petrarc. famil. lib. V. ep. 4. p. 642. — Itiner. Syr. p. 559.*

La rébellion des Napolitains contre l'empereur Conrad IV, fils de Frédéric II, excita la colère de ce prince, qui infligea une punition très-sévère à la ville de Naples, en rendant un édit daté de 1252, par lequel il engageait, par les promesses les plus séduisantes, tous les savans à se rendre à Salerne, afin de rétablir cette célèbre école, et de la transformer en une grande université; mais il ne réussit pas dans le dessein qu'il avait de nuire à Naples : la mort le surprit en 1254, et Salerne demeura une simple école de médecine (1), qui, au milieu du quatorzième siècle, était déjà déchue de son ancienne splendeur (2). Les lois relatives à l'art de guérir furent, il est vrai, confirmées en 1365 par la reine Jeanne; mais l'école de Salerne paraît avoir été tellement éclipsée, depuis le quatorzième siècle, par celles de Bologne et de Paris, qu'elle ne put jamais recouvrer l'éclat dont elle avait joui. Les paroles de Pétrarque font voir au moins que, de son temps, elle avait presque entièrement perdu sa célébrité.

CHAPITRE TROISIÈME.

Influence des Croisades sur la Médecine.

On pense généralement que la langue et les connaissances des Orientaux furent apportées dans l'Occident par les croisés, et que, depuis cette époque remarquable de l'histoire, les lumières augmentèrent, tant sous le rapport de la politique que sous celui

(1) *Martene, collect. ampliss. tom. II. p.* 1208. — *Bartholom. de Neocastris. c.* 3 : *in Muratori, script. rer. Ital. vol. XIII. p.* 1017.

(2) *Petrarc. itiner. Syr. Opp. vol. I. p.* 622. *Fuisse Salerni medicinæ fontem fama est : sed nihil est quod non senio exarescat.*

des sciences. Mais comment admettre que ces hordes ignorantes, ne respirant que pillage, se soient familiarisées avec la littérature orientale, qui ne pouvait leur inspirer le moindre intérêt (1)? Comment leur attribuer la propagation des lumières, l'histoire nous apprenant que jamais l'homme ne fut plus crédule, la superstition plus fanatique, et la tyrannie des prêtres plus oppressive que pendant et après ces expéditions? Comment enfin supposer que les croisés transmirent aux peuples de l'Occident la médecine des Orientaux, puisque l'Espagne offrait une voie beaucoup plus courte, et puisqu'il est prouvé que les médecins de Salerne mirent à profit les ouvrages des Arabes long-temps avant le temps des guerres contre les infidèles?

On peut, je pense, réduire aux résultats suivans les effets que les croisades produisirent sur les sciences en général, et la médecine en particulier.

1° Le système féodal reçut un choc violent. Le tiers-état, sorti de l'esclavage, se rendit redoutable au clergé et à la noblesse, et la considération que procurait le commerce devint un motif puissant d'émulation. Tout individu, fût-il même serf, qui se rangeait sous l'étendard de la croix, cessait d'être soumis à la juridiction de son baron, et passait, avec de grands priviléges, sous celle du chef de l'Église (2). Les croisades augmentèrent le nombre des hommes libres et le zèle pour les arts. Depuis cette époque, toutes les sciences utiles firent des progrès proportionnés à ceux de la liberté, et le nombre des médecins qui n'étaient pas moines devint réellement plus considérable qu'auparavant.

(1) *Sanuto Torfella, secret fidel. cruc. lib. III. P. VIII. c.* 5. *p.* 186: dans *Bongars, gest. Dei per Franc. vol. II.*

(2) *Leibnitz. script. rer. Brunsvic. vol. III. p.* 227. — *Du Cange, glossar. latin. vol. I. p.* 1281. *tit. cruc. privileg.*

2° Mais la superstition s'accrut à un point inconcevable, parce qu'on trouva dans l'Orient l'occasion de satisfaire le goût pour le merveilleux et les aventures chevaleresques. (1) En effet le dixième siècle fut l'âge d'or des reliques et des miracles; et l'attente générale dans laquelle on vivait de voir arriver la fin du monde, nous donne une triste preuve du joug pesant sous lequel les préjugés faisaient courber la raison (2). Toute l'armée d'Othon se dispersa subitement à l'apparition d'une éclipse de soleil, qui la remplit de terreur, et qui fut regardée comme l'annonce du malheur qu'on attendait depuis long-temps (3). Cependant les ténèbres du dixième siècle ne furent rien encore, si nous les comparons à celles des onzième et douzième. Jamais on ne vit plus de signes dans le ciel et sur la terre, que pendant les croisades. Une aurore boréale fit tant d'impression sur le faible esprit de l'empereur Henri IV, qu'il se soumit humblement au pontife de Rome (4). Une branche particulière de la fausse philosophie des Orientaux, l'astrologie trouva, depuis cette époque, plus de partisans parmi les médecins de l'Occident, qu'elle n'en compta jamais même chez les Arabes; car je ne trouve chez aucun écrivain de cette nation la réunion de l'astrologie avec la médecine, que plusieurs écrivains (5) ont prétendu y découvrir. Mais cette théosophie eut tant de charmes pour les médecins des

(1) Gibbon, vol. XI. p. 105. 106.

(2) Cramer. P. V. T. II. p. 340. — *Fleury, hist. ecclesiast. vol. XII. p.* 304.

(3) *Marten. collect. ampl. vol. IV. p.* 860.

(4) *Chronic. Luneburg. in Eccard. corp. hist. med. ævi, vol. I. p.* 1350. — Comparez les cures miraculeuses de Louis IX et de Hugues de Lacerta (*Guil. Carnot. in Duchesne. vol. V. p.* 475. *et Marten. coll. amplissim. vol. VI. p.* 1162); mais surtout *Vincent Bellovac. specul. historial. in-fol. Venet.* 1494. *lib. XXIII. c.* 70. *f.* 396. *d.*

(5) Freind, Histoire de la médecine. P. II. p. 11. — Moehsen. p. 407. 408.

peuples occidentaux, que les sages raisons de Fracastor, et d'autres hommes d'un mérite égal au sien, ne suffirent pas pour déraciner cette pernicieuse folie.

C'est aussi au onzième siècle que les rois d'Angleterre et de France prétendirent jouir du pouvoir miraculeux de guérir le goître et les écrouelles par le simple attouchement. Edouard-le-Confesseur, dont tous les historiens vantent la piété exemplaire, exerça le premier cet art nouveau (1). Bientôt les souverains de la France s'arrogèrent le même pouvoir, et Philippe Ier se rendit déjà célèbre par sa grande habileté à guérir les goîtres (2). Saint Louis fut le premier qui, pour entreprendre ces cures, mit le signe de la croix en usage; car, avant lui, les rois se contentaient de prononcer quelques paroles catholiques (3).

3° Le nombre des hôpitaux s'accrut prodigieusement, soit parce qu'on voulut imiter les Orientaux qui avaient multiplié beaucoup ces sortes d'établissemens, soit parce que la lèpre, qui, depuis les croisades, s'était propagée dans tout l'Occident, rendit les hospices plus nécessaires qu'auparavant. Au septième siècle, les marchands d'Amalfi avaient déjà établi à Jérusalem l'hôpital de Saint-Jean-l'Aumônier, où ils entretenaient, pour soigner les malades, des hommes qui furent, dans la suite, connus sous le nom de Johannites (4). Avant les croisades, c'est-à-dire avant 1092, il y avait en Palestine des congrégations dont le premier devoir était de soigner les pèlerins malades. C'est ainsi que se formèrent successivement celles de Sainte-Marie et de Saint-Lazare,

(1) *Alford s. Griffith : annal. eccles. anglican. in-fol. Leod.* 1663. *vol. III. p.* 563. *an.* 1062.
(2) *Wilh. Malmesbur. de regib. lib. II. c.* 13. *f.* 91.
(3) *Guil. de Nangiaco. in Duchesne, vol. V. p.* 369.
(4) *Wilh. Tyr. lib. XVIII. c.* 4. 5. *p.* 932. *in Bongars.* — *Helyot*, *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des congrégations monastiques. P. III. p. 86.

qui devinrent riches et puissantes par les legs des personnes qui mouraient, les présens de celles qui guérissaient, et les dotations des princes (1). C'est ainsi également que naquirent les ordres formidables des Templiers, des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, etc., que Gustave III voulut, dans des temps plus modernes, rappeler à leur destination primitive, en les chargeant de la surveillance des médecins et des hôpitaux (2). Raymond du Puy, troisième grand-maître de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean, et qui se nommait aussi *magister hospitalis*, fixa le premier les statuts, les sermens et les vêtemens de cette congrégation, à laquelle il ne donna une forme militaire que pour la mettre en état de repousser les attaques des infidèles (3). Les manteaux mêmes de ces chevaliers étaient des symboles de leur véritable profession, car ils avaient la même forme que ceux dont les statues antiques d'Esculape et d'Hippocrate sont décorées (4). Les chevaliers de Saint-Lazare, qui s'occupaient exclusivement de guérir la lèpre, devaient toujours avoir un lépreux pour grand-maître (5). Les Frères hospitaliers du Saint-Esprit furent, en 1070, réunis à Montpellier, par le chevalier de la Trau, en un ordre qui se destina aussi à soigner gratuitement les malades (6). Plusieurs mem-

(1) *Moehsen*, *p.* 272. — *Chronic. reg. p.* 974 : *in Eccard. vol. I.*

(2) *Gustafs III* etc., c'est-à-dire, Vie de Gustave III, par Posselt. in-8°. Strasbourg, 1793. p. 213.

(3) Comparez, *Jac. de Vitriaco*, *hist. Hierosol. c.* 65. *in Bongars. vol. I. p.* 1085. — *Ricobald. hist. imperat. p.* 865. *ib.*

(4) Baudouin, histoire des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean. in-fol. Paris, 1659. p. 3.

(5) *Moehsen*, *de medicis equestr. dignit. ornat. p.* 56. — Helyot, *l. c.* P. I. p. 323. — On dit que l'ordre de Saint-Lazare se consacra, dès l'année 366, au service des lépreux. Ce qu'il y a de certain, c'est que saint Louis ramena en France douze de ces chevaliers auxquels il confia la surveillance des hôpitaux et des léproseries, soin dont ils s'acquittaient si bien dans le Levant (*Rivii hist. monast. Occident. c.* 110. *p.* 223. *in-8°. Lips.* 1737.)

(6) Gaultier, Abrégé de l'histoire des Frères hospitaliers de l'ordre du Saint-Esprit, in-8°. Paris, 1653.

bres de cet ordre établirent à Rome une maison pour les enfans illégitimes, et le pape Innocent III confirma cette institution en 1210 (1). Les Frères hospitaliers de Saint-Antoine, à Vienne en Dauphiné, méritent encore d'être cités ici : Gaston les établit en 1095 (2). Il est du reste hors de doute que tous ces chevaliers guérissaient les pèlerins malades d'une manière entièrement empirique ; et en effet on ne pouvait exiger autre chose de leur part. Gui de Cauliac en donne une preuve manifeste (3), et vraisemblablement nous leur devons plusieurs de nos plus célèbres baumes, onguens et antidotes (4).

4° La lèpre était devenue plus générale dans l'Occident. Ce ne sont pas les croisades qui ont apporté cette hideuse maladie en Europe ; car, de temps immémorial, elle s'observait assez communément en France et en Italie. On connaît même plusieurs règlemens de Rotharic, roi des Lombards, contre les lépreux (5) ; mais, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les croisades rendirent la lèpre constitution séculaire, parce qu'elles combinèrent celle de l'Orient avec celle de l'Occident. Les taches qui annonçaient cette maladie dans l'Occident, ressemblaient assez bien aux symptômes par lesquels elle débutait chez les Orientaux ; mais, depuis sa première apparition, aucun écrivain de l'Orient n'avait observé la lèpre confirmée et ses diverses espèces aussi bien que le firent les Européens après le temps des croisades ; car le génie de

(1) *Rivius, l. c. c.* 34. *p.* 60.
(2) *Ib. c.* 35. *p.* 64.
(3) *Guid. de Cauliac. præfat. ad chirurg. col.* 7. (*in-fol. Venet.* 1546.) *Quarta secta ferè omnium theotunicorum militum et sequentium bella, qui cum conjurationibus et potionibus et oleo et lanâ atque caulis folio procurant omnia vulnera, fundantes se super illo, quod Deus posuit virtutem suam in verbis, herbis et lapidibus.*
(4) *Moehsen's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des sciences, p. 274.
(5) *Lindenbrog. l. c. p.* 609.

l'observation appartient plutôt à l'Occident qu'à l'Orient. Il est aussi fort remarquable que les écrivains français et anglais décrivent bien mieux que les Arabes la fièvre qui accompagne ordinairement l'invasion de la lèpre, soit parce qu'elle se joignait plus fréquemment à l'affection cutanée chez les peuples occidentaux, soit parce que ces derniers observaient plus attentivement (1). Parmi les espèces de la lèpre déclarée, le *baras* blanc des Arabes se rencontre bien moins souvent chez eux que dans les écrits des médecins européens, et la variété de cette espèce que les arabistes nommèrent *lèpre tyrienne*, et qu'ils attribuèrent au phlegme, paraît en particulier avoir été presque complètement négligée par les Arabes (2). La lèpre rouge, *lepra alopecia*, paraît aussi n'appartenir qu'aux pays occidentaux, et être peu à peu dégénérée de manière à donner naissance au *mal de rosa* des Asturies, et à la *pelagra* de la Lombardie: peut-être la disposition scorbutique avait-elle part à cette modification de la lèpre (3). Du reste, la méthode curative n'éprouva pas le moindre changement. On rejetait les irritans extérieurs, qu'on aurait cependant dû recommander pour éloigner la maladie des parties internes, et on se contentait des indications générales contre les qualités élémentaires.

D'après l'esprit généralement répandu dans ces siècles de barbarie, on croyait la lèpre envoyée d'une manière immédiate par Dieu: on la regardait comme un moyen de mettre son âme dans la voie du salut,

(1) *Hensler*, *Ueber* etc., c'est-à-dire, Sur la lèpre occidentale dans le moyen âge, p. 121. L'observation était d'autant plus assurée dans l'Occident, qu'on faisait prêter aux lépreux le serment de dire la vérité, usage dont on ne trouve pas la moindre trace chez les Arabes. (*Guid. Cauliac. tr. VI. doctr.* 1. *c.* 2. *f.* 58. *d.*) La décision du synode d'Orléans est remarquable à cet égard. (*Martene et Durande*, *vol. VII. p.* 1286.)

(2) Gilbert (*Compend. art. med. in-4°. Lugd.* 1510. *lib. VIII. f.* 339. *a.*) est celui qui décrit le mieux cette espèce de lèpre.

(3) Hensler, *l. c.* p. 171. 377.

et de devenir le favori de Dieu et de ses saints(1). Ces idées conduisirent naturellement les dévots à penser qu'on ne pouvait mieux se mortifier et se sanctifier qu'en soignant un lépreux, qu'en baisant et léchant ses ulcères. L'exemple de saint Louis est une preuve que les rois eux-mêmes n'hésitaient pas à expier ainsi leurs péchés. Tous les trois mois ce prince visitait les maladreries, rendait aux lépreux les services les plus abjects, leur mettait les alimens dans la bouche, et leur baisait les mains et les pieds tout dégouttans de sanie (2). On en raconte autant de Henri III, roi d'Angleterre, qui rendait les mêmes offices aux lépreux le jeudi gras(3). Robert I, fils de Hugues Capet, introduisit cet usage en France en 1030 (4). Bruno, archevêque de Toul, devenu depuis pape sous le nom de Léon IX, reçut chez lui un lépreux qui errait dans les rues, et auquel il voulait consacrer tous ses soins : il le fit coucher dans son lit ; mais, étant entré le matin dans la chambre, il trouva que le malade avait disparu. N'était-il pas alors naturel de penser que Jésus-Christ avait pris la forme d'un lépreux pour apparaître à l'évêque (5)? Doit-on, d'après ces usages superstitieux, être étonné que la lèpre soit devenue si générale, et ait exercé de si grands ravages?

Mais d'autres causes non moins importantes contribuèrent encore à propager cette maladie. D'un côté

(1) *Guid. Cauliac. l. c.* — Le concile de Latran décida que chaque maladrerie aurait sa chapelle et ses ecclésiastiques. (*Semler. histor. eccles. select. capit. vol. III. p.* 170.)

(2) *Duchesne, vol. V. p.* 402. — Joinville, Histoire de Sainct-Lovys, IX du nom. ed. du Fresne, in-fol. Paris, 1668. p. 121.

(3) *Ibid.*

(4) *Helgald. Floriac. epit. vit. Robert. in Duchesne. vol. IV. p.* 76. *Ore proprio figens leprosorum manibus oscula, in omnibus Deum collaudabat.*

(5) *Annal. Saxo ad* 1048 : *Eccard. vol. I. p.* 480. — On raconte une anecdote semblable du moine Martyrius. (*Helgald. Floriac. p.* 77.)

les vêtemens de laine, alors bien plus généralement répandus que ceux de toile (1), étaient très-propres à conserver long-temps les germes de l'infection, quoique cependant, en Allemagne au moins, l'usage des étoffes de fil soit aussi ancien que celui des étoffes de laine (2). De l'autre, les bains publics furent, jusqu'au seizième siècle, tellement multipliés chez les Français et les Allemands, aux yeux desquels ils passaient pour l'un des plus grands besoins, que la défense faite par Henri IV de se baigner, contribua beaucoup à provoquer l'excommunication lancée contre ce monarque infortuné (3), et que Jacques des Parts ayant interdit les bains publics vers la fin du quinzième siècle, fut sur le point de devenir victime de la fureur des Parisiens (4). Presque tous les couvens avaient une salle où l'on faisait baigner et ventouser les indigens. Moehsen a parfaitement dépeint le luxe qu'on étala depuis les croisades dans les maisons de bains (5).

Toutes ces causes réunies multiplièrent la lèpre à un point tel, qu'au treizième siècle on comptait en France seulement deux mille léproseries, et que l'Europe entière renfermait environ dix-neuf mille établissemens semblables (6). Les lépreux acquéraient quelquefois des richesses si extraordinaires, que Philippe V, roi de France, les accusa de fomenter une

(1) Moehsen, p. 280.

(2) *Fischer's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire du commerce allemand. P. I. p. 73.

(3) *Annal. Saxo : in Eccard. vol. 1. p.* 608.

(4) Riolan, Recherches des escholes de médecine, p. 217.

(5) *L. c.* p. 284.

(6) *Matth. Paris. hist. angl. ad ann.* 1244. *p.* 615. *Habent Hospitalarii novem decim millia manesiorum in Christianitate.* — La seule ville de Norwick, en Angleterre, avait cinq maladreries. (Hutchinson, dans le *Political* etc., c'est-à-dire, Magasin politique, février 1789. p. 93.)

révolte, et voulut les faire tous brûler pour confisquer leurs biens (1).

Les ordonnances de police contre la lèpre n'étaient qu'une imitation de celles qui se trouvent dans les lois de Moïse. On obligeait les lépreux de fuir la société. Ils ne pouvaient entrer qu'à certaines époques dans les villes, ni toucher autrement qu'avec un bâton ce qu'ils voulaient acheter. S'ils rencontraient quelqu'un sur une route, il fallait qu'ils s'éloignassent précipitamment, ou se plaçassent de manière que le vent ne pût porter les exhalaisons de leurs corps sur les personnes saines. Ils étaient tenus de faire sans cesse du bruit avec une crécelle, et de porter deux mains artificielles de laine blanche, pour qu'on pût les reconnaître de loin. Dans les lieux où il ne se trouvait pas de maladreries, on leur élevait des huttes, *cucurbitæ*, *stellæ*, en rase campagne; on les bannissait solennellement de la société; on les conduisait à l'église, lisant l'office des morts, les aspergeant d'eau bénite, et pratiquant, en un mot, toutes les cérémonies observées dans les funérailles (2): tant on était persuadé que la lèpre ne pouvait jamais guérir. Nous verrons par la suite comment elle diminua peu à peu dans le quinzième siècle, et donna lieu, par sa dégénérescence, à la maladie siphilitique.

5° Une infinité de maladies impures se déclarèrent après les croisades. Je veux surtout parler des affections des parties génitales qui sont les suites d'un

(1) *Amalric. Auger. de Biterris, hist. pontif. roman. in Eccard. vol. II. p.* 1823. — Mézeray, vol. II. p. 71. 72. — On prétendait qu'ils avaient empoisonné les sources, et conspiré contre la France avec les Turcs et les Juifs; mais vraisemblablement l'avide despote n'avait d'autre but que de s'approprier leurs biens: *car le génie de ce règne ne fut pas moins fiscal que celui de Philippe-le-Bel*, dit Mézeray. — Comparez, *Martene, collect. ampl. vol. V. p.* 179.

(2) *Martene, vol. VII. p.* 1365. 1397. — Ils cessaient d'être soumis à la justice, aux contributions et aux dîmes. (*Martene, vol. II. p.* 763. 772. 861.)

commerce impur, et que j'attribue aux progrès de la dépravation des mœurs. Je pense que ces débauches incroyables furent la suite de la grande disproportion de nombre existante entre les deux sexes; car alors on comptait presque généralement sept femmes contre un seul homme (1). Depuis lors aussi les couvens de femmes augmentèrent considérablement; mais comme toutes celles qui s'y renfermaient n'étaient pas d'humeur à observer le vœu de chasteté, les ecclésiastiques se firent un cas de conscience de pourvoir à leurs besoins. Robert d'Arbrissel, prédicateur célèbre, inspiré par le Saint-Esprit, résolut de protéger les femmes délaissées, les veuves, et les jeunes filles avides des plaisirs de l'hymen. Deux ans après la première croisade, il établit à Poitiers l'ordre de Fontevraud, qui se propagea bientôt dans toute la France, et qui avait pour but la conversion des femmes célibataires. En vain on lui représenta les dangers auxquels cette entreprise allait exposer sa vertu : il défia les tentations de l'esprit malin, et se fortifia de l'exemple de saint Jérôme (2). Ses sermons convertirent plusieurs maisons de débauche, et engagèrent les prostituées à se renfermer dans les cloîtres (3). En 1115, la reine Bertrade, femme à la fois de Foulques, comte d'Anjou, et du roi Philippe II, entra dans cette congrégation, qui comptait déjà au moins vingt couvens (4). A la mort de Robert, une femme lui succéda dans son généralat. Il l'avait ordonné ainsi, parce que Dieu lui-même suivit les ordres de la Sainte-Vierge. C'est de cette manière

(1) *Meibom. script. rer. German. vol. I. p.* 642. 644. — Deux mille jeunes garçons eurent aussi, en 1250, la fureur de se croiser, et périrent tous dans l'expédition. (*Contin. Vincent. Bellovac. spec. hist. f.* 443. *b.*)

(2) *De la Mainferme, clypeus nascentis Fontebrald. ordin. vol. I. p.* 118.

(3) *Martene, vol. VI. p.* 990.

(4) Ménage, histoire de Sablé, liv. III. ch. 16. p. 85. 86.

qu'il témoigna au sexe féminin sa reconnaissance pour les plaisirs qu'il lui avait procurés ; car la chronique l'accuse d'avoir choisi toujours les plus belles femmes pour leur faire partager sa couche, et se soumettre ainsi à un martyre d'un nouveau genre (1). Dans ses voyages, il avait soin d'emmener avec lui quelques-unes de ces charitables sœurs, et il les distribuait en route dans les auberges, afin qu'elles veillassent aussi de leur côté à ce que la dépopulation ne fît pas trop de progrès (2). Pierre de Rossy fonda un établissement pareil à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine (3).

Les Révérines ou Sœurs Blanches doivent leur origine à une cause semblable. Elles se formèrent, au treizième siècle, à Marseille, en un ordre que le pape Nicolas III et le roi saint Louis confirmèrent sous le nom de Filles-Dieu. Toutes les filles dégoûtées des jouissances mondaines étaient admises dans cet ordre, où elles pouvaient apporter plus de choix et de goût dans leurs plaisirs (4). L'ordre séculier des Femmes ambulantes s'établit aussi au commencement du douzième siècle, et dut de même sa naissance à l'insuffisance des hommes en état de contracter les liens du mariage. Ces filles se rendaient dans les villes où se tenaient les foires, les diètes et les conciles, et y servaient les ecclésiastiques sous le nom de *belles femmes* (5). Enfin, les maisons publiques se multiplièrent tellement après les croisades, que les plus petites villes en renfermaient plusieurs. Jus-

(1) Nouvelles de la république des lettres, A. 1686, avril, p. 391. *Dicitur cum speciosissimâ quâque sacrarum virginum, cum nudâ nudus in eodem lecto cubuisse, ut nequicquam frendentem et adhinnientem appetitum in tam illecebrosi objecti præsentiâ novo martyrii genere afficeret.*

(2) Comparez, Bayle, vol. II. art. Fontevraud, p. 1189.

(3) *Rigord, vit. Philipp. Aug. in Duchesne. vol. V. p.* 41.

(4) *Rivii hist. monast. Occident. c.* 71. *p.* 105.

(5) Comparez, *Du Cange, gloss. vol. II. p.* 406. *art. Focaria.*

qu'au quinzième siècle ces lieux de prostitution furent surveillés dans plusieurs endroits par le magistrat; dans d'autres, par le doyen du chapitre; et dans certains, par le bourreau. Les filles s'y choisissaient une reine ou *abbadesso*, *baylouno* en langue provençale (1); mais en Angleterre elles étaient soumises à un homme appelé *stewholder* (2). Leurs supérieures devaient veiller à ce qu'aucune d'entre elles ne fût infectée des suites d'un commerce impur, *mal vengut de paillardiso*, ou de la gonorrhée avec ardeur brûlante pendant l'émission des urines, *the perilous infirmity of brenning*. A cette fin, il était d'usage dans la ville d'Avignon de les faire visiter tous les samedis par un chirurgien; et en Angleterre, le supérieur était puni d'une amende de cent schellings lorsque l'une d'elles infectait un homme. Jusqu'au temps de Luther, les maisons publiques furent généralement regardées par la police comme une institution nécessaire, et le nombre n'en était guère moins grand que celui des auberges chez nous. Toutes ces circonstances dûrent contribuer extraordinairement à propager les maladies impures; ce qui nous explique pourquoi depuis le douzième siècle les médecins de l'Occident publièrent une quantité si prodigieuse de traités sur la gonorrhée, les chancres, les bubons et le gonflement des testicules. Il est vrai que ces accidens locaux se comportaient d'une tout autre manière que ceux de la véritable maladie vénérienne; car avant la fin du quinzième siècle, je ne connais pas un seul exemple de siphilis générale à laquelle ils

(1) L'ordonnance relative aux maisons de débauche d'Avignon se trouve toute entière dans *Astruc, de morbis venereis. ed. Paris.* 1738. *lib. I. c. 7. p.* 37, et elle est datée de l'an 1347.

(2) Dans le douzième siècle, le seul faubourg de Southwark à Londres avait dix-huit maisons de prostitution, soumises à la surveillance de l'évêque de Winchester. La plus ancienne ordonnance fut publiée en 1162; et Becker l'a insérée dans les Transactions philosophiques, vol. XXX. p. 841.

aient donné naissance ; mais j'espère prouver historiquement par la suite, que très-probablement ce sont ces accidens qui ont produit la maladie siphilitique.

6° Les croisades étendirent le commerce. Les marchandises et les médicamens de l'Orient affluèrent en plus grande abondance dans l'Occident. Jusqu'alors les villes de la mer Baltique étaient presque les seules qui fissent le commerce de l'Allemagne par Wisby, Moscow et Kiew, et les Allemands ne tiraient de l'Orient que des maroquins, des soieries et des pelleteries (1); mais après les croisades, les États de Venise et de Gênes firent pencher la balance de leur côté, parce que leurs flottes conduisaient les vivres aux armées chrétiennes de l'Orient, où elles prenaient en échange des épiceries et des denrées de toute espèce, que les marchands de ces deux nations débitaient en Italie et en Allemagne (2). On attacha dès-lors un plus grand prix aux drogues tirées du Levant, et l'usage des médicamens indigènes tomba de jour en jour en désuétude (3).

(1) *Fischer's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire du commerce de l'Allemagne. P. I. p. 248.

(2) *Jac. de Vitriaco hist. Hierosolym.* c. 66. p. 1085.—*Wilh. Tyr. lib. XII.* c. 23. p. 829. *in Bongars gest. Dei per Francos.* — Comparez, *Henry History* etc., c'est-à-dire, Histoire de la Grande-Bretagne, vol. IV. p. 597. 598. — *Robertson's Untersuchung* etc., c'est-à-dire, Recherches sur les connaissanees géographiques des anciens dans l'Inde, p. 113.

(3) L'introduction de la thériaque d'Andromaque dans les pharmacies de l'Occident, et l'ordre en vertu duquel la préparation de ce remède dut avoir lieu en présence des autorités, datent de l'époque des croisades, et font honneur à ce temps. (Histoire littéraire de la France, vol. IX. p. 196.)

CHAPITRE QUATRIÈME.

Influence de la Philosophie scholastique sur la Médecine.

Jusqu'au onzième siècle les écoles des moines n'enseignèrent que la grammaire et la dialectique, au lieu de la philosophie. Raban-Maur, qui, dans le neuvième, devint abbé de Fulde, et ensuite archevêque de Mayence, nomme la grammaire le fondement des sept arts libéraux, qui sont, la dialectique, l'arithmétique, l'astronomie, la géométrie, les mathématiques et la musique; mais il accorde à la dialectiqne le premier rang parmi toutes les sciences (1).

Gerbert d'Auvergne et Constantin l'Africain firent les premiers connaître dans les écoles la dialectique de Jean de Damas et celle des Arabes. Ils éveillèrent l'émulation de plusieurs savans qui, imitant leur exemple, traduisirent et étudièrent les philosophes grecs et sarrasins. Hermann, comte de Veringen, qui vivait à Reichenau dans le onzième siècle, fut, sinon le premier, au moins l'un des meilleurs traducteurs de ces ouvrages (2). A la même époque Jean Basyng d'Oxford entreprit le voyage d'Athènes, d'où il rapporta les écrits des Grecs dans sa patrie (3). Adelard, bénédictin de Bath en Angleterre, séjourna long-temps parmi les Sarrasins espagnols, et traduisit plusieurs

(1) *Hraban. Maur. de instit. cleric. lib. III. c. 20. p.* 42 (*Opp. vol. VI. in-fol. Colon. Agripp.* 1626.) *Hæc ergò disciplina disciplinarum est : hæc docet docere, hæc docet discere, in hâc se ipsa ratio demonstrat atque aperit, quæ sit, quid velit, quid videat*, etc.

(2) *Trithem. annal. Hirsang. vol. I. p.* 148. 149.

(3) *Leland, collectan. lib. IV. p.* 204.

ouvrages des Grecs et des Arabes sur la physique et la médecine (1). Gérard, de Crémone en Italie, désirant vivement étudier la traduction arabe de Ptolémée, se rendit à Tolède, où il passa presque toute sa vie, et traduisit non-seulement Galien entier, mais encore la plupart des auteurs arabes qui ont écrit pendant le douzième siècle (2). Daniel Morley rapporta de Tolède, où il avait également étudié, une foule d'ouvrages sur les mathématiques et autres branches des connaissances humaines (3). Robert Perscrutator et Othon de Freisingen ne se rendirent pas moins célèbres par leurs traductions. Ce dernier, frère de l'empereur Conrad III, introduisit le premier la dialectique d'Aristote dans les écoles de l'Allemagne (4). Jacques Clericus de Venise, et Anselme, évêque de Havelberg, furent envoyés par l'empereur Lothaire II à Constantinople, afin d'y acheter les ouvrages grecs et de les traduire en latin (5). Enfin, les Dominicains contribuèrent beaucoup à répandre l'étude d'Aristote; car les missionnaires qu'ils étaient obligés, par la règle de leur ordre, d'envoyer dans le pays des Sarrasins, devaient nécessairement posséder la langue et les sciences des Arabes, pour chercher à procurer de nouveaux prosélytes au christianisme

(1) *Oudin. script. eccles. vol. II. p.* 1016. — Tirasboschi, vol. IV. p. 151.

(2) *Pipin. in Muratori script. rer. Ital. vol. IX. p.* 587. — *Ej. antiq. Ital. vol. III. p.* 937. — *Arisi, Cremona literat. P. I. p.* 269. — Tiraboschi, vol. III. p. 333. — Le témoignage de Pipin prouve incontestablement que Gérard était natif non pas de Carmona en Espagne, mais de Crémone en Italie. Il naquit en 1114, et mourut en 1187. Freind s'est laissé induire en erreur par Nicolas Antonius. Haller a trop ajouté foi à Freind, et de nouveaux écrivains s'en sont rapportés à Haller. Roger Bacon (*opus majus*, *p.* 262. *ed. Jebb. in-fol. Lond.* 1733) assure déjà que les traductions de Gérard sont mauvaises.

(3) *Wood, antiq. Oxon. lib. I. p.* 56. — *Bulæi hist. univ. Paris. vol. II. p.* 730.

(4) *Fabric. biblioth. med. latin. vol. V. p.* 551.

(5) *Launoy, de variâ Aristot. fortunâ, c.* 19. *p.* 234. *Opp. T. IV. P. I.* — Tiraboschi, vol. IV. p. 143.

parmi ce peuple, avec le savoir duquel ils échangeaient leurs principes religieux (1).

Quoique l'introduction de la scholastique dans les sciences remonte à une époque plus reculée, ce furent cependant ces traductions qui contribuèrent d'une manière particulière à la développer. Jusqu'alors saint Augustin et Jean de Damas avaient dominé despotiquement sur l'opinion des hommes; mais, à cette époque, tous deux furent abandonnés, et on vit régner à leur place, non pas l'Aristote froid, sérieux et systématique qui fut le plus grand philosophe de l'antiquité, mais l'Aristote transformé en véritable habitant du désert par les traductions les plus informes, l'Aristote enfin dont le texte, noyé dans une mer de commentaires mystiques conformes à l'esprit des nouveaux platoniciens, était devenu insoutenable pour tout homme doué d'une saine raison (2). Encore dédaigna-t-on ceux de ses ouvrages qui ont tant contribué aux progrès de la physique expérimentale, pour s'attacher à ses écrits analytiques et autres livres de dialectique que nous parvenons à peine à comprendre aujourd'hui, dans un temps où nous pouvons appeler mille moyens auxiliaires à notre secours. Mais telle fut la volonté suprême de l'Église infaillible. Le fer et le feu en main, elle attirait à elle tous les objets des connaissances humaines qui pouvaient avoir le moindre rapport avec la religion; elle prétendait que la philosophie consistât dans un vain étalage de mots barbares, dans un tissu de subtilités ridicules, et non dans la recherche de la vérité. Au commencement du trei-

(1) *Fleury, hist. ecclesiast. vol. XVI. p. 411.* — Cramer, P. VI. p. 35. — Raymond de Penaforte établit à Murcie une école où les Dominicains enseignaient la langue arabe. (*Martene et Durande, vol. VI. p. 406.*)

(2) *Roger. Baco, l. c. Quoniam autem non potest textus Aristotelis propter perversitatem translationis intelligi*, etc.

zième siècle, les professeurs expliquaient à Paris les écrits d'Aristote ; mais la sainte Église ne tarda pas à trouver dangereux de permettre des leçons sur un ouvrage dans lequel Amalric avait puisé je ne sais quels dogmes hérétiques (1). Aristote fut donc brûlé publiquement, d'après la décision d'un concile (2). Six ans après, l'Eglise permit la lecture des livres de ce philosophe sur la dialectique, mais réprouva ceux qui ont rapport à la physique et à la métaphysique (3). Seize ans plus tard, Grégoire IX limita cette défense, et y ajouta la clause singulière que les professeurs réfuteraient dans leurs cours tous les principes contraires à la religion chrétienne (4). Cependant assez souvent ceux qui lisaient Aristote furent persécutés à Paris (5).

En effet, puisqu'on voulait se borner à la seule dialectique, quel besoin avait-on d'emprunter les lumières d'un aveugle païen ? Ce pur charlatanisme qui consiste à émettre ou renverser un principe sans s'attacher à reconnaître s'il contient ou non quelque vérité, cet art misérable qui hérisse de difficultés les choses les plus simples, qui répand les ténèbres sur les idées les plus claires, qui se compose, en un mot, d'un amas de questions futiles et dépourvues de bon sens, pouvait s'apprendre bien plus facilement, et sans crainte d'être accusé d'hérésie, dans les commentaires écrits sur Aristote par les nouveaux platoniciens. Jean de Salisbury n'était donc que l'organe de la plus grande partie de la république des lettres, quand il conseillait de lire Porphyre et Boëce de préférence à

(1) *Rigord. vit. Philipp. Aug. in Duchesne. v. V. p.* 50.

(2) *Launoy, de variâ Arist. fortun. c.* 1. *p.* 174. *Rigord. p.* 51.

(3) *Launoy, l. c. c.* 4. *p.* 191.

(4) *Ib. c.* 6. *p.* 192.

(5) Par exemple, les persécutions exercées contre Simon de Tournay. (*Launoy, l. c. c.* 7. *p.* 193.)

Aristote, pour ne pas perdre un temps précieux à étudier le philosophe de Stagyre (1).

On se perdait en discussions puériles sur l'existence des universaux, et plus on disputait sur ces frivolités, moins on avançait les progrès de la métaphysique (2). On admettait trois espèces d'universaux, d'après les trois principales écoles de l'antiquité ; savoir : les universaux *ante rem*, ou les Idées de Platon ; les universaux *in re*, ou les Entéléchies d'Aristote ; et les universaux *post rem*, ou les Images des stoïciens. L'édifice gothique de la scholastique fut commencé par les réalistes, tels qu'Alexandre de Hales, Anselme et Abélard. Ces raisonneurs défendirent la réalité des choses générales ou des Idées de Platon : ne voulant s'occuper que des choses, ils négligèrent l'étude des langues et écrivirent dans un style des plus barbares. Ils comptèrent parmi eux la plupart des médecins et naturalistes des douzième et treizième siècles. Anselme alla jusqu'au point d'admettre l'existence réelle de tous les objets enfantés par notre imagination. Jean le Sophiste, Roscelin de Compiègne, et plus tard Occam, s'attirèrent un très-grand nombre de partisans par leur nominalisme, doctrine d'après laquelle les choses générales ne sont pas les fruits de notre intelligence. Cependant ils n'appartenaient point au parti orthodoxe, et Louis XI les avait proscrits par un édit sévère, qui parut avoir été rendu principalement à l'instigation des médecins. L'édit fut, il est vrai, révoqué ; mais ne pouvant pas acquérir assez d'ascendant en France, les nominaux passèrent

(1) *Jo. Saresburiens. metalogicus. ed. Paris. in-8°. 1610. lib. II. c. 16. p. 97. Sed, quia ad hunc elementarem librum magis elementarem quodammodo scripsit Porphyrius, eum ante Aristotelem esse credidit antiquitas prælegendum. Rectè quidam, si rectè doceatur, id est, ut tenebras non inducat erudiendis, nec consumat ætatem.* — Compare, *Vincent. Bellovac. specul. doctr. lib. III. c. 4. f. 35. c.*

(2) Tiedemann, *l. c.* P. IV. p. 334. 335.

en Allemagne, et contribuèrent, même après plusieurs siècles, à la réformation du système qu'avait suivi jusqu'alors l'Eglise (1).

La philosophie expérimentale pouvait-elle s'enrichir de nouvelles découvertes, dans un temps où l'on ne s'occupait qu'à disputer avec subtilité sur la nature des universaux? La raison peut-elle se garantir de la funeste influence d'une imagination effrénée, lorsque ne faisant aucun cas de l'observation, et lui préférant des idées transcendantes, l'esprit humain se perd dans l'empire des chimères, où il éprouve souvent le sort d'Icare? L'histoire de la philosophie scholastique nous fait connaître souvent des hommes dont la déraison se manifeste par des signes trop évidens pour qu'on puisse les méconnaître. Cette philosophie dut produire un nombre prodigieux de sceptiques et d'athées, parce qu'elle a des armes également tranchantes pour et contre chaque proposition (2). La physique fut tellement négligée, qu'on avait perdu la coutume de réfléchir sur les causes des choses, et qu'au lieu de commencer par une étiologie exacte, on se perdait dans un labyrinthe de subtilités qu'on ne comprenait souvent pas soi-même. Au milieu du onzième siècle, il tomba sur les côtes de l'Aquitaine une pluie de sang, sur laquelle deux des plus grands savans du temps, Fulbert de Chartres et Gosselin de Bourges, écrivirent des dissertations aussi prolixes qu'inutiles (3). En 1182, la foudre éclata sur une église de Liége, et Renier consacra aux orages un traité particulier, dans lequel il ne dit pas un seul mot de la cause physique de ce phénomène (4). La femme de Henri Ier, roi d'Angleterre, désirant lire

(1) Comparez, *Jo. Saresbur. lib. II. c.* 17. *p.* 98. — *Bulæus. vol. I. p.* 343. *vol. V. p.* 739.
(2) *Launoy*, *c.* 3. *p.* 189. 190. — Tiedemann, *l. c.*
(3) Histoire littéraire de la France, vol. VII. p. 133.
(4) *Martene*, *collect. ampl. vol. I. p.* 953.

une histoire naturelle, Philippe de Tahun composa pour elle un ouvrage auquel il donna ce titre, mais qui n'était dans la réalité qu'un tissu d'allégories, et ne contenait pas un seul fait nouveau (1). Pierre Lombard passait pour l'homme le plus instruit de son temps; cependant il croyait que le firmament est un corps solide, et que la terre ressemble à une table carrée (2).

Ce n'est pas sans dégoût que j'ai appris dans les ouvrages de Thomas d'Aquin, le premier de tous les scholastiques, la manière dont ces prétendus philosophes cultivèrent l'histoire naturelle (3). Son livre contient, non pas une physique complète, mais seulement quelques fragmens épars, destinés à résoudre des questions de théologie ou de dialectique; et presque toujours il renvoie le lecteur aux écrits d'Isidore et de Jean de Damas. Toutefois ce petit nombre de fragmens, la plupart relatifs aux sens et à la génération, suffisent pour nous donner une idée claire de la physiologie de Thomas d'Aquin. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il soutient avec véhémence que les forces du corps sont indépendantes de son organisation: en effet, ces qualités occultes et ces forces primitives ne convenaient pas moins au système des scholastiques qu'à la doctrine orthodoxe de l'Eglise, parce qu'elles dispensent de toutes recherches sur la structure et le mélange des parties (4). L'âme est unie au corps comme forme substantielle, et non accidentelle; car, dans ce dernier cas, elle serait seulement la forme du corps, abso-

(1) Histoire littéraire de la France, vol. IX. p. 190.
(2) *Ibid.* p. 189.
(3) Il naquit en 1225, et mourut en 1274. — Comparez sur lui *Acta sanctor. Antverp. Mart. vol. I. p.* 655. — *Oudin; script. eccles. vol. III. p.* 254. — Tiraboschi, vol. IV. p. 112.
(4) *Thom. Aquin. summa totius theologiæ, ed. Hunnæi. in-fol. Colon. Agripp.* 1604. *P. I. qu.* 78. *art.* 3. *p.* 145.

lument de même qu'une maison a une certaine forme (1). Elle agit sur le corps immédiatement, et non par un intermède quelconque (2), et le gouverne despotiquement, tandis que les passions le régissent politiquement (3). Elle existe dans toutes les parties en vertu de la totalité de sa perfection et de son essence, mais non à raison de la totalité de sa force (4). Ce n'est pas la semence du père qui la communique à l'enfant, car elle est créée à chaque nouvelle conception (5). A proprement parler, le corps humain n'est pas composé des quatre qualités élémentaires, mais résulte en grande partie seulement du mélange de la terre et de l'eau (6). La semence renferme un principe plastique, *principium corporis formativum*, qui passe dans la matière de la matrice, et cause la ressemblance qui existe entre l'enfant et ses parens (7). La production d'un nouvel être n'exige que le concours du pneuma, de la chaleur et de l'humidité; c'est pourquoi on voit des animaux vivans naître des corps en fermentation et en putréfaction (8). Il y a dans le corps deux sortes d'humidités primitives, la radicale et la nutritive; celle-ci donne naissance à la première (9). Le cœur est la source de tous les mouvemens, et le cerveau est le siége de toutes les sensations (10). A cet égard, Thomas s'écarte visiblement du philosophe de Stagyre, qui cherchait la cause des sensations dans le cœur lui-même. Cet exemple nous prouve combien

(1) *Thom. Aquin. qu.* 76. *art.* 8. *p.* 140.
(2) *Ib. art.* 7. *p.* 140.
(3) *Ib. qu.* 81. *art.* 3. *p.* 153.
(4) *Ib. qu.* 76. *art.* 8. *p.* 140.
(5) *Ib. qu.* 118. *art.* 2. *p.* 214.
(6) *Ib. qu.* 91. *art.* 1. *p.* 172.
(7) *Ib. qu.* 78. *art.* 2. *p.* 145.
(8) *Ib. P. II.* 2. *qu.* 147. *art.* 8. *p.* 253.
(9) *Ib. P. I. qu.* 119. *art.* 1. *p.* 215.
(10) *Ib. P. II.* 1. *qu.* 38. *art.* 5. *p.* 68.

peu le véritable Aristote servait de guide aux scholastiques. La sensation est une puissance passive destinée à être modifiée par un objet extérieur; et le changement qu'elle éprouve est matériel ou spirituel. Dans le changement matériel, l'organe changé prend la forme de l'objet changeant, d'après son essence naturelle, *secundùm esse naturale*, de même qu'un corps reçoit la chaleur. Dans le changement spirituel, au contraire, l'organe changé prend la forme de l'objet changeant, d'après son essence spirituelle, *secundùm esse spirituale*, de même que la pupille reçoit les couleurs. Les sens exigent nécessairement ce dernier changement, afin que la force sensible puisse être sentie dans l'organe. Si le changement naturel avait lieu partout, tous les corps de la nature seraient doués de sens. Dans quelques organes sensitifs, il s'opère seulement un changement spirituel : l'œil se trouve de ce nombre; aussi la vision s'accorde-t-elle plus que les autres sensations avec les forces de l'âme. D'autres sensations réclament non-seulement le changement spirituel, mais encore le changement naturel, soit de l'objet, soit du corps lui-même. L'objet de la sensation éprouve un changement naturel de lieu, comme le son, par exemple, produit l'audition; ou une altération, comme les corps odorans ont besoin d'être altérés par la chaleur pour tomber sous nos sens. Les organes du tact et du goût subissent un changement lorsqu'ils sont mis en jeu. La main qui sent devient chaude ou froide, selon la qualité de l'objet qu'elle touche; de même, la langue est humectée par les liquides. Quant aux organes de l'ouïe et de l'odorat, ils n'éprouvent qu'un changement accidentel (1)..... Je pense que ces fragmens de la physiologie du *docteur*

(1) *Thom. Aquin. P. I. qu.* 78. *art.* 3. *p.* 145.

angélique feront connaître l'esprit de la philosophie scholastique.

Le dominicain Albert de Bollstaedt, né à Lavingen en Souabe, qui fit pendant quelque temps des cours à Paris sur la dialectique d'Aristote, et qui, dans sa vieillesse, devint évêque de Ratisbonne, est, de tous les scholastiques, celui qui s'occupa le plus de la physique (1). Il était aussi très-habile dans les arts mécaniques, ce qui le fit soupçonner d'être sorcier; crime dont Gerbert d'Auvergne passa aussi pour s'être rendu coupable (2). Les livres sur les secrets des femmes ne sont pas de lui; ils ont pour auteur son disciple Henri de Saxe, qui le nomme fort souvent (3).

La médecine ayant, à cette époque, été considérée de nouveau comme une branche de la philosophie, la légère esquisse que je viens de tracer de la scholastique est suffisante pour faire voir à quelles vaines subtilités cette méthode dut conduire dans la théorie médicale. Les galénistes et les Arabes en avaient déjà accumulé un grand nombre; mais alors les médecins imitèrent l'exemple des scholastiques, commencèrent à établir tant de distinctions subtiles, que souvent il est impossible de les comprendre. J'en fournirai par la suite un grand nombre de preuves.

(1) Il naquit en 1193, et mourut en 1282. (*Martene, collect. amplis. vol. V. p.* 128.) — Comparez, Bayle, Dictionn. art. Albert, vol. I. p. 128.) — *Trithem. annal. Hirsang. vol. I. p.* 610. — Tiedemann. P. IV. p. 363.

(2) Bayle, *l. c.* — Tiedemann, *l. c.*

(3) *Simler, epitom. biblioth. Gesner. in-fol. Tigur.* 1574. *p.* 332.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Premières traces du rétablissement des sciences dans le treizième siècle.

Au treizième siècle, plusieurs circonstances heureuses favorisèrent l'étude des sciences à la cour des princes et dans les universités. Les rois de France et d'Angleterre, les empereurs romains et les papes protégeaient avec ardeur l'instruction publique, et rivalisaient, soit dans l'établissement d'institutions savantes, soit dans l'appui qu'ils accordaient aux savans eux-mêmes. L'empereur Frédéric II influa surtout d'une manière immédiate sur les destinées de l'histoire naturelle et de la médecine. Ce prince, dont j'ai déjà fait connaître en partie le mérite dans une autre occasion, était lui-même très-versé dans les sciences : il parlait et écrivait l'allemand, le français, l'italien, le grec et l'arabe (1); il était aussi troubadour (2). L'étude assidue des ouvrages d'Aristote, ses voyages et ses expéditions militaires lui firent acquérir de rares connaissances dans l'histoire naturelle, et surtout dans celle des oiseaux (3). Son livre sur l'art du fauconnier fournit une foule de preuves qu'il étudia non-seulement les écrits d'Aristote, mais en-

(1) *Malespini*, *Storia* etc., c'est-à-dire, Histoire de Florence, dans *Muratori, script. rer. Ital. vol. VIII. p.* 953.

(2) *Crescimbeni*, *Storia* etc., c'est-à-dire, Histoire de la poésie vulgaire, vol. II. p. 185. — Florence possède encore un recueil de poésies provençales, écrit par ce prince, et qui porte le titre de *Dompn Frederic de Cecilia.*

(3) *Reliqua librorum Frederici II imperatoris, de arte venandi cum avibus, ed. J. C. Schneider. in-4°. Lips.* 1788.

core l'anatomie des oiseaux (1). Le philosophe de Stagyre n'était même pas toujours un oracle pour lui, car il le réfutait quand il croyait en avoir le sujet. Frédéric reconnut que la partie supérieure du bec des oiseaux est mobile; observation qui avait échappé à la sagacité d'Aristote (2). Depuis lui, personne, autre que Klein parmi les modernes, ne s'est aperçu que pendant l'hiver les grues s'ensevelissent dans la vase des rivières, où elles demeurent engourdies (3). Il observa que la plupart des os des oiseaux sont creux, sans cependant en tirer la conclusion que certains physiologistes modernes ont hasardée (4). Sa description de la structure des serres et des griffes du faucon et autres oiseaux de proie, s'accorde avec celle qu'en a donnée Vicq-d'Azyr (5); il porte également son attention sur d'autres animaux, tels que la girafe et les antilopes, dont un calife de l'Orient lui avait envoyé un grand nombre.

Frédéric attira tous les savans du monde chrétien à sa cour; on les plaça dans les universités qu'il avait établies. Il institua une de ces universités à Naples, et offrit à Pierre d'Ivernois un traitement annuel de douze onces d'or (quinze cent quarante francs) pour l'engager à y enseigner les sciences (6). Voulant procurer plus d'éclat à cet établissement, il défendit aux professeurs de Bologne de tenir des cours publics, afin que cette mesure les obligeât de venir se fixer à Naples; mais il ne parvint pas à son but, et fut obligé

(1) La préface que Schneider a jointe à cette édition, renferme quelques notions précieuses sur les services que Frédéric II a rendus à l'érudition.

(2) *Reliqua libr. Fred. vol. II. p.* 20.

(3) *Ib. p.* 83. — *Klein's verbesserte* etc., c'est-à-dire, Histoire corrigée et complète des oiseaux. P. III. §. 49.

(4) *Ib. lib. I. c.* 33. *p.* 40.

(5) *Reliq. libr. Fred. vol. II. p.* 30.

(6) Tiraboschi, vol. IV. p. 45.

de révoquer l'édit au bout de deux ans (1). Il fit traduire Aristote du grec, et envoya la traduction à l'université de Bologne, pour y attirer plus de monde (2). Tant d'efforts généreux rendirent l'étude des anciens plus générale, et perfectionnèrent la marche qu'on avait suivie jusqu'alors dans les sciences. Frédéric établit aussi une université à Messine, et donna des juges particuliers à toutes celles de son empire (3). Ce prince fut fidèlement secondé par son célèbre chancelier Pierre des Vignes, qui transmit ses vertus à son fils Manfred (4). L'astronomie et l'astrologie fleurirent sous le règne de Frédéric, parce qu'il affectionnait ces deux sciences d'une manière particulière; et presque toujours, avant de rien entreprendre, il faisait consulter les astres par le célèbre Scot, qui vivait à sa cour (5).

La protection que les rois de France accordaient aux universités de Paris et de Montpellier, augmenta infiniment le nombre de ceux qui s'adonnaient aux sciences. Paris portait encore dans le douzième siècle le nom d'école, collége ou académie, à la tête de laquelle se trouvaient un chancelier et un maître des écoles, *magister scholarum*, appelé aussi doyen, *decanus* (6). Ces maîtres des écoles obtinrent dans le même siècle la licence, *licentia legendi*, et le synode de Liége blâma ouvertement les princes d'avoir vendu ce privilége (7). A cette époque, les théologiens

(1) *Muratori script. rer. Ital. vol. XVIII. p.* 109. 254. — *Ej. antiq. Ital. vol III. p.* 909. *Pet. de Vineis, lib. III. ep.* 10. *p.* 411.
(2) *Pet. de Vineis, lib. III. ep.* 67. *p.* 481.
(3) *Martene et Durande, vol. VII. p.* 1185. 1216.
(4) Tiraboschi, vol. IV. p. 16. 146. — Le Bœuf, Hist. de Paris, vol. II. p. 80. — Il envoya aussi à Paris des traductions d'ouvrages philosophiques écrits par les anciens.
(5) *Muratori script. rer. Ital. vol. VIII. p.* 83. 228. 249. *vol. IX. p.* 660. — Montucla, hist. des mathématiques, vol. I. p. 418.
(6) *Rigord. vit. Philipp. in Duchesne, vol. V. p.* 37. — *Bulæi hist univers. Paris. vol. II. p.* 128.
(7) *Bulæus, vol. II. p.* 155.

de Paris commencèrent aussi à accorder des dignités académiques, usage que les nestoriens et les juifs avaient fait connaître aux Arabes, et que l'école de Salerne introduisit la première dans les pays chrétiens de l'Occident. Gratien le puisa dans cette école, et donna le premier des dignités académiques aux juristes de Bologne ; c'est d'après lui aussi que Pierre Lombard les établit (1). L'érudition des professeurs et la grande affluence des élèves accrurent prodigieusement dans ce siècle la célébrité de l'école de Paris (2). On y enseignait même déjà publiquement la médecine, ainsi qu'on peut s'en convaincre par un passage d'Ægide de Corbeil (3). Hugues, surnommé le physicien, Obizo, médecin de Louis-le-Gros, et l'abbé de Sainte-Victoire, furent les premiers professeurs de cette science (4).

Jean de Saresbury (5) et Ægide de Corbeil, qui parle d'un certain Renaud, docteur en médecine de Montpellier (6), nous témoignent que cette ville possédait déjà, dans le douzième siècle, une école de médecine fort célèbre; mais ce fut seulement dans le treizième que Paris reçut, pour la première fois, le titre d'université, parce que le nombre des

(1) *Bulæus, vol. II. p.* 255. 256.

(2) *Ib. p.* 10. 252. 253.

(3) *Leyser, hist. poet. et poem. med. æv. p.* 510.

Ipse novo faveat operi, nec Parisianas
Æstimet indignum physicam resonare Camœnas,
Nam logices ubi fons scaturit, nisi plenius artis
Excolitur ratio, sibi physica figere sedem
Gaudet et ancillis non dedignatur adesse.

(4) *Bulæus, vol. II. p.* 749. 756. — Hugues mourut en 1199.

(5) *Jo. Saresbur. metal. lib. I. c.* 4. *p.* 11. *Alii autem, suum in philosophiâ intuentes defectum, Salernum vel ad Montem Pessulanum profecti, facti sunt clientuli medicorum.*

(6) *Leyser, l. c. p.* 574.

Qui Pessulani pridem vetus incola montis
In medicinali doctor celeberrimus arte
Jura monarchiæ tenuit.

Comparez, Astruc, Mém. pour servir à l'histoire de la fac. de Montpel. in-4°, Paris, 1767. p. 10.

étudians y était si considérable, qu'il surpassait celui des habitans, et que Philippe-Auguste se vit contraint d'augmenter l'enceinte de la ville (1). L'école métropolitaine était la première de toutes celles dont l'assemblage donna naissance à l'université : c'est pour cette raison que la haute école demeura par la suite sous la surveillance du clergé. Tous les professeurs de philosophie et de médecine furent regardés comme des clercs, et jusqu'au quatorzième siècle ils n'eurent pas la permission de contracter les liens du mariage (2). Comme la plupart des papes du treizième siècle avaient fait leurs études à Paris, ils accordèrent de grands priviléges à cette université (3). Innocent III, que Philippe-Auguste avait aidé à parvenir à la dignité pontificale, donna en 1206 la célèbre bulle par laquelle l'université de Paris et ses membres étaient garantis de toute excommunication qui ne serait pas lancée directement par le Saint-Père. Ce privilége et plusieurs autres semblables furent confirmés par les successeurs d'Innocent III, et contribuèrent beaucoup à rendre l'université plus fréquentée (4). Honoré III fixa la durée et l'ordre des cours, qui, à l'égard de la médecine, furent établis à peu près sur le modèle de l'école de Salerne. Dans la plupart des bulles des pontifes de Rome, les professeurs de médecine sont rangés parmi ceux des arts

(1) *Pez anecdot. thesaur. noviss. vol. I. P. I. p.* 427. (*in-fol. Aug. Vindel.* 1721.) — Bulæus cherche à prouver dans tout le premier volume de sa grande histoire de l'université de Paris, que Charlemagne fonda l'université elle-même, et non l'école; mais il allègue des raisons très-faibles; et Pasquier a parfaitement démontré le contraire. (Recherches sur la France, liv. III. ch. 29. p. 263. liv. IX. ch. 7. 8. p. 807. liv. IX. ch. 24. p. 847. in-fol. Paris, 1621.)

(2) Histoire littéraire de la France, vol. IX. p. 64.

(3) *Bulæus, vol. III. p.* 93. 96. — C'est dans Rigordus (*Duchesne, vol. V. p.* 50.) qu'on trouve pour la première fois le mot *université* en 1209.

(4) *Vincent. Bellovac. specul. hist. in-fol. Venet.* 1494. *lib.* XXIX. *c.* 107. *f.* 392. *d.*

libéraux, ou parmi les artistes : on exigeait qu'ils eussent étudié six années, atteint au moins l'âge de vingt-un ans, et subi un examen rigoureux avant d'obtenir la permission de faire des leçons publiques (1). Ils ne devaient enseigner que les aphorismes d'Hippocrate, son livre des pronostics, celui du régime des maladies aiguës, le traité de Théophile sur la structure du corps humain, l'introduction de Hhonain, et les ouvrages d'Ægide de Corbeil (2). On les considérait déjà comme professeurs de l'art au bout de trois années d'études, quoiqu'alors ils ne dussent enseigner que les sciences préparatoires, et portassent seulement le titre de bacheliers, *baccalaurei, bachalarii* (3). Il fallait encore qu'ils étudiassent au moins trois ans pour obtenir celui de maître en physique, qui leur donnait aussi le droit d'exercer (4). Jean de Saresbury partagea les médecins de Paris en trois classes, les physiciens, les théoriciens et les praticiens; mais il les dépeint sous des couleurs très-peu favorables (5).

Le cardinal Conrad concéda aussi en 1220 les mêmes priviléges à l'école de médecine de Montpellier, dont les membres, en leur qualité de clercs, furent simplement soumis à l'évêque de Maguelone (6). Cette faculté avait déjà acquis une cé-

(1) *Conring. antiq. academ. supplem. LXXVI. p.* 374. Essai histor. p. 102.
(2) *Bulæus, vol. III. p.* 135. 195. 341.
(3) *Glabri Rodulfi hist. sui temp. lib. V. c. 1. p.* 51. *in Duchesne. hist. Franc. script. vol. IV.*
(4) *Bulæus, vol. III. p.* 25. 300.
(5) *Metalog. lib. I. c. 4. p.* 11. *Hippocratem ostentant aut Galenum : verba proferunt inaudita, ad omnia suos loquuntur aphorismos, et mentes humanas, velut afflatas tonitrubus; sic percellunt nominibus inauditis. Creduntur omnia posse, quia omnia jactitant, omnia pollicentur. — Lib. I. c. 25. p. 42. — Quia isti hesterni pueri, magistri hodierni, heri vapulantes in ferulâ, hodiè stolati docentes in cathedrâ, ex ignorantiâ altarum, arguunt grammaticam commendari*, etc. — Comparez, *Bulæus, vol. II. p.* 575.
(6) Astruc, *l. c.* p. 37.

lébrité extraordinaire vers le milieu du treizième siècle (1).

Les papes, parmi lesquels Honoré III fut celui qui, dans le cours de ce même siècle, protégea le plus les sciences (2), favorisèrent également, en Italie, la formation d'un grand nombre d'universités et de colléges de médecine. Les écoles de Bologne, de Ferrare, de Padoue, de Pavie, de Milan et de Plaisance furent les plus célèbres (3). Le premier devoir imposé à tous les professeurs de médecine, était de se conformer strictement aux principes d'Hippocrate et de Galien (4). Il est vrai que de cette manière on atteignit le grand but de bannir de la médecine l'empirisme aveugle des moines, et d'y introduire le goût de l'étude des Grecs; mais en même temps la pensée éprouva dans son libre exercice, si nécessaire aux progrès de la science, des obstacles puissans, que de froids observateurs et de fanatiques visionnaires parvinrent à dissiper, mais après plusieurs siècles seulement. La même époque vit aussi renaître le goût des bibliothèques; car c'est du douzième siècle que datent les statuts d'un abbé de Marseille, relativement à l'établissement d'une collection de livres (5), et les règlemens concernant les nombreuses bibliothèques de Paris (6). Dans le treizième, Bologne en avait déjà une riche, (7) et presque tous les couvens en possédaient une plus ou moins considérable pour leur usage particulier.

(1) *Matth. Paris. ad ann.* 1254. *p.* 891.

(2) Il refusa un évêque par la seule raison qu'il n'avait pas lu Donat. (*Muratori, script. rer. Ital. vol. VIII. p.* 1083.)

(3) Tiraboschi, vol. IV. p. 38.

(4) *Facciolati, fasti gymnas. Patav. P. I. p.* 2. — A Bologne, personne n'était reçu médecin avant l'âge de trente ans. (*Facciolati, P. II. p.* 161.)

(5) *Martene, collect. ampl. vol. I. p.* 1018.

(6) Hist. littér. de la France, vol. IX. p. 60.

(7) *Sarti, de profess. Bonon. P. I. p.* 186. *P. II. p.* 214.

Dans le même siècle, toutes les sciences exactes fleurirent en Angleterre sous les auspices et par les efforts d'un homme auquel la postérité reconnaissante a assigné la première place parmi les philosophes et les savans les plus érudits, mais qui fut persécuté par ses contemporains, trop barbares pour apprécier son vaste génie. A une érudition rare pour l'époque à laquelle il vivait, à une connaissance parfaite des meilleurs ouvrages de l'antiquité, Roger Bacon, digne prédécesseur du grand chancelier réformateur de la philosophie dans le dix-septième siècle, joignait les idées philosophiques les plus pures, acquises par une étude approfondie de la physique. Je ne m'arrêterai pas à discuter s'il fut réellement l'inventeur de la poudre à canon, des lunettes achromatiques et du télescope : cet objet a déjà exercé la sagacité des savans (1), et m'entraînerait hors des limites de mon plan; mais ce qui assure à Bacon une place honorable dans l'histoire de la médecine, c'est l'ardeur avec laquelle il combattit les préjugés dont il savait si bien pénétrer l'origine; c'est le sage conseil qu'il donne d'étudier les mathématiques, comme le plus sûr moyen d'acquérir des notions exactes dans toutes les branches des connaissances humaines. On ne saurait mieux, disait-il, former et épurer son goût, qu'en se livrant à la lecture assidue des anciens, pour les opinions desquels il faut toutefois se garder de pousser le respect jusqu'à l'idolâtrie (2). L'excellence de ce principe est à la vérité incontestable aujourd'hui; mais dans un siècle de barbarie il était entièrement nouveau, et nous ne devons point nous étonner que tant de hardiesse ait attiré à Bacon la haine

(1) *Biograph. Britann. vol. I. p.* 428.

(2) *Bacon. op maj. ed. Jebb. in-fol. Lond.* 1733. *p.* 10. *Non oportet nos adhærere omnibus quæ audimus et legimus, sed examinare debemus districtissimè sententias majorum, ut addamus quæ eis defuerunt, et corrigamus quæ errata sunt*, etc.

du clergé. Quelle révolution heureuse aurait éprouvée la république entière des lettres, si le principe hasardé par ce philosophe eût été digéré comme il convenait qu'il le fût, si les savans l'eussent adopté et mis en pratique! Mais Bacon prêchait dans le désert. Il est à regretter d'ailleurs que lui-même n'ait point su appliquer des vues aussi sages à chaque science en particulier, et soit tombé dans une telle contradiction avec lui-même, que, dans sa lettre au pape, il soutient la possibilité de la médecine universelle, et la recommande même à la protection du Saint-Père (1). Mais, quel est l'homme assez heureux pour pouvoir secouer totalement le joug des préjugés et des chimères de son siècle? Bacon fraya la route aux médecins du temps, tous incapables de faire jouer les ressorts de leur propre intelligence (2); et quoiqu'on ne lût pas généralement ses écrits, quoiqu'on tardât encore quelque temps à découvrir l'influence marquée de ses principes, cependant son génie, celui de la philosophie expérimentale, se transmit après sa mort à quelques philosophes et médecins, et c'est à lui que nous devons en grande partie attribuer les progrès des lumières dans le siècle suivant (3).

Quoique les grandes découvertes de ce siècle n'aient point exercé une influence immédiate sur l'histoire de l'art de guérir, elles démontrent au moins que l'esprit de méditation et l'amour des sciences s'étaient réveillés de leur long sommeil. La médecine pouvait donc concevoir un espoir flatteur, et entrevoir les plus heureux résultats dès qu'ils se seraient également

(1) Il croit (*Op. maj. p.* 472. 240. 247) que l'astrologie est le fondement de la médecine, et qu'on doit l'apprendre dans les livres des Juifs.

(2) *Op. maj. p.* 16. 17.

(3) Comparez, Chaufepied, nouv. diction. hist. et critique. T. I. P. II. p. 3. — *Wood*, *antiquit. Oxon. p.* 136. — *Freind*, *P. III. p.* 9.

introduits dans les écoles où on l'enseignait. L'homme, dès-lors, commença, pour ainsi dire, à sentir ses forces, et à entrevoir ce dont il serait capable s'il était libre de penser, et dégagé des préjugés qui l'asservissaient. Je ne parlerai ici que de deux de ces importantes découvertes, les télescopes et microscopes, et la boussole. Salvino Degli Armati fut le premier qui, en 1285, imagina de donner au verre une forme lenticulaire (1); et quoique le talent de fabriquer de simples verres destinés pour les lunettes, ou propres à grossir les objets, fût le seul qu'il possédât, cependant cette découverte promettait de devenir très-importante pour l'histoire naturelle, si on l'eût perfectionnée en suivant la route tracée par l'artiste italien; mais il s'écoula plusieurs siècles avant qu'on songeât à y faire quelque addition. Quant à la tendance de l'aiguille aimantée à se diriger constamment vers les pôles du monde, on en trouve les premières traces dans les deux principaux écrivains de ce siècle, c'est-à-dire, dans les ouvrages de Vincent, abbé de Beauvais (2), et dans ceux de Roger Bacon (3). Tous deux cherchent la cause de cette propriété dans l'attraction exercée sur l'aiguille soit par l'étoile polaire, soit par une masse énorme d'aimant ensevelie sous les pôles de la terre. Deux passages importans d'un moine de Saint-Germain-des-Près, nommé Hugues de Bercy (4), et du cardinal Vitry (5), prouvent aussi qu'au commencement de ce siècle les navigateurs employaient déjà l'aiguille aimantée pour se diriger dans leurs courses. Tous deux parlent très-clairement de la boussole, de sorte qu'on n'a aucun droit d'attribuer

(1) Tiraboschi, vol. IV. p. 170.
(2) *Specul. natur. lib. VIII. c.* 19. *f.* 83. *b.*
(3) *Op. maj. p.* 115. — Comparez, *Cabei philosoph. magnet. p.* 225. 254. — *Gilbert, de magnete, in-4°. Sedin.* 1628. *p.* 7.
(4) Pasquier, Recherch. sur la France, liv. IV. ch. 25. p. 495.
(5) *Jac. de Vitriaco, hist. Hierosol. c.* 89: *in Bongars, p.* 1106.

à Flavio Gioja d'Amalfi l'honneur de cette précieuse découverte (1).

Les voyages fréquens, entrepris au treizième siècle dans les pays les plus lointains, contribuèrent beaucoup aussi à répandre les lumières, ou au moins à faire connaître les mœurs, les usages et les religions des peuples étrangers, ainsi que les productions de la nature. Jean de Plano Carpini, Marc Paul, Guillaume Rubruquis et Ascelin sont assez connus par leurs voyages, et ont tous, mais particulièrement les trois premiers, concouru bien plus efficacement que les croisades, à faire connaître les nations et à étendre le domaine de la géographie (2).

CHAPITRE SIXIÈME.

État de la Médecine et de la Chirurgie dans le treizième siècle.

PENDANT le cours de ce siècle, la théorie de la médecine reçut la forme qu'on devait s'attendre à lui voir prendre sous le règne de l'astrologie et du système de la scholastique. Au lieu de soumettre les opinions au creuset de l'expérience, on se perdait dans un dédale de subtilités, sans pouvoir éviter une foule de contradictions manifestes, parce qu'Aristote, Averrhoës, Galien et Avicenne étaient regardés simultanément comme des juges infaillibles. On écrivait des volumes entiers pour résoudre des questions oiseuses, qui n'avaient aucune influence sur le fond de la

(1) *Grimaldi*, *Saggi* etc., c'est-à-dire, Discours de l'académie de Cortone, vol. III. p. 195.

(2) *Sprengel's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des découvertes géographiques, p. 278.

science. Au lieu d'exposer simplement les résultats de l'observation, on accumulait doutes sur doutes, on parlait toujours d'idées abstraites, et on s'attachait à scruter comment il peut se faire qu'une chose soit telle qu'elle est. Nous ne pouvons aujourd'hui nous faire une idée des subtilités scholastiques qu'on étalait alors dans toutes les écoles et dans tous les ouvrages de médecine. Nous ne saurions trop admirer les écarts dont l'esprit humain est susceptible, lorsque nous voyons qu'on appliquait même cette méthode scholastique à la pratique; que, par exemple, en examinant si la tisane d'orge convient aux personnes atteintes de la fièvre, on concluait que cette boisson ne saurait leur être utile, parce qu'elle est une substance, tandis que la fièvre est un accident (1). Joignons encore à cela l'idée généralement admise qu'il existe une liaison des plus intimes entre le corps humain et l'univers, mais surtout les planètes, et que par conséquent le médecin ne doit y opérer le moindre changement sans avoir préalablement égard à l'influence des constellations. On ne saignait ou administrait jamais soit un purgatif, soit un vomitif, sans consulter les astres. L'astrologie servait à pronostiquer l'issue des maladies, et passait ainsi pour une branche essentielle de la médecine. Les ecclésiastiques continuaient toujours d'opérer des cures miraculeuses, comme le prouve l'exemple d'Edmond, archevêque de Cantorbéry (2). Innocent III défendit aussi le premier aux médecins, sous peine de l'excommunication, d'entreprendre le traitement d'aucune maladie avant d'avoir fait appeler un ecclésiastique (3).

(1) *Petr. Aban. conciliator different. philos. et medic. in-fol. Venet.* 1565. *diff.* 169. *f.* 225. *b.*

(2) *Vincent. Bellovac. spec. histor. lib. XXXI. c.* 73. 79. 80. 84. *s.* 425. *c.* 426. *b. d.*

(3) *Ej. specul. doctrin. lib. XII. c.* 2. *f.* 173. *c.*

Tel est le tableau de la médecine pendant le treizième siècle. Essayons d'en prouver la fidélité par quelques exemples.

Gilbert d'Angleterre est un des premiers écrivains de ce siècle; car Pierre d'Espagne et Pierre d'Abano le citent déjà. Dans son Compendium de médecine (1), on trouve des preuves nombreuses de l'application qu'on faisait de la scholastique à la théorie et à la pratique de la médecine. Des antithèses continuelles, des solutions subtiles, des questions insignifiantes, des discussions pointilleuses et sans fin, rendent la lecture de cet ouvrage très-rare, fatigante et ennuyeuse pour le médecin philosophe. La théorie de Gilbert roule constamment sur les qualités élémentaires, les quatre humeurs cardinales, et la saveur de ces humeurs. Jamais il ne décrit une maladie sans la partager en une multitude incroyable d'espèces d'après toutes ces causes matérielles, et assigner à chaque espèce les signes particuliers qui peuvent la faire reconnaître. Les poux mêmes n'échappent pas à cette fureur de classifier : ils proviennent les uns du sang, les autres de la pituite, quelques-uns de la bile, et certains de l'atrabile (2). Les vers intestinaux sont également partagés suivant qu'ils tiennent à la pituite naturelle, douce ou salée (3). Toutes les subtilités imaginées par les anciens sur la nature de la douleur, Gilbert les rapporte dans l'esprit de la scholastique, et commet des contradictions qu'il cherche à concilier à sa manière (4). Sa définition de la fièvre ressemble à celle des anciens, puisque c'est, suivant lui, une chaleur contre nature qui part du cœur, se

(1) *Gilberti anglici compendium medicinæ, tàm morborum universalium, quàm particularium, non solùm medicis, sed et cyrurgicis utilissimum. ed. Michael. de Capella. in-4°. Venet.* 1510.
(2) *L. c. f.* 82. *a.*
(3) *F.* 228. *c.*
(4) *F.* 89. *b.*

propage dans les artères et trouble les fonctions du corps; mais il trouve cette définition insuffisante, parce que la chaleur étant naturelle, les idées de santé et de maladie se trouvent alors confondues, la chaleur naturelle et celle contre nature différant l'une de l'autre non pas substantiellement, mais autant seulement qu'elles font partie de la forme et des propriétés du corps (1). La putridité hors des vaisseaux sanguins n'a lieu qu'à l'égard de la qualité des humeurs (2). La pituite salée et douce communique à l'urine une couleur plus foncée; car la pituite salée est plus chaude que la bile, puisque l'altération de cette dernière est moins manifeste que celle de l'autre (3). Non-seulement Gilbert dérive la fièvre quotidienne de la pituite, mais encore il la divise en plusieurs espèces, suivant que cette pituite est acide, douce, austère, amère ou salée. Il saisit cette occasion pour développer en passant la théorie scholastique de la fermentation acide (4). Il regarde comme fort ordinaires les fièvres intermittentes dont les accès ne reparaissent que tous les cinq, six, sept et huit jours, et il les attribue chacun à l'altération particulière d'une humeur cardinale (5). Il insiste beaucoup sur la différence qu'Avicenne avait établie entre les humeurs nutritives, admettant deux espèces de *ros* et deux de *cambium*, qui comprennent les quatre espèces admises par le médecin persan (6). Il indique des signes hypothétiques pour distinguer l'inflammation de la dure-mère de celle de la pie-mère (7). Suivant son opinion, les esprits vitaux ont une direction rectiligne, tandis que les esprits naturels et animaux

(1) *F.* 1. *d.*
(2) *F.* 9. *b.*
(3) *F.* 40. *c.*
(4) *F.* 42. *c.*
(5) *F.* 54. *b.*
(6) *F.* 70. *b.*
(7) *F.* 34. *d.*

en ont une circulaire (1). Il admet dans toute son étendue la théorie des forces assimilatrices et plastiques adoptée par Hhonain (2). Entre autres questions, il demande pourquoi l'âme végétale et sensible s'anéantit à la mort plutôt que l'âme rationnelle ; il répond que l'âme végétale ne devant sa force qu'à la matière, dont elle n'est par conséquent qu'une forme, doit nécessairement périr lorsque l'essence de cette matière vient à être détruite : au contraire, l'âme rationnelle n'étant point une simple forme, n'étant pas susceptible qu'on lui applique l'idée d'action et de passion, ne peut par conséquent s'anéantir à la mort (3).

Gilbert rapporte quelquefois, mais fort rarement, des observations qui lui sont propres et qui méritent d'être citées. Dans ce nombre je range particulièrement celles qui concernent la lèpre. On peut presque les considérer comme la première description exacte qui ait été donnée de cette maladie par les médecins chrétiens de l'Occident. Les taches qui l'annoncent, et les signes de sa première invasion, sont au moins indiqués d'une manière conforme à la nature (4). Il fait une remarque fort juste, celle que les espèces de lèpre sont rarement pures et distinctes, mais ordinairement compliquées ensemble (5). Sous le nom d'*analempsie*, il désigne une maladie nerveuse particulière qui diffère de l'épilepsie, parce qu'elle a pour cause une vapeur phlegmatique ou mélancolique qui réside dans l'estomac, et que les malades, au lieu de perdre connaissance, éprouvent seulement une grande lassitude accompagnée de spasmes (6).

(1) *F.* 118. *b.*
(2) *F.* 242. *a.*
(3) *F.* 245. *b.*
(4) *F.* 337. *d.*
(5) *F.* 340. *a.*
(6) *F.* 110. *c.*

Il explique très-bien, d'après les lois de l'optique, le phénomène de l'apparition du soleil sur la surface de l'eau, quelques minutes avant qu'il ait atteint la hauteur de l'horizon (1). On remarque la distinction importante qu'il établit entre les odontalgies gastrique et rhumatismale. Loin que l'urine noire, et le sédiment noir au fond de ce liquide, soient un signe dangereux, on les observe fréquemment chez un grand nombre de personnes atteintes d'hémorroïdes (2). Ce qui prouve que Gilbert était partisan d'Averrhoës, c'est qu'il regarde le cœur comme la source principale du sang, et comme le premier organe du corps (3). Presque toujours il cherche à concilier ses principes de pratique avec la théorie des scholastiques; mais ses tentatives sont rarement couronnées de succès (4). Un aveu frappant de sa part, c'est qu'il penche beaucoup à recommander la méthode curative d'Hippocrate, mais qu'il préfère suivre celle des modernes, pour ne pas être accusé de singularité (5). Il est fort éloigné d'avoir sécoué le joug des préjugés, quoiqu'il assure ne pas attacher une grande importance aux remèdes superstitieux (6).

Son ouvrage est encore important sous un autre point de vue. On y trouve décrite fort au long la manière d'éteindre le mercure dans les onguens, et il recommande la graine de moutarde pour accélérer cette extinction (7). Gilbert indique aussi la manière de préparer l'huile de tartre par déliquium, et l'esprit

(1) *F.* 128. *c.*
(2) *F.* 160. *d.*
(3) *F.* 232. *c.*
(4) *F.* 248. *a.*
(5) *F.* 193. *c.*
(6) *F.* 327. *b.* — Pour guérir l'impuissance, il faut s'attacher au cou un papier sur lequel on a écrit avec le suc de grande consoude: + *Dixit Dominus, crescite + Uthihoth + et multiplicamini + Thabechay + et replete terram + Amath +* (*f.* 286. *a.*)
(7) *F.* 171. *a.*

de mindérérus (1). Il conseille les eaux sulfureuses de Bath dans l'hydropisie et plusieurs autres cachexies (2). Sa description et son traité de la gonorrhée, *gomorria*, et du chancre, prouvent combien les maladies impures étaient devenues fréquentes depuis les croisades (3). Sa méthode de traiter la léthargie est bizarre : elle consiste à faire attacher une truie dans le lit du malade (4). Dans l'apoplexie il cherche à provoquer la fièvre par les œufs de fourmis, l'huile de scorpion et la chair de lion : mais où prenait-il cette dernière substance en Angleterre (5)? Il prétend procurer l'expulsion des calculs vésicaux en faisant boire le sang d'un jeune bouc nourri avec des herbes diurétiques, telles que le persil et la saxifrage (6).

L'ouvrage de Pierre d'Abano, zélé partisan d'Averrhoës et grand protecteur de l'astrologie, est infiniment plus important que celui de Gilbert pour l'histoire de la médecine scholastique dans le cours du treizième siècle. Ce médecin naquit en 1250 à Padoue (7), fit un long séjour à Constantinople, où il étudia d'une manière particulière les écrits des Grecs, vécut ensuite à Paris et à Padoue, et passa une année à Trévise (8). Il jouissait de la plus grande célébrité parmi les médecins du temps (9); cependant son

(1) *F.* 120. *b.* — *F.* 170. *d. Conteratur sal armoniacum minutìm, et superinfundatur frequenter et paullatìm acetum, et cooperiatur et moveatur, et evanescet sal.*

(2) *F.* 250. *c.*

(3) *F.* 288. *a.*

(4) *F.* 108. *c.*

(5) *F.* 123. *d.*

(6) *F.* 272. *d.*

(7) On peut le conclure de deux passages de son ouvrage. Dans l'un il dit avoir écrit ce livre en 1303, et dans l'autre il assure être âgé de cinquante-trois ans. (*Conciliator differentium. IX. p.* 15. *a. XLIX. f.* 74. *b. ed. Venet. in-fol.* 1565.)

(8) *Savonarola in Muratori, script. rer. Ital. vol. XXIV. p.* 1154. — *Bulæi hist. univ. Paris. vol. IV. p.* 981. — *Facciolati, Fasti gymnas. Patavin. P. I. p.* 15.

(9) Gentilis de Foligno étant venu à Padoue pour l'entendre, se mit à genoux avant d'entrer dans la salle, et s'écria : *Salut, ô sanctuaire*

attachement aux principes d'Averrhoës, le mépris que les principes de l'écrivain arabe lui avaient inspiré pour la religion chrétienne (1), et l'ardeur avec laquelle il défendait la cause de l'astrologie (2), lui attirèrent de grandes persécutions (3). On ne laissa pas même ses cendres en repos, et un siècle seulement après sa mort, on apprécia les services qu'il avait rendus à la science, en lui érigeant une statue (4). Son ouvrage, qui porte le titre de *Conciliator differentium*, fait connaître clairement la méthode que les médecins instruits suivaient alors dans la théorie et la pratique. Constamment il commence par poser une question, rapporte la solution de ses adversaires avec leurs raisonnemens, et expose ensuite sa réfutation. C'est ainsi qu'il démontre que la médecine est une science, parce que la science consiste *in entis immobilis comprehensione veritatis*, et que l'art de guérir se trouve dans ce cas (5). L'analogie et le rapport de toutes les choses avec le corps humain lui servent à prouver que la médecine est une science propre et distincte (6). Il discute avec la plus grande

sacré ! (*Savonarola*, *l. c*, *p.* 1155.) — L'exactitude de ses étymologies prouve qu'il comprenait mieux le grec que tous ses contemporains. (Par exemple (*Diff.* XCIX. *f.* 143. *a.*)

(1) Cet usage était alors si général, que Pétrarque se plaint amèrement de cette philosophie anti-chrétienne, et que la lecture d'Averrhoës fut défendue par le concile de Vienne. (*Petrarc. senil. lib. V. ep.* 3. *p.* 719. — *Bolland. act. sanctor. Jun. vol. V. p.* 672.)

(2) Il assure que, pour obtenir l'exaucement d'une prière adressée aux Dieux dans la vue d'acquérir de la science, il faut se tourner vers Jupiter, lorsqu'il passe par le méridien. (*Conciliator diff.* CXIII. *f.* 167. *a.*) Il voulait construire une autre ville de Padoue sous les constellations les plus favorables (*Savonarola*, *l. c.*). Tassoni (*Secchia rapita*, *cant.* VIII. *n.* 19. *p.* 122. *ed. Paris. in*-12, 1759) dit encore de lui : « Si Pierre se fût trouvé là, il aurait armé l'enfer (en faveur « des habitans de Modène). »

(3) Tiraboschi raconte parfaitement cette histoire, vol. V. p. 172.

(4) Tiraboschi, *l. c.* — Quoique Tiraboschi place en 1315 l'époque de la mort d'Abano, il paraît avoir encore vécu en 1320, car il séjourna de 1318 à 1319 à Trévise (*Facciolati*, *l. c.*).

(5) *Conciliator diff. f.* 5. *c. d.*

(6) *Ib. f.* 7. *c.*

subtilité si l'air est froid, ou non, de sa nature (1); si les élémens résultent uniquement du mélange des parties constituantes, ou si, étant en outre composés de formes, on doit les croire matériels (2); si le tempérament est une substance, ou non (3). Il résout cette dernière question en partisan outré du nominalisme; car il regarde le tempérament comme un simple accident et comme une qualité. S'étant déclaré défenseur du système d'Aristote, il devait aussi placer la nutrition dans le sang des artères, à cause du pneuma qui se trouve mêlé avec ce fluide (4); soutenir qu'elle s'opère non point d'après les parties formelles, mais d'après les parties matérielles (5); n'admettre qu'un seul organe principal, le cœur, et en faire provenir tous les vaisseaux et tous les nerfs (6). Les théories dominantes soit avant lui, soit de son temps, expliquent facilement les assertions suivantes de Pierre d'Abano, que la force animale agit d'abord sur les nerfs, et non sur les muscles (7); que les forces des organes ne dépendent pas de leur corrélation (8); que le cœur ne saurait s'enflammer, et n'est susceptible que d'une mauvaise complexion (9); enfin, que la pleurésie présente plus de danger du côté gauche que du côté droit (10). Il résout à la manière des scholastiques une question agitée déjà par les anciens, celle de savoir si la chaleur et l'esprit sont identiques. Ces deux choses, dit-il, sont semblables quant au sujet;

(1) *Diff. XIV. f.* 21. *c.*
(2) *Diff. XVI. f.* 23. *d.*
(3) *Diff. XVII. f.* 26. *a.*
(4) *Diff. XXXI. f.* 49. *a.*
(5) *Diff. LVI. f.* 82. *b.*
(6) *Diff. XXXVIII. f.* 60. *a.* — *XLVII. XLVIII. f.* 69. *s.*
(7) *Diff. LVIII. f.* 85. *a.*
(8) *Diff. LXIII. f.* 93. *a.*
(9) *Diff. XCVII. f.* 145. *b.*
(10) *Diff. XCIX. f.* 146. *c.*

mais elles diffèrent en réalité l'une de l'autre. En effet, la chaleur produit le pneuma ; le pneuma est une substance, tandis que la chaleur n'est qu'une qualité ; celle-ci est le principe mouvant, et l'autre est le principe mu (1). Il examine très au long si la douleur constitue une maladie ou un accident, et si, comme douleur, on peut la sentir; il parvient à résoudre cette dernière question en distinguant la douleur matérielle de la douleur formelle : la première se fait indubitablement ressentir ; mais la dernière étant elle-même une sensation, ne saurait être sentie (2). Abano se propose la question suivante, qui est fort singulière : Une grosse tête est-elle meilleure qu'une petite ? Voici la solution qu'il en donne. Si la petitesse de la tête tient au peu de capacité du crâne, elle est mauvaise ; mais elle est très-bonne quand elle a pour cause le peu d'épaisseur des enveloppes de la tête (3). Autant ces questions sont vaguement posées, autant les réponses elles-mêmes sont souvent ambiguës. Le mercure est de nature froide et humide, parce qu'il produit la paralysie, mais en même temps de nature chaude et sèche, parce qu'il corrode les parties solides (4). Peut-être parviendra-t-on un jour à découvrir un moyen propre à guérir radicalement la phthisie (5). Cependant Abano résout d'une manière satisfaisante plusieurs questions, telle que celle-ci : Faut-il provoquer une évacuation au début d'une maladie aiguë (6) ?

J'ai déjà dit qu'il était grand partisan de l'astrologie. Son ouvrage prouve en effet qu'il l'avait combinée intimement avec la médecine. Les jours cri-

(1) *Diff.* LIX. *f.* 87. *c.*
(2) *Diff.* LXXIII. *f.* 111. *b.* — LXXVII. *f.* 117. *b.*
(3) *Diff.* LXXIX. *f.* 120. *b.*
(4) *Diff.* CLI. *f.* 208. *b.*
(5) *Diff.* CXCIII. *f.* 247. *c.*
(6) *Diff.* CLXVII. *f.* 222. *d.*

tiques sont déterminés par l'influence de la lune, raison pour laquelle le vingtième est plus heureux que le dix-huitième (1). La conjonction de la lune avec les planètes produit les jours critiques les plus certains (2); la saignée n'est dans aucun temps plus salutaire que dans le second quartier de la lune, parce que la lumière étant alors dans toute son intensité, la force de la lune est aussi bien plus prononcée. Le premier et le dernier quartier sont ceux pendant lesquels on doit le moins saigner (3). Pour guérir les douleurs néphrétiques, il faut, au moment où le soleil passe dans le méridien avec le cœur du lion, tracer la figure d'un lion sur une plaque d'or que l'on attache au cou du malade (4). Les instrumens de fer sont préférables pour la cautérisation à ceux d'or, parce que Mars exerce une grande influence sur la chirurgie (5). Abano rapporte aussi dans son ouvrage les récits fabuleux de Marc-Paul sur la partie méridionale de l'Afrique, et sur les nuages noirs qui forment le pôle austral (6).

L'étude d'Hippocrate trouva un ardent protecteur dans Thaddæus de Florence, qui jouissait d'une grande célébrité comme savant et comme praticien, et qui fut en médecine ce qu'était Accorsi en jurisprudence (7). Il écrivit sur Hippocrate et sur l'intro-

(1) *Diff. CIV. CV. f.* 154. *a. s.*
(2) *Diff. X. f.* 17. *c.*
(3) *Diff. CLXVIII. f.* 223. *d.*
(4) *Diff. X. f.* 17. *c.*
(5) *Diff. CCVIII. f.* 260. *d.*
(6) *Diff. LXVII. f.* 101. *c.*
(7) Il commença ses cours à Bologne en 1260, et mourut en 1295 (*Sarti, de profess. Bonon. vol. I. part. I. p.* 467. 472. — *Mazzuchelli, Vita* etc., c'est-à-dire, Vie des Florentins célèbres, p. 43. 44.) — Les Bolonais l'exemptèrent de tous impôts, lui et ses héritiers (*Sarti, part. II. p.* 227.) — Il était connu par son avarice et le prix exorbitant dont il faisait payer ses soins (*Sarti, l. c. p.* 153. — *Muratori, script. rer. Ital. vol. XIV. p.* 1112. — *Contin. Vincent. Bellovac. lib. XXXI. f.* 431. *b.*)

duction de Hhonain, des commentaires (1) qui ont dû être alors très-utiles, parce qu'on n'était point encore arrivé au point de préférer l'observation à l'imitation servile des Grecs. L'étude d'Averrhoës et d'Aristote avait déjà ébranlé l'infaillibilité de Galien. Dans le treizième siècle, la lecture d'Hippocrate contribua beaucoup à remettre les médecins dans la véritable voie, et à réveiller leur attention sur la manière de faire des observations fidèles; mais on ne savait le comprendre que lorsqu'il était arabisé; aussi Thaddæus emploie-t-il toute l'érudition des Arabes et toutes les ressources de la scholastique pour mettre le vieillard de Cos à la portée de ses contemporains.

Je ne puis passer entièrement sous silence le Pline du moyen âge, Vincent, dominicain, abbé de Beauvais, et précepteur des enfans de Louis IX (2). Il compila tous les ouvrages scientifiques de l'antiquité, et écrivit aussi une médecine populaire qu'il tira en grande partie d'Isidore, d'Avicenne, d'Ali et de plusieurs autres (3).

Simon de Cordo, natif de Gênes, médecin du pape Nicolas IV, et chapelain du pape Boniface VIII (4), rendit de grands services à la matière médicale en cherchant à faire disparaître la confusion que les Arabes avaient introduite par l'incertitude et la variation de leur nomenclature. Il suivit, pour parvenir à ce but, une voie qui, dans des circonstances plus favorables, aurait pu contribuer beaucoup à enrichir l'histoire naturelle. En effet, il parcourut la Grèce et l'Orient pour examiner sur les lieux mêmes les plantes décrites par les Grecs et les Arabes. Combien la science n'aurait-elle pas fait de

(1) *Expositiones in Ipocratem et Joannitium. in-fol. Venet.* 1527.
(2) *Bulæus, vol. III. p.* 713. — Vincent mourut en 1256.
(3) *Vincent. specul. doctrin. lib. XII.* 1. *f.* 173. *b.* — Le médecin a nécessairement besoin des sept arts libéraux. (*lib. XV. c.* 2. *f.* 189. *a.*)
(4) Tiraboschi, vol. IV. p. 201.

progrès, si ce voyage, le premier qu'on ait entrepris pendant le moyen âge dans la seule vue d'étudier l'histoire naturelle, eût été fait par un homme doué d'un esprit véritablement observateur ! Mais alors on croyait superflu d'écrire la description des plantes ; ou si on la donnait, c'était par un simple effet du hasard, sans qu'on la regardât comme un objet essentiel. Le but principal était de rechercher les vertus médicinales des végétaux ; et au lieu de les déterminer d'après l'expérience, on les établissait toujours sur les qualités élémentaires, sur les propriétés physiques et sur la prétendue complexion des plantes. Comme l'ouvrage de Simon ne diffère en rien des Pandectes de Matthæus Sylvaticus, je me propose d'y revenir encore par la suite (1).

L'empirisme introduit en médecine par les moines, s'enrichit de plusieurs ouvrages publiés dans le cours de ce siècle : l'un de ces livres, intitulé *Circa instans*, est ordinairement attribué à un Platearius; mais il n'a été écrit ni par Jean Platearius, ni par Mathieu, parce que ce dernier s'y trouve nommé, et qu'il est trop ancien pour être sorti de la plume de Jean. Gilbert et Pierre d'Espagne le citent toujours sous le titre que je viens de rapporter, et le distinguent des ouvrages de Mathieu Platearius. Il renferme une collection de formules contre toutes sortes de maladies, et je n'y trouve rien qui soit digne de remarque, sinon que l'antimoine y est recommandé à l'extérieur (2).

Pierre d'Espagne, fils du médecin Julien, et né à Lisbonne, d'abord archevêque de Braga, puis cardinal et évêque de Frascati, enfin pape sous le nom

(1) Je me sers de l'édition de Venise (*in-fol.* 1507) et de celle de Lyon (*in-fol.* 1534), dans laquelle l'ouvrage de Simon de Cordo est joint à celui de Mathieu Sylvaticus.

(2) *Liber de simplici medicinâ, secundum Platearium dictus Circa instans. in-4°. Lugd.* 1525. *c.* 10. *f.* 225. *a.*

de Jean XXI, composa un recueil semblable (1). Les historiens disent qu'il fut meilleur médecin que pape (2); cependant il eut le mérite, comme pontife, de chercher à réprimer l'esprit monacal, tandis que, comme médecin, ou au moins comme écrivain, il n'a acquis aucun titre à l'estime de la postérité. Quoiqu'il rejette positivement les charmes superstitieux (3), non-seulement il puise une foule de remèdes absurdes dans le Cyranide, le *Circa instans*, et plusieurs autres livres de recettes; mais encore il en ajoute plusieurs autres nouveaux, qui ne sont pas moins ridicules. Ainsi, par exemple, celui qui porte sur soi les noms de Gaspard, Balthasar et Melchior, ne doit jamais redouter l'épilepsie (4). Si l'on veut provoquer une diarrhée, on n'a qu'à remplir un os humain avec les excrémens du malade, et le jeter dans un fleuve : tant qu'il y demeurera, le malade aura le cours de ventre (5).

Jean de Saint-Amand, chanoine de Tournay, qu'il ne faut pas confondre avec le martyrologiste du même nom, qui vivait avant lui, (6) sort de la classe ordinaire des médecins de son siècle. On ne s'attendrait pas à trouver dans ce livre ce qu'il contient réellement, c'est-à-dire une thérapeutique générale, excellente pour le temps, et dont la découverte me fit d'autant plus de plaisir, que je n'espérais pas rencontrer parmi

(1) *Herm. Corneri Chronic. : in Eccard. vol. II. p.* 927. — *Amalr. Auger. de Biterris, ib. p.* 1787. — *Trithem. annal. Hirsang. vol. II. p.* 31. — *Hamberger's zuverlæssige* etc., c'est-à-dire, Notions certaines sur les principaux écrivains. P. IV. p. 440. — *Koehler's vollstændige* etc., c'est-à-dire, Histoire complète du pape Jean XXI. in-4°. Gottingue, 1760.

(2) *Trithem. l. c.*

(3) *Thesaurus pauperum. in-4°. Lugd.* 1525. *p.* 253. *a.*

(4) *Ib. p.* 255. *b.*

(5) *Ib. p.* 260. *c.*

(6) Ce dernier vivait dans le onzième siècle, et écrivit en vers la vie de sainte Rictrude (*Bolland. act. sanct. Maj.* 12. *p.* 79. *n.* 2.) — Dans un ouvrage manuscrit sur Galien, notre Jean se nomme *in pabulâ canonicorum præpositus Montensis*. (Essai histor. sur la médec. en France, p. 177.) — Un Jean de Saint-Amand fut médecin du pape Jean XXII. (*Sade's Leben* etc., c'est-à-dire, Vie de Pétrarque. P. I. p. 220.)

les scholastiques un auteur qui se fût consacré particulièrement à cette véritable philosophie de la médecine. En effet, les règles que Jean propose pour établir les indications, font beaucoup d'honneur à sa sagacité, et quelquefois même à son esprit observateur. Quelques exemples suffiront pour prouver l'utilité de cet ouvrage, qui mériterait bien plus que les misérables empiriques Serenus Samonicus et Théodore Priscien, de trouver un nouvel éditeur parmi les modernes. Jean expose d'une manière excellente, mais un peu trop subtile, les indications et les précautions à observer dans l'emploi des purgatifs et des émétiques (1). Parmi les dix-sept contre-indications qu'il fait connaître, les suivantes sont les plus importantes : 1° l'état de santé du corps et un bon régime; 2° une plénitude récente, que les efforts de la nature suffisent pour guérir; 3° l'accumulation du sang dans les parties nobles; 4° une évacuation sanguine antérieure; 5° la tendance au vomissement; 6° la congestion de matières nuisibles dans des parties qui ne sont pas nobles, et la crainte d'en opérer la métastase; 7° un trop grand degré de chaleur ou de froid; 8° un obstacle astrologique, la conjonction de la lune avec Saturne, etc. (2). Le traitement symptomatique doit toujours suivre les indications fournies par les causes; cependant on est libre de le choisir à volonté dans les circonstances suivantes : 1° lorsque la douleur est très-vive; 2° quand d'autres accidens menacent d'un danger imminent; 3° lorsque les forces de la nature sont opprimées; 4° quand la chaleur est trop considérable. Un symptôme passager ne doit pas épouvanter le médecin, et lui faire abandonner de suite son traitement général; mais encore moins doit-on faire cons-

(1) *Expositio supra antidotarium Nicolai. in-fol. Venet.* 1562. *f.* 415.
(2) *Ib. f.* 410. *a.*

tamment usage d'un seul et même moyen (1). On trouve les contre-indications des répercussifs dans le distique suivant, qui ne me paraît pas fort intelligible :

Nobile , plethoricum , crisis , centaurea, forensis :
Crassities , frigus , congestio , copia , virtus (2).

Sa théorie de l'action des médicamens est conforme à l'esprit alors dominant : cependant, jusqu'au treizième siècle, je n'en ai point rencontré qui soit plus scholastique et plus subtile. Les vertus des remèdes sont essentielles, accidentelles ou réelles (3); les moyens échauffans agissent de la manière suivante : 1° ils atténuent les humeurs stagnantes ; 2° ils abstergent; 3° ils exaspèrent; 4° ils ouvrent les voies sans pénétrer dans la substance de la partie; 5° ils ouvrent directement ces voies; 6° ils amollissent; 7° ils attirent les humeurs, soit uniquement par leur complexion, soit en corrodant, rubéfiant et excitant des démangeaisons, soit enfin en donnant lieu à un ulcère; 8° ils détruisent les parties solides; 9° ils détruisent la putréfaction; 10° ils altèrent sans détruire aucun tissu, ou sans exciter la putréfaction; 11° ils excorient (4). Jean rejette entièrement l'usage des opiats, surtout dans les fièvres intermittentes, à moins qu'ils ne soient combinés avec l'huile ou l'eau de rose (5).

Les écrivains dont je viens de parler cultivèrent aussi la chirurgie; mais cet art fit peu de progrès dans les écoles des scholastiques. Les règles de Gilbert pour le traitement des fractures du crâne, répugnent au bon sens (6). On négligeait alors presque entière-

(1) *Expositio*, *f.* 408. *a.*
(2) *Ibid.*
(3) *F.* 403. *b.*
(4) *F.* 402. *a.*
(5) *F.* 408. *a.* 431. *d.*
(6) *F.* 87. *a.*

ment la paracentèse (1), dont Pierre d'Abano, peut-être avec raison, borne l'emploi à un très-petit nombre de cas (2). Mais il conseille la bronchotomie (3), et recommande trop exclusivement l'usage des dessiccatifs dans les ulcères (4).

Un assez grand nombre de chirurgiens italiens se firent connaître dans le cours de ce siècle par leurs écrits, qui nous fournissent quelques données pour baser notre jugement sur l'état dans lequel se trouvait la chirurgie. Ils ne formèrent, à proprement parler, que deux écoles, qui différaient en ce que l'une, pensant avec Galien que le relâchement et l'humidité sont un état plus naturel que la sécheresse, traitaient toutes les plaies par les cataplasmes et les humectans, tandis que l'autre, suivant une méthode directement opposée, employait seulement les dessiccatifs, parce que Galien avait dit dans un autre endroit que le sec se rapproche plus de l'état naturel que l'humide (5). C'est ainsi que, pendant ce siècle, on trouvait dans un seul et même auteur des raisons suffisantes pour autoriser des méthodes curatives entièrement contraires; et cette inconséquence du médecin de Pergame devenait encore plus apparente dans les mauvaises traductions de ses œuvres.

Le plus ancien de tous ces chirurgiens est Roger de Parme, qui devint par la suite chancelier de l'université de Montpellier (6). Il se servait des humectans et de tous les moyens que les Arabes avaient recommandés. Cependant il introduisit dans la chirurgie la méthode active d'Albucasis, et il s'est rendu célèbre

(1) *F.* 255. *b.*
(2) *Diff. CXCIX. f.* 252. *a.*
(3) *Diff. CXCIII. f.* 247. *b.*
(4) *Diff. CCVII. f.* 259. *b.*
(5) *Guid. Cauliac. procem. f.* 2. *b.*
(6) *Catal. manuscriptor. bibl. reg. Paris. vol. IV, p.* 297. 366.

pour avoir recommandé l'éponge de mer contre les scrophules (1).

Son disciple Roland de Parme, qu'on ne doit pas confondre avec Roland Capellucci, auteur du quinzième siècle (2), était professeur à Bologne (3). Il écrivit une chirurgie, qu'on peut regarder comme un simple commentaire de l'ouvrage de Roger (4), et qui fut expliquée par les quatre maîtres de Salerne (5). Cependant il recommande quelquefois les opérations. Ainsi il enlève les chancres avec l'instrument tranchant (6); il conseille d'extirper les engorgemens scrophuleux et le goître plutôt que de les combattre par des moyens internes (7). Dans la fistule lacrymale, il recommande l'application de la chaux vive et du cautère actuel (8). Il expose très-bien la théorie des commotions du cerveau (9), et propose, pour les plaies, des fomentations qu'il varie l'été et l'hiver (10).

Guillaume de Salicet, natif de Plaisance, appartient à la même école. Il enseigna et pratiqua son art d'abord à Bologne, puis à Vérone, où il vivait en 1275 (11). On doit le distinguer de la foule des écrivains ordinaires; car il a laissé un très-grand nombre d'observations intéressantes. Son ouvrage renferme, entre autres, un recueil de cas dans lesquels des

(1) *Rogerii chirurgia. in-fol. Venet.* 1546. *c.* 10. *f.* 368. *d.* — Comparez, Portal, Histoire de l'anatomie, vol. I. p. 174.

(2) *Fabric. bibl. med. et infim. latin. vol. VI. p.* 122.

(3) *Sarti, vol. I. p.* 449.

(4) *Rolandi chirurgia, lib. IV. c.* 14. *f.* 200. *d. Ego Rolandus in opere præsenti juxta meum posse in omnibus sensum et literaturam Rogerii sum secutus : nec mirum, si imperitia hoc egerit mea, cùm penè omnes sapientes hoc egisse noscantur.* (*ed. Venet. in-fol.* 1546.).

(5) Tiraboschi, vol. IV. p. 205.

(6) *Lib. III. c.* 31. *f.* 197. *d.*

(7) *Lib. II. c.* 3. *f.* 192. *d.*

(8) *Lib. I. c.* 8. *rubr.* 7. *f.* 188. *d.*

(9) *Lib. I. c.* 7. *f.* 186. *c.*

(10) *Lib. I. c.* 6. *f.* 186. *b.*

(11) Tiraboschi, vol. IV. p. 210. — *Vincent. Bellovac. lib. XXXI. f.* 430. *d.*

plaies mortelles ont été guéries par les secours de la nature ou de l'art, et dont le plus remarquable est celui d'une plaie énorme de la substance médullaire du cerveau, dont la terminaison fut heureuse (1). Il traite d'abord l'hydrocéphale par les frictions avec le baume de soufre, ensuite il a recours aux caustiques (2). Son traitement des scrophules est contraire à tous les principes de l'art : il consiste à provoquer la suppuration des engorgemens par des remèdes échauffans, et à les extirper ensuite (3). Ses fomentations consistent principalement en décoctions d'herbes balsamiques dans le vin, et s'appliquent chaudes (4). Dans les affections calculeuses, il recommande un sirop de persil, de saxifrage, de lierre, etc. (5) Son traité sur les ulcères des parties génitales est fort remarquable : il les attribue à une métastase du principe morbifique contenu dans les organes de la nutrition, le foie et les veines. (6) Comme, d'après la théorie de Platon, le foie est le siége des désirs, on doit aussi rapporter à ce viscère les affections des parties génitales; et cette théorie, dans laquelle on ne soupçonnait même pas qu'un commerce impur pût être la véritable cause des maladies propres à ces parties, continua de régner jusque dans des temps très-modernes (7).

Un des plus importans écrivains de ce siècle, Lanfranc de Milan, influa d'une manière remarquable sur la chirurgie par ses ouvrages aussi-bien que par sa destinée. Il vivait à l'époque des plus grands troubles excités par les factions des Guelfes et des Gibe-

(1) *Guilielm. de Saliceto, chirurgia. in-fol. Venet.* 1546. *lib. II. c.* 6. *f.* 330. *d. f.*

(2) *Lib. I. c.* 1. *f.* 304. *b.*

(3) *Lib. I. c.* 23. *f.* 311. *b.*

(4) *Lib. II. c.* 15. *f.* 336. *d.*

(5) *Lib. I. c.* 46. *f.* 318. *b.*

(6) *Lib. I. c.* 49. 50. *f.* 318. *d. s.*

(7) Son traité *de salute corporis* est dédié à Alphonse III, roi d'Aragon et de Sicile : il a été imprimé, en 1495, à Leipsick, in-4°.

lins (1); et comme il avait pris une part active à ces disputes, Mathieu Visconti l'exila de Milan (2). Il se réfugia en France, et vint en 1295 à Paris, où il ouvrit des cours publics, à la prière de Passavant, doyen de la faculté, et acquit une célébrité extraordinaire (3). Déjà, en 1271, plusieurs chirurgiens de cette ville, sous la présidence de Jean Pitard, s'étaient détachés de la faculté pour former un collége distinct, qui demeura cependant toujours soumis à la faculté de médecine. Les membres de ce collége, considérés comme laïques, avaient la permission de se marier : ils jouissaient de tous les priviléges des maîtres en physique, et portaient le même costume; ce qui les fit appeler *chirurgiens de robe longue*; mais, avant de parvenir à ce titre, il fallait avoir étudié deux ans la médecine, et subi de sévères examens. Les martyrs saint Côme et saint Damien étaient les patrons du collége (4). Lanfranc s'y fit agréger probablement parce qu'il était marié, et resta jusqu'à la fin de ses jours à Paris. Il contribua beaucoup à la célébrité de cette institution, qui devint la première académie chirurgicale du monde, parce que le professeur milanais attira une foule de jeunes gens dans la capitale de la France.

Lanfranc était élève de Guillaume de Salicet, dont il suivit toutes les méthodes et adopta tous les onguens et cataplasmes. Il était extrêmement circonspect, et même timoré dans les opérations; car il n'osait pratiquer ni la lithotomie, ni l'opération du bubonocèle, ni la paracentèse (5). Il était aussi tellement

(1) *Stephan. Infessuræ diar. urb. Rom. p.* 1863 : *in Eccard. vol. II.*
(2) *Lanfranci practica, quæ dicitur ars completa totius chirurgiæ, in-fol. Venet.* 1546. *tr. V. c.* 7. *f.* 261. *a.*
(3) *Ibid.*
(4) Essai historique sur la médecine en France, p. 239. — Recherches sur l'histoire de la chirurgie, p. 71.
(5) *Lanfranc. practic. tr. III. d.* 3. *c.* 8. *f.* 245. *b.*

partisan de la théorie, qu'il prétendait que tous les chirurgiens sont théoriciens, et le démontrait par un syllogisme *in barbara*, dont la majeure n'est pas parfaitement prouvée (1). Constamment il blâmait le traitement empirique ou superstitieux des plaies et des ulcères; et il avoue qu'il n'en a fait mention que par condescendance pour les personnes qui ont confiance dans un pareil traitement, et que la foi parvient seule à sauver (2). Il pansait toujours les plaies des parties charnues par première intention, ou de manière à obtenir la cicatrisation, à moins que les circonstances suivantes ne s'y opposassent : 1° une plaie faite par un instrument piquant; 2° une plaie pénétrant jusqu'à l'os, 3° ou compliquée d'ulcère; 4° la pénétration de la plaie dans une des grandes cavités du corps; 5° un vice des humeurs du blessé; 6° la complication avec une contusion; 7° une plaie produite par un animal venimeux (3). Pour prouver combien il est imprudent de guérir trop précipitamment les plaies de tête, il cite un cas dans lequel la cicatrice se déchira, parce qu'on lui avait trop tôt permis de se former (4). Il divise les ulcères d'après les quatre qualités élémentaires, les quatre humeurs cardinales, et leurs complications qui s'élèvent au nombre de trente-deux (5). Dans les charbons pestilentiels, il employait la thériaque avec un succès étonnant, même lorsque tout espoir de guérison était déjà évanoui (6). Il traitait les plaies des nerfs par la suture et les huiles, dont il faisait un usage très-fréquent (7). Un jeune

(1) *Lanfranc. f. 208. c. Omnis practicus est theoricus : atqui omnis chirurgus est practicus : ergò omnis chirurgus est theoricus.*
(2) *Lib. III. c. 1. f. 159. a.*
(3) *Chirurg. parv. lib. I. c. 1. f. 201. b.*
(4) *Pract. tr. I. d. 3. c. 15. f. 216. d.*
(5) *Chirurg. parv. lib. I. c. 10. f. 203. c.*
(6) *Ib. c. 11. f. 204. a.*
(7) *Pract. tr. I. d. 3. c. 3. f. 212. b.*

homme ayant été blessé par un instrument tranchant qui avait traversé le bras, ouvert la veine et lésé le nerf, Lanfranc ne sut d'abord quelle conduite tenir, ni comment adapter la théorie de Galien à ce cas particulier; car la plaie de la veine exigeait les réfrigérans pour arrêter l'hémorragie, et celle du nerf réclamait les échauffans. Cependant il sortit de cet embarras en liant la veine après l'avoir tirée au dehors, et appliquant de l'huile chaude sur le nerf (1). Il était pusillanime dans le traitement des plaies de tête, et paraît ne pas avoir su discerner les cas dans lesquels il convient de recourir au trépan (2). Sa description des chancres et des autres suites d'un commerce impur, est très-remarquable (3), de même que son observation d'un vomissement urineux chez un malade vivement tourmenté par la pierre (4). Il parle expressément de l'infection qui résulte du commerce avec une femme impure, et propose même le vinaigre comme un excellent remède prophylactique.

Parmi les chirurgiens de la seconde école italienne dont les principes étaient diamétralement opposés à ceux de la précédente, un de ceux qui se distinguèrent le plus est Brunus, professeur à Padoue, natif de Longoburgo ou de Longobucco en Calabre (5). Au lieu de traiter toutes les plaies par des remèdes humides, comme le pratiquaient Roger et Roland, il cherchait à les dessécher, ainsi que les ulcères, et faisait usage de remèdes échauffans (6). Le premier il crut pouvoir, dans les plaies avec perte de substance, régénérer les chairs par les dessiccatifs, et faire

(1) *Pract. tr. I. d. 3. c. 9. f. 214. a.*
(2) *Tr. II. c. 1. f. 219. a.*
(3) *Tr. III. d. 3. c. 11. f. 247. a.*
(4) *Ib. f. 223. b.*
(5) *Bruni chirurgia. in-fol. Venet.* 1546. *lib. II. c. 19. f. 130. b.* — Il écrivit son livre en 1252. *Mazzuchelli*, *Scrittori* etc., c'est-à-dire, Ecrivains d'Italie, vol. II. part. V. p. 2227.)
(6) *Guid. Cauliac. l. c.*

renaître une nouvelle peau par l'application des styptiques (1). Il n'emploie pas la suture dans les plaies des nerfs, mais il a recours aux médicamens farineux (2). On doit remarquer le passage dans lequel il prévient contre l'abus des sarcotiques. La différence qu'il établit entre les moyens incarnatifs, régénérateurs des chairs et consolidans, décèle la subtilité scholastique. Les premiers et les derniers exigent la dessiccation pour agir convenablement (3). Son procédé pour l'opération de la fistule lacrymale est plus hardi que tous ceux dont on se servait de son temps (4). Lorsque le cal était récent, il le traitait par les émolliens; mais, s'il avait acquis déjà une grande dureté, il fracturait une seconde fois les os, dont il cherchait à bien affronter les fragmens (5).

Théodoric, disciple de Hugues de Lucques, et chirurgien très-célèbre dans son siècle, était d'abord moine de l'ordre des Prêcheurs, et pénitencier du pape Innocent IV. Il devint ensuite évêque à Bitonti, puis à Cervia, et se fixa enfin à Bologne (6). L'esprit de secte le dominait bien moins que tous les chirurgiens dont il vient d'être question. Il ne se borna pas non plus à copier, mais observa par lui-même, et recueillit quelques cas rares. Quoiqu'il regardât les sarcotiques comme des dessiccatifs, et qu'il fît un grand usage du vin, cependant il ne rejetait pas les huiles

(1) *Brun. chirurg. lib. I. c. 3. f.* 107. *a.*

(2) *Ib. c.* 5. *f.* 108. *a.*

(3) *C.* 10. *f.* 109. *b.*

(4) *Lib. II. c.* 16. *f.* 128. *b.*

(5) *Lib. I. c.* 18. *f.* 116. *c.*

(6) *Sarti, vol. I. p.* 450. — Comme on a trouvé quelques-uns de ses ouvrages écrits en catalan, Quétif (*script. ord. prædicat. vol. I. p.* 354) et Hensler (*Vom abendlœndischen*, etc., c'est-à-dire, De la lèpre occidentale, p. 354.) pensent qu'il était médecin en Catalogne, et différent de l'évêque de Cervia; mais le témoignage de Sarti a plus de poids à mes yeux. Théodoric mourut en 1298.

aussi exclusivement que Brunus (1). Hugues, son maître, traita un homme qui avait perdu une grande portion du cerveau, et particulièrement *la cellule* de la mémoire, mais qui toutefois fut parfaitement guéri (2). Dans les fractures, le même Hugues employait une excellente poudre composée de gingembre, de galanga et de cannelle, dont il ne révélait le secret à personne avant qu'on ne se fût engagé par serment à ne point le divulguer : il fallait seulement, en appliquant cette poudre, réciter le *Pater* et invoquer la Sainte-Trinité (3). Hugues guérit aussi un malade auquel un instrument tranchant avait enlevé une portion du poumon (4). Théodoric rapporte également la méthode que son maître suivait pour le traitement des ulcères : on appliquait d'abord un cataplasme de guimauve, puis les sangsues, et enfin un emplâtre de bourrache et d'huile de lin, moyens dont on avait soin d'alterner l'usage ; mais on se gardait bien d'appliquer trop de charpie ou de plumasseaux (5). Théodoric pratiqua aussi la suture sans placer de charpie au-dessous (6). Il fut le premier qui rejeta les effrayantes machines de bois employées pour réduire les fractures, et les remplaça par des lacs de toile (7). Le premier aussi il donna un tableau exact des accidens de la lèpre occidentale. Il nous a surtout transmis une excellente description du *malum mortuum*, contre lequel il recommande les frictions avec l'onguent mercuriel (8). Il opère les

(1) *Theodorici chirurgia, lib. I. c.* 3. *f.* 135. *d. c.* 7. 8. *f.* 138. *b. c.* 10. *f.* 139. *b. c.*
(2) *Ib. lib. II. c.* 2. *f.* 145. *b.*
(3) *Ib. c.* 3. *f.* 145. *c.*
(4) *Ib. c.* 17. *f.* 149. *c.*
(5) *Lib. III. c.* 18. *f.* 165. *c.*
(6) *Lib. II. c.* 11. *f.* 148. *b.*
(7) *Ib. c.* 40. *f.* 154. *d.*
(8) *Lib. III. c.* 49. *f.* 175. *a.*

hernies, contre tous les vrais principes de l'art, en appliquant les caustiques sur la tumeur (1).

Un certain Richard de Wendmère, d'abord maître de l'hôpital de Saint-Jean à Oxford, et ensuite médecin du pape Grégoire IX, laissa, sur les signes de la fièvre, un traité qui n'offre pas assez d'intérêt pour que je m'y arrête plus long-temps (2).

CHAPITRE SEPTIÈME.

État de la Médecine et de la Chirurgie pendant le quatorzième siècle.

Ce siècle offre à l'histoire le spectacle agréable d'une lutte violente entre les préjugés enracinés depuis long-temps, et la raison qui commence à sortir de sa léthargie. Le genre humain, fatigué enfin de la longue oppression et de la tyrannie des prêtres, chercha à se débarrasser d'un joug devenu insupportable pour lui; mais les premières tentatives ne furent point couronnées de succès, elles ne servirent qu'à rendre les chaînes plus pesantes, et à augmenter l'inhumanité des despotes sous lesquels les nations gémissaient depuis long-temps. La hiérarchie des pontifes trouva dans plusieurs cours une résistance à laquelle l'orgueil sacerdotal n'était plus accoutumé depuis des siècles. En vain Rome proposa-t-elle de nouvelles croisades pour humilier les princes, on fut sourd à sa voix (3). Les insolentes bulles des papes ne firent

(1) *Lib. III. c.* 34. *f.* 169. *b.*

(2) Comparez, *K. Sprengel's Beytræge* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, cah. I. p. 205.

(3) *Fleury, hist. eccles. vol. XIX. p.* 468.

qu'éveiller davantage l'attention des peuples sur leurs véritables intérêts (1). Tout près même du saint-siége, à Florence et à Pérouse, on osa maltraiter l'inquisiteur romain (2). D'un côté les Bons-Hommes, qui étaient, à proprement parler, une modification des anciens Manichéens, répandaient les semences de la réformation malgré les bûchers et les échafauds (3); de l'autre, les savans travaillaient à déraciner les antiques préjugés, et la société grégorienne fondée dans la Frise par Gérard-le-Grand, perfectionnait l'instruction publique (4).

Le premier qui osa déroger au système scholastique, ou au moins s'écarter du parti orthodoxe de ce système, fut l'Anglais Duns, qui fonda sur le libre arbitre et sur les forces propres de l'homme plus d'espoir que n'en avaient conçu saint Augustin et Thomas d'Aquin (5). Durand de Saint-Pourçain s'éleva aussi contre Thomas. Il rejeta l'influence immédiate de Dieu sur les actions des hommes, enseigna que la volonté est libre, et opposa les armes de la raison à celles du mysticisme (6). Ensuite parut Occam, le père du nominalisme moderne, qui, avec les Minorites, s'éleva contre l'autorité et l'infaillibilité du pape, et épuisa tout son savoir pour soutenir les droits de Louis de Bavière et de Philippe de Valois. Il est vrai qu'il combattit pour eux avec les armes de la scholastique; mais son zèle ardent pour la vérité n'en est pas moins digne d'éloges (7).

(1) J'entends parler surtout de la bulle *Ausculta fili*, lancée par Boniface VIII contre Philippe-le-Bel (*Fleury*, *p.* 21.)

(2) *Fleury*, *vol. XX*, *p.* 62.

(3) *Raynald*, *annal. ecclesiast. tom. XVI*, *ann.* 1375. *n.* 26. p. 540.

(4) *Bulæus*, *vol. IV*. *p.* 956. — *Krause's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de l'empire d'Allemagne, p. 328.

(5) *Pagi critic. anti-Baron. ad* 1290. *n.* 11.

(6) *Raynald*, *tom. XV*. *ann.* 1333. *n.* 58. *p.* 465. — *Fleury*, *vol. XX*. *p.* 22.

(7) *Bzovii annal. ecclesiast. tom. XIV*. *ann.* 1323. *n.* 11. *p.* 417. — *Raynald*, *tom. XVI*. *ann.* 1349. *n.* 16. *p.* 290.

C'est toujours avec reconnaissance que la postérité prononce le nom de l'homme qui contribua le plus à l'établissement de la véritable érudition, celui de l'immortel François Pétrarque. Le siècle où il vivait était indigne de posséder un aussi brillant génie : de là le mépris qu'il affecte pour les philosophes et les médecins de son temps. Les langues ne lui doivent pas moins que l'étude de la critique, à laquelle il s'efforça de communiquer un nouvel essor (1); et il s'éleva tellement au-dessus de tous ses contemporains, qu'on n'a pas de peine à concevoir la vénération générale qu'eurent pour lui les princes et les savans (2). Ce fut lui qui tenta de réduire les Arabes, mais surtout Averrhoës, à leur juste valeur, et de convaincre les philosophes comme les médecins qu'ils agissaient moins en penseurs qu'en véritables machines, lorsqu'ils croyaient les Arabes ou les Grecs infaillibles, et qu'au lieu de chercher des raisons valides, ils s'appuyaient de l'autorité d'Aristote, de saint Augustin ou d'Averrohës (3). Les médecins grecs et arabes ont pu être des hommes fort instruits, mais on ne doit pas espérer que leurs théories et leurs méthodes soient applicables à tous les temps, à tous les climats (4). Non-seulement Averrhoës a semé l'athéisme parmi les chrétiens (5), mais encore l'étude inutile de cet Arabe est la cause de la liaison ridicule qu'on a établie entre la dialectique et la médecine,

(1) Le premier il reconnut la fausseté d'un grand nombre d'ouvrages attribués à Aristote, à Sénèque et à saint Augustin (*Petrarch. epist. de reb. senil. lib. II. ep.* 4. *p.* 842. *Opp. in-fol. Basil.* 1554), et se plaignit amèrement de la falsification des écrits des anciens. (*De remed. utriusque fort. lib.* 1. *dial.* 43. *p.* 54.) — Il devait en grande partie son éducation au Grec Barlaam. (*Nachrichten* etc., c'est-à-dire, Histoire de la vie de François Pétrarque, P. I. p. 666. — Gibbon, tom. XI. p. 351.

(2) *Nachrichten* etc., c'est-à-dire, Histoire de la vie de François Pétrarque, P. II. p. 370.

(3) *Epist. sine titulo*, *p.* 810.

(4) *Epist. de reb. senil. lib. V. ep.* 3. *p.* 882.

(5) *Ib. ep.* 2. *p.* 880.

alliance qui rendait les médecins du temps si méprisables à ses yeux (1). Ces hommes, disait-il, croient pénétrer tous les mystères de la nature en copiant les Arabes; et cependant l'Arabie peut-elle rien produire de bon (2)? Ils cherchent à masquer l'incertitude de leur science sous le voile de la dialectique, et se cachent toujours derrière les anciens, qui certainement les prendraient en aversion s'ils pouvaient revenir à la vie (3). Le nombre est fort petit de ceux qui savent entrevoir l'insuffisance de l'art, parce qu'ils ont réellement étudié la nature; et ils l'avouent avec sincérité, pour ne pas mentir à leur propre conscience. La réponse d'un de ces praticiens est assez remarquable pour que je croie devoir la rapporter ici (4). Si les observations de Pétrarque eussent été mieux senties par les médecins de son temps, bien certainement l'art de guérir aurait subi plus tôt la réforme après laquelle il aspirait; mais le quatorzième siècle pouvait-il comprendre ce grand homme, et mettre à profit ses idées?

L'état de la médecine resta en tout le même que dans le siècle précédent. Quelques hommes cultivèrent avec succès, et d'une manière nouvelle, diverses branches des connaissances humaines jusqu'alors négligées, et s'élevèrent contre les préjugés des écoles; mais le résultat de ces efforts se réduisit presque à

(1) *Rer. senil. lib. III. ep. 7. p.* 778. — *Contra medicum quemdam invectivæ, lib. I. p.* 1202.

(2) *Epist. de reb. senil. lib. V. ep.* 3. *p.* 882. *lib. XII. ep.* 2. *p.* 1009.

(3) *Rer. senil. lib. V. ep.* 4. *p.* 796. 799. *lib. XIV. ep.* 16. *p.* 943. — *Contra medicum quemdam invectivæ, lib. I. p.* 1203.

(4) *Epist. de reb. senil. l. c. p.* 883. *Timeo, Deo res hominum spectante, impietatem hanc committere, ut credulum vulgus circumveniam capitali fraude. Cui si notum esset, ut mihi, quàm modicum, seu quàm nihil ægro medicus prosit, et quàm sæpè multùm obsit, minor et minus phalerata esset aciès medicorum. Agant sanè, quando et agentium impietas et patientium credulitas tanta est; abutantur simplicitate populorum, vitam polliceantur, et vitam perimant, et lucrentur! Mihi neminem fallere aut necare propositum est. Nullius malo ditior fieri velim. Hæc me caussa ad alias artes, quas innocentius exercerem, transtulit.*

rien, parce que la domination des Grecs et des Arabes ne pouvait être ébranlée que par des attaques réitérées et dirigées de toutes parts. Malgré les défenses sévères que les conciles des douzième et treizième siècles avaient faites aux ecclésiastiques de pratiquer l'art de guérir, cependant on en trouve encore dans le quatorzième qui, par leur habileté dans le traitement des maladies, acquirent des richesses immenses, et parvinrent aux premières dignités (1). Jusqu'alors ils avaient eu aussi la surveillance des hôpitaux; mais leur avidité insatiable et leurs fraudes criantes provoquèrent enfin la décision de l'école de Vienne, portant qu'à l'avenir ces établissemens ne seraient plus administrés que par les laïques, afin que les malades fussent mieux soignés (2). Alors l'avarice sordide des prêtres leur suggéra l'idée de faire servir la médecine d'instrument à leurs viles passions; et comme les malades les appelaient moins souvent, ils déterminèrent le pape à ordonner qu'en Italie au moins, les médecins ne pourraient visiter deux fois le même malade sans appeler un prêtre chargé de veiller au salut de son âme (3).

Les cures miraculeuses ne furent pas moins fréquentes pendant ce période que dans les précédens. Parmi les saints qui se rendirent célèbres par les

(1) Guillaume Baufet, d'Auvergne, chanoine de Paris et médecin de Philippe IV, fut nommé, en 1304, évêque de Paris (*Fleury*, *vol. XIX. p.* 79.) — Pierre d'Aichspalt, de Trèves, évêque de Bâle, fut envoyé à Rome par Henri, comte de Luxembourg, pour obtenir l'évêché de Mayence en faveur de Baudouin, frère de Henri. Clément V était grièvement malade à l'arrivée d'Aichspalt, qui guérit le pape, et obtint pour lui-même l'électorat de Mayence. Il aida ensuite le comte de Luxembourg à parvenir au trône impérial. (*Raynald. tom. XV. ann.* 1306. *n.* 18. *p.* 13. 1308. *n.* 19. *p.* 34. — *Jo. Latomus in Mencken, script. German. vol. III. col.* 525.) — Le synode de Magdebourg, en 1370, défendit aussi aux moines mendians d'exercer la médecine. (*Semler*, *hist. eccles. sel. cap. vol. III. p.* 383.)

(2) *Bzovius*, *tom. XIV. ann.* 1312. *n.* 1. *p.* 182.

(3) *Contin. Vincent. Bellovac. lib. XXXI. f.* 437. *c. d.* — *Raynald. tom. XVI. ann.* 1357. *n.* 13. *p.* 395.

leurs, je me contenterai de citer saint Roch à Montpellier (1), saint Louis à Toulouse (2), saint André Corsinus (3), saint Ægidius Columnius (4) et sainte Catherine de Sienne (5). Ces saints médecins étaient si nombreux, qu'on se vit contraint de fixer les lois d'après lesquelles une cure était déclarée miraculeuse, et le médecin canonisé. Ces lois étaient les suivantes: la maladie devait être incurable, et la guérison avoir lieu à l'instant; si le médecin employait un remède, il fallait que la théorie ne pût expliquer la manière dont ce moyen agissait (6). Je laisse au lecteur le soin de faire sur ces bizarres lois les réflexions qui se présenteront d'elles-mêmes à son esprit.

L'exemple de Pierre d'Abano (7), de Jean Sanguinacius (8), de Cecco d'Asculo (9) et d'un grand nombre d'autres savans, prouve que l'on continuait de regarder comme magiciens et sorciers, et de punir de mort les hommes qui se distinguaient par leurs connaissances en physique.

L'histoire de deux maladies épidémiques qui éclatèrent dans le quatorzième siècle, démontre aussi combien les préjugés dominaient encore, et combien les médecins étaient peu éclairés. L'une est une danse de Saint-Guy, épidémique, qui régna en Allemagne dans toutes les classes de la société, chez les personnes de tout âge et de tout sexe. On regardait

(1) *Fleury, vol. XIX, p.* 375.
(2) *Ib. p.* 246.
(3) *Bzovius, ann.* 1373. *n.* 8. *p.* 1425.
(4) *Ib. ann.* 1316. *n.* 16. *p.* 283.
(5) *Ib. ann.* 1374. *n.* 16. *p.* 1502. 1376. *n.* 30. *p.* 1537. — *Bolland. act. sanct. vol. XI. Apr.* 30. *p.* 359. — *Martene* et *Durande. vol. VI. p.* 1314. *s.* 1340. 1358.
(6) *Bzovius, ann.* 1373. *n.* 9. *p.* 1434.
(7) *Ib. ann.* 1316. *n.* 15. *p.* 282. — Il était très-habile dans l'art de pronostiquer sur le visage du malade.
(8) *Bzovius, ann.* 1342. *n.* 36. *p.* 938. — Tiraboschi, vol. V. p. 174.
(9) *Bzovius, ann.* 1329. *n.* 17. *p.* 550. 1336. *n.* 4. *p.* 776. — *Raynald.* 1317. *n.* 52. *p.* 165.

les malades comme une secte particulière de possédés, et on exorcisait le diable par quelques versets de la Bible (1).

La seconde est une peste horrible, originaire du Levant, qui désola l'Italie, l'Espagne et la France, en 1348, mais étendit l'année suivante ses ravages en Angleterre, en Allemagne et en Hollande (2). Elle avait été précédée par de fréquens tremblemens de terre et par une pluie qui dura six mois sans interruption. Elle fut tellement meurtrière, qu'on disait que du temps de Noé l'ange exterminateur n'avait pas fait périr autant de personnes. Venise seule perdit cent mille de ses habitans; et dans certains pays, sur cent individus, il n'en resta que dix, ou même que cinq. Pétrarque dépeint sous des couleurs sinistres la dépopulation causée par cette effroyable calamité (3). Un grand nombre de malades périssaient dès le premier jour, et plusieurs à l'instant même de l'invasion de la maladie. Celle-ci débutait de suite par une fièvre très-violente, le délire, la stupeur, l'état comateux et l'insensibilité. La langue et le palais étaient noirs et comme brûlés : l'haleine exhalait une fétidité insupportable. Beaucoup de malades étaient aussi atteints d'une péripneumonie violente, accompagnée d'hémorragies promptement mortelles; et ordinairement la gangrène se manifestait par des taches noires sur tout le corps. Lorsqu'au contraire il survenait des abcès extérieurs, la vie ne courait point de danger.

(1) *Bzovius, ann.* 1374. *n.* 13. *p.* 1501. — *Raynald.* 1374. *n.* 13. *p.* 527.

(2) La description la plus complète de cette peste, tirée des écrivains contemporains, se trouve dans *Kurt Sprengel's Beytræge* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, cah. I. p. 36. 116.

(3) *Epist. familiar. lib. VIII. ep.* 7. *p.* 773. — Une peste inguinale, *landre*, fit périr une quantité incroyable d'individus, et entre autres Alphonse XI, roi de Castille. (*Mariana, historia* etc., c'est-à-dire, Histoire d'Espagne, in-8°. Léon, 1719. lib. XVI. c. 15. vol. VI. p. 138.

Les médicamens ordinaires demeuraient tous sans efficacité. Le pape accorda des indulgences plénières à tous ceux qui se consacraient au service des pestiférés; car on ne pouvait leur porter de secours sans s'exposer à un danger inévitable. L'absolution fut également donnée aux malades, et les ecclésiastiques furent chargés de leur annoncer cette faveur : c'était en effet le seul moyen de les consoler, et de les aider à envisager sans effroi la mort presque assurée qui planait sur leur tête. Cette mesure tourna au profit de l'Église; car la plupart des malades, guidés par un sentiment de reconnaissance, léguèrent leurs biens aux prêtres, et moururent alors avec plus de résignation. Assez généralement on regardait l'épidémie comme une punition de Dieu, et on vit une foule d'individus des deux sexes se réunir pour expier les péchés de tous. Ces insensés couraient à demi-nus dans les rues, se flagellaient pendant le jour, et passaient les nuits dans la plus affreuse débauche. Ils répandaient de tous côtés les principes les plus contraires à la morale, ce qui leur fit encourir la disgrâce de l'Eglise. Dans d'autres endroits, on accusa les juifs d'avoir donné naissance à la peste en répandant du poison dans les sources : ces infortunés furent persécutés, et condamnés impitoyablement au feu. On en aurait même immolé un bien plus grand nombre, si le pape Clément VI n'avait fini par mettre un frein à la fureur du clergé et du peuple (1). Parmi les nombreuses descriptions que les médecins du siècle nous ont données de cette peste, je ne citerai ici que les écrits de Gentilis de Foligno, de Gui de Cauliac, de Galeazzo et de Marsigli de Sainte-Sophie (2).

(1) Comparez, *Kurt Sprengel's Beytræge* etc., c'est-à-dire, Mémoires, etc. *l. c.*

(2) *Ibid.*

Le rétablissement de l'anatomie eut, à l'époque dont l'histoire nous occupe, la plus puissante influence sur la marche que prit l'étude de la médecine. Le préjugé superstitieux qui faisait regarder les cadavres humains comme des objets sacrés et inviolables semblait enfin, après tant de siècles, s'affaiblir à mesure que la liberté de penser faisait des progrès. Jusqu'alors l'anatomie s'était bornée à la nomenclature des parties du corps, à leur description, en grande partie copiée mot pour mot de Galien, et tout au plus à l'étude de la structure des chiens et des cochons (1). En 1315, Mondini de Luzzi, professeur de Bologne (2), disséqua publiquement pour la première fois deux cadavres de femmes, et publia bientôt après une description du corps humain, qui avait au moins, sur tous les ouvrages anatomiques écrits depuis Galien, le grand avantage d'avoir été faite d'après nature (3). Ce manuel obtint aussi une réputation tellement générale, qu'à la fin même du seizième siècle, à Padoue, l'anatomie ne pouvait être démontrée d'après un autre livre que celui de Mondini (4). Le professeur de Bologne donna aussi des planches anatomiques qui se trouvent gravées en bois dans quelques anciennes éditions, et qui ne sont pas absolument mauvaises (5).

(1) *Aldrovandi ornitholog. vol. II. p.* 490. (*in-fol. Francof.* 1629.)

(2) Il ne faut pas le confondre avec Mondino de Forli. Son père, apothicaire de Bologne, s'appelait Nérin Franzoli de' Luzzi. Mondini se rendit en 1316, comme député de sa ville, auprès de Robert, roi de Naples, et mourut en 1325. — Comparez, *Sarti, vol. I. P. I. p.* 463. — *Ghirardacci Storia* etc., c'est-à-dire, Histoire de Bologne, vol. I. p. 591. — *Alidosi, dottori* etc., c'est-à-dire, Docteurs en théologie de Bologne, p. 137. — Tiraboschi, vol. V. p. 240.

(3) C'est pourquoi on le regarde comme le restaurateur de la véritable anatomie. (*Guid. Cauliac. f.* 1. *b.* — *Garzoni, in Muratori script. rer. Ital. vol. XXI. p.* 1162. — *Cocchi discorsi* etc., c'est-à-dire, Discours toscans. in-4°. Florence, 1761, vol. I. p. 57.)

(4) *Facciolati, vol. I. p.* 48. — Portal, Histoire de l'anatomie, vol. I. p. 209. — *Haller biblioth. anatom. vol. I. p.* 146.

(5) *Brambilla's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des découvertes faites en Italie. in-4°. Vienne, 1789.

Quant à l'ouvrage lui-même, il annonce l'attachement de l'auteur aux théories et aux opinions qu'il avait embrassées (1). Au lieu de s'en tenir uniquement aux observations déjà faites, il cherche à les soumettre au creuset de la théorie de Galien, et refuse, pour ainsi dire de propos délibéré, d'ajouter foi à l'évidence. Il donne aux ovaires le nom de testicules de la femme, et leur attribue l'usage de sécréter une humeur analogue à la salive. Il compte dans la matrice sept cellules qui servent à faire coaguler la semence par le sang menstruel; il prétend que le foie est composé de cinq lobes (2), et soutient encore l'existence de l'ouraque. Se conformant à la coutume des Arabes, il joint toujours à ses descriptions l'indication de l'usage auquel servent les parties, et des remarques sur les maladies des viscères, ainsi que sur la manière de les guérir. Souvent il suit à cet égard les idées physiologiques de Théophile, et devient même fréquemment plus absurde. Ainsi, il prétend que l'abdomen est composé uniquement de parties molles, et dépourvu d'os, afin de pouvoir se dilater dans la tympanite et l'hydropisie (3). Il attribue à chaque muscle une force particulière, suivant la coutume des écoles arabes. Le rasoir est l'instrument qu'il préfère pour la paracentèse; mais il ne pratique pas cette opération à la ligne médiane, parce qu'en lésant les aponévroses on excite des convulsions. La communica-

(1) Je me sers de l'édition de Martin Pollich, ayant pour titre *Anathomia Mundini emendata per doctorem Melerstat. s. l. et a.* 4. Comme elle n'est pas paginée, je ne puis indiquer exactement les citations.

(2) *Intrinsecæ integrales (partes hepatis) sunt quinque pennulæ ejus; licet in homine non sint separatæ semper ad invicem.*

(3) *Et caussa, quare fuit hic venter carnosus et pelliculosus et non ossuosus, est, quia hic venter habet continere membra, quæ propter assumtionem cibi, ut stomachus, vel propter retentionem et repletionem ex fæcibus, vel ex aquositate et in ydropisi vel ventositatibus, vel propter imprægnationem, ut matrix, debent quandoque intumescere.*

tion de tous les vaisseaux du corps lui sert à expliquer la sympathie qui existe entre les parties. Il admet dans le cerveau des cellules dont chacune est le siége d'une des facultés de l'âme. Il avait un goût particulier pour les étymologies, science dans laquelle les médecins du moyen âge aimaient beaucoup à briller, quoiqu'ils y fussent en général peu heureux. Ainsi Mondini dérive le mot aorte de *adorta*, *à corde orta*, et celui de colon, de *à collis et cellis*, etc.

Depuis cette époque, l'usage s'introduisit dans toutes les universités d'ouvrir publiquement une ou deux fois chaque année des cadavres humains (1). Un garçon barbier était toujours chargé de la dissection, qu'il exécutait d'une manière grossière avec un rasoir, et le professeur démontrait les diverses parties d'après l'ouvrage de Mondini, ou tout autre Compendium généralement estimé (2). Parmi les médecins du quatorzième siècle qui, depuis Mondini, se sont fait connaître par leurs travaux en anatomie, on distingue surtout Nicolas Bertrucci, Henri de Hermondaville et Pierre de la Cerlata. Le premier, né en Lombardie, professait l'art de guérir à Bologne, où il mourut en 1342. (3). Il écrivit un Compendium dans lequel il dit n'avoir ajouté aucune observation qui lui fût propre. Il suit la même marche qu'Avicenne; et à chaque maladie, après avoir rapporté la méthode rationnelle, le traitement empirique et les Canons, il termine par le pronostic. On s'aperçoit cependant, dans l'anatomie qui précède le recueil, qu'il s'occupa lui-même de cette science (4).

(1) A Montpellier depuis l'année 1376. (*Astruc. morb. mulier. lib. IV. p.* 173.)

(2) *Guid. Cauliac. f.* 1. *b.* — *Petr. Cerlat. chirurg. in-fol. Venet.* 1492. *lib. III. c.* 16. *f.* 81. *c.*

(3) Gui de Cauliac (*l. c.*) l'appelle son maître. — Comparez, *Muratori script. rer. Ital. vol. XVIII. p.* 402, où il est parlé de lui sous le nom de Vertuzzo.

(4) *Bertrucii collectorium artis medicæ. in-4°. Colon.* 1537.

Son livre *De Regimine diætæ* ne renferme rien de remarquable, à l'exception d'une médecine populaire (1).

L'histoire naturelle et la matière médicale continuèrent à être traitées d'après l'ancienne méthode. On suivait encore les Grecs et les Arabes dans ces deux branches de l'art de guérir; mais, comme très-souvent il leur arrivait de n'être point d'accord ensemble, et que Dioscoride donnait à une plante un autre nom que Sérapion, les écrivains s'attachaient particulièrement à comparer les descriptions, à traduire en grec les noms arabes et persans, ou à les rendre par des dénominations officinales. S'ils avaient mieux connu la matière et la langue, s'ils eussent commencé par interroger la nature, et se fussent ensuite occupés d'apprendre le grec et l'arabe, leurs tentatives auraient tourné certainement au profit de la science. Simon de Cordo avait, il est vrai, entrepris des voyages dans cette vue; mais la connaissance si nécessaire des idiomes de l'Orient lui manquait, et il se contenta presque uniquement d'indiquer les ressemblances extérieures des plantes. Je ne conçois pas comment Reinesius a pu accorder tant d'importance à cet ouvrage (2). Mathieu Sylvaticus de Mantoue, médecin à Milan, et qui avait passé quelque temps à Salerne (3), suivit la route tracée par Simon de Cordo, et alla même plus loin. Il donna par ordre alphabétique un extrait de Dioscoride, d'Avicenne, de Mésué et de Sérapion, cherchant à expliquer ces auteurs l'un par l'autre; mais comme il

(1) *In*-8°. *Agentorati*, 1534.

(2) *Var. lect. lib. III. c.* 18. *p.* 673.

(3) Il parle (*Pandectar. f.* 64. *c. ed. Lugd. in-fol.* 1534) de son jardin de Salerne. Il dédia aussi son ouvrage à Robert, roi de Sicile. (*Contin. Vincent. Bellovac. spec. hist. lib. XXXI. f.* 428. *c.*) Suivant Argelati (*biblioth. script. Mediol. vol. II. P. I. p.* 1454), il vivait encore en 1388 à Milan; mais ce fait n'est pas possible, puisqu'il témoigne lui-même avoir écrit son livre en 1317.

ne connaissait ni le grec ni l'arabe, il n'atteignit pas mieux son but que Simon.

Jacques et Jean de Dondis, père et fils, s'illustrèrent aussi dans le quatorzième siècle par leurs écrits sur la matière médicale. Tous deux furent professeurs à Padoue, et le second est en outre connu comme astronome et mathématicien. Il fabriqua une grande horloge très-ingénieuse, qui indiquait la marche du soleil et des planètes, et qui fut placée en 1344 sur le clocher de Padoue. En mémoire de cette invention, sa famille prit le surnom *dell' orologio* (1). Jacques de Dondis écrivit un *Promtuarium*, ouvrage qui contient un recueil de presque tous les médicamens simples décrits par les Grecs et les Arabes (2). Quant au fils, il publia sur la botanique un traité dans lequel il copie ses prédécesseurs; mais il donne cependant, de plusieurs plantes indigènes, des descriptions préférables à celles qu'on trouve dans les écrits des autres arabistes (3).

La chimie fut également mieux cultivée pendant le cours du quatorzième siècle. Au moins trouve-t-on plusieurs médecins qui enseignaient à préparer, d'après les principes de cette science, les médicamens tirés du règne minéral; mais cette branche im-

(1) C'est à tort qu'on a regardé son père comme l'inventeur de cette mécanique, et celle-ci même comme la première horloge qu'on ait fabriquée; en effet, dès 1306, Milan en avait une dans son clocher. (Tiraboschi, vol. V. p. 196.) — Comparez, *Muratori, script. rer. Ital. vol. XII. p.* 912. *vol. XXIV. p.* 1164.) — Lebœuf, dans les Mémoires de littérature, vol. XVI. p. 227. — Dondis établit une grande saline dans les bains d'Abano. (*Savonarola, de balneis, ed. Venet.* 1552. *c.* 3. *rubr.* 1. *f.* 12. *a.*)

(2) *Promtuarium medicinæ, in-fol. Venet.* 1543. — Sur quelques éditions l'auteur porte le titre de *Aggregator Patavinus.*

(3) *Herbolario* etc., c'est-à-dire, Herbier vulgaire, dans lequel on enseigne à connaître les herbes et leurs vertus, in-8°. Venise, 1536. — Ce livre a été écrit en 1385. — L'auteur mourut en 1395, et jouissait de l'estime particulière de Pétrarque. (*Epist. de reb. senil. lib. VI.* 1. *p.* 897. *lib. XV.* 3. *p.* 1053.)

portante de l'histoire naturelle était encore confinée entre les mains des alchimistes.

L'un des plus célèbres alchimistes de ce siècle est Raimond Lulle, qui ne se rendit pas moins immortel par son charlatanisme philosophique et ses efforts pour convertir les païens. Il naquit en 1235 à Majorque, où son père était sénéchal de Jacques I, roi d'Aragon. La conduite déréglée qu'il avait menée dans sa jeunesse ayant excité en lui les regrets les plus vifs lorsqu'il eut atteint l'âge de raison, il se fit Franciscain, et s'imposa pour pénitence de convertir les mahométans. Pour réussir dans ce projet, il apprit l'arabe, et détermina le roi Sanche à fonder une école dans laquelle les Franciscains enseigneraient cette langue. Il entreprit ensuite des voyages pour engager les princes à protéger l'établissement qu'il voulait former; mais il ne réussit point dans ses projets. A ce désir ardent de convertir les infidèles, il joignait l'art de parler de tout, en sorte que, malgré son ignorance, puisqu'il ne savait pas même écrire le latin, il trouva le moyen de se faire passer chez les musulmans pour un savant universel. L'*ars magna sciendi* du *doctor illuminatissimus* consistait à savoir donner à chaque chose un attribut positif et un attribut négatif qu'il fallait apprendre par cœur. Lulle rassembla tous ces attributs, et les rangea dans certaines classes, qu'il désigna chacune par une lettre de l'alphabet. Il disposa ces lettres en cercles concentriques, dans lesquels chacune indiquait l'attribut qui lui était assigné. Ce fanfaron, qui choisit de propos délibéré la mort des martyrs, fut regardé non-seulement comme un grand chimiste, mais encore comme un réformateur de la philosophie. On faisait au moins courir le bruit que, pendant son séjour à Londres, il avait converti pour le roi Edouard une masse de cinquante mille livres de mercure en or, dont on frappa les premières

roses nobles, ou, selon d'autres, les premières guinées. Ses hérésies théologiques ne doivent pas trouver place ici; mais elles prouvent que Lulle était un être excentrique qui méritait moins d'être persécuté comme hérésiarque, que d'être voué au mépris public comme un monstre en philosophie (1).

Arnaud Bachuone, de Villanova en Catalogne, ou de Villeneuve en Languedoc, est plus intéressant pour l'histoire de notre art (2). Il était, à la fin du treizième siècle, professeur à Barcelone, où il avait étudié sous Casamila. En 1285 il fut appelé auprès de Pierre III, roi d'Aragon, parce qu'il passait alors pour le plus célèbre médecin de l'Espagne. Cependant ses opinions paradoxales (3) ne tardèrent pas à lui attirer la persécution du clergé. Ayant été excommunié par l'archevêque de Taragone, il vint se réfugier à Paris; mais on l'en chassa aussi parce qu'il passait pour alchimiste, et fut accusé de convertir, avec l'assistance du diable, des plaques de cuivre en or. Il se rendit alors à Montpellier, à Bologne, à Rome et à Naples: il demeura enfin à Palerme jusqu'en 1312, année où, ayant voulu se rendre auprès du pape Clément V, il périt dans la traversée. Après sa mort, il fut traité avec la plus

(1) Comparez, sur Lulle, *Bzovius, ann.* 1372. *n.* 9. *p.* 1397. — *Borrich, de ortu et progress. chem. p.* 129. — *Gmelin's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la chimie. P. I. p. 70—83. Le chancelier Bacon et le jésuite Mariana jugent très-sainement la science de ce fanatique. Bacon dit (*augm. scientiar. lib. VI. c.* 2. *p.* 156. *in-fol. Francof.* 1665): *Talis fuit ars Lullii, talis typocosmia à nonnullis exarata, quæ nihil aliud fuerunt, quam vocabulorum artis cujusvis massa et acervus, ad hoc, ut qui voces artis habent in promptu, etiam artes ipsas perdidicisse existimentur.* — Comparez, *Mariana*, *historia* etc., c'est-à-dire, Histoire d'Espagne, liv. XV. ch. 4. p. 391. vol. V.

(2) Astruc, Mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de méd. de Montpel. p. 152.

(3) Il croyait que les œuvres de charité sont plus agréables à la Divinité que les hécatombes, que les bulles des papes sont des ouvrages d'homme, et que la fin du monde arriverait en 1335. (*Bzovius, ann.* 1310. *n.* 14. *p.* 153.)

grande sévérité. Les moines mendians surtout persécutèrent ses disciples et ses ouvrages, que la grande considération du pape préserva seule de la destruction (1). Parmi ceux de ses écrits sur la médecine que l'inquisition épargna (2), le ***Rosarius** philosophorum* et le ***Flos florum*** traitent de l'alchimie, et sont entièrement inintelligibles pour moi. Son livre ***De Judiciis astrorum*** fait juger qu'il était grand partisan de l'astrologie; et plusieurs autres ouvrages théorétiques apprennent avec quelle ardeur il alliait la philosophie scholastique à la médecine. La distinction qu'il établit entre la complexion des médicamens et leurs propriétés, auxquelles il n'attribuait que des effets spécifiques; cette distinction, sur laquelle repose toute la théorie de la matière médicale, nous en fournit une preuve suffisante (3). Les médicamens qui agissent en vertu de leurs propriétés actuelles, n'exigent aucune réaction de la part du corps pour produire certains effets; mais cette réaction est nécessaire pour ceux qui agissent en vertu de leur complexion potentielle (4). Les forces de ces derniers ne peuvent être appréciées que par l'intelligence; tandis que celles des premiers sont susceptibles de l'être par l'observation et l'expérience (5). La réaction du corps sur les médicamens complexionnés a pour effet de produire leur congélation,

(1) Comparez, *Arnald. Villanov. breviar. lib. I. c.* 26. *p.* 1121. 1055. *c.* 30. *p.* 1253. *c.* 36. *p.* 1256. *lib. II. c.* 1. *p.* 1184. *c.* 4. *p.* 1191. 1325. (*Opp. ed. Taurell. in-fol. Bas.* 1585), où il raconte lui-même quelques circonstances de sa vie. — *Bzovius*, *ann.* 1310. *n.* 14. *p.* 153. — *Eymeric. director. inquisit. p.* 316. — Arnaud mourut en 1312. *Raynald*, *tom. XV. ann.* 1310. *n.* 39. *p.* 65. *n.* 62. *p.* 167. — Comparez, *Mariana*, *Historia* etc., c'est-à-dire, Histoire d'Espagne, liv. XIV. c. 9. vol. V. p. 285. — *Natal. Alexand. hist. ecclesiast. vol. VII. p.* 102. — Astruc, *l. c.* p. 153. 165. — *Trithem. vol. II. p.* 123. — *Bulæus*, *vol. IV. p.* 127.

(2) On condamna neuf livres en langue catalane, et quatre en latin. — *Eymeric. l. c.*

(3) *Specul. introduct. med. c.* 18. *p.* 49.

(4) *Ib. p.* 50.

(5) *Ib. p.* 58.

leur contrition et leur coction (1). On ne peut s'assurer de la complexion d'un médicament composé ni par la saveur, ni par l'odeur, ni par la couleur (2). Il faut distinguer des dissolvans les *subtiliativa*, qui changent seulement la qualité, tandis que les premiers opèrent aussi un changement dans la forme, et convertissent, par exemple, un fluide en vapeur (3).

Arnaud de Villeneuve ne traite pas avec moins de subtilité les autres parties de la science, notamment la séméiotique (4). Il divise l'état mitoyen entre la santé et la maladie, en trois espèces particulières, suivant que le corps est *parùm lapsum*, *neutrum* ou *ægrotativum* (5). Le traité sur l'humide radical, qu'il considère comme le principal sujet de la chaleur intégrante des corps vivans, prouve combien il était fortement attaché au système des scholastiques (6). Cet humide radical ne tire pas son origine de la semence, de sorte que l'art ne peut par aucun moyen réparer les pertes qu'il éprouve (7). Quant à ce qui concerne les degrés et les rapports mutuels des médicamens, Arnaud de Villeneuve s'éloigne beaucoup d'Averrhoës et d'Alkhendi; mais les expressions obscures qu'il emploie ne me permettent pas de saisir nettement son opinion (8). Il n'est pas moins difficile de comprendre les raisons par lesquelles il défend l'immatérialité de l'âme contre les anciens, qui la regardaient comme une simple harmonie des sens (9). Il distingue le tempérament *ponderis*, dans lequel les quatre élémens sont partagés d'une ma-

(1) *Specul. introduct. med. c.* 22. *p.* 75.
(2) *Ib. p.* 89.
(3) *Ib. c.* 31. *p.* 108.
(4) *Ib. c.* 93. *p.* 214.
(5) *Ib. c.* 93. *p.* 219.
(6) *Ib. p.* 302.
(7) *Ib. p.* 297. 310.
(8) *De graduat. medic. p.* 523.
(9) *De divers. intentïon. morbor. p.* 658.

nière simple et uniforme, sans qu'aucun prédomine, du tempérament *justitiæ*, qui varie chez les divers individus (1). Il cherche à rétablir la mémoire par des médicamens complexionnés qui changent la constitution du cerveau (2). Sa division de la fièvre demi-tierce en trois espèces est remarquable aussi. La première espèce, ou la plus bénigne, provient d'un phlegme putride dans les vaisseaux, et d'une bile altérée hors de ces organes : elle est presque toujours accompagnée d'état comateux et de stupeur. La seconde a pour cause un phlegme altéré hors du système vasculaire, et une bile altérée dans son intérieur : elle se caractérise par un froid violent et une urine rouge. La troisième enfin résulte d'une atrabile putride hors des vaisseaux, et d'une bile altérée dans leur intérieur ; elle dure quarante-huit heures, tandis que la seconde se prolonge vingt-six, et la première dix-huit heures (3). Ces subtilités étaient entièrement conformes à l'esprit du siècle, et je suis fort étonné qu'Arnaud ait pu blâmer la faculté de Paris de trop allier la logique à la médecine (4) ; car ailleurs il reproche à Avicenne de n'être pas assez dialecticien (5).

On voit particulièrement dans les ouvrages de ce médecin combien alors on était persuadé que l'astrologie forme une branche essentielle de l'art de guérir. Non-seulement il compare les divers temps de la journée avec les saisons (6), mais encore il attribue à chaque heure une force particulière qui, suivant la décision de l'horoscope, influe sur les diverses parties du corps (7). Cette idée nous rappelle celles

(1) *De regim. sanitat. p.* 661.
(2) *De bonit. memor. p.* 837.
(3) *Breviar. lib. IV. c.* 17. *p.* 1409.
(4) *Breviar. lib. IV. c.* 10. *p.* 1392.
(5) *De considerat. oper. medic. p.* 890.
(6) *Specul. introduct. c.* 76. *p.* 169.
(7) *De parte operat. p.* 274.

des Chinois sur l'influence que les humeurs exercent à différentes heures. La saignée en particulier ne peut être pratiquée tous les jours indistinctement, et on ne doit l'entreprendre que sous telle ou telle constellation (1); mais il importe surtout d'avoir égard à la position de la lune (2). Ainsi le temps le plus convenable pour la pratiquer est celui où la lune se trouve dans le signe du Cancer; et la conjonction de ce satellite avec Saturne suspend l'action des médicamens, notamment celle des purgatifs (3). On ne doit jamais évacuer les humeurs à l'heure où l'horoscope annonce qu'elles sont en mouvement (4). L'épilepsie dépend, dans le premier quartier de la lune, d'un principe phlegmatique; dans les deux suivans, du sang; et dans le quatrième, de la mélancolie : elle n'a jamais pour cause un principe bilieux (5).

Les autres branches de la théosophie, et les préjugés de toute espèce, ne règnent pas moins dans les ouvrages d'Arnaud. Un homme est ensorcelé quand ses fonctions ne peuvent s'exécuter sans qu'il soit cependant atteint d'une maladie ou d'une altération de la substance; et souvent il arrive au médecin d'ensorceler ses malades sans le savoir et contre sa propre volonté, lorsqu'il a ce pouvoir occulte (6). Les instructions mystiques qu'il donne aux médecins pour en faire de parfaits charlatans, sont une excellente preuve que lui-même sentait l'insuffisance de ses moyens. Il ne faut que connaître les cas dans lesquels il est indiqué d'augmenter ou de diminuer la masse du sang; mais on doit aussi savoir tirer

(1) *De phlebotom. p.* 494.
(2) *De regim. sanit. p.* 767.
(3) *Ib. p.* 783.
(4) *De consider. oper. medic. p.* 831.
(5) *Breviar. p.* 1076.
(6) *De parte operat. p.* 274. — Comparez, *de physicis ligatur. p.* 619.

parti des passions du malade, capter sa confiance, et allumer son imagination : alors on est certain de réussir (1). Les règles qu'il trace relativement à l'ouroscopie, présentent un intérêt particulier, mais décèlent si évidemment la fourberie, que nous sommes contraints de déplorer avec Pétrarque la rigueur du Destin, dont la volonté abandonna pendant si longtemps la plus noble des sciences à de pareils charlatans (2).

Quelquefois, mais fort rarement, on rencontre des observations propres à l'auteur, qui les avait recueillies dans ses longs voyages. Ainsi, par exemple, il retrace le danger que peut entraîner la paracentèse pratiquée inconsidérement, et indique, d'après sa propre expérience, l'utilité des bains sulfureux de Naples dans les affections calculeuses (3). On doit louer l'excellent précepte qu'il donne de ne point administrer de purgatifs dans la fièvre quarte, parce qu'ils ne peuvent qu'en accroître l'intensité (4).

J'ai souvent remarqué avec étonnement que nos littérateurs ne connaissent presque pas le cardinal Vitalis du Four, né à Basas, et auteur d'une compilation médicale. Cet écrivain fut l'un des plus célèbres Minorites de son temps. En 1312, Clément V le nomma cardinal et évêque d'Albane (5). Il prit une part très-active au schisme des Minorites, qui

(1) *De simplic. p.* 379.

(2) Je ne citerai qu'une règle tirée du livre *de Cautelis medicorum*, *p.* 1453. *Septima cautela est, et est fortè multùm generalis. Tu fortè nihil scies (de judicio ex urinâ ferendo). Dic*, quod habet obstructionem in hepate. *Dicet* : non, Domine, imo dolet in capite. *Tu debes dicere*, quod hoc venit ab hepate. *Et specialiter utere hoc nomine* obstructio, *quia non intelligunt* quid significat, et multùm expedit ut non intelligatur locutio ab illis.

(3) *Breviar. lib. II. c.* 30. *p.* 1255. *c.* 32. *p.* 1261.

(4) *Ib. lib. IV. c.* 27. *p.* 1428. — J'observe à cet égard que le *Regimen* d'Arnaud fut modifié légèrement par un médecin milanais, qui le publia comme son propre ouvrage. (*Magnini, regimen sanitatis, in-4º. Argent.* 1503.)

(5) *Auger. de Biterris, hist. pontif. roman. p.* 1813. *Eccard.*

éclata sous le pontificat de Jean XXII, et il écrivit au chapitre général de son ordre, rassemblé en 1322 à Pérouse, une lettre remarquable dans laquelle il défendait la pauvreté de Jésus-Christ et des apôtres, et se fondait sur la célèbre bulle *Exiit, qui seminat* (1). L'ouvrage qu'il a laissé est extrêmement rare, et jusqu'à présent on n'a pu connaître l'époque à laquelle il a été écrit, que par un passage où l'auteur nomme son contemporain Bela IV, qui occupait le trône de Hongrie en 1275 (2). Au surplus, ce livre renferme des mémoires rangés par ordre alphabétique sur une foule d'objets de médecine et de physique, mais empruntés en grande partie aux Arabes et aux arabistes. Je n'en saurais rien citer de remarquable, sinon un traité sur la préparation de l'alcohol, que Vitalis du Four érige presque en panacée universelle (3), et son opinion sur la couleur noire des nègres, qu'il attribue à la seule influence du climat (4).

Je ne dois pas passer sous silence le plus célèbre de tous les commentateurs de l'*Articella*, dans le moyen âge, Torrigiano, qui porte aussi le nom de *Plusquam commentator*, étudia la médecine à Bologne, ensuite à Paris, et se fit enfin chartreux (5). Son ouvrage, qui est très-rare, et qui, de même que celui de Vitalis du Four, a été lu par fort peu de médecins, fut vendu, après la mort de l'auteur, à Dinus de Garbo par les chartreux, et jouit d'un si

(1) *Raynald*, *ann.* 1322. *n.* 67. *p.* 247. — *Fleury*, *vol. IX. p.* 310.
(2) *Vitalis de Furno pro conservandâ sanitate, etc.*, *liber utilissimus. in-fol. Mogunt.* 1531. *c.* 298. *p.* 247.
(3) *Ib. c.* 2. *p.* 12.
(4) *Ib. c.* 91. *p.* 102.
(5) Il vécut à Paris de 1306 à 1311 (Villani, dans Tiraboschi, vol. V. p. 216.) Comparez Martien Capella, dans la préface de cet ouvrage, et *Fabric. bibl. med. et infim. latin. vol. VI. p.* 277. — Il était très-malheureux dans sa pratique. (*Contin. Vincent. Bellovac. spec. histor. lib. XXXI. f.* 434. *d.*)

grand crédit au quinzième siècle, que tous les trois ans on faisait dans les académies des cours pour l'expliquer aux élèves (1). On y trouve les recherches scholastiques les plus subtiles sur tous les objets de la médecine, et Torrigiano prend le parti des réalistes, comme la plupart des médecins de son temps (2). Les médicamens attirent les humeurs par leurs forces spécifiques, de la même manière que l'aimant attire le fer (3). L'auteur n'est pas toujours d'accord avec Aristote, Galien et Avicenne. La définition de l'âme par le médecin arabe lui paraît mauvaise. Il blâme Aristote d'avoir regardé le cœur comme le siége de la faculté sensitive (4), qu'il dit résider dans le cerveau (5). Il s'écarte de Galien en ce qu'il ne croit pas les forces particulières de chaque organe indépendantes de l'âme; mais il soutient qu'elles sont subordonnées à cette dernière (6). On a tort, ajoute-t-il plus loin, de distinguer les nerfs en ceux qui servent au mouvement, et ceux qui sont destinés aux sensations; car communément le même nerf est à la fois le siége du mouvement et celui du sentiment (7). Un fait très-remarquable, c'est que Torrigiano soupçonne que la putridité des humeurs n'est pas en état de produire la fièvre (8).

La philosophie scholastique ne domine pas d'une manière moins sensible dans les écrits de Dinus de Garbo, et de Thomas son fils. Le premier, né à Florence, vécut tour à tour à Bologne, à Sienne, à Florence, et enfin à Padoue, où il mourut en

(1) *Villani* et *Mart. Capell. l. c.*
(2) *Turrisani monachi plusquam commentum, in-fol. Venet.* 1526. *lib. I. f.* 11. *a.*
(3) *Lib. III. f.* 137. *b.*
(4) *Lib. II. f.* 32. *a.*
(5) *Lib. II. f.* 37. *c.*
(6) *Lib. II. f.* 34. *b.*
(7) *Lib. II. f.* 80. *c.*
(8) *Lib. III. f.* 149. *c.*

1327 (1). Il a laissé des commentaires sur le traité de la génération d'Avicenne, et sur le livre de la nature du fœtus d'Hippocrate. Entre autres, il cherche à y prouver, par des raisons astrologiques, que le fœtus n'est point viable à huit mois (2), et que la cause des maladies héréditaires réside dans un vice organique du cœur, parce que l'esprit que la semence du père communique, prend sa source dans cet organe (3). Il examine avec beaucoup de subtilité si cet esprit est vivifié et doué d'intelligence (4), et si, dans l'acte de la génération, il provient du cœur seul, ou en même temps des parties principales du corps (5). Pour justifier l'idée de la chaleur animale, il divise le feu en lumière, flamme et charbon (6). Les plantes qui proviennent d'une semence peuvent, aussi-bien que les animaux, devoir leur naissance à une simple fermentation (7). Thomas de Garbo, son fils, professeur à Pérouse, et ensuite à Padoue (8), écrivit aussi sur le même livre d'Avicenne, un commentaire qui n'est pas devenu, à beaucoup près, aussi célèbre que le précédent. Je n'y trouve rien de remarquable que la prétendue observation de Thomas, qui prétend avoir vu sur un fœtus avorté peu de jours après la conception, les trois cavités du corps ayant la forme de trois vessies (9). Du reste, cet auteur jouissait d'une renommée extraordinaire parmi les savans de son temps, et je ne puis qu'ajouter à

(1) Tiraboschi, vol. V. p. 215.
(2) *Expositio supra capitul. de generat. f.* 30. *b.* (*in-fol. Venet.* 1518.)
(3) *Ib. f.* 20. *b.*
(4) *Expositio in lib. Hipp. de nat. fœtus, p.* 51. *c.*
(5) *Ib. f.* 80. *a.*
(6) *Ib. f.* 48. *b.*
(7) *Ib. f.* 74. *a.*
(8) *Thom. de Garbo summa medicinal. in-fol. Lugd.* 1529. *qu.* 90. *f.* 180. *b.*
(9) *Thom. de Garbo, exposit. in capitul. de generat. f.* 36. *a.*

sa gloire en disant qu'il avait l'estime de Pétrarque (1).

De tous les ouvrages du quatorzième siècle, le plus conforme à l'esprit de la scholastique est le supplément ajouté aux écrits de Mésué, par François de Piémont, qui fut probablement professeur à Naples (2). A proprement parler, ce livre est le Compendium le plus complet que ce période ait produit sur la médecine pratique; mais, malgré son insupportable prolixité, on y trouve si peu d'idées neuves, qu'il me serait difficile de citer un autre livre dont la lecture m'ait causé autant de dégoût. Le traité des affections des parties génitales (3), sans être excellent, pourrait toutefois être de quelque utilité. Les remarques de l'auteur sur les calculs intestinaux (4), la superfétation (5) et l'utilité de la saignée dans la petite-vérole (6), ne sont pas dénuées d'intérêt. Dans la lèpre blanche, *lepra tyria*, il conseille l'usage de certains serpens (7). Un moyen infaillible pour terminer heureusement les accouchemens laborieux, c'est de réciter quelques passages des psaumes de David (8).

Bernard de Gordon, que certains bibliographes prétendent être né en Ecosse, appartient encore à cette classe de médecins. Il commença ses cours publics à Montpellier en 1285, et écrivit son Com-

(1) *Petrarc. epist. de reb. senil. lib. VIII. ep.* 3. *p.* 925. — Thomas mourut, en 1370, de la fièvre syncopale d'Avicenne. (*Petrarc. lib. XII. ep.* 2. *p.* 1007. *Jo. de Concoreggio, Summul. de febr. in-fol. Venet.* 1515. *f.* 91. *a.*)

(2) Il nomme (*Complem. Mesuæ, f.* 229. *a. ed. Venet. in-fol.* 1562.) le roi Robert de la maison d'Anjou, son gracieux souverain; il parle de son séjour à Naples (*f.* 275. *a.*), et cite Arnaud de Villeneuve (*f.* 237. *a.*)

(3) *Complem. Mesuæ, f.* 296. *b.*

(4) *Ib. f.* 275. *a.*

(5) *Ib. f.* 302. *b.*

(6) *F.* 347. *a.*

(7) *F.* 366. *a.*

(8) *F.* 312. *b.*

pendium en 1309 (1). Non content de copier les Arabes, il ajouta encore à ses compilations des subtilités scholastiques, des rêveries astrologiques, et quelques observations qui lui appartiennent. Le traité des indications (2), qu'il appelle *ingenia morborum*, suivant la coutume de tous les médecins du temps, est visiblement tiré d'Ali. En effet, il expose de la même manière que l'Arabe le mouvement des humeurs aux diverses époques du jour: dans la matinée, le sang s'élève vers le soleil avec lequel il est en harmonie; mais il redescend ensuite, parce que c'est pendant le sommeil qu'il se produit le plus de ce fluide. La nature provoque elle-même ces mouvemens, afin que le sang ne soit pas altéré par la vapeur. Dans la troisième heure du jour, la bile s'abaisse pour ne pas communiquer d'âcreté au sang; mais l'atrabile descend dans la neuvième, et la pituite pendant la soirée (3). La fièvre hectique diffère suivant que la rosée du cœur et des membres, le *cambium*, ou l'humidité glutineuse, se consument comme l'huile dans la lampe, comme ce fluide dans la mèche, ou comme la substance de la mèche elle-même (4). La petite-vérole et la lèpre tiennent toutes deux à ce que l'homme a été conçu pendant le temps de l'écoulement périodique (5). Les scorpions viennent du pays du Gog et de Magog, c'est-à-dire, du nord-est de l'Asie (6). On observe souvent des flocons charnus dans l'urine des personnes mordues par un chien enragé, parce que le venin de la rage, qui est de nature froide,

(1) On peut en juger par la préface. — Astruc, *l. c.* p. 176—181.
(2) *Bernard. Gordon. lilium medicinæ, ed. Uffenbach. in-8°. Francof.* 1617. *p.* 843.
(3) *P. I. c. 7. p.* 39.
(4) *Ib. c. 9. p.* 42.
(5) *Ib. c. 12. p.* 53.
(6) *P. I. c. 15. p.* 65.

coagule le sang (1). Le premier quartier de la lune est chaud et humide, et s'accorde avec le printemps; le second, chaud et sec, ressemble à l'été; le troisième, froid et sec, est en rapport avec l'automne; le quatrième, froid et humide, s'accorde avec l'hiver (2). Gordon attribue le strabisme à la trop grande subtilité et mobilité de l'esprit visuel, et en admet trois espèces distinctes (3). Il donne une fort bonne description d'une maladie nerveuse qu'il nomme *congélation*, et qui a beaucoup d'analogie avec la catalepsie (4). Celle de la lèpre, et surtout de la lèpre noueuse confirmée, est parfaitement conforme à la nature (5). Il savait très-bien que les chancres proviennent d'un commerce impur (6). On remarque la différence qu'il établit constamment entre la manière de traiter les pauvres et les riches. Cette différence prouve que l'intérêt seul guidait alors les médecins (7). L'importance qu'il attache à la chimie ne doit pas non plus être négligée, parce qu'elle nous fournit quelques données pour juger de l'état dans lequel se trouvait la science à cette époque (8).

L'auteur du célèbre ouvrage connu sous le nom de *Rosa anglica*, Jean Gaddesden, professeur de médecine au collége de Merton à Oxford, ne me paraît pas mériter le ridicule dont l'a couvert l'his-

(1) *P. I. c.* 17. *p.* 71.

(2) *P. II. c.* 25. *p.* 285.

(3) *P. III. c.* 6. *p.* 347.

(4) *P. II. c.* 15. *p.* 232.

(5) *P. I. c.* 22. *p.* 107. 118. — Aussi le sévère critique Gui de Cauliac (*tr. VI. d.* 1. *c.* 2. *f.* 58. *b.*) dit-il: *Valdè benè tractavit hanc materiam.*

(6) *P. VII. c.* 5. *p.* 762.

(7) Par exemple, *P. IV. c.* 4. *p.* 448. *Si tussiculosus fuerit pauper, retineat frequenter anhelitum, quantum erit possibile. Et, si sic non curetur, sufflet ignem quotidie sine omni pietate, et curabitur.*

(8) *P. I. c.* 23. *p.* 131. *Modus oleum tartari parandi non est notus nisi alchimistis, quia modus chimicus in multis est utilis in medicinâ, in aliis verò est ita tristabilis, quod in ejus viâ infinitissimi perierunt.*

torien anglais Henri (1). Je présume qu'il vivait au commencement du quatorzième siècle, parce que Gui de Cauliac a critiqué son ouvrage, et que lui-même cite souvent Bernard de Gordon (2). Son charlatanisme doit nous paraître d'autant moins surprenant, que les écrits de presque tous les médecins de ce temps fourmillent de traits qui prouvent leur ignorance superstitieuse, leur fourberie et leur impudente effronterie (3). Ce qui importait le plus à Gaddesden, c'était de voir ses soins généreusement payés (4); aussi recommande-t-il à ses confrères de prendre toujours des arrangemens pour les honoraires, avant d'entreprendre la guérison d'un malade (5). A la vérité, son charlatanisme et le soin qu'il prend de ne révéler aucun de ses arcanes aux laïques, sont absurdes (6). Je conviens aussi que sa promesse d'écrire une chiromancie, s'il plaisait à Dieu de lui conserver la vie (7), n'est pas moins ridicule que le conseil qu'il donne de recourir au roi d'Angleterre pour se guérir des scrophules (8); mais toutes ces idées n'étaient-elles pas entièrement conformes à l'esprit dominant du siècle? La plupart de ces extravagances n'appartiennent même pas à Gaddesden, et sont copiées littéralement de Gario-

(1) *Wood antiquit. Oxon. lib. II. p.* 87. — *Henry's History* etc., c'est-à-dire, Histoire de la Grande-Bretagne, vol. IV. p. 440.

(2) *Freind. P. III. p.* 32. *b.*

(3) Le reproche que lui fait Gui de Cauliac (il nomme ce livre *una fatua rosa*), peut certainement s'appliquer à la plupart des contemporains de Gaddesden.

(4) *Jo. Anglici praxis medica, rosa anglica dicta, ed. Phil. Schopff. in-4°. Aug. Vindel.* 1595. *p.* 223. 566. — Cependant cette édition est fort tronquée, et l'éditeur y a fait plusieurs additions; car Valescus et Savonarola se trouvent cités dans le texte (*p.* 149).

(5) *P.* 399.

(6) *P.* 413. *Hæ aquæ sunt pro delicatis, pro dominabus, pro divitibus; et sunt secretæ et sine vituperio hominum, nec debent revelari laicis. Quæ sunt de summis meis secretis, quod si scirent hoc homines vulgares, vilipenderent artem et medicos contemnerent.*

(7) *P.* 617.

(8) *P.* 982. — Le cœur d'un rossignol rétablit la mémoire (*p.* 146).

pontus, de Pierre d'Espagne, et d'autres arabistes semblables.

On trouve dans son livre un grand nombre de subtilités et de divisions purement scholastiques. Il distingue différentes espèces de convulsions, suivant qu'elles tirent leur origine de l'évacuation d'une humeur accidentelle, nutritive ou radicale : et dans ce dernier cas, les convulsions varient selon que le corps a perdu la rosée, le *cambium* ou le gluten (1). Il donne à l'esprit vital le nom de racine de l'arbre de la vie, et au cœur celui de branche de cet arbre (2). Les poux des paupières sont produits par une chaleur contre nature et par des humeurs putrides : Gaddesden ordonne les purgatifs pour les détruire (3). Il prétend avoir guéri un homme aveugle depuis vingt-cinq ans, en faisant usage d'une infusion de fenouil et de persil dans le vin (4). La saignée est nuisible dans le temps des fêtes de saint Jean et de saint Etienne, mais nécessaire, au contraire, pendant celles de Noël, à cause de l'usage où l'on est de se charger l'estomac de gâteaux (5). Les excrémens de porc sont le meilleur moyen pour arrêter toutes les espèces d'hémorragies (6). Ayant à traiter un malade atteint de la pierre, il lui conseilla de s'introduire tous les jours le doigt dans l'anus, afin de faire descendre la pierre ; ce qui mit un terme aux douleurs (7). Son traité de la petite-vérole est important, parce qu'on y trouve décrite une éruption appelée *punctilli magni*, qui paraît avoir beaucoup de rapport avec les pétéchies (8). La petite-vérole elle-même est tantôt phlegmatique,

(1) *P.* 107.
(2) *P.* 247.
(3) *P.* 870.
(4) *P.* 204.
(5) *P.* 355.
(6) *P.* 729.
(7) *P.* 916.
(8) *P.* 1041.

tantôt sanguine, et tantôt enfin mélancolique (1). Les ulcères du membre viril et du gland proviennent principalement d'un commerce impur (2). Il guérit les luxations des vertèbres par des emplâtres émolliens, sur lesquels il appliquait une lame de plomb (3). Il regardait l'eau-de-vie comme un médicament polychreste, qu'il employait presque généralement (4).

Guillaume Varignana, fils du célèbre Bartholomée, cité par plusieurs médecins du seizième siècle, était Juif d'origine, et professeur à Bologne en 1302 (5). Il écrivit un Compendium dans le goût de celui de Gaddesden, et, s'il se peut, même encore plus empirique (6). Cet ouvrage est extrait en grande partie du Cyranide et des Arabes. On n'y trouve qu'une réunion de recettes absurdes et superstitieuses contre toutes les affections du corps. Cependant il parvint à guérir un comte de Goeritz d'une fistule lacrymale, en faisant usage de médicamens styptiques et corrosifs (7). Il prétend aussi savoir par expérience que le vinaigre a la propriété de faire maigrir (8).

Nous avons de Gentilis de Foligno un recueil de consultations, et un traité sur les doses et les proportions des médicamens (9). L'auteur fut l'un des plus célèbres médecins du siècle (10). Appelé, en 1340, à l'université de Padoue, par Ubertin de Car-

(1) *P.* 1043.

(2) *P.* 926.

(3) *P.* 1059.

(4) *P.* 94.

(5) *Sarti, vol. I. pars I. p.* 483.

(6) *Varignanæ ad omnium partium morbos remediorum præsidia et ratio utendi eis, pro circumstantiarum varietate. in-8°. Basil.* 1531.

(7) *Lib. III. c.* 3. *p.* 71.

(8) *Lib. VI. c.* 2. *p.* 471.

(9) *Consilia, in-fol. Papiæ,* 1492. — *De dosibus et proportionibus medicam. in-fol. Venet.* 1562.

(10) *Savonarola in Muratori script. rer. Ital. vol. XXIV. p.* 1155. — *Contin. Vincent. Bellov. lib. XXXI. f.* 428. *c.*

rare, seigneur de cette ville, il lui conseilla d'envoyer douze jeunes gens à Paris, pour y étudier l'art de guérir (1). Il se rendit ensuite à Pérouse, où il mourut de la peste en 1349 (2). Ses consultations médicales contiennent des raisonnemens très-subtils et très-savans sur les maladies, un régime minutieux, et un traitement des plus empiriques. Il conseilla à une dame attaquée de phthisie, de ne pas s'exposer à un courant d'air, de ne manger que du gibier ailé et du poulet, rarement du mouton et des légumes, mais plus rarement encore du poisson, qui ne devait jamais être frit. Il lui recommanda, en outre, un sirop composé avec le fenouil, la réglisse, le persil, l'anis et la gomme adragante (3). L'observation qu'il rapporte d'une paralysie, suite de la petite-vérole, est assez remarquable (4). Un autre ouvrage de ce médecin, sur l'Introduction de Galien, renferme des recherches scholastiques très-subtiles, comme on peut s'en convaincre par les exemples cités en note (5).

Les efforts de Gui de Cauliac, homme d'un grand génie, né dans le Gévaudan, sur les frontières de l'Auvergne, contribuèrent beaucoup à perfectionner la chirurgie. Après avoir fait ses études à Montpellier, il devint chapelain, chambellan et médecin du pape Urbain V, à Avignon, où il écrivit son célèbre ouvrage en l'année 1363 (6). Quand on se rappelle combien peu les Italiens du treizième siècle

(1) *Verger in Muratori, vol. XVI. p.* 168.
(2) *Consilia, f.* 77. *a.*
(3) *F.* 61. *d.*
(4) *F.* 55. *a.*
(5) *Gentilis Fulgin. quæstiones subtilissimæ in artem parvam Galeni. in-fol. Venet.* 1526, *qu.* 13. *f.* 168. *Utrum sanum multum sit sanum ut nunc. qu.* 15. *Utrum corpus ægrum simpliciter sit sanum ut nunc. qu.* 16. *Utrum ægrum simpliciter et ægrum ut nunc aliquibus differant.*
(6) On en peut juger par la préface et le titre. — Comparez, Astruc, Mém. p. 185.

étaient capables de perfectionner l'art chirurgical, et combien étaient stériles leurs contestations sur la préférence qu'on devait accorder aux dessiccatifs ou aux oléagineux, on est contraint de regarder Gui de Cauliac comme le restaurateur de cette branche de la médecine; car il joignait un jugement très-sain à une érudition extraordinaire, et n'agissait jamais que d'après des indications rationnelles (1). Il méprisait l'esprit de secte, et, non content d'assurer plusieurs fois que les préjugés ou la réputation des écrivains ne peuvent diminuer en lui l'amour de la vérité, jamais sa conduite ne démentit ce principe (2). Ce qu'il y a de plus louable dans son ouvrage, c'est qu'il ne renferme aucune théorie subtile, et que de toutes parts on y trouve la preuve de ses rares connaissances en anatomie. A l'égard de cette dernière science, il paraît même ne pas regarder Galien comme infaillible (3). Il rejetait aussi les charmes avec mépris (4). Ses indications dans les tumeurs inflammatoires ordinaires consistent d'abord dans la diète et la saignée, puis dans les légers répercussifs locaux et généraux, enfin dans les anodins et les calmans, parmi lesquels il range particulièrement l'huile de rose et la jusquiame (5). Dans les plaies de tête, surtout lorsqu'elles sont compliquées de fracture, il n'hésite pas d'appliquer le trépan, au lieu que ses prédécesseurs avaient recours aux emplâtres et aux sarcotiques (6). Dans les fistules, il emploie un bandage compressif à peu près semblable à celui

(1) Comparez, *Horne microtechne. in-16. Lugd. B.* 1675. *p.* 178.

(2) *F.* 2. *b. Vadunt sectatores, sicut grues : amicus Plato, magis amica veritas.*

(3) Il ne se hasarde pas à décider la question agitée relativement aux nerfs du sentiment et du mouvement.

(4) *Tr. III. d.* 1. *c.* 1. *f.* 27. *d.*

(5) *Tr. II. d.* 1. *c.* 2. *f.* 11. *a.*

(6) *Tr. III. d.* 2. *c.* 1. *f.* 36. *b.*

de Lombard (1), ou bien il pratique l'opération avec assurance (2). Il n'est pas partisan des plumasseaux dans les ulcères, et préfère y introduire un peu de coton (3). Le véritable cancer et le sarcocèle lui paraissent incurables chez les personnes âgées, et il traite de fourbes les chirurgiens qui prétendent guérir ces deux affections (4). Il détermine d'après l'intensité de la maladie le lieu où l'on doit pratiquer la saignée, et assure qu'une fausse idée de la distribution des vaisseaux a pu seule engager les médecins à choisir une veine de préférence à une autre (5). Cet habile chirurgien écrivit aussi sur la cataracte un ouvrage destiné au père de l'empereur Charles IV, Jean, roi de Bohême, qui était aveugle; mais nous ne possédons plus aujourd'hui ce traité (6).

Un autre chirurgien de ce siècle, non moins instruit et non moins expérimenté, Pierre de la Cerlata ou Argelata, professeur à Bologne (7), doit probablement être distingué d'Argelata d'Avignon, que Gui de Cauliac cite souvent (8). Quoiqu'il fût plus empirique que le père de la chirurgie française, qu'il eût une passion désordonnée pour Avicenne, et qu'il s'en rapportât aux écrits de Lanfranc, de Varignana et d'Arnaud de Villeneuve de préférence à ses propres observations, ses ouvrages ne sont cependant pas absolument dénués d'intérêt. Il emprunte plusieurs règles excellentes à son prédéces-

(1) *Ib. d. 1. c. 1. f. 27. d.* — Comparez, Lombard, Opuscul. de chirurgie, in-8°. Strasbourg, 1686. p. 9.

(2) *Tr. IV. d. 1. c. 5. f. 46. a.*

(3) *Tr. III. d. 2. c. 2. f. 32. b.*

(4) *Tr. IV. d. 1. c. 6. f. 46. b.* — *Tr. VI. d. 2. c. 7. f. 73. b.*

(5) *Tr. VII. c. 1. f. 82. d.*

(6) *Tr. VI. d. 2. f. 71. d.*

(7) *Muratori script. rer. Ital. vol. XXI. p.* 1162. — Il vivait encore en 1410, année où il embauma le corps du pape Alexandre V. (*Chirurg. lib. V. f. 122. c.*)

(8) *Guid. Caul. tr. VII. d. 1. c. 6. f. 92. d.*

seur Gui de Cauliac, telle, par exemple, que celle d'employer les sarcotiques avec beaucoup de circonspection (1). Il expose d'une manière très-détaillée le traitement des différentes espèces de lésions, telles que les contusions, les commotions, l'attrition, l'entorse, etc. (2), et conseille, comme le chirurgien français, l'application d'un bandage compressif pour favoriser la cicatrisation des anciens ulcères (3). Dans la gangrène, il conseille des scarifications et l'usage d'une lessive fortement chargée (4). Il s'élève avec force contre la suture des plaies qui intéressent les nerfs (5). Après avoir longuement décrit les diverses tumeurs de la tête sous les noms de *talpa* et de *topinaria*, il recommande de les extirper (6). Il traite le panaris avec l'onguent égyptiac et plusieurs autres caustiques, pour accélérer la séparation de la phalange (7). Il assure avoir prescrit avec succès dans l'hydropisie les cantharides à la dose d'un scrupule (8). Une observation fort juste, c'est qu'on peut facilement prendre une hydrocèle pour un sarcocèle (9). Il décrit très en détail les ulcères de la verge provenant d'un commerce impur : il les traite par les fumigations avec la myrrhe, les fomentations avec le lierre, et l'application de l'onguent de vert-de-gris (10). Après avoir épuisé toutes ses ressources pour guérir les squirrhes du testicule, il ne balance pas à extirper l'organe (11). Dans les varices, il a d'abord recours aux caustiques, saigne ensuite le malade,

(1) *Lib. I. tr.* 2. *c.* 13. *f.* 17. *d.*
(2) *Ib. tr.* 4. *c.* 1. *f.* 22. *d.*
(3) *Ib. tr.* 5. *c.* 2. *f.* 29. *b.*
(4) *Ib. tr.* 1. *c.* 29. *f.* 9. *c.*
(5) *Ib. tr.* 6. *c.* 4. *f.* 37. *d.*
(6) *Lib. II. c.* 2. 3. *f.* 47. *d.* 48. *a.*
(7) *Ib. tr.* 18. *c.* 4. *f.* 55. *a.*
(8) *Ib. tr.* 26. *c.* 1. *f.* 61. *d.*
(9) *Ib. tr.* 28. *c.* 3. *f.* 62. *c.*
(10) *Ib. tr.* 30. *c.* 2. *f.* 64. *c. Lib. IV. tr.* 11. *c.* 1. *f.* 90. *d.*
(11) *Ib. tr.* 29. *c.* 1. *f.* 63. *d.*

et applique enfin un onguent composé de blanc d'œuf, etc. (1). Constamment il a gueri les plaies des yeux par l'usage du bol d'Arménie, et autres moyens agglutinatifs (2). Il pense que la perte des humeurs de l'œil est irréparable, parce que ce sont des corps spirituels et animés (3). Il abandonne presque entièrement à la nature les plaies des os, des nerfs et des tendons, et rapporte plusieurs cas dans lesquels elle est parvenue à les cicatriser, lorsque toutefois on avait guéri celle des tégumens par l'emploi des sarcotiques (4). Dans les plaies de tête, il ajoute aussi la plus grande confiance aux efforts salutaires de la nature; car il ne recommande autre chose qu'une poudre vulnéraire et le *Pater* (5). Il rejette assez généralement les huiles, et se sert trop souvent des dessiccatifs, sans lesquels il n'ose jamais tenter la cure d'un ulcère (6). Son traitement de la rage est fort singulier; mais on admire encore plus les emplâtres adoucissans à l'aide desquels il prétend avoir guéri trois malades (7). Il avance une opinion entièrement paradoxale : il dit qu'on peut faire tomber les dents avec la lie d'huile et l'orpiment, sans avoir besoin de les arracher : cependant on trouve déjà le même moyen indiqué par des empiriques plus anciens (8). Il s'étend beaucoup sur le chapitre des cosmétiques, et consacre même un traité tout entier aux taches blanches qui paraissent sur les ongles (9).

(1) *Lib. IV. tr.* 33. *c.* 3. *f.* 67. *c.*
(2) *Lib. III. c.* 2. *f.* 74. *b.*
(3) *Lib. III. c.* 2. *f.* 74. *c.*
(4) *Ib. c.* 5. *f.* 74. *d. c.* 22. *f.* 82. *b.*
(5) *Lib. I. tr.* 8. *c.* 4. *f.* 42. *a.*
(6) *Ib. tr.* 5. *c.* 2. *f.* 28. *b.*
(7) *Lib. III. c.* 25. *f.* 83. *a.*
(8) *Lib. V. tr.* 10. *c.* 9. *f.* 117. *b.*
(9) *Ib. f.* 124. *a.*

De même, il enseigne la manière dont on doit s'y prendre pour redresser les cheveux qui frisent trop (1).

Ce fut à l'époque dont nous nous occupons, que commencèrent, entre la faculté de Paris et le collége de chirurgie fondé par Lanfranc, les disputes qui durèrent plusieurs siècles. La principale cause de la jalousie des médecins fut la pratique étendue des chirurgiens de Saint-Côme, et les suffrages dont l'académie les honora. Philippe-le-Bel rendit même, en 1311, un édit qui obligeait tous les chirurgiens français de se faire examiner par ce collége (2). Cependant la faculté, pour s'élever au-dessus de ses collègues, établit l'usage de n'accorder la licence aux bacheliers qu'après leur avoir fait prêter le serment de ne jamais pratiquer la chirurgie (3). Du reste elle obtint, en 1352, du roi Jean-le-Bon, un édit portant défense à tous ceux qui n'étaient pas autorisés, comme apothicaires, étudians et moines mendians, d'exercer l'art de guérir (4). Ses membres continuèrent encore d'être voués au célibat; et la première dispense fut accordée, en 1398, à un certain Guillaume de Camera (5).

Vers le milieu de ce siècle, l'invention des armes à feu (6) ouvrit un champ nouveau à la chirurgie. Cependant je ne trouve dans aucun des auteurs

(1) *Lib. V. f.* 117. *a.*
(2) Pasquier, Recherches sur la France, tom. IX. ch. 30. p. 859.
(3) *Bulæus, vol. IV. p.* 894.
(4) *Ib. p.* 672.
(5) *Ib. p.* 895.
(6) En 1338, le quartier-maître-général de Paris fait déjà entrer dans ses comptes l'argent dépensé pour de la poudre et des armes à feu; et les Anglais firent voir les premiers canons, en 1346, à la bataille de Crécy. (*Daniel's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de France. P. V. p. 267.) Il est parlé pour la première fois des armes à feu dans le code des Hindoux; aussi a-t-on trouvé les plus simples et les plus grossiers de ces instrumens dans les contrées les plus reculées de l'Inde. — Comparez, *Casiri, vol. I. p.* 105. 106. — Langlès, dans le Magasin encyclopédique, an VI. nº 3. Messidor, p. 333.

qu'il a produits, l'indication du traitement des plaies causées par ces instrumens meurtriers. Tous se bornent à enseigner la manière de pratiquer l'évulsion des flèches. C'est dans le quinzième siècle seulement que les plaies d'armes à feu commencèrent à être considérées comme devant nécessairement entrer dans les manuels de chirurgie.

CHAPITRE HUITIÈME.

Etat de la Médecine et de la Chirurgie pendant le quinzième siècle.

Avant de parcourir ce période, l'un des plus importans dans l'histoire des sciences et de la civilisation en général, il faut que nous commencions par embrasser d'un seul coup d'œil les principaux événemens qui ont contribué à changer la face de la république des lettres, et en particulier celle de la médecine.

Les savans de la Grèce, obligés par les invasions des Turcs d'abandonner leur patrie, se réfugièrent dans l'Occident, où ils imprimèrent une nouvelle impulsion à l'étude de la philosophie et des beaux-arts qui languissaient dans la monotonie et l'engourdissement. L'architecture gothique, surchargée de volutes sans goût et de figures grotesques, fit place au style grec qui avait, à la vérité, perdu beaucoup de sa noble simplicité, mais qui n'en conservait pas moins d'immenses avantages sur celui des Occidentaux. Déjà vers la fin du quatorzième siècle, l'empereur Emmanuel Paléologue envoya le savant Emmanuel Chrysolore auprès des princes

d'Occident, pour invoquer leurs secours contre les fiers Ottomans qui, sous la conduite de Bajazet, menaçaient de renverser le trône de Byzance. Chrysolore ne réussit pas entièrement dans sa mission, puisque Charles VI, roi de France, fut le seul qui envoya le valeureux Boucicault contre les Turcs (1); mais les sciences retirèrent de grands avantages de cette ambassade; car Chrysolore non-seulement enseigna le grec et quelques autres branches de l'érudition orientale à Venise et dans les principales villes de l'Italie, mais encore forma plusieurs disciples très-instruits, parmi lesquels je me contenterai de nommer Léonard Brunus d'Arezzo, Guarino de Vérone, François Filelfo, Poggio Bracciolini, Ambroise Traversari et Grégoire Typhernas. Il mourut enfin pendant la tenue du concile de Constance, généralement regretté à cause de ses vastes connaissances et de la douceur de son caractère (2).

Depuis cette époque, l'étude des anciens Grecs fit, d'année en année, des progrès sensibles dans l'Occident. Jusqu'alors Alexandre d'Aphrodisée et Averrhoës avaient régné tour à tour et d'une manière exclusive dans les écoles de philosophie sous le nom d'Aristote. Personne n'avait pensé à lire les écrits du savant de Stagyre dans sa langue, et à apprendre de lui l'art d'introduire la raison et la méthode dans la philosophie. On négligeait entièrement le fondateur de l'académie, ou, si on cherchait à le connaître, on ne l'étudiait que dans les ouvrages de ses commentateurs modernes, Proclus et autres (3). Mais au quinzième siècle on commença

(1) Gibbon, vol. XI. p. 248.

(2) Giorgi, dans *Calogera*, *Raccolta* etc., c'est-à-dire, Recueil d'opuscules scientifiques et philosophiques, vol. XXV. p. 330. — *Roscoe's Lorenz* etc., c'est-à-dire, Vie de Laurent de Médicis, traduite par Kurt Sprengel, p. 21. 22.

(3) Comparez surtout la dédicace de Ficin en tête de son édition de Plotin, in-fol. Bas. 1550.

tout à coup à lire Platon, et à sentir combien on s'était écarté de la véritable route. Gémiste Pléthon contribua particulièrement à faire revivre la philosophie de Platon, en établissant à la cour de Côme de Médicis une académie dans laquelle, par la suite, on donna tous les ans des festins platoniques pour célébrer la mémoire du fondateur (1). A la même époque, il se forma dans le couvent des Augustins du Saint-Esprit, à Florence, une société de physique dont il est probable que Pléthon posa aussi les premières bases (2). Ce fut de la cour de Médicis que sortirent les défenseurs les plus célèbres et les plus instruits du système de Platon (3). Ce fut là que se forma l'immortel Bessarion qui, par la suite, établit une académie privée à Rome (4), et avec lequel s'unirent Ange Politien, Pic de la Mirandole, Jean Lascaris, et plusieurs autres encore. Ce fut là enfin que se fixa Marsille Ficin, l'oracle de son siècle (5).

D'un autre côté, la philosophie d'Aristote dut prendre aussi une forme nouvelle, parce que les Grecs firent naître chez les péripatéticiens le désir de puiser à la source même, et parce que le nombre des platoniciens, qui croissait de jour en jour, obligea ces philosophes d'employer les armes de l'érudition pour repousser les attaques dirigées contre eux. Théodore Gaza, de Thessalonique, porta les premiers coups à la fausse philosophie d'Averrhoës (6). Après

(1) *Marsil. Ficin. comment. in Platonis conviv. Opp. Platon. p.* 373. — Roscoe, *l. c.* p. 35. 36.

(2) *Muratori, script. rer. Ital. vol. XX. p.* 521.

(3) *Ficin. opera, vol. I. p.* 648. (*ed. Basil.* 1561.) — *Flavii Ital. illustrat. p.* 53. (*ed. Taurin.* 1527.) — *Martene* et *Durande, vol. III. p.* 1251.

(4) Tiraboschi, vol. VI. part. I. p. 91. — Roscoe, *l. c.*

(5) Comparez Bayle sur ces articles. — Il sera encore question plus bas de Ficin.

(6) Tiraboschi, vol. VI. part. II. p. 139.

lui, Jean Argyropulo, Georges Gennadius et Georges de Trébisonde s'élevèrent contre les platoniciens. Quoiqu'on n'employât pas toujours les armes les plus nobles dans ces disputes savantes, elles servirent néanmoins à ranimer l'étude des anciens, et à faire renaître le bon goût (1). A la vérité, les parties adverses, et surtout les péripatéticiens, se comportèrent souvent avec tant d'indécence, et se montrèrent sous un jour tellement défavorable, qu'il ne faut pas s'étonner si leurs prétentions outrées les privèrent de tout appui, et s'ils furent accusés de paganisme et d'athéisme (2). Cependant ils réveillèrent l'émulation des savans d'Allemagne et d'Italie. Plusieurs de ces derniers se rendirent à Constantinople et dans le Levant, pour apprendre à fond la langue des Grecs, et pour acheter des manuscrits (3). D'autres, comme Poggio de Florence et Thomas de Sarzane, parcoururent l'Allemagne et la France, afin d'y rechercher les monumens de l'antiquité dans les couvens (4). De cette manière, l'étude des sciences se perfectionna peu à peu. On s'attacha à mieux exprimer ses idées, et à les rendre avec plus d'élégance; mais, pour atteindre ce but, il fallut apprendre à penser plus juste: ainsi les avantages se succédèrent l'un à

(1) Lisez surtout, sur ces contestations, Boivin dans les Mémoires des Inscriptions, vol. II. p. 715. — Roscoe, *l. c.* p. 97.

(2) Personne n'ignore le triste sort que Théodore Gaza et Georges de Trébisonde s'attirèrent par leurs grandes prétentions. — Ils méprisaient les Romains, prétendant, entre autres, que Cicéron ne savait pas le latin, et que Virgile n'était pas poëte.) *Warburton's Commentar* etc., c'est-à-dire, Commentaire sur les lettres de Pope, p. 137.) — On connaît aussi le paganisme d'Ange Politien et de Pomponius Lætus. (Tiraboschi, vol. VI. part. II. p. 14. — Bayle, art. Politien, vol. III. p. 2343.)

(3) Par exemple, Jean de Vérone et Jean Aurispa (Tiraboschi, vol. VI. P. I. p. 102. — Roscoe, p. 50. — *Martene* et *Durande*, *vol. III. p.* 713).

(4) *Muratori, script. rer. Ital. vol. XX. p.* 160. *vol. XXV. p.* 273. — Roscoe, p. 40. 41. — *Martene* et *Durande*, *vol. III. p.* 724. — Ce fut Thomas de Sarzane qui retrouva le premier Celse.

l'autre, et la grande réforme que devaient subir les lettres se prépara dès le quinzième siècle. La conduite scandaleuse des papes, le commerce des reliques, et les débauches effrénées du clergé, avaient déjà produit schisme sur schisme, et les souverains obligèrent même plusieurs pontifes de Rome de s'occuper sérieusement de la réforme de l'Eglise (1).

Bénis soient à jamais, par tous les amis de l'humanité, les noms des grands hommes que l'Allemagne a produits dans ce siècle, de Jean Reuchlin (2), de Nicolas Cusanus (3), de Rodolphe Agricola (4) et du martyr Jean Hus! Béni soit également celui de Jean Gerson, le courageux défenseur des droits de l'homme (5)! Tous s'efforcèrent, chacun à sa manière, de briser les chaînes de la pensée et de ranimer le goût de la véritable érudition; et leurs noms seront immortels tant qu'il existera un génie de l'histoire.

L'aurore des sciences fut, il est vrai, obscurcie par quelques espèces de superstitions, et surtout par le système théosophique auquel le platonisme, tiré de l'oubli, fournit de nouvelles armes. L'astrologie, qui, jusqu'alors, n'avait été enseignée et pratiquée que par les partisans d'Averrhoës, et surtout par les médecins, fut réduite en un corps de doctrine, et vit se ranger sous sa bannière les premiers savans du siècle. Marsille Ficin de Florence, le plus célèbre platonicien des temps modernes, fit tous ses efforts pour protéger cette science futile et le système des

(1) Comparez, *Semler*, *hist. eccles. select. cap. vol. III. p.* 21. *s.* 39. 40.

(2) *Melanchthon. declamat. vol. III. p.* 280.

(3) Il tenta de rétablir la théorie d'Epicure, et émit, sur la transpiration insensible, des principes que Sanctorius développa par la suite. (*Sanctor. in prim. Fen. Avicenn. p.* 388.)

(4) *Melanchthon. vol. II. p.* 444.

(5) *Bzovius*, *ann.* 1428. *n.* 24. *p.* 705. — *Fleury*, *vol. XXI. p.* 236.

nouveaux platoniciens. Son livre sur la vie humaine (1) n'est rempli que de formules indiquant la manière de conserver la santé et de prolonger la vie à l'aide des connaissances astrologiques. Il écrit au savant roi de Hongrie, Mathieu Corvin, que les esprits vitaux de l'homme sont de la même nature que l'éther dans lequel les astres se meuvent; que, par conséquent, si on pouvait parvenir à posséder cet éther, comme Apollonius de Tyane et Jarchas, on pourrait espérer une très-longue vie (2). Après avoir enseigné plusieurs préceptes d'hygiène fort sages aux littérateurs, il leur recommande l'usage de pilules préparées dans le temps de la conjonction de Jupiter et de Vénus (3). Il regarde les préparations d'or comme d'excellens moyens pour prolonger l'existence (4). Il conseille aussi aux vieillards de boire le sang de jeunes gens bien portans, pour reculer l'époque de leur mort (5).

On trouve les théories astrologiques exposées fort au long dans un ouvrage que Jacques Ganivet, minorite et professeur de théologie à Vienne en Dauphiné, publia pendant la première moitié de ce siècle (6). Cet auteur ne cherche la cause des épidémies que dans la conjonction des planètes, et il soutient que chaque ville a son signe et sa planète. Pour connaître celle-ci, il suffit d'observer sous quel signe surviennent les événemens les plus remarquables dans le pays où l'on se trouve; et cette

(1) *Marsil. Ficin. de vitâ, lib. III. in-12. Lugd.* 1595.
(2) *Ib. lib. III. c. 4. p.* 126.
(3) *Lib. I. c. 20. p.* 39.
(4) *Lib. II. c.* 10. *p.* 75.
(5) *Ib. c.* 11. *p.* 77. — Son *Antidotus epidemiarum* renferme aussi les mêmes principes.

(6) Comparez la préface de Gonzalve Toledo à l'ouvrage de Jacques Ganivet, *Amicus medicorum, in-4°. Lugd.* 1496. — Dans un endroit, l'auteur dit lui-même avoir écrit ce livre en 1425. (*Diff. III. c.* 1.) Je ne puis rien citer de cette édition, parce qu'elle n'est pas paginée.

planète exerce certainement la plus grande influence sur la ville. Ainsi Vienne se trouve sous la planète Saturne et le signe de la Balance, et la ville de Lyon est soumise à la planète Vénus. Il attribue toutes les maladies de chaque individu à la constellation qui l'a vu naître, et cherche à découvrir cette dernière pour établir son pronostic.

Parmi les souverains du quinzième siècle, il y en eut un grand nombre qui adoptèrent aveuglément cette théosophie, et la protégèrent d'une manière presque superstitieuse. La cour des Visconti à Milan est surtout connue par l'importance qu'elle attachait à l'astrologie (1). Quelques savans seulement, comme Pic de la Mirandole et le chancelier Gerson, osèrent dévoiler l'absurdité de cette prétendue science; et Gerson mérite notre vénération pour avoir déclaré la guerre à tous les moyens superstitieux, et écrit le meilleur ouvrage qui ait jamais paru sur l'astrologie (2). A l'occasion du procès intenté à l'astrologue Pharès (3), la faculté de Paris condamna aussi cette théosophie comme un art diabolique et dangereux (4). Enfin, en 1488, l'alchimie fut défendue à Venise; mais les faiseurs d'or n'en continuèrent pas moins leurs opérations sous le nom de *Voarchadumia* (5).

Cependant il importait trop au clergé de retenir les savans et les laïques dans l'abrutissement, pour qu'il ne mît pas en usage tous les moyens qui pouvaient le conduire à ce but. La magie païenne, qui avait

(1) *Muratori, script. rer. Ital. vol. XX. p.* 1017.

(2) Tiraboschi, vol. VI. P. I. p. 328.

(3) *Bzovius, ann.* 1428. *n.* 24. *p.* 705. — *Martene* et *Durande, vol. II. p.* 1379.

(4) *Fleury, hist. eccles. vol. XXIV. p.* 181.

(5) *Semler's Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour servir à l'histoire des Rose-Croix, P. III. p. 24.

beaucoup de partisans en France et en Angleterre (1), fut, il est vrai, condamnée comme hérésie par une bulle du pape Benoît XIII (2); mais, d'un autre côté, pour démontrer combien l'hérésie des Hussites était abominable, on fit, à Halle dans le Hainaut et à Constance, opérer des cures miraculeuses par les vierges saintes, ou, à leur défaut, par les hosties (3). La multitude, étonnée de ces miracles, maudit les hérétiques, et pour un temps encore elle s'attacha plus étroitement au clergé.

L'influence que la découverte de l'imprimerie exerça sur la civilisation de l'espèce humaine, et en particulier sur les progrès des sciences, est de la plus haute importance. Le zèle avec lequel on étudiait les ouvrages des anciens, obligeait d'en multiplier à l'infini les copies; et comme on en exigeait alors un prix exorbitant, Jean Guttenberg, natif de Mayence, conçut l'heureuse idée de graver les lettres sur le bois, et de les imprimer ensuite sur le papier, après les avoir couvertes d'un enduit de couleur noire. Il mit ce projet à exécution, et devint ainsi l'inventeur d'un art qui réveilla tout à coup le genre humain du sommeil dans lequel il était plongé depuis près de six mille ans, et qui rendit de si grands avantages aux générations futures, malgré l'abus qu'on ne tarda pas d'en faire. Guttenberg imprimait déjà, en 1435, à Strasbourg, dans la maison d'un certain Dritzehen; et ses premiers essais furent faits avec des caractères de bois assujettis au moyen de cordes (4).

(1) On accusait les Anglais surtout de pouvoir ensorceler. (*Guainer, de ægritud. matric. f.* 157. *d. in*-4°. *Lugd.* 1534. — Le célèbre magicien Zython habitait à la cour de l'empereur Wenceslas. (*Bzovius, ann.* 1400. *n.* 4. *p.* 214.)

(2) *Raynald, ann.* 1404. *n.* 22. *p.* 281.

(3) *Bzovius, ann.* 1405. *p.* 253. 1414. *n.* 26. 27. *p.* 373.

(4) *Schœpflin, Vindiciæ typograph. N. II. p.* 21. (*in*-4°. *Argent.* 1760.)

Il gravait aussi en sens inverse des lignes entières sur le bois, et les imprimait ensuite sur le papier (1). Il est probable qu'il possédait déjà, en 1439, une presse dans cette ville (2). Quelques années après, il se rendit à Mayence, et s'adressa à de riches particuliers qui, après s'être associés avec lui, avancèrent tous les fonds nécessaires au perfectionnement de l'art (3). L'histoire désigne, entre autres, Jean Meydenbach et Jean Fust. Pierre Schoiffer de Gernsheim, domestique de ce dernier, inventa, vers l'an 1450, l'art de couler les caractères mobiles; et l'imprimerie prit alors par degrés la forme qu'elle a conservée jusqu'à nos jours (4). Le siége de Mayence par Adolphe de Nassau répandit cette découverte dans la plus grande partie de l'Allemagne, parce que les ouvriers, forcés d'abandonner leurs ateliers, cherchèrent ailleurs les moyens de subvenir à leur subsistance. C'est de cette manière que les pays étrangers, notamment l'Italie, reçurent leurs premiers imprimeurs de l'Allemagne (5).

L'honneur de l'invention de la gravure sur bois appartient encore à Pierre Schoiffer. Peut-être ses armoiries, qui représentaient un berger gardant des brebis, furent-elles les premières figures qu'il grava; mais bientôt cette découverte devint d'une utilité plus générale; et avant même l'année 1491, Arndes, bourguemestre de Lubeck, fit graver en bois plusieurs planches représentant des plantes, et il les joignit à un ouvrage d'histoire naturelle composé, sur sa demande,

(1) Histoire de l'origine et des premiers progrès de l'imprimerie. in-4°. *La Haye*, 1740. *p.* 5.

(2) *Schœpflin*, *p.* 6.

(3) *Heineke*, *Von Künstlern* etc., c'est-à-dire, Des artisans et des métiers. P. II. p. 170.

(4) *Mallinkrot, de ortu et progressu art. typogr. p.* 44. — *Salmuth. ad. Panciroll. de reb. memorab. deperdit. vol. II. p.* 312.

(5) *Meermann. origin. typograph. vol. II. p.* 242.

par Jean Cube, médecin de Mayence (1). Arndes avait fait un voyage au Levant, dans l'intention de visiter le tombeau de Jésus-Christ, pour le salut de son âme, et dans celle de faire dessiner, sur les lieux mêmes, par un jeune artiste qui l'accompagnait, les plantes décrites par Dioscoride, Sérapion et Avicenne (2). A son retour, il confia ses dessins à Cube, pour qu'il fît la description des végétaux (3). Le médecin allemand remplit ses intentions, tira des extraits des Arabes et des arabistes, et s'attacha surtout à décrire les vertus de chaque plante dans les maladies; mais à cet égard il fit preuve d'une superstition souvent ridicule (4). Plusieurs planches, celle, par exemple, qui représente la chicorée, sont assez fidèles; mais d'autres, telles que celles du mélèze et de la vipérine, sont détestables. Dans celles du camphre et de l'arbre qui produit la gomme ammoniaque, l'artiste n'a évidemment pris d'autre guide que son imagination.

On a aussi des planches anatomiques gravées à cette époque. Jean Ketham fut le premier qui en joignit à son ouvrage publié en 1491. Ces planches ne sont pas absolument mauvaises; mais l'une d'entre elles, qui représente la matrice, est visiblement tracée d'après la description de Moschion (5). Après Ketham, Magnus Hundt de Magdebourg, professeur à Leipsick, fit exécuter de très-mauvaises planches en bois (6). L'ouvrage lui-même ne mérite pas qu'on

(1) *Dat Boek der* etc., c'est-à-dire, Le livre des herbes, des pierres précieuses, etc. in-4°. Lubeck, 1492, sans pagination.

(2) On en peut juger par la préface.

(3) Cube se nomme c. 568. art. *Bolus*.

(4) *C.* 108.

(5) *Jo. de Ketham, fascicul. medicinæ, in-fol. Venet.* 1491.

(6) Comparez, *J. Z. Platner, de M. Hundt, tabularum anatomicarum, ut videtur, auctore. in-4°. Lips.* 1734.

en fasse mention (1); mais les figures sont encore plus détestables.

Ce furent donc l'érudition grecque et la découverte de l'imprimerie qui contribuèrent le plus à changer la face des sciences, et surtout à perfectionner la médecine. Malheureusement le sort de notre art a été, dans tous les temps, de recevoir presque toujours le dernier, parmi les connaissances humaines, les rayons bienfaisans de la lumière. La plupart des médecins du quinzième siècle demeurèrent ce qu'avaient été ceux du précédent, adorateurs superstitieux des idoles arabes, imitateurs aveugles de leurs prédécesseurs, et empiriques ignorans. Il nous faut parcourir une longue série de ces compilateurs serviles, avant de rencontrer des hommes qui sachent faire usage de leurs propres facultés, avant d'arriver aux Benivieni et aux Benedetti.

L'un des premiers parmi ces compilateurs, Valescus, de Tarenta en Portugal, commença, en 1382, à pratiquer l'art de guérir dans la ville de Montpellier, et publia son ouvrage en 1418 (2). Je regrette de n'avoir pu me procurer une autre édition que celle fort tronquée de Hartmann Beyer; ce qui me met peut-être dans l'impossibilité d'indiquer avec exactitude les idées particulières de cet écrivain. On trouve dans son livre quelques observations intéressantes, et divers principes qui ne sont pas dénués de vérité. Ainsi sa méthode de traiter l'hydropisie ne doit pas être absolument rejetée, quoi-

(1) *M. Hundt*, *Antropologium*, *de hominis dignitate*, *naturâ et proprietatibus. in-4o. Lips.* 1501. — Ce livre, dédié au prince Wolfgang de Anhalt, n'est point paginé comme teus ceux qui furent imprimés dans ce temps à Leipsick, et renferme une compilation scholastique parsemée de rêveries astrologiques.

(2) Voyez la préface de l'ouvrage. — Comparez Astruc, Mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de Montpellier, p. 208.

qu'elle soit conforme à l'esprit du temps (1). Il regarde la bouche écumeuse et la respiration stertoreuse comme les signes d'une mort inévitable dans l'apoplexie (2). Il a guéri des convulsions violentes et générales en jetant des seaux d'eau froide sur le corps du malade, et le faisant ensuite frotter d'huile (3); mais il émet une opinion paradoxale en soutenant que les enfans nouveau-nés sont sujets à la fièvre quarte, et qu'il existe des fièvres intermittentes dont les paroxysmes ne reviennent que tous les mois (4). Dans la peste il rejette toutes les évacuations, à l'exception de la saignée (5). Le chapitre qui traite de la lèpre est un des plus curieux. Valescus remarque, entre autres, que la mère seule peut transmettre cette maladie à l'enfant, et qu'elle ne saurait lui être communiquée par le père (6). On trouve aussi dans son livre l'observation d'une sueur sanguinolente (7). Il conseille d'arracher les dents superflues (8). Il guérit une personne atteinte de phthisie au dernier degré, en lui faisant faire usage de sucre et d'alimens légers (9).

Jean Platearius, qui fut probablement professeur à Pise, cite dans son commentaire sur le dispensaire de Nicolas, non-seulement les principaux écrivains du quatorzième siècle, Mathieu Sylvaticus, Gentilis de Foligno, Guillaume Varignana et Arnaud de Villeneuve, mais encore Bartholomée Montagnana et Jean Arculanus, qui appartiennent au quinzième

(1) *Valesc. de Taranta, philon. pharmaceut. et chirurg. ed. Hartm. Beyer. in-4o. Francof.* 1599. *lib. V. c. 7. p.* 429.
(2) *Lib. I. c.* 25. *p.* 80.
(3) *Lib. I. c.* 27. *p.* 92.
(4) *Lib. VII. c.* 10. *p.* 596. 597.
(5) *Lib. VII. c.* 16. *p.* 618.
(6) *P.* 659.
(7) *Lib. II. c.* 53. *p.* 172.
(8) *Ib. c.* 72. *p.* 204.
(9) *Lib. III. c.* 11. *p.* 260.

siècle (1). Son Compendium pratique (2) paraît n'être autre chose qu'une nouvelle édition refondue de l'ancien ouvrage de Mathieu Platearius qu'il cite très-souvent (3), et contient des recettes empiriques ou superstitieuses contre toutes les affections du corps humain. Il blâme avec raison les moyens âcres et caustiques dans la plupart des maladies des yeux (4), ainsi que l'emploi des potions fortement dissolvantes dans l'angine (5). Son traitement de la pleurésie ne diffère presque pas de celui de la péripneumonie (6). Il ne se souvient point d'avoir jamais réussi à guérir radicalement un phthisique (7). Lorsque le malade est atteint d'un vomissement opiniâtre, et ne peut rien garder dans l'estomac, on doit lui lier les membres avant de lui administrer aucun médicament (8). Il vante le suc de chélidoine dans l'hydropisie. Il recommande aussi aux religieuses et aux veuves atteintes d'hystérie, et qui ne peuvent jouir des plaisirs de l'amour, de s'en dédommager isolément (9).

Jacques de Forli, professeur à Padoue, et maître de Savonarola (10), fut l'un des plus célèbres scholastiques parmi les médecins de son temps. J'ai lu son commentaire sur le traité de la génération d'Avicenne, et j'ai trouvé presque absurdes les subtilités par lesquelles il prétend, entre autres, expliquer la ressemblance des enfans avec leurs parens, et la suspension de l'écoulement menstruel pendant tout le

(1) *Jo. Plateari expositio in antidot. Nicolai*, *p.* 393. *a. s.* (*ed. Venet. in-fol.* 1562.) — Il cite aussi le livre *Circa instans*.
(2) *Practica. in-4°. Lugd.* 1525.
(3) Par exemple, *f.* 213. *b.*
(4) *F.* 209. *d.*
(5) *F.* 212. *a.*
(6) *F.* 213. *a.*
(7) *F.* 213. *d.*
(8) *F.* 215. *b.*
(9) *F.* 219. *a.* 221. *b.*
(10) *Muratori, script. rer. Ital. vol. XXIV. p.* 1164. — Il mourut en 1413. (*Facciolati, vol. II. p.* 161.)

temps de la gestation (1). On peut se convaincre de l'importance qu'il attache à l'astrologie, par le raisonnement qu'il emploie pour prouver que le fœtus n'est point viable à huit mois. Dans le premier mois de la grossesse, dit-il, règne Jupiter, *quasi juvans pater*, car c'est lui qui donne la vie : au septième mois règne la lune, qui favorise la vie à raison de son humidité et de la lumière qu'elle reçoit du soleil; mais au huitième règne Saturne, l'ennemi de la vie, le mangeur d'enfans : un enfant ne saurait donc vivre s'il vient au monde à cette époque. Le neuvième mois voit reparaître le règne de Jupiter, et alors l'enfant est apte à vivre (2). On doit bien se garder de laisser le placenta séjourner dans la matrice, et rien n'est plus pressant que d'en faire promptement l'extraction (3). L'ouraque provient du foie, comme l'a prétendu Mondini, ou des vaisseaux rénaux, ainsi que le pense Gentilis (4).

Pierre de Tussignana, professeur à Bologne, se range également au nombre des plus célèbres commentateurs des Grecs et des Arabes. L'époque à laquelle il vivait est douteuse, parce que Guillaume de Salicet, dans sa préface, l'appelle son maître, et cite son ouvrage sur la diététique (5). Nous possédons bien ce dernier écrit; mais l'auteur paraît ne point être le même que le commentateur d'Avicenne et que l'auteur du Compendium pratique, et avoir vécu dans le treizième siècle. Cependant je ne puis résoudre cette difficulté; car, jusqu'à présent, je n'ai rien lu de Tussignana. Ce qu'il y a de certain, c'est

(1) *Jac. Foroliviensis*, *expos. super aureum Avic. capit. de generat. embryonis. f.* 10. *d.* 7. *e.* (*in-fol. Venet.* 1518.)
(2) *L. c. f.* 6. *d.*
(3) *F.* 8. *a.*
(4) *F.* 8. *c.*
(5) *Guilelm. de Saliceto*, *de salute corporis*, *procem. in-4o. Lips.* 1495.

que l'auteur de la *Practica* vivait au temps de Savonarola (1), et qu'il dédia son ouvrage au prince Galeazzo de Milan (2). Garzone le place de même au commencement du quinzième siècle, et assure qu'il fut appelé à la cour de Henri III, roi de Castille (3).

Hugues Bencio, de Sienne, professa la médecine à Pavie, Plaisance, Parme, Florence, Bologne et Padoue (4). Il écrivit des commentaires sur Hippocrate, Galien et Avicenne (5), et donna aussi sur différentes maladies des consultations très-prolixes, relatives au traitement de chacune et au régime, qu'il détermine de la manière la plus scrupuleuse (6). Il s'occupa également de l'anatomie à Padoue (7).

Mathieu Ferrari de Gradi (8), professeur à Pavie, et médecin de la duchesse Blanche-Marie de Sforza, laissa de semblables *Consilia*, qui ne renferment non plus rien d'intéressant (9).

Sigismond Polcastre, contemporain de Savonarola (10), et natif de Vicence, écrivit, pendant le temps qu'il occupait une chaire à Padoue (11), différentes recherches scholastiques auxquelles il donna le nom de *Quœstiones*. Je n'en ai lu qu'une seule

(1) *Savonarola, practica. in-fol. Venet.* 1559. *tr. VI. c.* 21. *f.* 269. *a.*

(2) *Lessing's gelehrter* etc., c'est-à-dire, Correspondance savante. P. II. p. 46.

(3) *Muratori, script. rer. Ital. vol. XXI. p.* 1162.

(4) *Muratori, vol. XX. p.* 940. — *Mazzuchelli, vol. II. P. II. p.* 790. — *Facciolati, vol. II. p.* 125. — Il mourut à Ferrare en 1439.

(5) *Haller, bibl. med. pract. vol. I. p.* 457.

(6) *Consilia Ugonis Senensis. in-fol. Venet.* 1518.

(7) *Bertapaglia super quarto Avicennæ. in-fol. Venet.* 1546. *f.* 299. *d.*

(8) Tiraboschi, vol. VI. P. I. p. 402. — Il mourut en 1472.

(9) *Jo. Matth. de Gradi, consilia secundum viam Avicennæ ordinata. in-fol. Lugd.* 1535.

(10) Savonarola lui dédia sa *Practica canonica de febribus.*

(11) Zanetti, dans *Calogiera, Raccolta* etc., c'est-à-dire, Recueil d'opuscules scientifiques et philologiques, vol. XLVI. p. 155. — Il mourut en 1473.

sur la restauration de l'humide radical (1) ; mais je n'en saurais rien citer qui mérite de fixer l'attention.

Antoine Cermisone est plus important que tous ces écrivains. Savonarola le nomme son père (2), parce que sans doute il lui était redevable de son éducation. Il naquit à Parme, fut professeur à Pavie, puis dans sa ville natale, où il mourut en 1441 (3). Ses *Consilia*, parmi une foule d'opinions erronées, renferment quelques bonnes idées. Il recommande l'opium dans les chancres, mais en même temps les remèdes oléagineux et mucilagineux (4). Il guérit le flux hépatique avec une préparation d'absinthe, de rhubarbe, d'acorus et de chicorée (5). Dans les affections vermineuses, il conseille le fiel de bœuf, l'absinthe et la santoline (6). Sa méthode de traitement pour les ulcères cancéreux est hypothétique : d'abord il saigne, ensuite il administre le tamarin, la casse et autres médicamens propres à évacuer l'atrabile (7). De même il traite le goître par les errhins et les masticatoires (8). La marquise de Mantoue ayant l'œsophage excorié, il la rétablit par le seul usage du blanc d'œuf (9). Il croit la frénésie incurable dans le plus grand nombre des cas (10).

Mengo Bianchelli de Faenza, médecin et favori du prince Philippe-Marie Visconti (11), fut aussi un astrologue et un scholastique très-célèbre. Ses écrits

(1) *Siegm. de Porchastris, quæstio de restauratione humidi. in-fol. Venet.* 1490.
(2) *Savonarola, pract. tr. IV. c.* 30. *rubr.* 13. *f.* 47. *c.* — *Pract. canon. de febrib. f.* 100. *c.*
(3) *Muratori, vol. XX. p.* 940. *XXIV. p.* 1165. — *Facciolati, vol. II. p.* 122.
(4) *Cermisoni consilia. in-fol. Venet.* 1522. *f.* 32. *c.* 33. *d.*
(5) *Ib. f.* 27. *a.*
(6) *Ib. f.* 29. *c.*
(7) *Ib. f.* 48. *d.*
(8) *F.* 14. *c.*
(9) *Savonarola, pract. tr. VI. c.* 13. *f.* 146. *c.*
(10) *Ib. c.* 1. *rubr.* 12. *f.* 66. *a.*
(11) *Mazzuchelli, tom. II. pars II. p.* 1124.

sont aujourd'hui un des ouvrages de médecine les plus rares. Ils ne se trouvent cités ni dans Merclin, ni dans Haller (1). On n'y remarque, à l'exception de plusieurs observations assez clair-semées, rien autre chose que des recherches subtiles empruntées à la théorie scholastique. Bianchelli fait naître quelques difficultés contre la définition ordinaire de la fièvre, suivant laquelle cette affection consiste en une chaleur contre nature qui se propage du cœur dans toutes les parties du corps. Comme le corps tire aussi sa chaleur du dehors, ces deux espèces de chaleur ne paraissent pas être de la même espèce ; et en effet, d'après les principes d'Aristote, deux qualités du même genre ne sauraient exister chez un seul individu. A cet égard il rapporte trois opinions différentes. Marsille Ficin prétendait que la fièvre résulte du concours de la chaleur extérieure et de la chaleur intérieure, et ne peut être produite par aucune d'elles isolément. Suivant Hugues Bencio, cette chaleur porte des noms différens d'après les causes qui la mettent en mouvement : elle s'appelle naturelle, quand elle passe du corps du père dans celui de l'enfant ; céleste, lorsqu'elle est vivifiée par l'influence du ciel; et contre nature, quand elle est mise en mouvement par un principe morbifique. Gentilis tranche cette difficulté en considérant la chaleur contre nature comme un effet entièrement différent de la chaleur naturelle, et admet que toutes deux existant chez le même individu, sont excitées l'une par l'autre. Bianchelli dit ensuite que la chaleur contre nature est la *species specialissima*, qui se joint à la chaleur naturelle (2). J'avoue que cette définition me paraît inintelligible. Il n'étale pas moins de subtilités dans

(1) *Menghi Faventini de omni genere febrium et ægritudinum. in-fol. Venet.* 1536.

(2) *L. c. f.* 24. *c.*

sa doctrine du pouls, dont il admet, entre autres, deux espèces, appelées *tortuosus* et *susalis* : ce dernier est élevé dans son milieu et serré dès deux côtés; l'autre est tordu comme un fil (1). La cause interne de la lèpre est toujours de nature chaude, mais l'externe peut aussi être froide (2). On remarque dans son livre deux observations intéressantes, celle d'un octogénaire qui fut atteint de la petite-vérole (3), et celle d'un avortement produit par une véritable pléthore sanguine (4). Dans la céphalalgie inflammatoire il conseille l'artériotomie (5). Du reste, il accumule une foule d'arcanes ridicules et de moyens superstitieux contre chaque maladie.

Jean Concoreggio, de Milan, autre arabiste non moins dépourvu de jugement, professa la médecine à Bologne en 1404, puis à Pavie et à Florence, et enfin en 1439 à Milan (6). Je ne trouve dans son ouvrage rien qui annonce le caractère d'un homme guidé par ses propres principes, ni aucune observation marquante qui puisse compenser le dégoût qu'inspire la lecture de ce livre. Galien avait déjà parlé d'un mélancolique qui, de sa fenêtre, jetait des verres sur les passans. Concoreggio, copiste servile, rapporte de nouveau cette anecdote avec toute la prolixité des Arabes (7). Il cite une espèce d'épilepsie légère dans laquelle le malade, au lieu de tomber à la renverse, conserve encore la faculté de se soutenir (8). Il traite les bubons pestilentiels avec

(1) *F.* 22. *c.*
(2) *F.* 44. *c.*
(3) *F.* 38. *a.*
(4) *F.* 65. *c.*
(5) *F.* 45. *b.*
(6) Comparez la préface de son *Lucidarium*, *Summul. de curis febr. f.* 91. *a*, et *Argelati*, *biblioth. script. Mediolan. vol. II. P. II. p.* 1978.
(7) *Jo. Concoreggio, practica nova, lucidarium et flos florum medicinæ nuncupata. in-fol. Venet.* 1515. *tr. I. c.* 23. *f.* 14. *a.*
(8) *Ib. c.* 16. *f.* 9. *a.*

le raifort et la scille (1). Il expose assez bien les indications de la saignée dans la fièvre (2).

Je n'ai pas éprouvé plus de satisfaction en lisant l'ouvrage que Jean Arculanus, de Vérone, professeur à Bologne et à Padoue, écrivit vers le milieu du quinzième siècle sur le neuvième des livres adressés au calife Almansor (3). Il continue de décrire longuement le *carabitus* comme une maladie particulière, quoique ce mot provienne seulement d'une faute commise par les copistes en écrivant le nom arabe de la frénésie (4). Dans toutes les espèces de frénésies, à l'exception de la bilieuse, il commence son traitement par la saignée (5). Il réveille les anciennes erreurs sur l'abouchement d'un des conduits biliaires dans l'estomac (6). Je n'ai remarqué que deux observations, celle d'une colique qui se joignit comme maladie intercurrente à une épidémie (7), et celle d'une jaunisse et d'un ictère noir réunis chez le même sujet (8).

Antoine Guainer, de Pavie, où il enseigna la médecine, de même qu'à Padoue, disciple de Blasius Astiarius et de Jacques de Forli (9), doit être mis au nombre des meilleurs écrivains du quinzième siècle, du moins lorsqu'on le compare à ceux que nous venons de passer en revue. En effet, il est dégagé des préjugés ordinaires de son temps, il méprise

(1) *Summul. de curis febr. f.* 97. *b.*
(2) *F.* 83. *a.*
(3) Il mourut à Ferrare en 1484.
(4) *Jo. Arculani, exposit. in IX. lib. Almansoris. ed. Alb. Torin. in-fol. Basil.* 1540. *p.* 50.
(5) *L. c. p.* 48.
(6) *P.* 576.
(7) *P.* 628.
(8) *P.* 578.
(9) Il dédia son ouvrage sur les maladies de l'utérus au prince Philippe-Marie Visconti (et non Sforza, comme le dit Haller). Ce prince aimait beaucoup les médecins, et en général tous les savans, (*Muratori, vol. XX. p.* 1011. 1014.) — Guainer mourut en 1440. (Eloy. Dictionn. histor. de la médecine, vol. II. p. 394. in-4°. Mons. 1778.)

les charmes, et ne fait aucun cas de l'alchimie (1). Il considère les prétendues prophéties des épileptiques comme des sons produits par les mouvemens convulsifs de la cavité thorachique (2). Guidé par des raisons majeures, il rejette les fumigations, alors très-usitées dans les frénésies (3), et rapporte l'observation importante d'une perte de la mémoire si complète, que le malade se rappelait seulement quelques paroles exprimant des idées générales (4). Dans l'épilepsie, l'apoplexie et la manie, il recommande les caustiques; et dans l'apoplexie, il ne craint pas d'appliquer sur la tête une plaque de fer rougie au feu (5). Dans les convulsions opiniâtres, il faut chercher à provoquer une fièvre, but que les Allemands atteignent en plaçant le malade entre deux feux (6). Il observa une espèce de manie produite par une goutte atonique (7). Souvent il a vu la mélancolie développer les facultés de l'esprit chez les individus jusqu'alors idiots (8). De son temps, il s'était élevé sur le lieu où l'on devait pratiquer la saignée, des contestations qu'il cherche à terminer d'après ses idées particulières (9); mais il n'était pas en état d'y parvenir, parce qu'il connaissait trop peu la langue (10). Il enseigne clairement la manière de préparer les eaux minérales artificielles (11). Je ne dois pas omettre ses observations sur les

(1) *Opus prœclarum ad praxin.* in-4°. *Lugd.* 1534. *tr. VI. c.* 1. *f.* 17. *a. tr. IX. c.* 7. *f.* 29. *a.*

(2) *Ib. tr. VII. c.* 1. *f.* 17. *d.*

(3) *Tr. III. c.* 5. *f.* 11. *c.*

(4) *Tr. IV. c.* 2. *f.* 13. *d.*

(5) *Tr. VII. c.* 4. *f.* 24. *a. Tr. VIII. c.* 2. *f.* 25. *c. Tr. XV. c.* 8, *f.* 47. *d.*

(6) *Tr. X. c.* 8. *f.* 33. *a.*

(7) *Tr. XV. c.* 2. *f.* 42. *a.*

(8) *Ib. f.* 43. *d.*

(9) *F.* 76. *a.*

(10) Il regarde *sahara*, *l'insomnie*, comme un mot grec : il dérive *œsophagus* de *yso*, *quod est inter*, et de *fago*, *ductio*, *quasi nutrimenti per ysofagum intus ductio.*

(11) *F.* 192. *a.*

calculs intestinaux (1), celle d'une femme qui conçut avant d'avoir été réglée, et celle d'une autre femme chez laquelle l'écoulement périodique ne s'établissait que pendant le temps de la grossesse (2); mais il ajoute une foi aveugle aux chimères de l'astrologie (3), et avoue naïvement ne point être philosophe, en sorte qu'il faut lui pardonner d'adopter les moyens empiriques recommandés par les vieilles femmes (4).

Bartholomée Montagnana, professeur à Padoue, est aussi l'un des meilleurs auteurs du quinzième siècle (5). A la vérité il règne dans ses *Consilia* une prolixité fatigante, les médicamens n'y sont recommandés qu'à raison de la prédominance d'une humeur cardinale, ou d'une température particulière, et le régime est déterminé avec toute la subtilité ordinaire aux écrivains du temps (6): mais un homme qui assure avoir fait quatorze autopsies cadavériques (7), doit être rangé parmi les phénomènes extraordinaires de ce période. Il est à regretter cependant qu'il applique si peu souvent, ou même jamais, ses connaissances anatomiques à la théorie. On ne cherchait alors, en examinant la structure de l'homme, qu'à confirmer tout ce qu'avait dit Galien, et on y trouvait cette confirmation, parce qu'on voulait absolument l'y rencontrer. Je dois surtout faire remarquer que dans son tableau de la maladie lépreuse, Montagnana passe entièrement sous silence la lèpre noueuse, et ne parle que des différentes

(1) *F.* 193. *a.*
(2) *Tr. XV. c.* 2. *f.* 140. *a.*
(3) *Tr. XV. c.* 4. *f.* 44. *a.* — *F.* 162. *c.*
(4) *Tr. VII. c.* 4. *f.* 20. *b.*
(5) En 1444, il écrivit une partie de ses Consultations, et il mourut en 1460. (*Consil.* 135. *f.* 160. *a. ed. Venet. in-fol.* 1565. — *Papadopoli, hist. gymnas. Patav. vol. I. p.* 288).
(6) *Monav. in Craton. epist. lib. II. p.* 410.
(7) *Consil.* 134. *f.* 159. *d.*

espèces de croûtes dartreuses (1). Nous en pouvons conclure que la constitution lépreuse générale diminuait alors d'intensité ; et en effet, les accidens de cette maladie, décrits par les auteurs, sont d'autant plus bénins que nous approchons davantage de l'époque à laquelle la siphilis éclata. Montagnana attribue aussi à la lèpre une espèce particulière de sarcocèle dont Avicenne avait fait mention sans la décrire (2). Il regarde les affections du foie comme la cause de toutes les maladies des parties génitales, notamment l'ardeur d'urine et les fleurs blanches, opinion qui repose sur la théorie de Platon (3). Je ne puis passer sous silence le conseil qu'il donne aux Florentins d'employer les fortifians pour prévenir les suites fâcheuses de la trop grande raréfaction de l'air (4). L'opération est l'unique moyen de guérir la fistule lacrymale ; cependant, lorsque cette affection n'existe pas depuis fort long-temps, on peut espérer quelque succès de l'emploi des médicanens internes. Ainsi on commence par soumettre le malade à un régime, et par lui interdire surtout les alimens salés, gras et indigestes ; ensuite on lui administre les purgatifs généraux, et on procède à l'évacuation des humidités de la tête, ce qui s'opère à l'aide de la piloselle et du calament (5). Montagnana se conforme à l'usage dominant du siècle, celui d'expliquer chaque symptôme par une cause hypothétique, et presque toujours il y réussit mieux que ses prédécesseurs.

Michel Savonarola, collègue de Montagnana, et

(1) *Consil.* 288. *f.* 327. *a.*
(2) *Cons.* 227. *f.* 246. *b.*
(3) *Cons.* 183. *f.* 200. *c.* — *Consil.* 219. *f.* 283. *a.*
(4) *Cons.* 3. *f.* 4. *a.*
(5) *Consil.* 61. *f.* 81. *b.*

ensuite professeur à Ferrare (1), fut l'un des plus célèbres médecins du quinzième siècle. Son Abrégé de médecine pratique, bien que dans le goût du temps, c'est-à-dire, hérissé de subtilités scholastiques, renferme cependant quelques observations importantes; et plusieurs idées annoncent que l'auteur était moins asservi aux opinions de l'école que ses contemporains. On est surpris de sa candeur quand il avoue ne pas ajouter une grande foi aux principes d'Averrhoës (2), ou lorsque, parlant de la théorie de la frénésie basée sur les qualités élémentaires, il dit : « Je ne m'arrê-« terai pas plus long-temps à discuter cette théorie, « parce qu'elle n'a pas la moindre influence sur la « pratique » (3). Comment se fait-il donc que ce médecin soit plus partisan d'Avicenne que de Galien (4)? En traitant des propriétés vermifuges du lait de la femme, il nous apprend qu'on l'emploie fréquemment à Forli comme un moyen certain et infaillible (5). Il applique des styptiques et des dessiccatifs sur les chancres (6), et, contre le système dominant, il prétend que la bile poracée devient rarement une cause de maladie, parce qu'elle est presque toujours expulsée avant d'avoir pu provoquer une affection morbifique (7). Un certain Nicolas Pallavicini donna naissance à un fils quoiqu'il fût déjà parvenu à l'âge de cent ans (8). Il prétend que le nombre des dents a diminué depuis la grande peste de 1348 : qu'au lieu de trente-deux que l'on

(1) *Facciolati*, *vol. II. p.* 125. — *Muratori*, *vol. XXIV. p.* 1135: — Il mourut en 1462.
(2) *Practic. tr. VI. c.* 11. *rubr.* 5. *f.* 142. *b.*
(3) *Tr. VI. c.* 1. *f.* 72. *c.*
(4) *Tr. II. c.* 7. *f.* 31. *a.*
(5) *Ib. c.* 9. *f.* 34. *d.*
(6) *Tr. VI. c.* 20. *f.* 248. *d.*
(7) *Tr. IV. c.* 31. *rubr.* 10. *f.* 49. *b.*
(8) *Tr. VI. c.* 21. *rubr.* 23. *f.* 264. *c.*

comptait auparavant, il ne s'en trouve jamais plus de vingt-deux ou vingt-quatre (1). Savonarola a vu quelquefois de nouvelles dents percer chez les femmes pendant la grossesse (2). Il parle d'un malade atteint de diabétès, et qui rendait vingt-quatre livres d'urine par heure (3). Il indique fort bien les règles à suivre dans le traitement de la goutte, et dans l'emploi des opiats contre la dyssenterie (4). Il observa aussi un homme dont la luette était bifurquée, sans que la voix eût cependant perdu sa netteté et sa clarté (5). Les opinions superstitieuses sur les vertus des pierres gemmes (6), sur les ensorcellemens (7) et sur la naissance simultanée d'un animal et d'un enfant (8), ne sont pas fort rares dans l'ouvrage dont il est question.

La pyrétologie pratique de Savonarola (9) renferme, entre autres, de sages conseils à l'égard du traitement de la peste (10), et des idées exactes sur la différence des climats, ainsi que sur les modifications qu'ils apportent dans les méthodes curatives. Les Arabes, dit-il, sont naturellement plus faibles que les Grecs: aussi la saignée leur convient-elle bien moins (11). Il désigne aussi sous le nom de *lisura*, une fièvre provoquée par la dégénérescence de la pituite vitrée, et qui tient le milieu entre la lipyrie et l'épiale (12). Il regarde comme des maladies assez communes, les fièvres intermittentes dont

(1) *Tr. VI. c. 7. rubr. 1. f.* 106. *d.*
(2) *Ib. rubr.* 8. *f.* 111. *b.*
(3) *Ib. c.* 19. *rubr.* 17. *f.* 240. *a.*
(4) *Ib. c.* 16. *rubr.* 9. *f.* 199. *c.* — *C.* 22. *rubr.* 7. *f.* 279.
(5) *Ib. c.* 9. *f.* 117. *d.*
(6) *Ib. c.* 21. *f.* 270. *d.*
(7) *Ib. c.* 20. *f.* 252. *a.*
(8) *Ib. c.* 21. *f.* 269. *a.*
(9) *Practic. canonica de febribus. in-fol. Venet.* 1552.
(10) *C.* 9. *f.* 36. *a.*
(11) *Tr. VI. c.* 8. *f.* 22. *b.*
(12) *C.* 14. *f.* 71.

les accès ne reviennent que tous les cinq ou six jours (1), et indique mieux qu'aucun autre écrivain les précautions que l'on doit prendre lorsqu'il s'agit d'explorer le pouls (2).

J'ai déjà dit qu'on trouvait dans Gaddesden quelques traces des pétéchies ou de la fièvre pétéchiale. Riolan attribue la première observation de cette maladie à Jacques Despars, médecin de Paris (3), cité dans l'histoire ecclésiastique comme député de l'université de Paris au concile de Constance, et comme adjoint du chancelier Gerson (4). S'étant prononcé ouvertement contre l'abus des bains publics, il s'attira la persécution des baigneurs, fut obligé d'abandonner Paris, et se rendit à Tournay, où il mourut en 1465, après y avoir obtenu un canonicat (5). Ce médecin a écrit un long commentaire sur Avicenne; il introduisit aussi l'usage de diviser les livres en chapitres, car avant lui on n'en trouvait point dans les écrits des Grecs et des Arabes. Cependant je ne crois pas que cette raison ou ses distinctions subtiles lui aient valu le surnom de *de partibus* (6).

Le quinzième siècle nous fournit deux ouvrages intéressans pour l'histoire de la matière médicale et de la pharmacie. Le premier a pour auteur Saladin d'Asculo, médecin du prince Jean-Antoine de Balzo Ursin, de Tarente, grand connétable de Naples (7).

(1) *C.* 15. *f.* 80. *d.*
(2) *F.* 100. *a.*
(3) Riolan, Recherches sur les escholes de médecine, p. 217. — Riolan prétend que Despars était natif de Paris; mais Eloy (vol. II. p. 32) démontre par de solides raisons qu'il naquit à Tournay.
(4) *Bulæus*, *vol. V. p.* 275.
(5) Riolan, *l. c.*
(6) *Melanchthonian. p.* 433.
(7) Il raconte (*Compend. aromatarior. ed. Venet.* 1562. *f.* 456. *b.*) avoir puni un apothicaire pour ses fraudes dans le temps que le roi d'Aragon gouvernait Naples. Or, aucun prince d'Aragon ne régna sur les Napolitains avant le quinzième siècle; et Alphonse V fut le premier qui réunit les deux couronnes. — Comparez, sur les princes de Tarente, *Imhof, genealog. famil. Ital. in-fol. Amst.* 1710. *p.* 326.

Nous y trouvons de précieux renseignemens sur les connaissances pharmaceutiques que l'on possédait alors. L'auteur enseigne aux apothicaires les livres qu'il leur importe de se procurer : il leur donne des instructions morales, et leur indique les occupations particulières auxquelles il faut qu'ils se livrent chaque mois. Le catalogue des médicamens simples et composés qui doivent se trouver constamment dans les pharmacies, est fort intéressant. Saladin expose aussi avec beaucoup de soin les caractères auxquels on peut reconnaître la bonté des médicamens, et détermine le temps pendant lequel les préparations officinales sont susceptibles de se conserver.

C'est dans le quinzième siècle seulement qu'on adopta en France la coutume des Arabes, et que l'on soumit les apothicaires à la surveillance des facultés et des médecins salariés par l'État (1). A cette époque les pharmaciens d'Allemagne n'étaient, à proprement parler, que des droguistes : ils ne préparaient pas les médicamens, mais les tiraient d'Italie pour les débiter. Dans la plupart des villes, ils exerçaient en même temps le métier de confiseurs, et les magistrats spécifiaient toujours dans leurs clauses que l'apothicaire serait tenu d'envoyer chaque année une certaine quantité de confitures à la chambre communale (2).

(1) Astruc, mémoires, p. 33. — Les apothicaires de Paris reçurent leurs statuts en 1484 (Felibien, histoire de Paris, vol. II. p. 927. — Delamare, traité de police, vol. I. p. 618.)

(2) La première pharmacie de Halle fut établie en 1493 ; car, avant cette époque, les médicamens étaient vendus par les épiciers. Dans les instructions que Simon Puster, premier apothicaire de cette ville, reçut des magistrats, il est dit : « Pour cela il doit et veut bien donner à « nous et à nos descendans deux collations pendant le carême, et à « notre maison-de-ville huit livres de sucre bien confit, comme il con- « vient décemment qu'il soit pour ces collations. » (*Dreyhaupt's Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Description du cercle de Saal, T. II. p. 561.) Il paraît qu'en 1285 il existait déjà une pharmacie à Augsbourg (*Stetten's Kunst* etc., c'est-à-dire, Histoire des arts et métiers de la ville d'Augsbourg, p. 242) ; mais ce fait n'est pas fort authentique.

Le second ouvrage sur la matière médicale fut écrit par saint Ardouin de Pesaro, qui pratiquait la médecine à Venise vers le milieu du quinzième siècle (1). Ce livre traite des poisons. Il contient l'observation curieuse de la guérison d'une personne empoisonnée par l'arsenic, et d'une autre qui avait avalé du réalgar (2). On y trouve aussi la description du mercure précipité *per se* (3). Du reste, il est rempli d'opinions superstitieuses sur les effets miraculeux des pierres gemmes contre les poisons, etc.

Pendant tout ce période, la chirurgie fut presque entièrement abandonnée aux baigneurs et aux barbiers, et elle parut vouloir se rapprocher entièrement de l'état dans lequel elle se trouvait chez les premiers Grecs. Ces ignorans, qui ne savaient ni lire ni écrire, n'étaient certainement pas en état de la perfectionner. Les médecins auraient cru déroger à leur dignité en s'occupant des opérations; de sorte que cette branche si utile de l'art de guérir demeura entièrement négligée. Du temps même de Bénédetti, l'Europe possédait à peine un seul chirurgien instruit (4). Il fallait, dit-il, se rendre en Asie lorsqu'on voulait trouver un oculiste habile (5). Nous avons une preuve convaincante de cette vérité dans les moyens extraordinaires que Mathieu Corvin, roi de Hongrie, fut

(*Beckmann's Beytræge* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire des découvertes, T. II. p. 495). Un bourgeois nommé Willekin est désigné, en 1267, comme tenant une boutique de pharmacien à Munster. (*Kindlinger's Münsterische* etc., c'est-à-dire, Annales de Munster, T. III. p. 208.) Les émigrés de Prague furent les premiers qui ouvrirent des pharmacies à Leipsick. (*Gilbert's Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel des voyageurs, T. II. p. 413.)

(1) *Mazzuchelli, tom. I. P. II. p.* 987.

(2) *Santes de Ardoynis de venenis. in-fol. Venet.* 1492. *tr. II. c.* 1. *f.* 19. *a. e.* 3. *f.* 19. *c.*

(3) *Ib. c.* 4. *f.* 20. *a.*

(4) *Alex. Benedict. anatom. in-4°. Basil.* 1539. *lib. V. c.* 31. *p.* 1269. *Hæc enim chirurgices medicinæ pars à nostrâ jam medicinâ discessit, et ad mercenarios, fabros, rusticosque sese transtulit.*

(5) *Ej. practic. lib. II. c.* 9. *p.* 104.

obligé d'employer pour se procurer un chirurgien en état de le guérir d'une blessure qu'il avait reçue dans une bataille contre les Moldaves. Il fit publier partout qu'il comblerait d'honneurs et de richesses celui qui parviendrait à le guérir. Ces promesses séduisirent enfin, en 1468, Hans de Dockenbourg, chirurgien de l'Alsace, qui partit pour la Hongrie, rétablit le roi, et revint chargé de présens (1).

En Allemagne, jusqu'au dix-septième siècle, les barbiers et les baigneurs ne pouvaient pas même entrer dans un corps de métier. Aucun artisan ne prenait un jeune homme en apprentissage sans une attestation portant qu'il était né de parens honnêtes, fruit d'un mariage légitime, et issu d'une famille dans laquelle il ne se trouvait ni barbiers, ni baigneurs, ni bergers, ni écorcheurs (2). Cependant ces mêmes baigneurs furent, jusqu'au milieu du quinzième siècle, les seuls médecins dans la plupart des villes d'Allemagne (3). L'empereur Wenceslas leur accorda, en 1406, un privilége qui les tirait du déshonneur, et leur permettait même d'avoir des armoiries; mais ils n'en jouirent point jusqu'au règne de Léopold I, parce que les priviléges concédés par Wenceslas n'étaient pas valides (4).

En France, les chirurgiens, et particulièrement les membres du collége de Saint-Côme, s'élevèrent fort au-dessus des baigneurs et des barbiers. Un arrêt du parlement, rendu en 1425, interdit les opé-

(1) *Bonfinii rer. Hungar. dec. IV. lib. I. p.* 548. (*in-fol. Francof.* 1581.) — *Hieron. Braunschweigs chirurgia, f.* 31. *b. c.* (*in*-4°. 1534.)
(2) *Moehsen, p.* 292.
(3) *Dreyhaupt, p.* 561.
(4) *Pelzel's Lebensgeschichte* etc., c'est-à-dire, Vie du roi Wenceslas. P. II. p. 521. — Ce fait est tiré de la Chronique de Bohême, par Hayek. — Il est probable que Wenceslas leur accorda ce privilége par reconnaissance pour la fille d'un baigneur, qui avait favorisé son évasion du château de Wiltberg en Autriche, et qui devint ensuite sa concubine. (*Ibid.* P. I. p. 292.)

rations à ces derniers, auxquels il ne fut plus permis que de panser les plaies et d'arracher les cors. Mais la faculté, voulant se venger des priviléges qu'elle prétendait avoir été usurpés par les chirurgiens de robe longue, prit le parti des barbiers, et leur enseigna même l'exercice de la chirurgie. Les plaintes du collége, en 1491 et 1492, n'eurent d'autre effet que la promesse de donner une autre tournure à l'affaire; cependant les membres de la faculté n'en continuèrent pas moins, comme auparavant, leurs cours d'anatomie en langue française pour les barbiers (1).

Un auteur que l'on pourrait avec quelque fondement ranger parmi les chirurgiens instruits, Léonard Bertapaglia, professeur à Padoue vers le milieu du quinzième siècle (2), écrivit sur le quatrième livre d'Avicenne un commentaire dans lequel on trouve plusieurs faits venant à l'appui du tableau que j'ai tracé de l'état de l'art chirurgical pendant le cours de ce période. Bertapaglia avait voué une haine irréconciliable aux barbiers, et, se croyant fort au-dessus d'eux, il négligea totalement les opérations chirurgicales (3). Cependant il avait assisté à plusieurs autopsies cadavériques, et lui-même disséqua quelques cadavres humains (4). Non-seulement il rejette l'opération du cancer, qu'il propose de remplacer par son *ruptorium*, espèce de caustique, mais il n'a recours qu'aux onguens dans les plaies de tête (5). Il recommande l'application d'un feutre pour arrêter

(1) Crevier, Hist. de l'université de Paris, vol. V. p. 57. — Pasquier, liv. IX. ch. 31. p. 869.

(2) *Facciolati, vol. II. p.* 139.

(3) *Bertapaglia, super quartum Avicennæ. in fol. Venet.* 1546. *tr. I. c.* 10. *f.* 265. *b.*

(4) *Ib. f.* 299. *b.* 273. *c.*

(5) *Tr. I. c.* 25. *f.* 272. *a.* — *Tr. V. c.* 5. *f.* 295. *a.*

les hémorragies, et celle d'un bandage compressif dans les fistules (1).

La ville de Tropea, en Calabre, enrichit aussi dans ce siècle la chirurgie d'une nouvelle méthode pour réparer la perte de certaines parties du corps. Des hommes inexpérimentés, Vincent Vianeo de Maida, Branca et Bojani, firent, sur le nez, le premier essai de cette opération. Ils taillaient dans les muscles du bras un morceau de chair ayant la forme d'un nez, mais tenant encore au membre par quelques fibres : ils attachaient ensuite le bras au visage de manière que la surface saignante du nez fût en contact avec le morceau de chair qu'ils avaient séparé ; ils le laissaient dans cette situation jusqu'à ce que l'adhérence fût complète, et alors ils coupaient les fibres ou vaisseaux qui l'unissaient avec le nouveau nez (2). Cette opération subit par la suite quelques corrections dont j'aurai soin de parler.

Deux Italiens forment, au quinzième siècle, une époque remarquable, parce qu'elle prouve que le bon goût commençait déjà à s'introduire en médecine. Ces deux observateurs s'étaient formés d'après le modèle des anciens Grecs, et quoiqu'ils ne fussent pas moins fermement attachés que leurs contemporains au système généralement adopté, cependant ils écrivirent avec plus de pureté, et exposèrent bien plus d'observations propres à leur pratique qu'on n'en trouve ordinairement depuis Avenzoar. Antoine Benivieni, médecin de Florence, qui mourut vers l'an 1503, est le premier de ces observateurs simples et

(1) *Tr. II. c.* 20. *f.* 279. *c.* — *C.* 9. *f.* 274. *a.*

(2) *Fragosi*, *Trattato* etc., c'est-à-dire, Traité de chirurgie, traduit par Grasso. in-fol. Palerme, 1639. vol. II. p. 121. — *Alex. Benedict. anatom. lib. IV. c.* 39. *p.* 1249. — *Schotti Italia illustrata. in-fol. Francof.* 1610. *p.* 1060. — *Steph. Gourmelen. synops. chirurg. in-8°. Paris.* 1566. *lib. I. p.* 76. — *Haller*, *bibl. chirurg. vol. I. p.* 293.

fidèles (1). Parmi les cas dont il rapporte l'histoire, on distingue, sur l'opération de la cataracte et de la taille, quelques remarques importantes prouvant qu'il était très-bon chirurgien (2).

Le second est Alexandre Bénédetti, de Legnago en Lombardie. En 1490 il se rendit en Grèce, où il pratiqua la médecine dans l'île de Candie, à la Canée surtout, qui appartenait alors aux Vénitiens; ensuite il exerça à Modon dans la Morée. A son retour, en 1493, il obtint une chaire à Padoue; mais en 1495 il servit en qualité de chirurgien militaire dans l'armée que les Vénitiens envoyèrent contre Charles VIII, et qui fut défaite près de Fornova. Il mourut vers l'année 1525 (3). Nous avons de lui une anatomie qui ne renferme pas une seule découverte nouvelle, mais où l'on trouve une assez bonne physiologie écrite dans l'esprit du temps. Son grand ouvrage contient une foule d'observations rares et remarquables qui le rendent digne d'être lu même de nos jours (4). Cependant on lui fait trop d'honneur en le comparant à Celse, quoiqu'il se soit plutôt formé d'après les Grecs que d'après les Arabes. Il serait plus exact de le mettre en parallèle avec Alexandre de Tralles. Sa diction est plus pure que celle de ses prédécesseurs, mais elle fourmille toutefois de barbarismes.

(1) *Mazzuchelli, vol. II. P. II. p.* 856. — *Hensler's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la siphilis, in-8°. Hambourg, 1783. p. 52.

(2) *Ant. Benivenius, de abditis morborum caussis. in*-8°. *Bas.* 1529.

(3) *Mazzuchelli, l. c. p.* 811. — Hensler (*l. c.* p. 93.) prétend que Bénédetti ne se rendit dans la Grèce qu'en 1493. Cependant je lis la date 1493 au-dessous de la dédicace (*de pestil. febre, p.* 1133), et dans cette même épître dédicatoire, il est dit *priusquàm in Græciam navigaremus.* Ainsi Bénédetti était déjà revenu de la Grèce en 1493, puisqu'il écrivit son épître à Venise.

(4) *Alex. Benedict. opera. in*-4°. *Bas.* 1539.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Maladies nouvelles.

Jusqu'ici les médecins avaient trouvé décrites dans Galien et Avicenne toutes les maladies qui se présentaient à eux, et suivaient aussi dans leurs méthodes curatives la marche que ces deux écrivains avaient tracée. Mais à cette époque on vit se manifester quelques affections nouvelles qui ne cadraient pas avec le système adopté depuis si long-temps, et dont l'expérience et les tentatives purent seules faire découvrir le traitement, de sorte que si d'un côté ces épidémies furent désastreuses pour le genre humain, de l'autre elles tournèrent au profit de la science. On reconnut que la source dans laquelle on avait puisé jusqu'alors n'était point intarissable, et qu'il ne fallait qu'observer exactement pour découvrir les moyens de guérir ces maladies. Les médecins ayant perdu la confiance que leur inspiraient leurs idoles, finirent même par les abandonner, et le système de Galien subit une foule de modifications dans lesquelles il était à peine possible de reconnaître quelques légères traces des principes du médecin de Pergame. Cependant, comme les premiers pas vers le perfectionnement des sciences sont toujours incertains et chancelans, les médecins s'égarèrent long-temps dans les voies tortueuses de l'erreur, avant de découvrir le sentier étroit de la vérité.

La coqueluche est une des plus remarquables parmi les maladies nouvelles qui se manifestèrent pendant le courant du quinzième siècle. Elle parut pour la

première fois en 1414, sous une forme épidémique, en France, où elle coûta la vie à presque toutes les personnes qui en furent atteintes (1); mais comme elle se déclara une seconde fois en 1510, je me réserve d'en parler avec plus de détails dans le volume suivant.

La seconde maladie nouvelle reçut le nom de *suette* ou de *sueur anglaise*, parce qu'elle parut pour la première fois en Angleterre, et qu'elle était accompagnée de sueurs extrêmement abondantes. Elle se manifesta au mois de septembre de l'année 1486, peu de temps après l'avénement de Henri VII au trône, étendit ses ravages dans tout le royaume, moissonna un nombre incroyable d'individus qui périssaient ordinairement dans les premières vingt-quatre heures, et cessa vers la fin d'octobre de la même année (2). En 1514 elle reparut dans la Grande-Bretagne : les malades succombaient quelquefois au bout de trois heures; elle enleva dans certaines villes le tiers, et dans d'autres la moitié de la population (3). En 1528, elle régna pour la troisième fois d'une manière générale, et continua de désoler le pays jusqu'à la fin de l'année suivante. Des pluies abondantes et un vent de sud presque continuel l'avaient précédée. Elle enleva une multitude d'habitans: Henri VIII lui-même en fut atteint, et on eut beaucoup de peine à sauver ses jours. Cette année elle s'étendit aussi dans toute l'Europe; au moins exerça-t-elle sa fureur en Hollande, en Allemagne et en Pologne. Elle fut l'unique cause de la dissolution du célèbre synode

(1) Mézeray, Abrégé chronol. de l'histoire de France, in-4°. Paris, 1690. vol. II. p. 215.

(2) *Polydor. Vergil. anglic. histor. lib. XXVI. p.* 561. (*in-fol. Bas.* 1534.) Il exagère beaucoup en disant qu'il périssait quatre-vingt-dix-neuf malades sur cent. — *Bacon. Verulam. hist. Henric. VII. col.* 1002. *Opp. ed. Francof. in-fol.* 1665.

(3) *Rapin's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire d'Angleterre. P. IV. p. 151.

convoqué à Marbourg par Luther et par Zwingle. « Les hérétiques, dit Kersenbroick, historiographe « de Munster, saisis de frayeur, et redoutant la « mort, renoncèrent à leurs innovations et aux « changemens qu'ils voulaient introduire dans la « religion et les coutumes de l'Église » (1). En 1551, l'Angleterre devint encore la proie de ce fléau, qui prit naissance à Shrewsbury, et se termina au mois d'octobre à Londres (2).

Le premier caractère distinctif de la suette était sa durée extrêmemeut courte, qui n'excédait presque jamais vingt-quatre ou quarante-huit heures; mais les symptômes par lesquels elle débutait annonçaient de suite à l'observateur son caractère de malignité. La prostration extrême des forces et la tendance aux syncopes, jointes à un état apparent de bien-être, formaient l'un des premiers signes d'un danger imminent. Souvent la faiblesse nerveuse se changeait en tremblement ou en frissons violens. Les malades se plaignaient aussitôt d'une soif inextinguible, d'une chaleur dévorante dans le corps, d'une anxiété extraordinaire qui souvent les réduisait au désespoir, de spasmes de l'estomac, et de douleurs dans les lombes. Presque toujours ils étaient tourmentés par la crainte de la mort qui paraissait inévitable. Tous ces accidens, auxquels se joignaient chez certains individus des douleurs de tête atroces et des palpitations, devenaient d'heure en heure plus intenses, ne tardaient pas à dégénérer en un délire calme, pendant la durée duquel les forces déclinaient de plus en plus, et enfin se terminaient par un état comateux, signe précurseur d'une mort prochaine.

(1) *Herm. à Kersenbroick, Hist. monaster. f.* 70. *b.* — *Sleidan. de statu religion. et reipubl. Carolo V. Cæsare, in-fol. Argent.* 1555. *lib. VI. f.* 97. *a.*

(2) Rapin, p. 573.

Ordinairement on voyait paraître, dès les premières heures de l'invasion, des sueurs effrayantes qui diminuaient prodigieusement les forces, et dont la suppression faisait périr à l'instant le malade. Au début, le pouls et la respiration étaient accélérés, grands et fréquens comme ils ont coutume de l'être dans toutes les fièvres aiguës; mais d'heure en heure la fréquence dégénérait en faiblesse, jusqu'à ce qu'enfin le pouls devînt semblable à celui des fièvres malignes. Les personnes qui se sauvaient éprouvaient du soulagement dès les premières vingt-quatre heures, et continuaient de suer pendant plusieurs jours. Quelquefois aussi il survenait une éruption pourprée qui achevait la guérison (1).

La maladie régnait presque toujours en été et en automne, lorsque l'atmosphère était humide et nébuleuse. Peut-être la malpropreté des habitations anglaises, et l'insalubrité de l'air qu'on y respirait, contribuèrent-elles à son développement (2). Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les personnes pauvres, faibles et âgées, ou encore enfans, furent presque toutes épargnées par la suette, tandis que les sujets jeunes, robustes, et les personnes riches, eurent particulièrement à souffrir de ses ravages. On prétend aussi que les étrangers qui se trouvaient alors en Angleterre en furent exempts.

L'expérience apprit que la meilleure méthode pour la guérir était de favoriser légèrement la transpiration, et de relever les forces. On trouva tous les évacuans nuisibles; on se borna donc à couvrir légèrement les malades, et à leur faire prendre de la terre sigillée, du bol d'Arménie, du chardon

(1) Cajus, dans *Freind. P. III. p.* 62. — *Baco Verul. l. c.* — *Sennert. de febrib. lib. IV. c.* 15. *p.* 557.

(2) *Erasm. Roterod. l. c.*

béni, de la confection d'hyacinthe, du sirop de kermès, etc. (1).

Une troisième maladie non moins importante, le scorbut, devint plus commune au quinzième siècle. On a prétendu à la vérité le trouver indiqué dans plusieurs passages des écrivains de la Grèce; mais toutes les preuves accumulées en faveur de l'antiquité de cette affection ne sauraient soutenir un examen sévère. Les accidens produits par la *grosse rate*, μεγάλοι σπλῆνες d'Hippocrate (2), peuvent être tout aussi bien les suites des scrophules ou d'obstructions de la rate. La maladie qui se répandit au milieu de l'armée d'Ælius Gallus envoyée par Auguste en Arabie (3), était accompagnée d'une paralysie des pieds, dont Galien donne une description qui ne saurait convenir au scorbut (4). L'épidémie qui ravagea l'armée de Germanicus lorsqu'elle eut passé le Rhin, est rapportée par les auteurs avec des circonstances dont l'authenticité paraît trop suspecte (5), pour que nous puissions la regarder comme une véritable affection scorbutique. Enfin, l'*oscedo* de Marcellus Empiricus (6) était une simple ulcération de la bouche, qui n'exerçait aucune influence sur le reste de l'économie. Comment, d'ailleurs, les anciens auraient-ils pu connaître une maladie qui ne s'observe que dans les climats du nord, ou qui se développe seulement au milieu des voyages de long cours sur mer, par la privation d'alimens frais? Les Grecs,

(1) *Polydor. Vergil. l. c.* — *Schenck à Graffenberg. observ. medic. lib. VI. p.* 763. (*in-fol. Francof.* 1665.) — *Willis pharmaceut. ration. vol. I. sect. V. c.* 3. *p.* 294. (*in-12. Hag.* 1671).

(2) *De affection. sect. V. p.* 81. *Foes.*

(3) *Strabo, lib. XVI. p.* 1170.

(4) *Galen. definit. med. p.* 398. Σκελοτύρβη.

(5) *Plin. lib. XXV. c.* 3. — La maladie fut produite par une eau douceâtre, et guérie par l'*herba britannica.*

(6) *De medicam. c.* 11. *p.* 291. — Comparez, *Lind's vom Scharbock*, c'est-à-dire, Du scorbut, p. 436.

les Romains et les Arabes eurent fort peu de relations avec les peuples septentrionaux, et les longs voyages sur mer étaient absolument impossibles avant la découverte de la boussole (1).

Peut-être trouverons-nous les premières traces du scorbut dans le voyage que les Normands firent en Winlande ou au Groënland oriental. Au moins cette maladie paraît-elle avoir été la cause de la mort de Thorstein, fils d'Eric Raude, et de ses compagnons. Thorstein partit en 1002, avec vingt-cinq Normands, pour la Winlande. Une tempête les jeta sur les côtes occidentales, où ils furent obligés de passer l'hiver, et où ils moururent des suites d'une maladie endémique dans le pays (2). On trouve le scorbut clairement décrit dans l'histoire du voyage de saint Louis en Palestine pendant l'année 1250. La maladie, dit Joinville (3), venait de l'Orient : elle se manifestait aux jambes, qui se desséchaient et se couvraient de taches noires, livides. Les gencives tombaient en pouri-

(1) Lange a le premier rassemblé (*epist. medic. lib. II, 14. p.* 615.) ces traces de l'ancienneté du scorbut. Il a été suivi par Lescarbot (Histoire de la Nouvelle France, liv. IV. c. 6. p. 479. in-8°. Paris, 1611), Sennert (*pract. lib. III. pars V. sect. II. c. 1. p.* 543.) et Grüner (*morborum antiquitates*, p. 140).

(2) *Sturleson*, *Heimskringla*, *ed. Noregs Konunga Sœgor. ed. Schœning. in-fol. Hafn.* 1777. *p.* 316. — *Suhm*, *Samlinger til danske histor. T. I. cah.* 2. *p.* 108. — *Forster's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des découvertes et des voyages dans le Nord, in-8°. Francfort, 1784. p. 113.

(3) Histoire de S. Lovys, p. 57. 58. Nous vint une grant persecution et maladie en l'ost : qui estoit telle, que la chair des jambes nous dessecheoit jusques à l'os, et le cuir nous devenoit tanné de noir et de terre, à ressemblance d'vne vieille houze, qui a esté longtemps mucée derrière les coffres. En oultre, à nous autres, qui auions cette maladie, nous venoit une autre persecution de maladie en la bouche, de ce que nous auions mengié de ces poissons, et nous pourrissoit la chaire d'entre les genciues, dont chacun estoit orriblement puant de la bouche. Et en la fin gueres n'en eschappoient de cette maladie, que tous ne moürussent. Et le signe de mort, que on y congnoissoit continuellement, estoit quand on se prenoit à saigner du neys : et tantoust on estoit bien asseuré d'estre mort de brief. — Comparez aussi *Guil. de Nangiaco in Duchesne*, *vol. V. p.* 355.

ture, et on était obligé de les couper pour que le malade pût manger. Une hémorragie nasale était le signe certain d'une mort inévitable.

Depuis cette époque, je ne rencontre plus aucune trace évidente du scorbut jusqu'au quinzième siècle. Il est à noter que plusieurs chroniques allemandes (1) en parlent comme d'une peste qui régnait même jusqu'au fond de l'Allemagne; mais comme les descriptions de ces épidémies se rapportent bien plutôt à la fièvre maligne qu'à l'affection scorbutique, on voit combien la manie d'innover a, dans tous les temps, engagé les médecins à désigner sous de nouveaux noms des maladies connues depuis long-temps.

Au quinzième siècle la passion des voyages devint générale. On entreprit, pour faire de nouvelles découvertes, ou seulement dans des vues commerciales, des courses lointaines auxquelles on n'avait point encore songé jusqu'alors. La longueur des traversées, la privation d'alimens frais, et les incursions dans les climats du nord, propagèrent le scorbut, entièrement inconnu, ou dont on avait remarqué fort rarement quelques légères traces. Pierre Quirino, marchand vénitien de Candie, fit, en 1431, un voyage dans les mers du Nord; mais un ouragan l'ayant écarté de sa route entre l'Islande et la Norwège, il erra long-temps sur l'Océan dans la position la plus alarmante (2). D'après la description qu'on donne de la maladie dont son équipage fut atteint, Forster, dans son ouvrage classique, pré-

(1) *Georg. Fabric. annal. urb. Misn. in-4°. Lips.* 1569. *lib. II. a.* 1486. *p.* 162. — *Dreyhaupt's Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Description du cercle de Saal. P. II. p. 764. — C'est à cause de cette forme épidémique que Roderic de Fonseca (*Consult. med.* 2. *p.* 32. *in-8°. Francof.* 1625) regarde la maladie comme nouvelle.

(2) *Ramusio*, *Raccolta* etc., c'est-à-dire, Recueil de voyages, vol. II. f. 206. a.

sume que ce pourrait bien être le scorbut (1). Cependant toutes ces notions sont loin d'être aussi claires que le tableau de la maladie qui ravagea l'équipage de Vasco de Gama lorsque, dans son voyage à Calicut, en 1498, il fut obligé de relâcher à la côte orientale de l'Afrique, entre Mozambique et Sofala, pour radouber ses vaisseaux. L'amiral avait conçu l'espoir d'atteindre la riche péninsule de l'Inde, quand, au mois de janvier de la même année, son équipage, privé d'alimens frais, réduit à des viandes salées ou fumées, et n'ayant que du biscuit corrompu, fut atteint d'une maladie nouvelle. On voyait paraître sur tout le corps des taches pareilles à celles de l'érysipèle ; les genoux et les jambes se tuméfiaient et tombaient en putréfaction ; les malades éprouvaient des douleurs inouies et la plus grande anxiété ; cinquante-cinq furent victimes de ce fléau destructeur (2). A ces renseignemens on peut joindre l'histoire du scorbut qui éclata au mois de décembre 1535 sur l'escadre de Cartier, pendant son séjour à Hochelaga, aujourd'hui Mont-Réal au Canada. Je rapporte en note l'histoire de la maladie, et l'autopsie qui fut faite du cadavre d'un matelot (3). Les habitans ap-

(1) *Forster's Geschichte*, etc., c'est-à-dire, Histoire des découvertes dans le Nord, p. 273.

(2) *Barros*, *Decada*, etc., c'est-à-dire, Première décade d'Asie, in-fol. Lisbonne, 1628, lib. IV. c. 4. p. 66. b. — Comparez, *Antoine de San Roman.*, *Historia*, etc., c'est-à-dire, Histoire générale des Indes Orientales, in-fol. Valladolid. 1603. liv. I. c. 8. f. 41. a. — Ramusio, vol. I. f. 119. b. — Lafitau, histoire abrégée des découvertes et conquêtes des Portugais, in-8°. Paris, 1734. vol. I. p. 106. — D'Ussieux, histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes par les Portugais, in-8°. Bouillon, 1770. p. 64.

(3) Brief recit et succincte narration de la nauigation faicte es ysles de Canada, etc. in-8°. Paris, 1545. p. 34. b. La maladie commença entour nous d'une merueilleuse sorte et de la plus incongneue ; car les ungs perdoient la substance, et leur devenoient les jambes grosses et enflez, et les nerfz retirez et noirciz comme charbon, et à aucuns toutes semées de gouttes de sang, comme pourpre : puis montoit ladicte maladie aux hanches, cuisses et espaules, aux bras et au col. Et à tous venoit la bouche si infectée et pourrye par les gensyves,

prirent aux Français l'utilité du pin de Canada dans cette affection, à laquelle Cartier ne sachant quel remède opposer, avait pris le parti d'invoquer le secours de la Vierge, et de faire dire des messes.

La plique polonaise se propagea aussi en Bohême, en Autriche et dans d'autres pays, pendant le cours du quinzième siècle où les Polonais, sous Jagellon et Casimir IV, multiplièrent leurs relations avec les nations allemandes (1). Elle existait en Pologne depuis la troisième irruption des Tartares en 1287, sous le règne de Lescus le Noir, et de nos jours encore elle n'est pas fort rare parmi les peuplades mongoles (2). La fable lui donne, il est vrai, une origine différente de la contagion (3): cependant cette dernière cause ne saurait être révoquée en doute, quoiqu'elle ne suffise certainement pas pour expliquer la nais-

que toute la chair en tumboit jusques à la racine des dentz, lesquelles tumboient presque toutes. Et tellement se esprint ladicte maladie à nos trois navires, que à la my feburier de 110 hommes que nous estions, il n'y en avoit pas dix sains. — Et pource que la maladie nous estoit incongneue, feist le capitaine ouurir le corps pour veoir si aurions congnoissance d'icelle pour preserver, si possible estoit, le persus. Et feust trouuée, qu'il avoit le cœur blanc et flétry, environné de plus d'ung pot d'eaue rosse comme dacte, le foye beau, mais auoit le poulmon tout noircy et mortifié, et s'estoit retiré tout son sang au-dessus de son cœur. Pareillement auoit la rate par deuers l'eschine ung peu entamée environ deux doidz, comme si elle eust été frotée sur une pierre dure, — Comparez, Lescarbot, histoire de la Nouvelle-France, liv. III. ch. 24. p. 375. — Hakluyt's principal navigations, vol. III. c. 13. p. 225. (in-fol. 1600.) — Forster, *l. c.* p. 505. — Lind, *l. c.* p. 449.

(1) *Sommersberg script. rer. Silesiac. vol. I. p.* 320.

(2) *Dlugoss. hist. Polon. in-fol. Lips.* 1711. *p.* 849. 850. — *Mart. Cromer. de origin. et reb. gest. Polon. in-fol. Basil.* 1558. *p.* 263. — *Solignac's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de Pologne continuée par Pauli. in-4°. Halle, 1763. p. 289.

(3) *Connor's Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Description du royaume de Pologne, in-8°. Leipsick, 1700. P. II. p. 792. — On disait que les Mongoles ayant mis dans des sacs empoisonnés les cœurs et les têtes des Polonais qu'ils avaient tués, les jetèrent dans toutes les sources, et donnèrent ainsi naissance à la maladie. — Le meilleur ouvrage et le plus moderne, sur cette affection, est le traité de la Plique polonaise par F. L. D. Lafontaine, traduit de l'allemand par A. J. L. Jourdan, in-8°. Paris, 1808.

sance de la maladie (1). Les premiers auteurs qui ont écrit sur elle, et parmi lesquels se distinguent surtout Minadous (2) et Posthumus (3), lui donnèrent pour cause éloignée le genre de vie que mène la classe du peuple en Pologne, et pour cause prochaine une altération des humeurs d'où résultait, d'après le système galénique, un afflux trop considérable de nourriture dans les cheveux.

Une autre maladie plus importante que toutes celles dont je viens de parler, c'est la siphilis, qui, vers la fin du quinzième siècle, éclata presque simultanément en différentes contrées de l'Europe. Elle avait dans l'origine beaucoup d'analogie avec la lèpre; mais peu à peu elle prit le caractère sporadique et bénin qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. La révolution que cette nouvelle maladie occasiona dans les écoles de médecine et dans le domaine entier des sciences, fait de son histoire une des sections les plus intéressantes de celle de notre art. Les contestations qui se sont élevées dans les temps modernes, non sur l'origine, mais sur les premières traces de cette maladie, m'engagèrent, il y a plusieurs années, à faire quelques recherches sur les sources de son histoire. Détaché entièrement de tout parti littéraire secret ou déclaré, et libre de tous les préjugés que peuvent engendrer les passions ou la réputation des écrivains, j'ai de nouveau scruté celles de ces sources qui ont pu tomber entre mes mains, je les ai lues, et j'ai été conduit par mes recherches aux résultats suivans :

1° L'opinion suivant laquelle la siphilis provient

(1) *Rzaczynski actuar. histor. natur. curios. Polon.* in-4°. *Gedan.* 1745. *p.* 468.

(2) *De humani corporis turpitudinibus*, in-*fol. Patav.* 1600.

(3) *Septem ad Sarmatas dialogi.* in-4°. *Vicent.* 1600. — Comparez, *Roderic. Fonsecæ consult. med. I.* — *Sennert. pract. lib. V. p.* 322.

d'Amérique, est appuyée de preuves insuffisantes. Le plus ancien témoignage que je connaisse en faveur de l'origine américaine est celui de Léonard Schmauss, médecin de Strasbourg, auteur insignifiant, qui écrivit en 1518 (1). Son assertion ne saurait suffire, puisqu'il a vécu très-loin des lieux où la siphilis s'est montrée pour la première fois. En outre, ses preuves paraissent reposer uniquement sur l'hypothèse que la nature a toujours accordé aux pays dans lesquels règnent des maladies endémiques, des médicamens indigènes doués de vertus spécifiques contre ces affections. Or, comme c'est principalement des Indes occidentales qu'on tire le gaïac, l'Amérique doit être aussi, suivant lui, la patrie du mal vénérien. La même hypothèse induisit aussi en erreur l'historien Guichardin (2), ainsi qu'une foule d'écrivains subséquens, dont le nombre ne peut donner à la chose un plus grand degré de véracité, puisqu'ils n'apportent pas de preuves plus valables. Nous avons besoin ici de témoins contemporains, sans partialité, et qui se prononcent clairement. C'est ce qu'entrevit Christophe Girtanner, le défenseur le plus récent de l'origine américaine. Il se fonda sur quelques auteurs espagnols dont le témoignage lui semblait ne pouvoir être rejeté. Le premier et le plus important de tous doit être celui de Christophe Colomb, qui découvrit les Indes occidentales; mais nous ne possédons, à proprement parler, que l'ouvrage de son fils Ferdinand, ou plutôt celui du moine Roman Pane, dont le traité sur les mœurs et la mythologie des habitans de Saint-Domingue a été ajouté par ce dernier à l'histoire que son père

(1) *Aloys. Luisini aphrodisiacus, seu de lue venereâ*, in-fol. *Lugd. Bat.* 1728. *p.* 383.

(2) *Historia*, etc., c'est-à-dirt, Histoire d'Italie, in-4°. Venise, 1610. liv. II p. 69. b.

avait écrite (1). Le moine raconte une fable qu'il tient de la bouche des insulaires, et dans laquelle les démons jouent un grand rôle sous le nom de *caracaracol*. Il ajoute : « Aujourd'hui les indigènes « donnent ce nom à une maladie qui a beaucoup « de ressemblance avec la teigne, et qui est pro- « duite par une grande âcreté. » On voit bien que ce récit n'est pas de nature à prouver l'existence de la siphilis à Saint-Domingue, puisque beaucoup d'autres maladies peuvent être comprises sous une dénomination aussi vague. Le second témoignage est beaucoup plus lumineux : c'est celui de Gonzalve Ferdinand Oviédo de Valdez, intendant des mines d'or de la Darie (2). Cet historien met clairement la maladie sur le compte des Indiens seuls ; c'est d'eux que les Espagnols l'ont reçue, pour la communiquer ensuite aux Napolitains dans l'expédition de Gonzalve de Cordoue. Sans compter qu'Oviédo part d'un faux principe, celui que la maladie doit être endémique dans le pays où croît le gaïac, il ne parle, dans Ramusio, que du second retour de Christophe Colomb, disant que le mal fut alors apporté en Espagne. Cette opinion cadre en effet fort bien avec l'apparition supposée de la siphilis à Naples immédiatement après le débarquement de l'escadre commandée par Gonzalve de Cordoue ; mais nous verrons bientôt que la maladie vénérienne régnait en Italie dès avant l'arrivée des Espagnols à Messine. Dans l'extrait de son grand ouvrage qu'il composa étant déjà d'un âge avancé, et qui fait partie du recueil de Barcia, Oviédo parle, à la vérité, du premier retour de l'amiral ; mais on sait qu'il écrivit

(1) *Barcia, historiadores* etc., c'est-à-dire, premiers historiens des Indes Occidentales, vol. I. p. 63. b.

(2) Ramusio, vol. III. p. 92. 148. — *Oviedo, relacion* etc., c'est-à-dire, Abrégé de l'histoire naturelle des Indes, c. 77. p. 41 : dans Barcia.

ce livre de mémoire, et des auteurs sans partialité, comme Herrera, Ferdinand Colomb, Las-Casas et autres, nous inspirent une juste défiance contre ce tyran, qui employa tout le pouvoir dont le gouvernement l'avait revêtu pour opprimer les infortunés Américains. Par la suite, voulant se justifier aux yeux de la cour, il essaya de démontrer que ce peuple ne méritait pas d'autre traitement, à cause des vices horribles auxquels il était adonné. Le monstre compare les innocens Indiens aux habitans de Chanaan, et les Espagnols au peuple de Dieu, afin de voiler sa cruauté d'une excuse plausible. On voit clairement dans son histoire quels efforts il fait pour peindre à l'empereur Charles V les Américains comme les hommes les plus méchans et les plus dissolus, qui méritaient d'être tous exterminés à cause de leur incorrigibilité complète. C'est à quoi lui servit le conte qu'il fabriqua sur l'origine de la siphilis (1). Roderic Diaz de Isla, médecin à Séville vers le milieu du seizième siècle, ne peut être compté parmi les témoins oculaires; car, tant que Girtanner ne nous indiquera pas la source dans laquelle il a trouvé que Diaz vivait au temps de Christophe Colomb, nous avons toutes les raisons possibles de regarder le témoignage de cet auteur comme emprunté d'Oviédo (2). Antoine Herrera, écrivain qui, au reste, ne mérite nullement d'être rejeté, vécut trop tard, et n'alla jamais dans les Indes. Il est donc présumable qu'il a tiré d'Oviédo ce qu'il dit de la siphilis (3). On peut en dire

(1) *La America* etc., c'est-à-dire, L'Amérique vengée de la calomnie d'avoir été la mère du mal vénérien, p. 40. 59. 60. (in-4°. Madrid, 1785.) *Hensler Ueber den* etc., c'est-à-dire, Sur l'origine américaine de la siphilis, in-8°. Hambourg, 1789, p. 19.

(2) Personne n'a lu l'original; on n'en connaît que la traduction dans *Welsch, observ. med. p.* 31.

(3) *Herrera, historia* etc., c'est-à-dire, Histoire générale des actions des Castillans dans les îles et le continent de l'Océan, in-fol. Madrid, 1601, Dec. I. liv. V. c. 11. p. 178.

autant de Lopez de Gomara, ecclésiastique de Séville (1), et de plusieurs écrivains encore plus modernes. Quelques autres auteurs, en apparence très-importans, disent absolument le contraire de ce que Girtanner trouve dans leurs écrits, et certains me paraissent bien moins essentiels qu'il ne le pense. Fulgosi prouverait, selon lui (2), que la siphilis est venue d'Amérique, et l'original porte Afrique, *Æthiopia* (3). C'est encore ainsi que Girtanner cite (4) Benzoni comme un témoin digne de foi; et ce qu'il fait dire à cet écrivain n'est qu'une note ajoutée par l'éditeur Urbain Calveto (5). C'est encore ainsi que le prétendu témoignage de Manard n'est qu'une des opinions rapportées par l'auteur sur l'origine de la siphilis (6). De semblables infidélités sont-elles excusables chez un historien?

2° Il n'est nullement vraisemblable que le mal vénérien soit né chez un peuple aussi peu corrompu que les Américains, et la calomnie seule a pu leur imputer des vices qui sont la suite du luxe. Des écrivains dignes de foi (7) attestent la simplicité et le genre de vie naturel des Indiens de ce temps. Une espèce de teigne lépreuse était, il est vrai, endémique chez eux, comme le prouvent le *caraca-*

(1) *Lopez de Gomara*, *historia* etc., c'est-à-dire, Histoire des Indes, c. 29. p. 24, dans Barcia, vol. II.

(2) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité des maladies vénériennes. P. II. p. 47.

(3) *Gruner*, *aphrodisiac. p.* 115.

(4) Girtanner. *l. c.* P. III. p. 930.

(5) *Hier. Benzoni*, *nov. novi orbis histor. lib. I. c.* 28. *p.* 132. (*in*-8°. 1578.)

(6) Girtanner, *l. c.* P. II. p. 71. — *Luisin. p.* 604. — Manard croit plus probable l'opinion qui fait dériver la siphilis de la lèpre. (*Epist. medic. lib. VII.* 2. *p.* 137. *ed. Basil. in-fol.* 1540.)

(7) *Petr. Martyr. Angler. de rebus oceanic. dec. I. lib. III. p.* 45. (*ed. Damian. à Goes. in*-8°. *Colon.* 1574.) — Herrera, dec. I. liv. IV. c. 2. p. 124. — Ferd. Colomb. *l. c.* p. 55.

racol (1) et le témoignage d'auteurs tant anciens (2) que modernes (3); mais on ne peut démontrer par-là l'identité de la siphilis avec la lèpre. Au reste, les fables par lesquelles on a voulu prouver que cette maladie est originaire d'Amérique, ne méritent pas qu'on prenne la peine de les réfuter. On s'appuie tantôt de la constitution atmosphérique et du genre de vie des indigènes (4), tantôt de l'incroyable lasciveté des femmes. Ce dernier conte est de l'invention d'Améric Vespuce (5) : Herrera le répète d'après lui (6), et Girtanner s'en sert pour établir sa théorie de la maladie (7). D'ailleurs, le nom de la siphilis différait entièrement à Saint-Domaingue de celui de *caracaracol ;* elle s'appelait *guaynara, hipa, tayba* ou *yça* (8). Les Mexicains la nommaient *huiçavatl*, ou la grosse lèpre (9).

3° Les accidens locaux de la siphilis se multiplièrent vers la fin du quinzième siècle dans la même proportion que la constitution lépreuse diminua. J'ai dit qu'au temps de Montagnana, la lèpre noueuse était bien moins générale, et avait diminué d'intensité. Antoine Benivieni et Jacques Cataneus ne la connaissaient plus du tout (10). Au contraire, les

(1) Ferd. Colomb, *l. c.* p. 63.
(2) *Augustin de Zarate, historia*, etc., c'est-à-dire, Histoire du Pérou. liv. I. c. 4. p. 4. liv. II. c. 1. p. 18, dans Barcia, vol. III. — *Cieça de Leon, Cronica* etc., c'est-à-dire, Chronique du Pérou, in-8°. Amberes, 1554. c. 46. p. 95. — *Petr. Martyr. dec. I. lib. IX. p.* 105.
(3) *Bancroft, history* etc., c'est-à-dire, Histoire naturelle de la Guiane. p. 382. — *Hillary's Beobachtungen* etc., c'est-à-dire, Observations sur les maladies des Barbades, *p.* 385.
(4) *Astruc, lib. I. c.* 12. *p.* 68.
(5) Sommaire d'Améric Vespuce, dans Ramusio, vol. I. f. 131. a.
(6) Herrera, *l. c.* dec. IV. liv. VIII. p. 204.
(7) P. I. p. 56.
(8) Diaz de Isla, dans *Welsch, observ. med. p.* 32.
(9) *Lopez de Gomara, cronica* etc., c'est-à-dire, Chronique de la Nouvelle-Espagne, c. 102. p. 104, dans Barcia, vol. II.
(10) *Luisin. p.* 142. — *Hensler, Vom abendlændischen* etc., c'est-à-dire, de la lèpre occidentale, p. 227.

suites du commerce impur s'observaient bien plus fréquemment pendant le cours de ce siècle (1), et on n'a pas besoin d'attacher tant d'importance à la lettre, vraisemblablement munie d'une fausse date, que Pierre Martyr écrivit à Arius (2). Je ne manque, en effet, pas de témoignages qui constatent la généralité des affections locales des organes générateurs ; mais ces symptômes paraissent avoir eu beaucoup de ressemblance avec le *yaws*, si commun alors sous le nom de *safathi*, ou même avec une espèce de pian qu'on nommait *tusius* (3).

4° La vraie siphilis se manifesta dans l'été de l'année 1493, et presque simultanément dans toutes les parties de l'Europe. Or, il est impossible qu'en trois mois de temps elle ait été transportée à Berlin, à Halle, à Brunswick, dans le Mecklenbourg, la Lombardie, l'Auvergne et autres pays (4). Ce fait s'accorde bien

(1) *Gaffler's Beytræge* etc., c'est-à-dire, Fragmens de l'histoire des mœurs dans le moyen âge, in-8°. Vienne, 1790. p. 138. On y trouve cité un passage remarquable de la maladie de Ladislas, roi de Naples, en 1414, passage tiré de la Chronique de Windeck. — Voyez Pacificus Maximus dans Sanchez, Apparition de la maladie vénérienne, p. 110.

(2) *Pet. Martyr. epist.* 68. *p.* 34. (*in-fol. Amst.* 1670.) Cette lettre est datée de 1488.

(3) Comparez, *K. Sprengel's Beytræge*, c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, cah. III. p. 94.

(4) Christophe Colomb, revenant de son premier voyage, débarqua, le 4 mars, à Val do Parayso. (*Barros*, *decada* etc., c'est-à-dire, Première décade, liv. III. c. 11. f. 56. a. — Ferd. Colomb. *l. c.* c. 40. p. 37.) Le 13 mars, il vint à la hauteur de Palos de la Muger (Ferd. Colomb. p. 38), et au commencement d'avril seulement à Séville. (*Zuniga*, *anales* etc., c'est-à-dire, Annales ecclésiastiques et séculières de Séville, in-fol. Madrid, 1677. p. 413. — *Ferrera's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire d'Espagne. Tom. VIII. p. 148.) La maladie existait au commencement de l'été 1493 en Auvergne (Casp. Torella, dans *Luisinus*, *p.* 493), en Lombardie (*Alex. Benedict. de febre pestil. c.* 6. *p.* 1144. — *Capreolus*, *de rebus Brixian. lib. XII : in Græv. hist. Ital. vol. IX. P. II. p.* 125), et dans le reste de l'Italie (*Fulgosi*, *fact. dictor. memor. lib. I. c.* 4. *p.* 61. *ed. Antwerp. in-8°.* 1565.) On la connaissait dans l'été de la même année à Halle (*Dreyhaupt's Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Description du cercle de Saal. P. II. p. 764), dans la Marche de Brandebourg (*Engel's mærkische* etc., c'est-à-dire, Annales de la Marche de Brandebourg, p. 257), à Bruns-

moins encore avec le récit d'Oviédo. Suivant cet historien, la flotte de Gonzalve, qui débarqua le 24 mai 1495 à Messine (1), répandit la maladie chez les Italiens. Les équipages de cette flotte ne pouvaient pas avoir de relations avec l'armée de Charles VIII, et lui communiquer la siphilis : cependant on sait que pendant la retraite des Français, la maladie, qui existait déjà deux ans auparavant, se propagea fort au loin (2). Pour concevoir une extension aussi rapide, il faut, je pense, admettre, outre l'infection, d'autres causes générales, peut-être une constitution épidémique ; mais je reviendrai plus tard sur cet objet.

5° On ne peut non plus regarder comme une cause probable de la propagation de la maladie, l'expulsion hors d'Espagne des Maranes ou juifs clandestins. Dès l'année 1483, le judaïsme s'était sourdement répandu en Espagne d'une manière si générale, qu'une des principales occupations du tribunal de l'inquisition nouvellement érigé, était d'exterminer cette hérésie ; mais dans cette année dix-sept mille juifs se réunirent et firent le serment de passer sous la bannière de la foi catholique. Deux mille furent livrés aux flammes, parce qu'ils s'opiniâtraient dans leurs sentimens, et un grand nombre fut banni du royaume (3). On donna aux nouveaux prosélytes le nom de *los de la gracia* (4) ; mais c'était un peuple in-

wick (*Meibom. script. rer. German. vol. III. p.* 273), et dans le Mecklembourg (*Bünting's Braunschweiger* etc., c'est-à-dire, Chronique de Brunswick et de Lunébourg, in-fol. Magdeb. 1620. p. 293.)

(1) *Çurita*, *Snales* etc., c'est-à-dire, Annales d'Aragon, tom. V. liv. II. c. 7. p. 65. d. (in-fol. Saragosse, 1610.) — Ferrera, p. 167.

(2) *Cocc. Sabellic. rhapsod. enn. X. lib. IX. p.* 1037. (*vol. II. in-fol.* Bas. 1560.) — *Daniel's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de France. P. VII. p. 371—374.

(3) *Raynald. ann.* 1483. *n.* 46. *p.* 328.

(4) *Mariana*, *lib.* XXV. *c.* 7. *vol.* IX. *p.* 71.

constant, toujours enclin à redevenir infidèle, et cent mille furent immolés dans le seul district de Séville (1). Quand c'étaient des juifs clandestins, on les appelait *Maranos*, *cochons* : les mahométans secrets se nommaient *Elches* (2). En 1485 il fut permis aux Maranes, par le pape Innocent VIII, d'abjurer leur croyance en présence seulement du roi et de la reine ; mais on sévit avec une telle sévérité contre ceux qui n'y voulaient pas renoncer, que beaucoup de familles distinguées favorisant le judaïsme clandestin, il en résulta dans Sarragosse une révolte terrible, qui coûta la vie à Pierre Arbues, l'un des inquisiteurs (3). Cet événement ne fit qu'accroître encore la rage de l'inquisition, et l'année suivante des milliers de juifs furent condamnés au feu, à un emprisonnement perpétuel et à l'exil (4). Beaucoup se réfugièrent en Italie, où ils s'établirent dès 1487, malgré les bulles des papes, et obtinrent même des emplois dans la maison des pontifes (5). Enfin, après la prise de Grenade en 1492, on prit les mesures les plus sévères pour chasser entièrement les Maranes d'Espagne. Le grand inquisiteur Torquemada proposa ce moyen machiavélique pour recouvrer les frais immenses de la guerre contre les Maures, et lui-même acquit une fortune considérable (6). Au mois de mars de cette année, l'ordre fut donné à tous les Maranes de quitter en quatre mois les États du roi, et il ne leur fut permis d'emporter ni argent ni choses

(1) *Bleda*, *cronica*, etc., c'est-à-dire, Chronique des Maures, in-fol. Valence, 1618. liv. V. c. 27. p. 640.

(2) Bleda, c. 23. p. 623. — *Justinian. rer. Venet. lib. XII. p. 451.* (*in-fol. Venet.* 1560.)

(3) *Raynald. ann.* 1485. *n.* 21. *p.* 353. — Çurita, liv. XX. c. 65. f. 342. — Mariana, c. 8. p. 78.

(4) Çurita, c. 71. f. 350. — Bleda, c. 15. p. 606.

(5) *Infessura diar. urb. Rom. in Eccard, vol. II. p.* 1979.

(6) Zuniga, *l. c.* liv. XII. p. 399.

précieuses. Dix-sept mille familles ou huit cent mille âmes abandonnèrent le pays. Le roi avait fait appareiller dans les ports de l'Andalousie quelques vaisseaux sur lesquels on les entassa. Un grand nombre de ces infortunés fut transporté par Pierre Cabro en Afrique, en France, en Italie et en Grèce (1). En juillet 1493 beaucoup d'entre eux se trouvaient à Rome devant la porte Appienne : ils se glissaient secrètement dans la ville, où Alexandre VI les recevait avec son incurie ordinaire ; cent trente furent même absous par lui. L'évêque de Calahorra, Pierre d'Aranda, fut dans ce mois accusé de maranie, et ce ne fut pas sans peine que l'envoyé espagnol parvint à engager le saint-père à sévir contre les Maranes. Des gardes espagnoles furent alors placées en sentinelles aux portes pour empêcher les juifs d'entrer. Vers la même époque la peste éclata à Rome. Infessura l'attribue uniquement aux Maranes (2). On veut aussi que ces hérétiques aient apporté vers la fin d'août, à Naples, une maladie contagieuse, dont plus de vingt mille personnes périrent dans la ville seule (3). Plusieurs écrivains s'accordent à dire que les Maranes étaient extrêmement débauchés (4), que la lèpre était fortement enracinée parmi eux, qu'ils la propagèrent d'une manière incroyable (5), et que beau-

(1) Çurita, tom. V. liv. I. c. 6. f. 8. — Zuniga, p. 410. — Mariana, liv. XXVI. c. 1. vol. IX. p. 188. — *Bleda*, *Defensa* etc., c'est-à-dire, Défense de la foi contre les Maures, in-4°. Valence, 1615. tr. II. c. 3. p. 265. — *Raynald*, 1492. *n.* 8. *p.* 408. — Ferrera, p. 140. — *Plüer's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de l'inquisition d'Espagne : dans le Magasin de Büsching, P. V. p. 97. — Basnage, Histoire des Juifs, in-8°. La Haye, 1616. liv. IX. ch. 25. vol. IX. p. 720.

(2) *Burchard. diar. cur. Roman. in Eccard. vol. II. p.* 2096. 2097. —*Raynald. ann.* 1498. *p.* 473. 474. — *Infessura*, *p.* 2012. 2013.

(3) Çurita, *l. c.* f. 9. b.

(4) Bleda, liv. VIII. c. 8. p. 897.

(5) *Ib.* c. 4. p. 880. — *Petr. Martyr. legat. babylon. ed. Damian. a Goes. in-*8°. *Colon.* 1574. *lib. III. p.* 426.

çoup de ces infortunés périrent de la peste pendant la traversée (1). Léon l'Africain (2) atteste que la siphilis se développa d'abord chez eux. A la vérité, les ordonnances des papes limitèrent leur introduction; mais au commencement du seizième siècle, il se trouvait encore une grande quantité de ces hérétiques en Italie (3). Gonzalve de Cordoue les extermina avec une cruelle sévérité dans le royaume de Naples, en 1504 (4). On doit attribuer évidemment à la haine nationale qui les poursuivait partout, les bruits qui coururent sur leurs maladies, et dans tous les cas il est impossible de donner une certitude historique à l'origine maranienne de la siphilis.

6º La maladie vénérienne ressemblait beaucoup, dans les commencemens, à la lèpre et à d'autres maladies impures. Elle exerçait principalement ses ravages sur la peau, engendrait des exanthèmes croûteux de nature maligne, et causait bien plus promptement la mort qu'aujourd'hui (5). De là vint l'opinion généralement régnante du temps de Léonicenus, que cette maladie n'est autre chose qu'une espèce de lèpre noueuse ou croûteuse, ou qu'une variété du yaws et du pian, déjà observés auparavant. On la nommait *morphœa*, *formica*, *tusius* et *sahafati* (6). Ce fut

(1) Çurita, *l. c.* f. 8. — Bleda, liv. V. c. 27. p. 640. liv. VIII. c. 3. *p.* 879.

(2) *Descript. Afric. in*-16. *Lugd. Batav.* 1632. *lib. I. p.* 86. — Ramusio, vol. I. f. 10. b.

(3) *Raph. Volaterran. geograph.* (*Opp. in-fol. Bas.* 1530.) *lib. II. f.* 11. *b.* 12. *a.* — *Cocc. Sabellic. enn. X. lib. VIII, p.* 1012.

(4) Çurita, tom. V. liv. V. c. 70. f. 326. c.

(5) *Beroald, commentar. in Apulej. asin. aur. apud Hensler. excerpt. p.* 153. — *Petz. script. rer. austriac. p.* 273.

(6) *Conr. Schellig. ap. Hensler. exc. p.* 2. — *Wimpheling exc. p.* 10. — *Seb. Brant. ib. p.* 17. — *Conrad. Gilinus, in Luisin. p.* 342. — *Montetesauro, ib. p.* 115. — *Pet. Pinctor. in Hensler, exc. p.* 43. — Comparez, *K. Sprengel's Beytræge* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine, *l. c.* — Leoniçenus réfuta le premier cette opinion, dans son traité *De Morbo gallico*, *in*-4º. *Venet.* 1497,

seulement au commencement du siècle suivant qu'elle perdit cette forme lépreuse. La gonorrhée s'y joignit (1), et elle acquit ainsi peu à peu le caractère qu'elle a depuis conservé.

7° La maladie était pestilentielle et attaquait un bien plus grand nombre de personnes qu'elle n'aurait pu le faire si l'acte vénérien seul l'eût communiquée (2); aussi l'attribua-t-on à des causes générales. L'astrologie porta les médecins à croire qu'elle était l'effet de l'influence des constellations. Saturne, le mangeur d'enfans, l'avait produite, d'après l'opinion du plus grand nombre (3). Ce furent tantôt la conjonction de Saturne avec Mars dans les signes de la Vierge ou des Gémeaux (4), tantôt celle de Jupiter et de Saturne dans le Scorpion, en 1482, ou l'opposition de ces planètes en 1494 (5), tantôt enfin la conjonction de Saturne et de Mars en 1496 (6), qui avaient occasioné cette épidémie. Léonicenus l'attribue particulièrement aux inondations générales de 1493 ou de 1528 (7). En outre, on regarda comme causes de cette affection les âcretés générales, la prédominance d'une des quatre humeurs radicales, et

et donna lieu de cette manière à de vives contestations, qui partagèrent les savans d'Italie et d'Allemagne, et occasionèrent la fondation des universités de Wittenberg et de Francfort-sur-l'Oder (*Moehsen's Beytræge* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire des sciences, p. 365. 366.)

(1) *Alex. Benedict. pract. lib. XXIV. p.* 908.

(2) *Cocc. Sabellic. enn. IX. lib. X. p.* 1037. — *Fulgosi, l. c.* et une foule d'autres.

(3) *Petr. Martyr. ep.* 68. *p.* 34.

(4) *Alex. Benedict. de pestil. febre, c.* 1. *p.* 1134.

(5) *Grünpeck ap. Grüner aphrod. p.* 63. — *Barthol. Steber, ib. p.* 74. — D'après les tables de Lalande, le 20 février 1494, la longitude héliocentrique moyenne de Saturne était de 11s 11° 11′, celle de Jupiter de 5s 5° 57′, et celle de la terre de 5s 8° 10′. Saturne était donc sur le point d'entrer en conjonction avec le Soleil, et Jupiter était près de son opposition. La dernière conjonction des deux Planètes eut lieu le 29 juin 1484.

(6) *Conrad. Gilinus in Luisin. p.* 343.

(7) *Pont. Heuter. rer. austriac. lib. IX. c.* 2. *p.* 232.

surtout la métastase d'une matière bilieuse portée du foie sur les parties génitales (1).

8° Ces idées dirigèrent aussi les méthodes curatives. D'abord on remplissait les indications générales contre l'altération des humeurs; on mettait en usage les dépuratifs, les purgatifs, la saignée, et autres moyens semblables (2). A la vérité, le mercure s'employait déjà à l'intérieur en 1497; mais les médecins n'osaient le prescrire sans la plus grande circonspection, tandis que les chirurgiens et les charlatans s'en servaient très-fréquemment (3). Peu de temps avant l'année 1517, le gaïac fut apporté en Europe comme un spécifique contre la maladie (4); alors l'emploi de l'onguent mercuriel, dont on commençait déjà à faire un grand usage, fut abandonné jusqu'à l'époque où Paracelse mit dans tout son jour l'importance de ce médicament.

(1) *Casp. Torella in Luisin. p.* 494. — *Barth. Steber. ap. Hensler. exc. p.* 36. 37. — *Almenar. in Luisin. p.* 361. — *Conr. Gilin. l. c.*
(2) *Casp. Torella, p.* 499. — *Aquilanus, ib. p.* 14. 15.
(3) *Widemann apud Hensler. exc. p.* 30. — *Pinctor. ib. p.* 52. — *Almenar in Luisin. p.* 364.
(4) *Astruc, lib. II. p.* 122. — Comparez, *Perenotti Ueber die* etc, c'est-à-dire, Sur la siphilis, trad. de l'italien par K. Sprengel, in-8°. Leipsick, 1791. p. 170.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DU TOME SECOND.

—•✻•—

A.

*Pierre d'*Abano, p. 406—410. 416. 429.
Abdallah - Ben - Achmed-Dhiaëddin. *Voyez* Ebn-Beithar.
Abélard, p. 384.
Abou-Ali-Ben-Walid, p. 327.
Abou-Dschibrail, p. 270.
Isa-Abou-Koreisch, p. 265.
Abulcasis. *Voyez* Abu'l-Kasem.
Khalaf - *Ebn* - *Abbas* - Abu'l-Kasem, p. 266. 327—332.
Acibha, p. 132.
Actuarius. *Voyez* Jean.
Adélard, p. 380.
Saint-Ægide, p. 429.
Ægide de Corbeil, p. 360. 393.
Æschrion, p. 99.
Aëtius, *d'Amyde*, p. 200—208.
Africanus, p. 232.
Agathinus, *de Sparte*, p. 73.
Agathomédon, p. 161.
Rodolphe Agricola, p. 463.
Ahrun, p. 267—270.
Abou'l–Hassan-Al-Aschari, p. 259.
Albert de Bollstaedt, p. 389.
Alexandre, *d'Aphrodisée*, p. 216.
Alexandre, *de Hales*, p. 384.
Alexandre, *de Tralles*, p. 208—216. 463.
Abou - *Nassr* - Al-Farabi, p. 259.
Abou' Hamed-Mohammed-Al-Gazali, p. 259.
Abdorrham-Mohammed-Ebn-Ali-Ebn-Achmed-Al-Hanisi, p. 322.
Ali-Ben-Abb[illegible] p. 227. 287. 301—305.
Alaëddin–Ali–Ebn–Abi'l–Haram–Alkarschi, p. 305.
Ali - *Ben* - *Abi'l* - *Hazam* -Al-karschi-*Ben–Nasis*, p. 342.
Jacob - *Ebn* - *Iszah* - Alkhendi, p. 280—283.
Mohammed-Ebn–Achmed-Al-marakschi, p. 342.
Abou–Moussar–Dschafar-Al-Soli, p. 263.
Alzharavius, p. 332.
Fluvio Gioja d'Amalfi, p. 400.

Ammonius *Saccas*, p. 136.
Saint-Anastase, p. 151.
Anatolius, p. 232.
Saint-André, p. 429.
Andromaque, *de Crète*, p. 55. 162.
Andromaque, *le jeune*, p. 56.
Anselme, p. 381. 384.
Antyllus, p. 92.
Apollonide, *de Chypre*, p. 31.
Apollonius, *Archistrator*, p. 11. 53.
Apollonius, *de Tyane*, p. 134.
Apuléius *Celsus*, p. 50.
Apsyrte, *de Pruse*, p. 232.
Robert d'Arbrissel, p. 376.
Archédème, p. 232.
Sainte-Archélaïs, p. 357.
Archigène, *d'Apamée*, p. 75.
Jean Arculanus, p. 477.
Ardouin, *de Pésaro*, p. 485.
Arétée, *de Cappadoce*, p. 82.
Argélata. *Voyez* Cerlata.
Jean Argyropulo, p. 462.
Aristocrite, p. 149.
Aristote, p. 382. 383.
Salvino degli Armati, p. 399.
Arnaud de Villeneuve, p. 438.
Arndes, p. 467.
Mohammed-Ebn-Secharjah-Abou-Beck-Arrasi, p. 267. 285—301.
Marcus Arctorius, p. 18.
Asclépiade, *de Bithynie*, p. 3—18.
Asclépiade, *Pharmacion*, p. 52.
Ascelin, p. 400.
Saladin Asculanus, p. 360.
Athénée, *d'Attalie*, p. 71.
Atto, p. 356.
Titus Aufidius, p. 18.
Avenzoar. *Voyez* Ebn-Zohr.
Averrhoës. *Voyez* Ebn-Roschd.
Avicennes. *Voyez* Ebn-Sina.

B.

Roger Bâcon, p. 397. 399.
Georges Bakhtischwah, p. 270.
Basilide, p. 146.
Jean Basyng, p. 380.
Hugues Bencio, p. 473.
Alexandre Bénédetti, p. 489.
Litorius Beneventanus, p. 232.
Antoine Béniviéni, p. 488. 504.
Saint-Benoît, *de Nursie*, p. 354.
Saint-Bernard, p. 357.
Léonhard Bertapaglia. p. 487.
Berthier, p. 354.
Nicolas Bertrucci, p. 434.
Hartmann Béyer, p. 469.
Mengo Bianchelli, p. 474.
Bojani, p. 488.
Branca, p. 488.
Brunus, *de Calabre*, p. 421. 422.

C.

Cœlius Aurelianus, p. 37—46.
Nicolas Calliclès, p. 236.
Jean de Plano-Carpini, p. 400.
Carpocrate, p. 146.
Cassius, *l'iatrosophe*, p. 87.
Jacques Cataneus, p. 504.
Sainte-Catherine, p. 49.
Guy de Cauliac, p. 431. 453.
Cecco, *d'Asculo*, p. 429.

A. Cornelius Celse, p. 25—28.
Pierre de la Cerlata, p. 434. 455.
Antoine Cermisone, p. 474.
Charmis, *de Marseille*, p. 24.
Emmanuel Chrysolore, p. 459. 460.
André Chrysaris, p. 140.
Jacques Clericus, p. 381.
Clodius, p. 19.
Christophe Colomb, p. 500.
Ferdinand Colomb, p. 500.
Saint–Côme, p. 143.
Jean Concoreggio, p. 476.
Constantin, *l'Africain*, p. 355. 380.
Cophon, p. 359.
Crinas, *de Marseille*, p. 28.
Criton, p. 53.
Jean Cube, p. 468.
Nicolas Cusanus, p. 463.

D.

Servilius Damocrate, p. 51.
L'abbé Désiré, p. 355.
Jacques Despars, p. 483.
Pierre Diaconus, p. 356.
Roderic Diaz de Isla, p. 502.
Didyme, p. 232.
Diophane, p. 232.
Pedacius Dioscoride, p. 58.
Jacques de Dondis, p. 436.
Jean de Dondis, p. 436.
Duns, p. 425.

E.

Issa–Ebn-Asid, p. 283.
Abdallah-Ben-Achmed-Dhia-ëddin–Ebn-Beithar, p. 341.
Maserdschawaih-Ebn-Dschaldschal, p. 267.
Thabeth-Ebn-Ibrahim, p. 265.
Hhonain–Ebn-Izhak, p. 272–276.
Ebn–Jahiah, p. 271.
Hhareth – Ebn – Kaldaht, p. 250.
Thabeth – Ebn - Korrah, p. 283.
Hébatollah–Ebn-Malkha, p. 258.
Jahiah-Ebn-Mesawaih, p. 271. 272.
Mohammed – Abou'l – Walid– Ebn – Achmed – Ebn – Roschild, p. 337—341.
Sabor–Ebn-Sahel, p. 264.
Thabeth–Ebn-Senan, p. 283.
Jakiah–Ebn-Sérapion, p. 277–280.
Al–Hussain–Abou–Ali–Ben–Abdallah–Ebn–Sina, p. 305. 322.
Abou'l - Hassan - Hébatollah– Ebnô' Talmid, p. 264.
Senan–Ebn-Thabeth, p. 283.
Abou–Bekr–Ebn-Tophail, p. 259—261.
Abdel–Malek–Abou–Merwan– Ebn-Zohr, p. 266. 332—337.
Edmond, *archevêque*, p. 401.
Edouard, *le confesseur*, p. 369.
Emilius, *Hispanus*, p. 232.
Epicure, p. 6—8.
Eros, p. 361.
Etienne, *d'Athènes*, p. 161. 221.
Eudème, p. 23.
Eumèle, *de Thèbes*, p. 232.

Euphorbe, p. 23.
Evelpide, p. 68.

F.

Marsille Ficin, p. 461. 463.
Gentilis de Foligno, p. 431. 452.
Jacques de Forli, p. 471.
Vitalis du Four, p. 443.
Frédéric II, p. 390.
Jean Freind, p. 230.
Baptiste Fulgosi, p. 503.
Fulbert, *de Chartres*, p. 385.

G.

Jean de Gaddesden, p. 449.
Gaïus, p. 68.
Galéazzo, p. 431.
Galien, p. 37. 38. 48. 49. 50. 96—125. 140.
Dinus de Garbo, p. 445.
Thomas de Garbo, p. 446.
Gariopontus, p. 358.
Théodore Gaza, p. 461.
Géber. *Voyez* Al-Soli.
Georges Gennadius, p. 462.
Georges, *de Trébizonde*, p. 462.
Gérard, *de Crémone*, p. 381.
Gerbert, *d'Auvergne*, p. 380. 389.
Jean Gerson, p. 463. 465.
Gilbert, *d'Angleterre*, p. 402. 403.
Christophe Girtanner, p. 500. 504.
Lopez de Gomara, p. 503.
Bernard de Gordon, p. 447.
Gosselin, *de Bourges*, p. 385.
Mathieu Ferrari de Gradi, p. 473.
Antoine Guainer, p. 477.
Guichardin, p. 500.
Jean Guttenberg, p. 466.

H.

Hans *de Dockenbourg*, p. 486.
Haroun, *de Cordoue*, p. 322.
Mohédab - Bar - Haubéli, p. 265.
Héliodore, p. 160.
Héliodore, *le pneumatiste*, p. 90.
Henri, *de Saxe*, p. 389.
Héraclianus, p. 99.
Hermès, p. 159.
Hermias, p. 68.
Hermondaville, p. 434.
Héroclès, p. 232.
Antoine Herréra, p. 434.
Hetto. *Voyez* Atto.
Hhobaisch, p. 273.
Himerius, p. 232.
Octave Horatien, p. 177.
Hugues, *de Bercy*, p. 399.
Hugues, *le physicien*, p. 393.
Magnus Hundt, p. 468.

I.

Etienne Infessura, p. 508.
Izhak-Ben-Soleiman, p. 323.

J.

Jacques, *d'Alexandrie*, p. 199.
Jahiah-Ben-Dschesla, p. 327.
Jamblique, p. 136.
Janus Damascenus. *Voy.* En - Sérapion.
Jean, *Actuarius*, p. 241.

Jean, *d'Alexandrie*, p. 222.
Jean, *de Saint-Amand*, p. 413.
Jean, *de Milan*, p. 358.
Jean, *de Saresbury*, p. 393. 395.
Jean, *le sophiste*, p. 384.
Josua-Bar-Nun, p. 272.
Julien, *le méthodiste*, p. 363.

K.

Jean Kétham, p. 468.

L.

Lanfranc, p. 418–421.
Jean Lange, p. 230.
Gilbert Langley, p. 361.
Jean Lascaris, p. 461.
Daniel Leclerc, p. 230.
Léon, *l'Africain*, p. 509.
Nicolas Léonicenus, p. 509. 510.
Léonide, *d'Alexandrie*, p. 95.
Pierre Lombard, p. 386.
Saint-Louis, p. 429.
Raymond Lulle, p. 437.
Lycus, *de Naples*, p. 46.

M.

Magnus, *d'Antioche*, p. 183.
Magnus, *d'Ephèse*, p. 91.
Magon, *de Carthage*, p. 232.
Manès, p. 146.
Marcellus, *de Bordeaux*, p. 176. 179—182.
Marcellus, *de Sida*, p. 174.
Marcion, p. 146.
Marinus, p. 48.
Saint-Martin, *de Tours*, p. 143.
Pierre Martyr, p. 505.
Maruthas, p. 144.
Mégès, *de Sidon*, p. 25.
Henri Meibom, p. 162.
Ménécrate, *de Zéophléta*, p. 50.
Ménémachus, p. 31.
Jean Meydenbach, p. 467.
Mésué, *le jeune*, p. 325—327.
Minadous, p. 499.
Mnaséas, p. 31.
Mondini, p. 432.
Bartholomée Montagnana, p. 479.
Daniel Morley, p. 381.
Moschion, p. 35. 36.
Antoine Musa, p. 23. 24.
Myrepsus. *Voyez* Nicolas d'Alexandrie.

N.

Némésius, p. 189. 190.
Nicératus, p. 19.
Nicétas, p. 238.
Nicolas, *d'Alexandrie*, p. 244. 359.
Nicolas, *de Salerne*, p. 359.
Nicon, *d'Agrigente*, p. 18.
Nonus, p. 229.

O.

Obizo, p. 393.
Occam, p. 384. 425.
Olympicus, p. 31.
Olympiodore, p. 161.
Oribase, p. 183—188.
Osthanès, p. 159.
Othon, *de Freisengen*, p. 381.

Gonzalve-Ferdinand Oviédo, p. 501.

P.

Palladius, *l'iatrosophe*, p. 222.
Pamphile, *Migmatopole*, p. 54.
Pamphile, *Hippiatre*, p. 232.
Roman Pane, p. 500. 501.
Pappus, p. 160.
Marc Paul, p. 400.
Paul, *d'Egine*, p. 222—228.
Pélagonius, p. 232.
Démétrius Pépagoménus, p. 243.
François Pétrarque, p. 426.
Philoménus, p. 31. 32.
Philagrius, p. 94.
Philon, *de Tarse*, p. 52.
Philippe, *de Césarée*, p. 81.
Philonide, *de Dyrrachium*, p. 18.
Jean-François Pic de la Mirandole, p. 461. 465.
Pierre, *d'Espagne*, p. 412.
Jean Pitard, p. 419.
Sextus Placitus, p. 178.
Jean Platéarins, p. 360. 470.
Mathieu Platéarius, p. 360.
Gémiste Pléthon, p. 461.
Pline, *l'ancien*, p. 65.
Plotin, p. 136.
Sigismond Polcastro, p. 473.
Ange Politien, p. 461.
Porphyre, p. 136.
Posidonius, p. 92.
Durand de Saint-Pourçain, p. 465.
Théodore Priscien, p. 177.
Proclus, p. 136.
Michel Psellus, p. 229. 236.
Pythagore, *Archiastor*, p. 244.
Pythagore, *de Samos*, p. 127.

R.

Raban-Maur, p. 380.
Joseph Ratzendytes, p. 242.
Renaud, p. 393.
Jean Reuchlin, p. 463.
Richard, *de Wendmère*, p. 424.
Jean Riolan, p. 483.
Robert, *perscrutator*, p. 381.
Saint-Roch, p. 429.
Roger, *de Parme*, p. 416.
Roland, *de Parme*, p. 417.
Romuald, p. 360.
Roscelin, *de Compiègne*, p. 384.
Pierre de Rossi, p. 376.
Guillaume Rubruquis, p. 400.
Ménius Rufus, *d'Ephèse*, p. 46. 47. 48.

S.

Saladin, *d'Asculo*, p. 483.
Guillaume de Salicet, p. 417.
Jean Sanguinacius, p. 429.
Satyrus, p. 99.
Michel Savonarola, p. 481.
Léonhard Schmauss, p. 500.
Pierre Schoiffer, p. 467.
Scribonius Largus, p. 54.
Sérapion, *le jeune*, p. 323—325.
Serenus Samonicus, p. 175.
Siméon-Ben-Jochaï, p. 132.
Siméon-Ben-Taitbutha, p. 270.
Siméon-Seth, p. 237.
Simon, *le magicien*, p. 146.

Simon, *de Cordo*, p. 411. 412. 435.
Marsigli de Sainte-Sophie, p. 431.
Soranus, *d'Ephèse*, p. 33—35.
Stratonicus, p. 99.
Sainte-Suzanne, p. 357.
Mathieu Sylvaticus, p. 436.
Synésius, p. 158. 240.

T.

Thaddaeus, *de Florence*, p. 410. 411.
Philippe de Tahun, p. 386.
Thémison, *de Laodicée*, p. 19—23.
Théodocus, p. 251.
Théodore, p. 75.
Théodoric, p. 422. 423.
Théodunus, p. 251.
Théomneste, p. 232.
Théophile, *philalèthe*, p. 219—221.
Thessale, *de Tralles*, p. 28—31.
Thomas *d'Aquin*, p. 386.
Torrigiano, p. 444.
Tribunus, p. 193.
Trotula. *Voyez* Eros.
Pierre de Tussignana, p. 247.

U.

Uranius, p. 193.

V.

Vettius Valens, p. 23.
Valentin, p. 149.
Valescus, *de Tarenta*, p. 469.
Guillaume Varignana, p. 452.
Végèce, p. 235.
Améric Vespuce, p. 504.
Vincent Vianea, p. 488.
Vicq-d'Azyr, p. 391.
Vincent, *de Beauvais*, p. 399. 411.
Vindicien, p. 176.

X.

Xénocrate, *d'Aphrodisée*, p. 57.

Z.

Zénon, *de Chypre*, p. 183.
Zoïle, p. 68.
Zoroastre, p. 126.
Zosime, p. 160.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.



ERRATA.

Page 7, *ligne* 21, théologie ; *lisez* téléologie. — *P.* 10, *l.* 4, assigne; *l.* assignait. — *P.* 59, *l.* 22, réduisent; *l.* réduisirent. — *P.* 79, *l.* 25, grands; *l.* gros. — *P.* 107, *l.* 30, peaussier; *l.* peaucier. — *P.* 108, *l.* 16, solitaire ; *l.* soléaire. — *P.* 120, *l.* 19, séparation de ce qui est fixe ; *l.* solution de continuité. — *P.* 121, *l.* 15, aurait; *l.* avait. — *P.* 126, *l.* 30, malade ; *l.* maladies. — *P.* 157, *l.* 12, qu'elle ; *l.* quelle. — *P.* 170, *l.* 18, sur les siècles; *l.* sur ceux des siècles. — *P.* 189, *l.* 13, Harwey; *l.* Harvey. — *P.* 192, *l.* 13, sort moins; *l.* sort non moins. — *P.* 221, l. 1, iatrosophiste; *l.* iatrosophe. — *P.* 223, *l.* 14, crémastères; *l.* crémasters. — *P.* 233, *l.* 5, aile de poule; *l.* œil de poule. — *P.* 241, *l.* 26, on met Jean; *l.* on met au premier rang Jean.—*P.* 248, *l.* 33, Chuzistan; *l.* Churdistan.— *P.* 253, *l.* 27, vouèrent; *l.* dévouèrent. — *P.* 257, *l.* 4, Il y a un; *l.* Il n'y a qu'un. — *P.* 263, *l.* 10, transmuter; *l.* transmuer. — *P.* 273, *l.* 17, Izhac; *l.* Izhak. — *P.* 293, *l.* 13, était; *l.* est.— *P.* 324, *note* 1, Assaharavius; *l.* Alzaharavius.— *P.* 351, l. 14, détacher ; *l.* désister. — *P.* 389, *l.* 22, imitèrent; *l.* imitant.— *P.* 395, *l.* 17, partagea ; *l.* partage. — *P.* 403, l. 22, chacun ; *l.* chacune. *P.* 426, *l.* 20, Averrohës; *l.* Averrhoës. — *P.* 495, *l.* 5, trouverons-nous; *l.* trouvons-nous. — *P.* 498, *l.* 3, avait pris; *l.* il prit.